LE
COMPERE
MATHIEU.

TOME PREMIER.

LE

COMPERE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES

DE

L'ESPRIT HUMAIN.

par Dulaurens (l'abbé Henri-Joseph).

Tout ce qui eſt au-deſſus de l'intelligence du vulgaire, eſt à ſes yeux, ou ſacré, ou profane, ou abominable.

Tome I, p. 231.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXVII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

IL importe fort peu au Public d'apprendre par quel haſard cet Ouvrage m'eſt tombé entre les mains. Il doit ſavoir que j'ai été plus de quatre ans dans l'irréſolution de le mettre au jour. Je puis compter ſur une douzaine d'amis vertueux & éclairés. Quatre d'entr'eux vouloient que je le fiſſe imprimer; quatre me pouſſoient à le brûler, & le reſte me diſoit d'en faire ce que je jugerois à propos. Un coup détermina l'affaire : & ce coup fut pour l'impreſſion.

Voici donc cet Ouvrage tel que je l'ai reçu, non-ſeulement quant au Texte, mais auſſi quant aux

Notes, qui ſont de différentes mains, & aſſez ſouvent mal en ordre. Si cet Ouvrage eſt bon, je prie le Lecteur bénévole, de ſavoir gré à la fortune de ſa publication : s'il eſt mauvais, & qui pis eſt, méchant, je ſuis le premier à joindre ma voix à celle des hommes zélés qui le décrieront.

LE COMPERE MATHIEU,

OU

Les Bigarrures de l'Esprit Humain.

CHAPITRE I.

Introduction. Généalogie. Arrivée à la Fléche, & ce qui s'y passa.

LECTEUR, tu vas lire l'Histoire de mon Compere Mathieu, la mienne, & celle de quelques autres personnages fameux par les différentes aventures de leur vie. Si tu ne t'intéressois qu'au sort de ceux qui, graces aux vertus de quelques ancêtres illustres, portent un nom respectable dans le

monde, je te dirois que nous comptons parmi nos aïeux, des Tancredes & des Bayards ; mais ſi tu regardes tous les hommes pêtris du même morceau de boue, & tous également dignes de ton attention, je ne t'en impoſerai pas : je t'avouerai franchement qui nous ſommes : je ne te déguiſerai aucun de cette multitude d'événements ſinguliers qui nous touchent, & dont cette Hiſtoire eſt remplie.

Tu me reprocheras peut-être qu'il n'y a ni plan ni méthode dans cet Ouvrage ; que ce n'eſt qu'une rapſodie d'aventures ſans rapports, ſans liaiſons, ſans ſuites ; que mon ſtyle eſt tantôt trop verbeux, tantôt trop laconique, tantôt égal, tantôt rabotteux, tantôt noble & élevé, tantôt plat & trivial. — Quant aux deux premiers articles, je te répondrai que je n'ai pu décrire les événements dont il eſt queſtion, que dans leur ordre naturel, ni avec d'autres circonſtances que celles qui les ont accompagnées. Quant à mon ſtyle, je l'abandonne à tout ce que tu pourras en penſer. J'ai toujours été un ignorant ; & je le ſerai vraiſemblablement toute ma vie.

Mon Compere Mathieu & moi naquîmes à Domfront, petite ville de Nor-

mandie, le premier Dimanche d'Août, 1709. Son pere & le mien étoient cordonniers, mais de ces cordonniers aisés, qui, sans se reposer uniquement sur le revenu du métier, trouvent par quelque industrie secrete & particuliere, le moyen de fournir amplement à la dépense du ménage, & de donner une éducation honnête à leurs enfants.

Lorsque nous eûmes atteint l'âge de 10 ans, nos parents nous envoyerent chez les Jésuites de la Flêche pour faire nos études. Le Compere y fit plus de progrès les six premiers mois, que je n'en pus faire en six années. Cependant mon pere me laissa continuer, estimant que, puisque je n'avois aucune disposition aux études, j'en aurois encore moins aux emplois, aux arts, au travail; & que j'en saurois toujours assez pour être Moine.

Pendant les neuf années que nous demeurâmes à la Flêche, le Compere Mathieu fit des progrès étonnants dans le Grec, le Latin, les Mathématiques, l'Histoire, la Philosophie, la Théologie; en un mot, dans toutes les Sciences qui peuvent orner l'esprit, & former le cœur: il donnoit encore une partie du temps de la récréation ou à la musique, ou au dessin, ou à la lecture des Livres excellents

& rares, qu'il ſe procuroit avec l'argent que ſon pere lui envoyoit pour ſes menus plaiſirs.

Il y avoit un Irlandois du cours du Compere, qui ne contribuoit pas peu à piquer ce dernier de la plus vive emulation. Cet Irlandois, qu'on nommoit Whiſton, aimoit l'étude, s'y appliquoit avec toute l'ardeur poſſible, & y faiſoit de très-grands progrès : mais le Compere Mathieu l'emportoit ſur ſon émule par la vivacité de l'eſprit, par la force de l'imagination, par ſa profonde pénétration dans les Sciences, ainſi que par la grace & l'adreſſe du corps dans les exercices auxquels ils s'adonnoient l'un & l'autre. En revanche, l'Irlandois paſſoit chez les Jéſuites & ſes condiſciples pour avoir le cœur bon, l'eſprit ſolide, le caractere ſociable & docile, & il s'en falloit beaucoup que l'on penſât de même ſur le compte du Compere : ſa vivacité, ſa naiveté, ſes ſaillies, ſes opinions, ſa fermeté, lui avoient attiré beaucoup d'ennemis : les Régents, qu'il contrediſoit à tout propos, n'en étoient pas les moindres, & ſur-tout le Préfet, qu'il avoit convaincu d'avoir cité à faux dans un Sermon. Enfin, trois choſes acheverent de le perdre dans l'eſprit de ſes Maîtres. 1°. Il ſe moqua ou-

vertement de certaines pratiques pieuſes auxquelles Whiſton s'accommodoit, ou par foibleſſe, ou par bienſéance ; 2°. il ne voulut plus repondre aux Litanies ; 3°. il fit un enfant, (*a*) dont je fus le parrain. En conſéquence de ces crimes, on le chaſſa. Comme j'aimois mon Compere, je partis avec lui.

(*a*) Le Lecteur ſaura que c'eſt-là l'origine de notre Compérage.

CHAPITRE II.

Départ de la Fléche. Maladie du Compere Mathieu. Son arrivée à Domfront.

NOus ne fûmes pas ſitôt hors de la Fléche que le Compere Mathieu enfila la route de Bordeaux, au-lieu de prendre celle de Domfront. Il avoit une eſpece de honte de reparoître dans le lieu de la naiſſance, après l'aventure qui venoit de lui arriver. D'ailleurs, comme nous avions fait argent de la plus grande partie de nos effets, & que nous empruntâmes encore quelques louis, nous nous trouvions une fomme ſuffiſante pour nous

conduire au bout du Royaume, & pour payer même notre tranſport en Amérique, ſi l'idée nous eût pris d'y aller trouver un oncle que j'y avois, & qui étoit fort à ſon aiſe. Nous nous arrêtâmes à Bordeaux. Le Compere y fit quelques connoiſſances, qui lui firent trouver une terrible différence entre le ſéjour d'une Ville où regnent la liberté, les plaiſirs; & celui d'un endroit, où l'on eſt ſous les yeux des maîtres hargneux, bourrus, prêchant, piaillant ſans ceſſe, & interprétant à mal les plus innocentes démarches. Au bout de quelques mois, notre bourſe ſe trouva preſque vuide. Comme nous n'avions donné aucunes nouvelles à nos parents, le Compere réſolut de retourner à Domfront, & de partir enſuite pour Paris.

Lorſque nous fûmes hors de Bordeaux, le Compere me dit : Mon cher Jérôme, je viens de faire une démarche ridicule & lâche, qui eſt bien une ſuite des préjugés ordinaires dont le monde eſt rempli. Quelle raiſon avois-je de ne point retourner droit à Domfront ? Au-lieu de rougir de ce qui venoit de ſe paſſer à la Flèche, je devois me glorifier de la perſécution que j'y ai eſſuyée, pour avoir frondé ouvertement les uſages que la ſuperſtition a introduit

dans l'exercice de la Religion, & pour avoir rentré dans le droit que nous donne la Nature de perpétuer notre eſpece, où, quand, comment & avec qui nous jugeons à propos, & toutes les fois que l'envie nous en prend. O mon cher Jérôme! mon cher Jérôme! il y a bien du chemin à faire avant que les opinions & les abus que les mœurs, la Religion, les loix entraînent après elles, ſoient bannis de la terre, & que la Philoſophie diſſipe les épaiſſes ténebres dont elle eſt couverte! — Comme je n'entendois rien à cette eſpece de déclamation, le Compere déclama tout ſeul, & déclamoit encore lorſque nous arrivâmes à un petit bourg où nous réſolûmes de dîner, & de laiſſer paſſer la chaleur qui étoit exceſſive ce jour-là, & qui fut certainement la cauſe de l'accident que je vais rapporter.

Au moment que nous allions entrer dans l'auberge, le Compere Mathieu ſe trouva ſubitement ſaiſi d'étourdiſſements, de naufées, de vomiſſements, puis d'un grand mal de tête, auquel ſuccéda une fievre violente, accompagnée de tranſports ſi conſidérables, qu'en moins de trois heures, l'on craignit pour ſa vie. L'hôte chez qui nous étions fit ſon poſſible pour déterrer le Curé & le Médecin; mais en vain: il

étoit près de minuit lorſqu'on trouva le Paſteur chez une jeune veuve, ſa pénitente, avec laquelle il avoit paſſé la journée; & le Médecin chez un vieillard qui venoit de mourir d'une indigeſtion, parce que ce mal qu'on prenoit pour une apoplexie, n'avoit point voulu céder à quatre ſaignées, cinq lavements, ni à ſix onces d'eau de Luce qu'on lui introduiſit dans le nez, la bouche & les oreilles.

Lorſque ces Meſſieurs furent arrivés, le Médecin ordonna la ſaignée, (qui heureuſement étoit plus néceſſaire dans ce cas-ci que dans celui du vieillard) des boiſſons abondantes, des fomentations froides ſur la tête, avec la mauve, la mercuriale, la pariétaire, & recommanda ſur-tout d'aſſurer (*a*) le malade, parce que ſi les redoublements continuoient, il pouvoit mourir dans la nuit.

En conſéquence de cet avis, le Curé profita d'un moment où le Compere paroiſſoit aſſez tranquille, & lui dit : — Mon cher frere, croyez-vous en Dieu? — Non, répondit le malade, d'une voix

(*a*) C'eſt-à-dire, le Confeſſer, lui adminiſtrer le Viatique & l'Extrême-Onction.

languiſſante. — Ne l'écoutez pas, dis-je auſſi-tôt au Prêtre, je réponds de lui ſur cet article. — Bagatelle, que cela, repliqua le Curé, ce n'eſt point-là l'eſſentiel.... Mon ami, continua-t-il, acceptez-vous la Conſtitution? — Le Compere, au-lieu de répondre, commença à grincer les dents; ſes yeux devinrent furieux & étincelants; toutes les veines de ſon corps ſe gonflerent; l'écume lui ſortit de la bouche en abondance: ce qui effraya le Paſteur pour un moment: puis le zele de ce Prêtre ſe ranimant, il réitéra la même queſtion. Mais le Compere, dont le tranſport étoit parvenu à ſon période, ſauta de ſon lit, empoigna le Conſtitutionnaire par la gorge, & alloit l'étrangler, ſans mon ſecours & celui du Médecin, qui de ſa vie n'avoit vu un pareil délire. Au bruit de cette ſcene, l'hôte & trois vigoureux compagnons monterent, ſaiſirent le malade, & l'attacherent ſur ſon lit. Pendant ce temps-là, le Curé ſe ſauva, le Médecin le ſuivit, & moi je demeurai pour avoir la conſolation de voir dès ce moment le mal de mon pauvre Compere diminuer, de façon, qu'en quatre jours il fut en état de continuer ſa route.

En ſept jours & demi nous nous ren-

dîmes à Domfront. Nous étions prêts d'y entrer, lorſque nous rencontrâmes le Barbier de la ville qui alloit ſaigner les bœufs d'un fermier des environs. Cet homme, qui nous connoiſſoit, nous apprit que le pere du Compere Mathieu & le mien étoient morts la veille. A cette triſte nouvelle, je ne pus m'empêcher de verſer un torrent de larmes. — Mon pauvre pere! m'écriai-je, qui m'avez donné la vie, qui m'avez aimé, nourri, élevé, faut-il que je vous perde pour jamais!.... quoi! dis-je au Compere, tu ne pleures pas? & la Nature... — La Nature eſt une ſotte, interrompit-il bruſquement, je laiſſe la foibleſſe de pleurer aux femmes, & à ceux qui, comme toi, ſont infatués du préjugé de la reconnoiſſance envers leurs parents (*a*). Ecoutes : penſes-tu que, quand l'envie prit à Guillot, ton pere, d'accoler Perrine, ta mere, il eut grande envie de procurer la vie à ſon fils Jérôme, dont il n'avoit point la moindre idée? Croismoi, ſi nos peres nous ont faits, ils en ont eu le plaiſir (*b*) : s'ils nous ont élevés, nourris, ils nous ont rendu ce que

(*a*) *V. les Mœurs, p. 49 & ſuiv.*
(*b*) *Ibid.*

leurs parents leur avoient prêté. Au reſte, as-tu jamais vu un mouton (*a*) pleurer la mort de ſon pere le bélier, ou de ſa mere la brebis? pauvre Jérôme! tu ne feras jamais qu'un benêt. — Comme pendant les neuf années que j'avois étudié, je n'avois pu monter qu'en troiſieme, que le Compere Mathieu avoit appris tout ce qui ſe peut apprendre dans un College, & bien des choſes en ſus, je dis en moi-même: je ne ſuis qu'un ignorant, la Nature a tort, & le Compere a raiſon.

A propos, l'ami, dit le Compere au Barbier, de quelle mort moururent donc nos peres? — Hélas! répondit cet homme, hier vers les onze heures du matin, étant ſur la place, il leur prit un reſſerrement de goſier, accompagné d'empêchement à la déglutition, d'engorgement dans les vaiſſeaux capillaires, de ſifflements aux oreilles, de battements dans les arteres temporales; à quoi ſuccéda une ſuffocation funeſte qui leur ôta la vie, malgré la précaution qu'on avoit priſe de les élever à plus de douze pieds de haut, afin qu'ils fuſſent moins gênés par la preſſe.

(*a*) *Id.* & le Livre de l'Eſprit.

— Ha, j'entends, dit le Compere, *mortui sitiat Patres nostri morte Philosophorum*; Hé bien, continua-t-il, ne voilà-t-il pas encore un effet de la tyrannie des Loix? O divine Philosophie! quand est-ce que ton flambeau éclairera les mortels! quand viendras-tu dissoudre les entraves où l'Univers est plongé? — O! mon pere! mon cher pere! m'écriai-je, vous êtes mort, votre mort me prive de mon unique consolation, & me déshonore à jamais aux yeux de tout le monde! ô Loix! ô Mœurs! ô Raison! ô Philosophie! quand vous accorderez-vous?

Lorsque nous fûmes entrés dans la ville, nous trouvâmes que la Justice s'étoit accommodée du peu de bien des défunts. Etant naturel, selon moi, que ces biens nous revinssent, je réclamai celui de mon pere: mais le Procureur du Roi, auquel je m'adressai à cet effet, me dit pour toute réponse: *Damnatione, bona publicantur cum vita adimitur.* (a) — N'entendant rien à ce latin-là, je le rapportai au Compere pour en avoir l'explication. — Ce latin, me dit-il, signifie que, quand Hercule vola les bœufs de Geryon, il ne fit qu'user du

(a) *L. 1. ff. de Bon. damn.*

droit que la Nature donne au plus fort sur le foible (*a*). Puis donc que nous n'avons plus rien ici, le plus court eſt que nous partions au plutôt pour chercher fortune ailleurs.

(*b*) Traſimon eſtimoit qu'il n'y a point d'autre droit que celui du plus fort. *V. les Eſſais de* MONTAIGNE. Tom. II, p. 391. — *Vous agiſſez*, diſoit *Brennus* aux plus déterminés brigands qui ayent jamais paru ſur la ſurface de la Terre, *je veux dire les Romains :* Vous agiſſez conformément à la plus ancienne de toutes les Loix, j'entends celle qui donne au plus fort les biens du plus foible; Loi qui s'étend depuis la Divinité juſqu'aux bêtes. PLUTARCH. *in Camill. pag.* 136. *edit. de Wechel.* Voyez encore à ce ſujet, THUCYD. *L. V. Cap. CV. p.* 344. — DION. HALICARN. *Lib. I. Cap. V. pag.* 5. — PLATO *in Gorg. Pag.* 323. — TIT. LIV. *Lib. V. Cap. XXXVI.*

CHAPITRE III.

Départ de Domfront. Rencontre d'un Eſpagnol. Hiſtoire de cet Eſpagnol.

QUoique, ſelon la ſaine Philoſophie, ce ſoit une choſe ridicule, mépriſable, & un effet des préjugés du vulgaire, d'être ſenſible au malheur de ſes parents, j'avois lu un paſſage, au Chap. 7, v. 27,

de l'Eccléſiaſtique, (*a*) qui me brouilloit la cervelle, & qui faiſoit que je ne pouvois me réſoudre à quitter Domfront, & laiſſer ma mere dans les pleurs & l'affliction. Le Compere Mathieu rit de mon embarras : puis ayant pitié de ma foibleſſe, il m'accorda huit jours pour me délivrer de ce ſcrupule, & conſoler ma mere. Au bout de ce temps-là, nous nous procurâmes les papiers dont il eſt d'uſage dans notre pays, de ſe munir lorſqu'on veut voyager. Ces papiers conſiſtent en un certificat de vie & de mœurs, que le Syndic de l'endroit délivre *gratis*, après qu'on lui a payé bouteille ; & un extrait baptiſtaire que le Curé délivre de même, après s'être fait donner trente ſols.

Nous partîmes de Domfront, le Compere Mathieu & moi, le 30^e. jour de Juin 1728, & nous enfilâmes la route de Paris. Ayant marché juſqu'à deux heures après midi, nous trouvâmes une fontaine à quatre pas de la route, qui nous invita à nous rafraîchir. Il y avoit près de cette fontaine un grand homme maigre, baſané, aſſez mal vêtu, qui mangeoit un mor-

(*a*) Honore ton pere de tout ton cœur, & n'oublie pas les afflictions de ta mere.

ceau de pain d'orge. Le Compere demanda à cet homme, s'il n'alloit point du côté de Paris? — Tant s'en faut, répondit-il; car j'en viens. — Oſerois-je demander, reprit le Compere, à qui j'ai l'honneur de parler? — Oui-dà, dit l'Etranger, je vais vous ſatisfaire dans le moment. — Il acheva ſon croûton, & dit:

Je m'appelle Dom Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajalos; je ſuis Eſpagnol de nation, & Gentilhomme de naiſſance. — Monſieur eſt apparemment quelque aîné de famille? dit le Compere. — Je n'en ſais rien, reprit Don Diego; perſonne n'a jamais connu ni mon pere ni ma mere. J'avois tout au plus deux jours, lorſqu'un matin l'on me trouva dans un panier à la porte des R. R. Peres Cordeliers de Bilbao en Biſcaye. Je fus nourri & élevé aux dépens de ces chaſtes & charitables Religieux, juſqu'à l'âge de huit ans. Alors, comme j'étois très-durement mené par le Maître chez qui l'on m'avoit mis pour apprendre à écrire, je m'enfuis à Burgos, où je mendiai pour vivre. Il y avoit dans cette ville une troupe de Comi-Tragi-Sauteurs. Le maître de cette troupe me voyant leſte, bien fait, & propre à remplacer un ſien fils qui s'étoit crevé le

métacarpe, en voulant imiter le ſaut du Niagara, me prit à ſon ſervice, & en peu de temps je fus en état de gagner mon pain.

La profeſſion de Comi-Tragi-Sauteur me plut tellement, que par mon application & des exercices continuels, je parvins en moins de trois ans à être le plus excellent Scaramouche, le plus facétieux Pierrot, & le plus hardi Voltigeur que l'on eût vu depuis long-temps.

J'avois déja fait le tour de Portugal & d'une partie de l'Eſpagne, & je n'avois que 12 ans, lorſque la troupe arriva à Saragoſſe. Le Recteur des Jéſuites de cette ville m'ayant vû, eut pitié de l'état où j'étois réduit à gagner ma vie en la riſquant vingt fois dans un jour, & me fit dire qu'il me deſtinoit un ſort plus doux & plus heureux ſi je voulois m'attacher à lui. Piqué de quelques propos que mon maître Don Scabrillas m'avoit tenus dans la journée, j'acceptai le parti propoſé.

Je ne fus pas ſitôt entre les mains du Recteur, que le ſaint homme commença par me faire déteſter ma vie paſſée, & par m'affermir dans les principaux points de la Religion. Enſuite pour m'ôter certains ſcrupules qui lui déplaiſoient, il m'initia dans la théorie & la pratique de cette

Science, par laquelle, en s'anéantiſſant ſoi-même, l'on peut s'unir à Dieu dans une ſimple contemplation d'eſprit, ſans ſe troubler de tout ce qui ſe paſſe dans le corps. Il m'apprit en outre la différence qu'il y a entre l'*ordre naturel*, & l'*ordre ſurnaturel*; entre les deux *prédeſtinations*; entre la *grace prévenante* & la *grace coopérante*; & quels ſont les effets du *concours concomitant*, la *ſcience moyenne* & du *congruiſme*. — Mon ami, dis-je à Diego, vous me feriez plaiſir de parler françois: je crois fort que mon Compere vous entend, car il eſt fort ſavant; pour moi je ne ſais que ma langue naturelle. — L'Eſpagnol me regarda en hauſſant les épaules, & continua ainſi: Au bout de 18 mois, je perdis mon cher maître: la mort l'enleva en deux jours de maladie. Il me laiſſa d'autant plus embarraſſé de ma perſonne, que l'on me chaſſa du Couvent ſans que je puſſe en deviner la raiſon.

Je partis donc de Saragoſſe, & je ne ſavois où aller, lorſque le haſard me fit rencontrer un vieux Négociant allant à Barcelone, pour des affaires de la derniere importance, qui regardoient ſon commerce. Après avoir conté mes peines & mon embarras à ce vieillard, il me dit avec une douceur qui m'arracha des larmes: Mon

enfant, j'ai pitié de votre jeuneſſe & de votre deſtinée; vous êtes abandonné de tout le monde; vous n'avez perſonne pour vous gouverner ni pour vous conduire dans un âge où les paſſions, les mauvais exemples, & les mauvaiſes compagnies peuvent vous plonger dans un précipice affreux. Venez avec moi à Barcelone, j'y ai des amis auxquels je vous recommanderai, qui vous donneront de l'emploi ſi vous voulez vous appliquer, & qui vous mettront en état de ne dépendre un jour que de vous ſeul. — Je remerciai très-affectueuſement le généreux vieillard; je lui promis tout ce qu'il voulut, & je le ſuivis.

Cet honnête homme avoit un ſoin particulier de moi: lorſqu'il s'appercevoit que j'étois fatigué, il deſcendoit de ſa mule, m'y faiſoit monter, & me ſuivoit à pied des lieues entieres. Tout ce qui me faiſoit de la peine étoit qu'il témoignoit de ne pas aimer les Jéſuites: auſſi me donnai-je bien de garde de lui parler de *l'anéantiſſement* de ſoi-même, du *concours concomitant*, de la *ſcienne moyenne* & du *congruiſme*, que défunt le Recteur m'avoit enſeignés.

Nous avancions à grandes journées, lorſqu'un ſoir à l'entrée d'un petit Bois,

cinq ou ſix bandits fondirent ſur nous : l'un d'eux appliqua un ſi furieux coup de croſſe de fuſil ſur la poitrine du Négociant, qu'il le renverſa de ſa mule ; les autres s'étant jettés deſſus enleverent ſon argent, ſes papiers, ſa monture, le dépouillerent d'une partie de ſes habits, & ne nous laiſſerent qu'après nous avoir cruellement maltraités l'un & l'autre.

Comme cette aventure nous arriva dans un pays où il n'avoit aucune connoiſſances, tout ce que je pus faire fut de le conduire dans un Abbaye de Bénédictins, près de laquelle nous avions paſſé une heure auparavant. Arrivés dans cette Abbaye, le vieillard dit qui il étoit, conta ſon déſaſtre, & expoſa la néceſſité où il ſe trouvoit de ſe rendre au plutôt à Barcelone. Je ne ſais ſi ce Négociant avoit été autrefois un grand pécheur, ou s'il appartenoit à quelque hérétique ; mais le Ciel endurcit tellement le cœur des Moines à ſon égard, qu'il ne reçut pour tout ſecours qu'un peu de pain bis, quelques chataignes & cinq ou ſix maravédis (*a*) ; après quoi l'on nous envoya coucher ſur un

(*a*) Petite monnoie d'Eſpagne, qui vaut un peu plus qu'un denier de France.

peu de litiere qui se trouvoit dans une des remises des carrosses de Monsieur l'Abbé.

Le lendemain matin le vieillard voulut partir à quelque prix que ce fût. Il espéroit trouver quelque personne généreuse qui voulût bien lui procurer les secours nécessaires pour continuer son voyage, quoique ses blessures ne le permissent guere : mais un Bailli & deux Curés de village, auxquels nous nous adressâmes, furent aussi durs que les Bénédictins ; & le vieillard, exténué de fatigue & de douleur, fut obligé de se refugier chez une pauvre femme qui n'avoit qu'une chevre pour tout bien, & qui se prêta de la meilleure grace du monde à lui procurer tous les secours qui lui seroient possibles, tandis que j'irois annoncer à ses amis de Barcelone le triste état où il étoit réduit. Je n'eus pas la peine de faire ce voyage. Car un instant après que nous fûmes dans la chaumiere de cette pauvre femme, le malheureux vieillard tomba sans connoissance ; le sang lui sortit de la bouche à gros bouillons, & l'étouffa en moins de six minutes, sans que nous eussions pu y apporter aucun remede, & sans avoir pu apprendre le nom de ses amis de Barcelone.

Ce déplorable événement me jetta dans une conſternation inexprimable. Pour comble de diſgraces, le Curé de l'endroit ne voulut point enterrer ce pauvre homme, attendu que l'argent qu'on fit du reſte des dépouilles que les voleurs lui avoient enlevées, ne ſuffiſoit pas pour ſon ſalaire. Enfin, la bonne femme qui avoit eu la charité de nous recevoir, vendit ſa chevre, ſuppléa du ſien qu'elle en tira à la ſomme que le Paſteur exigeoit, & le vieillard fut enterré. Cependant pour faire voir que les Eccléſiaſtiques, en ſoutenant intrépidement le droit de leurs émoluments, ont le cœur auſſi généreux, l'ame auſſi bienfaiſante que les ſéculiers, le Curé voulut bien ſe charger d'envoyer *gratis* un extrait mortuaire & le détail de cette aventure aux parents du défunt, ſi on pouvoit lui en dire le nom & la demeure.

Réduit au même état où ce généreux vieillard m'avoit trouvé, j'enfilai aſſez triſtement le premier chemin qui ſe préſenta à la ſortie du village. J'avois à peine fait une lieue, que je rencontrai deux Peres Capucins, qui ſe rendoient à Rome ſur la convocation d'un Chapitre général de leur Ordre. L'idée me prit de faire le même voyage; & les bons Peres me permirent

de les accompagner. Je vis alors qu'il y avoit de vrais Elus sur la terre, & qu'il y avoit des occasions où la Providence se manifestoit d'une façon à ne point laisser douter aux plus incrédules, que l'effet des promesses que Dieu fit autrefois à Abraham *& semini ejus*, aura lieu jusqu'à la consommation des siecles. Ces bons Peres, ainsi que moi, n'avoient pas le sol, & nous fûmes accueillis, régalés, fêtés, honorés & presque adorés, par-tout où nous passâmes.

Trois jours après notre arrivée dans la Capitale du monde Chrétien, je me trouvai placé, par le crédit de ces bons Religieux, chez Monsignor Tongarini, Evêque de Manfoura en Manfourie. Mon occupation étoit à peu près la même que celle de la Sunamite du Prophete Royal David; je tenois les pieds chauds à sa Monsignorerie, dont la chaleur naturelle s'étoit évaporée l'année précédente, dans une querelle qu'elle avoit eue avec le Cardinal Fabroni.

Pour le coup je crus ma fortune faite à toujours. Monsignor m'avoit donné la tonsure, il m'avoit fait faire un petit habit de soie noire, des chemises à dentelle, & un petit collet des plus à la mode; il m'avoit promis le premier Bénéfice qui

ſeroit à ſa diſpoſition, & mille autres choſes. Mais le Ciel qui me perſécutoit ſans doute pour quelques moments d'indocilité que j'avois eus envers le Recteur des Jéſuites de Saragoſſe, m'ôta mon nouveau maître au bout d'un an que je fus à ſon ſervice. Il y avoit quelque temps que l'illuſtre Prélat ſe plaignoit que la partie ſituée entre le périnée & le croupion, avoit perdu ſon élaſticité; une fievre ſurvint, qui l'emporta.

J'avois amaſſé quelque argent au ſervice de Monſignor Tongarini : j'en employai une partie à faire dire des Meſſes pour les Ames du Purgatoire, afin qu'elles daignaſſent inſpirer à quelque Monſignor refroidi, de me prendre aux mêmes conditions que défunt ſon Confrere; en attendant l'efficacité de l'œuvre méritoire, je dépenſai le reſte à faire des pélérinages, à réprimer mes appétits charnels, & acheter des Indulgences.

Au bout de ſix mois, je me trouvai à ſec; & les bonnes Ames ne m'avoient point encore procuré de condition : ce qui ne laiſſoit pas de m'inquiéter. Enfin, elles inſpirerent un Juif Vénitien, nommé Eléazar, de me prendre pour ſon Secretaire. Il ne doutoit pas que je ne ſuſſe

au moins les premiers éléments du Commerce, puiſque j'avois été dans le cas d'en entendre parler journellement, pendant mon ſéjour chez les Jéſuites de Saragoſſe.

Le même jour que j'entrai au ſervice de ce Juif, nous partîmes pour Ancone, où nous trouvâmes un bâtiment qui devoit nous tranſporter à Veniſe. Au premier vent favorable, ce bâtiment partit. Mais la nuit ſuivante, un vent Maeſtro occaſionna une ſi terrible tempête, qu'à la pointe du jour nous nous trouvâmes à l'embouchure du Golfe. Cependant la tempête étoit appaiſée, le vent étoit devenu Siroco, & nous nous diſpoſions à en profiter, lorſque nous apperçûmes un Chebec Algérien qui faiſoit force voiles ſur nous. En trois heures il nous joignit, nous lâcha quelques bordées, & ſe diſpoſa à nous aborder; mais par un bonheur inéſpéré, ce Chebec s'ouvrit en deux, & la mer l'engloutit.

Ce ne furent certainement pas les coups de canon que nous envoyâmes au Corſaire qui le mirent dans le cas de périr; car nous n'avions pour toutes armes que des fuſils & des ſabres. L'équipage attribuoit cet événement à la caducité du Chebec:

bec : deux femmes disoient avoir vu Notre-Dame de Lorette entre le Corsaire & nous : Eléazar soutenoit que Moïse avoit fendu ce bâtiment d'un coup de baguette : pour moi, je ne fis aucune difficulté d'attribuer notre délivrance à un morceau de la tunique de Saint François, que je porte par dévotion, & que j'avois attaché au mât de notre vaisseau au moment que j'apperçus le Corsaire.

Le vent continuant à être favorable, nous arrivâmes à Venise en deux jours & demi. Le Juif Eléazar m'installa aussitôt dans l'emploi qu'il m'avoit destiné, & dont je me suis acquitté avec applaudissement, pendant quatre ans que je fus à son service. La premiere année il me fit faire avec lui deux voyages à Constantinople : la seconde, il me mena à Lisbonne : quant aux deux autres, il trouva à propos de me laisser chez lui pour veiller de plus près à ses affaires, pendant les longues absences qu'il étoit obligé de faire.

Je fus d'autant plus charmé de la résolution de mon maître, que j'aimois sa fille Rachel. Elle n'avoit que douze ans, & ne m'étoit point cruelle. D'ailleurs, j'étois parvenu à être le favori d'une jeune Citadine, Supérieure d'un Couvent de filles dans le voisinage. De sorte qu'uniquement occupé

de mon emploi, de mon ſalut, & des plaiſirs inexprimables que je goûtois entre les bras de Rachel & de la Citadine, je pouvois comparer mon état à celui du plus heureux de tous les hommes. Mais cet état ne fut point éternel. Sur la fin de la quatrieme année, je m'apperçus que la Supérieure m'avoit communiqué ce qu'on appelle entre les honnêtes gens, une galanterie. Je fis part de ce préſent à Rachel, qui le rendit à un Noble, le Noble à ſa belle-ſœur, la belle-ſœur à ſon mari, le mari à une Corteggiana, la Corteggiana à un Dominicain, le Dominicain à ſon Prieur, & celui-ci à la mere de mon aimable Iſraélite; tellement que le bon homme Eléazar en eut ſa part. Pour comble de malheur, mon maître s'aviſa de vendre ſa fille à un Turc; (car les Juifs font argent de tout) ma chere Rachel fut livrée à mon inſu, & je n'appris cette funeſte nouvelle, que trois heures après ſon départ.

Dès ce moment, je réſolus d'abandonner des lieux qui me rappelloient trop le ſouvenir de mon bonheur paſſé, pour y vivre déſormais tranquille. Je partis pour Paris. Je pris ma route par l'Autriche, la Baviere, la Franconie, la Weſtphalie, & par la Hollande, que j'avois envie de voir avant de me rendre en France. Mais je fis

peu de ſéjour dans cette République, qui n'eſt preſque habitée que par des maudits hérétiques, ne croyant ni aux Indulgences ni aux Reliques, & n'ayant aucun reſpect pour la ſainte Inquiſition. Auſſi Dieu les punit bien, car il ne ſe fait point de miracles chez eux; & d'ici à plus de trois cents ans, Notre Saint Pere le Pape n'en canoniſera aucun : payaſſent-ils le triple de ce que les Catholiques payent, pour faire canoniſer leurs Saints.

Lorſque je fus arrivé à Paris, je me mis au large avec les ducats que j'avois apportés de Veniſe. Je commençois même à oublier Rachel : mais je n'en étois pas à ce point à l'égard de la Citadine. Le préſent qu'elle m'avoit fait me devenoit de plus en plus à charge. Pour comble d'infortune, un Médecin, nommé Mercuro-bol-aſinos, entreprit de me guérir, & ne réuſſit qu'à irriter mon mal en m'excroquant le reſte de mon argent (*a*).

(*a*) *Quippe aliquam quicunque artem benè novit, agendo,*
Aut nunquam, aut ſaltem rarò peccabit : at ISTI,
DE QUIBUS EST SERMO, de centum vix erit unus
Quem ſanare queant, quem non fortaſſe trucident.
Unde iſtud? niſi quod pars horum maxima neſcit

Cependant comme il falloit vivre, je fus alternativement Laquais, Ecrivain, Cocher, Poëte, Suiſſe & Colporteur. J'étois réſolu de m'en tenir au Colportage, lorſque mon mal redoubla de façon que je me trouvai hors d'état de colporter. J'avois dérechef amaſſé quelque argent : je fus encore aſſez dupe pour le donner à un maudit Charlatan qui ne réuſſit pas

---

Quid faciat, quid ſit prorſus medicina : ſed ipſi
Dum tantùm incumbunt Sophiæ, & dialectica diſcunt
Vincla, quibus valeant inductum nectere vulgus,
Vix elementa artis medicæ & primordia libant.
Sic labyrinthæis ambagibus ad ſua tecta
Inſtructi redeunt : atque enthymemata vibrant :
Hinc tumidi incedunt, hinc publica præmia poſcunt :
Id ſatis eſſe putant (nec decipiuntur) *ad hoc, ut*
Carnifices hominum ſub honeſto nomine fiant,
O miſeræ Leges, que talia crimina fertis !
O cæci Reges, qui rem non cernitis iſtam !
Vos quibus imperium eſt, qui mundi frena tenetis,
Ne tantum tolerate nefas, hanc tollite peſtem,
Conſulite humano generi, quod nocte dieque
Horum carnificum culpa mittuntur ad orcum ?
Vel perfecte artem diſcant, vel non medeantur.

PALINGEN. In Leon. pag. 93.

mieux que ſon prédéceſſeur. Enfin, je ne ſavois que faire, que devenir, lorſque le Ciel, prenant pitié de moi, me fit connoître le tort que j'avois de mendier les ſecours des hommes, tandis qu'il y en a de divins ſur la terre. Je me ſouvins alors du bienheureux ſaint Jacques de Compoſtelle en Gallice; je fis vœu à l'inſtant d'aller le viſiter à pieds nuds, & de ne vivre que de pain & d'eau, juſqu'à ce qu'il lui plût de me rendre ma premiere ſanté. Vous me voyez dans ce voyage; vous en connoiſſez la cauſe; en voici l'effet. — En finiſſant ces paroles, l'Eſpagnol nous montra ſon pitoyable Penis, au bout duquel pendoit une crête ſemblable à celle d'un coq-d'Inde.

Oh! oh! dit le Compere Mathieu, ceci devient ſérieux; c'eſt un Condylome. — Saint Ignace! un Condylome! s'écria Diego en ſe ſignant, un Condylome! l'on m'avoit dit que ce n'étoit qu'une excreſcence formée par la fixation de la lymphe, & occaſionnée par l'habitation charnelle que j'avois eue avec la Citadine. Ah! Monſeigneur! faites-moi l'amitié de me dire ſi ce Condylome n'eſt point un ſort que la Citadine a jetté ſur cette partie, en vengeance de l'amour qu'elle me ſoupçonnoit avoir pour Ra-

chel ? Helas ! c'en eſt un aſſurément ; car la derniere fois que je l'ai vue, je la trouvai occupée à lire le Petit Albert & les Clavicules de Salomon. — Déſabuſez-vous, Seigneur Diego, dit le Compere, votre mal, quoique ſérieux, n'eſt point un ſort. La Citadine n'eſt rien moins que ſorciere. La galanterie dont elle vous a honoré eſt ce que Meſſieurs de la Faculté nomment Virus vérolique : ce Virus vous a occaſionné quelque épaiſſiſſement dans la lymphe ; d'où un relâchement dans la partie inférieure de l'extrêmité du Penis ; d'où le Condylome, ou ſi vous le voulez, le Sarcome, le Mariſca, le Fungus, le Ficus, le Thymus, qui ſignifient tous à peu près la même choſe ; d'où enfin tous les maux dont vous vous plaignez.... Et ce Virus ne ſeroit-ce point le Diable, interrompit Diego, ou plutôt le fléau dont Satan a frappé tant de ſaints Perſonnages, nommément le Prophete David, le vieux Lazare, le ſaint homme Job, & François I^er^. — Pour le Diable, non, reprit le Compere : pour le fléau dont vous parlez, cela ſe peut. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une eſpece de levain acide, ſubtil & coagulant, dont je vous déferai ſans qu'il vous en coûte une obole, ſi vous voulez retour-

ner à Paris avec moi. — Ah! ſi ce n'eſt que cela, s'écria Diego, vous me rendez la vie: je vous avoue que ces mots infernaux de Virus, de Condylome, de Sarcome, de Mariſca, de Fungus, de Ficus, de Thymus, m'avoient effrayé, & que j'ai une peur extrême des Revenants, des Sorciers, des Magiciens, des Loups-garoux, & ſur-tout des Diables. Mais mon voyage de Compoſtelle? — Quant à votre voyage de Compoſtelle, répondit le Compere, vous le ferez toujours aſſez. Que ſait-on ſi ce n'eſt point par une faveur particuliere du Bienheureux Saint Jacques que vous m'avez trouvé ici? — Cela ſe peut, repliqua Diego? car je n'ai jamais douté de ſa toute-puiſſance envers ceux qui l'invoquent dans leurs tribulations: marque de cela, je me ſens déja à moitié guéri. — Holà, Seigneur, holà, dit le Compere, n'allez pas ſi vîte: ſi j'étois encore un Charlatan, que deviendriez-vous? — Eh! que me peut-il arriver davantage? repondit Diego; j'ai de temps en temps des douleurs inſupportables à la tête, dans les lombes, les cuiſſes, les jambes & les épaules; j'ai un Condylome au bout du Penis, & je n'ai pas le ſol. — Il pourroit arriver, dit le Compere, que le Virus qui eſt la cauſe

de vos douleurs, de votre Condylome & de votre miſere, vous paſſât entiérement dans le ſang, & y cauſât des ravages affreux. Alors au-lieu des maux dont vous vous plaignez, vous ſentiriez aux génitales une chaleur & une ardeur extraordinaires ; vos teſticules ſe gonfleroient ; il vous viendroit à l'anus des verrues, des rhigades, & des ulceres à la verge ; votre peau ſe couvriroit de taches rouges, pourprées, jaunes ou livides ; il vous ſurviendroit une infinité de tubercules durs, calleux, ſur-tout aux environs du nez, du front & des tempes ; vos ongles deviendroient inégaux, ſe détacheroient de leur racine, & tomberoient ; vous auriez le dedans de la bouche enflammé, & il s'y formeroit des ulceres ; la carie vous attaqueroit les os ; la membrane intérieure de votre nez deviendroit fongeuſe, ulcérée, calleuſe ; votre voix deviendroit rauque & s'éteindroit ; votre haleine ſeroit d'une puanteur inſupportable ; vous reſſentiriez par tout le corps des douleurs cent fois plus vives que celles que vous avez ſouffertes juſqu'à ce jour ; vos os ſe tuméfieroient & s'amolliroient ; les glandes lymphatiques s'obſtrueroient ; vos yeux deviendroient rouges, enflammés, les paupieres calleuſes & ulcérées ; vous

ſentiriez aux oreilles des tintements, des ſifflements continuels, il en ſortiroit du pus & une matiere iſchoreuſe; vous éprouveriez des céphalalgies, des affections convulſives, des vertiges, des tremblements & des paralyſies; il vous ſurviendroit des oppreſſions, des difficultés de reſpirer, des crachements de ſang, une toux ſeche & humide, des nauſées fréquentes, un dégoût univerſel, un dévoiement ſéreux ou bilieux; en un mot, des maux ſi terribles, qu'il faudroit que Monſieur Saint Jacques fût bien fin pour vous empêcher de crever comme un miſérable, devenu en horreur à vous-même & à tous ceux qui approcheroient de vous. — Bienheureuſe Vierge Marie! s'écria l'Eſpagnol, quelle abominable Litanie venez-vous de débiter! Saint Pollcarpe! ſecourez-moi, ou je deviens Manichéen. Je défie la guerre, la peſte & la famine, de réunir tant de maux à la fois.

Ah! Monſieur! pour le peu que ce poiſon infernal étende ſes ravages ſur la terre, c'eſt fait de nous, c'eſt fait de l'eſpece humaine; l'Antéchriſt va paroître; Elie & Enoch vont revenir; les ſept trompettes vont ſonner; les viſions de Saint Jean vont s'accomplir, & le monde va finir. Eſt il poſſible que la Supérieure

d'un Couvent de filles, qu'une perſonne conſacrée au ſervice du Seigneur m'ait fait un préſent ſi exécrable! ô créature maudite! que n'es-tu... non! vivez, adorable Citadine : hélas! ſi vous n'euſſiez reçu ce poiſon de perſonne, vous ne me l'auriez pas communiqué. Ah, Monſieur! mon cher Monſieur! je vous conjure par les entrailles de votre Ange Gardien, de me délivrer au plutôt de ce Condylome infernal; ou je me déſeſpere comme Judas; je me pends au premier arbre ; & les boyaux me ſortiront du corps de frayeur & d'angoiſſe. — Appaiſez-vous, Seigneur Diego, dit le Compere, je vous jure ſur mon honneur que je vous guérirai entiérement : mais parlons d'autre choſe.

Vous me paroiſſez un homme qui avez vu le monde, & qui par les diverſes aventures de votre vie devez avoir acquis beaucoup d'expérience en toutes choſes. Je cherche à former certaine petite Société. .... attachez-vous à moi, vous ne vous en repentirez pas.... Ah, très-volontiers! répondit l'Eſpagnol : que Saint Arnoud me préſerve de refuſer un tel offre dans un moment où je ne ſais que devenir! Au reſte, je vais vous devoir de ſi grandes obligations par l'extirpation de mon Condylome, & par l'expulſion du Vi-

rus qui me mine & me tourmente, que je croirois être le plus ingrat de tous les hommes, ſi je ne m'abandonnois ſans réſerve à tout ce que vous exigez de moi. — Fort bien, dit le Compere, j'aime les perſonnes naïves & reconnoiſſantes. Dès ce moment, je vous reçois dans l'illuſtre & reſpectable Corps des PHILOSOPHES, ainſi que mon Compere Jérôme que voici, lequel ſera déſormais votre intime & votre ami de cœur. — Vous ſavez, dis-je au Compere, que je ne ſuis qu'un ſot, & que vous ne ferez de moi qu'un très-mince ſujet. — Je ſais fort bien, dit le Compere, que tu n'as pas inventé la poudre; mais tu as toujours aſſez d'eſprit pour devenir un jour un Philoſophe du cinquieme ou ſixieme ordre; car il y en a de tous les étages. Suivez l'un & l'autre mon exemple: mes actions ſeront vos leçons. — Pour moi, dit Diego, je me ſens très-diſpoſé à philoſopher; moyennant qu'il n'y ait point d'héréſie; que j'aye le loiſir de réciter mon Roſaire, qu'on ne coure aucun riſque d'être pris par le Diable, ni de mourir ſans confeſſion. — Pour d'héréſie, reprit le Compere, je proteſte qu'il n'y en a point: il eſt vrai que les Philoſophes ne vont pas toujours à la Meſſe; mais la bonne volonté eſt répu-

tée pour le fait, & il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait été pris par le Diable : quant à votre Roſaire, il vous ſera libre de le réciter auſſi ſouvent que l'envie vous en prendra. Au reſte, continua-t-il, comme la Philoſophie eſt une ſcience dont les principes ne ſont point encore bien développés ; qu'il n'y a que le temps & l'uſage qui puiſſent en procurer une parfaite connoiſſance, ne vous étonnez pas de me voir ſouvent parler & agir inconſéquemment : c'eſt le propre des Philoſophes. Ce qui vous paroîtra une contradiction en moi, ſera une marque infaillible d'un nouveau degré de connoiſſance que j'aurai acquis. — En finiſſant ces mots, le Compere ſe leva, nous reprîmes notre route, & trois jours après nous arrivâmes à Paris.

CHAPITRE IV.

Arrivée du Compere Mathieu à Paris, & ſon établiſſement en cette Ville.

ETant arrivés à Paris, le Compere loua un cabinet au cinquieme chez un Vinaigrier de la Rue de la Harpe. Comme il n'y avoit qu'un lit, deux d'entre nous couchoient dedans, & l'autre deſſous.

Les premiers jours de notre arrivée, le Compere (je ne ſais par quel ſecret) décondylomiſa l'Eſpagnol, ainſi qu'il le lui avoit promis. Etonné du ſuccès, je m'écriai : tenons-nous-en-là ! Compere, nous ſommes dans un ville où le talent admirable que vous venez de faire paroître, ne peut manquer de nous combler de richeſſe & de gloire. — Tu te trompes, mon cher Jérôme, dit le Compere, quand même j'aurois décondylomiſé & dévéroliſé tous les Moines, les Nymphes, les Laquais, & les Petits-Maîtres de Paris, les Mercuro-bol-aſinos l'emporteroient encore ſur moi : il ſuffit que ma méthode ne ſoit point la méthode reçue, pour que je ſois contredit, démenti, hué, berné, ſiffié, perſécuté, & peut-être lapidé. Au

reſte, ajouta-t-il, ce n'eſt point à cette ſorte de gloire que j'aſpire : c'eſt à celle de la Philoſophie ſublime & tranſcendante que je veux atteindre ; c'eſt-là que je veux borner mon ambition & mes travaux.

Il y avoit déja trois mois que nous étions à Paris, & Diego avoit employé ce temps-là à nous faire connoître les rues, les carrefours, les quartiers, ainſi que les temples ſacrés & profanes de cette ville, lorſque nous nous apperçûmes que les eaux baiſſoient extraordinairement chez nous : il ne nous reſtoit plus que dix écus. Ce qui m'ayant allarmé, je demandai au Compere quelle reſſource il avoit à oppoſer à la miſere qui alloit nous accabler ? — Je ne le ſais point trop, me répondit-il. — Hé bien, repris-je, que chacun de nous employe quelques moments à réfléchir ſur quelque moyen propre à nous tirer d'affaire : le premier qui en aura trouvé un convenable, le propoſera ; & après l'examen, l'on agira en conſéquence. — A ces mots ſuccéda un profond ſilence.

Il y avoit quelques minutes que la méditation duroit, lorſque Diego ſe leva tout-à-coup, & s'écria : Mes amis ! conſolons-nous : le Ciel m'inſpire un expédient. Il nous reſte dix écus ; portons-les chez les Jacobins pour qu'ils prient Saint Domini-

que de nous tirer d'embarras. — C'eſt fort bien penſé, dis-je à Diego ; mais ſi Saint Dominique s'aviſoit d'être ſix mois ſans nous ſecourir, comme ont fait les bonnes ames de Rome à ton égard, que deviendrions-nous pendant ce temps-là ? — Ma foi, je n'y ſongeois pas, répondit-il... méditons donc, ajouta-t-il.

La ſeconde méditation avoit déja duré quelque temps & aucune idée ne venoit, lorſqu'un Savoyard vint dire au Compere Mathieu de le ſuivre à l'inſtant pour affaire importante.

L'Allobroge conduiſit le Compere chez le Marquis de Barjolac. Après avoir attendu quelque temps dans une anti-chambre, où trois grands Laquais s'occupoient à diſputer ſur le mérite de la Sémiramis de Voltaire & du Catilina de Crébillon, il fut introduit. Il trouva le Marquis occupé à ſe noircir les ſourcils, à mettre ſon rouge, & à ſe parfumer les aiſſelles & les génitoires : cette beſogne étant finie, ſon valet-de-chambre lui chauſſa une paire de ſouliers à talons rouges dont l'entrée étoit bordée de calepin blanc ; il acheva de l'habiller ; il lui ceignit une épée, dont la lame étoit de buis pour que ſon poids fatigue moins ; & puis s'en alla. Lorſque le Compere & le Marquis

furent ſeuls, ce dernier ſe jetta dans un fauteuil, ſe mit à mâcher quelques paſtilles, prit de trois ſortes de tabac dans la même tabatiere, touſſa d'un petit ton enfantin, ſe moucha dans un mouchoir de ſoie blanche, s'eſſuya avec un autre couleur de roſe, ſe leva, ſe mira, ſe rengorgea, fit une pirouette ſur le talon, & dit au Compere : L'Ami, je ſais que tu fais de très-jolis vers : je te prie de me faire, en payant, une Satyre des plus ſanglantes contre le Duc de Bracaſtron. C'eſt un fat qui a oſé me contredire chez la Marquiſe de Grand-Chien ; qui m'a deſſervi chez le Miniſtre; qui ne ceſſe d'affecter publiquement à mon égard un air de mépris qui m'outrage, & duquel il faut que je tire une vengeance complete. — Monſeigneur, dit le Compere, le procédé du Duc de Bracaſtron eſt injuſte. Mais il me ſemble d'avoir lu dans Hérodote d'Halicarnaſſe, Liv. 8. Chap. *des Querelles entre les Ducs & les Marquis*, que de ſon temps, les gens de votre ſorte oppoſoient leur épée à l'inſulte, & non pas un libelle : nos preux & vaillants Chevaliers en ont fait de même : cet uſage ſe pratique encore aujourd'hui en ſemblable occaſion : pourquoi ne vous y conformez-vous pas? — Que le Ciel

m'en préſerve ! s'écria le Marquis de Barjolac : cela peut convenir à quelque Gentillâtre de Baſſe-Bretagne ou du Bas-Poitou ; mais à un homme de ma condition ? ſi : il n'y a rien de plus roturier que de ſe battre. D'ailleurs, le Duc eſt un ſpadaſſin à culbuter ſon ennemi du premier coup de lame, & à ne faire aucun ſcrupule d'ôter la vie au dernier rejetton de l'illuſtre Race des Barjolacs, dont les ancêtres, tant mâles que femelles, ont rendu de ſi importants ſervices à nos Souverains. Au reſte, il eſt l'offenſant, je ſuis l'offenſé ; qui de nous doit être puni ? —Ces raiſons-là ſont admirables, reprit le Compere ; mais comment voulez-vous que je faſſe une ſatyre contre le Duc de Bracaſtron ? je ne lui connois d'autre défaut que celui d'être votre ennemi. — Ma vengeance & mon courroux t'inſpireront, repartit le courageux Marquis, j'irai te voir : en attendant, penſe, rêve, imagine, uſe du privilege de la Poéſie, aye recours à la fiction. Tiens, voilà dix louis à compte de la ſomme que je te deſtine ſi tu réuſſis à mon gré : juge de ma généroſité par mon reſſentiment. Adieu.

Le Compere Mathieu étant revenu au logis ſe mit à écrire, écrivit le reſte de

la journée, écrivit toute la nuit, écrivit une partie de la matinée du lendemain, & venoit enfin d'écrire la ſatyre, lorſque le Marquis de Barjolac arriva. — Quoi! s'écria-t-il en entrant, le libelle déja fini! donne vîte, mon cher, que je le liſe.... Tout part de ſource! je n'aurois pu mieux t'inſpirer! Sans doute que le Duc t'a fait auſſi quelque outrage; car il n'y a que la rage & la vengeance qui puiſſent t'avoir dicté cet abominable libelle. — Point du tout, Monſeigneur, répondit le Compere, le deſir de vous ſervir, certaine inclination que la Nature m'a donnée à cette ſorte d'ouvrages, & les dix louis que j'ai reçus hier de votre main généreuſe, furent mon Apollon, & le ſeront toutes les fois qu'il plaira à Votre Grandeur de ſe ſervir de moi pour tirer une vengeance glorieuſe & complete de ſes ennemis. — Le Marquis enchanté donna trente autres louis au Poëte, & emporta le libelle, qui ſe multiplia tellement qu'en moins de vingt-quatre heures, tous les cercles de Paris en furent inondés; en moins de trente-ſix heures, il fut imprimé avec des notes & des augmentations; & en moins de trois jours, le Duc de Bracaſtron étoit devenu d'un ridicule ſi étrange aux yeux de trois quarts de ce qu'on appelle le grand mon-

de, qu'il ſe ſeroit caché pour dix ans, s'il eût eu le cœur auſſi bien placé que ſon illuſtre ennemi.

Hé bien, Seigneur Diego, dis-je à l'Eſpagnol après cette aventure, vous ſemble-t-il que Saint Dominique eût rempli ſi abondamment notre attente, & en ſi peu de temps que le Marquis de Barjolac ? — Qui vous a dit, répondit-il, que le bon Saint n'y a point contribué en faveur de la pieuſe intention que j'avois eue de nous adreſſer à lui ? j'en ſuis tellement convaincu, qu'en reconnoiſſance d'un tel bienfait, je vais de ce pas faire allumer un cierge de deux livres devant ſon image. — En finiſſant ces mots il partit, & ne revint qu'après avoir exécuté ſa promeſſe.

CHAPITRE V.

Continuation de notre ſéjour à Paris. Viſion de Diego.

J'AI dit que nous étions logés au cinquieme étage. Mais les quarante louis du Marquis de Barjolac nous firent deſcendre au ſecond ; & au lieu d'un cabinet où il n'y avoit qu'un lit, nous louâmes deux chambres où il y en avoit trois.

Depuis la compoſition du libelle, l'occupation journaliere du Compere Mathieu étoit de travailler pour un Libraire aux gages duquel il étoit. Quant à l'Eſpagnol & moi, notre beſogne conſiſtoit à copier divers paſſages dans les Auteurs que le Compere nous indiquoit, à faire les commiſſions, la cuiſine & le tracas du ménage.

Un ſoir que l'Eſpagnol étoit ſorti pour chercher quelque aſſaiſonnement, qui manquoit à une tête de mouton que nous avions pour ſouper, il rentra en pouſſant des hurlements épouvantables. — Sainte Marie à la Coque! s'écria-t-il, en ſe jettant ſur le plancher de la chambre, je ſuis mort... confeſſion! je n'en puis plus..., j'ai vu.... ah! mes compagnons! j'ai vu.... — Que Diable as-tu vu? dit le Compere. — Ah! continua Diego, je viens d'avoir une viſion qui n'a pas ſa pareille dans Ezéchiel, ni dans l'Apocalypſe, ni dans les Révélations de Sainte Brigitte!... j'ai vu un loug-garou.... il avoit la tête d'un hermite, le corps d'un ſanglier, les jambes d'un loup, & la queue d'un chat; il lui ſortoit du nombril la moitié d'un tablier de femme, à ce que je pus voir par les cordons.... nous ſommes perdus! mes amis, je l'entends....

le voici .... ie le vois .... miſéricorde! Saint Tongarini! ſecourez-moi, ou il va m'avaler comme une huître. — En diſant ces mots, il ſe ſauva ſous un lit.

Le loup-garou que Diego avoit vu, étoit un Vieillard ſeptuagénaire avec une barbe blanche, couvert de vieux haillons, qui remontoit l'eſcalier, & que la fuite & le tintamare de l'Eſpagnol firent entrer dans notre chambre, pour le déſabuſer de la peur qu'il lui avoit cauſée innocemment.

Mes enfants, dit le Vieillard, je ne ſuis point tout-à-fait ſi affreux que Monſieur qui eſt ſous le lit ſe l'imagine. Si j'ai l'air un peu hétéroclite, c'eſt que l'application que je donne aux Sciences, me fait négliger mes accoûtrements. Mais l'habit ne fait pas le moine.

Il y a cinquante-deux ans que je demeure dans le grenier ci-deſſus, & d'où je ne ſors que tous les lundis pour chercher ma proviſion hebdomadaire.

Je me ſuis renfermé très-jeune dans cette habitation, afin de vaquer plus librement, plus tranquillement à l'étude de la Philoſophie. Enfin, après bien des veilles & des travaux, je ſuis parvenu à finir un Traité de la Science univerſelle, que j'eſpere donner inceſſamment au Public.

La premiere partie de ce Traité de la Science universelle consistera en cent soixante volumes in-folio, reliés en maroquin rouge, dorés sur tranche & sur plat, enrichis d'un grand nombre de planches que j'aurai soin de ne faire graver que médiocrement bien, pour éviter la dépense, & me retirer un peu de mes autres frais.

Voici le plan de cet Ouvrage.

Ayant établi de quelle maniere l'esprit humain, grimpant des individus aux especes, des especes aux genres, des genres prochains aux causes éloignées, forme presqu'à chaque pas une Science nouvelle, je fais voir comment on parvient à la notion générale de l'esprit.

» Prêtez attention, je vous prie.

L'existence, la possibilité, la substance, l'attribut, la durée, &c. sont des propriétés générales de tous les êtres. J'examine ces propriétés à fond, & je forme de cet examen la Science de l'être en général. D'où l'Ontologie, (dont j'omettrai de vous parler, pour abréger,) la Pneumatologie, qui est la science de l'esprit, & la Physique particuliere.

» Attention, encore un coup, car c'est » de l'abstrait.

Je divise la Pneumatologie en trois

branches. La premiere comprend la Théologie naturelle ; d'où religion, ſectes, héréſies, ſuperſtition, fanatiſme ; d'où l'intolérance, la perſécution, la cruauté, la miſſion du Duc d'Albe, & le paſſe-temps de Charles IX. La ſeconde de ces branches conſiſte dans la doctrine des eſprits, bons ou mauvais ; d'où les Anges, les Démons, les Sylphes, les Gnomes, les Lutins, les Spectres, les Revenants ; d'où les Sorciers, les Magiciens, les Loups-garoux ; d'où les viſions, les extaſes, les poſſeſſions, les obſeſſions, les exorciſmes ; d'où le paradis, l'enfer, le purgatoire, le lymbe ; d'où les prieres pour les morts, les fondations, les indulgences ; d'où la crédulité du peuple, l'arrogance des Prêtres, les richeſſes des Moines & l'autorité du Pape. Enfin, la troiſieme branche de la Pneumatologie ſe diſtribue en Science de l'ame raiſonnable, en Science de l'ame ſenſitive, ou ſi vous l'aimez mieux, en Science de l'une & de l'autre à la fois.

Je paſſe enſuite aux deux facultés principales de l'homme, qui ſont l'entendement & la volonté.

Comme ces deux facultés ſont de leur nature aſſez bizarres, aſſez mutines, je charge la Logique de diriger la premiere

à la vérité, & la morale de plier la ſeconde à la vertu.

Je diviſe la Logique en art de penſer, en Art de retenir ſes penſées, & en art de les communiquer.

Je diſtingue dans l'entendement quatre opérations principales, ainſi que quatre branches différentes dans l'art de penſer. L'une & l'autre de ces quatre branches ſe rapportent à chacune des opérations intellectuelles, qui leur eſt propre.

Je ne ſais ſi vous m'entendez, nous dit le veillard? — Pas trop, lui répondis-je. — Eh bien, repliqua-t-il, attribuez cela à la perte que j'ai faite des trois quarts de mes dents : redoublez votre attention, & paſſez quelque choſe à ma vieilleſſe.

La mémoire naturelle & la mémoire artificielle ſont deux mémoires. La premiere conſiſte dans une affectation d'organes, & la ſeconde dans la prénotion & dans l'emblême. Ce qui s'appelle l'art de retenir, un peu différent de celui de tranſmettre.

Je diviſe l'art de tranſmettre en Grammaire & en Rhétorique. La premiere comprend les ſignes, la proſodie, la ſyntaxe, la conſtruction & autres ſignes de la penſée, tels que les geſtes & les caracteres.

Les caracteres ſont, ou idéaux, ou hiéro-

hiéroglyphiques, ou héraldiques. Les geſtes ſont les grimaces, les careſſes, les ſoufflets, les coups de pied au cul, & autres ſemblables gentilleſſes.

Quant à la Rhétorique, je n'en traite que ſuperficiellement. Je me borne à n'en faire découler que la déclamation, telle que celle du ſtyle de la plupart des Auteurs, des Harangueurs, des Panégyriſtes, des Prédicateurs, des Avocats, & autres Braillards, qui gagnent leur vie à étourdir les gens d'eſprit, & à faire tourner la cervelle aux idiots.

„ Je paſſe à la Morale.

La Morale eſt générale ou particuliere. La premiere ſous-entend la Science du Bien & du Mal moral, s'il y en a, & celle d'être juſte & vertueux, ſi on peut l'être.

La Morale particuliere comprend la Science de ce que l'homme ſe doit à lui-même; de ce qu'il doit à ſa famille; de ce qu'il doit à la ſociété en général; de ce qu'il doit à ſes créanciers en particulier: ce que Grotius, Cumberland, Puffendorff & Burlamaqui ont fort bien developpé dans leurs Ouvrages. Mais pour le malheur de la France, on lit Cujas & Bartole, & on laiſſe-là ces Meſſieurs.

Voilà, mes enfants, en quoi conſiſte

la premiere partie du Traité de la Science universelle que je vais mettre au jour.

La seconde partie de cet Ouvrage sera de cent quatre-vingts volumes in-folio, reliés en basane, & ornés d'un aussi grand nombre de planches que la premiere. Elle contiendra la Science de la Nature.

Je distribue la Science de la Nature en Physique & Mathématique.

Observez en passant que je tire encore cette distribution de la réflexion, & de l'heureux penchant que le Ciel m'a donné à généraliser les choses.

Comme j'ai connu par les sens les Individus réels, les Astres, les Eléments, les Météores, &c. j'ai pris en même-temps la connoissance des Abstraits.

Alors la réflexion m'ayant fait voir que des Abstraits, les uns convenoient à tous les Individus corporels, j'en ai fait l'objet de la Physique générale. Puis ayant considéré ces mêmes propriétés dans chaque Individu en particulier, avec la variété qui les distingue, j'en ai formé l'objet de la Physique particuliere.

Je passe à une autre propriété plus générale des corps, que je nomme Quantité.

J'ai considéré la quantité sous trois différents points de vue, & j'en ai fait l'ob-

jet des Mathématiques simples, des Mathématiques mixtes, & des Physico-Mathématiques.

„ De grace, écoutez, ou je me tais.

L'objet des Mathématiques pures est la quantité abstraite nombrable, ou la quantité abstraite étendue. L'une est l'objet de l'Arithmétique, l'autre est celui de la Géométrie.

L'Arithmétique se divise en Arithmétique par signes, & en Arithmétique par lettres. Cette derniere s'appelle la Science des Loups.

Il y a autant de divisions & de sous-divisions dans les Mathématiques mixtes, qu'il se trouve d'êtres réels dans lesquels on peut considérer la quantité.

La Quantité considérée dans les corps en tant que mobiles ou tendant à se mouvoir, est l'objet de la Méchanique.

La Méchanique se divise en deux branches : l'une comprend la Statique, qui se distribue en Statique proprement dite, & en Hydro-Statique. L'autre comprend la Dynamique, qui se distribue en Dynamique proprement dite, & en Hydro-Dynamique. D'où la Navigation & la Balistique : d'où la découverte du Mexique, le bombardement d'Alger, & la puissance des Anglois.

» Je paſſe à l'Aſtronomie géométrique.

L'Aſtronomie géométrique eſt l'objet de la quantité conſidérée dans les mouvements des corps céleſtes. D'où la Coſmographie, l'Uranographie, l'Hydrographie, la Chronologie, & l'art utile & admirable de faire des cadrans. D'où les cadrans horiſontaux, verticaux, équinoxiaux, inclinés, déclinants, cylindriques, ſphériques; d'où les cadrans analemnatiques, azimuthaliques, almucantariques, judaïques, italiques, babyloniques; d'où les cadrans germaniques, helvétiques, philoſophiques, antiques, & quantité d'autres cadrans, dont l'uſage & l'importance ſont connus par tout l'univers, ſur-tout chez les déſœuvrés, les Moines, & les fainéants.

La quantité conſidérée dans la lumiere ou ſon mouvement, donne l'Optique. D'où la Catoptrique & la Dioptrique; d'où les lorgnettes d'opéra, les beſicles de vieilles, & les lunettes d'avares.

La quantité conſidérée dans le ſon & ſes propriétés, donne l'Acouſtique. D'où la Catacouſtique, & l'écho de *Woodſtock* (*a*).

(*a*) Le fameux écho de *Woodſtock*, près d'*Oxford*, répete 17 ſyllabes pendant le jour, quand

Enfin, la Quantité considérée dans l'Air, donne la Pneumatique. D'où la Crépitologie, l'Asthme, les Vapeurs & l'Art d'étouffer les Chats sous une culotte de verre.

Mes enfants, je vais finir : je n'ai plus qu'un mot à dire de la Physique particuliere.

Je fais suivre à la Physique particuliere la même distribution qu'à l'Histoire naturelle. Voici comment.

Les Sens ayant procuré la connoissance des Astres, de leurs mouvements apparents, sensibles, &c. la réflexion a produit l'Astronomie physique. D'où la connoissance des influences des Planetes, des vertus de la Pleine-Lune, les Prédictions, les Almanachs, &c.

---

il fait un peu de vent, & 24 pendant la nuit: car alors l'air étant plus dense, les vibrations deviennent plus lentes, & l'on entend la répétition de plus de Syllabes. *V. le Docteur* PLOT, *dans son Hist. Naturelle d'Oxford.* — Il y a au Nord de l'Eglise de *Shipley*, dans la Province de *Suffex*, un écho qui répete pendant la nuit ces 21 Syllabes.

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, & erectos....

V. le Lexicon de HARRIS, *au mot* Echo.

Les Sens ont fait connoître les Météores ; la réflexion a produit la Météorologie. Doù la connoiſſance des gouêtres du Tirol & de la néceſſité des parapluies.

Les Sens ont fait connoître les Plantes ; la réflexion a produit la Botanique, l'Agriculture, &c. D'où l'art de cultiver les carottes, d'avoir des fraiſes à Noël, & des melons aux Rois, en dépit de la Nature.

Finalement, les Sens ont fait connoître les Animaux ; la réflexion a produit la Zoologie. D'où la Médecine, l'Anatomie, la Phyſiologie, l'Hygiene, la Pathologie, la Séméiotique, & les trois branches de la Thérapeutique ; d'où le talent de déſopiler le foie, la rate & le pancréas, en déſopilant la bourſe ; & l'art de nous envoyer *ad Patres* un peu plutôt que nous ne le voudrions.

Voilà, mes enfants, en quoi conſiſte cette ſeconde partie, qui paroîtra peu de temps après la premiere.

Comme je n'ai que ſoixante-quinze ans, & que ma ſanté me promet de vivre encore un demi-ſiecle, j'eſpere de voir quatre ou cinq éditions du *Traité de la Science univerſelle* ; & paſſer mon temps à le revoir, le corriger & l'augmenter juſqu'à ce que Vénus paſſe ſur le diſque du Soleil,

ou que la Sultane Moſcha faſſe une pirouette ſur le nombril de Sa Hauteſſe : ce qui revient au même. Alors ayant obſervé ce paſſage de mon grenier, j'employerai le reſte de mes jours à compoſer un Ouvrage ſur la conjonction des planettes. Adieu, mes enfants. — Ayant fini ces mots, le Vieillard partit.

Diego qui n'avoit bougé de deſſous le lit pendant le diſcours du Vieillard, ſortit enfin de ſon réduit, en s'écriant qu'il n'avoit eu que trop de ſujet d'être effrayé de ce qu'il avoit vu ſur l'eſcalier. — Le loup-garou, continua-t-il, n'a repris ſa figure humaine, en entrant dans cette chambre, que pour nous réciter les trois quarts du Grimoire, & peut-être pour nous enſorceler tous. O maudit ſuppôt de Beelzebut & d'Aſtaroth! que n'es-tu dans le fin fond de l'Enfer, avec les enchanteurs de Pharaon, Simon le Magicien & le Miniſtre Bekker (*a*); ou bien, que n'es-tu réduit

(*a*) *Baltaſar Bekker*, Miniſtre Calviniſte à Amſterdam, ſoutient dans ſon *Monde enchanté*, que les Diables n'ont aucun pouvoir ſur les hommes, ou plutôt il inſinue qu'il n'y a point de Diables. Cet Ouvrage ayant fait grand bruit, les Magiſtrats d'Amſterdam le dépoſerent: mais comme c'étoit d'ailleurs un homme de mérite & fort ſavant, ils lui conſerverent ſa penſion.

en cendres au milieu de la Greve, ainſi que le furent Urbain Grandier à Loudun, & Gofredi à Marſeille! Mais, non, je ne puis avoir la ſatisfaction de te voir brûler vif en ce monde, avant que tu partes pour l'Enfer, ton héritage. Les Tribunaux, les Magiſtrats, à force de ne plus croire au Diable, ne croiront bientôt plus en Dieu; car rien n'approche plus de l'athéiſme, que de nier la poſſibilité, la réalité des ſortileges, des enchantements, des maléfices, des pactes avec le Diable, & du Sabbat. Auſſi depuis cet indigne relâchement de la Juſtice envers les Sorciers, nous voyons journellement des effets terribles de la puiſſance de Satan, & de la méchanceté de ſes Miniſtres. Tantôt une ſéchereſſe exceſſive brûle les campagnes, & fait périr les récoltes; tantôt des pluies continuelles font déborder les rivieres qui inondent les villes & les villages, entraînent les maiſons, les ponts, les écluſes, &c.; tantôt une grêle affreuſe hache en pieces les arbres, les vignes, les moiſſons, & écraſe juſqu'aux hommes & aux animaux: d'un autre côté, ce ſont des incendies qui conſument des cités entieres; de tremblements de terre qui bouleverſent des Royaumes; des volcans de ſoufre & de feu qui embraſent des Provinces;

des guerres ſanglantes qui ruinent & déſolent les plus belles parties du monde ; des peſtes horribles qui ravagent perpétuellement quelques contrées de la terre : joignez à cela un poiſon répandu dans l'air, qui, depuis quelque temps, fait périr les beſtiaux ; un venin ſubtil, qui, répandu dans le ſang de la moitié des hommes, attaque l'eſpece humaine juſques dans les ſources de la génération : ajoutez encore les Médecins, les Charlatans avec leurs ſachets anti-apoplectiques, leurs poudres, leurs baumes, leurs pillules, leurs teintures ſtomachiques ; puis les Avocats & les Procureurs qui trompent & ruinent les Plaideurs ; les Financiers qui ſucent le ſang du peuple ; les Riches qui foulent aux pieds les pauvres, & qui ſe mépriſent ou ſe haïſſent les uns les autres ; *item*, le froid, le chaud, la miſere & mille autres maux qui nous aſſiegent ſans ceſſe le corps & l'ame. Que l'on diſe alors qu'il n'y a point de Sorciers, & que le regne de Satan ne commence pas à prendre le deſſus ſur celui du Seigneur. O temps ! ô mœurs ! ô monde malheureux, enſorcelé & corrompu !

Il faut avouer, dit le Compere, que ce Vieillard eſt un inſupportable bavard : où peut-il avoir pêché cet impertinent diſcours ? Je n'aurois aſſurément point eu la

patience de l'entendre jusqu'à la fin, si je n'eusse observé parmi les sottises qu'il débitoit, certain ordre des choses qui me plut beaucoup. En effet, si quelqu'un avoit à faire un *Traité suivi, raisonné, doctrinal, de toutes les Sciences que l'Homme peut désirer savoir*, je lui conseillerois de suivre ce plan pour former le *Système figuré des Connoissances humaines*, qu'il devroit mettre à la tête de son Ouvrage. Mais pour peu qu'il entrât de Philosophie dans ce *Traité suivi, raisonné, doctrinal, de toutes les Sciences*, il ne seroit point praticable; les vrais dévots s'en scandaliseroient, les hypocrites crieroient à l'Athée, au Philosophe; les Ministres, les Courtisans, & ceux qui ont intérêt que le peuple demeure simple & sot, crieroient au raisonneur, au mutin, au mauvais citoyen; & l'Auteur en seroit quitte à bon marché, si, après avoir vu supprimer ou brûler son Livre, on lui laissoit la liberté de s'aller jetter dans la riviere, la tête la premiere. Tel est le génie de ma chere Nation. Un Vieillard à demi-timbré s'est enfermé pendant cinquante-deux ans dans un grenier, pour éviter les importunités des sots, la persécution des méchants, & pour écrire en liberté. Que doit donc faire un homme qui a son bon sens? O temps! ô mœurs!...

ô divine Philoſophie ! dans quel coin de la terre êtes-vous retirée ?

CHAPITRE VI.

Le Compere Mathieu ſe répand dans le monde. Perſécution qu'il eſſuye. Autre perſécution. Déſeſpoir de Diègo. Son triomphe.

J'Ai dit dans le Chapitre précédent que le Compere Mathieu étoit aux gages d'un Libraire. Mais comme ces gages ſuffiſoient à peine pour la dépenſe du ménage & notre entretien, & que les Ducs & les Marquis vivoient en bonne intelligence, le Compere qui commençoit à être connu dans la République des Lettres, travailla pour ſon compte, & débuta par un chef-d'œuvre. Ce fut ſon *Traité de Cracologie.*

Comme il connoiſſoit l'ignorance des quatre-vingt-dix-neuf centiemes des Libraires qui ne ſavent point apprécier les choſes, & l'injuſtice & l'avidité du reſte, qui ſachant connoître le mérite d'un Ouvrage ne le payent point ſa valeur, il fit vendre ſon Livre à un de ces Meſſieurs, le vendit lui-même à un autre, auquel il

l'excroqua ensuite, pour le revendre à un troisieme. Il arriva delà que les trois Libraires crierent *Haro* sur le Compere Mathieu; que celui-ci, comme Philosophe, en rit, & que le *Traité de Cracologie* fut vendu ce qu'il valoit.

Un si heureux début ne tenta point le Compere de se remettre Auteur à gages. Il continua de travailler pour son compte: & malgré la prudence de Messieurs de la Librairie, il trouva toujours le moyen de se faire payer de ses Ouvrages. Ce qui le mit en état de prendre un quartier dans le voisinage de notre hôte le Vinaigrier, & de créer deux nouvelles charges en faveur de Diego & de moi. Celle de Laquais fut le lot de l'Espagnol, celle de Valet-de-Chambre-Secretaire fut le mien.

Il s'en falloit beaucoup que la Philosophie eût rendu le Compere misanthrope, sournois, bourru, fantasque, & tel que certains Philosophes le sont. Au contraire, il étoit enjoué, poli, ouvert & gracieux. Ces belles qualités jointes à une figure très avantageuse, le faisoient desirer & rechercher dans les Cercles les plus distingués de Paris. Mais cela ne dura qu'un temps. Il éprouva bientôt que l'inconstance & l'ingratitude sont le propre des Grands.

Il avoit composé, chanté, publié quel-

ques Couplets un peu cauſtiques, (&
cela le plus innocemment du monde)
contre quelques perſonnes de condition,
deſquelles il éprouvoit journellement les
bontés. Ces perſonnes, piquées de cette
bagatelle, s'aviſerent de décrier le pau-
vre Compere comme un eſprit méchant
& dangereux, en un mot, comme un
monſtre & comme une peſte dans la So-
ciété.

Le Compere Mathieu avoit l'eſprit trop
bien fait pour ſe formaliſer de l'injuſtice
& de la lâcheté de ce procédé. Il ſavoit
que le vrai mérite & la Philoſophie fu-
rent de tous temps en but à la malig-
nité. Il ſe contenta de renoncer à tout
commerce avec les hommes, & de ne
s'occuper déſormais qu'à écrire.

En conſéquence de cette réſolution, il
ne ſortoit plus : il travailloit ſans relâ-
che. Pour toute récréation, il s'amuſoit
de temps en temps à faire quelques lé-
geres obſervations ſur le Gouvernement :
lorſqu'il y en avoit un cahier, Diego
alloit le vendre à un Libraire honnête
& diſcret. Cela ſervoit aux menues dé-
penſes du ménage.

Nous jouiſſions d'une tranquillité di-
gne d'être enviée, lorſqu'un ſoir l'Enfer
ſuſcita un Exempt, deux Sergents, trois

Records & six Pousse-culs, qui vinrent enlever mon pauvre Compere, ses papiers, ses effets, & l'heureuse cassette qui contenoit toute notre ressource & notre espoir.

Lorsque ces scélérats furent partis, je dis à l'Espagnol, que cet événement avoit pétrifié : hé bien ! Seigneur Diego, voici bien une autre affaire que la rencontre du Chebec Algérien ? — Ah, les malheureux ! s'écria-t-il, de venir ainsi enlever mon maître, le plus grand, le plus profond, le plus sublime & le plus honnête des Philosophes de la terre ! ah, les Barbares ! de nous laisser sans un sol !.... Le Révérend Pere Jean de Siguença le disoit bien un jour dans son Sermon sur l'enlevement du Prophete Elie, que l'on avoit substitué la rapine au désintéressement, & la violence à la charité. Ah, Pere Jean de Siguença, où êtes-vous ? que n'étiez-vous ici pour confondre, ou plutôt pour excommunier ce maudit Exempt, avec ses deux Sergents, ses trois Records, & ses six Pousse-culs !

Heureusement que nous n'étions point tout-à-fait si pauvres que Diego le croyoit. Il me restoit encore dix écus. Mais qu'étoit-ce que dix écus pour deux hommes qui n'avoient que cela pour toute res-

ſource ? L'Eſpagnol avoit été autrefois Comédien, Sauteur, Laquais, Ecrivain, Cocher, Colporteur, Suiſſe, Poëte, & pouvoit l'être encore ; mais moi qui ne ſuis qu'un ſot, qu'un malotru, à quoi pouvois-je ſervir ?

Ayant paſſé la nuit dans les plus triſtes réflexions, le lendemain matin nous louâmes un galetas chez le Foſſoyeur de Saint Médard ; & nous employâmes le reſte du jour & les quatre ſuivants à tâcher de découvrir les traces du malheureux Compere Mathieu : mais nos peines & nos recherches furent inutiles.

Le ſoir du cinquieme jour, nous nous trouvâmes plus déſolés que jamais. Nous venions de faire, dans un morne ſilence, le plus léger des ſoupers, lorſque Diego s'écria d'un ton lamentable : ah ! ſi je n'avois point oublié le métier de Poëte, je pourrois mettre en vers l'*Office de l Immaculée Conception*, ou paraphraſer le *Libera*, & tirer de l'un ou l'autre de ces deux Ouvrages de quoi ſubſiſter quelque temps ; mais, hélas ! j'ai oublié le métier de Poëte..... ah ! ſi je n'avois point oublié le métier de Comi-Tragi-Sauteur, je trouverois peut-être de l'emploi ; mais, hélas ! j'ai oublié le métier de Comi-Tragi-Sauteur, ainſi que le métier de Poëte.....

O très-chaſte & très-reſpectable Recteur des Jéſuites de Saragoſſe ! très-pieux & très-humble Prélat Monſignor Tongarini ! très-charitable & très-loyal Iſraélite Eléazar ! & vous, ô chef-d'œuvre de la nature, incomparable Rachel ! votre ſerviteur & votre ami, Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Mendoça, y Rioles, y Bajalos, ſe trouve ſans reſſource, ſans appui & ſans conſolation..... Cher compagnon, continua-t-il en m'embraſſant, allons de ce pas accomplir mon voyage de Saint-Jacques de Compoſtelle en Galice, allons accomplir mon vœu. Enſuite, comme le Recteur des Jéſuites de Saragoſſe m'a dit cent fois que les Saints de ſon Ordre ont le cœur bon, nous tâcherons de nous les rendre propices en viſitant leurs Reliques, & les lieux où ils veulent être honorés.

Nous commencerons par le Bonnet de S. Anchieta, à Orenſe (*a*). Puis nous viſiterons le Foie de S. Forget, à Aſſor-

(*a*) Lorſque le Pere *Anchieta*, Jéſuite & Miſſionnaire dans le *Bréſil*, avoit trop chaud, il ordonnoit aux poules de s'élever en l'air & de lui faire un paraſol de leurs ailes; ce que les poules exécutoient à l'inſtant, au grand étonnement des ſpectateurs. V. JOUVENCI, *Hiſtor. Societ. Lib.* 23. *p.* 766.

ga (*a*); la Brayette de S. Mena, à Toro (*b*); — le Scrotum de S. Baltazar, à Ségo-

---

(*a*) L'an 1649, le Pere *Forget*, Recteur des Jéſuites de *Metz*, vendit aux Urſulines de *Mâcon* une maiſon ſituée dans la premiere de ces deux Villes, pour la ſomme de 80000 francs Meſſins. Ces religieuſes avoient fait cette acquiſition ſur la bonne foi du Pere Jéſuite, & s'en étoient rapportées à ſon eſtimation. Mais ayant reconnu que cette eſtimation étoit fondée ſur de faux Contrats & de faux Plans, que le Recteur leur avoit fait voir ſans ſonger à aucun mal, ces impertinentes Nonnains eurent l'audace d'intenter un procès à l'homme de Dieu; & par une prévarication inouie, le Parlement de *Metz* ordonna que les parties ſeroient remiſes au même état qu'auparavant le Contrat, à moins que les Jéſuites n'aimaſſent mieux ſe contenter, pour tout prix de ladite maiſon, de la ſomme de 18000 livres tournois. *V. la Morale pratique, & les Regiſtres du Parlement de Metz.*

(*b*) Le Pere *Mena*, pouſſé du louable deſir de propager ſon eſpece, fit accroire à une *Béate*, ſa pénitente, que le Ciel lui avoit inſpiré de coucher avec elle: il vint tant d'enfants de ce charmant accouplement, que l'Inquiſition fit arrêter le Jéſuite *Mena*. Mais ſes Confreres ayant trouvé le moyen de le faire évader, il s'enfuit à Genes, où il ſe fit Juif, pour voir s'il ne pourroit pas travailler plus tranquillement à la vigne du Seigneur, dans le Judaïſme, que dans le Chriſtianiſme. *V.* ILDEFONSE, Evêque *de Malaga*, *dans ſon Théâtre Jéſuitique*, p. 25.

vie (*a*) ; — le Toupet de S. Gonzalès, à Colmenar (*b*) ; — l'Anus de Gombar, à Tolede (*c*) ; — les Boyaux de S. Pierre d'Avilès, à Truxillo (*d*) ; — le bout du

---

(*a*) Un Bourgeois de *Caparença* ayant trouvé le Frere *Baltazar* en flagrant délit avec sa femme, le tua sur le champ, sans considérer que le fait d'un *Jésuite* ne peut qu'honorer la couche d'un honnête homme : ce qui est bien douloureux. *V. le Théâtre Jésuitique, p.* 398.

(*b*) Le Pere *Gonzalès Alveria*, ayant obtenu la permission de prêcher l'Evangile dans le Monomotapa, fut inspiré du Ciel d'y faire le métier d'Espion ; ce que les Monomotapiens ayant reconnu, ils pendirent le saint Homme, & depuis ce temps-là personne ne s'avisa d'aller en ce pays pour le même sujet. *V. l'Hist. des Jésuites, tom. 2. pag.* 24. SACH. *Lib.* 5.

(*c*) Le Pere *Gombar*, Recteur des *Jésuites* de *Montepulciano* en Toscane, ayant été convaincu de s'amuser à *certain petit jeu assez commun en Italie*, fut honteusement chassé de ladite Ville par les habitants, ainsi que tous les Jésuites qu'il avoit sous ses ordres ; ce qui est bien dur assurément. *V. l'Hist. Jésuitique, pag.* 262. — SACHIN. *Lib.* 5. *N°.* 107 *& suivant.*

(*d*) L'amour que la Société a toujours eu pour son prochain, poussa les *Jésuites* de *Séville* à tirer à eux l'argent de plusieurs personnes, nommément d'une grande quantité d'ouvriers & d'artisans, & cela sous prétexte de faire valoir cet argent. Lorsqu'ils se virent une somme d'environ

nez de S. Mariana, à Badajox (*a*); — l'Echine de S. Santarel, à Lorca (*b*); — les Ongles de S. Suarès, à Pénaflour (*c*); — & le Nombril de S. Lorrin, à Séville (*d*).

46000 Ducats, le Pere *Pierre d'Aviles*, Provincial de l'Andalousie, qui savoit que l'argent est l'hameçon avec lequel le Dable tire les ames à lui, persuada à ses Confreres de faire banqueroute: ce qu'ils firent le plus joliment du monde. *V.* ILDEFONSE, Evêque de Malaga, *en son Théâtre Jésuitique*, *pag.* 378.

(*a*) Le Parlement de *Paris*, toujours prêt à interpréter les choses à rebours, fit brûler les Œuvres de *Mariana*, parce que ce bon Pere y avoit dit quelque part, que le *Régicide est une action digne de louange, glorieuse, héroïque, & qu'il gemissoit qu'il y en eût si peu qui se portassent à une démarche si généreuse. V.* M. DE THOU, *tom.* 15 *pag.* 111 & 112.

(*b*) Le 13 Mars 1626, les Œuvres du Pere *Santarel* furent brûlées par arrêt du même Parlement, & à peu près pour la même bagatelle. *Collatio Judiciorum*, *pag.* 204, 205.

(*c*) Le 26 Juin 1614, les Œuvres du Pere *Suarès* furent brûlées par arrêt du même Parlement; & toujours pour la même chose. *V. ubi sub.*

(*d*) Le Pere *Lorrin* étoit un homme terriblement porté pour le bien de la Religion & pour le repos de l'Etat. L'on en peut voir un échantillon dans son *Commentaire sur le Pseaume* 105,

Là nous entrerons à l'Hôpital pour nous reposer pendant quelques jours, & nous réciterons tous les matins les quinze Oraisons de Sainte Brigitte, pour que nous continuions notre pélerinage en santé.

De Seville nous irons visiter le Pancréas de S. Guerret, à Lebrixa (*a*); — la Rate de S. Gonthieri, à Monda (*b*); — les Fesses de S. Boitet, à Grenade; — la Barbe de S. Comolet, à Guadix (*c*); —

---

où après avoir loué l'action de *Phinès* qui tua *Zambri* & *Cosbi*, il rapporte ces Vers de *Seneque*.

——— *Victima haud ulla amplior*
Potest, magisque opima mactari Jovi,
Quam Rex iniquus.

(*a*) Le Pere *Guerret*, Professeur du Bienheureux *Jean Chatel*, fut banni de la France, pour avoir enseigné qu'on peut tuer les Rois. *V.* MEZERAI, *Abrégé Chron. pag.* 436 *& suiv.*

(*b*) Le Pere *Gonthieri* eut le courage dans un de ses sermons d'exhorter *Henri IV*, à exterminer tous les Huguenots; mais ce Prince, encore Hérétique dans l'ame, négligea malheureusement un avis si salutaire. *V.* M. DE THOU, *Tom. XV. pag.* 85.

(*c*) Les Peres *Boitet* & *Comolet* furent les glorieuses trompettes de la sainte Ligue. Le Pere *Comolet* prêchant un jour à *St. Barthelemi*, crioit

l'Oreille de S. Aubigny, à Lorca (*a*); — le Fémur de S. Guignard, à Murcie (*b*); — l'Epiglotte de S. Varade, à Valence (*c*); — la Groſſe-Dent de S. Alagon, à Tortoſe (*d*); le Sabre de S. Ignace, à Mon-

---

dans le ſaint enthouſiaſme qui l'agitoit: *Il nous faut un Aod; fût-il Moine, fût-il Soldat, fût-il Berger, il nous faut un Aod.* Peu de temps après, il vint un Moine qui fut cet Aod. *V. la ſeconde apologie pour l'Univerſité de Paris, pag.* 169 & 170. item *le Recueil touchant l'Hiſt. du Pere* JOUVENCI, *pag.* 222.

(*a*) Le Bienheureux Pere *d'Aubigny* fut le Confeſſeur de *Ravaillac*, & le Confident de ſes Révélations. *V. la fin des Mémoires de* CONDE' & *les Mémoires de* SULLY.

(*b*) Le Pere *Guignard* s'étoit amuſé à faire quelques petits Libelles contre *Henri III* & *Henri IV*, & à ſoutenir certaines propoſitions qu'on appelloit *exécrables*. Pour cela il fut pris, empriſonné, pendu & écartelé. La Sotiété perdit en lui un des meilleurs ſujets qu'elle eût alors. *V. la Chron. novennaire, p.* 433 & *ſuiv.* — MEZERAI, *Abrégé Chron. Tom III. pag.* 417.

(*c*) Le Pere *Varade*, en vertu de ſon miniſtere, bénit & encouragea *Barriere* pour aſſaſſiner *Henri IV*; mais le mal-adroit manqua ſon coup. *V. Jus Reg. p.* 334.

(*d*) Le Pere *Alagon* étoit l'homme du monde le plus généreux; il promit un jour 50000

ſerat (*a*); & le Prépuce de S. Girard, à Toulon (*b*).

De Toulon nous nous embarquerons pour Naples; où après avoir vu la liquéfaction du Sang de Saint Janvier, nous irons viſiter les Sourcils de S. Marao, à Bénevent (*c*); — les Paupieres de S. Guiot,

---

écus & la Grandeſſe d'Eſpagne au Capitaine *La Garde*, pour aſſaſſiner le même Prince. Factum *du Cap. la* GARDE, au 4^e^. *volume de* L'ETOILLE.

(*a*) Tout le monde ſait que *S. Ignace* pendit ſon épée & ſon poignard à un des piliers de la Chapelle de la Vierge à *Montſerat*, le jour qu'il ſe voua ſon Chevalier.

(*b*) L'édifiante Hiſtoire du Bienheureux Pere *Ciraid*, & de ſa chere fille la *Cadiere*, eſt aſſez connue.

(*c*) *Cam-hy*, Empereur de la Chine, eut 9 fils. Il déſigna le quatrieme, nommé *Yum-cim*, pour ſon ſucceſſeur. Le Pere *Morao*, mécontent d'une diſpoſition ſi contraire aux louables projets qu'il avoit dans la tête, fit révolter le neuvieme fils de cet Empereur contre ſon frere *Yum-cim*. Mais le Diable, qui eſt toujours aux aguets pour traverſer les plus ſaintes entrepriſes, fit échouer celle-ci: le Pere *Morao* fut pris & martyriſé, ainſi que le Prince qu'il vouloit mettre ſur le trône. *V. les Lettres de M. Fabre, Protonotaire Apoſtolique; & les Anecdotes de l'état de la Religion à la Chine. Ch. V. & ſuivant.*

à Capoue (*a*); — & le Goſier de S. Boddens, à Oſtie (*b*). — Puis nous irons à Rome faire notre priere ſur le Tombeau du St. Prélat Tongarini, & baiſer la pantoufle du S. Pere. De Rome nous paſſerons en Terre-Sainte : nous irons à Nazareth, à Bethléem, à Jéruſalem, à Capharnaum & à la Mecque. Delà nous reviendrons à Conſtantinople, où nous demanderons au Kiſlar-Agaſi, s'il n'auroit point entendu parler de Rachel. De Conſ-

---

(*a*) *François Martel*, Prêtre de la Paroiſſe *d'Entrean* prés de *Dieppe*, convaincu d'avoir voulu attenter à la vie de *Louis XIII.* par les conſeils du Pere *Guyot*, ainſi que de quelques autres petites fredaines, fut condamné par le Parlement de *Rouen* à être brûlé vif; ce qui fut exécuté. Le Révérend Pere *Guyot* auroit certainement ſubi le même ſort, mais il ſe ſauva. *V. l'Examen des 4 Actes, édit. de Paris*, 1643.

(*b*) L'an 1638, le Pere *Boddens*, Recteur des *Jéſuites* de *Maeſtricht*, le Pere Procureur de la même maiſon, le Pere Gardien des *Récolets* & un Braſſeur de Bierre, nommé *Landsman*, fâchés de voir cette Ville au pouvoir des Hérétiques, entreprirent de la livrer aux Eſpagnols; mais ayant été malheureuſement découverts, les deux *Jéſuites* & le *Récolet* furent décapités, & *Landsman* pendu. *V. l'Hiſt. des Pays-Bas. Tom.* 1 *p.* 289.

tantinople nous viendrons à Veniſe : nous y ſaluerons le Juif Eléazar, & nous y ferons une confeſſion générale pour nous mettre en état de finir dignement notre pélerinage. De Veniſe nous viendrons à Belluno, viſiter la Mâchoire inférieure du Patriarche Buſenbaum (*a*) ; — la Verrue de S. Criminal, à Inſpruck (*b*) ; — le Tibia de S. Perſonni, à Landsberg (*c*) ; — le Goſier de S. Holte, à Ausbourg (*d*) ; — la

(*a*) L'Hiſtoire du Patriarche *Buſenbaum* & de ſon Commentateur *La Croix*, eſt trop connue, pour être miſe ici.

(*b*) Le Pere *Criminal* étoit auſſi vaillant Soldat, que zélé Prédicateur : il ſe mit à la tête de ceux de *Romanacor* aux Indes, pour forcer les *Badages* à embraſſer l'Evangile ; mais malheureuſement pour lui & pour la Religion, il fut tué au premier combat qu'il donna contre ces Infideles. ORLAND. *No.* 112.

(*c*) Le Pere *Perſonni*, déguiſé tantôt en ſoldat, tantôt autrement, parcouroit les maiſons des Catholiques en Angleterre, pour les exhorter à favoriſer les projets du Pape *Pie V* & du Roi d'Eſpagne contre ce Royaume. C'eſt bien dommage que ces ſaintes entrepriſes ne réuſſirent pas : il en ſeroit réſulté un bien infini pour la Catholicité. *V.* RAPIN THOIRAS, *Tom. VI, p.* 300 *& ſuivant.*

(*d*) Le Pere *Holte* avoit perſuadé un nommé *Patrice*

— la Savate de S. Walpold, à Strasbourg (*a*); la Mouſtache de S. Briant, à Landau (*b*); le Crane de S. Kervin à Nancy (*c*); l'Index de S. Campian, à Toul (*d*); — le Gigot de S. Teſmond, à Metz (*e*); — la Rotule de S. Gerard, à Verdun (*f*); — la Veſſie de St. Oldecorne, à Sedan (*g*); & la Freſſure de St. Garnet, à Méſieres (*h*). Puis ayant fait à Rheims une

---

Patrice Culen & d'autres Anglois, d'aſſaſſiner la *Reine Eliſabeth*; il les avoit même confeſſés & communiés pour les encourager davantage; mais le coup manqua; & ces confeſſions & communions furent en pure perte *V. Act. in Prodit. p.* 59. *& ſuivans.*

(*a*) Le Pere *Richard Walpold* avoit engagé *Edouard Squirre*, d'empoiſonner la même Princeſſe; mais cet *Edouard Squire* ne fut pas plus adroit que *Patrice Culen* & ſes Compagnons. *V. le Catéchiſme de* PASQUIER, *p.* 212, *&c.*

(*b*) (*c*) (*d*) Les Peres *Briant*, *Kervin* & *Campian* voulurent auſſi attenter à la vie de cette Princeſſe; mais ils ne réuſſirent pas mieux qu'*Edouard Squirre* & *Patrice Culen*: ils furent martyriſés le 1^er^ Décembre 1581. *V.* M. DE THOU, *Tom. VIII, pag.* 541 *&* 542.

(*e*) (*f*) (*g*) (*h*) Voici le plus beau coup de Jéſuite que l'on ait jamais vu. C'eſt la Conjuration des Poudres. Mais ce coup ayant manqué, comme bien d'autres, les Jéſuites *Oldecorne* & *Garnet*, qui y avoient participé, furent

Neuvaine à la Sainte Ampoule, nous viendrons attendre ici que le Ciel ait pitié de nous en faveur de notre dévotion.

C'eſt fort bien dit, Seigneur Diego, dis-je à l'Eſpagnol; mais il me ſemble que vous pourriez bien nous tirer de la miſere, ſans avoir obligation à une Kirielle de Saints du Calendrier des Jéſuites. Vous êtes encore jeune, diſpos, vigoureux; eſſayez de vous remettre à faire quelques ſauts de carpe, quelques tours de force, quelques équilibres, &c. Vous ſavez que le Paillaſſe de la grande troupe de la Foire, va quitter pour entrer chez les Peres de l'Oratoire; pour le peu que vous approchiez de ce que vous dites avoir ſu autrefois, je vous garantis ſa place. — Par Sainte Armelle! tu dis vrai, répondit Diego. — En même-temps il étendit la couverture de notre grabat au milieu du taudis, ſe mit à faire quelques cabrioles, quelques moulinets, quelques gambades, & me dit: Comment trouves-tu cela, Jérôme? — Tout au mieux, Seigneur Die-

---

pendus & éventrés, & leurs Confreres *Teſſonat* & *Gerard* ſe ſauverent, de peur qu'on ne leur jouât le même tour. *V.* MEZERAI, *Abrégé Chron. Tom. III. p.* 522. — M. DE THOU, *Hiſt. Lib. XXXIII. p.* 273, &c.

go, répondis-je : ſi les Convulſionnaires de S. Pâris en ſavoient faire autant, l'incrédulité ſeroit plus rare. — O l'incomparable ! ô l'admirable ami Jérôme ! s'écria Diego, tu viens de me faire penſer à une choſe. Je veux avoir auſſi des convulſions, moi : il n'y a point de mal à cela : c'eſt pour la gloire de Dieu, pour confondre l'incrédulité des impies, & chaſſer la miſere qui va nous égorger. Le Recteur des Jéſuites de Saragoſſe m'a toujours dit qu'on méritoit doublement lorſqu'on ſavoit concilier la Religion avec ſes intérêts. En voici l'occaſion, mon cher Jérôme, ne la laiſſons pas échapper.

Le lendemain, Diego prit deux béquilles, & ſe traîna ſur le tombeau du Bienheureux Paris dans le Cimetiere de S. Médard. Il n'y eſt pas un quart d'heure que d'horribles convulſions le ſaiſiſſent : il fait des grimaces & des contorſions effroyables : les aſſiſtants ſaiſis d'admiration s'écrient : Miracle ! miracle ! l'Egliſe & les environs ſe rempliſſent d'un peuple innombrable : c'eſt à qui verra, à qui touchera le Seigneur Diego : — Serviteur de Dieu, lui crie-t-on, y a-t-il long-temps que vous êtes affligé ? — Il y a quinze ans, répond-il, en continuant ſes cabrioles. — Que vous êtes heureux ! ajoute-t-on, vous

ne viendrez point ici huit jours ſans être entiérement guéri.

Lorſque la ſcene fut finie, & que la foule du monde fut diſſipée, Diego revint au logis, jetta ſes deux béquilles, & me dit : Mon cher Jérôme, je n'ai fait de ma vie de pareils ſauts : je croyois avoir cinq légions de Diables dans le corps, tant le zele de notre ſainte Religion m'animoit. Cependant cette affaire fait grand bruit, & je ne ſais.... Il prononçoit ces mots lorſque le Sieur Chaulin, Prêtre & Docteur en la Faculté de Théologie, arriva. Le ſaint homme ſauta au cou de Diego en verſant un torrent de larmes, & lui dit : Mon cher frere en Jeſus-Chriſt, béni ſoit le moment qu'il a plu au Ciel de vous inſpirer de venger l'honneur de la Religion par une très-ſainte, très-licite & très-pieuſe fraude. Continuez, je vous prie, ne démentez point votre premiere démarche ; attendez tout de la bénédiction de Dieu, de la protection de S. Auguſtin, & de la reconnoiſſance des hommes : en même-temps il lui donna une bourſe de vingt louis. — Adieu, ajouta-t-il, ſouvenez-vous de vous trouver guéri dans huit jours, & de faire place à d'autres.

Lorſque le Prêtre Chaulin fut parti,

peu s'en fallut que les convulsions ne me prissent à mon tour. Mais c'eût été de ces convulsions occasionnées par la joie qu'un malheureux ressent, quand il passe inopinément du plus triste état à une situation heureuse & inespérée.

Diego, plus persuadé que jamais de la sainteté & de l'utilité de l'action, continua la huitaine sur le même ton, se surpassa le huitieme jour, jetta ses deux béquilles, & marcha aussi droit qu'il eût jamais fait.

A la vue du prodige, les exclamations recommencent; Diego publie que sa confiance au Bienheureux Pâris l'a amené de Bilbao en Biscaye : le Vinaigrier, le Fossoyeur & vingt autres personnes attestent de l'avoir connu impotent depuis qu'il est à Paris : deux cents autres témoins certifient de la réalité de ses convulsions & de sa guérison : procès-verbaux, & autres actes juridiques sont dressés sur le tout : l'admiration, le zele & la dévotion du peuple redoublent : la foule des paralytiques & des culs-de-jatte devient innombrable sur le sépulcre du Diacre : le Prêtre Chaulin apporte vingt autres louis, & y joint les remerciements de tous les Appellants & Réappellants de France : Diego & moi allons loger dans

le Quartier du Palais-Royal; & nous retrouvons le Compere Mathieu dans un bordel de la rue du Chantre.

CHAPITRE VII.

Le Compere Mathieu raconte ce qui lui eſt arrivé depuis ſon enlevement. Il rencontre ſon Condiſciple Whiſton. Entretien qu'ils ont enſemble.

AUſſi-tôt que Diego eut reconnu le Compere il ſe jetta à ſes pieds, & s'écria de toutes ſes forces : — O mon bienfaiſteur ! ô le plus célebre, le plus honnête de tous les Philoſophes de la terre ! eſt-ce vous ou votre Ange-Gardien que je vois? .... oui, c'eſt vous... ah ! mon cher Jérôme ! le Ciel nous a rendu notre pere..... O mon maître ! apprenez nos peines & notre bonheur.

Lorſque ce maudit Exempt, avec ſes deux Sergents, ſes trois Records & ſes ſix Pouſſe-culs, vous eût enlevé ainſi que votre caſſette, nous nous trouvâmes, le pauvre Jérôme & moi, les plus affligés de tous les hommes. Je réſolus dès ce triſte moment de parcourir l'Eſpagne, l'Italie, la

Paleſtine, l'Arabie, la Turquie & l'Allemagne, pour conjurer les plus grands Saints du Paradis de vous rendre à nos vœux, & nous préſerver de la miſere effroyable qui alloit nous attaquer. Mais il étoit écrit que nous vous reverrions, & que nous éviterions cette miſere que nous craignions, ſans faire un ſi long voyage.

Je devins boîteux, paralytique, enſorcelé, par zele de Religion: en récompenſe, je fus redreſſé, guéri, admiré, remercié, enrichi; & vous m'êtes rendu, ô l'archi-Patriarche de la Philoſophie! — A ces mots, Diego s'arrêta, & demeura proſterné aux pieds du Compere en pouſſant des ſoupirs épouvantables.

Les exclamations, la poſture, les ſoupirs & la figure de l'Eſpagnol effrayerent tellement les deux Nymphes & une Vieille qui étoient-là, qu'elles s'enfuirent dans le grenier de la maiſon. Le Compere Mathieu qui ne comprenoit rien au diſcours de Diego, remit à un autre jour pour raſſurer les fugitives, vint à notre nouvelle demeure, où après avoir entendu le récit de l'aventure de S. Médard, il nous conta ainſi la ſienne.

L'Exempt m'ayant arrêté, comme vous ſavez, me fit entrer dans un Fiacre qui

l'attendoit dans la rue ; ſe mit à côté de moi ; deux de ſes Records qui tenoient ma caſſette & mes papiers s'aſſirent vis-à-vis ; deux Pouſſe-culs monterent derriere la voiture. Quelques minutes après notre départ, j'entendis un cri, & le fiacre s'arrêta. Cinq hommes maſqués ayant l'épée à la main ſe préſenterent à la portiere, & nous firent mettre pied à terre. L'Exempt, qui étoit un Spadaſſin, voulut raiſonner, on le tua : l'un des Records voulut ſe mutiner, on l'écraſa; l'autre voulut le défendre, on l'égorgea; un Pouſſe cul voulut crier, on l'étrangla ; ſon camarade, plus prudent, ſe ſauva ; les étrangers m'ayant examiné ſe ſauverent à leur tour; & comme le Guet, que le peuple appelloit de toutes ſes forces, alloit arriver, je pris le parti de les ſuivre ſans avoir eu le temps de ramaſſer ma caſſette.

Aſſurément, dis-je au Compere, vous devez votre délivrance à la mépriſe de ces cinq perſonnes maſquées. — Pour moi, dit Diego, je l'attribue à un miracle : il n'eſt point naturel que cinq hommes attaquent, au milieu de Paris, un Fiacre contenant un Exempt, deux Records, trois Pouſſe-culs, un Philoſophe & une caſſette. Ce n'eſt point la premiere fois que le ciel prend viſiblement la défenſe de la vertu

& de l'innocence opprimées. Je ſoutiens donc que les libérateurs de mon maître étoient au moins les cinq Freres Machabées. — Le Compere ſe mit à rire de l'expreſſion de l'Eſpagnol, & continua ainſi :

Ayant couru environ un quart-d'heure, je me trouvai près de la Place-Vendôme. Comme je n'étois point pourſuivi, j'entrai dans un café pour réfléchir ſur le parti que j'aurois à prendre dans cette extrêmité. Il n'étoit point prudent d'aller vous retrouver, il ne l'étoit pas davantage de vous faire dire de venir chercher la moitié de dix piſtoles que j'avois dans ma bourſe : je réſolus donc de louer un cabinet dans ce quartier, en attendant l'occaſion de travailler à notre réunion. Depuis ce temps-là, je demeurai caché dans ma retraite, & je n'en ſortis qu'hier au ſoir pour aller chez un frippier troquer l'habit brun que j'avois lorſqu'on m'arrêta, contre le ſur-tout rouge dont vous me voyez vêtu.

En revenant de chez le frippier, la curioſité me prit d'entrer dans le même café pour écouter ſi l'on ne parleroit point de mon aventure. Je n'y fus pas deux minutes, que les deux Sergents qui avoient aidé à m'arrêter entrerent, & ſe mirent

à jouer une partie d'échecs sur la table contiguë au coin où je m'étois tapi : de sorte que je ne pouvois sortir sans déranger l'un ou l'autre de ces deux hommes. Pour comble de malheur, l'un deux ne manquoit point un coup d'échec qu'il ne ne s'en plaignît à moi : Que pensez-vous de ma bévue ? me disoit-il à tout moment, je suis presqu'aveugle aujourd'hui ; je ne vois les coups que lorsqu'ils sont passés. Jugez de ma contenance en pareil cas, & du besoin que j'avois de toute ma Philosophie pour m'empêcher de me trahir moi-même. Lorsque la partie fut finie, l'un de ces Messieurs dit à son Camarade : Es-tu sûr que c'est lui ; & qu'il est sorti ce soir de son logis ? — Oui, répondit l'autre ; un de mes émissaires l'a reconnu : il porte encore le même habit brun, qu'il avoit lorsqu'il fut arrêté. J'ai posté quatre de mes gens pour le guetter ; aussitôt qu'il sera rentré, nous en serons avertis. Il faut avouer, continua-t-il, que ce scélerat eut un bonheur particulier de ce que les amis d'un certain Marquis de Barjolac, qu'on devoit conduire à la Bastille ce jour-là, ont pris l'une des voitures pour l'autre. Mais il n'a pas su profiter de sa bonne fortune, puisqu'il a l'imprudence de demeurer dans Paris, où, com-

me tu fais, tout se découvre. Sa bêtise lui coûtera cher : car le moins qui puisse lui arriver pour les libelles abominables qu'il a composés contre la Cour & le Gouvernement, sera le fouet & les galeres : & s'il est vrai qu'il a pour ennemis certaines femmes de condition qu'il a tournées en ridicule, & tous les gens d'Eglise qu'il a turlupinés, il est perdu sans ressource. — Après avoir fini cet épouvantable discours, les deux Sergents se leverent pour aller écouter quelques nouvelles qui se débitoient à l'autre bout du café, & je profitai de ce moment pour m'évader.

Lorsque j'ouvrois la porte pour sortir je me sentis tout-à-coup arrêter par le bras. Je faillis de m'évanouir de frayeur : mais ayant levé les yeux, je vis mon condisciple Whiston qui venoit de me reconnoître, & qui étoit fort surpris de l'état où il me voyoit. Je lui dis que la chaleur excessive qu'il faisoit dans ce café m'avoit incommodé.

Whiston étant sorti avec moi, me mena à son auberge, & me retint à souper. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Paris. Il me dit qu'il avoit acheté une compagnie de Dragons, & qu'il étoit en route pour aller joindre son Régiment. Après quel-

ques autres propos assez indifférents, l'on servit. Whiston mangea beaucoup; pour moi, je ne mangeai guere. S'étant apperçu de mon peu d'appetit, & de la profonde mélancolie où j'étois plongé, il s'informa de ce qui pouvoit me chagriner. Je lui contai sans déguisement toutes mes aventures : je lui fis une description pathétique des préjugés dont le monde est imbu, des maux que ces préjugés entraînent après eux, de la honte dont ils couvrent la raison humaine, de l'intolérance des Ecclésiastiques, de la tyrannie des loix, & des obstacles infinis que l'on oppose à la liberté de penser, & à la vraie Philosophie.

Whiston m'écouta sans m'interrompre d'un seul mot. Mais lorsque j'eus fini de parler, il me dit : Mon cher condisciple, je ne puis trop vous plaindre de ce que vous êtes atteint de cette folie épidémique, qui fait consister la vraie Philosophie à déclamer sans cesse contre les mœurs, les usages, la Religion, les loix de votre nation, & de tous les Peuples policés. Vous avez cru qu'il n'y a point d'autre gloire que la bruyante & funeste réputation d'avoir secoué le joug des préjugés, ou plutôt de toute bienséance & modération. Vous avez dit en vous-mê-

me : Philoſophons ; & vous avez pris un vain fantôme pour la vraie Philoſophie. Vous vous êtes plaint de ce que votre façon de penſer effarouchoit les eſprits des Eccléſiaſtiques & des Magiſtrats ; & ils ne ſe ſont effarouchés que du fantôme que vous avez embraſſé pour la vérité. Vous n'avez point conſidéré qu'en criant contre l'intolérance, vous deveniez intolérant vous-même ; qu'en peſtant contre la tyrannie des Loix, vous frondiez ouvertement ce qui fait votre ſûreté & votre appui ; qu'en vous roidiſſant contre les préjugés, les uſages, vous embraſſiez un ſyſtême qui entraîne après lui plus d'abus & plus de maux, que toutes ces choſes dont vous vous plaignez ſi haut. Ignorez-vous encore qu'il eſt de la nature des choſes d'ici-bas d'être imparfaites, ou de nous paroître telles? Que diriez-vous d'un homme qui s'emporteroit contre le débordement des rivieres, & qui voudroit s'oppoſer à l'intempérie des ſaiſons? Vous avez dit : La véritable force d'eſprit conſiſte dans la liberté de penſer. Je le crois avec vous : mais c'eſt à cette ſeule liberté qu'il faut ſe borner. Si l'on veut goûter cette paix de l'ame, cette tranquillité d'eſprit, qui font le bonheur de la vie, l'on doit ſupporter les défauts

de ſes ſemblables, les plaindre s'ils ont des ridicules, les éclairer s'il eſt poſſible (*a*) : l'on doit éviter la ſatyre, l'aigreur, les reproches, les emportements, la raillerie, qui ſont la ſource de la haine & de la diſſention, & qui ne peuvent que remplir nos jours de douleur & d'amertume. La Religion, les Loix de chaque pays ſont ce qu'elles ſont ; ſi elles apportent quelque déſordre (*b*) réel ou ap-

---

(*a*) *Invellimur autem natura ut prodeſſe velimus quam plurimis, in primiſque docendo, rationibuſque prudentiæ trahendis.* CICERO, de Finib. bon. & mal. *Lib. III. Cap. VIII.*

» La nature nous porte à ſouhaiter de rendre » ſervice à autant de gens que nous pouvons, » ſur-tout en les enſeignant, & en les inſtruiſant de la maniere dont ils doivent ſe conduire ".

(*b*) Il y a certains maux dans la République qui y ſont ſoufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands-maux. Il y a d'autres maux qui ſont tels ſeulement par leur établiſſement, & qui étant dans leur origine un abus ou mauvais uſage, ſont moins pernicieux dans leurs ſuites & dans la pratique, qu'une Loi plus juſte, ou une Coutume plus raiſonnable. L'on voit une eſpece de maux que l'on peut corriger par le changement ou par la nouveauté, qui eſt un mal fort dangereux. Il y en a d'autres cachés & enfoncés comme des ordures dans

parent, elles cauſent d'ailleurs tant de bien, qu'elles ſeront toujours un objet reſpectable aux yeux d'un honnête homme. Nous ne ſommes point dans ce monde-ci pour clabauder, piailler ou contrôler : nous ſommes venus pour agir. Agiſſons donc : mais agiſſons de ſorte que nos actions nous ſoient glorieuſes, utiles, & qu'elles profitent également à nos freres (*a*), avec leſquels la nature a voulu que

---

une caque, je veux dire, enſevelis ſous la honte, ſous le ſecret & dans l'obſcurité ; on ne peut les fouiller & les remuer qu'ils n'exhalent le poiſon & l'infamie. Les plus ſages doutent quelquefois s'il eſt mieux de connoître ces maux, que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un Etat un aſſez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux ou d'inconvénients qui tous ſeroient inévitables & irrémédiables. Il ſe trouve des maux dont chaque particulier gémit, & qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le public ne ſoit autre choſe que tous les Particuliers. Il y a des maux perſonnels, qui concourent au bien & à l'avantage de chaque Famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou déshonorent les Familles, mais qui tendent au bien & à la conſervation de l'Etat. LA BRUYERE, *Caracteres & mœurs de ce Siecle. Chap. X, du Souverain &c. Tome I. pag.* 455, *éd. d'Amſterdam.* 1731.

(*a*) *Nec poteſt quiſquam beate degere, qui ſe*

nous vivions. Enfin, si en agissant, l'idée nous prend quelquefois de philoso-

---

tantum intuetur, qui omnia ad utilitates suas convertit : alteri vivas oportet, si vis tibi vivere. SENEC. *Epist. XLVIII.*

» Il est impossible de vivre heureux lorsqu'on » rapporte tout à soi-même, & à son intérêt » particulier : il faut contribuer au bien-être » d'autrui si l'on veut procurer le sien propre ".

Sed quoniam (ut præclarè scriptum est à PLATONE) *non nobis solùm nati sumus, ortusque nostri partem Patria vindicet partem Amici : atque (ut placet Stoïcis) quæ in terris gignuntur ad usum Hominum omnia creari, homines autem hominum causâ esse generatos, ut ipsi inter se, aliis alii possint esse utiles : in hoc naturam ducem debemus sequi, communes utilitates in medium afferre, mutatione officiorum, dando, accipiendo : tum artibus, tum operâ, tum facultatibus devincire hominum inter homines Societatem.* CICERO *de Offic. Libr. I. Cap. VII.*

» Parce que (comme dit admirablement *Platon*), » nous ne sommes pas nés seulement pour nous-» mêmes, mais encore pour notre patrie & pour » nos amis : & que suivant la pensée des *Stoï-*» *ciens*, si toutes les productions de la Terre » sont toutes pour l'usage des hommes, les hom-» mes eux-mêmes ont été faits les uns pour les » autres; c'est-à-dire pour s'entr'aider; nous de-» vons tous, en suivant le dessein de la Natu-» re, mettre chacun du notre dans le fond de » l'utilité commune, par un commerce recipro-» que d'offices & de services, & employer non-» seulement nos soins & notre industrie, mais

pher, que ce ſoit d'une maniere à ne point avilir ni dégrader la vraie Philoſophie, cette ſcience auguſte & reſpectable, qui a été donnée aux hommes pour éclairer leur eſprit, pour nourrir leur ame, & non pour y trouver la ſource de leurs malheurs.

Ne croyez point toutefois que je veuille m'ériger ici, en contrôleur de votre façon de penſer & de vos actions. N'attribuez tout ce que je viens de vous dire, qu'au zele ardent que j'ai de rendre à la vertu, à la ſociété, un homme qui a beaucoup d'eſprit & de grandes diſpoſitions. Je ne fais ni prêcher ni catéchiſer, je ne fais que donner des conſeils, & faire

---

» nos biens mêmes, à ſervir, pour ainſi dire, » de plus en plus les nœuds de la ſociété humai- » ne ».

Καὶ γὰρ εἰ δυνατὸν ἦν, καὶ ἄκοσμον χρῆσαι καλῶς ἔστιν ἑτέρῳ καὶ τῷ δικαίῳ τὴν ἀνοσίαν καὶ τὴν ἀνδρείαν μέλλοντας αὐτοὺς καθεύδειν καὶ ἡσυχάζειν. PLUTARCH. *Symp. Lib. VII. Quæſt. IV. pag.* 703. B. C. *Tom. II. édit. Wech.*

» S'il étoit poſſible que quand l'on va ſe coucher & prendre le repos, les autres ſe ſer- » viſſent de notre propre vue, de notre ouie, » de notre prudence même, ou de notre Va- » leur, il ne faudroit pas leur en refuſer l'u- » ſage ».

du bien. J'ai environ cent piſtoles dans ma bourſe, je vous prie d'en accepter la moitié pour en faire tel uſage que vous jugerez à propos, juſqu'à ce que vous ayez trouvé le moyen de vous ſouſtraire aux recherches que l'on fait de vous, & que vous ſoyez en état de fournir à votre ſubſiſtance, en faiſant un emploi honorable de vos talents. Je pars demain matin. Si dans les recherches que vous pourrez faire pour vous procurer un établiſſement, vous avez beſoin de mon crédit, écrivez-moi : je ſuis tout à vous. — En finiſſant ces mots, Whiſton ſe leva, & ſans me donner le temps de le remercier de ſon préſent, il entra dans ſa chambre pour ſe coucher. — Comme je craignois que le lendemain avant ſon départ, l'envie ne lui reprît de me faire une ſemblable mercuriale, & que d'ailleurs je n'oſois retourner à mon logis, je fus me réfugier dans l'endroit où vous m'avez trouvé.

Prîtes-vous les cinquantes piſtoles, dit Diego au Compere? — Sans doute, répondit celui-ci. — Vous avez fort bien fait, reprit l'Eſpagnol. Votre condiſciple Whiſton ne pouvoit mieux payer la patience que vous avez eue d'écouter ſon impertinent diſcours. A-t-on jamais en-

tendu une morale pareille à la ſienne ? A ſon compte, il faudroit preſque ſe laiſſer cracher au viſage ; on ne devroit point ſe venger, ne tromper perſonne, lorſque c'eſt pour un mieux, ni perſécuter aucun hérétique ; il faudroit être Juif avec les Juifs, Turc avec les Turcs ; l'on devroit reſpecter les Loix, les uſages de tous les Pays, fuſſent-ils ceux des Marabous, des Chinois, des Maures & des Algonquins : l'on ſeroit tenu de reconnoître l'autorité des Souverains excommuniés par le Pape, &c. Oh ! ce n'eſt pas-là ce que le Recteur des Jéſuites de Saragoſſe m'a enſeigné. Ce Whiſton raiſonnoit comme un Officier, tel qu'il étoit : n'eſt-il pas vrai, Jérôme ? — Cela ſe peut, répondis-je. Cependant, ſauf l'avis du Compere, je croirois que ſon diſcours n'eſt rempli que de maximes à ſuivre : tant je ſuis borné !

CHAPITRE VIII.

Le Compere réſout de quitter Paris, & de partir pour la Hollande. Aventure qui lui arrive au moment de ſon départ. Son arrivée à Senlis.

LOrſque le Compere Mathieu nous eut fait le récit de ſon aventure, il nous dit que, puiſqu'il n'y avoit plus de ſûreté pour lui à Paris, il étoit réſolu d'aller en Hollande. Nous partîmes donc le lendemain matin. Mais à peine avions-nous fait 30 pas, qu'un homme vint regarder effrontément le Compere ſous le nez, le ſaiſit au collet, & lui d'un ton effrayant: JE T'ARRÊTE, DE PAR LE ROI. C'étoit un de ces maudits joueurs d'échecs, c'eſt-à-dire, un des Sergents qui cherchoient le pauvre Compere. Le Philoſophe fut déconcerté du compliment; mais s'étant remis dans la minute, il dit à cet homme: A quoi vous ſervira-t-il de m'arrêter? acceptez plutôt ving-cinq louis, que je vais vous donner, & faites ſemblant de ne m'avoir point vu. — Les vingt cinq louis ayant fait ouvrir deux grands yeux au Sergent, il nous dit de le ſuivre dans un

cabaret voisin, où s'étant fait donner une chambre particuliere, il dit au Compere: Mon ami, j'ai le cœur si bon, je suis naturellement si compatissant, que du premier instant que je vous vis, j'ai senti la plus vive inclination à vous servir. Mais je ne pus le faire, attendu que j'étois en trop forte compagnie. Grace à Dieu! aujourd'hui, que je suis seul, je puis satisfaire un si louable desir, moyennant la petite reconnoissance dont vous venez de parler.

Il n'étoit point temps de marchander; il l'étoit encore moins de faire les mutins; une escouade du Guet qui étoit à quatre pas de-là auroit pu prendre part à la querelle : le plus court étoit de ne pas laisser refroidir le zele du Sergent, & de lui donner les vingt-cinq louis. Ce que le Compere fit à l'instant.

Le Sergent ayant ramassé & empoché cet argent, nous dit en se frottant les mains: Vous voyez, Messieurs, que je ne suis point de ces gens qui n'aiment que plaies & bosses, & qui ne font consister leur bonheur que dans le malheur d'autrui. Vous venez d'éprouver combien je suis compatissant; vous allez voir que je ne suis pas moins désintéressé. Holà, notre hôte, à déjeûner pour ces Messieurs.

Lorſque le déjeûner fut ſervi, le Sergent dit au Compere : Pour vous, Monſieur, je ne vous conſeille pas de ſortir d'ici avant que je vous en avertiſſe. Mes confreres vous eſpionnent aſſidument dans ce quartier, où l'on ſait que vous êtes encore malgré le riſque que vous avez couru avant-hier à côté de mon camarade & de moi. O, ſi nous vous euſſions vu alors! vous étiez perdu ſans reſſource. Celui avec qui j'étois eſt un nouveau venu, en préſence duquel je me ſerois bien donné de garde de vous témoigner la moindre compaſſion. Tu Dieu! dans notre métier il faut connoître ſon monde. Mais j'eſpere qu'avec le temps il prendra l'eſprit du corps, & qu'il ne ſera plus de trop lorſque quelqu'un de nous voudra avoir pitié d'autrui. — Le Compere remercia très-affectueuſement cet homme, & le régala de la bourde ſuivante.

Monſieur, par-tout ce que vous venez de faire pour moi, je ne doute point que vous ne ſoyez l'homme du monde le plus propre & le plus digne d'apprendre un ſecret, duquel dépendent mon bonheur & ma vie. — Parlez, dit le Sergent, vous vous confiez au ſilence même. — Sachez donc, reprit le Compere, qu'après avoir été délivré des griffes de défunt vo-

tre Exemple, par la mépriſe des amis du Marquis de Barjolac, je pouvois m'enfuir de Paris, m'exempter du riſque que j'ai couru, & des frayeurs continuelles que j'ai eues. Mais j'y ſuis retenu par des liens invincibles; l'amour m'attache à la jeune Comteſſe de Laſſy, le ſeul objet de ma tendreſſe & de mes vœux. — Cela ſe peut, dit le Sergent: mais quoique vous me paroiſſiez avoir beaucoup de mérite, je trouve une terrible différence entre votre condition & celle de la Comteſſe de Laſſy. — La différence n'eſt point ſi terrible que vous le croyez, reprit le Compere, tel que vous me voyez; je ſuis le fils & l'unique héritier du Marquis de Gourgnac, un des meilleurs Gentilshommes du Bas-Poitou, jouiſſant de plus de vingt mille livres de rente.

L'été dernier je vis pour la premiere fois mon aimable Comteſſe chez une de ſes tantes qui demeure dans notre voiſinage; & dès ce moment je ne ceſſai de l'aimer. Pendant quatre mois qu'elle fut chez cette tante, j'eus le temps de lui faire connoître mon amour, & le bonheur de le voir payé du plus tendre retour. Enfin, après nous être juré une fidélité inviolable, elle partit: & pour comble d'infortune, mon pere me déclara le même jour que

j'eusse à me déterminer à épouser la fille du Baron de Hochepot, notre voisin. La proximité des biens, certains intérêts de famille, la liaison étroite qu'il y avoit entre mon pere & le Baron, furent les raisons suffisantes pour conclure ce mariage à l'insu des parties les plus intéressées, c'est-à-dire de la Baronne & de moi. Comme mon pere n'est point de ces gens à contredire, qu'il est vif, emporté, ingrateux, bourru, ivrogne, orgueilleux, tracassier, absolu, tel, en un mot, que la plupart de ces Gentilshommes sans éducation, qui n'ont d'autre qualité que celle de jurer, chasser, se saouler, plaider, estropier leurs Valets, battre leurs Gardes, ruiner leurs Fermiers, faire enrager Madame, engrosser ses femmes, & tyranniser leurs familles, je suppose que dans cette occasion la Baronne ne la fit pas non plus: outre qu'on la disoit amoureuse comme une chatte, je ne lui étois point indifférent. Mais qui auroit pu abandonner l'adorable Lassy! & qu'elle différence, grand Dieu! entre l'objet dont mon coeur avoit fait choix & celle qu'on me destinoit! Ma chere Lassy est le chef-d'œuvre le plus parfait de la nature; & la Baronne étoit borgne, chassieuse, bossue, tortue, boiteuse, lunatique, puante, maussade, &

& pour ſurcroît, elle avoit le clitoris fait comme un cornichon, c'eſt-à-dire que ma future étoit hermaphrodite. Quand même je n'euſſe point aimé la Comteſſe, & que la Baronne eût été une perſonne accomplie, l'article du clitoris m'auroit entiérement révolté. Cependant mon pere ne m'eut point ſitôt ſignifié ſa volonté ſuprême, que je m'écriai en me jettant à ſes pieds : O mon très-honoré pere ! béni ſoit l'heureux moment qui me procure l'occaſion de vous prouver mon reſpect & mon obéiſſance ! Quoique j'aye ſenti de tout temps une ſecrette averſion pour le mariage, je vous fais un ſacrifice de mon inclination, & j'épouſe la Baronne tout-à-l'heure, s'il le faut. — Mon pere, pénétré de joie, m'embraſſa pour la premiere fois de ſa vie, & courut ſur le champ chez le Baron, pour convenir du jour de la cérémonie.

Le bon-homme ne fut pas à une portée de fuſil de la maiſon, que j'enfonçai la porte de ſon cabinet, & lui enlevai un ſac de mille écus qui étoit ſur ſon bureau. Après quoi je montai ſur un cheval que je laiſſai à la premiere poſte, & j'arrivai à Paris, où je me cachai ſi bien, que quelques recherches que l'on fit, on ne put me découvrir.

Mon premier soin après mon arrivée en cette Ville, fut de donner de mes nouvelles à ma Comteſſe, & de chercher des moyens de nous voir : ce qui fut de ſes Femmes & un Laquais nous facilitoit. Trois mois après, j'appris que mon pere étoit tombé dans une paralyſie incurable, que le Baron étoit devenu fou, & que ſa fille étoit morte d'une maladie de rate.

Malgré un changement ſi favorable, je n'oſai retourner en Poitou, ni faire tenter d'obtenir mon pardon. Le Marquis de Gourgnac étoit un homme terrible & implacable. Il n'eſt que par ſa mort que je puis trouver un remede à ma ſituation, & me voir en état de donner la main à la Comteſſe de Luſſy.

Je vous ai dit, continua le Compere, que j'avois apporté un ſac de mille écus à Paris. Mais cette ſomme n'étant point aſſez conſidérable pour me faire ſubſiſter long-temps, ignorant d'ailleurs le moment où il plairoit à mon pere de partir de ce monde, je pris le parti de ſubvenir à ma dépenſe en me faiſant Auteur. Comme je n'avois ni aſſez de talens, ni aſſez d'érudition pour entreprendre quelque ouvrage ſavant, utile & intéreſſant, j'imaginai toute de beſogne eſt [illegible] à l'eſprit du ſiecle, les Libelles & la Satyre

font aujourd'hui les Livres à la mode, les mieux payés, & qu'enfin j'ai l'esprit naturellement caustique, je me mis à faire quelques petites pieces qui me rapporterent beaucoup d'argent, mais qui m'attirerent aussi la disgrace que vous savez. Voilà mon état ; & ma résolution est de m'y tenir désormais, à moins qu'il ne vous plaise m'indiquer les moyens de pouvoir demeurer en cette ville, & d'entrer en dépit de la Police & de ses recherches. Si cela se peut faire, je vous promets vingt pistoles par mois, dont voici le premier d'avance.

Le Serpent nous mena fort & enchanté de la générosité du Compere, & de sa franchise & de sa bonne mine, s'écria Ah ! mon cher Maronis ! je n'y puis tenir. Oui, je me livre pour toujours à ce que je vois de plus aimable dans le monde. Je renonce à tout le reste de l'univers, & vous arrivez à temps pour recevoir celui il appartient (a) : & ses derniers mots furent

(a) Il y a ici une espece de jeu de mots sur

rez courir impunément toutes les rues de Paris, moyennant que vous endoſſiez une ſoutane, & que vous prenniez le petit collet pour vous déguiſer. Non content de cela, pour le peu que votre pere tarde à partir de ce monde, je me fais fort de vous faire épouſer la Comteſſe de Laſſy en attendant qu'il meure. Je connois ici quelques Prêtres de mes amis, qui vous marieront à fort bon compte. Ce ſont de ces Eccléſiaſtiques honnêtes & déſintéreſſés, qui donnent les Meſſes à huit ſous, & qui ne ſe tirent d'affaire que ſur la quantité qu'ils en diſent, ou dont ils ſe chargent. Si vous avez beſoin de Notaire, de témoins, &c. c'eſt la même choſe, j'ai tout ſous la main & à un prix raiſonnable. Enfin, pour gage de ma parole, ainſi que pour ſceller les nœuds de l'amitié ſincere qui m'attache à votre perſonne, je vous prie de me faire l'honneur d'être le parrain d'un fils dont ma femme eſt accouchée la nuit derniere. — Mon Compere le Marquis accepta la propoſition : l'on but quelques raſades à l'heureuſe iſſue du compérage & de l'affinité future ; & le Sergent ayant promis qu'il viendroit chercher le Compere lorſqu'il ſeroit temps, partit pour aller à ſes affaires.

Lorſque nous nous vîmes ſeuls, je de-

mandai au Compere Mathieu ce qu'il attendoit de la fable ridicule qu'il venoit de débiter à cet homme, & auquel il avoit donné preſque le reſte de notre argent. — Je ne le ſais pas trop, me répondit-il. Comme la vanité, l'avarice & la gourmandiſe ſont trois paſſions qui ont beaucoup d'empire ſur les hommes, j'ai voulu prendre celui-ci par ce foible, en l'honorant d'une fauſſe confidence, en lui faiſant une largeſſe à laquelle il ne s'attendoit pas, & l'amener inſenſiblement à un certain point de débauche, où profitant du moment que le vin fît ſon effet, j'euſſe pu lui eſcamoter l'argent que je lui ai donné, & lui dire adieu ſans parler. Mais je vois que cette affaire prend un tout autre train; & Dieu ſait quelle en ſera l'iſſue. Cependant je ſuis réſolu de pouſſer la fortune juſqu'au bout. — Mon cher Maître, dit Diego, j'eſpere qu'avec le ſecours du Ciel nous ſortirons glorieuſement de ce pas: votre bon Ange ne vous a point inſpiré ſans ſujet l'hiſtoire que vous avez contée ſi naturellement au Sergent. Eh! comment n'en ſortirions-nous pas! puiſque les Sacrements s'en mêlent. — Malgré la criſe cruelle où nous nous trouvions, je ne pus m'empêcher de rire de l'expreſſion de Diego: & tout igno-

rant que je suis, je dis en moi-même qu'il falloit être bien idiot, bien ignorant & bien Espagnol, pour parler ainsi.

Il étoit près de huit heures du soir, lorsque le Sergent [illegible]. Il pria le Compere [illegible] de sa cassette qu'il avoit amenée, & nous invita, Diego & moi, d'en faire [illegible].

Le Sergent au logis du Sergent, nous entendîmes une explication qui nous fit croire qu'il s'avoit quelque dispute dans la maison. Mais étant entrés dans la chambre de l'accordée, nous trouvâmes une demi-douzaine de femmes autour de son lit, dont la plupart étoient vives, & qui parloient toutes à la fois.

Le Sergent dit à son épouse : Mamie, certaines affaires que j'ai eues dans la journée, m'ont empêché d'aller prier mon ami le Chaircuitier de venir tenir notre enfant : en revenche, voici M. le Marquis de Gourgiac qui veut bien nous faire l'honneur d'être notre Compere. Je suis au désespoir de ne pouvoir lui donner une commere de son rang : mais j'espere que M. le Marquis ne désapprouvera pas le choix que j'ai fait de la fille de notre ami Thibaut le Chirurgien. C'est une Demoiselle, qui, par sa jeunesse, sa beauté, son es-

près, ne le cede en rien aux plus huppées de Paris.

La Sergente fut très-sensible à la grace que M. le Marquis de Gourgnac daignoit lui faire : ils se firent l'un à l'autre beaucoup de compliments : après quoi, & selon l'usage reçu, le Compere fut obligé d'embrasser non-seulement l'accouchée, mais encore toutes les voisines ivres ou non ivres, le nouveau né, la Nourrice, la Sage-femme, la Garde-enfant, un Carme, une Laitiere, un Garçon Boulanger, tous les gens de la maison, ainsi que trois ou quatre petits Sergentereaux, qui couroient par la chambre.

L'accolade étoit à peine finie, que la Commere arriva. Je puis dire que le Sergent n'avoit point flatté le portrait. Aussi le Compere la lorgna-t il d'un œil si philosophique, que je jugeai qu'il eût mieux aimé contracter avec elle une affinité plus proche que le compérage.

Environ une demi-heure après l'arrivée de cette Demoiselle, le Sergent pria le Compere de prendre le devant avec elle & l'enfant ; & ajouta qu'il alloit suivre. Après quoi il nous dit, à Diego & à moi : Mes amis, toutes les personnes que vous voyez ici sont de la famille, & ne vous connoissent pas. Mais comme il

ſe pourroit faire que pendant mon abſence il vînt ici quelqu'un, de qui il eſt inutile que vous ſoyez vus, je vous prie d'entrer dans le ſallon voiſin, & d'y vuider une bouteille que je vais vous envoyer, en attendant notre retour. — La bouteille étant venue, il but un coup à notre ſanté : puis il entra dans un cabinet joignant, où après avoir mis les louis que le Compere lui avoit donnés, dans une boîte qui étoit ſur la cheminée, il ſortit, oublia la clef ſur la porte, & courut rejoindre ſon monde à l'Egliſe.

Lorſque nous fûmes ſeuls, Diego s'écria : O vous ! qui avez inſpiré à Judith le courage d'égorger Holoferne ! accordez-moi l'adreſſe & la fermeté de voler ce maudit Sergent. — Ayant fini ces paroles, il fit trois ſignes de Croix, dit ſon *in manus*, ouvrit la porte du cabinet, mit la boîte dans ſa poche, referma la porte, & fut jetter la clef dans le privé de la maiſon.

Lorſqu'il fut de retour, il me dit : Mon cher Jérôme, voici la moitié de la beſogne finie : prions maintenant S. Agatocle qu'il la conduiſe à une heureuſe fin. En même-temps il tira ſon chapelet, ſe mit à prier, & pria juſqu'à ce que le Sergent & ſon monde fuſſent de retour.

Quoique l'on ne tardât guere à ſervir le ſouper, j'eus le temps de conter l'aventure au Compere, & les frayeurs qu'elle me cauſoit; mais lorſqu'il eut appris que la clef étoit perdue, il me raſſura, & parut d'une humeur charmante pendant toute le temps que l'on fut à table, c'eſt-à-dire, toute la nuit.

Sur le minuit, l'Eſpagnol ſortit pour quelques néceſſités naturelles, & un moment après il pouſſa un cri épouvantable: l'on courut voir avec de la lumiere s'il ne lui étoit point arrivé quelque malheur, & on le trouva tombé ſur le Carme qui exploitoit la Nourrice au pied d'un eſcalier; ce qui faillit de troubler la fête: mais le Sergent ayant dit que cela arrivoit aſſez fréquemment à ſon parent, & Diego n'ayant reçu d'autre mal qu'une égratignure au bout du nez, chacun reprit ſon train ordinaire; & le Sergent, qui n'avoit ceſſé de chanter depuis plus d'une heure, ſe mit à chanter de plus belle, & chanta tant, but tant, parla tant, que vers les trois heures il fallut l'emporter ivre ſur ſon lit.

Comme il étoit dans un état à ne s'éveiller de plus de ſix heures, nous demeurâmes juſqu'à ce qu'il fît jour. Alors ayant pris congé de la Compagnie, ainſi

que de l'Accouchée, nous fortîmes de Paris par la porte Saint-Antoine ; puis prenant à gauche, nous tirâmes à vue de clocher, droit à Senlis.

CHAPITRE VI.

Arrivée du Compere Mathieu à Senlis. Rencontre d'un homme extraordinaire. Hiſtoire de cet homme.

A Peine fûmes-nous dans les champs, que nous ouvrîmes la boîte. Mais quelle fut notre ſurpriſe & notre joie, lorſque nous y trouvâmes, outre les louis du Compere, pour plus de quatre mille écus de bijoux, tous fruits aſſurément de la pitié du Sergent. Cette découverte faillit de nous faire tourner la tête. Diego fit plus de trente cabrioles, & plus de ſoixante moulinets. Mais lorſque nous réfléchîmes que nous n'étions point encore hors de danger, nous modérâmes nos tranſports, & nous fîmes tant de diligence, que le ſoir nous arrivâmes à Senlis.

Etant entrés dans la premiere auberge, nous demandâmes à l'hôteſſe ce qu'elle avoit à nous donner à ſouper ? Elle ré-

pondit qu'elle n'avoit qu'un gigot de mouton, une poularde & six côtelettes, dont elle ne pouvoit même disposer, parce qu'il étoit arrivé un étranger quelques moments avant nous, qui avoit retenu le tout pour lui seul. Le Compere Mathieu dit que cet étranger étoit fou ; qu'il y avoit de quoi manger pour six personnes, & qu'il prétendoit en avoir sa part.

L'hôtesse nous ayant conduits dans une chambre au bout de la cour, où étoit cet étranger, nous trouvâmes un gros & puissant homme, ayant le visage plein & vermeil, la barbe noire, les yeux à fleur de tête, qui s'amusoit à vuider quelques bouteilles en attendant le souper. L'aspect de cet homme déconcerta un peu la philosophie du Compere, qui étoit déterminé à lui demander hautement la moitié de la portion qu'il s'étoit destinée ; c'est pourquoi il se contenta de lui exposer très-poliment le sujet de sa visite. L'étranger fit d'abord quelques difficultés ; mais ayant appris que le Compere étoit Philosophe, il nous accorda le plus galamment du monde de souper avec lui, à condition que l'hôtesse chercheroit de quoi augmenter le service de quelques plats.

Enfin l'heure du souper arriva, & chacun mangea de très-bon appetit. Au des-

ſert, l'étranger demanda au Compere, qui il étoit? Celui-ci dit qu'il étoit de Domfront, & le fils de Mathieu le Cordonnier. — Par la ventrebleu! s'écria l'étranger, tu es mon neveu; ta mere eſt ma propre ſœur; je ſuis cet oncle Capucin, que tes parents croyent aux Indes à prêcher l'Evangile aux infideles. Çà, dis-moi: d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Le Compere Mathieu ſauta au cou de ſon oncle, l'embraſſa plus de dix fois, & lui conta nos aventures juſqu'à ce jour, ainſi que celles de Diego. Alors l'oncle du Compere nous dit: Mes Enfants, puiſque j'ai appris votre hiſtoire, il eſt juſte que je vous conte auſſi la mienne.

Mon cher neveu ſait que mon pere étoit Tonnelier. Comme ce métier avoit mis le bon homme à ſon aiſe, il m'envoya au College d'Alençon pour y faire mes études. Quoique j'appriſſe paſſablement le Latin, il ne ſe paſſoit point de ſemaine que mon Régent ne me donnât le fouet. Il prenoit pour méchanceté, certains petits tours de gentilleſſe qui m'amuſoient & qui faiſoient rire mes camarades. Comme je grandiſſois, que je devenois de plus en plus gentil, & que mon Régent me battoit toujours, je lui dis que s'il s'aviſoit de me battre encore, il s'en répentiroit.

Trois jours après, il voulut me fouetter à ſon ordinaire ; mais je lui donnai un coup de canif dans le cul, pour lui apprendre à connoître ſon monde. Après quoi je m'enfuis à Domfront, où mon pere me paya avec uſure ce que le Régent m'avoit promis, & voulut me mettre à ſon métier. Mais ma mere ayant obtenu que je continuerois mes études, l'on m'envoya à Caen, où je parvins juſqu'en Philoſophie. Alors ayant eu encore quelque querelle avec mes Maîtres, je m'engageai dans le Régiment de Navarre qui étoit en garniſon en cette Ville.

Comme j'étois grand & bien fait, je ne tardai guere à monter aux Grenadiers. Je me puis flatter d'avoir réuni dans ce poſte toutes les qualités d'un véritable homme de guerre. Je me griſois régulierement tous les jours : je tenois le tripot de tous les jeux de haſard : je tirois l'eſtaffe de toutes les Donzelles du quartier : je caſſois les vîtres de quelque cabaret au moins tous les trois jours : je raccolois le plus de jeunes gens qu'il m'étoit poſſible, & je mangeois leur argent après les avoir enrôlés : je jurois moi ſeul autant que tous les Grenadiers du régiment : bref, j'avois déja été quinze fois en priſon, j'avois eſtropié cinq de mes camarades, j'en

avois tué trois, & j'étois bien réſolu de continuer ſur le même ton, lorſque mon Capitaine s'aviſa de m'ôter mon habit, & de me renvoyer.

Je retournai chez mon pere. Le bon vieillard me mit au travail, & prétendit me morigéner. Mais je le priai très-inſtamment de n'en rien faire, juſqu'à ce qu'il m'eût montré les fondements de l'autorité qu'il prétendoit avoir ſur moi (*a*). Ma mere, qui ſavoit que ſon mari étoit vif & que ſon fils ne l'étoit pas moins, réſolut de nous ſéparer, de crainte qu'un jour ou l'autre je ne roſſaſſe le bon homme. Elle me propoſa d'être Fourbiſſeur ou Capucin : je choiſis le capuchon.

En conſéquence de cet heureux choix, je fus en Bretagne trouver un oncle qui étoit Provincial de l'Ordre, & j'endoſſai le harnois ſéraphique ſous le nom de PERE JEAN de DOMFRONT. Lorſque je fus ordonné Prêtre, l'on m'envoya prêcher dans les villages ; & après avoir rempli cet emploi pendant trois ans, je

(*a*) Ce n'eſt que par une ſuite de la foibleſſe & de l'ignorance où naiſſent les enfants, qu'ils ſe trouvent naturellement aſſujettis à leurs parents. *V. le Diction. Encyclop. au mot* Enfant.

devins le directeur de la Supérieure d'un Couvent d'Urſulines.

Cette Supérieure étoit une maman d'une quarantaine d'années, qui avoit été belle dans ſa jeuneſſe, & qui avoit encore le teint d'une femme de trente ans. Elle me confioit ſouvent les aſſauts qu'elle avoit à ſoutenir contre le démon de la concupiſcence; elle me diſoit qu'elle lui oppoſoit conſtamment le jeûne, la priere & la diſcipline; mais que ces armes avoient quelquefois ſi peu d'efficacité, qu'elle ſe trouvoit preſque réduite à céder à la violence de ſon tourment, & à s'abandonner au ſeul ſoulagement que la Nature lui ſuggéroit dans ſon état. — Eh! que ne s'y abandonnoit-elle! interrompit Diego, en dirigeant ſon eſprit envers Dieu, pour que l'ame ne participe point aux ſouillures du corps! — Que dis-tu? dit Pere Jean à l'Eſpagnol. — Je dis, repondit ce dernier, que ſi mon ancien Maître le Recteur des Jéſuites de Saragoſſe eût dirigé la Supérieure dès ſa tendre jeuneſſe, elle n'auroit point eu à combattre le Démon de la concupiſcence juſqu'à l'âge de quarante ans.

Je fus touché du ſort de cette Religieuſe, pourſuivit Pere Jean, & de celui de tant de victimes infortunées que la

cagotterie, l'avarice, la politique, l'ambition des parents, & quelquefois le délire de l'imagination d'une jeuneſſe aveugle & ſans expérience, réduiſent à lutter éternellement contre la nature & le tempérament.

Un jour que la Supérieure m'avoit fait la deſcription d'une des plus vigoureuſes attaques qu'elle eût encore eſſuyées, je lui dis que les moyens dont elle ſe ſervoit pour éteindre la concupiſcence, ne contribuoient qu'à l'enflammer; que les jeûnes, les veilles, & la diſcipline échauffoient le ſang au-lieu de le tempérer; que le moyen de s'affranchir de l'importunité des deſirs, étoit de les ſuivre (*a*); & que je mettrois fin à ſon tourment ſi elle me vouloit jurer le ſecret. Elle le jura. Je lui propoſai mon moyen: elle l'approuva. En conſéquence de l'accord, elle me donna deux clefs avec leſquelles je pouvois entrer en ſon quartier; la nuit ſuivante, nous commençâmes à livrer le premier aſſaut à ſon ancien ennemi, & nous ne donnâmes de relâche qu'autant que la prudence l'exigeoit, pour ne point faire ſoupçonner mes évaſions nocturnes.

(*a*) *V. les Mœurs, p. 75.*

Au bout de dix mois, mon Gardien, qui avoit été autrefois Mousquetaire, voulut me débuſquer de ma direction. Un ſoir que tout le Couvent étoit au Chœur, & que nous nous chauffions l'un & l'autre à la cuiſine en attendant le ſouper, il entama la converſation ſur la Supérieure, & la finit par me défendre de la diriger : je lui dis que je la dirigerois : il me repartit que je ne la dirigerois pas, & s'emporta tellement, qu'il ſaiſit une écumoire pour me frapper. Je parai le coup avec une cuiller à pot que je trouvai ſous ma main, & je lui en portai un ſi terrible coup au-deſſus de l'oreille gauche, qu'il tomba le cul dans une chaudronnée de tripes que le Cuiſinier venoit d'ôter du feu. Voyant que la chaleur ne lui faiſoit faire aucun mouvement, je l'examinai de près, je vis qu'il étoit mort.

Quoi ! s'écria Diego, vous avez tué un Capucin ! — Oui, pardieu, répondit Pere Jean. — Vous ne croyez donc pas qu'il y ait un Enfer ? — Eſt-ce qu'un homme d'eſprit croit aux fables ? repartit Pere Jean (*a*) — Vous devriez croire au moins qu'il

(*a*) *Cogita..... illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam eſſe : nullas imminere mortuis*

y a un Purgatoire, reprit Diego : comment ! avoir tué un Capucin ! quel crime ! juste Ciel ! quel crime ! j'aimerois mieux avoir tué tous les Rois de la Terre.

A ce spectacle, poursuivit Pere Jean, le Cuisinier poussa un cri horrible, & s'évanouit. Pour moi, je pris le Gardien sur mes épaules, je sortis par une petite porte dont j'avois la clef, j'emplis son caput-

---

tenebras, nec flumina flagrantia igne, nec obliviones animæ, nec tribunalia. Luserunt ista Poëtæ, & vanis nos agitavere terroribus. SENEC. Consol. ad Marciam.

» Soyez persuadé que tous ce qu'on nous dit » d'un Enfer épouvantable, ne sont que des » fables. Les Morts ne sont sujets ni à des téne- » bres affreuses, ni à de noires prisons, ni au » Phlégeton ardent, ni au fleuve Léthé, ni à un » Tribunal redoutable. Ce sont des inventions des » Poëtes, qui se sont plu à nous remplir l'ame » de vaines frayeurs.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas :
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

» Heureux celui qui a pu connoître la cause de » toutes choses, fouler aux pieds toutes sortes » de crainte, ainsi que le destin inexorable, & » tout ce qu'on nous raconte des suites de la » mort. » VIRG. Georg. Liv. II.

chon de pierres, & je le jettai dans la riviere. Delà je me rendis à l'autre bout de la ville chez une de mes pénitentes qui étoit dangereuſement malade, & que j'avois confeſſée l'après-midi : lorſque minuit fut ſonné, je fus chez la Supérieure, à qui je contai mon aventure.

Mon récit la fit preſque mourir de frayeur. — On va vous chercher, me dit-elle, & on vous découvrira. — Ne craignez rien, lui dis-je : permettez-moi ſeulement de reſter ici ; je réponds du reſte. Chez nous, comme dans tous les autres Ordres, l'on a ſoin de tenir de telles fredaines cachées. Si l'on nous attrape, on nous punit ſans que le monde en ſoit inſtruit ; ſi nous nous évadons, l'on n'en dit mot. Enfin, de quelque maniere que nous diſparoiſſions, l'on trouve toujours le moyen d'en céler la cauſe : vous entendrez bientôt dire que le Gardien & moi ſommes paſſés dans les Iſles pour la converſion des Infideles. — Voilà donc pourquoi, dit le Compere, tout Domfront eſt perſuadé que vous prêchez la Foi dans le nouveau Monde.

— La Supérieure me cacha & me nourrit pendant un mois, continua Pere Jean ; mais comme pendant le jour il falloit que je me tapiſſe tantôt dans une armoire, tan-

tôt ſous un lit, ce genre de vie m'ennuya. Je propoſai à la bonne Mere de paſſer en Angleterre : la crainte des repréſailles de Satan la détermina à me ſuivre.

Ayant fait en ſorte de me procurer un habit, elle s'accommoda de ceux d'une Penſionnaire ; & par précaution contre la miſere, elle ſe munit d'une ſomme de huit cents louis d'or qui appartenoit à la Communauté. Comme la ville étoit une place ouverte, nous partîmes un ſoir pour nous rendre au bord de la mer, qui n'étoit point éloignée, & nous eûmes le bonheur de rencontrer un pêcheur qui nous conduiſit à Jerſey, où nous nous mariâmes pour éviter tout ſcrupule. Enſuite nous partîmes pour Londres ; nous louâmes une maiſon ; nous nous mîmes en ménage, & nous avions déja vécu quinze jours en bonne intelligence, lorſqu'une fluxion de poitrine enleva ma chere moitié.

Je pris le parti de me conſoler avec une petite Ecoſſoiſe qui me ſervoit, & dont je ne me pouvois faire entendre que par ſignes.

Un ſoir que je m'étois amuſé dans un Café, je revins un peu tard au logis ; je frappai à la porte, & perſonne ne l'ouvrit : l'ayant fait enfoncer, je trouvai mon

cabinet ouvert, la dote de la défunte enlevée, & l'Ecoſſoiſe éclipſée. Toute autre que moi ſe ſeroit déſeſpéré; mais comme j'avois appris chez les Grenadiers à me ficher de tout, à ne m'étonner de rien, je pris le parti de chercher fortune ailleurs, & d'oublier cette diſgrace.

En attendant je vendis mes meubles, & je me mis en penſion chez un Marchand de vin, François d'origine. Cet homme étoit veuf, & n'avoit qu'une fille d'environ 17 ans, nommée Lucile. Au bout d'un certain temps, je devins amoureux d'elle; je lui déclarai ma paſſion, je lui plus, & lui propoſai de paſſer à Paris avec moi pour jouir à loiſir de notre tendreſſe. Elle m'oppoſa d'abord l'amour qu'elle avoit pour ſon pere; mais je lui fis comprendre que cet amour étoit très-ſuſceptible de diſpenſe (*a*), & elle ſe détermina à me ſuivre.

Ayant choiſi un temps où le bon homme étoit abſent pour quelques jours, Lucile ſe ſaiſit d'un à-compte de mille livres ſterlings ſur ſa dot à venir; je m'appropriai quelques petits effets qui me convenoient, & nous partîmes de Londres ſous les auſpices de l'Amour.

(*a*) *Voyez Les Mœurs*, p. 459.

Quelques jours après notre arrivée à Paris, le chien de Lucile s'aviſa de piſſer ſur le jupon de l'entretenue d'un jeune Seigneur, logée dans la même maiſon que nous. On battit le chien, on piailla, on chanta pouille à Lucile ; je répondis pour ma femme, je m'emportai, je ſoufflétai l'entretenue, & je caſſai un bras à l'entreteneur. Dans toute autre occaſion, cette affaire n'auroit point eu de ſuite : mais comme les Seigneurs qui entretiennent des filles ont le bras long, celui-ci forma plainte, obtint information, trouva des témoins, & pour finir l'hiſtoire, je fus décrété, empriſonné, condamné, ruiné, & par ſurcroit, cocufié par mon Procureur, mon Avocat, mon Rapporteur, ainſi que par les trois quarts de mes Juges, que la pauvre Lucile ſollicita en vain pour moi.

Lorſque je fus élargi, la miſere nous contraignit de nous ſéparer. Lucile ſe remaria à un vieux Commandeur, & moi je demeurai veuf juſqu'à nouvel ordre.

CHAPITRE X.

Continuation de l'Hiſtoire de Pere Jean.

Je fis amitié avec un Marſeillois, Capitaine de Vaiſſeau marchand, & très-galant homme, auquel j'expoſai mon déſaſtre & ma ſituation. — Venez à Marſeille avec moi, me dit-il; j'ai acheté un vaiſſeau que je dois armer & charger à mes frais: vous ſerez mon ſecond, je vous enſeignerai la Navigation, & je me fais fort de vous mettre en état de commander au bout de quelques voyages. — Je remerciai mon ami, & j'acceptai ſa propoſition.

Pendant trois ans que je demeurai avec ce Marſeillois, je fis deux voyages à la Martinique, un à Conſtantinople, un à Malthe, & un à Raguſe. Ayant appris pendant ce temps-là tout ce qu'il faut ſavoir pour être un excellent Marinier, mon ami me confia ſon vaiſſeau, & je partis pour la Guadaloupe.

Etant arrivé à la hauteur de Minorque, je découvris un Corſaire de Barbarie quatre fois plus fort que moi. Comme il étoit excellent voilier, il m'atteignit en peu de temps, m'attaqua avec furie, & je me

PAGINATION INCORRECT

défendis de même : il se fit pendant trois heures un carnage horrible; enfin j'avois souffert trois abordages; il ne me restoit plus que dix hommes, mon vaisseau alloit couler à fond, lorsque je me rendis. — Apparemment, dit Diego, que vous n'aviez point attaché de Relique au mât de votre vaisseau. — Par la mort ! s'écria Pere Jean, si tu ne me laisses achever, je t'étranglerai. — Ces mots pétrifierent l'Epagnol, & il se tut.

Le Commandant du Corsaire étoit un Philosophe Italien qui avoit été Hermite & Augustin. En considération de notre ancien harnois, il me traita avec toutes sortes d'égards & d'honnêtetés. Lorsque nous fûmes arrivés à Alger, mes gens furent mis aux fers : pour moi je demandai à être circoncis; & lorsque je fus instruit de la Loi du Prophete, on me fit l'opération.

Au bout de quelque temps, Hali Coprogli, cet Italien qui m'avoit pris, me choisit pour l'accompagner dans une course qu'il alloit faire sur les Côtes d'Espagne. Ayant croisé environ un mois sans rien rencontrer, l'idée lui vint de faire descente en Catalogne. Ce projet réussit au-delà de nos espérances. Nous fîmes 85 Esclaves, nous pillâmes neuf Eglises, six Comptoirs,

Comptoirs, deux Monasteres, & nous remportâmes un butin immense.

Hali, pour quelques raisons particulieres, prit la route de Smirne, au-lieu de celle d'Alger; il vendit ses esclaves, ses effets, son vaisseau, récompensa l'équipage, & me fit présent de douze mille piastres.

Je demeurai un an à Smirne. Pendant ce temps-là, j'appris la langue Turque & un peu de Médecine. Alors ennuyé d'une vie si sédentaire, je frêtai un vaisseau; je le chargeai de cuir, de cire & de soie; je vins à Venise, où je vendis une partie de mes marchandises à un Juif, qui me donna sa fille en troc pour le reste. C'étoit un tendron d'environ quatorze ans, très-joli, le vrai lot d'un vivant comme moi.

Lorsque je fus en mer, je voulus user de mes droits sur ma conquête : la poulette commença par faire la grimace, & finit par me donner la Vérole. — A ces mots, Diego poussa un profond soupir. — Pourquoi soupires-tu? lui dit Pere Jean. — Hélas! répondit l'Espagnol, c'est qu'au récit dont il a plu à votre Hauteſſe de nous honorer, je reconnois les divins appas de ma chere Rachel! la perle des filles! le bijou de toutes les filles! le meil-

leur cœur de fille..... Pere Jean croyant que Diego étoit devenu fou, le fit taire, & continua ainſi.

Lorſque je fus de retour à Smirne, un Anglois de ma connoiſſance me conta que quatre jours avant mon arrivée l'on avoit brûlé deux Jéſuites pour avoir loyoliſé un Muſulman; que la veille on avoit empalé le Philoſophe Hali, ſans que l'on ſût pourquoi, & que le Cadi avoit jugé à-propos de s'inſtituer légataire univerſel de ce dernier. Je conclus du récit de l'Anglois, qu'il n'y avoit point de ſûreté à Smirne pour les honnêtes gens: & comme ma fortune avoit quelque choſe d'analogue à celle de défunt Hali, je me défis de mes marchandiſes, & je m'embarquai pour Conſtantinople.

— Que fîtes-vous de la Juive? dit le Compere à Pere Jean. — Oh! pour la Juive, répondit ce dernier, je la vendis à un Sangiac, qui la revendit à un Leſcher, qui la prêta à un Lety, qui la loua à un Nezran, qui la donna à un Dervis, qui l'emmena à la Mecque, & qui la perdit en route, à ce que j'appris par la ſuite. — Ici Diego commença à beugler comme un veau; mais Pere Jean lui impoſa ſilence, & continua ainſi ſon Hiſtoire.

Notre route avoit été des plus heureuſes ; nous étions déja entrés dans la mer de Marmora, lorſqu'une tempête affreuſe nous jetta ſur les côtes de la Romanie, & nous fit faire naufrage entre Héraclée & Rodeſto. J'eus le bonheur, ainſi que trois autres perſonnes du vaiſſeau, de gagner le rivage ; mais je n'eus pas celui d'éviter une troupe de payſans qui nous guettoient, & qui me laiſſerent ſans un ſol.

Dans cette extrêmité, je ne crus mieux faire que d'aller en Servie chercher fortune dans l'armée Ottomane. Je la joignis qui alloit au ſecours de Belgrade aſſiégée par le Prince Eugene ; j'offris mes ſervices au Général des Croyants, & je devins Eſpion.

Je fis trois voyages au camp des Ennemis. Pour le premier, je reçus cent ſequins ; pour le ſecond, cent cinquante ; & pour le troiſieme, on me donna 200 coups de bâton ſur la plante des pieds.

Huit jours après cette aventure, les Turcs furent entiérement défaits par les Impériaux. Je me reſſentois encore trop de ma derniere gratification, pour pouvoir me ſauver avec les débris de l'armée. Je fus donc pris & mené à Komore en Hongrie, où m'étant fait Chrétien, je reçus

environ deux cents ducats, tant par les aumônes des particuliers, que des présents d'un Parrain & d'une Marraine illustres, qui crurent gagner le Paradis en tenant un Turc sur les saints fonts de Baptême.

Quelques semaines après ma conversion, je me munis de passe-ports & de bons certificats; je fus prendre congé de mon Parrain, de ma Marraine, & du Prêtre qui m'avoit converti; je leur fis mille remerciments de la charité vraiment chrétienne qu'ils avoient eue à mon égard; je leur souhaitai mille bénédictions, & je partis pour Venise.

Etant arrivé à Venise, je rencontrai un de mes anciens Confreres Capucins, qui étoit devenu un des principaux piliers des tripots de cette ville, & qui avoit fait une fortune considérable au jeu. Ce Confrere se nommoit Vitulos. Il avoit jetté le froc aux orties quelque temps après moi, & pour un sujet à peu près semblable au mien. Il me conta ses aventures; je lui contai les miennes, & nous conclûmes qu'il conviendroit de nous associer ensemble: ce que nous fîmes. Quelques mois après cette association, j'eus querelle avec un Noble, & je le jettai, lui & son valet, dans un canal. Comme

dans une ville comme Veniſe une pareille action eſt un crime de leſe-Majeſté, je partis le plus ſecretement qu'il me fut poſſible, avec la femme ou ſoi-diſant femme de mon Confrere Vitulos, & je pris la route de Rome.

Etant arrivé en cette ville, je louai un quartier près de la Chieſa di S. Lorenzo in ſtrada della ſuburra. Je m'occupai les premiers jours à conſoler Madame Vitulos de la perte de ſon mari. Mais comme à la fin le métier de conſolateur me fatiguoit, j'allois de temps en temps boire bouteille in Campo di fiori, & me promener dans les plus beaux quartiers de Rome, tant pour me diſſiper que pour corroborer ma vertu conſolative; & lorſque j'étois de retour, Madame Vitulos ne s'en trouvoit pas plus mal.

Etant un jour à ma promenade ordinaire, j'entrai dans le Jardin du Belvedere du Vatican. Juſques-là, aucune de ces ſtatues admirables, aucun de ces tableaux précieux dont Rome eſt remplie, & dont j'avois entendu dire tant de merveilles, ne m'avoient touché. Il faut ordinairement un certain degré de connoiſſances acquiſes par l'étude du Deſſin, pour découvrir les beautés de ces ſortes de choſes. Mais ayant jetté les yeux ſur

la figure de Laocoon (*a*) qui se trouve dans ce jardin, & dont Pline fait un si grand éloge, je fus tout-à-coup saisi de respect & d'admiration (*b*) pour ce pré-

---

(*a*) *Laocoon* étoit fils de *Priam* & *d'Hecube*, & Prêtre d'Apollon. Il entreprit de dissuader les Troyens de recevoir le Cheval de bois, que les Grecs feignoient d'avoir consacré à Minerve. C'est pour cela qu'on dit qu'un serpent monstrueux l'étrangla avec ses deux fils. Le Grouppe dont il est ici question, faisoit jadis un des principaux ornements des Bains de l'Empereur *Titus*. Voici ce que Pline en dit :

Laocoon qui est in Titi Imperatoris domo, opus omnibus & picturæ & Statuariæ Artis præferendum, fecerî summi artifices Agesander, Polydorus & Athenodorus Rhodii.

C. Plinii Secundi, Nat. Hist. *Lib.* XXXV.

(*b*) *Pere Jean* n'a pas tort : j'ai toujours entendu ceux qui avoient été à *Rome*, parler de ce Grouppe avec une espece d'enthousiasme. Un des valets du Marquis *d'Importante-Bête*, qui avoit été en Italie avec son Maître, & qui avoit tout vu comme on doit voir, tandis que le Marquis examinoit tout, admiroit tout, & ne voyoit rien, me dit un jour en parlant de *Laocoon* : „ C'est » déja un coup de Maître aux Sculpteurs, qui » ont fait cet admirable morceau, que d'avoir » tiré du même bloc de marbre trois Statues » qui sont si bien detachées l'une de l'autre, » & dont les attitudes sont si différentes. Mais » d'avoir su, en détachant ces figures, conser- » ver & pratiquer dans le marbre un serpent

cieux reſte de l'antiquité ; & je conçus pour-lors que l'Art avoit quelquefois approché ſi fort de la Nature, qu'il étoit impoſſible que le plus ignorant, le plus

---

» dont il faut que le corps ſe trouve dans les » eſpaces vuides qui ſont entre les trois ſtatues, » où il fait pluſieurs plis & replis, & où il va » de l'un à l'autre, ceindre le corps du Pere & » celui de chaque Enfant qu'il entortille tous » enſemble, c'eſt ce qui paroît d'une induſtrie, » d'une adreſſe, d'une intelligence inimitable.

» La violence des efforts qu'une douleur extrême fait faire à *Laocoon*, paroît dans tout » ſon corps, même juſqu'à l'extrémité des pieds » dont les doigts ſe retirent avec contraction : » tous ſes muſcles ſont tellement enflés, qu'il ſemble que la peau eſt prête à ſe crévaſſer. La » contorſion de tous ſes membres forme une attitude merveilleuſe, qui met dans tout leur » jour toutes les parties de ce corps, qui eſt » peut-être le plus parfait qui nous ſoit reſté de » l'antiquité. La douleur & le déſeſpoir qui paroiſſent ſur le viſage de cet homme infortuné, » font frémir d'horreur & de compaſſion. Enfin, plus on regarde cette figure, plus il ſemble que ſa douleur augmente, que les veines » de ſon corps s'enflent par la force du venin » qui eſt déja paſſé dans le ſang, plus l'on s'imagine voir les muſcles ſe gonfler, les arteres » battre avec impétuoſité, & les approches de » la mort ſur ſon viſage livide & défiguré. Les » figures des Enfants ne ſont pas moins intéreſſantes ".

inſenſible de tous les hommes, ne reconnût, ne ſentît cette Nature dans ces chef-d'œuvres accomplis que les plus célebres Artiſtes nous ont laiſſés.

Le plaiſir que j'avois reſſenti à examiner cet admirable morceau de Sculpture, me détermina à prolonger mon ſéjour à Rome, pour y voir à loiſir tout ce qui mérite l'attention d'un étranger. J'y fis la connoiſſance de quelques Artiſtes intelligents, qui voulurent bien me faire remarquer & m'expliquer les parties les plus intéreſſantes des meilleures pieces que cette ville contient.

Madame Vitulos s'apperçut bientôt que je la négligeois: elle s'imagina que j'avois formé quelque connoiſſance qui pouvoit lui devenir préjudiciable, & rogner la petite portion de conſolations à laquelle elle étoit réduite : elle s'en plaignit : je lui contai naivement le motif de mes abſences ; elle fit ſemblant de me croire, & tout fut dit.

Un jour que je m'étois amuſé un peu tard avec mes amis, je revins à la maiſon, & je trouvai Madame Vitulos éclipſée. Mais elle avoit été plus honnête que mon Ecoſſoiſe, elle n'avoit emporté que ce qui lui appartenoit.

Je crus d'abord qu'elle étoit allée re-

trouver M. Vitulos ; mais j'appris par une voiſine, que le Pere Giovanne Franceſco Maria della Concezione, Prieur des Carmes chauſſés du grand Couvent, l'avoit fait enlever. J'avois preſque envie de roſſer le Signor Giovanne, lorſque je le trouverois dans les rues ; mais ayant entendu dire qu'il avoit continuellement cinq ou ſix braves à ſes ordres, qu'il portoit un poignard à la ceinture & des piſtolets dans ſes manches, j'oubliai cet affront, & je continuai à parcourir les Places, les Egliſes, les Palais, & les environs de Rome, pour voir ce qu'il y avoit de plus rare.

CHAPITRE XI.

Continuation de l'Hiſtoire de Pere Jean. Réflexions du Compere ſur cette Hiſtoire. Evénement terrible.

APrès avoir demeuré encore quelque temps à Rome, je fus à Florence, à Genes, à Milan, à Turin ; puis je rentrai en France, & je m'arrêtai à Lyon ſous le nom d'un Médecin étranger. La Petite-Vérole faiſoit alors des ravages

affreux dans cette ville. Un riche Négociant, auquel cette funeste maladie venoit d'enlever cinq enfants de six qu'il avoit, me rencontra un jour dans un Café, & me demanda quel remede l'on opposoit à un mal si cruel dans les autres pays? Je lui répondis que les Turcs y opposoient l'Inoculation. Comme il ne comprenoit point comment l'on pratiquoit cette Inoculation, je le lui expliquai, & il m'invita de passer chez lui le lendemain, pour l'entretenir encore là-dessus.

Etant allé chez ce Marchand, ainsi qu'il m'en avoit requis, j'y trouvai un Prêtre & trois Médecins qu'il avoit apparemment invités pour m'entendre parler. L'un de ces Médecins, curieux de savoir si je pouvois donner la définition d'un mal dont je prônois le remede, me demanda ce que c'étoit que la Petite-Vérole? — Monsieur le Médecin, lui répondis-je, si j'étois ici sur les bancs, je vous dirois qu'en considérant la Petite-Vérole du côté de la nature, elle provient d'une matiere pestilentielle qui se mêle avec le sang dès le moment que l'homme est conçu, & qui se manifeste plutôt ou plus tard, selon les sujets; que dans sa manifestation, elle se divise en discrete, discrete simple, & discrete maligne; en

confluente, confluente ſimple, & confluente maligne : j'ajouterois que l'on connoit ces différences par leurs ſymptomes particuliers, & je décrirois ces ſymptômes. Mais comme je ne regarde ici la Petite-Vérole que du côté de ſes effets, je dis que c'eſt un germe deſtructeur que preſque tous les hommes portent dans le ſang, qui eſt toujours prêt à ſe développer, & qui, ſemblable à un monceau de poudre, n'a beſoin que de la plus petite étincelle pour produire un embraſement terrible ; je dis que plus on différe de payer le tribut à la nature, plus on court de danger lorſqu'elle l'exige ; que cette maladie a ſes moments d'inaction & de fureur ; que dans ce dernier cas preſque tous ceux qui en ſont atteints, le ſont mortellement, les autres ſont triſtement défigurés, & portent toute leur vie des marques cruelles de ſa malignité. En conſéquence de ce que je viens d'avancer, j'ajoute que ſi dans quelque ſaiſon favorable l'on pouvoit procurer la Petite-Vérole à un enfant, chez qui le venin eſt encore en petite quantité, il y auroit cent à parier contre un qu'il en rechapperoit, & qu'il ne courroit aucun riſque d'être défiguré, ni de perdre la vue ou l'uſage de quelque membre. C'eſt ce moyen que les

Turcs ont trouvé, & qu'ils mettent en pratique, non ſur des raiſons frivoles, mais ſur mille expériences réitérées, ſur les faits les plus conſtatés, ſur les calculs les plus exacts de la bénignité de la Petite-Vérole inoculée, & des ravages affreux de la Petite-Vérole naturelle.

Mon ami, dit le Médecin, ce que vous venez de dire paroît plauſible; j'ai déja entendu parler de cette Inoculation, & de la maniere dont les Turcs la font. Mais comme ces Turcs ne ſont que des bêtes, en comparaiſon de nous autres François, ils n'ont point conſidéré qu'il eſt très-poſſible de donner la Petite-Vérole à quelqu'un qui ne l'auroit jamais eue: Que ne ſachant point dans quel état eſt la perſonne que l'on veut inoculer, ni ſi le ſujet dont on a tiré le virus eſt ſain, il ſe pourroit faire qu'on inſinueroit en même-temps quelque virus caché, ou du Scorbut, ou de la groſſe Vérole, qui venant à ſe développer avec celui de la Petite-Vérole, produiroit infailliblement un contraſte funeſte & dangereux, feroit mourir le malade, ou le rendroit infirme pour le reſte de ſes jours: Qu'il y a des temps où notre corps paroît en ſanté, & où cependant il eſt le plus près de la maladie, & que ſi par haſard on inoculoit dans

ce temps, il eſt certain qu'on développeroit d'un côté le germe de la Petite-Vérole, & de l'autre celui de la maladie dont on eſt menacé. Il s'enſuit delà que l'Inoculation eſt une méthode plus nuiſible que ſalutaire; que le plus court eſt de laiſſer agir la nature; & que lorſque cette maladie arrive, un Médecin ſage & prudent doit ſuivre en tout l'uſage adopté par la Faculté.

Monſieur le Médecin, répondis-je, les Turcs ne ſont point ſi bêtes que vous le croyez. Ils pratiquent l'Inoculation avec toutes les précautions poſſibles pour la réuſſite. Ils ont une attention particuliere dans le choix des deux ſujets, de celui dont on prend le virus, & de celui auquel on le communique. Le premier doit être réputé très-ſain, & ſa Petite-Vérole doit être de l'eſpece la plus bénigne: pour ce qui eſt du ſecond, s'il eſt d'un tempérament cacochime, ſcorbutique, s'il eſt ſujet à quelques maladies particulieres, s'il eſt atteint de quelque vice vénérien, cancereux, écrouelleux, ils ne l'inoculent point qu'il ne ſoit parfaitement guéri.

Ils inoculent ordinairement les enfants depuis l'âge de cinq ans, juſqu'à l'âge de puberté; ils ſavent que paſſé cet âge, les paſſions, le travail, l'intempérance &

les débauches de diverſes eſpeces, commencent à communiquer au ſang une âcreté peu propre à cette opération. Et comme, contre le préjugé de preſque tous les Médecins de ce pays-ci, ils ſont perſuadés que la grande chaleur eſt contraire à la Petite-Vérole, ils ont choiſi l'hyver & le printemps pour faire l'Inoculation.

Ils ont encore un égard particulier à la conſtitution du ſujet. Comme les perſonnes fort robuſtes, les gens bilieux, ſanguins & phlegmatiques, ſont peu propres à être inoculés, ils ne les y admettent qu'après des préparations convenables.

Enfin, l'argument le plus fort, ou plutôt l'argument invincible qu'on peut oppoſer à toutes les objections contre l'Inoculation, eſt le calcul fait d'après une longue ſuite d'années, que de quatre-vingt-onze perſonnes inoculées, il peut en mourir une, & que dans la Petite-Vérole naturelle il en meurt un ſeptieme : ce qui fait treize contre un.

Oh! ſi cela eſt, dit le Marchand, dès demain je fais inoculer le ſeul fils qui me reſte. J'avois ſix enfants, il en eſt mort cinq après avoir été traités à la Françoiſe; ſi le ſixieme doit partir, j'aime autant que ce ſoit à la Turque. — Holà,

Monſieur, dit le Théologien, n'allez pas ſi vîte en beſogne. N'avez-vous point entendu que cet Inoculateur vient de dire que de quatre-vingt-onze perſonnes inoculées, il en meurt une? Si le fils qui vous reſte venoit à être le malheureux ſur qui le ſort tombât, vous auriez commis un homicide affreux. — Monſieur de la Théologie, dis-je au Prêtre, il eſt bien étonnant que dans un pays comme la France, les gens de votre ſorte ayent conſtamment quelque choſe à dire contre tout ce qui peut contribuer au bien-être & à l'avantage des ſujets de l'Etat. Croyez-vous que lorſqu'un Général, qui ſe trouve à la tête de quatre-vingt-onze mille hommes, eſt enveloppé d'un ennemi beaucoup plus fort, & par lequel un treizieme de ſon armée va certainement être détruit; croyez-vous, dis-je, que ce Général qui trouvant l'occaſion certaine de battre cet ennemi & de rompre ſes deſſeins pour jamais, lui livre bataille en ne riſquant que mille hommes, devienne l'homicide de ces mille hommes? — Non, répondit le Théologien. — Eh bien, repris-je, un pere qui auroit quatre-vingt-onze enfants qui devroient tous avoir la Petite-Vérole naturelle, & dont la treizieme partie ſeroit certainement la victi-

me de ce terrible fléau, les feroit inoculer tous, feroit un Général qui sacrifieroit la quatre-vingt-onzieme partie de son armée, pour en conserver la septieme. — L'ami, dit le Théologien, votre raisonnement n'est qu'un sophisme absurde. Il y a une grande différence entre un Général, qui a reçu du Souverain le droit d'ordonner tout ce qu'il juge à propos pour le salut de son armée, à des soldats qui se sont soumis volontairement à lui obéir, & un pere qui n'a aucun pouvoir de cette nature sur des enfants, qui n'ont de leur côté aucun usage de raison, & par conséquent point la faculté de se soumettre ou de ne point se soumettre à ses ordres avec connoissance de cause. — Monsieur le Théologien, reprisje, vous raisonnez comme un Théologien. Il est faux qu'un Général commande toujours à des gens qui se sont soumis volontairement à ses ordres & avec connoissance de cause; puisque très-souvent le Souverain les y a soumis de force, en vertu de son autorité suprême, & pour raison suffisante, mais à eux inconnue. Je m'arrête à ce dernier point, & je dis que si le Souverain a le droit de contraindre ses sujets de prendre les armes, de prévenir, de livrer bataille à

l'ennemi, en ne risquant que le quatre-vingt-onzieme d'entr'eux, au-lieu que s'ils se laissoient surprendre de cet ennemi, il en périroit le septieme; ce droit doit s'étendre sur les enfants ainsi que sur les adultes, & il peut ordonner que tous les enfants de ses sujets soient inoculés. Ceux qui viendront à mourir des suites de cette opération, seront les victimes sur lesquelles le sort sera tombé de périr pour la conservation des autres. J'ajoute enfin que si la Nature n'a point donné aux peres un tel pouvoir sur leurs enfants, le Souverain peut le leur conférer: car c'est le bien de l'Etat. Ainsi voilà les peres qui ont le même droit que le Général, & les enfants la même obligation que les soldats. — Monsieur l'inoculateur, interrompit le Théologien avec une sorte d'emportement, vous parlez-là du droit que la Nature donne, du droit que le Souverain confere: nous autres Ecclésiastiques n'entendons rien à ces droits. Mais le cinquieme Commandement de Dieu se trouve au Chap. XX. v. de l'Exode; la Sorbonne est-là pour l'expliquer, & moi je suis ici pour vous dire que toutes les propositions que vous venez d'alléguer en faveur de l'Inoculation, sont scandaleuses, erronnées, blasphématoires,

fauſſes, hérétiques, impies, déteſtables, tendantes à la ſubverſion du Chriſtianiſme, à l'établiſſement du Déiſme, de l'Athéiſme, & de mille erreurs monſtrueuſes. — Abominable bavard! m'écriai-je, ſi je n'étois dans une maiſon que je reſpecte, je te jetterois tout-à-l'heure par la fenêtre. — Holà, Meſſieurs, dit le Marchand, point de bruit chez moi, s'il vous plaît. Monſieur le Théologien, j'avois jugé à votre mine pincée, ſérieuſe, à votre démarche grave, à votre air de ſuffiſance, & ſur-tout par l'habit que vous portez, que vous deviez être un homme de quelque ſavoir & de quelque jugement; c'eſt pourquoi je vous avois invité pour dire votre ſentiment ſur la méthode que cet étranger propoſe: maintenant je vois que vous n'êtes qu'un ignorant, un pitoyable raiſonneur, un incivil, un emporté, un brutal, je vous prie de ſortir de chez moi à l'inſtant, & de n'y jamais remettre le pied. Pour vous, Monſieur, me dit-il, vous n'êtes pas meilleur Logicien que cet impertinent Eccléſiaſtique; mais j'ai entrevu parmi les raiſons que vous tâchiez à débrouiller, que vos vues ſont louables, votre cauſe juſte, & votre méthode praticable. Vous pouvez inoculer mon fils lorſqu'il vous plaira.

Je vous promets cinquante piſtoles, ſi vous réuſſiſſez à mon gré. — Je remerciai le Marchand de la confiance qu'il vouloit bien avoir en moi, & je lui promis de faire mon poſſible pour le ſatisfaire. Alors les trois Médecins ſe leverent, firent chacun une révérence bien ſeche, & partirent. Pour moi je commençai dès le lendemain à préparer le fils du Marchand à l'opération. Elle réuſſit ſi parfaitement, qu'en moins de trois mois j'avois inoculé plus de deux cents enfants, dont il n'étoit mort que trois. Il étoit péri au moins le quart de ceux que les Médecins de la Ville avoient traités.

Cependant les chaires, les confeſſionnaux retentiſſoient des déclamations des Prêtres contre la pratique infernale que je venois d'introduire à Lyon. Toutes les preſſes de la ville gémiſſoient ſur les Libelles que Mrs. de la Médecine lâchoient contre moi. J'étois un ſéducteur, un empoiſonneur, un perturbateur d'Etats, en un mot, un homme à pendre ou à rouer. Mais toutes ces bagatelles ne m'empêchoient point d'aller mon train.

Je continuois toujours à inoculer avec le plus grand ſuccès, lorſque j'appris que mes ennemis étoient ſur le point d'obtenir une Lettre de Cachet contre moi. Je

réſolus de partir incognito de Lyon pour Paris. Mais trois Prêtres & deux Médecins s'étant trouvés à mon départ, me dirent mille invectives, ameuterent la populace, & je fus pourſuivi à coups de pierres juſqu'à une demi-lieue de la ville.

Lorſque je fus arrivé à Paris, je confiai à un honnête homme l'envie que j'avois de tenter ſi les Médecins de cette ville ne ſeroient point plus raiſonnables que ceux de Lyon. L'honnête homme me répondit que je n'étois point le premier qui eût fait cette tentative, que les Médecins s'y étoient conſtamment oppoſés, & que le plus court pour moi étoit d'attendre la réſolution du Parlement ſur cet article. Je trouvai étrange qu'il fallût que des Juriſconſultes décidaſſent de quelle maniere les Médecins doivent adminiſtrer leurs remedes, & je pris le parti d'attendre la déciſion de cette affaire.

Quelques jours après mon arrivée dans cette Capitale, un ſingulier genre de folie épidémique ſaiſit tout-à-coup les trois quarts de la France. Ceux qui avoient de l'argent, ſe battoient pour le troquer contre du papier. Je ris quelque temps de cette manie; mais la maladie m'ayant pris à mon tour, je me donnai mille peines pour me défaire de mes eſpeces, & je

ne fus guéri de mon mal, qu'après m'être apperçu que ma fortune ne conſiſtoit plus que dans la valeur intrinſeque de mes Billets.

Etant réduit à-peu-près dans le même état où les payſans de la Romanie m'avoient mis, & enrageant de ce qu'en France un honnête homme ne pouvoit faire fortune, ni en faiſant des choſes raiſonnables, ni en faiſant des ſottiſes, je m'aſſociai avec un certain Monſieur Gribaudier, qui faiſoit profeſſion de réparer par l'induſtrie le tort que la fortune lui avoit fait. Je devins très-habile dans cette profeſſion. Mais la Juſtice jalouſe de nos ſuccès fit arrêter Monſieur Gribaudier, & l'ayant convaincu d'avoir enfreint certaines Loix, elle le fit pendre au beau milieu de la Greve.

Ce procédé m'indigna; & de dépit, je m'enfuis en Hollande, où je devins Janſéniſte, Luthérien, Arminien, Calviniſte, Browniſte, Anabaptiſte, Boréliſte, Collégien, Socinien, Arien, Préadamite, Juif, Hernhutter, Enthouſiaſte, Quaker, Déiſte, Manichéen, Pyrrhonien & Athée.

En vérité, dit le Compere Mathieu, j'en aurois bien fait autant en pareille occaſion.

Me trouvant dans un pays, où l'on

avoit la liberté de penſer, continua Pere Jean, je crus qu'on devoit y avoir celle d'agir. J'agis donc. Mais mes actions ayant déplu aux Hollandois, ils me firent danſer une ſérénade vis-à-vis une de leurs maiſons-de-ville, me firent marquer d'un fer chaud ſur l'omoplate, ainſi que l'on fait au front des chiens pour les préſérer de la rage, & puis ils m'envoyerent ſcier du bois de Bréſil dans un Raſphuys.

Ce genre de travail étant trop uniforme pour m'amuſer, m'ennuya; & comme l'on ne voulut point m'en donner d'autre, je ſonçai un ſoir la porte du Laboratoire, & je m'enfuis dans le pays de Cleves. Etant prêt à entrer dans la ville de Wéſel, je rencontrai un habillé de bleu, qui me demanda ſi je ne voulois point ſervir le Roi de Pruſſe : je lui répondis que ſa Majeſté Pruſſienne pouvoir ſe ſervir elle-même, & que je ne ſervois perſonne. L'habillé de bleu piqué de ma réponſe, tira ſon épée pour me frapper; mais je la lui arrachai des mains, je lui en donnai cinquante coups ſur les épaules, puis je la caſſai en deux, & la lui jettai au viſage : après quoi, au lieu d'entrer dans la ville, je la laiſſai ſur ma droite, je continuai ma route, & je m'arrê-

tai à Cologne, où je repris le métier de Monſieur Gribaudier.

Lorſque j'eus amaſſé trois ou quatre cents ducats, je partis de Cologne, & je retournai à Paris, où je trouvai que la Police avoit diſperſé toutes mes anciennes connoiſſances. En attendant que j'en fiſſe de nouvelles, le Baron de Montenoi me prêta ſa femme pour me déſennuyer, & ſe contenta de l'intérêt de dix écus par mois. L'on ne pouvoit pouſſer la généroſité plus loin : auſſi perſonne n'a l'ame plus noble que le Baron de Montenoi. Au bout de ſix ſemaines, la Baronne devint fourbue : ſon mari la reprit, la fit traiter, la prêta à un autre, puis encore à un autre, ſi bien qu'à la fin la piece étant devenue hors de cours, il ne la prêta plus à perſonne, & la mit au billon.

Pluſieurs perſonnes trouvoient étrange que le Baron de Montenoi prêtât ainſi ſa femme aux honnêtes gens. Mais le Baron qui avoit autant d'eſprit que de nobleſſe d'ame, diſoit à ceux qui entendent raiſon, qu'il n'y avoit rien de ſi naturel que cela, & le leur prouvoit. Il diſoit aux Théologiens, que puiſqu'Abraham (*a*) avoit

(*a*) *Geneſ. Chap. XII. v.* 11. 12. 13. 14. 15. 16.

abandonné ſa femme au Roi d'Egypte, lui, Baron de Montenoi, pouvoit bien en faire autant de la ſienne à ſes amis, & que comme Abraham avoit reçu pour cela des brebis, des bœufs, des ânes, des ſerviteurs, des ſervantes, des ânesſes & des chameaux, lui, Baron de Montenoi, pouvoit bien tirer quelques louis d'or de ce trafic, pour avoir quelques livres de viande à mettre dans ſon pot. Il rapportoit à ce ſujet l'Apologie que St. Auguſtin (*a*) fait de l'action du Patriarche; les louanges que S. Ambroiſe (*b*) donne à Sara pour ſon obéiſſance dans cette occaſion; & les éloges que S. Chryſoſtôme (*c*) donne à l'un & à l'autre. Quant aux gens du commun, M. le Baron leur citoit l'exemple de pluſieurs peuples qui prêtent leurs femmes aux étrangers pour les régaler ; de tant de particuliers en France, qui prêtent les leurs

(*a*) S. Augustin. *de Serm. Domini in monte, Lib. I, Cap. XVI.* §. 50. *Edit. Benedict. Id. de Civit. Dei, Lib. XVI, Cap. XXV.*

(*b*) S. Ambros. *de Abraham. Lib. I. Cap. II.*

(*c*) *Homil. XXXII. in Geneſ. Tom. I. pag.* 258. *edit. Savil.*

leur, pour leur profit, comme les Plaideurs à leurs Juges, les Commis aux Maltôtiers, les Marchands aux Uſuriers, les Officiers aux Grands, les Grands l'un à l'autre, juſqu'à y compris Aboul-Chica, qui vendit la ſienne au Roi de Congo pour avoir un emploi dans les Fermes. Enfin, le Baron diſoit aux politiques, que l'uſage de louer, prêter ou vendre ſa femme, étoit une nouvelle branche de commerce entre les ſujets d'une même Monarchie, un nouveau moyen de faire circuler l'argent, de contenter les riches, d'enrichir les pauvres, & de donner des ſujets à l'Etat. Bref, il apportoit tant de raiſons pour appuyer la juſtice & l'utilité de ſon fait, que tout le monde eût dû en être content. Mais l'eſprit de l'homme n'eſt point fait pour ſe payer de raiſons.

Je reviens à mon hiſtoire.

J'ai dit que j'avois apporté de Cologne environ trois ou quatre cents ducats, que j'avois gagnés en continuant le métier que Monſieur Gribaudier m'avoit enſeigné : mais comme je n'épargnois rien pour me procurer tous les agréments de la vie, je me vis bientôt à ſec.

Pour cette fois j'oppoſai ma plume à la miſere. Je fis un Livre, où je demontrai clair comme le jour que le fils d'Am-

ram & de Jacobed n'étoit point ſi grand ſorcier qu'on veut nous le faire croire, & que ſans un troupeau d'ânes ſauvages, ſa baguette toute-puiſſante eût opéré un prodige de moins (*a*). Cet Ouvrage fit grand bruit. L'Imprimeur qui l'avoit imprimé, fut connu, enfermé & ruiné. Deux Auteurs eurent l'audace de me réfuter, mais je roſſai l'un, & j'éreintai l'autre, pour leur apprendre à reſpecter la vérité. Après cet exploit, je partis de Paris, & je pris la route d'Orléans.

J'étois avancé environ deux lieues ſur cette route, lorſque je vis arriver un Poſtillon criant de toutes ſes forces: *Oh hé, oh hé, place à M. le Marquis qui va à la guerre.* Lorſque ce Poſtillon fut près de moi, il me fangla un grand coup de fouet à travers le viſage, parce que je ne m'étois point rangé dans la boue pour laiſſer à ſon cheval le plus beau & le milieu du chemin. Je me mis à jurer de mon mieux, & je jurois encore lorſque le Marquis qui alloit à la guerre arriva. Celui qui conduiſoit la chaiſe de poſte m'en fit autant que le Poſtillon, & je redoublai mes imprécations. Le Marquis ayant fait

(*a*) TACIT. *Hiſt. Lib. V.*

arrêter la voiture, me demanda d'un ton fier ce que je diſois ? Je dis, lui répondis-je, que je voudrois que les Poſtillons, les chaiſes de poſte, & les Marquis qui vont à la guerre, fuſſent à tous les Diables. — Ah, faquin ! repartit-il, je vais t'apprendre à connoître ceux à qui tu parles. — En même-temps il ſaute hors de ſa voiture, met l'épée à la main, & avance pour me frapper : je me mets en défenſe ; il jure, foi de Gentilhomme, qu'il me fera pendre : à ces mots je lui aſſene un coup de gourdin ſur l'occiput, & je l'envoye rejoindre les Héros du neuvieme ſiecle.

A ce ſpectacle, le Conducteur effrayé s'enfuit à toute bride. Pour moi, voyant que perſonne ne me guettoit, je me ſaiſis de l'épée, de la montre & de la bourſe du Guerrier ; je quittai la route d'Orléans, je pris celle de Dreux, je traverſai la Normandie, & je ne m'arrêtai que ſur les côtes maritimes de cette Province.

Après avoir rôdé pendant quelque temps çà & là, je me fixai près du Havre de Grace, où ayant épouſé la veuve, les deux filles & la niece d'un Maître d'école de village, j'embraſſai la profeſſion du défunt.

Mes éleves firent de tels progrès ſous

ma conduite, qu'en moins de ſix mois les plus grands battoient leurs peres, & les plus petits crachoient au viſage de leurs meres. Leurs parents, mécontents de cette nouvelle eſpece d'éducation, me citerent devant le Curé du lieu pour rendre compte de ma doctrine. Lorſque je fus arrivé chez le Paſteur, il me dit: Monſieur le Maître d'école, vous me feriez plaiſir de m'inſtruire de vos ſentiments touchant la ſoumiſſion, l'obéiſſance, l'amour, le reſpect, la reconnoiſſance que les enfants doivent à leurs peres & meres. — Monſieur le Curé, lui répondis-je, je ſuis fortement perſuadé qu'ils ne leur doivent rien de tout cela; ce n'eſt que par une ſuite de l'état de foibleſſe & d'ignorance où ils naiſſent, qu'ils ſe trouvent naturellement aſſujettis à leurs parents (*a*). Comme vous n'êtes qu'un ſot, Monſieur le Curé, je me diſpenſe de vous alléguer d'autres raiſons philoſophiques qui autoriſent mon opinion. Adieu, Monſieur le Curé. — Ayant fini ces mots, je retournai chez moi.

Comme je ſavois que ſelon la ſainte & pieuſe coutume des gens d'Egliſe, le Curé

(*a*) *V. la Note ci-devant, pag.* 133. *V. auſſi les* Mœurs, *p.* 49 *& ſuiv.*

chercheroit à ſe venger de ma naïveté, je partis le lendemain pour le Cotantin. Là je devins Commis, Maquignon, Contrebandier, Opérateur, faux témoin, Procureur & fauſſaire. Mais ayant appris que la Juſtice me faiſoit chercher pour ce dernier métier, je retournai à Paris, où, après avoir exploité mon ancienne hôteſſe & houſpillé ſon mari, je ſuis parti ce matin pour aller voir ſi les Moſcovites ne ſeroient point plus tolérants que les François.

Votre hiſtoire, dit le Compere Mathieu à Pere Jean, acheve de me confirmer dans une opinion qu'il n'appartient qu'à un Philoſophe d'avoir. Vous avez commencé votre vie exemplaire par donner un coup de canif dans le cul de votre Régent, parce qu'il vous fouettoit ſans ſujet: vous avez quitté vos études pour vous mettre Grenadier, & vous avez réuni dans ce métier toutes les gentilleſſes d'un véritable homme de guerre: vous avez eſcamoté une Religieuſe des griffes de Satan qui la tourmentoit, & vous vous êtes marié avec elle pour lui ôter ſes ſcrupules: vous avez enlevé la fille d'un Marchand de vin de Londres, parce qu'il ne vous l'auroit point donnée: vous avez été Turc, Corſaire, Chrétien, Médecin, Luthérien, Calviniſ-

te, Quaker, Manichéen, Athée, &c. Vous avez épouſé quatre femmes à la fois, de crainte d'en manquer. Je ne trouve rien de plus naturel que tout cela.

Mais quand je conſidere que vous avez été empriſonné, ruiné, cocufié, parce qu'un chien avoit piſſé ſur le jupon d'une entretenue ; quand je conſidere qu'on vous a donné deux cents coups de bâton ſur la plante des pieds, parce que vous aviez trop bien ſervi ſa Hauteſſe ; quand je conſidere que la Juſtice vous a recherché pour avoir été aſſocié avec un homme qui tâchoit de faire fortune comme il pouvoit, & que cette même Juſtice vous a perſécuté, pour avoir compoſé un Livre contre un Juif qui eſt mort il y a plus de 3000 ans ; quand je conſidere que vous avez été battu par des faquins de valets, parce qu'étant à pied vous ne vous dérangiez point pour la Poſte, & que vous avez été contraint d'ôter la vie à un Marquis qui vouloit vous ôter la vôtre, ou du moins vous faire pendre, parce que vous aviez l'audace de vous défendre contre un Gentilhomme ; quand je conſidere qu'il vous fallut fuir la vengeance d'un cagot de Curé, pour avoir enſeigné les éléments de la loi naturelle aux enfants de ſes paroiſſiens, & que la Juſtice de Nor-

mandie vous cherche encore pour avoir rendu ſervice à autrui aux dépens d'une conſcience qui n'appartient qu'à vous; quand, dis-je, je conſidere que vous avez été errant, pourſuivi, proſcrit, perſécuté, pour avoir éclairé les hommes par des exemples puiſés dans la pure nature & la vraie Philoſophie, pour avoir tâché de jouir librement de la ſeule vie (*a*) que nous avons à eſpérer, & fait en ſorte de ne point mourir de faim au milieu des biens de ce monde, je ne doute plus que les loix n'ayent été inventées (*b*) pour détruire la liberté naturelle, en fixant pour jamais la loi de la propriété, & le droit barbare (*c*) de l'inégalité.

Oui, mon cher oncle, continua le Compere, les loix, la religion, les préjugés, la violence ſe réuniſſent conſtamment contre celui qui oſe penſer & agir. Dans cet état de contrainte, l'homme demeure eſclave tandis qu'il devroit être libre, & vit dans l'indigence au milieu du patrimoine de la nature.

(*a*) *V. la vie heureuſe, pag.* 34.

(*b*) *V. le Diſcours de* ROUSSEAU *ſur l'origine de l'inigalité parmi les Hommes, p.* 99.

(*c*) *V. l'Encyclop. Diſc. prélimin.*

Si quelque génie transcendant, tel que l'inimitable Pere Jean, vient à s'appercevoir qu'il naît libre & hors de toute sujétion naturelle (*a*) à l'égard de son pere ou de son Prince ; que rien n'est capable de le soumettre à aucun pouvoir sur la terre (*b*), que son propre consentement ; en un mot, que le vice, la vertu, le bien & le mal moral, le juste & l'injuste & tout ce qui en dépend, ne consistent que dans l'opinion de ceux (*c*) qui les ont inventés pour appuyer leurs intérêts (*d*) ; si, dis-je, cet homme rare auquel il a été réservé de déchirer le voile de l'illusion, tente de secouer le joug du travail, de la misere, de la servitude & de la superstition, en usant des droits que la nature (*e*) lui a donnés, il a tout à crain-

---

(*a*) Ibid.

(*b*) *Encycl. au mot* Gouvernement.

(*c*) *V. le Discours sur la vie heureuse, pag. 6.*

(*d*) *V. Montagne, Tom II. page* 381, où il est parlé des sentiments de *Protagoras*, *d'Ariston* & de *Thrasimaque*, sur la nature des Loix, du Juste, de l'Injuste, &c.

(*e*) *V.* PLAT. *in Gorg.* où l'un des Interlocuteurs *se plaint de ce qu'on* inculquant à la jeunesse les principes de la justice, on étouffe les senti-

dre de la tyrannie du plus fort, à moins qu'une prudence conſommée ne le mette à l'abri des recherches de la Juſtice & de la perſécution des Prêtres.

Corbieu, dit Pere Jean, mon neveu a raiſon. Je me ſuis moqué de tout temps de ces billevéſées dont on endort les ſots. J'ai toujours regardé la religion & les loix comme des inventions humaines. Je n'ai conſulté dans toutes les actions de ma vie que la ſeule (*a*) voix de la nature. Auſſi ai-je rencontré par-tout des ennemis injuſtes & dangereux; mais j'ai éludé leurs pieges par ma prévoyance, mon adreſſe & ma fermeté. C'eſt ſur ces vertus qui ne m'ont jamais abandonné, que j'ai fondé la tranquillité d'eſprit dont je jouis, & qui ſied ſi bien à la liberté de penſer que j'ai adoptée, ainſi qu'au ſang froid inal-

---

ments nobles & élevés que les enfants apportent en venant au monde : & *il ajoute qu'on* ne voit briller en eux le droit de la Nature, que quand ils viennent à ſecouer le joug des Loix.

(*a*) *Nihil aliud ſibi naturam latrare niſi ut cum Corpore ſejunctus dolor abſit, mente fruatur, Jucundo ſenſu, curâ ſemotâ, metuque.*

LUCRET. *Lib. II.*

térable qui, malgré Cicéron (*a*) & ſes ſemblables, ne m'a jamais quitté, même

(*a*) *Tu cùm furiales in concionibus voces mittis; cùm domos civium evertis; cùm lapidibus optimos viros foro pellis; cùm ardentes faces in vicinorum tecta jactas, cùm ædes ſacras inflammas; cùm ſervos concitas; cùm ſacra ludoſque conturbas; cùm uxorem ſororemque non diſcernis; cùm quid ineas cubile non ſentis; cùm baccharis, cùm furias; tum das eas pœnas, quæ ſunt ſolæ hominum ſceleri à Diis immortalibus conſtitutæ.* CICER. Orat. p. 1622.

» Quand vous haranguez le peuple avec une » éloquence empoiſonnée; quand vous renverſez » les maiſons des citoyens; quand à coup de » pierres vous chaſſez les plus dignes Sénateurs » hors de la place publique; lorſque vous mettez en feu les maiſons de vos voiſins, & que » vous réduiſez les Temples en cendre; quand » vous excitez les eſclaves à la ſédition, & que » vous troublez la célébration du Culte religieux; quand emporté par une brutalité infâme, vous ne faites point de diſtinction entre » votre femme & votre ſœur, & que vous ne » vous ſouciez point de qui vous ſouillez la » couche; lorſque ſemblable à une Bacchante » effrénée, vous vous abandonnez à des fureurs » horribles; c'eſt alors que vous êtes en proie » à ces ſupplices terribles, que les Dieux ont » deſtinés pour châtier les crimes des hommes".

——— *Sua quemque fraus, ſuum ſcelus, ſua audacia de ſanitate & mente deturbat: hæ ſunt impiorum furiæ, hæ flammæ hæ faces.* ibid. p. 1827.

en tuant des Capucins & des Marquis. Joint à cela, ma conſcience n'a jamais ſenti l'aiguillon de ce que le vulgaire appelle remords, & que j'appelle le ſupplice des foibles & des idiots (*a*) : ma Philoſophie ſe croiroit déshonorée, ſi elle s'occupoit de ces fâcheuſes réminiſcences (*b*), qui

---

» La propre injuſtice d'un chacun, ſa propre » malice, ſon infamie, ſa hardieſſe déſeſpérée, » le tranſporte hors de lui-même, le trouble, » le rend furieux : ce ſont-là les furies qui tour- » mentent le méchant ; ce ſont-là les flammes » & les flambeaux avec leſquels les Dieux le » pourſuivent ».

(*a*) *V. le Diſc. ſur la vie heureuſe, p. 63.*

(*b*) ——— *cui tamen hoc tu*
Evaſiſſe putes ; quos diri conſcia facti
Mens habet attonitos, & ſurdo verbere cædit ;
Occultum quatiente animo tortore flagellum
Pœna autem vehemens, ac multo ſævior illis
Quas & Cadmitus gravis invenit, & Rhadamanthus,
Nocte diesque ſuum geſtare in pectore teſtem.
JUVENAL. Sat. XIII. v. 143. & ſeqq.

» Pourquoi vous imaginer que ces gens ſans » foi, ſans probité, ne ſont point punis de leurs » crimes ? Oui, ce méchant homme ſe condamne » ſoi-même à tous momens ; il eſt fait d'une

ne doivent leur origine qu'aux préjugés & à l'ignorance? Qu'en dis-tu, l'homme aux Reliques, ajouta Pere Jean, en s'adreſſant à Diego? — Très-redoutable Pere Jean, répondit l'Eſpagnol, je dis que dans certains cas ma morale reſſemble aſſez à la vôtre, à cette différence près, que la Philoſophie que je reſpecte, mais que je ne comprends pas tout-à-fait, vous fait agir, & que dans toutes mes actions je n'ai d'autre motif que mes intérêts particuliers d'accord avec la Religion appliquée ſelon les principes que l'on m'a inculqués dans l'éducation honnête que j'ai reçue chez les Jéſuites de Saragoſſe. Au reſte, mon Révérend Pere, je vous regarde comme un ſaint homme, qui, par les traverſes de votre vie, avez expié depuis long-temps le Capunicide que vous avez commis, & l'apoſtaſie dont vous vous êtes rendu coupable, ſoit à Alger,

» ſecrete horreur : il ſe perſécute, il ſe tour-
» mente, il eſt lui-même ſon bourreau : les pei-
» nes qu'il endure, ne ſe peuvent exprimer ; el-
» les ſont plus terribles que les plus affreux ar-
» rêts de *Cæditius*, plus cruelles que ceux que
» *Ixïl attente* prononce dans les Enfers. Quoi !
» avoir dans le fond de ſon ame, jour & nuit,
» un ſecret témoin de ſon crime ! ah, quel tour-
» ment" !

ſoit dans votre tranſmigration de Paris en Hollande.

Pendant le récit que Pere Jean avoit fait de ſon hiſtoire, il s'étoit formé à l'oueſt un orage très-conſidérable : l'on entendoit par le bruit du tonnerre qui devenoit de plus en plus fort, que la ville de Senlis en auroit ſa part : & Diego achevoit de parler, lorſqu'un tourbillon furieux qui précédoit la pluie & la grêle, qui alloient tomber en abondance, renverſa une partie de la cheminée de la ſalle où nous étions. L'Eſpagnol effrayé de cet accident, s'écria : Mes amis, nous allons périr ! la chûte de cette cheminée eſt un avertiſſement de la colere divine qui va fondre ſur nous. Je me ſouviens dans ce moment que c'eſt demain le jour de l'Aſſomption de la Vierge, & que nous avons mangé à notre ſouper un gigot de mouton, une poularde & ſix côtelettes. Proſternons-nous, mes chers compagnons, intéreſſons le plus grand Saint du Paradis en notre faveur; & dites de cœur & d'affection ce que je vais réciter de bouche. — En même-temps il ſe jetta à genoux, & d'une voix triſte & lamentable, il entonna la priere ſuivante.

O vous qui avez commencé par ne rien valoir, mais qui ayant été bleſſé à

la jambe au siege de Pampelune (*a*), êtes devenu honnête homme en dépit de Satan & de son tintamare ! Bienheureux Saint Ignace ! intrépide champion de la Vierge ! qui auriez tué un Maure incrédule (*b*), sans l'entêtement de votre mule, qui prit un chemin pour un autre. O vous ! qui après avoir compris combien le mépris de soi-même est conforme à l'Evangile, avez porté le métier de gueux, de truand & d'argotier à un degré sublime, avez couru les champs équipé comme un fou, (*c*) avez fait peur aux uns, avez fait rire les autres, & n'êtes entré dans aucune ville pendant vos caravanes sans avoir une troupe de polissons à vos trousses. O vous ! qui avez toujours fait un si grand cas de la simplicité, que vous avez refusé des lumieres du Diable (*d*) pour l'interprétation de l'Ecriture. O vous ! qu'un zele ardent fit partir pour Jérusalem, & qui auriez vraisemblablement converti tous les Turcs, si le Gardien des Capucins de cette

(*a*) *V.* TANNERUS, *ad Vitam S. Ignatii.* ORLANDUS, & RIBADENEIRA, *in Vitâ ejusd. Sancti.*

(*b*) *V.* RIBADEN. *ubi sup.*

(*c*) ORLAND. MAFFEUS, BOUHOURS.

(*d*) RIBADEN. *ubi sup.*

ville ne vous eût chaſſé comme un péteur, & contraint de repaſſer en Europe. O vous! qui avez failli d'être pendu comme un eſpion par les François (*a*), lorſqu'ils faiſoient la guerre en Lombardie, & qui, à l'âge de trente-neuf ans, êtes venu à Paris tendre votre feſſier aux Régents du College de Sainte Barbe. O vous! qui ayant été pris pour un illuminé par la ſainte Inquiſition (*b*), avez évité le fagot par votre ignorance, & fûtes réſervé à de plus grandes choſes. O vous! qui ſur le refus que le Ciel vous fit d'un petit chien (*c*) pour vous ſervir de Directeur, avez rugi comme un lion, hurlé comme un loup, beuglé comme un bœuf, grincé les dents comme un damné, & failli de vous jetter de déſeſpoir par une fenêtre. O vous! qui après une ſi terrible épreuve êtes parvenu à un tel degré d'amour de Dieu (*d*), que les flammes vous ſortoient par la tête. O vous! qui avez converti les pécheurs par mille tours tout-à-fait gentils; comme en vous jettant dans

(*a*) *V. Les Auteurs de ſa vie.*
(*b*) ORLAND. *ubi ſub.*
(*c*) ORLAND. *ubi ſup.*
(*d*) RIBADEN. *ubi ſup.*

des étangs glacés (*a*), en jouant au billard (*b*), ou enlevant les femmes à leurs maris (*c*), pour qu'elles vécuſſent en chaſteſté. O vous! qui avez été la terreur & le fléau des Démons, des loups-garous, des eſprits-follets, & qui chaſſiez les premiers en récitant Virgile (*d*). O, vous! qui avez eu le honheur de voir la Sainte Trinité (*e*) en corps & en ame, lorſque vous étiez encore ſur la terre, & qui, indépendamment d'un bienfait ſi rare, avez encore eu autant de viſions, d'apparitions, de révélations, (*f*) que tous les Anachoretes de la Thébaïde. O vous! qui, par un prodige inoui, avez fait une viſite, ſans quitter Rome (*g*), à votre diſciple Keſſel à Cologne. O vous! qui avez rendu Liſan le pendu à la vie (*h*); rendu un borgne aveugle (*i*), & reſſuſcité une poule (*k*) qui puoit. O vous! qui, par des marques ſi éclatantes d'une

---

(*a*) *V. les Œuvres de* M. DE LAUNOY.

(*b*) RIBAD. *ubi ſup.*

(*c*) ORLAND. & MAFF.

(*d*) TURRIAN, *ſur S. Ignace.*

(*e*) (*f*) (*g*) (*h*) (*i*) (*k*) *V. les Auteurs de ſa Vie.*

ſainteté extraordinaire, avez mérité d'être le Pere, le Fondateur, l'Inſtituteur, le Conſervateur d'une ſociété de ſaints Perſonnages, qui, par leur vie archangélique, ſont devenus ici-bas les Seigneurs, les modérateurs de toutes choſes, & les fléaux de ceux qui encourent votre indignation. O vous! qui êtes autant au-deſſus des neuf Chœurs des Anges, que le Grand-Turc eſt au-deſſus de votre ſerviteur & compatriote, Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajalos. O Patriarche des Patriarches! neuf mille ſix cents onze fois plus Patriarche qu'Abraham! daignez jetter un œil de pitié ſur tous les humains dans cette nuit déſaſtreuſe & effroyable, où tous les éléments ſe confondent, où le Ciel & la terre enflammés ſont une eſquiſſe du dernier des jours. Daignez, dis-je, jetter un regard compatiſſant ſur tous vos ſerviteurs; nommément ſur mon doux maître, Mathieu le Philoſophe, ſur le vertueux Pere Jean de Domfront, ſur mon ami Jérôme & ſur moi. Ne permettez pas que nous périſſions pour avoir mangé un gigot de mouton, une poularde & ſix côtelettes la veille de l'Aſſomption : rognez les griffes de Satan qui ſe prépare à nous agripper : reverrouillez les portes de l'abyme

qui eſt prêt à nous engloutir : détournez la foudre !... A ces mots, le tonnerre éclatant d'une force épouvantable, perça le toît & le plancher de la chambre, & briſa en mille pieces la table autour de laquelle nous étions.

A ce ſpectacle effrayant, Diego tomba par terre, & foira dans ſes chauſſes. Pére Jean, plus irrité de l'incongruité du foireux qu'épouvanté du coup de tonnerre, prit l'Eſpagnol par le collet, le jetta au milieu de la cour, & ferma la porte. Enſuite ayant rallumé la chandelle, il prit une bouteille qui étoit ſur la cheminée, la vuida d'un ſeul trait, & nous dit en ſe raſſeyant : Je voudrois bien ſavoir où vous avez pêché cet original : il eſt, par la corbieu, fou. J'ai eu la patience d'écouter ſon impertinente priere à S. Ignace : mais, vertu de froc ! foirer en préſence de Pere Jean ! je ne le ſouffrirai jamais. — Tout le monde n'eſt point ſi intrépide (*a*) que vous, lui dis-je ; l'épouvante

(*a*) L'intrépidité eſt une force extraordinaire de l'ame, qui l'éleve au-deſſus des troubles, des déſordres, & des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle : & c'eſt par cette force que les Héros ſe maintiennent en un état paiſible, & conſervent l'uſage libre de leur rai-

fait certains effets sur l'un qu'elle ne fait pas sur l'autre. Il y a mille personnes à qui il en seroit arrivé autant, en voyant le tonnerre tomber à leurs pieds. Au reste, il seroit à propos d'avertir l'hôte de cet accident, la foudre pourroit bien avoir mis le feu au grenier. — Ma foi, dit Pere Jean, tant pis pour le grenier. Je ne me mêle point des affaires d'autrui ; faites-en de même ; & songeons à vuider les six flacons qui sont-là sur ce buffet. Mais je ne puis revenir de cet original !

Mon cher oncle, dit le Compere, il faut en avoir pitié. Les Jésuites & la superstition lui ont fêlé le timbre, ainsi qu'à bien d'autres : il est confit dans une piété si puérile, si ridicule ; il est plongé dans une ignorance si crasse, qu'il cite à tort & à travers l'Ecriture, les Légendes, son Recteur des Jésuites de Saragosse, & dans des circonstances si peu analogues à ses citations, qu'il me fait rire quelquefois, & met en colere mon Compere Jérôme. Au reste, c'est un assez bon garçon, qui m'est fort attaché, & que je garde parce

---

son dans les accidents les plus surprenants & les plus terribles.

Réflexions & Max. morales, p. 78.

que je lui fais faire par principe de Religion & par bêtiſe, tout ce qu'un homme d'eſprit pourroit faire par principe de Philoſophie. — Je lui pardonne donc, dit Pere Jean; mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit un original. A propos, mes enfants, vous allez en Hollande? — Oui, répondit le Compere. — Hé bien, reprit Pere Jean, je vous accompagnerai juſques-là: alors je continuerai ma route pour la Ruſſie; & ſi vous voulez faire ce voyage avec moi, il ne tiendra qu'à vous. — Très-volontiers, dit le Compere, à Dieu ne plaiſe que je rejette une telle propoſition. La fortune a voulu que je retrouve un oncle ſi chéri, ſi reſpectable, je ne l'abandonnerai de ma vie. — Dès ce moment, tous nos biens furent déclarés communs; nous nous promîmes une fidélité à toute épreuve, nous cimentâmes notre union en vuidant le reſte de nos flacons, & nous conclûmes de finir la ſoirée par chercher Diego, qui n'avoit point reparu depuis la fin de ſon Oraiſon.

Après quelques perquiſitions inutiles, nous fûmes contraints de mettre l'hôte & tous ſes gens en œuvre pour retrouver le pauvre Eſpagnol; l'on parcourut toutes les granges, toutes les écuries, tou-

tes les caves, tous les greniers de la maiſon ; l'on s'égoſilloit à crier : Diego, Seigneur Diego, où êtes-vous ? — Point de Diego. Enfin, l'on déſeſpéroit de le trouver, lorſqu'on le découvrit dans un poulailler, où il s'étoit tapi parmi une quarantaine de poules.

Ayant raſſuré l'Eſpagnol le mieux qu'il nous fut poſſible, il ſortit de ſon réduit. Deux vigoureuſes ſervantes lui écurerent le ſeſſier, il changea de chauſſes, il rentra dans la chambre ; & Pere Jean lui dit : L'ami Diego, en conſidération du récit que ton Maître m'a fait de ton mérite ſingulier, je te pardonne l'incongruité de ton derriere. Je te déclare que tu es compris dans l'alliance qui vient d'être contractée entre mon neveu, Jérôme & moi ; que tu auras voix en Chapitre ainſi que chacun de nous ; que je te prends ſous ma protection ſpéciale en tout, par-tout, contre tout, fût-il contre Lucifer. — Ah ! très-vénérable Pere Jean ! s'écria Diego en ſe jettant à deux genoux, après mon maître que voilà, vous ſerez déſormais celui que j'aimerai le plus ſur la terre. Tous les jours de ma vie, à commencer dès ce moment, je réciterai cinq *Pater* & cinq *Ave Maria* à l'honneur de Sainte Barbe, pour qu'elle daigne vous conſer-

ver dans le sentier de la vertu, & qu'elle vous préserve de mort subite, ainsi qu'elle fit autrefois Auduin le Chartreux lorsqu'il tomba dans la neige (*a*). Je prierai Saint Cassien, dont l'Eglise célebre aujourd'hui la fête, qu'il veuille vous accorder joie, santé, richesse, & qu'il vous fasse élire Pape un jour : car le Ciel m'a révélé dans le poulailler, que vous étiez le seul qui méritiez de remplir un poste si important, & qu'il ne falloit pas moins que votre vigueur, votre fermeté, votre exemple, pour réformer certains petits abus qui commencent à se glisser parmi les Pasteurs de la bergerie du Seigneur. — Lorsque Diego eut fini de parler, chacun fut se coucher : & le lendemain de grand matin nous partîmes de Senlis.

(*a*) Un *Chartreux* nommé *Auduin*, étant un jour tombé dans un précipice rempli de neige, y fut conservé en vie l'espace de quatre mois par l'intercession de *Sainte Barbe*. Au bout de ce temps-là, il sortit du précipice, se confessa, communia, & mourut aussi-tôt.

V. TILMAN, *Bredenbach. Sac. Coll. Lib. IV. item, Chronic. Carthus. Lib IV. Cap. III.*

CHAPITRE XII.

Notre arrivée à Mons, Capitale du Hainaut Autrichien ; accident fâcheux qui nous arrive dans cette Ville, & les ſuites qu'il eut.

IL ne nous arriva rien de remarquable dans notre route, juſqu'à Mons, Capitale du Hainaut, & la premiere ville étrangere que nous rencontrâmes après être ſortis des terres de France.

Lorſque nous fûmes aux portes de cette ville, l'Officier de garde nous demanda en mauvais François qui nous étions ? d'où nous venions ? où nous allions ? Pere Jean qui ſavoit que dans ce pays-là l'on eſt aſſez ſcrupuleux ſur l'article des voyageurs, répondit que nous venions de Valenciennes, & que nous étions bourgeois de la ville. L'Officier qui ne nous connoiſſoit pas, nous laiſſa entrer.

Diego qui étoit demeuré derriere, ſans que nous nous en fuſſions apperçu, arriva quelques minutes après, & l'Officier lui fit les mêmes queſtions qu'il nous avoit faites. L'Eſpagnol, fier de la protection que

Pere Jean lui avoit promiſe à Senlis, répondit en enfonçant ſon chapeau : Je m'appelle Dom Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajalos ; je ſuis un Gentilhomme Eſpagnol, né à Bilbao en Biſcaie ; je fus jadis l'éleve du très-chaſte & très-vertueux Pere Recteur des Jéſuites de la ville de Saragoſſe en Aragon ; le Page chéri de ſeu Monſignor Hercule-François-Marie Tangarini, Evêque de Manſoura en Manſourie ; aujourd'hui j'ai l'honneur d'être le ſerviteur du célebre Mathieu, Patriarche du bon ſens ; le compagnon de ſon Compere Jérôme ; l'ami, le protégé de l'intrépide & reſpectable Pere Jean de Domfront, qui a été Grenadier, Capucin, Juif, Hérétique, Quaker & Athée, & qui, par la grace de Dieu, eſt aujourd'hui meilleur Chrétien que notre Saint Pere le Pape, ou peu s'en faut. — L'Officier, qui étoit un Allemand, n'entendant rien au diſcours de Diego, le fit mener par deux fuſiliers chez le Commandant de la Place.

Ce Commandant, qui étoit un vieux Papa à demi-ſourd, ne comprenant pas mieux le François que l'Officier, fit approcher l'Eſpagnol pour entendre ce qu'il diſoit. Celui-ci lui cria à l'oreille ce qu'il avoit débité à l'Officier. Le Commandant croyant qu'il lui diſoit des ſottiſes, tomba

ha fur le harangueur, le régala de quelques coups de canne, & l'envoya en prifon.

Une demi-heure après cette fcene finguliere, le vieux Allemand fit ramener Diego devant lui, & l'interrogea dérechef; l'Eſpagnol tint le même diſcours, & ajouta que le Patriarche Mathieu, le reſpectable Pere Jean, & l'ami Jérôme étoient dans la ville.

Le Commandant ayant compris ces derniers mots, nous fit chercher. Lorſqu'on nous eut trouvés & conduits devant lui, il nous demanda qui nous étions, quel étoit notre pays? Le Compere Mathieu lui répondit avec gravité que nous étions Philoſophes, & que n'étant ſoumis à aucunes Loix, ni à aucun Gouvernement, nous n'étions pas plus d'un pays que d'un autre. Là-deſſus on nous envoya au cachot.

Le Commandant ne s'étant jamais trouvé dans le cas d'avoir affaire à des Philoſophes, tint un Conſeil de guerre pour ſavoir ce qu'il devroit faire de nous. Il fut conclu que l'on devoit nous examiner à fond; que ſi nous étions des eſpions, il falloit nous faire pendre; ſinon, que nous recevrions chacun vingt-cinq coups de bâton, & que nous ſerions chaſſés de la

ville, pour nous apprendre à respecter les usages établis dans les pays où nous nous trouverions désormais.

Le lendemain de ce Conseil de guerre, le Commandant nous fit amener devant lui, nous fit reprocher par un Auditeur d'en avoir imposé à notre arrivée à l'Officier de garde, d'avoir insulté Son Excellence, & nous fit demander nos passe-ports : le Compere & moi présentâmes les nôtres, qui furent rejettés comme invalides & surannés ; Pere Jean & Diego n'ayant rien de mieux à montrer, le Commandant conclut que nous étions dans le cas d'être traités comme espions.

A ce mot le Compere Mathieu s'écria : Quoi ! l'on traiteroit des gens tels que nous comme espions, sous prétexte que nous sommes entrés dans cette ville sans être munis de passe-ports valables ! n'est-il point libre à tout homme, sur-tout à un Philosophe, de parcourir la terre entiere sans être tenu de rendre compte à qui que ce soit de ses intentions & de ses démarches ? Par quel droit Monsieur le Commandant s'arroge-t-il le pouvoir d'interdire l'entrée d'un pays à un étranger qui n'est pas muni d'un vain papier, lequel ne rend ni ses vues ni ses intentions meilleures ? un chacun ne porte-t-il pas

ſur ſon front le paſſe-port de la Nature ? Lorſqu'un homme en voit un autre aller, venir, agir, ne doit-il point penſer qu'il ne fait qu'uſer de la liberté naturelle, à laquelle ni Prince, ni Roi, ni tel autre Uſurpateur d'une autorité injuſte & barbare, n'a aucun droit de s'oppoſer ? O Liberté chérie ! l'eſclavage & l'intolérance t'ont bannie de la terre ! — Monſieur le Philoſophe, dit l'Auditeur, comme M. le Commandant a paſſé ſa jeuneſſe à être Fifre & enſuite Tambour, il n'a point eu l'occaſion d'apprendre ce que c'eſt que cette liberté naturelle dont vous parlez : depuis ce temps-là, il fut occupé à remplir les devoirs des différents grades par leſquels il a paſſé, & n'a point eu le loiſir de s'inſtruire davantage ſur cet article. Mais il eſt Commandant ; & en cette qualité, il a ordre de ne laiſſer entrer aucun étranger en cette ville ſans paſſe-ports ſuffiſants, ou ſans produire quelque honnête bourgeois qui réponde de ſa perſonne, & qui rende raiſon des motifs qui l'amenent ici. Ces précautions ont été dictées par la prudence. Nous ſommes voiſins de la France, & à la veille d'une guerre avec elle ; nous ne ſaurions trop nous précautionner contre les entrepriſes que cette

Puiſſance pourroit former contre cette ville, qui eſt une des clefs du pays; d'ailleurs, cet uſage eſt fondé ſur un droit naturel & propre à chaque Nation en particulier, lequel eſt de prendre chez elle telles meſures qu'il lui plaît pour ſon bien-être & ſa conſervation, ſans devoir en rendre compte à perſonne. — Voilà donc les raiſons, dit le Compere, que vous avez à alléguer pour appuyer vos injuſtices & vos vexations? ô Nations policées!.... Hélas! divine liberté! quand eſt-ce que..... Le Compere alloit continuer; mais le Commandant fit ſigne à la garde qui nous avoit amenés, de nous reconduire au cachot.

Le lendemain nous fûmes préſentés dérechef devant le vieux Allemand, qui nous interrogea chacun en particulier. Le Compere lui tint à peu près le même diſcours que la veille, & l'envoya promener; Pere Jean voulut le battre; Diego le traita d'hérétique, & moi je dis qu'ils avoient raiſon tous trois. — Après cet examen, nous fûmes renvoyés en priſon.

Quelques jours après, l'Auditeur dont j'ai parlé plus haut, vint nous annoncer que l'on n'avoit rien trouvé à notre charge touchant l'eſpionnerie; mais que com-

me nous étions des impertinents qui avions menti à l'Officier de garde, qui avions perdu plusieurs fois le respect à Son Excellence, qui l'avions insultée, nous étions condamnés à passer une *Rousle* (*a*) sur la place d'armes de la ville. A cette terrible nouvelle, Diego se mit en prieres, le Compere pesta de plus belle contre la persécution & la tyrannie; Pere Jean se fit apporter un baril de bierre, & but le reste de la journée & toute la nuit; pour moi, je m'endormis, en attendant le régal que l'on destinoit à nos épaules.

Le lendemain matin un détachement de cinquante Grenadiers vint nous prendre, pour nous mener où l'on nous attendoit. L'Officier qui commandoit cette troupe, nous dit en sortant de la prison, de nous réjouir; qu'au-lieu de 800 hommes que l'on avoit commandés pour l'exécution, il n'y en auroit que 780; qu'au-lieu de six tours que nous devions passer, nous n'en passerions que cinq; & que par le calcul qu'il avoit fait, nous ne recevrions chacun que quinze mille six cents

(*a*) C'est ainsi que les Allemands nomment le châtiment qu'on appelle en France *passer par les baguettes*.

coups d'étrivieres, au-lieu de dix-neuf mille deux cents que nous aurions reçus, ſi le Pere Confeſſeur de Son Excellence n'eût intercédé pour nous, & ne l'eût porté à adoucir notre ſentence.

Cette épouvantable conſolation fit un tel effet ſur mon individu, qu'à l'inſtant les nerfs de ma jambe gauche ſe retirerent; & je ſuis demeuré boîteux depuis ce temps-là. Comme ceci eſt un fait conſtant, je prie en paſſant Meſſieurs les Phyſiciens d'exercer leurs ſpéculations ſur un phénomene auſſi ſingulier.

Au bruit qui s'étoit répandu qu'on alloit vergeter l'omoplate de quatre Philoſophes, qui ne reconnoiſſoient point de Loi, qui n'étoient d'aucun pays, il s'étoit aſſemblé un peuple innombrable, pour aſſiſter à l'exécution de quatre hommes qu'il s'étoit figuré devoir être extraordinaires, & autrement faits que d'autres.

C'étoit au milieu de cette multitude que nos gardes nous conduiſoient. Pere Jean fumant ſa pipe marchoit le premier d'un pas grave & aſſuré; le Compere le ſuivoit en jurant; Diego prioit, & moi je pleurois. Nous approchions de l'endroit fatal; ſix ou huit maudits tambours préludoient déja la marche qu'ils alloient battre pendant le régal dont on ſe promet-

toit d'honorer notre Philoſophie, lorſque tout-à-coup Pere Jean renverſa quatre Grenadiers de ſa droite, fendit la preſſe, le Compere & Diego le ſuivirent, j'en fis de même, & en quatre pas nous nous trouvâmes dans une Egliſe, vis-à-vis de laquelle nous venions d'arriver (*a*), & d'où nos gardes n'oſerent nous tirer.

Lorſque nous fûmes dans ce lieu, Pere Jean s'écria : Par la vertu de Saint Adhelme ! je ſavois bien que je me tirerois de cette affaire-ci. Un homme tel que moi ne perd jamais la tête, dans quelque péril qu'il ſe trouve. Vivent les gens d'eſprit, morbleu ! Pour toi, dit-il au Compere, tu aurois juré long-temps, avant que tes imprécations nous euſſent épargné la millieme partie des coups que nous allions recevoir. Et toi, pieux bavard, dit-il à Diego, j'ai bien voulu être ton ami, ton protecteur ; je le ſerai même toujours, mais c'eſt ſous cette condition, que de ta vie tu ne compromettras la perſonne

(*a*) Dans le temps que cette aventure arriva, les Egliſes, les Couvents, les Cimetieres des Pays-Bas Autrichiens étoient des aſyles pour certains criminels. Mais il s'eſt fait depuis quelque changement à ce ſujet.

de Pere Jean avec les Commandants Allemands. — Diego recut cette mercuriale les yeux baiſſés, fit une profonde inclination, & continua ſa priere que l'événement n'avoit point interrompue.

Nous fûmes à peine une heure dans cet aſyle, que nous nous vîmes fournis de vivres au moins pour quinze jours. Dans l'après-midi, un honnête cordonnier nous apporta plus de cent quatre-vingt florins d'une quête qu'il avoit faite pour des pauvres Philoſophes qui étoient en franchiſe : il nous dit que les Confréries de l'Egliſe où nous étions, s'intéreſſoient pour nous auprès de Son Excellence, & qu'elles eſpéroient d'obtenir inceſſamment notre délivrance. Nous remerciâmes le cordonnier, & il partit.

Vers le ſoir, le Curé de cette Egliſe vint nous voir : comme il nous trouva cauſant, il nous dit d'un ton bruſque, que nous devrions bien reſpecter le lieu où nous étions, & nous ſouvenir que Dieu y étoit préſent. — Monſieur le Curé, dit le Compere, Dieu n'eſt pas plus préſent en ce lieu qu'ailleurs. C'eſt un Etre parfait, immenſe, que rien ne peut contenir que ſa propre immenſité ; il ne peut ſe diviſer, ni s'étendre, ni ſe reſtreindre dans aucun lieu. — Tu es donc un hé-

rétique? dit le Curé. — Je ne ſuis ni hérétique, ni orthodoxe, répondit le Compere : je n'endoſſe aucune livrée de parti; je ſuis ce que tout le monde devroit être, je ſuis Philoſophe. — D'où vient donc l'aſyle dont tu jouis, maraud? — Il vient, répliqua le Compere, de l'ignorance & de la méchanceté des hommes. L'établiſſement que Moïſe (*a*) a fait des aſyles pour des perſonnes entiérement innocentes, eſt une preuve de ce que je viens d'avancer. Si une perſonne avoit commis un homicide innocemment, devoit-il chercher d'aſyle ailleurs qu'aux pieds de la Juſtice, & d'autre protection que celle des Loix? Mais de tout temps les hommes ont été ſots, injuſtes, méchants, & les Loix tyranniques ou inſuffiſantes. Ce n'eſt pas tout : indépendamment de la cauſe vicieuſe qui a produit l'établiſſement des aſyles, ces aſyles ſont devenus eux-mêmes la ſource d'une infinité d'abus affreux : les plus grands ſcélérats y furent à l'abri de toutes pourſuites, & exempts de toute peine (*b*). N'al-

(*a*) *V.* ce que dit là-deſſus GROTIUS, *Lib. II, Cap. XXI*, §. 5, & LE CLERC *ſur les Nombres. XXXV.* 6.

(*b*) *V. l'Hiſt. de l'Acad. des Inſcript. &c. Tom. V. Edit. de la Haye*, *p.* 52 *& ſuiv.*

lons point chercher des exemples chez les Payens ; arrêtons-nous au Chriſtianiſme. Pour le peu que vous ayiez lu ailleurs que dans votre bréviaire, Monſieur le Curé, vous aurez vu que la coutume ayant, dès le regne de l'hypocrite Conſtantin, fait regarder les Egliſes comme des lieux de refuge, Théodoſe & ſes ſucceſſeurs furent obligés de reſtreindre ce privilege qu'on avoit étendu à des gens indignes de toute protection. Mais ces Loix, ni celles que Juſtinien fit là-deſſus long-temps après, ne furent point des barrieres aſſez fortes pour empêcher que vous autres Meſſieurs les Eccléſiaſtiques, ne fiſſiez ſervir le progrès d'un abus ſi énorme au deſſein d'établir votre propre domination, & d'attenter ſur le droit du Magiſtrat. Il eſt vrai que c'étoit un ſerpent qui vouloit dévorer l'autre ; mais ce ne fut pas moins un grand mal : car plus il y a de ces ſortes de bêtes ſur la terre, plus on riſque d'en être mordu. Vous aurez encore lu, Monſieur le Curé, que les Conciles ouvrirent l'aſyle à toutes ſortes de criminels, & le leur aſſurerent par les foudres de l'excommunication, qu'ils lancerent contre ceux qui les en oſeroient tirer ; que nos Souverains Seigneurs & Maîtres, les Papes de Rome, ne manque-

rent point de pouſſer auſſi loin qu'ils purent l'immunité de ces lieux, que leur prétendue ſainteté devroit faire regarder comme ſouillés par une telle protection (*a*):... Quentends-tu, interrompit le Curé, par ce fatras de rapſodies dont tu m'ennuyes? — J'entends, dit le Compere, qu'il eſt étonnant qu'on ait établi des aſyles pour recevoir un homme, qui, après avoir commis innocemment quelque crime, fuit les pourſuites de la Juſtice, comme celles d'une bête féroce; qu'il eſt encore étonnant de ce que ces lieux deſtinés à être le refuge des malheureux, ſoient devenus celui des plus grands ſcélérats; j'entends enfin qu'il eſt ſurprenant que des Magiſtrats, aſſez ignorants ou aſſez méchants pour confondre l'innocent

(*a*) *V.* JACQUES GODEFROI *ſur le Code Théodoſien*, *L. IX. Tit. XLIV & XLV. Tom. III. pag.* 356 *& ſeqq.* — BUDDÆUS, *Juriſp. Hiſt. Specim.* §. 15 *& ſeqq.* — THOMASIUS, *Not. in* LANCELOT, *Lib. II. Tit. XX. pag* 1038 *& ſeqq.* — HERTIUS, *Diſſ. de Superiorit. Territor.* §. *n.*

Ceux qui voudront voir ce qui concerne le Droit d'Aſyle, que les Ambaſſadeurs s'attribuent, pourront conſulter THOMASIUS, *Diſſ. de jure aſyli*, *Legat. Ædibus Compet.*, *&* le *Traité de* BYNKERSHOEK, *du Juge compétent des Ambaſſadeurs*, *Chap. XXI.*

avec le coupable, ſoient aſſez ſots, aſſez foibles, pour reſpecter le vain aſyle d'un lieu qui n'a par lui-même, & qui ne peut recevoir de Dieu ni des hommes, l'impertinent privilege de mettre l'innocence à couvert d'être traitée comme le crime, & le ſcélérat à l'abri de la punition de ſes forfaits. — Je l'avois bien penſé, s'écria le Curé en s'en allant, que tu étois un maudit hérétique !

Lorſque le Curé fut parti, Pere Jean dit au Compere : Sais-tu bien, mon neveu, que tu déraiſonnes, & que le galimathias dont tu viens de régaler ce Prêtre pourroit, en certaines occaſions nuire à notre Philoſophie ? — Je le ſais auſſi bien que vous, mon oncle, répondit le Compere : mais comme je me ſuis apperçu d'abord que ce Curé n'eſt qu'un ignorant, je n'y ai point regardé de ſi près. Je réſerve à raiſonner en forme, lorſque j'aurai affaire à des perſonnes raiſonnables. — Hélas ! dit Diego en s'adreſſant au Compere, eſt-il poſſible que les grands hommes ayent auſſi leurs moments de foibleſſe & d'aveuglement ! Vous venez de dire que Dieu n'habite point ici préférablement à d'autres lieux ; à la bonne heure, c'eſt que vous ne l'y voyez pas. Mais les Saints ! mon cher Maître, les Saints ! pourriez-

vous dire auſſi qu'ils ne ſont point ici plutôt que dans d'autres lieux ? Ne voyez-vous pas là-haut S. Laurent avec ſon gril, S. Crepin avec ſon tranchet, Ste. Anne avec ſa quenouille, Ste. Apolline avec ſa mâchoire, S. Pierre avec ſes clefs, St. Paul avec ſon ſabre, S. Antoine avec ſon cochon, & S. Martin qui fait l'aumôme au Diable ? Ne voyez-vous point là-bas S. Corneille, au cou duquel pend une hardellée d'*ex voto*, qu'on prendroit pour les breloques d'un opérateur, ſi l'on ne ſavoit qu'il y a une terrible différence entre les opérations miraculeuſes d'un Saint, & les preſtiges d'un charlatan ? Ah, mon maître ! mon cher maître ! ſi ce Curé que vous venez d'irriter, s'aviſoit de nous excommunier tous, que deviendrions-nous ? nous deviendrions abominables aux yeux de Dieu, en horreur aux bons Catholiques, & auſſi maigres (*a*) que des chats dans la ſaiſon des grenouilles. — Aurastu bientôt fini ? dit Pere Jean à l'Eſpa-

(*a*) C'eſt une croyance aſſez généralement reçue parmi ceux de la Communion de Rome, que les perſonnes excommuniées deviennent pâles, maigres, languiſſantes, étiques, cacochymes, & qu'ils périſſent miſérablement au bout d'un certain temps.

gnol : je croyois que cette affaire-ci t'auroit rendu plus raiſonnable ; mais à ce que je vois, c'eſt de mal en pis avec toi. — En conſéquence de l'ordre de Pere Jean, Diego ſe tut.

Lorſque la nuit fut venue, nous ſoupâmes ſur les proviſions que l'on nous avoit fournies, & nous fûmes nous coucher dans une vieille Chapelle, où les marguilliers nous avoient fait apporter quelques bottes de paille. Le lendemain de grand matin, nous apprîmes que notre grace étoit accordée, & que nous pouvions partir. Un Sergent & huit fuſiliers qui nous attendoient à la porte de l'Egliſe, nous entourerent à notre ſortie, nous conduiſirent hors de la ville ; & le Sergent nous ſignifia, en nous lâchant, que M. le Commandant nous défendoit, ſous peine de la vie, de remettre le pied dans Mons.

Lorſque nous fûmes libres, le Compere Mathieu nous dit en ſoupirant : Je partirois content de cette ville, ſi J'avois eu le temps de dire ma penſée à ce Commandant Allemand : j'euſſe volontiers paſſé la moitié de la Rouſle qu'on nous deſtinoit, pour avoir pu lui faire une diſſertation en regle ſur le droit de la nature, & ſur le prétendu droit des gens ; & lui prouver qu'il n'eſt qu'un ſot, qu'un bru-

tal, un vil inſtrument de la tyrannie du plus fort. Mais il nous fit retirer au moment que j'allois lui débiter tout ce qui me venoit dans l'eſprit là-deſſus. Ah, mon cher oncle ! ſi nous ſommes dans le cas de trouver ſouvent des animaux ſemblables ſur la route de Ruſſie, il vaut mieux retourner en France. — Pere Jean répondit que le malheur qui venoit de nous arriver, ne devoit ſon origine qu'à l'imprudence de Diego ; que comme il eſpéroit qu'il ſeroit plus ſage par la ſuite, nous pouvions hardiment continuer notre route, en laiſſant toutefois les villes Autrichiennes hors de notre chemin. Le Compere conſentit à la propoſition de ſon oncle : mais il témoigna quelque peine de ne point voir Bruxelles, Louvain & Anvers, avant d'arriver en Hollande. Pere Jean s'appercevant du chagrin de ſon neveu, dit qu'il n'y avoit point grande perte en cela : que les Brabançons, en général, ainſi que les Flamands leurs voiſins, quoique fort honnêtes gens, étoient le peuple le plus ſot, le plus vain, le plus ſuperſtitieux de toute l'Europe. Que pendant que l'on voyoit s'élever de temps en temps chez les autres nations, même en Eſpagne, quelque génie ſublime, ſoit dans la Littérature, les Arts ou la Philoſophie,

ces animaux Belgiques croupiſſoient encore dans la plus craſſe ignorance, dans une léthargie, dans une indolence qui fait honte à l'humanité : que les prétendus beaux-eſprits qui ſe trouvoient parmi eux, n'étoient que de pitoyables bavards, que le plus petit Philoſophe crotté, qui court les rues de Paris, mettroit à *quià*. Il ajouta que ſi le haſard venoit à y produire quelque bon fruit, la ſuperſtition l'étouffoit auſſi-tôt ; que les Prêtres & les Moines y étoient trop nombreux & trop conſidérés : que l'*Univerſitas Alma Lovanienſis*, au-lieu de donner à ſes éleves des principes qui puſſent élever leur eſprit au moins juſqu'au ſens commun, étoit un cloaque d'inepties & d'abſurdités, un réceptacle de mille ſubtilités ſcholaſtiques & ridicules, où un jeune homme, qui auroit les moindres diſpoſitions en y arrivant, ſe pervertiroit le jugement ſans reſſource, & deviendroit incapable du moindre raiſonnement. Que pour ce qui étoit d'Anvers, tout ce qui y reſpiroit ne méritoit point d'être vu : que ce qui pouvoit y intéreſſer un galant homme, étoient les Peintures exquiſes que l'on y voyoit, des Rubens, des Vandyck, des Jordans, de ces Peintres admirables qui, après avoir illuſtré leur ſiecle & leur patrie, ont fait

place à un tas de miſérables barbouilleurs, à des rapetaſſeurs de vieilles croûtes, à d'indignes charlatans, qui trompent impudemment le trop crédule étranger (*a*), en lui vendant de mauvaiſes copies ou quelques enſeignes à bierre, pour des tableaux originaux.... Savez-vous, mon cher oncle, interrompit le Compere, que ce que vous dites-là touchant la vente d'une choſe pour une autre, eſt contraire à la bonne Philoſophie? — Ma foi, je n'y ſongeois pas, dit Pere Jean: or çà, que les Brabançons, les Flamands, les Anverſois aillent à tous les Diables: je n'en parle plus. Continuons notre route: nous parlerons à notre aiſe, lorſque nous ſerons arrivés à notre deſtination.

(*a*) Je n'ai pu comprendre pourquoi Pere Jean s'emportoit plutôt contre les Barbouilleurs d'Anvers que contre les Barbouilleurs des autres Pays. Il eſt vrai que dans cette ville, il y en a quinze contre un ailleurs. Mais eſt-ce aux Barbouilleurs ſeuls qu'il faut s'en prendre, s'il y a tant de tromperie dans le commerce des tableaux? Anvers, ainſi que bien d'autres villes, ne fourmille-t-il pas d'une quantité d'autres Brocanteurs de tableaux, qui ne ſont pas Barbouilleurs? Comme Pere Jean n'étoit point un homme à ſe laiſſer trop queſtionner, je n'oſai lui demander la raiſon de cette préférence.

Nous continuâmes effectivement notre route, & cela avec tant de diligence, qu'en trois jours & demi nous arrivâmes à Amſterdam.

CHAPITRE XIII.

Rencontre d'un ancien ami de Pere Jean. Repas chez deux Négociants François.

EN entrant dans la ville d'Amſterdam, un homme habillé de brun, portant une petite perruque ronde, accourut ſauter au cou de Pere Jean, l'embraſſa trois ou quatre fois, & lui dit : Eſt-ce bien toi, mon cher Pere Jean ! comment te portes-tu ? & qu'as-tu fait de ma femme ? A ce mot, Pere Jean s'écria : Par la freſſure de notre S. Pere le Pape ! c'eſt mon ami Vitulos : ma foi, je me porte comme le Pont-neuf : pour ta femme, le Diable ſait où elle eſt. Le Pere Prieur des Grands Carmes de Rome me l'a ſoufflée, comme je te l'avois excroquée. Que le Ciel en ſoit béni ! j'ai éprouvé dans cette occaſion la vérité du proverbe, qui dit, *que nous ſerons meſurés de la même meſure dont nous meſurons les autres :* mais j'en ſuis tout con-

ſolé. — Et moi je n'en ai jamais été attriſté, dit Vitulos : tu m'as défait d'un fardeau qui me peſoit terriblement ſur les bras. Si tu ne m'avois point enlevé cette ſorciere à tous les Diables, je l'aurois noyée un jour ou l'autre. Vive la communauté en toute choſe! Morbleu! le droit de propriété eſt un droit inventé par Beelzebuth pour faire enrager les hommes. La poſſeſſion d'un bien tourmente, fatigue, ennuye le poſſeſſeur, ou tente, ou fait tort à celui qui ne le poſſede pas.— Oh! oh! dit le Compere, Monſieur eſt Philoſophe, à ce que je vois? — Oui-da, répondit Vitulos, & de la plus fine eſpece, même. Ce n'eſt pas ce dont il eſt queſtion pour le préſent; où allez-vous loger? — A la Ville de Lyon, dit Pere Jean. — Fort bien, reprit Vitulos; j'y ſuis logé auſſi : allons, partons. Ce ſoir je vous mene tous ſouper dans la meilleure compagnie du monde, où la liberté, l'enjouement & le plaiſir le diſputent avec la bonne chere : car je ſuppoſe que ces Meſſieurs qui accompagnent mon ancien camarade, ſont de ſes amis. — Vertu de froc! dit Pere Jean, crois-tu que je voyage avec mes ennemis? Ce joli drôle que tu vois, eſt mon neveu; c'eſt l'arc-boutant du bon ſens, & le reſtaurateur de la Phi-

loſophie : voilà ſon compatriote & Compere, Jérôme : ce long flandrin efflanqué, avec ſa phyſionomie de brebis, eſt le Seigneur Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Mendoca, y Rioles, y Bajalos, Gentilhomme Eſpagnol, qui prie plus Dieu dans un jour, que nous n'avons fait tout le temps que nous avons été Capucins : en général, ce ſont mes intimes, mes bons amis, mes aſſociés, & qui feront auſſi les tiens, lorſque tu le voudras. — Vitulos enchanté pouſſa un cri de joie ; & ſans regarder s'il étoit au milieu de la rue, il nous félicita, & nous embraſſa tous, l'un après l'autre. Ce qui fit bien rire les gens, & ſur-tout un Boulanger, vis à-vis de la boutique duquel nous étions.

Lorſque nous fûmes arrivés à l'auberge, Vitulos nous conta qu'il étoit à Amſterdam pour certaines affaires qui concernoient la Philoſophie : qu'il avoit des liaiſons fort étroites avec un nommé M. Dominus, qui étoit l'Agent des Révérends Peres Jéſuites dans ce pays-là : que quant aux perſonnes chez leſquelles il vouloit nous mener ſouper, c'étoient deux Négociants François, demeurant enſemble, ayant chacun une très-jolie femme, chez leſquels il s'étoit introduit ſous le manteau de la Franc-Maçonnerie, & chez qui il

avoit la liberté de mener deux, trois, ou quatre amis, toutes les fois qu'il y étoit invité.

L'heure du ſouper étant venue, Vitulos nous mena chez ces Meſſieurs, qui nous reçurent le plus affectueuſement du monde, ainſi que Mdes. leurs épouſes : trois autres conviés qui ſe trouvoient-là, nous firent auſſi beaucoup de politeſſes. Bref, l'on ſervit : & depuis long-temps je n'ai vu une table ſi délicatement fournie, ni de repas où régnât plus de gayeté, où il ſe dît plus de bons mots, plus de ſaillies, enfin où l'eſprit & l'enjouement ſe trouvaſſent ſi parfaitement réunis.

Lorſque le deſſert fut ſervi, l'un de nos hôtes nous dit : Meſſieurs, je vous prie de nous excuſer ſi vous n'avez point fait meilleure chere. Cependant je remercie le Ciel de ce qu'il ne nous a point fait naître trois mille ans plutôt ; car, ſi l'on en croit le bon homme Homere, le meilleur Cuiſinier de ce temps-là n'étoit point capable de faire une fauſſe-Robert. Tout ce que nous euſſions pu vous donner alors, eût été un taureau bouilli, ainſi que fit Ajax à Agamemnon ; ou deux cochons rôtis, comme fit Eumée lorſqu'il régala Ulyſſe. — Monſieur a bien des bontés, dit Diego, je prie Saint Barth.....

Monſieur a bien des bontés, aſſurément, interrompit Pere Jean ; mais ſi nous en voulons croire le bon homme Homere, il nous en contera bien d'autres. Où diable auroit-il appris ce qui ſe ſervoit ſur la table des Grands ? lui qui étoit un Poëte, &, par conſéquent ſi gueux qu'il n'a peut-être jamais mangé que des oignons, des feves & des piſtaches. — Tout beau, mon confrere, dit Vitulos, ayez meilleure opinion de Meſſieurs les Poëtes ; s'ils peuvent ignorer par état ce qui ſe ſert ſur la table des Grands, ils ont le privilege de le ſavoir par inſpiration : l'enthouſiaſme dont ils ſont poſſédés quelquefois, les éleve au rang de ces intelligences céleſtes, qui connoiſſent mille choſes ſans le ſecours des ſens, & dont les lumieres étendues ont quelque choſe de divin. Homere, par exemple, a parcouru toute la Méditerranée, & je ne ſache point qu'il ait jamais vu de tempête : voici toutefois de quelle façon il en décrit une, au 20^e^. Livre de ſon *Iliade*.

Comme la Compagnie n'entend point le Grec, je me ſervirai de la traduction de ce paſſage.

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie, Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie

Il a peur que ce Dieu dans cet affreux ſéjour
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive deſolée,
Ne découvre aux vivants cet Empire odieux,
Abhorre des mortels, & craint même des Dieux.

Si du Gué-Trouin vivoit encore, je lui défierois de peindre du moindre de ces traits les orages qu'il a eſſuyés dans le cours de ſes expéditions. (*a*). Toute-

---

(*a*) Et moi je défierois *Homere* & ſon prôneur *Pradon* de décrire, ſoit par *inſpiration* ou autrement, non pas une tempête, mais ſeulement les petits morceaux de chair qui nous pendent ſous le nez, auſſi admirablement que *Lazarelli* les a dépeints dans le Sonnet ſuivant.

Gran ſoſtegni del Mondo, almi Coglione
Del Celeſte Fattore opre ingegnoſe:
Da caricare i peccioli Cannoni,
Ond armato va l'huom, Palle focoſe,
Robuſti, ancorche neri, Pallori,
Con cui giuocan trà lor Mani, e Spoſe,
Del corpo human ſpermatici Embrione,
De Veneret, pu... Fonti amoroſe
Magazzeni vitali, ove Natura
L'human ſeme ripoſo, à i figli ſuoi

fois, mon cher camarade, les vers que je viens de réciter, ne ſont qu'un foible echantillon du paſſage original.

Mais ne reculons point juſqu'à Homere; n'allons point ſi loin, de crainte de nous fatiguer. Ne voyons-nous pas parmi les Poëtes de nos jours, (*qui, par parenthèſe, ne ſont que des Poëtereaux en comparaiſon des Anciens,*) ne voyons-nous point, dis-je, parmi nos Poëtes, les uns perchés

---

D'afficurar la ſucceſſion procura:
Ma la gloria maggior, che tutti obſcura
Ch'inciſti pregi voſtri, è l'eſſer voi
Del mio Don Ciccio Archetipo, è figura.

Ciccid. Sonn. 185.

Homere dans la deſcription qu'il fait de la mer en furie, n'a eu beſoin, comme le dit fort bien *Vitalos*, que *d'imagination*, ou plutôt de ſon imagination vive & impétueuſe. Mais le Poëte Italien reunit ici l'imagination la plus brillante à ce que l'eſprit a de plus profond, de plus exact, de plus poetique, de plus fin & de plus elegant. Ceci ſoit dit ſans faire tort à ce que *Vitalos* entend prouver à *Pere Jean*. Mais je veux faire voir en paſſant, que l'imagination eſt un foible avantage pour un Poëte, ſans l'eſprit ou le ſentiment.

Note du R. P. Gardien des Capucins de Nauſſe.

perchés au coin d'un mauvais grenier, décrire en vers pompeux, l'ordonnance, la régularité, la magnificence, la majesté d'un palais qu'ils n'ont jamais vu? la distribution, la proportion, le goût, la richesse des appartements où ils ne sont jamais entrés? la perspective riante, les chefs-d'œuvres de marbre, de jaspe, de bronze; les bosquets, les terrasses, les canaux, les fontaines, &c. qui embellissent les jardins, dont ils n'ont jamais approché? N'en voyons-nous pas d'autres, tapis dans leur galetas, & plus poltrons que le Sosie d'Amphitrion, tracer d'un crayon terrible, l'ébranlement de deux armées prêtes à se charger; la violence de leur choc, le bruit des armes, le hennissement des chevaux, les cris des combattants joints au tonnerre du canon & de la mousqueterie; l'assemblage épouvantable de fumée, de poussiere & de feu; le spectacle horrible des morts, des mourants, des corps & des membres palpitants; en un mot, l'acharnement des vainqueurs, la rage, le désespoir des vaincus, toutes les horreurs du carnage, & la suite d'un combat dont l'effroyable tableau tracé par des vers dignes d'un tel sujet, fait autant d'effet sur notre ame émue, que si nous étions les spectateurs de l'ac-

ion même. D'autres couchés sur un grabat, plus transis qu'amoureux, nous peignent d'un pinceau léger, mais plein de feu, les tendres discours, les baisers amoureux, les plaisirs vifs & doux, les ravissements délicieux de deux jeunes amants, à qui le hasard vient d'accorder, pour la premiere fois, une nuit tranquille, une nuit favorable à leurs desirs & à leurs amours. En voilà assez, je crois, pour prouver à l'univers entier, qu'en vertu du privilege de la Poésie, l'Auteur de l'*Iliade* pouvoit savoir, par une espece d'inspiration, ce qui devoit avoir été servi sur la table d'Eumée & d'Ajax, quoiqu'il vécût plus de trois cents ans après ces Héros. — L'ami, dit Pere Jean, tu ferois bien de boire un coup, car tu vas t'enrouer. Après quoi tu me dirassi, dans ces temps-là, la nature n'avoit point aussi abondamment pourvu qu'aujourd'hui les champs, les rivieres & les bois, de tous les animaux, de toutes les productions de la terre, dont nous savons si bien garnir nos tables?

Vitulos, au-lieu de boire un coup, en but deux, & continua ainsi:

La nature a été de tout temps aussi abondante, aussi variée en ses productions, qu'elle l'est aujourd'hui. Il y a eu de tout temps des gens riches, & même

des gourmands, puiſqu'Eſaü vendit ſon patrimoine pour un plat de lentilles : indépendamment des gens riches & des gourmands, il y eut auſſi des cuiſiniers. Mais ces cuiſiniers etoient tout au plus des marmitons, en comparaiſon des cuiſiniers François d'aujourd'hui, ſur-tout de ceux des Eccléſiaſtiques & des Maltôtiers ; race de gens qui ne vivent que du malheur d'autrui, ainſi que les Médecins, les Apothicaires, les Avocats, les Procureurs, & tant d'autres, qui ont la conſcience aux talons, & les ongles crochus comme les éperviers.

La cuiſine des anciens n'approcha donc jamais de la nôtre. Pour le prouver, je commence par Abraham, qui n'étoit certainement point pauvre, puiſqu'avec ſon monde ſeul, il battit le Roi Chordorlahomor & ſes trois Confreres, qui avoient eu l'audace de s'emparer des biens & de la perſonne de Loth ſon neveu ; or ce Patriarche ne donna pour tout régal aux trois anges, qui vinrent lui rendre viſite dans la vallée de Mambré, qu'un veau grillé, cinquante-ſix livres de pain cuit ſous la cendre, & quelques pintes de Boter-Melk. De tels hôtes méritoient certainement bien un régal plus honnête & plus délicat ; mais Abraham, tout hoſ-

pitalier, tout généreux qu'il étoit, ne put faire l'impoſſible (*a*).

Les Egyptiens n'étoient vraiſemblablement point gueux, puiſqu'un de leurs Rois fit délivrer pour près de quatre millions de florins d'ails, d'oignons & de poireaux, aux ouvriers qui bâtirent la grande pyramide que l'on voit encore aujourd'hui à quelques lieues du Grand Caire : à en juger par une dépenſe ſi extraordinaire pour un ſujet ſi peu important en ſoi, je répete donc que les Egyptiens devoient être des gens à leur aiſe, mais qui faiſoient très-mauvaiſe chere. Ils avoient fait des Dieux de pluſieurs animaux mangeables, ainſi que des légumes les plus néceſſaires à la marmite (*b*). D'où il réſulte

(*a*) Les Iſraëlites, poſtérieurs à ce Patriarche, ne furent point meilleurs cuiſiniers que lui. L'on ne voit dans leurs repas ni fauſſes, ni ragoûts. Leurs plus grandes délices étoient le lait & le miel.

(*b*) *Quis neſcit* ——— *qualia demens*
Ægyptus portenta colat ? Crocodilon adorat.
Pars hæc : illa pavet ſaturam ſerpentibus Ibin.
Effigies ſacri nitet aurea Cercopitheci,
Dimidio magicæ reſonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

encore une grande diminution ſur la variété, ſur la multiplicité des mêts. Car les animaux & les plantes qui avoient le bonheur d'être inſcrits dans le Catalogue de ces Dieux, étoient ſacrés, & l'on n'y pouvoit toucher. Il s'eſt même vu des occaſions, au rapport d'Hérodote & de Diodore, où la diſette fut ſi grande, que les Egyptiens ſe mangerent les uns les autres, plutôt que de mettre une de leurs Divinités au pot. De ſorte que dans ce pays-là il valoit mieux être un bœuf qu'un homme.

Pour les animaux dont les Egyptiens pouvoient manger, ils en rejettoient la tête : autant de diminué encore. Le cochon étoit réputé immonde. Delà point de hure pour eux, point de jambons, point d'oreilles; delà ni langues fourrées, ni boudins, ni ſauciſſes, ni andouilles,

---

Illic cæruleos, hic piſcem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.
Porrum & cæpe nefas violare, aut frangere morſu.

O ſanctas gentes, quibus hæc naſcuntur in hortis
Numina! lanatis animalibus abſtinet omnis
Menſa. Nefas illic fatum jugulare capellæ.

Juv. Sat. XV.

ni cervelas; point de pieds de cochons à la ſainte-Menoud, point de carré au petit lard, point d'échinées en côtelettes, point de poulets piqués, bardés, lardés, point de mêts, enfin, ſoit rôtis, ſoit à la braiſe, ſoit en ragoût, où le lard entre aujourd'hui pour le tiers de l'aſſaiſonnement.

Après avoir parlé du Patriarche Abraham & des Egyptiens, je viens aux Aſſyriens. Ces peuples paſſoient leur vie dans la ſenſualité & les délices de leurs ſerrails. Pour peu que l'on ait lu, on ſe reſſouviendra des galanteries de Semiramis, de la molleſſe de Ninias & de ſes deſcendants. Leurs bâtiments étoient de la derniere magnificence; le faſte, le luxe les environnoient de toutes parts: pour leurs repas, il y régnoit plus de profuſion & de confuſion dans le ſervice, plus d'emportement & de diſſolution parmi les conviés, que de délicateſſe & de civilité: témoin ce qu'en rapportent pluſieurs Auteurs, & nommément le Prophete Daniel, lorſqu'il parle du feſtin que Balthazar donna à toute ſa Cour.

Quant aux Medes, l'on voit dans la Cyropédie de Xénophon, que leur table reſſembloit aſſez à celle des Babyloniens.

Pour les Grecs, il eſt prouvé que dans

les ſiecles héroïques, ils n'avoient ni cuilleres, ni fourchettes, ni nappes, ni ſerviettes : ils mangeoient avec les doigts comme le bon Pere Adam, & s'eſſuyoient à leur barbe comme Mathuſalem. Il n'étoit point queſtion dans ce temps-là de gibier, de volaille, ni d'œufs. L'on n'en voyoit pas même paroître ſur la table des amants de Pénélope, qui étoient bien les plus friands coquins du temps. Il en eſt de même des fruits & des légumes. Quant aux poiſſons, ils les mépriſoient tellement, que dans l'*Odiſſée*, Ménelas s'excuſe d'en avoir mangé ſur ce qu'il étoit réduit à la derniere néceſſité. Aujourd'hui l'on fait gloire d'avoir ſur ſa table un bon eſturgeon.

De tous les Grecs poſtérieurs à ces temps héroïques, il n'y eut que les Athéniens qui débarbouillerent un peu l'art de faire la cuiſine. Tout ce qu'on nous conte de leurs feſtins, conſiſtoit toutefois plus dans l'appareil du ſervice, que dans le choix & la délicateſſe des mêts. Si quelque choſe pouvoit faire deſirer à un galant homme de ſe trouver à leurs repas, c'étoit les converſations enjouées & ſavantes, qui occupoient les convives. Mais par malheur, il ne s'y trouvoit point de femmes. Eh! peut-on trouver un re-

pas agréable, s'écria tout-à-coup Vitulos, où ce ſexe enchanteur ne préſide pas! Convenez, mon cher Pere Jean, que, quelque délicatement compoſé que ſoit un plat, il n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'il devient, lorſque ce qu'il contient eſt ſervi par une main telle que celle de l'une ou de l'autre de nos deux charmantes Hôteſſes. Que de graces! que de charmes dans la diſſection, le choix, l'arrangement des morceaux, & la maniere de les préſenter! O main blanche! main mignonne & dodue! continua-t-il en ſe jettant ſur celle de la Dame qui étoit à côté de lui, que votre vue eſt ſéduiſante! lorſque ce qu'elle daigne nous ſervir eſt accompagné d'un doux regard, d'un ſourire aimable, de ces mots obligeants, de ces graces enchantereſſes, qui ſont la ſauſſe de toutes les ſauſſes, l'élixir & la quinteſſence des ragoûts les plus exquis, que l'art des cuiſiniers ait inventés depuis le Déluge juſqu'à nos jours. Oui, charmante Hôteſſe, c'eſt de vous que l'on pourroit dire :

Le gratie, l'accoglienze, i riſi è quanti
Modi ſon di vaghezza, e leggiadria,
Il ſuave parlar, gl'alti ſembianti,
La beltate, il valor, la corteſia,

Il ſenno, e li coſtumi honeſti è ſanti,
E tutto quel che di laudato ſia
Con quanto di valor piovano i dei
S'accoglie à fà ſol'una lode in lei.

Et vous, dit-il, en s'adreſſant à l'autre Dame, n'eſt-ce point de votre divine perſonne qu'Ottavio Rinuccini parloit autrefois lorſqu'il diſoit :

L'oro del crin, la maeſtà del viſo ;
La porpora de' labbri ; il ſol degli occhi ;
De la fronte le roſe, e'l bel narciſo ;
L'arco del ciglio, che ſaete ſcocchi ;
La voce, e'l geſto, e'l portamento, e'l riſo ;
Il guardo, che feriſce ovunque tocchi ;
La grazia ſua, la ſua virtu divina,
Fan dell' anime altrui dolce rapina.

Or çà, dit Pere Jean, auras-tu bientôt fini ? je crois fort que ces Dames s'amuſent plus des douceurs que tu leur débites, que de tes rapſodies ſur la cuiſine des anciens ; mais ſais-tu bien que voici leurs maris, qui pourroient fort bien ne point prendre toutes ces gentilleſſes ſur le même ton ? — Nos Hôtes ayant dit à Pere Jean qu'ils connoiſſoient le pélerin depuis longtemps, qu'ils ne s'effarouchoient point de

tout ce qu'il pouvoit conter à leurs femmes ; & ces Dames ayant témoigné que cela leur feroit plaiſir de l'entendre continuer à raiſonner ſur les anciens, Vitulos reprit ſon premier ſujet, & dit :

Puiſque ces Dames veulent bien me permettre de continuer, je paſſe à la cuiſine des Lacédémoniens. Cette nation mangeoit en public : les tables étoient diſtribuées par quinze perſonnes, auxquelles on donnoit tous les deux jours un boiſſeau de farine, huit meſures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de monnoie pour l'apprêt & l'aſſaiſonnement. Ce ne ſeront certainement pas encore ces gens-là, qui donneront gain de cauſe à ceux qui voudront ſoutenir que la cuiſine des anciens l'emportoit ſur la nôtre. Des Lacédémoniens je retourne aux Athéniens, pour vous dire qu'après ceux-ci, les Romains ſont venus qui renchérirent de quelque choſe ſur la cuiſine des premiers ; mais encore n'étoit-ce rien que la cuiſine des Romains en comparaiſon de la nôtre.

Savez-vous bien, Monſieur Vitulos, dit le Compere Mathieu, que vous pourriez bien vous tromper dans votre calcul, & que l'on ne doit point tout-à-fait juger de la façon de manger d'une nation

par quelques traits que l'on en rapporte? Non plus que l'on ne devra juger un jour de la table des Rois de Suede du dix-ſept & du dix-huitieme ſiecle par celle de Charles XII.

Je ſais cela auſſi-bien que vous, Monſieur le Philoſophe, répondit Vitulos; il y a trente ans que j'ai lu dans Lampride, dans Ammien Marcellin & autres, que des Empereurs Romains, tels qu'un Trajan, un Adrien, un Alexandre Séve-re, un Julien, ſe contentoient ſouvent à leurs repas, lorſqu'ils étoient à l'armée, d'un plat de pois ou de bouillie, & je n'ai point jugé pour cela que l'on ne mangeât alors que des pois & de la bouillie, non plus que je n'ai jugé de la bonne chère des Italiens du ſeizieme ſiecle, par le Pape Adrien VI, qui ne mangeoit que du Stokvich.

De tout cela, enfin, je reviens à dire qu'il y a trois mille ans, ainſi qu'auparavant, l'on ſe contentoit de groſſes pieces, & de bon appetit pour ſauſſe (*a*). Mais pour gagner ce bon appetit, l'on tra-

(*a*) Le cochon rôti dont Vitules a parlé ci-devant, étoit un cochon de cinq ans, & le régal de cinq perſonnes. HOMER. *Odyſſ.*

vailloit, & aujourd'hui tous ceux qui mangent ſplendidement ne travaillent pas. Je ſens que l'on va me demander ſi les anciens riches travailloient ? Je répondrai qu'oui : & cela depuis le Sceptre juſqu'à la Houlette. Rebecca alloit fort loin chercher de l'eau dans une cruche qu'elle portoit ſur ſes épaules ; & cette Rebecca étoit la belle-fille de cet Abraham dont j'ai parlé tantôt, & qui étoit un Maître-Gars, comme diſent les Normands. Les enfants du Roi Priam tirerent eux-mêmes de la remiſe, le char qui devoit porter ce Prince au camp des Grecs, y attelerent les mulets & les chevaux, & chargerent deſſus le coffre qui contenoit la rançon d'Hector. L'on voit encore les fils d'Alcinoüs, Roi des Phéniciens, dételer les mulets du char de la Princeſſe Nauſicaa, leur ſœur, & celle-ci partir de-là avec ſes femmes pour aller laver ſes robes à la riviere. A ces trois exemples, j'en pourrois joindre trois cents autres (*a*) ; mais j'eſpere que

(*a*) Tels que celui de Saul, qui reçut la nouvelle du péril où étoit la ville de Jabes en Galaad, lorſqu'il étoit occupé à conduire une couple de bœufs. *Reg. XIV.* 5.

Celui de Jacob, qui fut de Bethſalée à Haran, (diſtance de plus de 200 lieues) ſeul à pied, un

ce que je viens de dire ſuffira pour cette fois.

Bois un coup, Robin-mignon, dit Pere Jean, tu as de l'eſprit comme un ſorcier, aujourd'hui. Où diable as-tu prêché la Litanie que tu viens de nous débiter ? Si tu étois demeuré Capucin, tu ſerois aujourd'hui Général de l'Ordre.

Il me ſemble, dit une des Dames, que Monſieur Vitulos a dit tantôt que les Poëtes d'aujourd'hui n'étoient que des Poëteraux en comparaiſon des anciens. J'ai toutes les peines du monde à croire cela ; je voudrois bien entendre le Grec pour en juger.

Madame, dit Vitulos, il ne faut point entendre le Grec pour cela : il ne faut que comparer quelques traductions des pieces qu'ils nous ont laiſſées, avec ce que nos Poëtes ont fait de meilleur ; & vous verrez la différence. Sans parler du

---

bâton à la main : qui couchoit où la nuit le ſurprenoit, & mettoit une pierre ſous ſa tête pour lui ſervir d'oreiller. *Gen. XXXII.* 11.

Celui d'Eumée qu'Ulyſſe trouva faiſant des ſouliers, & qui avoit bâti lui-même les étables pour les troupeaux qu'il nourriſſoit. *Odyſſ.* 14.

Celui de Gédéon, de Ruth, d'Eliſée, d'Ulyſſe, &c. &c. &c.

fameux Epithalame qui fait partie des Livres ſaints. Sans parler de quantité d'autres morceaux qui valent cent fois mieux; qui approche aujourd'hui du divin Anacréon dans la maniere de peindre l'amour tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire, tel que nous ne le connoiſſons guere? Les Ouvrages de ce Poëte charmant ne ſont que des graces, ne ſont que des fleurs. Quelle aiſance! quelle délicateſſe! quel naturel dans la Poëſie de la tendre Sapho: écoutons-la exprimer la violence de ſon amour, dans la foible traduction d'un paſſage des précieux reſtes que nous avons d'elle.

Heureux! qui, près de toi, & pour toi ſeul ſoupire;
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler;
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire:
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler?
Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme
Courir par-tout mon corps, ſitôt que je te vois:
Et dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſaurois trouver de langue ni de voix.
Un nuage confus ſe répand ſur ma vue;

Je ne ſens plus; je tombe en de douces langueurs,
Et pâle, ſans haleine, interdite, éperdue,
Un friſſon me ſaiſit... je tremble... je me meurs.
Mais quand on n'a plus rien, il faut tout entreprendre, &c. (*a*)

Quel ordre! quel admirable mêlange de circonſtances & d'incidents! quelle harmonie! quel tableau! Où eſt l'Amante de nos jours qui ſente & s'exprime ainſi? Je dis plus, qui puiſſe comprendre tout le vrai, toute la délicateſſe de ce que vous venez d'entendre. Ah, Madame! il faut avoir le cœur de Sapho pour apprécier tout le mérite de chaque mot de ce chef-d'œuvre tel qu'il eſt dans l'original.

(*a*) L'original de cette traduction eſt une des plus belles Odes de Sapho, que Longin nous a conſervée. Mais comme cette Ode a paſſé par les mains de pluſieurs Copiſtes & de differents Critiques, elle a beaucoup ſouffert des uns & des autres. Le Roi de France en poſſede un manuſcrit très-ancien, écrit ſans diſtinction de vers, ſans ponctuation, ſans orthographe. L'on eût mieux fait de nous la donner telle qu'elle eſt dans ce manuſcrit, qu'avec tous ces retranchements, additions, tranſpoſitions, changements, qu'Iſaac Voſſius & autres y ont faits.

J'y renvoye les curieux : ils le liront, ils le trouveront peut-être froid & insipide. Ne vous en étonnez pas, Madame, il faut de grands mots aujourd'hui pour exprimer de petites choses : mais de grands mots font ouvrir de grandes oreilles, & c'est assez dans le temps où nous sommes. — Monsieur Vitulos, dirent ces Dames en riant, il se fait tard; vous nous permettrez, ainsi que toute la Compagnie, de nous retirer. D'ailleurs, votre acharnement contre nos pauvres Poëtes modernes pourroit nous dégoûter de lire leurs Ouvrages; & ce seroit un plaisir de moins pour nous. Bon soir.

Lorsque ces Dames furent parties, Vitulos continua, & nous dit : Le cœur des Anciens étoit tellement fait pour sentir, qu'ils exprimoient tout le feu dont leur ame sensible & voluptueuse étoit capable, jusques dans les passions les plus injurieuses à la Nature & au Beau-Sexe. Si nous ouvrons Diogene Laërce, nous y voyons de quelle façon le divin Platon s'exprime sur ce sujet dans le fameux Distique qu'il a fait sur son cher Agathon (*a*). Comme vous entendez vraisembla-

(*a*) Τὴν ψυχὴν Ἀγάθωνα φιλῶν, ἔτι χείλεσιν, Ἦλθε γὰρ ἡ ταμίη τὰς διακησομένη.

blement tous le Latin, je vais vous rapporter la Paraphraſe que l'un des amis d'Auluge le en a faite.

Dum ſemihulco ſuavio
Meum puellum ſuavior,
Dulcemque florem ſpiritus
Duco ex aperto tramite :
Animula agra & ſaucia
Concurrit ad labias mihi
Riſumque in oris pervium,
Et labra puelli mollia
Rimata itineri tranſitus
Ut tranſiliret nititur
Tum ſi moræ quid plusculæ
Fuiſſet in cœtu oſculi :
Amoris igni pareita
Tranſiſſet, & me linqueret :
Et mira prorſum res foret
Ut ad me fierem mortuus,
Ad puerum at intus viverem.

Tout le monde ſait qu'à l'inſtar de ce Philoſophe, & d'autres anciens qui lui reſſembloient, certaine nation de delà les Monts, ſe pique quelquefois de s'égayer à ce jeu, & de rimer ſur ce ſujet. Mais quelle différence entre leurs Poéſies & ce que les anciens nous ont laiſſé dans ce

genre ! Voici comme Jean de la Caſa, Archevêque de Benevent, & grand Péderaſte, s'il en fut un, s'explique ſur cet article dans ſon *Capitolo del forno.*

Tennero il forno già le donne ſole.
Oggi mi par che certi garzonacci
L'abbian mandate poco men ch'al ſole.
Spazzinlo à poſta lor, neſſun non vacci.
Dicon pur ch'egli è umido è mal netto,
E ſono ben cagion quelle ſue ſtracci,
Lo per me rade volte altrove il metto:
Con tutto che'l mio pan ſia piccolino,
Ei forno delle Donne un pò grandetto,
Benche chi fa queſto meſtier divino
Sa ben trovar dove l'anno naſcoto
Cola dirieto un certo fornellino.

Quelles groſſiéretés en comparaiſon de l'élégante & délicate poliſſonnerie du Philoſophe Grec. Cet Archevêque étoit toutefois un des plus polis Ecrivains de ſon temps, un des plus fameux Poëtes du ſiecle du Dante, du Taſſe, de l'Arioſte & du Guarini : il étoit l'émule du Berni, du Varchi, du Mauro, du Bino, du Molſa, du Dolce, ainſi que du Firenzuola, du Pulci, du Caro, du Franco, du Cardinal Bembo, & de l'Aretin mê-

me (*a*); & tel enfin que l'Europe n'en a point de pareil aujourd'hui en fait de poliſſonnerie, ſi vous en exceptez Piron. Mais auſſi, qu'eſt-ce que ce Piron? J'ai vu des Grenadiers dans leurs corps-de-garde, rougir en entendant lire certains de ſes Ouvrages.

J'aurois mille choſes à rapporter là-deſſus, Meſſieurs, ſi trois raiſons ne m'obligeoient à finir : 1. ce que je viens de dire n'étant qu'une ſimple réfutation de ce que mon Confrere Pere Jean avoit avancé ſur l'ignorance d'Homere touchant la cuiſine des anciens, & une légere preuve que les anciens étoient meilleurs Poëtes que nous (*b*); mon diſcours devien-

(*a*) Tous Poëtes plus ou moins libres & poliſſons dans certains endroits de leurs Ouvrages.

(*b*) Si j'euſſe oſé interrompre Monſieur Vitulos, je lui aurois dit que ce qu'il avançoit étoit vrai en partie, mais que les Anciens n'ont jamais approché de nos meilleurs Poëtes Dramatiques, encore moins du célebre La Fontaine, dont les Fables ſont autant au-deſſus de ce que les Anciens ont fait de mieux en ce genre, que la Henriade de Voltaire eſt au-deſſus de la Pucelle de Chapelain. Il paroît que Vitulos ſavoit cela auſſi-bien que moi : car il puiſe les exemples qu'il cite ici, dans quelques pieces, où il y a plus de ſentiment que d'eſprit, & laiſſe-là celles où il

droit, ſi je m'étendois davantage, une diſſertation ſérieuſe & en forme, ou plutôt une plate & ennuyeuſe rapſodie, une compilation indigeſte, qui vous fatigueroit ſans vous inſtruire : car, ſoit dit en paſſant, je ne ſuis ni érudit ni ſavant. 2. Il eſt indécent à tout honnête homme de trop gloſer ſur le dernier article que je viens de toucher en parlant des amours de Platon, du goût particulier de l'Archevêque de La Caſa, & de leurs ſemblables; & ridicule à moi de trop m'étendre ſur les amours plus honnêtes d'Anacréon & de Sapho : puiſqu'il y a plus de deux ans que je ne me ſuis apperçu ſi je vis ou ſi je végete. N'allez pas dire que ma modeſtie me ſert de louange; car je vous jure, en vérité, que ſi Vénus même tomboit à ma diſcrétion, je me trouverois dans le cas de cet Hermite dont l'Arioſte dit :

Gia reſupina ne l'arena giacce,
A tutte voglie del vecchio rapace.
Egli l'abbraccia, & à piacer la tocca,

---

faut l'un & l'autre. J'ignore enfin pourquoi en élevant généralement tous les Poëtes Anciens juſqu'aux nues, il ne parle d'aucun Poëte Latin.

Et ella dorme, è non puo fare iſchermo;
Hor le, baccia, il bel petto, hora la bocca:
Non è chi'l veggia in quel loco aſpro & ermo,
Ma ne l'incontro il ſuo deſtrier trabocca,
Ch'al deſio non riſponde il corpo infermo,
Era mal'atto, perche havea trop'anni,
E potra peggio, quanto piu l'affanni
Tutte le vie, tutti li modi tenta:
Ma quel pigro Ronzzon non però ſalta.
Indarno il fren gli ſcote, è lo tormenta,
E non puo far che tenga la teſta alta.

Enfin, il eſt temps que je me taiſe; & il eſt juſte que chacun ait ſon tour à parler.

Ma foi, dit Pere Jean, voilà ce que tu as dit de plus raiſonnable depuis une heure que tu brailles, & que tu nous étourdis. J'avois cru dans le commencement que ce n'auroit été que pour quelques minutes: mais lorſque tu entreprends une fois de prouver quelque choſe, tu entaſſes fait ſur fait, preuve ſur preuve, ſottiſe ſur ſottiſe; tu parles Grec, Latin, Italien, Allemand, Eſpagnol, Hébreu, Chinois, Arabe, & tu ne ſonges point que tu aſſommes ceux qui t'écoutent. Ça, buvons à la ſanté de nos hôtes, qui nous ont ſi bien régalés.

Lorſque cette ſanté fut bue, Pere Jean dit au Compere : Et toi, mon neveu, tu ne dis rien ; tu es-là comme un hébété : régales-nous donc d'un plat de ta Philoſophie. L'un des conviés, qui étoit un Hollandois, ayant entendu parler de Philoſophie, demanda au Compere s'il n'étoit rien autre que Philoſophe, & ſi par haſard il n'étoit point auſſi Coccéien, ou Voétien (*a*) ? — Je ne ſuis ni l'un ni l'au-

(*a*) Ces mots déſignent les Sectateurs de deux fameux Théologiens Proteſtants, dont l'un ſe nommoit Cocceius & l'autre Voetius. Le premier fut Profeſſeur d'Hébreu à Brême ſa patrie, puis à Francker, & finit par enſeigner la Théologie à Leyde, où il mourut en 1669. On a de lui de longs, longs, longs Commentaires ſur la Bible, & d'autres Ouvrages, imprimés en 10 vol. in-folio, qui ont fait autant de bruit en Hollande, que s'ils en euſſent valu la peine. Sa maniere ſinguliere d'interpréter l'Ecriture lui attira pluſieurs adverſaires, dont les principaux furent Voetius, & les Voétiens.

Ce Voetius étoit de Heuſden ; il aſſiſta au Synode de Dordrecht, & fut Profeſſeur de Théologie, & en Langues Orientales à Utrecht, où il étoit auſſi Miniſtre. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, dans leſquels il dit des injures ſi atroces à ſes ennemis, & fait paroître une paſſion & une fureur ſi extraordinaires, qu'on le prendroit pour un Energumene, ſi l'on ne ſavoit que c'eſt un Théologien, qui diſpute con-

tre, répondit le Compere. Je m'embarraſſe fort peu de ces impertinentes opinions qui diviſent vos Savants, & qui répandent leur ridicule juſques dans vos écoles. Je ſuis un Philoſophe, qui, par mes profondes réflexions ſur la nature des choſes, me ſuis élevé autant au-deſſus des préjugés des autres hommes, que le ſoleil eſt au-deſſus des étoiles par ſa clarté. J'ai étendu mes regards ſur tous les objets dont je ſuis environné (*a*); j'ai pé-

---

tre un autre. Cet eſprit brouillon & opiniâtre ayant été fait Recteur de l'Univerſité d'Utrecht qui étoit Carteſienne, y fit défendre la Philoſophie de Deſcartes, & fit paroître tant d'emportement contre ce grand homme, que s'il eût eu autant de crédit en Hollande que Calvin en avoit à Geneve lorſqu'il fit brûler Servet en faiſant la grimace d'intercéder pour lui, il lui auroit fait ſubir le même ſort, & pis encore, s'il eût été poſſible.

(*a*) Quoique je ne ſois qu'un ſot, il me ſemble que Charron inſinue dans le *Liv.* 2. *Ch. II. de la Sageſſe*, qu'il a entrevu les découvertes que le Compere Mathieu a faites en Philoſophie. Ce Charron étoit un Pyrrhonien fieffé; & du Pyrrhoniſme à la ſaine Philoſophie, il n'y a qu'un pas; & lorſqu'il n'y a qu'un pas d'une choſe à une autre, l'on n'a ordinairement point beſoin de lunettes pour voir de l'une à l'autre. Ayant établi au commencement du Chapitre ſuſdit qu'il faut recevoir avec toute humilité & ſoumiſſion,

nétré dans les replis les plus cachés de l'eſprit & du cœur de l'homme ; & j'ai

---

les vérités que la Sageſſe éternelle a revélées, ſe conformer aux uſages, aux coutumes, ſe ſoumettre aux loix, &c. en un mot, s'accommoder extérieurement à tout, *parce qu'il en faut rendre compte à autrui*, mais que les penſées, opinions, jugements ſont nôtres & libres : voici comme il propoſe les fondements de ſon ſyſtême d'Indifférence & de Scepticiſme.

Or le vray moyen d'obtenir & ſe maintenir en ceſte belle liberté de jugement, & qui ſera encore une autre belle leçon & diſpoſition à la ſageſſe, c'eſt d'avoir un eſprit univerſel, jettant ſa veue & conſidération ſur tout l'univers, & non l'aſſeoir en certain lieu, loy, couſtume, & maniere de vie (avec la modification ſuſdicte, tant au croire, qu'au faire) eſtre citoyen du monde, comme Socrate, & non d'une ville, embraſſant par affection tout le genre humain. C'eſt ſottiſe & foibleſſe que de penſer que l'on doibt croire & vivre par-tout, comme en ſon village, en ſon pays, & que les accidents qui adviennent icy, touchent & ſont communs au reſte du monde. Le ſot, ſi l'on récite y avoir autres créances, couſtumes, loix, toutes contraires à celles qu'il voit tenir & uſiter ; il les abomine & condamne promptement comme barbarie, ou bien il meſcroit tels récits, tant il a l'ame aſſervie aux fiennes municipales, qu'il eſtime eſtre les ſeules vrayes, naturelles, univerſelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'eſt pas de ſon gouſt & uſage, & ſemble que nous n'avons autre touche de la vérité & de la raiſon,

vu que l'univers entier étoit plongé dans l'illusion, l'erreur, la malice & le mensonge.

ſon, que l'exemple & l'idée des opinions & uſances du Pays où nous ſommes. Or il ſe faut affranchir de ceſte brutalité, & ſe faut préſenter comme en un tableau ceſte grande image de noſtre mere nature, en ſon entiere majeſté, remarquer là-dedans un Royaume, un Empire, & peut-être ce monde (car c'eſt une grande & authentique opinion, qu'il y en a pluſieurs), comme le traict d'une pointe très-delicate, & y lire une ſi générale & conſtante variété en toutes choſes, tant d'humeurs, de jugements, créances, couſtumes, loix, tant de remuements d'eſtats, changements de fortune, tant de victoires & conqueſtes enſevelies, tant de pompes, cours, grandeurs eſvanouies : par-là l'on apprend à ſe cognoiſtre, n'admirer rien, ne trouver rien nouveau ny eſtrange, s'affermer & réſoudre par-tout,

Pour acquérir & obtenir cet eſprit univerſel, galant, libre, & ouvert (car il eſt rare & difficile, & tous n'en ſont capables non plus que de ſageſſe) pluſieurs choſes y ſervent : prémierement ce qui a eſté dict au Livre premier de la grande variété, différence, & inégalité des hommes : Ce qui ſe dira, en ceſtuy-cy, de la grande diverſité des loix & couſtumes qui ſont au monde : Puis ce que diſent les anciens de l'âge, eſtats, & changements du monde. Les Preſtres Egyptiens dirent à Hérodote, que depuis leur premier Roy (dont y avoit plus d'onze

J'ai consulté l'histoire générale de toutes les nations policées, & je n'y ai vu

---

mille ans, duquel & de tous les suyvants luy firent voir les effigies en statues tirées au vif) le soleil avoit changé quatre fois de route. Les Chaldéens, du temps de Diodore, comme il dict, & Ciceron, tenoient regiſtre de quatre cents mille tant d'ans; Platon dict que ceux de la ville de Sais avoient des mémoires par eſcrit de huit mille ans; & que la ville d'Athenes fuſt baſtie mille ans avant ladite ville de Sais. Ariſtote, Pline & autres ont dit que Zoroaſtre vivoit 6000 ans avant l'âge de Platon. Aucuns ont dict que le monde eſt de toute éternité, mortel & renaiſſant à pluſieurs viciſſitudes; d'autres & les plus nobles Philoſophes ont tenu le monde pour un Dieu, faict par un autre Dieu plus grand; ou bien, comme Platon aſſeure & autres, & y a très-grande apparence en ſes mouvements, que c'eſt un animal compoſé de corps & d'eſprit: lequel eſprit logeant en ſon centre, s'eſpand par nombres de muſique en ſa circonférence, & ſes pieces auſſi, le ciel, les eſtoiles compoſées de corps & d'ame, mortelles à cauſe de leur compoſition, immortelles par la détermination du Créateur. Platon dict, que le monde change de viſage en tout ſens: que le ciel, les eſtoiles, le changent, & renverſent par fois leur mouvement, tellement que le devant vient derriere, l'Orient ſe fait Occident. Et ſelon l'opinion ancienne fort authentique, & des plus fameux eſprits, en raiſon, il y a pluſieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien un & ſeul en ce monde: toutes eſpeces ſont multipliées en nombre, par

qu'un mêlange bizarre de grandeur & de miſere, d'orgueil & de baſſeſſe, de proſ-

---

ch ſemble n'eſtre pas vray ſemblable, que Dieu aye faict ce ſeul ouvrage ſans compagnon, & que tout ſoit eſpuiſé en cet individu. Que l'on conſidere auſſi ce que la deſcouverte du monde nouveau, Indes orientales & occidentales, nous a apprins : car nous voyons premiérement que tous les anciens ſe ſont meſcomptés, penſans avoir trouvé la meſure de la terre habitable & comprins toute la coſmographie, ſauf quelques Iſles eſcartées ; meſcroyans les antipodes : car voilà un monde à peu près, comme le noſtre tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, diſtingué par Royaumes & Empires, garny de villes, qui ſurpaſſent en beauté, grandeur, opulence, toutes celles qui ſont en Aſie, Affrique, Europe, il y a pluſieurs milliers d'années. Et qui doute que d'icy à quelque temps, il ne s'en deſcouvre encore d'autres ? Si Ptolomée & les anciens ſe ſont trompés autrefois, pourquoy ne ſe peut tromper encore celuy, qui diroit que maintenant tout eſt deſcouvert & trouvé? Jem'en voudrois bien fier en lui ! Secondement, nous trouvons qu'en ces nouvelles terres, preſque toutes les choſes que nous eſtimons icy tant, & les tenons nous avoir eſté premiérement révélées & envoyées du Ciel, eſtoient en créance & obſervance commune pluſieurs mille ans auparavant qu'en euſſions ouy les premieres nouvelles, ſoit un faict de religions, comme la créance d'un ſeul premier homme pere de tous, du déluge univerſel, d'un Dieu qui veſquit autrefois en homme vierge & ſainct, du jour du jugement,

périté & d'infortune, de courage & de lâcheté ; je n'y ai vu qu'un assemblage

---

du purgatoire, résurrection des morts, observation des jeusnes, caresme, célibat des Prestres, ornements d'Eglise, surpelis, mitre, eau benite, adoration de la croix, circoncision pareille à la Juifve & Mahumétane & contre-circoncision ; par laquelle ils tiennent soigneusement & religieusement couvert le bout de leur membre, estirant la peau avec des cordons, afin qu'il ne voye & ne sente l'air. Au faict de la police, comme que les aisnés succedent à tout le bien ; que le pourveu à un beau & grand grade, prend un nouveau nom, & quitte le sien ; subsides tyranniques, armoiries, sauts de batteleurs, musique d'instruments, Imprimerie. Par tous ces discours, nous tirons aisément ces conclusions : Que ce grand corps, que nous appellons le monde, n'est pas ce que nous pensons & jugeons ; Que ny en son tout, ny en ses parties, il n'est pas toujours mesme, ains en perpétuel flux & reflux. Qu'il n'y a rien dict, tenu, creu, en un temps & lieu, qui ne soit pareillement dict, tenu, creu, & aussi contredict, réprouvé, condamné ailleurs ; estant l'esprit humain capable de toutes choses, roullant toujours ainsi le monde, tantost le mesme, tantost divers ; Que toutes choses sont enfermées & comprinses dedans ce cours & révolution de nature, subject à la naissance, changement, fin, à la mutation des temps, lieux, climats, ciels, airs, terroirs. Et de ces conclusions nous apprendrons à n'espouser rien, ne jurer à rien, n'admirer rien, ne se troubler de rien, mais quoy qu'il advienne, que l'on crie tempeste, se résoudre à ce

monſtrueux d'opinions qui ſe heurtent, d'intérêts qui ſe croiſent, de préjugés, de haines, de trahiſons, de vexations, de tyrannies, de cruautés, de guerres, de meurtres, en un mot, de tous les maux qu'on puiſſe imaginer.

L'Hiſtoire politique me montre juſqu'à quel point de fauſſeté, de ſoupleſſe, d'impoſture, de méchanceté, d'ambition, un homme ſeul ou pluſieurs hommes réunis peuvent parvenir pour commander aux autres : & à quel point d'ignorance, d'impuiſſance ou de lâcheté, ces autres peuvent être réduits pour ſe laiſſer mettre ſous le joug. Indépendamment de tous les maux qu'une telle autorité & une telle ſujétion entraînent dans l'intérieur d'une ſociété quelconque, cette hiſtoire me montre encore ceux qui découlent des diſſentions, des querelles, des guerres entr'elles & d'autres ſociétés ſemblables, pour des intérêts de prétentions, de propriété, de poſſeſſion, de commerce, ou par des motifs de point d'honneur, de jalouſie, de caprice & d'ambition.

---

poinct, que c'eſt le cours du monde, c'eſt nature qui faict des ſiennes; mais pourvoir par prudence qu'aucune choſe ne nous bleſſe par notre foibleſſe & laſcheté.

L'hiſtoire de la Juriſprudence me démontre l'inutilité, le ridicule, le nuiſible du droit de propriété. Depuis l'établiſſement de ce droit, les hommes n'ont encore pu déterminer la façon de l'entendre, ni la maniere de l'appliquer. Chaque nation a eu ſes Loix particulieres là-deſſus; chaque pays ſes coutumes; chaque Légiſlateur, chaque Juriſconſulte, ſes opinions différentes. D'où ſont réſultés les fraudes, les injuſtices, les haines, les animoſités, le dédale de la chicane, la fortune des uns ſur la ruine des autres, en un mot, une grande partie des maux que l'on connoît, dans le détail deſquels il eſt inutile d'entrer.

L'hiſtoire de la Philoſophie, j'entends ici la Philoſophie ordinaire, & non la mienne, l'hiſtoire, dis-je, de la Philoſophie m'apprend que l'eſprit humain, infatué de ſes préjugés, aſſujetti à ſe conformer aux opinions des autres, ou menacé des fureurs de la perſécution, n'eſt capable que d'enfanter des abſurdités & des chimeres.

L'hiſtoire de la Médecine me fait voir à combien d'accidents, d'infirmités, de maladies, l'homme civiliſé eſt ſujet, en comparaiſon de l'homme ſauvage; & à combien de plus grands maux il s'expoſe

encore, lorſqu'il ſe met entre les mains de cette engeance d'ignorants que l'on appelle Médecins, qui depuis trois mille ans de diſpute ſur les cauſes des maladies & la nature de leurs remedes, ne ſont point encore d'accord ſur la maniere de traiter une ſimple fievre.

Enfin, l'hiſtoire de la Religion m'ouvre en entier le cœur & l'eſprit humain; & je découvre d'un coup d'œil à quel point d'erreur, de contradiction, d'ignorance, & de barbarie même, l'homme peut atteindre, lorſqu'en ſortant de ſon état naturel, il prétend pouvoir étendre ſa curioſité téméraire ſur l'Auteur de la Nature (*a*). Les uns après ces recherches vai-

(*a*) Un fameux Ecrivain du cinquieme ſiecle, qui n'avoit en vue que la différence des opinions des Philoſophes Payens ſur la nature de la Divinité, en parle ainſi :

Nec hoc eſt admiratione dignum, cum ſciamus inter ipſos Philoſophos quanta ſit de ipſa Deorum Natura diſſenſio, quantiſque diſputationum argumentis vim totam Divinitatis conentur evertere. Cum alii Deos non eſſe dicant; alii, eſſe quidem, ſed nihil procurare definiant; alii, & eſſe, & rerum noſtrarum curam procurationemque ſuſcipere.... & tantæ ſint hi omnes in varietate & diſſenſione, ut longum & alienum ſit ſingulorum enumerare ſententias. Nam alii figuras his pro arbitrio ſuo tri-

nes, impuiſſantes, ont dit qu'il n'y avoit point de Dieu : d'autres ont dit qu'il y

---

buunt, & loca aſſignant, ſedes etiam conſtituunt; & multâ de actionibus eorum vitaque deſcribunt & omnia quæ facta & conſtituta ſunt, ipſorum arbitrio regi gubernarique pronunciant. Alii, nihil moliri, nihil curare, & ab omni adminiſtrationis curæ vacuos eſſe dixerunt : afferuntque omnes veriſimile quiddam, quod auditorum animos ad facilitatem credulitatis invitet. JULIUS FIRMICUS MATERNUS, Aſtronom. Lib. I. in Præfat.

» Ce que je viens de dire n'eſt point éton-
» nant, puiſque nous connoiſſons leurs diviſions
» ſur la nature des Dieux, & les arguments par
» leſquels ils ſemblent s'efforcer d'anéantir la
» puiſſance de la Divinité. Les uns diſent qu'il
» n'y a point de Dieux ; d'autres qu'il y en a,
» mais qu'ils ne ſe mêlent de rien ; & d'autres,
» qu'ils ſe mêlent de tout ce qui nous regarde....
» d'autres leur forgent des figures déterminées,
» leur aſſignent une demeure fixe, font une
» hiſtoire de leur vie, de leurs actions, &
» ajoutent que tout ce qui exiſte, ſe regle, ſe
» gouverne ſous leur bon plaiſir..... tous enfin
» ſoutiennent leur opinion par des raiſonnements,
» qui ayant apparence de quelque vérité, ſont
» d'autant plus propres à faire impreſſion ſur
» ceux qui les écoutent ".

Si l'on eut demandé à ce Firmicus Maternus quel étoit ſon ſentiment ſur la Nature de Dieu, je crois qu'il n'en auroit pu donner une meilleure définition que ceux qu'il entreprend ici de condamner.

en avoit un, & ceux-ci devoient s'en tenir-là; d'autres ont dit auſſi qu'il n'y en avoit qu'un, mais en trois perſonnes diſtinctes: d'autres ont ſoutenu qu'il y en avoit deux, un bon & un mauvais: d'autres ont prétendu qu'il y en avoit quatre, ſix, dix, quinze, vingt, plus ou moins, mais de diverſes eſpeces & de différents grades. Tous, enflés de leur découverte, ont prétendu définir la nature de la Divinité. Les uns ont fait de Dieu un être indolent & ne ſe mêlant de rien; d'autres l'ont fait foible & ridicule; d'autres, avide & jaloux; d'autres, inconſtant & capricieux; d'autres, vain & cruel; & tous enfin lui ont rendu un culte analogue à la nature, & aux qualités qu'ils lui attribuoient.

Mais entre tous ces gens-là, ceux qui ont admis qu'ils étoient les ſeuls qui euſſent la véritable connoiſſance de la Divinité; que le culte qu'ils lui rendoient étoit le ſeul culte qui lui fût agréable; que hors de leur croyance & de la pratique de ce culte, l'on étoit en abomination aux yeux de Dieu; ceux-là, dis-je, ſont devenus fanatiques, intolérants, perſécuteurs, cruels & féroces. L'hiſtoire des Juifs, & principalement ce qui s'eſt paſſé parmi les Chrétiens depuis l'établiſſement du Chriſ-

tianiſme, juſqu'à ce jour (*a*), ſont une preuve de ce que j'avance.

En conſéquence de toutes ces conſidérations, j'ai dit en moi-même que, puiſque les mœurs, les coutumes, les uſages, les Loix, les Religions différentes, auxquels la plus grande partie du genre humain eſt ſoumiſe, cauſent de tels déſordres & de ſi grands maux, ces choſes ne ſont point dans l'ordre naturel : & j'ai conclu que pour que l'homme ſoit auſſi heureux qu'il eſt ſuſceptible de l'être, il ne devoit être ſoumis à rien de tout cela ; ne devoit ſuivre que l'inſtinct de la nature, & pouvoit fronder ouvertement tout ce qu'il y trouvoit de contraire.

Voilà le ſommaire des faits & des raiſons, continua le Compere, ſur leſquels j'ai fondé ma Philoſophie. Si Monſieur a quelque envie de devenir Philoſophe auſſi,

---

(*a*) *Inter finitimos vetus atque antiqua ſimultas.*
Immortale odium, & numquam ſanabile vulnus,
Ardet adhuc Ombos, & Tentyra, ſummus utrinque
Inde furor vulgo eſt, quod numina vicinorum
Odit uterque locus, & nullos credat habendos
Eſſe Deos, quam quos ipſe colit. ——
JUVEN. Satyr. XV.

je me ferai un plaiſir d'entrer avec lui dans de plus grands détails. Il peut, pour cet effet, choiſir tel jour qu'il lui plaira. — Très-obligé, dit le Hollandois, j'aime encore mieux être Coccéien.

Pere Jean, qui s'étoit enivré pendant que Vitulos & le Compere diſcouroient, dit au Hollandois : Corbieu, l'ami, tu as tort de ne point vouloir tâter de la Philoſophie. C'eſt un ruiſſeau d'eau claire & limpide, où tu débarbouillerois ton gros bon ſens ; c'eſt le ſanctuaire de la raiſon, le tombeau des opinions humaines, le fléau des préjugés du vulgaire ; l'éponge de la conſcience, & le rocher inébranlable contre lequel les flots de la honte, de la crainte & des remords ne produiront jamais que de l'écume. — Monſieur, dit le Hollandois, je vous ai dit que j'aimois mieux être Coccéien. — En diſant ces mots, il ſe leva, & partit. Comme il étoit fort tard nous remerciâmes nos Hôtes des politeſſes qu'ils nous avoient faites, & nous retournâmes à notre auberge.

CHAPITRE XIV.

Description de la Franc-Maçonnerie. Le Compere Mathieu fait sa tournée en Hollande. Ce qu'il voit dans ce pays-là.

LE lendemain matin étant tous à prendre le chocolat dans la chambre de Vitulos, le Compere Mathieu lui demanda ce que c'étoit que cette Franc-Maçonnerie, à l'ombre de laquelle il s'étoit introduit chez ces Négociants François? — Mon cher ami, répondit Vitulos, il y a plus de vingt ans que j'ai secoué le joug de toute honte & de toute pudeur; mais je t'avoue que je suis presque honteux de te dire que c'est le comble de la folie humaine. Cependant je suis Franc-Maçon, & je ne suis point fâché de l'être, parce que sous ce titre, je m'introduis chez mes benêts de confreres, où je trouve souvent à me dédommager par le jeu du sacrifice que je fais du bon sens, lorsque je suis obligé de maçonner avec eux. Voici donc ce que c'est que la Franc-Maçonnerie. Imagines-toi une société de foux, qui prétendent avoir fait renaître entr'eux l'égalité primitive de l'âge d'or, & de

raſſembler en eux toutes les vertus morales poſſibles, tandis qu'un Gentilhomme Franc-Maçon entend fort & ferme, dans le fond de ſon ame, qu'il eſt à cinq mille piques au-deſſus d'un autre Franc-Maçon, mais Marchand ou Artiſan; & que l'un & l'autre, ainſi que tout le reſte de la ſociété, ſont réellement ce qu'ils pouvoient être avant d'avoir vu la lumiere (*a*), c'eſt-à-dire, ſujets aux mêmes foibleſſes, aux mêmes défauts, aux mêmes vices, & peut-être plus hypocrites. Imagines-toi que pour parvenir à cette ſinguliere eſpece de Confraternité, il faut paſſer par cinquante épreuves plus ou moins ſottes & ridicules; faire des ſerments horribles, que l'on ne divulguera jamais ce que l'on va voir & entendre; que lorſqu'on y eſt une fois admis, il faut faire divorce avec le ſens commun, ſi on ne l'a fait auparavant; s'imaginer ou faire accroire aux autres qu'il y a quelque myſtere caché ſous certains nombres, ſous certaines figures bizarres ou groteſques; ne parler, ne ſe faire entendre que par ſignes, que par grimaces ou par hiéroglyphes; ne boire, ne manger, ne marcher qu'en

(*a*) Avant d'être reçus Franc-Maçons?

cadence ; & faire ou témoigner faire de toutes ces impertinences, une ſcience myſtérieuſe, auguſte & reſpectable. Imagines-toi encore que ces prétendus myſteres, ce prétendu ſecret, qui regnent dans cette ſociété d'inſenſés, piquant tous les jours la curioſité des ignorants, l'honneur d'y être admis eſt devenu à l'enchere ; que plus il ſe fait de réceptions, plus les Freres renouvellent leurs grimaces, & plus ils boivent & mangent en cadence & en ſymmétrie aux dépens des niais. Imagines-toi, enfin, un ſi étrange aſſemblage d'ignorance, de foibleſſe & de folie, tu auras une eſquiſſe de la Franc-Maçonnerie. — Je parie, dit le Compere, que s'il ſe formoit une ſociété de Moines Franc-Maçons, ils produiroient en peu de temps un corps complet de mille ſpéculations les plus bizarres & les plus ridicules, & feroient de la Franc-Maçonnerie une eſpece de ſociété, qui l'emporteroit en extravagance ſur les viſions de l'Aſtrologie judiciaire, ſur les chimeres de la cabale, ainſi que ſur les cérémonies myſtérieuſes & ſuperſtitieuſes de toutes les Religions de la terre. — C'eſt ce que je crois auſſi, dit Vitulos. D'ailleurs, je n'ai rien remarqué dans les aſſemblées des Francs-Maçons, qui pût donner lieu en aucune maniere à ces diſ-

cours injurieux, à ces calomnies odieuſes que le peuple débite ſur leur compte. De tout temps, ce fut le ſort des aſſemblées ſecretes, d'être ſoupçonnées de mauvais motifs & de mauvaiſes intentions : tout le monde ſait ce que les Payens imputerent aux premiers Chrétiens; ce que ceux-ci imputerent aux Juifs; & ce que bien des gens imputent encore aujourd'hui aux pauvres Hernhutters. Tout ce qui a l'air de myſtere, tout ce qui eſt hors de la portée de l'intelligence & de la conception du vulgaire, eſt à ſes yeux, ou ſacré, ou profane, ou abominable. — Il réſulte de tout ce que mon confrere Vitulos vient de dire, dit Pere Jean, que les Francs-Maçons ſont plus foux que méchants. — Hélas! tant mieux pour eux! s'écria Diego; *Beati pauperes ſpiritu, quoniam regnum Dei poſſidebunt.* (*a*)

Lorſque l'on eut fini de diſcourir ſur la Franc-Maçonnerie, Pere Jean nous dit: Savez-vous, mes amis, que j'ai eu autrefois un petit démêlé avec la Juſtice de ce pays; & que ſi elle venoit à ſavoir que

(*a*) Bienheureux ſont les pauvres d'eſprit, parce que le Royaume des Cieux leur appartient. MATTH. V. v. 3.

je ſuis ici, l'envie lui prendroit peut-être de ſe venger du dernier tour que je lui ai joué ? Il me ſemble que nous ferions bien de continuer notre route pour Pétersbourg. Si mon confrere Vitulos veut être des nôtres, il en eſt fort le maître. — M. Vitulos, ſachant que l'on maçonnoit en Ruſſie auſſi-bien qu'en Hollande, accepta le parti avec tout le plaiſir imaginable. Le Compere Mathieu dit que ce que ſon oncle venoit de propoſer, étoit juſte & raiſonnable ; mais qu'il ne partiroit point volontiers de la Hollande ſans y avoir fait quelque ſéjour, pour voir ce qu'il y avoit de remarquable. Il ajouta que ſi ſon cher oncle craignoit quelque nouveau démêlé avec la Juſtice, il le prioit de vouloir bien ſe tenir caché pendant quelques jours dans une chambre qu'il lui chercheroit ; & que lorſqu'il auroit ſatisfait ſa curioſité, il ſeroit entiérement à ſes ordres. Pere Jean qui avoit beaucoup de complaiſance pour ſon neveu, acquieſça à ſa demande. En conſéquence de quoi, l'on chercha un quartier : le Révérend Pere s'y tranſporta ; Diego fut deſtiné pour lui tenir compagnie ; un Juif leur fournit à chacun une poulette de quinze ans pour les déſennuyer ; le Compere, Vitulos & moi, commençâmes dès le lendemain notre tournée.

Nous employâmes une grande partie de la journée à parcourir Amſterdam, & à examiner les principaux édifices de cette ville. Le Compere fut enchanté de la beauté, de la propreté de tous ces édifices en général, & ſurpris de la magnificence de quelques-uns, tels que l'Hôtel-de-Ville, la Bourſe, &c. Mais il trouva ſingulier que le bois, le fer, le plomb qui y ſervent, fuſſent généralement peints. Vitulos lui répondit que cette méthode étoit néceſſaire pour préſerver ces matieres des impreſſions de l'air qui, en Hollande, eſt humide, chargé d'exhalaiſons nitreuſes, & ſulfureuſes, & par conſéquent, propre à pourrir ou à ronger toutes les choſes ſur leſquelles il a quelque priſe : que c'étoit auſſi la cauſe pourquoi les Hollandois étoient ſi extraordinairement propres dans leurs maiſons, où la rouille & la putréfaction s'engendre en peu de temps, lorſqu'ils négligent d'aérer leurs appartements, & de laver leurs caves, leurs cuiſines, leurs fenêtres, leurs vîtres, auſſi ſouvent qu'ils le font. — Il faut donc, dit le Compere, que ce peuple ait originairement éprouvé quelque part la tyrannie du plus fort, pour avoir eu le courage de ſe refugier dans un pays qui ne paroît fait que pour les canards & les blaireaux.

Le ſoir nous allâmes à la Comédie. Le Compere, trouva le Théâtre vaſte, ſpacieux, bien diſpoſé ; les décorations magnifiques, & la muſique admirable : mais quoiqu'il n'entendît point la Langue, il fut choqué des geſtes peu naturels des Acteurs, ainſi que de leur déclamation compaſſée & pédanteſque. Vitulos lui dit que pour ce qui regardoit les défauts des Acteurs, c'étoit une choſe qui pouvoit ſe corriger avec le temps : que toutefois ils n'atteindroient jamais au point de perfection auquel les plus fameux Acteurs François ſont parvenus, parce que le nombre des Comédiens étant infiniment moindre en Hollande qu'en France, il étoit naturel qu'il ne s'y trouvât jamais tant d'émulation, ni une quantité conſidérable de bons ſujets à la fois. Vitulos ajouta, qu'à l'égard des Pieces qui ſe jouoient ſur le Théâtre Hollandois, elles étoient en partie des traductions des meilleures Tragédies ou Comédies des Théâtres François, Anglois & Italien ; que le reſte étoit de la compoſition des Auteurs du pays ; que parmi ces derniers (*a*), il y en avoit de comparables à ce que les autres nations

(*a*) Tels que ROTGANS, VAN KRUININGEN, LANGDYCK, FAITMA, &c.

ónt de mieux en ce genre ; mais que c'étoit dommage que la Langue Hollandoiſe, ſi riche, ſi féconde en expreſſions, ſi propre au genre tragique, fût ſi négligée & ſi peu châtiée. — Ne ſauriez-vous point, dit le Compere, s'il ſe rencontre dans les Poëtes Hollandois quelques petits traits philoſophiques, tels que l'on trouve dans les Ouvrages de certains Poëtes François d'aujourd'hui ? — Je ne le crois pas, répondit Vitulos. — Tant pis, dit le Compere.

Le jour ſuivant nous fûmes à Maarſen & à Loenen (*a*). Le Compere ne put s'empêcher de témoigner ſon étonnement à la vue de la quantité de maiſons de plaiſance dont ces endroits ſont remplis. Mais ce fut bien autre choſe lorſqu'il entra dans quelques-uns de ces beaux jardins qui environnent ces maiſons. Il crut être dans le Paradis Terreſtre. Alors Vitulos lui dit que l'excès de ſon admiration venoit de ce qu'il n'avoit jamais rien vu. Que ſi un étranger étoit obligé de fixer ſon ſéjour

(*a*) Maarſen & Loenen ſont deux villages ſitués entre Amſterdam & Utrecht, où nombre de particuliers de cette premiere ville vont paſſer la belle ſaiſon.

dans des lieux qui l'enchantoient, il y reſſentiroit bientôt l'ennui & le dégoût. Qu'il étoit vrai qu'on ne pouvoit aſſez admirer la patience, l'art, l'induſtrie des Hollandois, qui avoient tiré tout le parti poſſible des lieux qui, par leur nature, ne ſeroient que des marais impraticables; & que l'on trouvoit, dans la plupart de ces jardins, beaucoup de goût, d'élégance & une extrême propreté: mais que leurs décorations étoient trop monotones, trop uniformes; & que celui qui en avoit vu dix en avoit vu mille. Que la nature dans ce pays ne fourniſſoit point à l'art de quoi s'étendre ni ſe retourner: de quelque côté que l'on regardât, c'étoit toujours la même vue, c'eſt-à-dire, des prairies: que ces lieux n'étoient environnés, ni de champs, ni de vignes, dont les différentes productions offrent à la vue, dans chaque ſaiſon, mille ſpectacles charmants & variés: que l'on n'y rencontroit point de ces déſordres pittoreſques, de ces perſpectives riantes ou majeſtueuſes de la nature, qui échauffent l'imagination, & qui, par leur nombre & leur variété entretiennent l'ame dans une eſpece d'enthouſiaſme continuel, & lui procurent des plaiſirs infinis. Que les parcs, les forêts, la chaſſe, y manquoient encore. Qu'enfin, toutes ces

maiſons, à la réſerve de quelques-unes, étoient petites, incommodes, mal diſtribuées, & avoient plus l'air de guinguettes que de maiſons de plaiſance. — N'importe ce qu'elles ſoient, dit le Compere, ſi l'on y peut philoſopher à ſon aiſe. Un vaſte palais eſt une priſon étroite lorſqu'on y eſt reſſerré par l'importunité, la crainte ou la défiance (*a*).

Delà nous fûmes à Utrecht, où il y a une Univerſité & un Mail admirable. Nous allâmes voir le Mail, & laiſſâmes-là l'Univerſité, parce que les Univerſités ſont fort peu dignes de la curioſité des Philoſophes.

D'Utrecht, nous fûmes à Rotterdam. Le Compere fut charmé de la ſituation agréable & avantageuſe de cette derniere ville, qu'il n'avoit point eu le temps de voir en ſon entier, en arrivant en Hollande. De Rotterdam, nous partîmes pour La Haye. La premiere choſe que nous fûmes voir, fut une magnifique collection de Tableaux de l'Ecole Flamande & Hollandoiſe, qu'un particulier avoit amaſſée. Nous y remarquâmes pluſieurs mor-

(*a*) *Qui metuens vivit, liber mihi non erit unquam.* HORAT. Lib. I. Epiſt. 10.

ceaux dignes d'admiration dans leur genre; entr'autres, un chœur d'Anges de Rubens, admirablement bien grouppé, d'une touche, d'un coloris, d'un moëlleux, d'une expreſſion, d'un effet, d'une vérité inimitable.

Le portrait d'un homme, par van Dyck, plein de grace, de fineſſe, d'expreſſion & de vie.

Un repas de payſans, par David Teniers; tableau précieux par la fineſſe, la naïveté, le naturel qu'on y remarque.

Un payſage de Wouvermans, dont les figures & les chevaux deſſinés en perfection, où le clair-obſcur, la belle touche des arbres, la richeſſe du fond, l'intelligence, l'harmonie font l'effet le plus ſéduiſant.

Un payſage de Berghem, où la richeſſe de la compoſition, le charme du coloris, les effets piquants de lumiere, la vérité, la légéreté du ciel, l'art & l'eſprit avec leſquels les animaux ſont deſſinés & peints, feront toujours l'admiration des connoiſſeurs.

Un payſage de Paul Potter, qui, dans ſon genre, n'eſt point inférieur aux deux précédents.

Un Chriſt porté au tombeau, par Rembrand; dont les figures ſont d'un relief,

d'une harmonie de tons de couleur, d'une force d'expreſſions, d'une fraîcheur de carnations, d'un caractere de vie, qui enchantent. C'eſt bien dommage que la correction de deſſin y manque.

Un petit tableau de fleurs & de fruits, par van Huyſum : le velouté, le duvet des fruits, l'éclat des fleurs, le tranſparent de la roſée, le coloris le plus brillant, le plus moëlleux, joints à une imitation parfaite de la nature, le mouvement que ce Peintre a ſu donner aux inſectes qui ſe trouvent dans ce morceau, rendent l'illuſion entiere.

Après avoir vu ces Tableaux, le Compere & Vitulos féliciterent le propriétaire de cette collection, ſur ſon goût, ſon diſcernement, & l'heureux choix qu'il avoit fait des meilleurs Maîtres que l'Ecole de ſon pays (*a*) eût produits. Enſuite Vitulos lui ayant demandé pourquoi il ne joignoit point à cette Collection quelques morceaux des Ecoles Françoiſe & d'Italie ? Il répondit qu'il ſe bornoit aux Tableaux des Peintres de ſon pays, parce

(*a*) Par ces mots, de l'Ecole de ſon Pays, l'on entend l'Ecole Flamande & l'Ecole Hollandoiſe.

qu'il les croyoit infiniment au-deſſus de tous les autres. Vitulos, ſurpris d'une telle réponſe, lui demanda s'il n'avoit jamais entendu parler de Raphaël, de Michel-Ange, de Titien, de Correge, de Guide, de Pouſſin, de Le Brun, de Le Sueur, de le Moine, &c. Le Hollandois répondit qu'oui : mais qu'il eſtimoit mieux un Tableau médiocre de Van Oſtade, que le plus beau que le Correge eût fait de ſa vie; un morceau de Van der Werf, que quatre de Guide; ainſi du reſte. Alors Vitulos lui dit : Monſieur, vous me permettrez de vous dire que je ne ſuis point de votre avis. J'ai paſſé pluſieurs années en Italie, & j'ai remarqué chez les Peintres de l'Ecole Romaine, une ſource inépuiſable de beautés du deſſin, un beau choix d'attitudes, une grande fineſſe & une ſublimité d'expreſſions; chez ceux de l'Ecole Vénitienne, un deſſin coulant, nourri, moëlleux, une oppoſition ſavante de couleurs; chez tous en général, un génie vaſte, élevé, un art admirable dans leurs inventions, leurs compoſitions, leurs ordonnances. Les François poſſedent une partie plus ou moins grande de ces talents précieux : quelques-uns, tel que Le Moine, les ont réunis tous à la fois, ainſi que l'on peut en juger par l'*Apothéoſe* d'Hercule,

cule, que ce grand Peintre a fait à Verſailles. A l'égard des Peintres Flamands & Hollandois, (à l'exception de Rubens, de Vandyck, & d'un ou deux autres) j'avoue qu'il y en a qui ont quelques parties admirables; mais ces parties ne conſiſtent que dans l'intelligence du clair obſcur, dans un coloris brillant, dans une imitation ſervile & ſans choix de la nature, telle qu'elle ſe préſente à leurs yeux: l'on ne trouve dans leurs Ouvrages, ni invention, ni ordonnance, ni même aucune expreſſion au-deſſus du commun; en un mot, l'on y découvre de l'art & du travail, mais peu de génie & de jugement. Quant à votre Van Oſtade & ce Van der Werf que vous nous prônez, le premier eſt un faiſeur de magots, qui, avec quelque intelligence du clair-obſcur, s'eſt rendu célebre parmi vous, en ne traitant que des ſujets ignobles ou ridicules: le ſecond poſſede à la vérité quelques qualités; ſon deſſin eſt paſſablement correct, ſa touche eſt ferme, ſes figures ont beaucoup de relief; mais ſes carnations ſont fades, & reſſemblent plus à de l'ivoire qu'à de la chair; ſes compoſitions, & l'expreſſion de ſes figures, ſont froides, & manquent de ce feu, préférable à ce grand fini que Mieris &

lui ont affecté de répandre dans leurs tableaux. Enfin le Guide eſt le Guide ; mais Vander Werf ne ſera jamais que Van der Werf.

Le Hollandois eut beſoin de tout ſon phlegme pour laiſſer finir ce diſcours, & pour ne point nous jetter tous les trois en-bas de l'eſcalier de ſon cabinet. Mais lorſque Vitulos eut ceſſé de parler, il lui dit d'un ton menaçant : Tu n'es qu'un impudent, un incivil, un ignorant. Un homme tel que moi qui poſſede pour plus de trente mille florins de tableaux, doit ſe mieux connoître en peinture qu'un animal comme toi, qui n'as peut-être pas trente ſols dans la poche. Sors d'ici ! — Monſieur, dit le Compere, je croyois qu'il n'y eût que les gens d'Egliſe qui fuſſent intolérants ? — Sortez d'ici, tous les trois, reprit le Hollandois.

A la ſortie de chez le Collecteur de tableaux, nous fûmes chez un Amateur d'eſtampes & de deſſins. Lorſque nous eûmes parcouru les principaux porte-feuilles, tels que ceux qui contenoient les œuvres de Marc-Antoine, d'Annibal Carrache, de Calot, de la Bella, de le Clerc, de Maſſon, de Nanteuil, de Gerard Audran, ainſi que ceux de Woſterman, de Pontius, de Bolſwert, de Viſcher, en un

mot, des plus fameux Graveurs qui ont paru depuis Albert Durer jusqu'à nos jours, cet homme nous montra ses dessins. Vitulos en trouva plusieurs d'admirables: mais il ne put s'empêcher de dire qu'il y avoit parmi, quantité de copies. L'Amateur soutint fort & ferme que ses dessins étoient tous originaux; Vitulos soutint le contraire : enfin, l'arrivée de trois ou quatre personnes qui avoient à parler à l'Amateur, mit fin à la dispute. Pendant ce temps-là, Vitulos escroqua un joli dessin de Rembrant : nous prîmes congé de la compagnie, & nous partîmes.

Le lendemain, Vitulos ayant décollé le dessin de dessus un papier jaunâtre, où il étoit, le recolla sur un papier bleu, le porta à cet Amateur, & lui dit, que c'étoit un présent qu'il venoit lui faire, en considération de la complaisance qu'il avoit eue la veille à notre égard. Cet homme ayant examiné ce dessin avec beaucoup d'attention, remercia Vitulos, en disant que ce n'étoit qu'une mauvaise copie dont il possédoit l'Original. Vitulos soutint que ce dessin étoit aussi original ; l'amateur voulut parier cent ducats que ce n'étoit qu'une très-mauvaise copie, & alla chercher son dessin pour le confronter : mais ayant découvert la su-

percherie, Vitulos fut battu & chaſſé pour avoir dit la vérité.

Pour le coup, la patience du Compere s'échappa. Quoi! s'écria-t-il, par-tout de l'ignorance, du caprice, de l'opiniâtreté & de l'intolérance! l'on ne peut dire dans ce ſiecle félon qu'une choſe blanche eſt blanche, ſans riſquer de ſe faire écharper ou éreinter? A quel abominable degré de perverſité ſont donc parvenus les hommes d'aujourd'hui? O état de nature! état de nature! l'on ne court point de riſque chez vous, d'être aſſommé par des Amateurs de tableaux, de deſſins & d'eſtampes.

Le Compere déclamoit encore, lorſque nous arrivâmes devant la porte d'un Bibliophile (*a*), chez qui Vitulos voulut entrer. Le Compere lui dit: Si nous allons chez celui-là, & que vous lui diſiez encore quelque vérité, il nous jettera par les fenêtres. — Ne craignez rien, répondit Vitulos, s'il nous attaque, nous nous défendrons.

Etant entrés chez ce Bibliophile, ſon Bibliothécaire nous introduiſit dans une ſalle ſpacieuſe, remplie de Livres les plus

(*a*) Amateur de Livres.

rares & les plus recherchés. Il y avoit près de deux heures que le Compere & Vitulos feuilletoient & examinoient ces Livres, lorſque le maître arriva. Après les compliments ordinaires, Vitulos lui dit que ſa collection de Livres étoit parfaitement bien choiſie; que l'on n'y voyoit point ce fatras d'inepties que les Bibliomanes (*a*) recherchent avec tant de fureur, & dont le mérite ne conſiſte que dans l'imagination extravagante de ces ramaſſeurs de bouquins; mais que quand il vivroit trois mille ans, il ne pourroit lire tous les ouvrages que cette Bibliotheque contenoit. — Auſſi ne les ai-je point achetés pour les lire tous, répondit-il: s'il m'étoit permis de m'exprimer en Poëte, je vous dirois que je me regarde ici comme une abeille, & cette collection comme un parterre de fleurs ſur lequel je promene mon imagination, & dont je tire le miel qui me nourrit l'eſprit, me fortifie l'ame, & me réjouit le cœur. Je converſe avec les morts, j'adopte, je contredis, je loue, je blâme ce qu'ils diſent, & je ne m'en fais point

(*a*) Amateurs de Livres, ignorants & mauvais connoiſſeurs.

d'ennemis. D'ailleurs, je n'ai point acquis cette Bibliothèque pour moi ſeul : elle eſt ouverte aux Savants, aux Gens de Lettres, & à mes amis. Il eſt néceſſaire que l'hiſtoire, les penſées, les opinions de tous les temps nous parviennent & ſe communiquent : c'eſt une ſource où il y a une infinité de choſes à prendre, une infinité d'autres à rejetter, & par conſéquent toutes à conſerver : car ſi, pour parvenir à la vérité, il eſt bon que l'on nous ait frayé quelques traces du chemin qui y conduit, il n'eſt pas moins utile que l'on nous montre les précipices dans leſquels l'on court riſque de tomber dans la recherche du vrai. Enfin, ſi dans quelques-uns de ces Livres vous n'avez remarqué d'autre mérite que celui de la propreté de l'impreſſion, c'eſt qu'indépendamment de la ſatisfaction particuliere que je reſſens en admirant les belles choſes, je tâche, autant qu'il eſt en moi, de conſerver aux Imprimeurs à venir des modeles d'une perfection au-deſſus de laquelle ils doivent s'efforcer de parvenir, & ne jamais décheoir au-deſſous. Le progrès de tous les Arts utiles, & ſur-tout d'un Art auſſi néceſſaire que celui-ci, doit être un des principaux objets des occupations & des amuſements d'un honnête homme.

Meſſieurs, continua-t-il, vous me paroiſſez amateurs des Sciences & de la Littérature ; ſi vous faites quelque ſejour en cette ville, vous me ferez plaiſir de venir paſſer dans ma Bibliotheque les moments que vous ne ſaurez mieux employer ailleurs. Si vous y faites quelques remarques dignes d'attention, je vous prie de me les communiquer. Je ne rougis point d'avouer que c'eſt au commerce que j'entretiens avec quelques Savants, aux lumieres de quelques Etrangers qui m'ont honoré de leurs viſites, que je dois la plus grande partie de mes connoiſſances. — Nous dîmes au Bibliophile que notre départ étant fixé au lendemain, nous étions bien fâchés de ne pouvoir profiter de ſa politeſſe : & nous prîmes congé de lui.

Lorſque nous fûmes ſortis, Vinulos demanda au Compere ce qu'il penſoit de cet homme-là ? Je penſe, répondit le Compere, que pour un Amateur, il eſt doux, poli, & paſſablement raiſonnable. Mais pour ces deux autres animaux, ce ſont deux ignorants, deux entêtés, deux diables incarnés.

Nous partîmes le lendemain matin pour Leyde. On nous apprit en arrivant qu'il y avoit en cette ville un Savant du pre-

mier ordre, qui poſſédoit un cabinet d'hiſtoire naturelle des plus complets. Etant allés chez ce Savant, il nous fit voir une collection très-nombreuſe & très-recherchée de terres, de mines, de foſſiles, de minéraux, de métaux, de pierres & autres ſubſtances terreſtres; ainſi qu'une prodigieuſe quantité d'oiſeaux, de poiſſons, d'inſectes, de reptiles; les uns vivants, les autres deſſéchés ou conſervés dans des liqueurs, &c. Indépendamment de tout cela, cet homme avoit un grand jardin & deux ſerres ſpacieuſes remplies d'arbriſſeaux & de plantes rares: au bout de ce jardin, il y avoit trois ou quatre appartements contenant une infinité d'inſtruments & de machines pour les expériences phyſiques & mathématiques.

Lorſque nous eûmes conſidéré toutes ces choſes, le Compere Mathieu demanda à ce Savant s'il n'avoit point auſſi quelque collection de tableaux, de deſſins, d'eſtampes & de livres? — Vous venez de voir, répondit-il, mes livres, mes eſtampes, mes tableaux & mes deſſins. L'univers m'offre un ſpectacle continuel, dans lequel j'admire tous les jours l'invention la plus ſublime, la compoſition la plus ſage, l'ordonnance la plus riche, les objets les plus frappants, les plus variés.

C'eſt par l'uſage ou la contemplation de toutes les choſes que vous venez de voir chez moi, que je lis ſans ceſſe dans le grand livre de la nature, & dans lequel je rencontre des faits, des raiſons, des rapports, dont on ne voit preſqu'aucune trace dans tout ce que les plus fameux Philoſophes ont écrit. — Il me paroît, dit Vitulos, que ſelon le goût & les ſentiments où vous êtes, les tableaux de toutes les eſpeces ne vous manquent pas: mais il n'en eſt point de même des livres. La précieuſe collection que vous poſſédez de tant de productions différentes; vos machines, vos inſtruments, peuvent vous former une bibliotheque d'hiſtoire naturelle & de phyſique: mais rien de tout cela ne vous tient lieu de livres de Théologie, de Morale, d'Hiſtoire & de Poéſie. — Je rencontre dans toutes les recherches & les expériences que je fais, répondit le Savant, dans tout ce que j'examine & conſidere, ſoit au-dehors de moi-même, ſoit au-dedans, une main toute-puiſſante, une main ſage, intelligente, bienfaiſante; & cette main eſt celle de l'ETERNEL. A la vue de la toute-puiſſance, de la ſageſſe, de la bonté de cet ETRE SUPRÊME, mon ame s'éleve juſqu'au pied de ſon trône, où elle s'anéan-

tit dans des ſentiments d'admiration, de reſpect, d'amour, & de reconnoiſſance. Voilà les Traités de Théologie, dans leſquels j'apprends à connoître DIEU, & à lui rendre le culte qui lui eſt dû. Quant à la Morale, je ne poſſede qu'un livre qui en traite, & ce livre eſt mon cœur. Toutes les fois que je rentre en moi-même, j'y lis ces mots, que le SOUVERAIN LÉGISLATEUR de l'Univers y a tracés: *Tends ſans ceſſe à la perfection, & cherche ton bonheur.* Il réſulte de ce peu de paroles, bien entendues, la regle entiere de mes devoirs envers moi-même & envers les autres.

L'hiſtoire des Empires, des Royaumes, des différents Peuples qui ont exiſté depuis le commencement du monde juſqu'à ce jour, m'eſt fort inutile. Tous les événements des ſiecles paſſés ſe repréſentent journellement ſur le théâtre du monde; ce ſont toujours les mêmes cauſes qui produiſent les mêmes effets: il n'y a de différence que dans le temps, les circonſtances, les lieux de la ſcene & les acteurs.

Je ne poſſede aucuns Poëtes, ſoit anciens, ſoit modernes: je n'ai beſoin ni de ces images vraies ou fauſſes que nous préſente la Poéſie, ni de l'harmonie des

vers, pour toucher mon ame, & échauffer mon imagination. La contemplation de tout ce qui m'environne, eſt infiniment au-deſſus de la lecture du meilleur Poëme qui ait jamais paru.

Monſieur, dit le Compere, tout ce que vous venez de nous dire eſt admirable. Mais que penſez-vous de la Religion & des loix en général, de l'intolérance des méchants, & des préjugés des ſots ? — Je vous ai dit, répondit le Savant, que Dieu avoit gravé au fond de mon cœur: *Tends ſans ceſſe à la perfection, & cherches ton bonheur.* — Comme cet homme paroiſſoit n'avoir point d'autres raiſons à nous donner, le Compere ne le queſtionna pas davantage.

Lorſque nous fûmes ſortis, Vitulos dit: Voilà encore une ſinguliere eſpece de viſionnaire : cet homme voit tout, ſait tout, & ne nous a rien appris. Il vient de nous débiter avec emphaſe une eſpece de formule qu'il a débitée hier à d'autres, qu'il débitera demain encore à d'autres, & qui ne ſignifie rien. On lui fait une queſtion à laquelle un enfant de dix ans pourroit répondre, & il élude cette queſtion par un quolibet. — Cela nous apprend, dit le Compere, qu'il n'y a rien de ſi aiſé à acquérir aujourd'hui qu'un grand nom :

mais un grand nom ne fait point un grand homme. Pour parvenir à ce point de Philoſophie auquel nous avons atteint, mon cher Vitulos, il faut autre choſe que des Cabinets de curioſités, qu'une gravité Catonienne, & que la ridicule manie de ne s'exprimer que par hyperboles, à la maniere des Inſpirés.

Le Compere & Vitulos tinrent encore pluſieurs propos ſur cette matiere, qu'il eſt inutile de rapporter. Tout ce que j'ai à dire eſt qu'après avoir dîné à Leyde, nous continuâmes notre route, & nous arrivâmes le ſoir à Amſterdam.

CHAPITRE XV.

L'Eſpagnol veut épouſer deux femmes à la fois. Pere Jean le diſſuade de faire une telle folie. En conſéquence Diego fait une exhortation Chrétienne & pathétique à ſes deux prétendues, & les abandonne pour nous ſuivre.

A Notre arrivée au logis, nous trouvâmes Pere Jean qui dormoit à côté d'un broc de vin, & Diego couché entre les deux Donzelles que le Juif leur avoit procurées. Auſſi-tôt que l'Eſpagnol

nous eût apperçus, il sauta tout nud en bas du lit, & dit en se jettant au col du Compere : Ah, mon cher maître ! vous me trouvez occupé à faire un miracle. Le vénérable Pere Jean que voilà qui dort, a retiré autrefois le corps d'une religieuse des griffes de Satan qui la tourmentoit ; & moi je vais retirer des pattes de Beelzebuth ces pauvres petites filles que voici cachées sous cette couverture. Au moment que vous êtes arrivés, je leur peignois le concubinage où elles sont plongées, comme un état dans lequel il étoit très-difficile de faire son salut. Je leur proposois les exemples de Magdelaine & de Sainte Marie Egyptienne, qui, après avoir passé la fleur de leur jeunesse dans ce métier, l'abandonnerent enfin, & passerent le reste de leur vie dans la pénitence (*a*). Je leur

(*a*) Mon camarade Diego ment ici comme un arracheur de dents. La Magdelaine n'a jamais fait la gourgandine. C'étoit une femme de bien & d'honneur, qui avoit sept Diables dans le corps, que J. C. chassa : qui en reconnoissance d'un si grand bienfait, suivit le Sauveur jusqu'à sa mort, avec d'autres femmes de Galilée. Elle mourut à Ephese. Ce ne fut que depuis le 10e. siecle que l'on a imaginé qu'elle étoit allée en Provence avec Marthe & Lazare, que

disois encore que si elles ne se sentoient point appellées à une vie si austere que

---

l'on suppose faussement être sa sœur & son frere, puisque l'Evangile dit la Magdelene de Galilée & Marie, sœur de Marthe, de Béthanie. La Pêchereſſe avec laquelle on la confond, étoit une femme publique de Naïm, dont on ignore le nom, qui ne vit J. C que la seule fois qu'elle lui oignit les pieds, & à laquelle il dit : *Allez en paix, & ne pêchez plus.*

Quant à Sainte Marie Egyptienne, Diego a raison ; elle fut une fameuse débauchée, & une grande pénitente. Ayant quitté ses parents à l'âge de 12 ans, elle s'en, fut à Alexandrie, où elle se prostitua au premier venu pendant 17 ans. Elle alla ensuite par curiosité à Jérusalem avec une troupe de pélerins, pour assister à la Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. Y étant arrivée, elle continua son métier : mais ayant voulu entrer dans l'Eglise, elle se sentit repoussée par trois ou quatre fois, sans y pouvoir entrer. Marie frappée d'un tel obstacle, prit aussi-tôt la résolution de changer de vie, & de faire pénitence : puis elle entra dans l'Eglise aussi facilement que les autres, y adora la Croix, & partit le même jour de Jérusalem, pour se retirer dans une vaste solitude qui étoit au-delà du Jourdain. Lorsqu'elle fut arrivée au bord de ce fleuve, elle ne se trouva point d'argent pour se faire transporter de l'autre côté ; le Diable croyant que cet obstacle lui feroit rebrousser chemin, se réjouissoit déja : mais Marie, inébranlable dans la sainte résolution qu'elle avoit prise, paya le

celle que ces deux grandes Saintes menerent après leur converſion, elles pouvoient demeurer dans le monde, ſe marier, & vivre déſormais d'une maniere chaſte & honnête : j'ajoutois enfin, que ſi elles craignoient que le ſcandale qu'elles avoient donné leur apportât quelqu'obſtacle à trouver des maris, je les épouſerois toutes les deux pour leur faire plaiſir.

Mon cher Diego, dit le Compere, ſais-tu que la Religion défend la polygamie? Mon doux Maître, répondit Diego, j'ai

---

batelier de ſon ancienne monnoie, & paſſa outre. Arrivée dans le déſert, elle ſe mit à pleurer ſes péchés, & à mener une vie ſi auſtere, que le ſeul récit en fait frémir. Elle paſſa ainſi 47 ans ſans voir perſonne. Au bout de ce temps-là, un Solitaire, nommé Zozyme, la rencontra & lui donna l'Euchariſtie. Un an après, le ſaint homme retourna où elle étoit, pour la communier encore, mais il trouva ſon corps étendu ſur le ſable, avec une inſcription tracée ſur la terre, qui annonçoit à Zozyme que la ſainte femme étoit morte l'année précédente, le même jour qu'elle avoit reçu la Communion. Il s'agit alors de donner la ſépulture au corps de Marie : mais l'homme de Dieu n'avoit point de pelle pour faire une foſſe. Un lion qui étoit-là aux environs, s'apperçut de l'embarras du Saint, & vint faire un trou avec ſes pattes : Zozyme y mit le cadavre, & partit. *V. le Martyrologe Romain.*

toujours été très-bon Catholique, & j'eſpere que je le ſerai juſqu'à la conſommation des ſiecles ; mais ſur cet article-ci, je ſuis plus hérétique que Maître Jean Calvin. Car s'il a été permis au plus ſage de tous les hommes (*a*) d'avoir 700 femmes & 300 concubines, il doit bien être permis à celui qui en eſt preſque le plus ſot, d'en avoir deux. Au reſte, ces pauvres petites meres ne ſont ni Sidoniennes, ni Cananéennes, ni Ammonites, ni Moabites ; elles ne me feront point ſacrifier à Aſtarte, à Moloch, à Thamos ; & je.... Tu raiſonnes comme un animal, tel que tu es, interrompit le Compere : ne ſais-tu pas que ſi Dieu toléra autrefois la pluralité des femmes (*b*), c'étoit parce

(*a*) Salomon.

(*b*) Nous ne devons point trouver étrange que Dieu toléra la Polygamie *parmi les Iſraélites*, qui s'étoit introduite dès avant le Déluge, quoiqu'elle fût contraire à la premiere inſtitution du Mariage. Car quand il fut inſtitué dans le Paradis terreſtre, il n'y avoit point encore de concupiſcence : & depuis que par la Loi nouvelle il a été élevé à la dignité de Sacrement, il eſt accompagné de graces très-fortes. Mais dans l'intervalle, lorſque la grace étoit beaucoup moindre, & que le péché régnoit, il étoit digne de la bonté de Dieu d'uſer d'une plus

que les Juifs vivoient dans un temps où la concupiſcence étoit beaucoup plus forte qu'aujourd'hui, & la grace beaucoup moindre? — Il falloit donc, reprit Diego, que Salomon fût en but à de terribles tentations, & que la grace fût en lui preſqu'anéantie; car 700 femmes & 300 concubines!... Qu'eſt-ce que j'entends-là, s'écria Pere Jean en ſe réveillant en ſurſaut? à cette voix l'Eſpagnol reſauta ſur ſon lit, & ſe fourra entre ſes deux proſélytes.

Alors Pere Jean nous ayant reconnus, dit: Hà! voici mes amis de retour: çà, mes enfants, approchez; buvez un coup à ma ſanté, & contez-moi un peu ce que vous avez vu dans votre voyage. Le Compere m'ayant fait ſigne de parler, je dis: Le révérend Pere Jean ſaura qu'en partant d'Amſterdam nous fûmes à Maarſen & à Loenen, deux grands villages remplis de maiſons de plaiſance aſſez jolies, & de jardins que mon Compere & moi avons trouvés magnifiques, mais qui ne plurent point autant à Monſieur Vitulos, parce qu'ayant été en Italie, il aura dit en lui-même: ce n'eſt point ici *il Giar-*

---

grande indulgence. *V.* M. Fleury, Mœurs des Iſraélites. *Chap. XIV. p.* 85.

diano del Principe Borgheſe, ni *il Belreſpiro del Sig. Pamfilio*, ni *La Villa Ludoviſi poſta nel Monte Pincio.*

De Loenen & de Maarſen nous allâmes à Utrecht, où il n'y a rien à voir qu'une Univerſité; objet très-peu intéreſſant pour des Philoſophes.

D'Utrecht nous fûmes à Rotterdam, ville très-jolie & très bien ſituée : mais la grande quantité d'hommes que nous y vîmes avec des plumes à leurs perruques, nous fit juger que nous n'y trouverions guere à nous amuſer.

Etant arrivés à La Haye, nous fûmes chez un amateur de tableaux, qui manqua de nous avaler, parce que Vitulos lui avoit dit que les Peintres de ſon pays ne ſont point les meilleurs Peintres de l'univers.

De chez ce brutal, nous fûmes chez un amateur de deſſins & d'eſtampes, qui bartit Vitulos pour lui avoir prouvé qu'il n'étoit qu'un ignorant.

De chez ce batteur de gens, nous fûmes chez un Bibliophile qui étoit aſſez raiſonnable. Auſſi prié-je Dieu de le conſerver tel; car il court grand riſque de ſe gâter avec les autres.

De La Haye nous partîmes pour Leyde, où nous trouvâmes un Savant qui avoit

des chambres pleines de terres, de métaux, de minéraux, de fossiles, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, de reptiles, d'instruments & de machines. Ce Savant appelloit tout cela des tableaux & des livres. Il se vantoit de voir des faits, des raisons, des rapports, que personne n'avoit jamais vus. Il disoit qu'il voyoit par-tout la main de l'Eternel; que l'univers étoit un théâtre, & ce qui l'environnoit un Poëme. Lorsque le Compere demanda à ce Savant ce qu'il pensoit de la Religion, des Loix, de l'intolérance & des préjugés, il répondit que Dieu avoit gravé au fond de son cœur; *Tends sans cesse à la perfection, & cherche ton bonheur.*

Enfin, de Leyde nous sommes revenus ici, où nous avons trouvé Votre Révérence qui dormoit, & Diego qui faisoit un miracle.

Par ma foi, dit Pere Jean, pour faire une pareille tournée, ne rien voir d'extraordinaire, n'entendre que des impertinences, attraper des coups, & ne point trouver l'occasion de faire la moindre dissertation philosophique sur la nature de l'ame, sur le bien & le mal moral, sur l'intolérance & les préjugés, ce n'étoit point la peine d'aller si loin: pour le coup, je vois que les Hollandois n'ont point l'es-

prit tourné à la Philoſophie. Nous ferons donc bien de partir demain.

Le reſpectable Pere Jean auroit-il la dureté de partir ſans ſon ſerviteur ? s'écria Diego de ſon lit. — Eh, qui t'empêche de venir avec nous, dit Pere Jean ? — L'amour, répondit Diego ; ce doux tyran des cœurs, qui fit filer Hercule avec Omphale, qui mit Achille en fureur pour Briſeis, qui fit deſcendre Orphée aux enfers pour Eurydice, qui enchaîna Marc-Antoine à Cléopâtre, qui étend ſon empire juſques ſur les Dieux, & qui fait brûler le pauvre Diego pour ces deux petites poulettes qu'il tient ici entre ſes bras. — En voici bien d'une autre, dit Pere Jean : que veux-tu donc faire de ces deux poulettes ? — Les épouſer toutes les deux, mon Révérend Pere, — Fi : n'es-tu pas honteux de vouloir épouſer deux infâmes proſtituées à tous les diables, qui te planteront autant de cornes ſur la tête qu'il y a de ſapins dans toutes les forêts de la Livonie ? qui te pilleront, qui te voleront, qui te battront, qui te mangeront, qui te recondylomiſeront.... Le vénérable Pere Jean ne ſait peut-être pas que je viens d'opérer leur converſion, interrompit l'Eſpagnol, & qu'elles m'ont promis de vivre auſſi ſaintement avec moi

que Ste. Anne vécut avec son mari Joachim. D'ailleurs, s'il n'y avoit que ceux qui épousent des prostituées, qui fussent sujets aux malheurs dont vous me menacez, à la bonne heure; mais je vois tous les jours les plus simples Agnès, que l'on tire d'un Couvent pour être mariées, devenir au bout d'un an pires que ces pauvres petites malheureuses-ci ne furent & ne seront de leur vie. — Tu n'as peut-être pas songé aux autres inconvénients où un galant homme s'expose (*a*) lorsque

(*a*) Plusieurs grands personnages ont estimé le lien du mariage une obligation injuste, une dure & trop rude captivité, d'autant que par mariage l'on s'attache & s'assubjectit par trop au soin & aux humeurs d'autruy. Que s'il advient d'avoir mal rencontré, s'estre mescompté au choix & au marché, & que l'on aye prins plus d'os que de chair, l'on demeure misérable toute sa vie. Quelle iniquité & injustice pourroit estre plus grande, que pour une heure de sol marché, pour une faute faicte sans malice & par mesgarde, & bien souvent pour obéir & suivre l'advis d'autruy, l'on soit obligé à une peine perpétuelle? Il vaudroit mieux se mettre la corde au col, & se jetter en la mer la teste la premiere, pour finir ses jours bientost, que d'estre toujours en peines d'enfer, & souffrir sans cesse à son costé la tempeste d'une jalousie, d'une malice, d'une rage & manie, d'une bestise opi-

qu'il se marie, tels que le soin du ménage, le dégoût de sa femme, l'embarras des enfants, la perte de la liberté. — J'ai

---

maistre, & d'autres misérables conditions : dont l'un a dict, que qui avoit inventé ce nœud & lien de mariage, avoit trouvé un bel & spécieux expédient, pour se venger des humains, une chausse-trape ou un filet pour attraper les bestes, & puis les faire languir à petit feu. L'autre a dict, que marier un sage avec une folle, ou au rebours, c'estoit attacher le vif avec le mort, qui estoit la plus cruelle mort inventée par les tyrans, pour faire languir & mourir le vif par la compagnie du mort... Pour la seconde accusation, ils disent, que le mariage est une corruption & abastardissement de bons & rares esprits, d'autant que les flatteries & mignardises de la partie que l'on aime, l'affection des enfants, le soin de la maison, & l'avancement de sa famille, relaschent, destrempent, & ramollissent la vigueur & la force du plus vif & généreux esprit, qui puisse estre, tesmoins Samson, Salomon, Marc-Antoine... Plus, le mariage empêche de voyager parmy le monde & les estrangers, soit pour apprendre à se faire sage, ou pour enseigner les autres à l'estre, & publier ce que l'on sait : Bref, le mariage non-seulement apoltronit ou accroupit les bons & grands esprits, mais prive le public de plusieurs belles & grandes choses, qui ne peuvent s'exploicter demeurant au sein & au giron d'une femme, & autour des petits enfants.

CHARRON, de la Sagesse, *Liv I. Chap. XLII.*

ſongé à tout cela, répondit Diego. — Tu n'as peut-être pas ſongé que ſi tu te maries, nous partons ſans toi, & nous t'abandonnons ici comme un malheureux? — Seroit-il poſſible! s'écria Diego en ſautant de ſon lit: non, je veux que la poſtérité apprenne qu'un Eſpagnol a ſacrifié une fois en ſa vie l'amour à l'amitié. Je vous ſuivrai par-tout, ô très-bénin, très-ſage, très-redoutable Pere Jean! & vous, mon doux Maître! le Prototype de tous les Philoſophes de la terre! je ne vous abandonnerai jamais. Si quelque Hector vous inſulte, je lui arrache la vie de ma propre main, & je traîne impitoyablement ſon cadavre d'un bout du monde à l'autre (*a*). Si je ſuis riche & que je vous ſurvive, j'ouvre Pline & Aulugelle, j'y prends le plan du tombeau qu'Arthemiſe fit bâtir à Mauſole, & je vous en fais faire un pareil: ſi je n'ai que 50 piſtoles, je fais frapper une médaille d'or, & je prie quelque Académie de la propoſer pour

(*a*) Il me paroit que Diego fait ici alluſion à l'hiſtoire d'Achille, qui, après avoir tué Hector pour venger la mort de ſon ami Patrocle, traîna le cadavre de ce Troyen autour des murs de Troye.

récompenſe au bel eſprit qui fera le mieux votre éloge : ſi je n'ai que 30 ſols, je les porte au premier Journaliſte, pour qu'il daigne faire mention de vous dans ſon Journal : ſi je n'ai que cinq ſols, je les envoye à un Gazetier (*a*), pour qu'il annonce votre mort dans ſa gazette : ſi je n'ai rien, mon cœur ſera votre tombeau ; mes plaintes, mes regrets, feront votre éloge ; & mes larmes annonceront à l'univers entier, que le Révérend PERE JEAN de Domfront, & ſon neveu MATHIEU LE PHILOSOPHE, ne ſont plus.

Et

(*b*) Mon camarade Diego ſe trompe : il en coûteroit plus de cinq ſols pour faire inſérer dans la Gazette une nouvelle comme celle-là. Car j'appris, il n'y a pas long-temps, que le docte Taylor, le célebre Wincel, le fameux Le Lievre, le ſage du Vicq, le ſavant Cottet, l'adroit Neilſon (& jadis l'empoiſonneur Aillaud) donnent cinq ſols par ligne aux Gazetiers, pour les avertiſſements dont ils étourdiſſent ſi ſouvent le public dans les Gazettes. Quant aux Journaliſtes, j'ignore ce qu'ils prennent pour dire la vérité ; tout ce que je ſais, c'eſt que lorſque nous étions à Paris, il en coûta au Compere un vieux coq, & quinze livres de lard, qu'il donna à un Faiſeur de Feuilles, pour faire décrier un bon Ouvrage & l'honnête homme qui l'avoit fait, parce que ce bon Ouvrage renfermoit quelques petits traits contre le *Traité de Cracologie*.

Et vous, ô poulettes adorables! qui avez des yeux comme des yeux de pigeons, qui avez du poil comme des chevres, des tettons qui reſſemblent à des petits chevrelots (*a*), le ventre uni comme de l'ivoire, des levres vermeilles qui diſtillent la mirrhe : j'ai repoſé comme un ſachet de fleurs odoriférantes entre vos mamelles ; mais je n'y repoſerai plus ; ma gloire m'appelle ailleurs, & je pars.

Souvenez-vous cependant que vous avez un pied hors de l'abyme, dans lequel vous avez été plongées juſqu'à ce jour ; de cet abyme effroyable, où livrées en proie aux inſatiables deſirs d'un tas de libertins infâmes, vous êtes obligées de vous prêter aux dégoûtantes careſſes d'un ivrogne ou d'un goujat ; vous ſoumettre aux caprices d'un brutal ; de ſupporter les mauvais traitements d'un emporté ; où pour prix de ces viles complaiſances, de cette lâche ſoumiſſion, de cette ſervitude odieuſe, vous n'avez à attendre que des

(*a*) Diego veut dire des chevreaux ; car chevrelots n'eſt pas françois : au moins ne l'ai-je point trouvé dans le Dictionnaire de Trévoux, qui eſt bien le meilleur Dictionnaire des Dictionnaires.

verrues, des fungus, des ficus, des thimus, des raghades, une vieilleſſe pauvre & miſérable, la mort, enfin, & la damnation éternelle qui s'enſuit.

Si le tableau que je viens de vous faire de cet abyme épouvantable, ne vous touche pas; ſi votre malheureux penchant étouffe en vous tous motifs de crainte & d'honnêteté; ſi les tentations du Diable l'emportent ſur tous mes raiſonnements, retournez à votre ancien métier, abandonnez le corps à Satan, mais ſauvez votre ame.

Cependant, comme la ſcience d'abandonner ſon corps au Diable en conſervant l'ame à Dieu, demande quelques leçons, quelque pratique, quelques expériences, avant qu'on la poſſede au point d'être utile & profitable, je vous conſeille de vous adreſſer à quelque ſage Directeur de la Compagnie de Jeſus, lequel vous inſtruira dans cet art admirable, que je croirois une chimere, ſi l'éducation que j'ai reçue chez les Jéſuites de Saragoſſe, ne m'eût prouvé le contraire.

Adieu, mes petites meres, adieu, mes petites femmes. Levez-vous, habillez-vous, partez, & n'oubliez jamais votre tendre ami, votre inconſolable ami, *Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Men-*

doça, *y Rioles*, *y Bajalos*, qui va prier S. Antoine de Padoue qu'il veuille vous faire reſſouvenir ſans ceſſe des conſeils ſalutaires que vous venez de recevoir". L'Eſpagnol ayant fini ces mots, ſe jetta à deux genoux au milieu de la chambre, & ſe mit à prier : les poulettes ſe leverent, s'habillerent, & partirent.

Fin du premier Volume.

LE COMPERE MATHIEU.

TOME SECOND.

LE COMPERE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

Tout ce qui eſt au-deſſus de l'intelligence du vulgaire, eſt, à ſes yeux, ou ſacré, ou profane, ou abominable.

Tome I, p. 231.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXXVII.

UTOPIA
RRR

LE COMPERE MATHIEU,

OU

Les Bigarrures de l'Esprit Humain.

CHAPITRE I.

Notre arrivée à Pétersbourg. Persécution que nous y essuyons. Nous sommes exilés en Sibérie. Mort & résurrection de Diego.

LE lendemain de notre retour à Amsterdam, nous partîmes pour Pétersbourg, ainsi que le Révérendissime Pere Jean de Domfront l'avoit conclu. Nous prîmes notre route par Naarden, Osnabruck, Hanovre & Berlin, où nous fé-

journâmes quatre jours. De Berlin nous paſſâmes par Dantzick, Konigsberg, Riga, Revel, & delà à Pétersbourg.

Lorſque nous fûmes arrivés dans cette ſeconde Capitale de l'Empire de Ruſſie, il nous parut que les Ruſſes étoient effectivement plus raiſonnables que les François & les Hollandois. Pere Jean & le Compere lierent amitié avec quelques Officiers Allemands de la garniſon, qui leur procurerent tous les plaiſirs poſſibles dans une ville telle que Pétersbourg. Vitulos ſe faufila parmi les Francs-Maçons, & y trouva ſes reſſources ordinaires, tant pour l'utile que pour l'agréable. Il n'y eut que deux Italiens qui paſſerent dans ce pays-là, qui troublerent un peu notre tranquillité. Ces deux marauds établirent une banque de Pharaon dans une eſpece de taudis, où le Compere, Pere Jean & Vitulos gagnerent le premier jour 200 roubles; & où ils perdirent le lendemain, non-ſeulement leur gain de la veille, mais encore tout ce que nous poſſédions, juſqu'au dernier ſol (*a*).

(*a*) Il eſt étonnant que Vitulos, qui avoit été pendant pluſieurs années un des principaux piliers des tripots de Veniſe, ſe ſoit ainſi laiſſé dévali-

En attendant que nous fussions en état de reparoître avec dignité dans le monde, Pere Jean nous associa avec un Juif Philosophe qu'il avoit connu à Smyrne, & nous battîmes monnoie. Ce métier honorable dont les Souverains s'arrogent le privilege, étoit un petit Pérou pour nous: nous nous trouvâmes au bout d'un mois plus en état de faire figure qu'auparavant.

La grande quantité d'especes nouvelles qui se répandirent en peu de temps dans le public, inquiéta le Ministere : l'on en chercha les auteurs, & l'on promit cinq cents roubles à celui qui les découvriroit. Mais ces recherches & cette promesse ne nous inquiéterent guere : nous avions trop bien pris nos mesures pour avoir rien à craindre sur cet article. Il ne falloit pas moins qu'un accident extraordinaire pour nous faire découvrir ; & cet accident arriva.

Quoique nous fissions très-bonne chere, & que nous eussions bonne provision de

---

ser par deux Aventuriers, qui vraisemblablement devoient être bien moins futés que lui. J'ai eu vingt fois envie de lui en demander la raison ; mais comme cela auroit pu ne point lui faire plaisir, je m'en suis tenu à mes conjectures.

vin, Pere Jean ne passoit point un jour sans aller à la taverne. Un après-midi il sortit, à son ordinaire, sans nous dire où il alloit, & entra dans un bouchon (*a*) voisin de notre demeure. Le Révérend Pere ayant trouvé la Cabaretiere seule, il lui fit la proposition que l'on fait aux femmes: soit que celle-ci ne trouvât point cette proposition de son goût, ou qu'elle tardât trop à satisfaire sa Révérence, le respectable Pere Jean, sans autre compliment, la renversa sur un lit, & la baisa bon gré malgré qu'elle en eût. Sur ces entrefaites, le mari rentra, & voulut assommer le Révérend; mais celui-ci envoya d'un coup de pied au cul l'assommeur dans une cave contiguë, ferma la porte à la clef, resaisit la Cabaretiere & l'exploita de plus belle.

Cependant le tintamare du Cabaretier qui crioit de toutes ses forces: *Au meurtre! au viol!* par le soupirail de la cave, mit tout le voisinage en allarmes & fit venir la garde. Pere Jean se baricada dans la maison, & jura qu'il assommeroit le premier qui oseroit y entrer. L'Officier de garde, se souciant peu de ces menaces,

(*a*) Petit cabaret borgne.

fit enfoncer la porte par ſes ſoldats, & le Révérend Pere, armé d'un levier, jetta ſur le carreau les deux premiers qui ſe préſenterent. Ce qui ralentit un peu l'ardeur des autres. Mais ayant repris courage, ils aſſaillirent la maiſon par-derriere, par les fenêtres, & par le grenier; de ſorte qu'en un inſtant elle ſe trouva remplie de ſoldats. Pere Jean, retranché dans un coin & toujours armé de ſon levier, ſe défendoit en déſeſpéré, tous ceux qui en approchoient de trop près étoient ſûrs de payer leur témérité de leur vie. Enfin il fallut céder au nombre : ils ſe jetterent tous à la fois ſur lui, & le garotterent pour l'emmener en priſon.

Nous avions entendu tout ce tapage dès ſon commencement; Diego s'étoit mis à la fenêtre pour voir ce qui l'occaſionnoit; & nous étions bien éloignés de croire que Pere Jean en fût l'auteur. Mais l'Eſpagnol ayant apperçu le Révérend Pere au milieu d'une troupe de ſoldats, s'écria tout-à-coup : Au ſecours! mes amis, l'on emmene le redoutable Pere Jean pour le pendre : en même-temps il ſaiſit une carabine que nous avions, la déchargea à travers la foule, & caſſa l'épaule à un Tailleur : après cet exploit, il jetta la carabine & ſe ſauva dans le tuyau de la che-

minée de la chambre où nous étions. L'Officier ayant fait arrêter la troupe, en détacha dix hommes pour prendre le tireur. Lorſqu'ils furent montés, ils ſe ſaiſirent du Compere, de Vitulos, du Juif & de ma chétive perſonne, & nous demanderent, en leur jargon, où étoit celui qui avoit tiré le coup de carabine? Nous leur fîmes entendre par ſigne que nous n'en ſavions rien. Là-deſſus, deux d'entr'eux ſe mirent à fouiller dans tous les recoins des appartements que nous occupions, forcerent les armoires, & trouverent pour environ quatre mille roubles d'eſpeces nouvelles que nous avions faites. Alors l'un de ces deux hommes s'aviſa de regarder dans la cheminée, & y découvrit Diego. Le pauvre Eſpagnol eut beau réclamer tous les Saints du Paradis, il fallut qu'il deſcendît, ſans quoi il alloit être tiré comme une grive. Enfin, l'on nous joignit tous les cinq à Pere Jean, l'on nous mena en priſon, & l'on dépoſa nos eſpeces à la Chancellerie.

Trois heures après cette aventure, l'on nous conduiſit par-devant les Commiſſaires conſtitués pour nous examiner. L'un de ces Meſſieurs demanda à Pere Jean, qui l'avoit induit à l'action violente & brutale qu'il avoit commiſe envers la Ca-

baretiere & ſon mari ? — La nature, répondit le Révérend, & les leçons des plus grands Philoſophes de l'antiquité (*a*): — le Commiſſaire inſiſta ; Pere Jean répondit la même choſe, & l'envoya à tous les Diables. — Et toi, dit le Commiſſaire à Diego, qui t'a pouſſé à caſſer l'épaule à un Tailleur ? — L'amour de mon prochain, répondit l'Eſpagnol, & la défenſe du meilleur Catholique de la terre, contre des maudits Hérétiques tels que ſont les Grecs. — Et vous, dit le Juge à nous autres quatre, d'où viennent les eſpeces que l'on a trouvées parmi vos effets ? — De notre fabrique, répondit le Compere. — Qui vous a autoriſés d'enfreindre les Loix de ce pays ? — La Loi naturelle (*b*), repartit le Philoſophe, & l'exemple du célebre Diogene (*c*), qui avoit plus de Philoſophie dans ſon petit doigt, que les têtes de tous les Ruſſes enſemble n'en réuniront juſqu'à la conſommation des ſie-

(*a*) Ἔλεγε δὲ καὶ κοινὰς εἶναι δεῖν τὰς γυναῖκας γάμον μηδὲν ὀνομάζων, ἀλλὰ τὸν ὥσαντα τῇ πείσαντι. DIOG. LAERT. Lib. VI, §. 72.

(*b*) Μηδὲν εἶναι τοῖς καλὰ νόμον, ἀς τοῖς καλὰ φύσιν δίδης. Ibid. §. 71.

(*c*) Τοιαῦτα διελέγετο καὶ ποῶνι ἐφαίνετο, ὅτ' τῶν νόμισμα παρακεχαράγμενον. Ibid.

cles. Après cet examen, l'on nous renvoya au cachot.

Les deux jours ſuivants, l'on nous examina derechef, ſoit en général, ſoit en particulier, & les Commiſſaires ne reçurent d'autre réponſe de chacun de nous, que ce qu'on leur avoit dit la veille. Le quatrieme jour l'on ne nous dit rien. Le cinquieme l'on nous annonça que nous étions dignes de mort : mais que des ſcélérats tels que nous, ne méritant pas qu'on ſouille la terre de leur ſang, l'on avoit jugé à propos de nous envoyer faire un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans dans les déſerts de la Sibérie : afin que, retranchés pour jamais de la Société que nous avions outragée par nos actions, que nous allions pervertir par nos maximes, nous lui fiſſions une eſpece de réparation par notre travail aux mines, auxquelles nous étions condamnés pour toute notre vie.

Cette nouvelle fit différents effets ſur nous : le Juif la regarda comme une grace extraordinaire, & le Compere comme une injuſtice inouie : Pere Jean diſoit que s'il tenoit tous les Ruſſes, l'un après l'autre, il les étrangleroit tous : Vitulos ne diſoit rien, mais il n'en penſoit pas moins : Diego prenoit cela comme une calamité que Dieu

avoit envoyée à ſon ſerviteur pour l'éprouver : & moi, je pleurois.

L'on ne tarda guere à nous envoyer à cet exil, dont je m'étois formé une idée ſi épouvantable, que j'euſſe mieux aimé être mort cinquante fois, que d'être réduit à paſſer mes triſtes jours dans ce déſert affreux, où je croyois que le froid exceſſif, le travail, la mauvaiſe nourriture, les mauvais traitements de ceux auxquels nous allions être ſubordonnés, la compagnie des gens à demi-ſauvages, parmi leſquels il nous faudroit vivre, nous alloient rendre les plus malheureux de tous les hommes.

Il en fut tout autrement : cet exil n'eſt pas ſi inſupportable que je me l'étois figuré. Nous y rencontrâmes des Philoſophes de toutes les eſpeces & de tous les étages. Mais comme nous étions obligés de travailler aux mines de cuivre, qui ſont aux environs de Tobolska, nous n'avions point le temps que nous deſirions pour philoſopher. Toutefois nos occupations ne nous empêcherent pas de trouver le moyen de former un complot pour nous évader du côté de la Tartarie.

Lorſque ce complot fut bien & duement cimenté, le Compere Mathieu, qui ſavoit parfaitement la Géographie, fut

déclaré directeur de la route que nous devions tenir : le respectable Pere Jean de Domfront fut proclamé Capitaine Général de la troupe : Vitulos, Capitaine en second : le Juif, un Anglois (*a*), un Allemand (*b*), un Suédois (*c*), Diego & moi, étions tout ce que l'on voudra.

Ayant trouvé le moyen de nous munir de trois fusils, de poudre, de balles, de deux arcs, de fleches, d'une hache, d'une serpe & d'une marmite, & ayant pris un temps favorable pour notre éva-

---

(*a*) Cet Anglois avoit été autrefois Quaker ; ensuite il étoit devenu Philosophe, & puis Commissionnaire en Russie : mais les Russes l'ayant surpris avec de faux poinçons dont il contrefaisoit la marque de la Douane, ils l'avoient envoyé en Sibérie.

(*b*) Cet Allemand avoit été long-temps Arien ; & les Russes l'avoient laissé tranquille sur cet article : mais ayant appris qu'il débauchoit leurs plus beaux hommes pour les envoyer dans un certain pays d'Allemagne, ils l'avoient envoyé à son tour en Sibérie.

(*c*) Le Suédois, qui avoit été un Ministre Luthérien, étoit passé en Russie pour y professer la Religion Grecque, & pour y faire le métier d'espion : les Russes avoient été édifiés de son zele pour le premier article ; mais ils s'étoient scandalisés du second, & l'avoient envoyé en Sibérie.

ſion, nous partîmes ſous les auſpices de la fortune.

Nous remontâmes la rive gauche de l'Oby (*a*) juſqu'aux environs de Kalami (*b*), où nous paſſâmes ce fleuve ſur un radeau de branchages, dont l'exécution fut dirigée par Pere Jean. Lorſque nous eûmes atteint la Kieka (*c*), nous la cotoyâmes en traverſant le Grutinski (*d*), la Lucomirie (*e*), & nous gagnâmes les montagnes de Krabia, là où elles ſe joignent avec celles de Sania & de Belgian. Ayant paſſé ces montagnes, non ſans courir riſque de périr de froid & de miſere, nous nous trouvâmes dans un déſert que le Compere réſolut de traverſer en tirant ſur Samarcand (*f*), qui devoit être au moins à quatre-vingt journées delà. Le Compere prétendoit que nous pourrions arriver en cette ville, en traverſant le Samariki, le Karaçathai, le Chanaket, le

(*a*) Fleuve qui prend ſa ſource dans la Tartarie, & qui ſe jette dans l'Océan ſeptentrional.

(*b*) Ville de la Sibérie méridionale.

(*c*) Riviere qui ſe jette dans l'Obi, à 40 milles au-deſſus d'Oſtro.

(*d*) (*e*) Pays au ſud-oueſt de la Sibérie.

(*f*) Capitale de la grande Bucharie.

Charbian & quelques autres contrées de la Tartarie occidentale. Cela pouvoit être : mais étant avancés environ 160 milles dans le défert, nous fûmes arrêtés par des ruiſſeaux, des marécages & autres obſtacles, qui nous contraignirent de prendre le parti de paſſer l'hyver, qui approchoit, dans cet endroit. Ayant donc fait une baraque pour nous mettre à l'abri des injures du temps, nous fîmes en diligence notre proviſion de gibier, de poiſſons & de bois, afin que nous ne fuſſions point pris au dépourvu par les neiges. Nous agîmes très-prudemment : car huit jours après notre approviſionnement, il en tomba une ſi grande quantité, que la terre en fut couverte de plus de ſix pieds.

Environ deux mois après notre arrivée dans cet endroit, nous tombâmes ſucceſſivement tous malades, à l'exception de Pere Jean, qui, malgré les fatigues de notre voyage & le genre de vie que nous venions d'embraſſer, jouiſſoit d'une ſanté qui eût porté envie à un moine. Nos maladies ne furent ni longues ni dangereuſes : il n'y eut que celle de Diego qui devint très-ſérieuſe.

Lorſque le pauvre Eſpagnol ſe vit bien mal, il commença à ſe lamenter ſur ce qu'il alloit mourir ſans avoir fait le voyage

de Compoſtelle en Galice : mais le Compere lui ayant dit qu'il ſe chargeoit d'accomplir ce vœu pour lui, & Pere Jean lui ayant donné l'abſolution générale, il parut attendre la mort avec réſignation. Enfin il entra dans un délire qui le conduiſit à une létargie ſi profonde, que nous euſſions pris cet état pour la mort même, s'il n'eût conſervé quelque reſte de chaleur vers la région du cœur.

Il demeura pendant trois jours ſans donner d'autre ſigne de vie que celui dont je viens de parler. Mais au bout de ce temps-là, Pere Jean s'apperçut qu'il avoit remué un pied ; deux heures après il remua un bras, puis les jambes, puis les feſſes, puis la tête, puis le corps entier, ſi bien qu'à la fin il s'aſſit ſur ſon grabat, nous contempla tous l'un après l'autre, & s'écria : Quoi ! ſerois-je reſſuſcité ! quel miracle ! Mes amis ; ah ! ſi vous ſaviez d'où je viens, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ! — Eh, d'où viendrois-tu ? lui dit le Compere, tu n'as point bougé d'ici. — Ah ! mon Maître ! répondit Diego, ſi mon corps n'a point bougé d'ici, mon ame n'a pas fait de même : il y a trois jours que je mourus. Voici ce qui m'eſt arrivé depuis ma mort.

Lorſque mon ame eut quitté mon corps,

ce corps parut à mon ame ce que paroit une chemiſe ſale, que l'on vient de quitter. Mon ame ainſi débarraſſée étoit de la grandeur & de la forme de ce même corps. Elle étoit diaphane & compoſée d'une matiere (*a*) extraordinairement élaſtique, & ſi ſubtile que Muſchenbroeck ne

---

(*a*) Si ce que mon camarade Diego dit ici eſt vrai, les ſentiments des premiers Chrétiens ſur la matérialité de l'ame l'eſt auſſi. Car il ne paroit point qu'avant S. Auguſtin, l'on convint que l'ame pût être une ſubſtance incorporelle. — *V.* S. IREN. *de forma & magnitud. Anim.* — S. JUST. *Oper. Apolog. I. pag.* 34. — ID. *Oper. Quæſt. Græc. ad Chriſtian. de incorpor. & de Deo, pag.* 203 *& ſq.* — TATIAN. ASSYR. *Orat ad Græc. &c.* 145. — TERTULL. *de Anima, Cap. XXIV* — ID. *adverſ. Hæret. Cap. VII.* — AUGUST. *in Tertull. Lib. de Hæreſ.* — ID. *in eund. Epiſt. CXLVII. de orig. Animar.* — ORIGEN. *in Sacr. ſcript. Comment.* & HUET. *Not. in ead. Oper. Tom. I. Quæſt. V. de Deo, pag.* 29. — HUET. *in Origen. Quæſt. I. de Deo, pag.* 30. — ID. *in Præm. ad Lib. de Princ.* — ID. *in Joan. pag.* 215. — ID. *Lib. II. Quæſt. I. Art* 5. *page* 28. — ID. *ibid. pag.* 30. — ID. *Quæſt. V. de Angel.* — ID. *Quæſt. I. de Deo, Art.* 5. — LACTAN. *de Opificio Dei ad Demet. Cap. XVIII, pag.* 653. — GREGOR. *Naz. Orat. XXXIV. pag.* 545. — ID. *Orat. XI. pag.* 64. — AUGUST. *de Civit. Dei, Lib. II. Cap. XXIII. Tome VII. pag.* 290. — ID. *de Gen. cont. Manich. Lib. I. Cap. XI.* — ID. *ibid. Lib. VI.*

l'auroit pu diſcerner avec cinq cents millions de microſcopes.

Voilà, mes chers amis, comme le monde eſt habité d'ames & d'eſprits, bons ou mauvais, ſans qu'il ſoit poſſible aux hommes, ni de les voir, ni de les entendre, ni de ſentir leurs chocs : quoique le contraire arrive entre ces eſprits. S'il ſe fait quelquefois des apparitions, ce n'eſt que par un aſſemblage ſubit de ſuffiſante quantité d'atômes pour former un corps quelconque, dans lequel une ame ou un eſprit ſe loge, apparoît, & agit en conſéquence de ſa miſſion.

Mon Ange Gardien, nommé Jahel, qui s'étoit trouvé à ſon poſte au moment que j'allois partir de ce monde, eut une diſpute avec Aſtaroth ſur la poſſeſſion de mon ame. Celui-ci ſe fondoit ſur certaines petites fredaines que j'avois faites dans ma vie, & particuliérement ſur les côtelettes, la poularde & le gigot de Senlis : mais Jahel lui ayant oppoſé l'abſolution générale de Pere Jean, la déciſion de cette affaire devint ſi embrouillée, qu'il fallut en venir aux mains pour ſavoir à qui j'appartiendrois. Mon bon Ange qui étoit armé & encuiraſſé comme l'Archange Michel lorſqu'il ſe battit avec Lucifer, tira ſon ſabre, & en porta un coup ter-

rible ſur Aſtaroth ; mais le malin l'eſquiva, & appliqua un ſi furieux coup de griffe au milieu de la face de ſon adverſaire, que je crus qu'il l'avoit aveuglé : Jahel ne perdit point courage, il porta un autre coup beaucoup plus terrible que le premier, & pourfendit le diable depuis l'occiput juſqu'à trois ou quatre doigts au-deſſus du croupion. Alors la diſpute fut décidée, & ſelon toutes les Loix divines & humaines, j'appartins au plus fort.

Le différend étant terminé, Jahel me toucha, & nous nous trouvâmes à l'inſtant ſur le bord de l'Euphrate, à-peu-près au même endroit où notre premier Pere exploita pour la premiere fois, notre premiere Mere. Alors mon divin Tutélaire m'ayant fait faire par ſept fois le plongeon dans le fleuve, je redevins tel que lorſque j'étois ſur la terre, c'eſt-à-dire, qu'une maſſe de chair parfaitement ſemblable à défunt mon corps s'étant ſubitement formée, mon ame s'y fourra : & voilà que je pouvois aller, venir, chanter, ſauter, danſer, en un mot, faire toutes les fonctions que je faiſois lorſque je vivois encore. Jahel me dit : Mon cher pupille, vous voici en état de jouir de la gloire céleſte. Ce corps dont vous ſerez revêtu juſqu'à la réſurrection généra-

le, où vous reprendrez l'ancien, eſt fait pour procurer à votre ame toutes les ſenſations délicieuſes qui vous ſont préparées : & d'ici à ce temps-là, elle ne l'abandonnera point, à moins que pour quelques raiſons particulieres, vous ne deviez retourner ſur la terre.

Vous allez donc partir pour le Paradis, continua Jahel, aucunes ſenſations fâcheuſes ne pourront y affecter votre individu. La qualité d'élu vous met à l'abri de tous maux. Mais gardez-vous de tomber de cet état de perfection : car les plus grands Saints, qui ſont actuellement dans le Ciel, ſont ſujets à trois vices, qui ſont l'orgueil, l'envie, la colere : le démon, qui ſait cela, vous tendra des embûches juſques dans le ſein de la félicité ſuprême. La chûte de ce réprouvé, ainſi que celle de ſes compagnons, eſt un exemple terrible de la foibleſſe, de l'aveuglement, de l'ingratitude des Anges mêmes. Prenez donc garde de vous laiſſer ſéduire ; vous perdriez en un inſtant cette faculté ineſtimable de n'être ſenſible qu'au bonheur & au plaiſir : une réprobation éternelle ſeroit peut-être la peine que vous encourriez.

Le Paradis n'eſt point tel que les hommes le croyent d'après S. Paul, c'eſt à-

dire, ce que l'œil n'a jamais vu, ni ce que l'oreille n'a jamais entendu : il a été réſervé à l'incomparable Jéſuite Henriquez (*a*), d'en donner une deſcription exacte & complete, dans ſon admirable livre de l'occupation des Saints dans le Ciel. Si vous avez lu ce livre, vous aurez vu que le Paradis eſt un lieu de délices, un lieu de ſenſualité, duquel les bals les plus brillants, les fêtes les plus magnifiques, les repas les plus ſomptueux que les hommes ayent inventés, n'approchent pas plus, que la lumiere d'un flambeau n'approche de celle du ſoleil. Mais je vous l'ai déja dit : l'ennemi du bonheur des Saints ne profite que trop ſouvent de l'ivreſſe où les plaiſirs les plongent, pour ſéduire ceux qui ne ſont point aſſez ſur leurs gardes, & leur faire perdre pour une éternité ou du moins pour un temps, la félicité dont ils jouiſſent. Je dis pour un temps ; car les fautes ne ſont pas toujours telles qu'elles méritent une punition éternelle. Il eſt un certain lieu d'exil inconnu aux humains & au Pape même, où les Saints, coupables

(*a*) Voyez ci-après un échantillon de ſa Deſcription du Paradis.

d'une faute légere, ſont rélégués pour y ſouffrir plus ou moins juſqu'à l'expiation entiere de cette faute. Enfin, il y a dans le Paradis des Tribunaux, des Juges particuliers, prépoſés pour faire obſerver le bon ordre, & pour l'adminiſtration de la Juſtice. Ce dont le Jéſuite Henriquez n'a point parlé.

Voilà, mon cher pupille, ce que j'avois à vous dire pour le préſent. Je vais vous quitter pour quelques heures. Ne vous étonnez point de tout ce que vous verrez pendant mon abſence. Je vous rejoindrai à votre entrée dans la gloire céleſte. — En finiſſant ces paroles, mon bon Ange diſparut.

Je ne fus point ſitôt ſeul que la terre s'ouvrit tout-à-coup ſous mes pieds, & je tombai dans une caverne profonde & obſcure, où j'entendis voltiger autour de mes oreilles des eſpeces de chauve-ſouris qui pouſſoient des cris comme des cris de lapins. J'appris depuis que cette caverne étoit les Lymbes, où ſont détenus les enfants morts ſans Baptême.

Quoique l'eſpace qui conduit de la ſuperficie de la terre à cette caverne, ſoit de plus de 700 lieues, & que je l'euſſe franchi auſſi vîte que la penſée, j'ai cependant remarqué que ces ſpéculateurs

borgnes, qui ſoutiennent que plus on creuſe avant dans la terre, plus on trouve la matiere compacte & ſolide, plus ſes parties ſont ſerrées & cohérentes, ſe trompent : car les lits de différentes eſpeces de terres, de pierres, &c. ne ſe trouvent point arrangés dans l'ordre de leurs gravités ſpécifiques (*a*) : & la cohéſion

(*a*) Si Diego ne dit point ici entiérement la vérité, il la dit au moins en partie : puiſqu'en creuſant un puits de 232 pieds de profondeur, à Amſterdam, l'on a remarqué l'ordre ſuivant des couches de terres :

Terre à jardin	7	pieds
Tuf	9	
Argille molle	9	
Sable	8	
Terre	4	
Sable à paver	10	
Argile	2	
Terre blanche	4	
Terre ſeche	5	
Terre mouillée	1	
Sable	14	
Argille ſablonneuſe	3	
Sable mêlé d'Argile	5	
Sable de Mer mêlé de Coquillages	4	
Argille	102	
Terre graſſe	31	&c.

Ceux qui voudront en ſavoir davantage ſur cet article, pourront conſulter VAREN. *Général Géog. Liv. I. Chap. VIII. prop. 7. La Théorie*

de la terre n'eſt rien moins que l'effet de la puiſſance de la peſanteur des parties qui la compoſent. J'ajouterai en même-temps que le Docteur Hailey (*a*) ſe trompe

---

naturelle de la Terre de WOODWARD & de STENON. — *Les Mém. ſur la ſtructure intérieure de la Terre par Monſ.* BERTRANT, &c. &c.

(*a*) *V. la Diſſertation* de ce Docteur ſur ce ſujet & ſur la Théorie des variations de l'éguille aimantée dans le Lexicon d'HARRIS, au mot Variation, & dans *les Tranſactions Philoſophiques*, N°. 148 & 195. — Quant à ce qui regarde les ſentiments de pluſieurs autres Phyſiciens ſur la nature & les propriétés de l'Aimant, les curieux pourront conſulter KIRCHER, *Ars magnetica.* — CARTESII, *Opera Philoſoph. Pars IV.* §. 133 & *ſeqq.* — *Inſtitut. Philoſoph. Tom. III. Pars. II. Cap. III.* §. 3. — La Phyſique de ROHAULT, Part. III. Chap. VIII. — La Phyſique de LE CLERC, Liv. II Chap. VII. — La Philoſophie Naturelle de JAC. ODE, Tom. II. Chap. III. — Les Entretiens de Phyſique du Pere REGNAULT, Tom. I, Entret, 15, 16. — L'Abrégé de LOWTHORP, Tom. II. page 610. — La Doctrine de *l'Aimant* par WHISTON. — Abrégé d'EAMES & MARTIN, Part. II. Chap. IV. — STAIRII, *Phyſiol. Explorat. XVIII.* §. 12 & *ſeqq.* — Diction. de CHAMBERS, au mot *Aimant.* — Tranſact. Philoſoph, *No.* 366, 368, 371, 389, 390, 412, 414, 423, &c. — Le Diction. Encyclopédique, au mot *Aimant.* — Les Mémoires de l'Académie des Sciences. — HAWKSBÉE. — NOLLET, &c.

également lorſqu'il prétend que les parties centrales de la terre ſont occupées par un grand corps magnétique; puiſque le centre de ce globe eſt l'enfer, comme vous le verrez par la ſuite de mon récit. Au reſte, ceux qui ne veulent pas me croire peuvent y aller voir.

Je traverſai les Lymbes avec la même vîteſſe que j'avois franchi l'eſpace qui y conduit : & en dépit de l'impulſion & de l'attraction, ſur l'une ou l'autre deſquelles l'on fonde la méchanique des forces centrales, cette vîteſſe ne reçut aucune altération par mon approche du centre du Globe.

Lorſque j'eus traverſé les Lymbes, je tombai ſur une calotte pareille au cul d'une chaudiere renverſée. Elle me parut de métal; car ma chûte lui fit rendre un ſon à peu près ſemblable à celui d'une poële, que l'on bat pour épouvanter les mou-

---

Et quant à ceux qui trouveront mauvais que j'ai chargé cette note d'une ſi grande quantité de renvois, je leur dirai 1°. que tel eſt mon plaiſir : 2°. que comme *l'Aimant* eſt le plus merveilleux de tous les minéraux, ceux qui ſont environnés de Livres, ſans ſavoir ce qu'ils contiennent, ne ſeront peut-être point fâchés qu'on leur indique les ſources où ils peuvent débarbouiller leur ignorance ſur cet article.

ches-à miel. Bref, cette calotte étoit la calotte du Purgatoire.

A l'inſtant de ma chûte, la calotte s'ouvrit, & j'entendis pouſſer un cri de joie : mais ce cri ceſſa auſſi-tôt que l'on m'eût vu. Cela provenoit de ce que l'on avoit pris mon arrivée pour celle de la Vierge, qui toutes les veilles de Noël (*a*) va délivrer 300 Ames détenues dans ce lieu.

Le Purgatoire eſt un lieu aſſez éclairé, rempli d'une infinité de Purgatoriens de tout âge, de tout ſexe, nuds & couleur de marron. Je ne fus pas long-temps dans ce pays-là ſans rencontrer pluſieurs perſonnes que j'avois connu dans ce monde. Je vis entr'autres un Epicier de Bilbao, que l'Inquiſition avoit fait brûler, parce qu'il avoit trouvé un tréſor après les guerres de la ſucceſſion d'Eſpagne. Je vis auſſi mon Maître, Don Scabrillas, le Chef de l'honorable Troupe de Comi-Tragi-Sauteurs, chez lequel j'avois commencé mes caravanes, & qui s'étoit caſſé le col en faiſant une cabriole à S. Jean-pied-de-Port. Le Bourgeois de Bil-

(*a*) *Voyez* l'Avocat des Ames du Purgatoire, *page* 102 *& ſuiv.*

bao ne me fit point grand accueil, parce que depuis ſon démêlé avec l'Inquiſition, il étoit devenu fournois. Mais Dom Scabrillas me parut auſſi libre, auſſi affable, que lorſqu'il étoit ſur la terre.

Après les complimens ordinaires, je demandai à mon ancien Maître pourquoi je ne voyois ni feu, ni flammes, que je n'entendois ni plaintes ni ſoupirs, enfin rien de tout ce que l'on débite ſur la terre, touchant le Purgatoire?

Mon cher Diego, me répondit-il, tout ce que tu as entendu dire de ces lieux eſt en partie véritable. Tu es arrivé dans l'unique temps de l'année, où il y a relâche à nos ſouffrances. Voilà pourquoi tu nous vois ſi tranquilles. Nous ne ſommes point ici brûlés d'un feu tel que celui que l'on connoit chez les vivants, mais d'un feu particulier, & mille fois plus pénétrant. Ce feu nous affecte en tout ou en partie, ſelon la nature des fautes que nous avons à expier. Par exemple, une femme qui auroit pris trop de plaiſir dans le bain, reſſentira par-tout le corps, la punition de l'offenſe qu'elle a commiſe par la délectation générale de ſon individu : un amant qui a pris un peu trop de plaiſir en prenant le bout du doigt de ſa maîtreſſe, n'eſt puni que par la

la main criminelle, & la maîtreſſe par le bout du doigt. Enfin, lorſque l'expiation des péchés commis par un membre eſt finie, celle d'un autre membre criminel commence : ainſi du reſte juſqu'à expiation entiere.

Vers l'onzieme ſiecle, c'eſt-à dire, dans les premiers temps de l'établiſſement du Purgatoire, & même dans les trois ſiecles ſuivants, les Chrétiens avoient le cœur bon : ils employoient les trois quarts de leurs biens à faire prier pour les ames détenues dans ce lieu expiatoire. Les Prêtres, les Moines s'aquittoient de bonne foi de la beſogne dont ils ſe chargeoient. On voit par les archives de céans que tel qui avoit été condamné à dix ans de ſouffrance en étoient ſouvent quitte pour dix jours. Un chacun ſe reſſentoit de la charité qui régnoit ſur la terre. La plus abandonnée de toutes les ames recevoit alors plus de ſoulagement dans une heure, que la moins oubliée n'en reçoit aujourd'hui dans un mois. Outre les prieres qui ſe faiſoient pour le général, l'excédent des ſatisfactions particulieres étoit réparti ſur un chacun, & faiſoit encore un objet conſidérable. Cet heureux temps n'eſt plus ! mon cher Diego : la piété eſt rallentie; rien ne peut plus toucher les

cœurs endurcis des vivants. Nous avons beau faire de temps en temps quelques tournées ſur la terre pour ranimer la charité envers nous, peines inutiles!

Je fus détaché après la Touſſaint dans la ville de Salamanque : je me ſuis tranſformé en chat, en levrier, en âne ; je fis peur à deux ſentinelles ; je courus les cimetieres couvert d'un ſuaire ; je tirai trois vieilles par le gros orteil ; je me plaignis près du lit d'une veuve ; j'apparus à ſix religieuſes ; je bouleverſai tous les meubles dans dix maiſons ; je fis un tintamare épouvantable dans quantité d'autres : enfin, je mis en œuvre tous les moyens imaginables pour tirer quelque fruit de mon voyage, & je n'ai remporté en tout que deux Meſſes, quinze Roſaires & huit *De profundis*, leſquels répartis également entre nous tous, il me revint trois minutes & dix-ſept ſecondes de diminution ſur les 1500 ans que j'ai à ſouffrir ici.

Il eſt vrai que les perſonnes riches font faire des funérailles pompeuſes à leurs parents décédés ; que l'on y brûle juſqu'à cinq cents livres de cire ; que l'on ſonne ſans diſcontinuer ; que trente, quarante, & ſoixante Prêtres ſont quelquefois payés pour y aſſiſter. Mais comme tant de dépenſe ne doit ſon origine qu'à la vanité

des vivants, le défunt pour qui on la fait, n'en reçoit aucun ſoulagement.

Quand même Dieu ne ſeroit point offenſé de tout cet appareil mondain, ne le ſeroit-il pas de la maniere dont on l'y prie ? Eſt-ce qu'on demande une grace au ſon des baſſes, des violons, des flûtes, des hauts-bois, des cors-de-chaſſe & de cent autres inſtruments faits pour la jubilation ? Allez à une Meſſe ſolemnelle pour quelque riche défunt, après un prélude général de tous ces inſtruments, vous entendrez tout-à-coup un châtré entonner les trois ou quatre premieres ſyllabes de quelques mots grecs, qu'après beaucoup de patience & d'attention vous comprendrez être un *kirie eleïſon*, puis un autre beugler d'une voix de tonnerre auſſi *kirie eleïſon*, puis quatre ou cinq autres ſe joindre à ces animaux, & crier tous comme des enragés, l'un ſur un ton, l'autre ſur un autre, *kirie eleïſon ſon ſon eleïſon*, puis enfin l'accompagnement de tous les inſtruments ſuſdits : comparez alors ce vacarme épouvantable avec le charivari des ſorciers du Sabat, vous verrez qu'il n'y a point de différence.

Je veux cependant que dans le grand monde, il y ait quelques perſonnes véritablement humbles & pieuſes, qui, au lieu

d'employer leur argent à ces vaines cérémonies, l'envoyent dans les Couvents pour faire prier pour les Trépassés. L'intention est louable. Mais remplit-on l'engagement que l'on contracte en recevant la pécune (*a*) du Bienfaicteur ? non : le Couvent augmente son ordinaire, & se donne bien de garde d'ajouter un *Oremus* au baragouin journalier. D'un autre côté, si un mourant épouvanté de l'avenir, legue à l'Eglise tel bien ou telle somme pour chanter annuellement tant de Messes, tant de Salots, pour le repos de son ame ; cela s'exécute aussi long-temps qu'il a des parents qui y veillent : manque-t-il de surveillants ? adieu les *Obits* : les Prêtres boivent à la santé du Fondateur, qui grille ici comme un cochon.

Les Congrégations, les Confrairies, la dévotion aux Rosaires, aux Scapulaires, aux Saints Cordons, aux Saintes Ceintures, aux Pardons, aux Indulgences, nous valoient autrefois quelque chose. Mais tout cela est tombé aujourd'hui. Les trois quarts de l'Europe sont ou Payens, ou Turcs, ou Juifs, ou Hérétiques : les

(*a*) Passez le terme : c'est un Espagnol qui parle.

François ſont tous Déiſtes ou Janſéniſtes : l'on dit les Italiens impies ; les Eſpagnols Moliniſtes ou Molinoſiſtes : tellement que ſans une partie de l'Allemagne & de la Flandre, où il y a encore quelques Catholiques de la vieille roche, ſans les paſſe-ports pour le Ciel que les Jéſuites donnent de temps en temps, le Purgatoire ſeroit trop petit pour contenir tous ceux qui y viennent.

Ah, mon cher Diego ! nous n'aurions pas beſoin de tous ces ſuffrages, s'il plaiſoit à notre Saint Pere le Pape d'ouvrir les portes de notre priſon. Il en a le pouvoir (*a*) : mais le tigre qu'il eſt ! il a le cœur plus dur que l'enclume de Lopez de Seville : nos larmes, nos cris ne le touchent pas. Quelle action héroïque, cependant, que d'envoyer tout d'une traite en Paradis, 60 ou 80 millions de malheureux qu'un feu terrible dévore ! Mais, non, nous ne devons point nous attendre à ce bonheur : Rome, cette Rome avare & cruelle,

---

(*a*) *Chriſto data erat omnis poteſtas in Cœlo & in Terra, ergo ſummus Pontifex qui eſt ejus Vicarius, habebit hanc poteſtatem.*

EXTRAVAG. COMM. Lib. I. de Autorit. *& ibid.* C. Unam Sanctam, in Gloſſa.

n'ouvre le Ciel qu'à ceux qui payent (*a*): quand on n'a rien à donner, la ſerrure eſt rouillée. Auſſi Dieu punit bien ſes Lieutenants pour la dureté de leurs cœurs: car y compris S. Pierre, il n'y en a eu qu'un de ſauvé. O mon pauvre Diego! il te faudroit voir avec quelles huées l'on accueille ces animaux-là, lorſqu'ils paſſent par ici pour aller en Enfer! Tu-dieu, comme on les régale!

Enfin, mon Cher, voilà l'état préſent du Purgatoire. Malgré ce que je t'en ai dit, je ſuis encore bien heureux d'y être; car ſi je fuſſe mort ſur les terres de France, au-lieu de ſur celles d'Eſpagne, j'étois damné à tous les Diables; les gens de ma profeſſion ſont dans ce pays-là excommuniés ſans miſéricorde: & comme tu ſais, le ſalut dépend ſouvent du pays où l'on meurt. — Don Scabrillas achevoit ces mots, lorſque la Vierge arriva. Je ne pus voir la bonne Dame, parceque le ſol du Purgatoire s'étant ouvert à l'inſtant, je continuai ma route d'une telle vîteſſe,

---

(*a*) *Obtinet expulſa probitate pecunia Romam:*
Nec Deus in tota poſſidet urbe locum.
MANTUAN. ad Falcon. Tom. I.

qu'en deux minutes je me trouvai en Enfer, à une portée de carabine du Palais de Lucifer.

Diego ayant fini ce diſcours, prit un reſtaurant, dormit une couple d'heures, & continua ſa relation ainſi qu'on va le voir dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Suite de la Relation du Voyage de Diego en l'autre monde.

LE ſéjour ordinaire de Lucifer, eſt un palais ſpacieux, agréable à la vue, mais d'une architecture un peu Gothique. Les avenues de ce Palais ſont défendues par 10 mille pieces de canon de 72 pouces de calibre. La grille de la ſeconde cour eſt gardée par 385 Suiſſes, commandés par Guillaume Tell, auquel l'Empereur Albert I ſert de Tambour : celle de la premiere cour eſt gardée par 694 Diables de toutes ſortes de figures, armés de griffes & de dents aiguës, vomiſſant du feu par la gueule, le nez, les oreilles & par le trou du cul : la principale porte du Palais eſt gardée par 20 mille Loups-ga-

roux, rangés en double haye, & bien plus redoutables que celui que je rencontrai dans l'eſcalier de notre hôte le Pariſien; car lorſqu'ils ſont en colere, ils ſe trémouſſent d'une telle force, que dans un inſtant, l'air qui les environne, ſe remplit d'étincelles, qui, ſemblables aux bombes & aux grenades, fracaſſent, écraſent brûlent & réduiſent en poudre tout ce qu'elles rencontrent, lorſqu'elles viennent à péter.

Lorſque je fus dans ce Palais, un huiſſier de la chambre me fit entrer chez Lucifer. Ce Monarque ne paroît pas ſi vieux qu'on le fait; il pourroit même paſſer pour joli, s'il n'avoit une verrue au bout du nez (*a*). Il étoit ſur ſon trône, & environné

(*a*) Ce portrait ſe trouve bien différent de celui que l'on nous fait ordinairement de Lucifer. Je crois qu'il n'y a que le ſeul Diego qui l'ait fait ſi beau. Les Théologiens, les Peintres & les Poëtes ſemblent avoir enchéri les uns ſur les autres, dans leurs efforts à nous rendre ce Prince de ténebres hideux & épouvantable. Mais ils n'ont puiſé les traits du portrait qu'ils en font, que dans leur imagination échauffée. L'Eſpagnol dit: *Ce Prince ne paroit pas ſi vieux qu'on le fait: il pourroit même paſſer pour joli, s'il n'avoit une verrue au bout du nez.* Si la nature eſt ſimple, ſi la vérité eſt naïve & pure, c'eſt bien dans

de toute ſa Cour : il étoit vêtu d'une ſimarre de ras de St. Maur, doublée de

---

ces quatre mots qu'on les reconnoît l'une & l'autre, & non dans tout ce que l'on nous débite à ce ſujet, notamment dans les vers ſuivants:

Ingentem vidi Regem, ingentique ſedente
In ſolio, crines flammanti ſtemmate cinctum,
Pectus & os illi turgens, oculique micantes,
Alta ſupercilia, erectus, ſimiliſque minanti
Vultus erat, latæ nares, duo cornua lata.
Ipſe niger totus; quando nigra corpora pravis
Dæmonibus natura dedit, turpeſque figuras.
Dens tamen albus erat, ſannæ albæ utrinque patentes,
Alæ humeris magnæ, quales veſpertilionum,
Membranis contextæ amplis, pes amplus uterque,
Sed qualem fluvialis anas, qualemve ſonorus
Anſer habere ſolet: referebat cauda leonem.
Nudus erat, longis ſed opertus corpora villis.
Multa illi adſtabat turba, innumeruſque ſatelles.

PALINGEN. in Sagitt. pag. 196.

» Je vis un Monarque d'une taille prodigieuſe, aſſis ſur un trône immenſe, ayant le front ceint d'un bandeau de feu, ayant la poitrine gonflée, le viſage bouffi, les yeux étincelants, les ſourcils élevés, & l'air menaçant. Il

fer blanc & avec des parements de faiance : il avoit ſur la tête une couronne

» avoit les narines extrêmement larges, & deux » grandes cornes ſur la tête. Il étoit noir com- » me un Maure. Il avoit deux grandes ailes de » chauve-ſouris attachées aux épaules, de larges » pattes de canard, une queue de lion, & de » longs poils depuis la tête juſqu'aux pieds, &c.

Voilà en ſubſtance la deſcription que Palingene fait de ſon Typhurgue, Prince des Diables. Si les portraits que les autres font de Lucifer ſont différents, ils n'en ſont pas moins affreux. Témoin celui qui ſe voit ſur une médaille que j'ai entre les mains, & dont voici la deſcription. L'on voit d'un côté le buſte du Sauveur avec cette Légende Allemande : *Ich bin das Lemlein das der welt ſund tregt. Johannes am I. Capt. — Niemans kumpt zu dem vater dan durch mich. Jo. am XIV.* (*a*) De l'autre eſt le buſte du Pape avec cette autre Légende : *So bin ich das kindt der Verderbnus und der Sund. Sagt Sant Paul. in der II. Epiſtel an die Teſſalonicher* (*b*). Satan a les deux pattes de derriere ſur les épaules du S. Pere, & le coëffe d'une triple couronne. Le Prince des ténebres eſt ici repréſenté avec le corps d'une harpie, les pattes d'un vautour, la queue d'un

(*a*) » Je ſuis l'Agneau de Dieu qui efface les » péchés du Monde, &c. — Perſonne ne peut » aller à mon Pere que par moi, &c ».

(*b*) » Je ſuis cet homme de perdition, cet en- » fant de péché, &c ».

de buis, & tenoit à la main un ſceptre de fer. Son Trône fut autrefois d'or maſſif; mais depuis qu'il a perdu une ſomme conſidérable en jouant aux cartes, ce Trône n'eſt plus que de bois de noyer, encore eſt-il tout vermoulu. Ce Prince eſt d'un appétit extraordinaire; il mange lui ſeul autant que tous ſes ſujets enſemble. Il lui faut annuellement plus de quinze cents mille aunes de boudin, & environ ſix millions de quintaux de poivre; ce qui fait que cette denrée eſt ſi chere en Enfer. Il dort au moins cinq mois de l'année; le reſte il ne fait que végéter. Il eſt extraordinairement ſimple & crédule: il n'y a point de jour qu'on ne lui faſſe accroire que des veſſies ſont des lanternes. Et ceux qui ont intérêt qu'il demeure tel, lui diſent que ſa bêtiſe eſt débonnaireté. Mais ſes Officiers ne lui reſſemblent pas; ce ſont bien les plus malins, les plus déterminés coquins qui ayent jamais exiſté. Parmi ces Officiers, je remarquai les Diables Moria, Miſia, Sual, Jabes, Enac & Javan:

ſerpent, les aîles d'un dragon, les teſticules d'un taureau, la tête d'un cochon, & le capuchon d'un Moine.

Item, les Diables Rebla, Bezec, Borithon, Bala & Uriel :

Item, les Diables Achaian, Chorræon, Easas & Beelzebuth :

Item, les Diables Acaos, Cedon, Cis, Armer & Isboseth :

Item, les Diables Aphron, Rammon, Oreb, Ur & Rameſſés :

Item, les Diables Avon, Boanergon, Siba, Sichor & Lapidoth :

Item, les Diables Cinoth & Aſtaroth, qui fut pourfendu en diſputant mon ame contre Jahel, & qui étoit déja auſſi parfaitement guéri que s'il ne lui fût rien arrivé.

Je vis encore les Diables Sin, Achas, Alex, Aſmodée & Beelphegor :

Item, les Diables Rajan, Boohra, Palim, Urthos & Grevianan.

Item, les Diables Saroth, Faïthros, Molabi & Cosbi, qui ſe brûla les griffes en éclairant S. Dominique (*a*).

(*a*) Saint Dominique étoit un homme qui travailloit, qui liſoit, qui prioit ſans ceſſe. Le Diable, quoique jaloux des vertus éminentes du ſaint homme, le laiſſoit aſſez tranquille pendant le jour; mais lorſque le ſoir étoit venu, il lui faiſoit mille niches, & ſe plaiſoit ſur-tout à lui ſouffler ſa chandelle. Le Saint ſupportoit cela avec

Comme depuis cette aventure, ce Cosbi eſt demeuré manchot, & que par conſéquent il n'eſt plus propre à grand'choſe, il eſt chargé de montrer le Palais aux étrangers, & de ſatisfaire à leurs queſtions ſur l'état & le gouvernement de l'Enfer.

Lorſque j'eus aſſez contemplé le Seigneur Lucifer, & que j'eus parcouru les principaux appartements de ſon Palais, Cosbi qui m'accompagnoit m'en fit voir les environs. Le premier objet qui s'offrit à ma vue fut l'Empereur Charlemagne, ramant des pois ſous la direction d'un Boſtangi-Bacha, Saxon d'origine, qui hauſſoit les épaules à Sa Majeſté toutes les fois qu'elle ne travailloit point à ſon gré. Comme j'ai toujours reſpecté ce grand homme, je n'oſai lui demander qui l'avoit

---

beaucoup de patience. Mais un jour qu'il étoit occupé à lire l'Ecriture-Sainte, Cosbi dont je viens de parler, vint éteindre ſa lumiere; Dominique s'impatienta, & dit au Diable: Puiſque tu éteins ma chandelle pour ton plaiſir, tu la tiendras préſentement pour le mien, auſſi longtemps que j'aurai fini ma lecture. — Le Diable obéit, & la chandelle étant venue à ſa fin, il fut obligé de la tenir encore, & de ſe laiſſer brûler les griffes plutôt que de la lâcher. *V. ſa Vie.*

réduit à une condition si basse & si méprisable ; mais je me doutai bien que ç'avoit été son ambition démesurée, & le zele un peu trop apostolique qu'il avoit fait paroître dans la plupart de ses expéditions. Plus loin, je vis le Pape Sixte Quint à l'affût sur un saule, & guettant un Lievre sur lequel il fondoit son souper & celui de quinze enfants qu'il avoit de la Reine Elisabeth, sa femme. Ayant apperçu sa Sainteté, je me jettai à genoux pour lui demander la bénédiction ; mais le Saint Pere me coucha en joue pour me donner un coup de fusil : ce qui fit que je me relevai au plus vîte, & que je me sauvai à toutes jambes. Un peu plus loin, je vis.... ah ! mes chers Amis ! lorsque je pense à ce que je vis, peu s'en faut que je ne remeure de douleur & de tristesse : je vis mon ancien Maître, l'Eminentissime Cardinal Tongarini, jusqu'à la ceinture dans un ruisseau bourbeux, ayant une chemise bleue, dont les manches étoient retroussées jusqu'aux épaules, une toque de laine crasseuse sur la tête, le visage aussi noir que celui d'un charbonnier, & mâchant du tabac comme un Ecossois ; je vis, dis-je, un si saint homme réduit à pêcher des écrevisses pour gagner sa vie. Je voulus embrasser mon

doux Maître, mais une puiſſance viſible m'empêcha d'en approcher. Je lui parlai, mais il étoit devenu ſi begue qu'il me fut impoſſible d'entendre ce qu'il me répondit. Je commençai à pleurer, alors il ſe mit à beugler d'une force ſi terrible, qu'un troupeau de vaches qui paſſoient près de-là, s'enfuirent & ſe précipiterent dans un lac profond, où elles ſe noyerent toutes, excepté un veau que le vacher retint par la queue.

Lorſque j'eus quitté ſon Eminence, je demandai à Cosbi pourquoi un Prélat d'une ſi haute qualité, ſi ſage, ſi vertueux, ſe trouvoit dans un état ſi pitoyable ? C'eſt, répondit Cosbi, qu'il a fait comme ceux qui mangent leur pain blanc avant le bis. Il fait ici à peu près le même métier que S. Pierre faiſoit ſur la terre, tandis que ce Saint eſt aujourd'hui un grand Seigneur dans le Ciel. Il ne ſe trouveroit cependant point réduit ſi bas s'il eût pu ſe comporter comme un honnête damné ; car lorſqu'il arriva dans ce pays-ci, on le fit Maître d'Ecole, à la réquiſition de la Signora Livia Potacciani, qui a grand crédit à la Cour : mais indépendamment de ſa craſſe ignorance, qui lui auroit fait perdre ſon emploi un jour ou l'autre, au bout de trois ſemaines, il avoit Tongari-

niſé les trois quarts de ſes écoliers : ce qui fit qu'on le chaſſa, & que Lucifer jura par ſa barbe que de ſa vie aucun office de ce genre-là ne ſeroit donné aux Prélats Italiens. — Cosbi parloit encore lorſque nous nous trouvâmes près d'une tour d'une hauteur prodigieuſe, au pied de laquelle il y avoit un Diable tout diſloqué qui demandoit la charité (*a*).

Etant monté ſur cette tour, je découvris à l'entour de moi un port de mer

---

(*a*) C'étoit apparemment le Diable qui ſervit autrefois de roue à la charette de S. Bernard, & dont voici l'hiſtoire.

Saint Bernard étant un jour en route ſur une charette, & non en carroſſe comme les Abbés d'aujourd'hui, un Diable s'aviſa d'en caſſer la roue, & de faire culbuter le ſaint Homme. Mais celui-ci irrité de l'audace, ordonna à Satan de plier ſon corps en forme circulaire, de ſe mettre à la place de cette roue, & de l'aider ainſi à le conduire au lieu de ſa deſtination. Comme cette aventure arriva le long d'un chemin inégal & raboteux, le Diable eut tellement le corps fracaſſé, qu'il n'en guérira de ſa vie.

Ouvrez la *Medula Vitæ* S. Bernardi, *Edit. Antwerp. an.* 1653. *in*-4°. vous y verrez les autorités reſpectables dont on y appuye la vérité de cet événement, & l'eſtampe édifiante, où l'on remarque S. Bernard courant au grand trot dans ſa charette, & le Diable y ſervant de roue.

admirable, un pays immenſe, auſſi fertile, auſſi planté, auſſi peuplé que les vallées de Tempé (*a*), un pays tel que le ſeroient les terres de la domination du Pape, s'il avoit le malheur d'être Huguenot, un pays enfin tel que ſeroit la F.... ſi tous les Maltôtiers étoient pendus. Cosby remarquant mon étonnement ſur tout ce que je voyois, me dit : Monſieur l'Elu, l'Enfer n'eſt rien moins qu'un gouffre de feu & de flammes dévorantes, ainſi qu'on vous l'a fait accroire au pays d'où vous venez. L'on n'y eſt point couché ſur des matelats d'airain, hériſſés de pointes de fer brûlant ; l'on n'y eſt point régalé de plomb fondu, ni de ſoufre & debitume enflammés. L'on n'y eſt point étourdi des hurlements épouvantables des damnés & des bêtes féroces, ni des continuels miaulements des chats ; l'on n'y eſt point plongé dans des cuves remplies de ſerpents, de couleuvres, de viperes & de crapauds ; il n'y a point de ver qui

(*a*) Les Vallées de Tempé en Theſſalie, qui ſe trouvent entre le Mont Oſſa & l'Olympe, arroſées par le fleuve Penée, ont toujours paſſé dans l'opinion des Anciens, pour les lieux les plus délicieux de la Grece.

ronge le cœur, le foie, la rate à perſonne ; l'on n'eſt point plongé dans des chaudieres d'huile bouillante ou de poix fondue ; l'on n'y marche point ſur des charbons ardents, & l'on n'y reçoit point de clyſtere d'eau-forte ; mais l'on y ſouffre des maux terribles de tout autre genre.

Nous autres Diables ſommes tourmentés d'une paſſion plus inſupportable que le feu le plus dévorant ; c'eſt la jalouſie inexprimable du bonheur de toutes les autres créatures ; comme de celui des Saints, qui n'ont autre choſe à faire qu'à ſe divertir en Paradis ; de celui des hommes, qui étant encore ſur la terre, ont la liberté de parvenir à la même félicité ; enfin de celui de tous les animaux, qui, s'ils n'ont rien à eſpérer après leur vie, n'ont auſſi rien à craindre. Indépendamment de cette jalouſie, le chagrin cuiſant que nous reſſentons lorſque les peines que nous nous ſommes données pour attirer quelqu'un dans notre naſſe, ſont vaines : les coups, les bleſſures, les eſtropiades (*a*) que nous attrapons de temps en temps, ſont encore autant de ſurcroits

(*a*) Ce mot peut être uſité en Enfer, mais il ne l'eſt point dans ce monde-ci.

à nos maux. — A propos d'eſtropiades, dis-je à Cosby, d'où vient que votre confrere Aſtaroth, qui a été pourfendu par Jahel, eſt parfaitement guéri, & que vous êtes demeuré manchot? — C'eſt, répondit Cosbi, que lorſque nous nous battons avec les Anges, qui ſont toujours armés de pied en cap, le combat étant inégal, il n'eſt pas juſte que nous ſoyons eſtropiés de nos bleſſures : mais lorſque nous avons affaire aux hommes, que nous pouvons attaquer déſarmés, il eſt très-raiſonnable que nous demeurions invalides à jamais, ſoit qu'ils trouvent le moyen de nous eſtropier par force ou par adreſſe. Ah, mon cher Elu! ſi j'avois tordu le cou à ſaint Dominique la premiere fois que l'envie m'en prit, je ne ſerois point dans l'état où vous me voyez : mais j'ai toujours été trop bon; & ma bonté eſt la cauſe que ce maraud-là, ainſi que bien d'autres que j'ai eu entre mes pattes, eſt là-haut dans le fin fond du Paradis, où il ſe moque de moi, avec juſte raiſon. Voilà pour ce qui nous regarde.

Quant aux damnés, continua Cosbi, vous ſaurez qu'il y a ici autant de Royaumes, de Provinces, de Villes & de ſortes de climats qu'il s'en trouve ſur la terre. Chacun de ces Royaumes, chacune de

ces Provinces ou de ces Villes, ſont deſtinés à recevoir les damnés qui viennent de l'endroit de la terre qui leur correſpond. Mais comme chaque damné, en conſervant les mêmes mœurs, les mêmes inclinations qu'il avoit pendant ſa vie, eſt contraint de ſubir, pendant toute une éternité, préciſément le contraire de ce qui a cauſé ſa damnation, qu'il penſe ſans ceſſe au monde qu'il regrette, au Paradis qu'il a perdu, & qu'il eſt privé de la conſolation que les Diables ont d'aller, de temps en temps, tenter quelque Saint en Paradis, ou poſſéder quelque Religieuſe ſur la terre, le ſort de ces créatures eſt, en quelque ſorte, plus malheureux que le nôtre. Par exemple, ces femelles ſenſibles & délicates, ſi ſujettes aux évanouiſſements, aux ſyncopes, aux vapeurs, tombent régulierement du haut mal toutes les fois que quelque ſujet déſagréable affecte leurs ſens ou leur petite cervelle; & au-lieu d'une ſcene ridicule qu'elles donnoient autrefois, elles deviennent ici l'objet d'un ſpectacle auſſi ſale que dégoûtant.

Cette quantité prodigieuſe de femmes tendres & douillettes, ſont condamnées à s'aſſeoir, ſix heures par jour, le cul nud ſur un roc de glace, en but à la fu-

rie du vent du nord, des grêles & des giboulées, ou aux rayons d'un soleil aussi ardent que celui de Gingiro (*a*).

Ces meres inhumaines & mâratres, sont obligées d'aimer, d'élever, de veiller, de bercer, d'allaiter leurs enfants, au risque d'avoir le teint aussi ridé qu'une vieille vessie, & les tettons faits comme la besace de Frere Lubin de Truxillo.

Ces grands Seigneurs, ces faiseurs de lit à part, sont contraints de coucher avec Madame, de faire eux-mêmes leurs enfants, & de faire aussi bon ménage que Garot & sa femme.

Ces Prélats orgueilleux, ignorants ou fanatiques sont obligés de catéchiser eux-mêmes leurs ouailles, de les prêcher d'exemple, de jeûner au moins huit jours du Carême, de savoir lire un peu de Latin, d'être aussi tolérants qu'un Hollandois, & aussi humbles que S. Alexis.

Ces sang-sues publiques, ces Maltôtiers impitoyables, sont condamnés à être aussi pauvres que Guillot de Blengy, à faire chaque semaine trois corvées sur les grands chemins, à ne manger que de la

(*a*) Royaume de la Caffrerie, sous la Ligne.

Caſtagne & de la Rabiole (*a*), & à être mis au pilori tous les dimanches.

Ces Abbés poupins & débauchés, ces fléaux de la virginité, ſont condamnés à un Satyriaſis éternel, à coucher entre deux pucelles, & avoir autant de continence que S. Adhelme.

Ces Magiſtrats fréluquets, ces animaux.....

Cosbi alloit continuer; mais une odeur de ſouffre ſe répandit tout-à-coup autour de nous, la lumiere fit place en un inſtant à des ténebres épaiſſes, un vent furieux ſe fit entendre, les cris des damnés, les hurlements des animaux remplirent les airs, la mer s'émut & mugit d'une force épouvantable, alors un coup de foudre qui ébranla la voûte des Enfers, me précipita aux Antipodes.

Ayant percé la croûte de la terre préciſément entre les jambes de Xanti-youſiou-chiou, Empereur du Japon, à préſent régnant, je gagnai les nues & l'éther; & le premier ſpectacle que j'obſervai dans ma courſe rapide, fut cet Aſtre reſplendiſſant, qui, ſpectateur tranquille du mouvement inégal des planetes qui l'environ-

(*a*) Des chataignes & des raves.

nent, ainſi que de leurs révolutions reſpectives, diſpenſe avec largeſſe la chaleur & la lumiere à ces globes errants, qui gravitant les uns vers les autres, gravitent tous enſemble vers le Pere du jour, lequel gravite à ſon tour vers eux tous. — Ici chacun de nous ſe mit à rire de l'enthouſiaſme avec lequel l'Eſpagnol racontoit cette aventure ſinguliere. Mais il ne prit point garde ſi nous rions ou ſi nous pleurions, & continua ainſi ſa relation :

Je queſtionnai le Soleil ſur ſa grandeur, ſa denſité relative, ſur le degré de lumiere & de chaleur qu'il contenoit ; il ſatisfit à toutes ces queſtions : je m'informai de quelle matiere il étoit compoſé ; il me répondit qu'il me le diroit une autre fois : je lui demandai s'il étoit mâle ou femelle ; il ſe mit à rire, & je paſſai outre.

En avançant vers cette région admirable, émaillée d'une quantité prodigieuſes d'étoiles fixes, qui nagent dans un vuide immenſe, je rencontrai un million de ces corps ſurprenants, compoſés de bitume & d'aſphalte, avec des queues de petrolœum (*a*), occupés à décrire autour du

(*a*) Diego parle, ſelon toute apparence, des Co-

Soleil des orbes plus ou moins excentriques, & dans des périodes plus ou moins longues. A mesure que j'avançois, je vis des Soleils sans nombre entassés les uns sur les autres, environnés de leurs planetes, de leurs Cometes, de leurs Lunes; & le tout dans la même analogie, dans le même ordre, dans la même proportion, dans le même nombre, que le premier Systême solaire que j'avois rencontré.

Jusques-là je n'avois parcouru que le *Vacuum plenum*; j'entrai enfin dans le *Vacuum perfectum*, que je traversai sans rien voir, puisqu'il ne contient rien, & j'arrivai au fauxbourg du Paradis.

Ce fauxbourg est habité par des ames qui n'ont fait ni assez de mal pour être damnées, ni assez de bien pour être sauvées,

---

metes, ou de ces substances solides, compactes, fixes & durables, qui se meuvent autour du Soleil, brillent par la lumiere de ses rayons qu'elles réflechissent, & qui venant à en approcher, s'échauffent si prodigieusement, que la matiere onctueuse qu'elles exhalent, s'enflamme & forme ou une queue, ou des rayons semblables à des cheveux. D'où viennent les noms de Comete *enfiforme*, *de Comete barbue*, *de Comete chevelue*, &c.

vées, c'eſt-à-dire que leurs mérites & leurs démérites ſe contrebalancent. Ces ames occupent donc l'endroit que je viens de dire, & tiennent toutes auberge. C'eſt chez elles que l'on prend ſon logement en attendant que l'on puiſſe entrer dans le Paradis, lequel ne s'ouvre que trois fois la ſemaine; le lundi, le mercredi & le vendredi. Comme le jour que j'arrivai étoit un jeudi, je dus prendre gîte. Etant entré dans une de ces auberges, l'hôteſſe me regarda fixement, & me ſauta au col, en faiſant des exclamations ſi extraordinaires, qu'elle mit tout le voiſinage en allarmes. Elle avoit été de ſon vivant la Sacriſtine des Carmélites de Bilbao. Elle me conta que mon pere étoit le ſous-Gardien des RR. PP. Cordeliers, à la porte deſquels l'on m'avoit trouvé deux jours après ma naiſſance. Elle ajouta que j'avois trois freres & quatre ſœurs, dont deux vivoient encore; quatre étoient en Enfer, & un en Paradis.

Il eſt inutile de me demander quelle fut ma joie de voir pour la premiere fois celle qui m'avoit donné le jour, & ſi je fus fêté, régalé pendant le court eſpace de temps que j'avois à demeurer chez elle. Tout ce que j'ai à dire, c'eſt que le lendemain étant arrivé, la porte du

Paradis s'ouvrit à l'heure ordinaire ; je pris congé de ma mere, & je partis pour la Gloire éternelle.

Ah ! mon cher Maître ! ah ! mes chers Compagnons ! où trouverai-je des termes ſuffiſants pour vous exprimer ce que j'ai vu dans ce ſéjour de délices ? L'eſprit du Pere Henao de Salamanque, la Rhétorique de Caramuel d'Orviedo, & la langue de Sainte Colette d'Avilès, réunis dans la perſonne d'Hurtado de Penaflour, ſuffiroient à peine pour faire une eſquiſſe des merveilles que le Paradis contient.

J'entrai d'abord dans une rue prodigieuſement large, bordée de Palais & de jardins ſi magnifiques, que lorſque je les examinai de près, je ne doutai nullement que l'art & le goût les plus parfaits n'euſſent concouru à l'envi pour former ces lieux délicieux.

L'on ne remarque dans l'Architecture extérieure de ces palais, ni cette ſtérilité, ni cette richeſſe indiſcrete que l'on voit dans les bâtiments conſtruits de la main des hommes, non plus que ces décorations ridicules, produites par l'imagination bizarre des Architectes modernes. L'ordonnance générale, l'élégance des proportions, leur harmonie, forment un

tout qui vous ſaiſit de reſpect & d'admiration. L'intérieur de ces Palais n'eſt pas moins bien entendu que le dehors. L'on n'y voit point cet aſſemblage confus d'ornements capricieux, & d'attributs placés ſans choix : chaque objet correſpond à l'uſage de la piece dont il fait partie ; & ces pieces ſont diſtribuées de façon que l'on ne peut rien deſirer de plus, tant pour la commodité, que pour la ſatisfaction particuliere de ceux auxquels elles ſont deſtinées.

Les jardins ſont dignes de ces demeures charmantes. Si on les conſidere tout d'un coup, la perſpective la plus riante, la plus agréable, la plus majeſtueuſe, ſe préſente à la vue. Si on les conſidere en détail, l'on voit d'un côté les pierres & les métaux les plus précieux employés par la main des Anges à former des figures ſi parfaites, que la plus belle Nature n'en approche pas plus que la carcaſſe d'Eſope ne reſſemble à la Vénus de Médicis : d'un autre côté, ce ſont des rampes, des boulingrins, des terraſſes, dont le gazon eſt un duvet charmant, ou du velours de toutes couleurs : d'un autre côté, ce ſont des canaux, des caſcades, des jets-d'eau, des fontaines d'eau claire, de lait, de miel, d'hydromel & de ra-

tafia ; d'un autre, ce ſont des paliſſades, des berceaux, des charmilles en paſtillages, des arbres, des arbriſſeaux, dont le corps eſt d'or pur, les branches d'argent, les feuilles de cryſtal, & les fruits des perles, des diamants, des ſaphirs, des rubis, des émeraudes, auſſi mangeables, & mille fois plus délicieux que les ananas & les topinambours ; enfin, tout ce que le génie, l'art, le goût, la magnificence, peuvent réunir de plus ſublime, de mieux entendu, de plus ſomptueux, ſe trouve raſſemblé en ces lieux, avec autant de ſageſſe que de profuſion.

Si les yeux procurent à l'ame un plaiſir infini par un ſpectacle ſi charmant, les autres ſens ne lui en procurent pas moins par les ſenſations qui leur ſont propres. L'air ſemble être rempli des odeurs de toutes les toilettes de Paris, & de tous les parfums de l'Aſie. Les chiens y aboyent en muſique, les bœufs y beuglent en faux-bourdon ; tous les oiſeaux, juſqu'aux coqs-d'Inde & aux autruches, y chantent le plus mélodieuſement du monde ; ainſi du reſte, comme vous l'apprendrez par la ſuite.

Juſques-là je n'avois encore vu perſonne ; mais je ne tardai guere à revoir Ja-

hel. Lorſqu'il fut arrivé, il me mena dans une de ces maiſons que j'avois vues à mon arrivée, & dans laquelle je ne fus pas peu ſurpris de voir les différentes actions de ma vie, repréſentées ſur des tapiſſeries autant au-deſſus de celles des Gobelins, que la nature eſt au-deſſus de l'art. Jahel me dit que cette maiſon étoit le lieu qui étoit deſtiné de toute éternité pour ma réſidence; que tout ce que j'y pourrois ſouhaiter, me ſeroit accordé; qu'à cet effet je n'aurois qu'à tirer le cordon d'une ſonnette qui pendoit à côté de moi, & qui m'accompagneroit par-tout où j'irois.

Comme j'avois ſoif, je tirai ce cordon; à l'inſtant un carillon mélodieux ſe fit entendre, & quatre Anges habillés en femmes, ayant les cheveux en treſſes & du linge d'une fineſſe extrême, parurent avec différentes ſortes de rafraîchiſſements. Lorſque j'eus vuidé un gobelet de vermeil rempli d'un orgeat exquis, & mangé quelques dragées à la Céleſtine, les quatre Anges me tondirent, me laverent depuis la tête juſqu'aux pieds, me parfumerent, me revêtirent d'une robe de lin, blanche comme la neige, me ceignirent d'une ceinture de tiſſu d'or, me mirent un bonnet auſſi pointu que celui du Roi de Siam,

& m'armerent d'un ſabre auſſi tranchant que celui de Mahomet II.

Cette cérémonie étant achevée, Jahel me dit : Mon cher Pupille, voilà les quatre domeſtiques qui ſeront déſormais à vos ordres. La robe dont vous êtes revêtu, eſt la robe d'élection. Il n'y a que les perſonnes qui ont paſſé leur vie dans quelqu'Ordre monaſtique, qui ſoient habillées ici comme elles l'étoient ſur la terre. La raiſon de cette diſtinction eſt que les Séculiers, tels que vous, n'ont porté que des habits profanes, & que les Religieux ont porté un uniforme ſacré qui fut agréable aux yeux de Dieu, & dont il veut qu'ils ſoient éternellement revêtus.

Lorſque Jahel eut achevé ſon diſcours, il me mena dans une aſſemblée, où il y avoit plus de quatre mille Saints qui ſe réjouiſſoient. L'on voyoit d'un côté des bains d'eau-roſe, où un grand nombre d'Elus de tout ſexe, nageoient pêle-mêle comme des harengs (*a*). D'un autre côté,

(*a*) Le Pere Henriquez, Jéſuite, dit dans ſon Livre de *l'Occupation des Saints dans le Ciel*, qu'il y aura un ſouverain plaiſir à baiſer & embraſſer les corps des Bienheureux; qu'on ſe baignera à la vue des uns des autres; qu'il y aura pour cela des bains très-agreables, où l'on

l'on voyoit des femmes qui chantoient ; des hommes, qui jouoient à colin-maillard ; des enfants, qui fouettoient leur toupie. Plus loin c'étoit des Chanoines qui dormoient, des Curés qui buvoient, & des Religieuſes qui jouoient au tric-trac avec des Moines. Mais quelle diverſité, Grand Dieu, dans les accoûtrements de ces derniers ! Il y en avoit de tondus, de chevelus, de chauves, de pelés, de barbus, de raſés, de chauſſés, de pieds-nuds, de culottés & de culs nuds : il y en avoit avec des coqueluchons, des capuchons longs, courts, larges, étroits,

---

nagera comme des poiſſons ; que les Saints chanteront auſſi agréablement que les calandres & les roſſignols ; que les Anges s'habilleront en femmes, & qu'ils paroîtront aux Saints avec des habits de Dames, avec les cheveux friſés, des ſapes à vertugadins, & du linge le plus riche ; que les hommes & les femmes ſe réjouiront avec des maſcarades, des feſtins & des ballets ; que les femmes chanteront plus agréablement que les hommes, afin que le plaiſir ſoit plus grand ; qu'elles reſſuſciteront avec des cheveux plus longs, & qu'elles ſe pareront avec des rubans & des coëffures, comme on fait dans le monde ; que les gens mariés ſe baiſeront comme en cette vie, & leurs petits mignons d'enfants : ce qui ſera avec un grand plaiſir. *V. le premier Vol. de la Morale pratique, p.* 274, *&c.*

ronds, quarrés, piramidaux, pointus, cylindriques, blancs, noirs, bruns, tannés ou gris; ainſi qu'avec des robes, des tuniques, des manteaux pliſſés, unis, de drap, de ſerge, de ratine, de bure ou de molton; l'on en voyoit avec des bas, des bottes, des ſouliers, des ſocques, des ſandales, des pantoufles ou des ſavattes; l'on en remarquoit avec des cordes de fil, des écharpes de laine, des cordons de ſoie, des liſieres de coton ou d'écorce d'arbre; d'autres avec des ceintures de peau, des treſſes de cuir, des boucles de bois, des boutons de cuivre, des agraffes de fer, & des bilboquets de corne..... Je n'aurois jamais fait, mes chers amis, ſi je voulois faire une énumération complette des accoutrements de cette claſſe de Bienheureux.

Le divertiſſement étant fini, l'on chanta le *Miſérere* en trois parties pour le repos de l'ame du Pape Léon X, que l'on tâche de tirer de l'Enfer, pour faire ceſſer le ſcandale qu'il y cauſe par ſes querelles continuelles avec Luther & Jean Hus. Après cet acte de piété, il ſe fit des parties de quatre, de ſix, de quinze, de vingt perſonnes & davantage, pour aller ſouper enſemble.

Comme j'étois un nouveau venu, & que l'on ne ſe pique point trop de politeſſe en ce pays-là, je ſerois vraiſemblablement demeuré ſeul, ſi Jahel ne m'eût introduit dans une compagnie de vieux Saints qui ſe diſpoſoient à aller ſouper chez S. Chriſtophe, qui régaloit ce jour-là.

Lorſque nous fûmes arrivés chez le Saint, Jahel me dit : Mon cher Diego, en attendant l'heure de ſe mettre à table, je veux vous faire voir l'arſenal du Paradis, où l'on conſerve, par vénération, les principales choſes qui ont ſervi à la gloire des Saints, & à la propagation de la Religion ſur la terre.

Le premier objet qui s'offrit à ma vue, en entrant dans cet arſenal, fut la machine avec laquelle les Anges tranſporterent la Maiſon de la Vierge de la Judée à Lorette.

Puis le cabriolet dans lequel Ste. Marguerite venoit rendre viſite à Jeanne d'Arc (*a*).

Le métier ſur lequel on fit l'oriflamme.

La ruche qui fournit la cire pour la Ste. Chandelle d'Arras.

Le moulin qui a fait le papier ſur le-

(*a*) Mezerai, *Abrégé Chron.*

quel S. Pierre écrivoit au Roi Pepin (*a*).

L'anneau que J. C. donna à Ste. Catherine lorſqu'il l'épouſa (*b*).

Le mouton qui fournit la laine du Scapulaire que la Vierge donna aux Carmes (*c*).

La béquille avec laquelle Ste. Agnès chaſſoit la goutte (*d*).

L'âne que St. Germain reſſuſcita (*e*).

Le corbeau qui nourrit pendant dix ans S. Paul Hermite (*f*).

Le pigeon qui apporta la Communion à S. Elme (*g*).

L'oie qui ſervit de guide aux Croiſés d'Hongrie (*h*).

Les canards de S. Nicolas, qui adoroient le bon Dieu (*i*).

(*a*) ibid.

(*b*) *Vie de Ste. Cath.*

(*c*) *Vinea Carmeli, Art. de S. Simon Stock.*

(*d*) VALER. *Sanct. Feminarum.*

(*e*) *Vie de S. Germ. Evêq. d'Auxerre.*

(*f*) S. HIERONYM. *in Vitâ S. Paul. Erem.*

(*g*) BLEDA, *Traité de la Confrairie du S. Sacrement.*

(*h*) Les Croiſés d'Hongrie s'étant égarés de leur route, s'abandonnerent à la conduite d'une oie que le Ciel leur envoya. *V. leur Hiſt.*

(*i*) D'ARGENTRÉ, *Hiſt. de Bretagne, Liv. I. p.* 63.

La mule qui prouva le Myſtere de la Tranſubſtantiation (*a*).

L'agneau de Ste. Colette, qui s'agenouilloit à la Meſſe (*b*).

Les ſix mois pendant leſquels S. Macaire fit pénitence pour avoir tué une puce (*c*).

Le ſoufflet que S. Hilarion donna à Satan dans le déſert (*d*).

La révérence que la Vierge fit à S. Bernard (*e*).

(*a*) SURIUS *ad* 4 *Decemb. item* NOVARINI, *in Agno Euch. N.* 803.

(*b*) SURIUS *ad ſextum Martii.*

(*c*) *Vie de S. Macaire le jeune.*

(*d*) LEZANNA, *Annal. Tom. II*

(*e*) *S. Bernard* avoit beaucoup de dévotion à la Vierge, & ne récitoit jamais le *Salve Regina* qu'il ne fît trois génuflexions à ces mots, *ò clemens*, *ò pia*, *ò dulcis Virgo Maria.* Un jour qu'il étoit à réciter cette *Antienne*, lorſqu'il vint à l'*ò clemens*, il fit ſa premiere génuflexion, & l'image de la Vierge devant laquelle il étoit lui fit une profonde révérence, en lui diſant: *Salve, Bernarde.* Le Saint continuant dit, *ò pia*, & fléchit derechef; la Vierge réitéra le ſalut, & répéta, *Salve, Bernarde.* Alors l'homme de Dieu dit, *ò dulcis Virgo Maria*, fléchiſſant pour la troiſieme fois; la Vierge qui ne vouloit point être en retour de politeſſe envers ſon Serviteur,

La corde avec laquelle Ste. Marie de Tours attacha le Diable (*a*).

La chaudiere dans laquelle on fit bouillir Ste. Vénérande, ſans pouvoir la faire cuire (*b*).

L'araignée qui ſortit par la cuiſſe de S. François d'Ariano (*c*).

Puis enfin, la biche de S. Anogene (*d*); les birondelles de S. Regalat (*e*); le renard de S. Boniface (*f*); les moineaux de S. Vincent (*g*); les poules de S. Ide (*h*); l'aigle de S. Guiſlain (*i*); le cochon de S. Antoine (*k*); le Diable de S. Martin (*l*).... Ma foi, j'en aurois bien vu

---

tripla le *Salve*, *Bernarde. Medul. Vit. St. Bernard. Item* CHRYSOST HENRIQ. *in Faſciculo SS. Ord. S. Bern.*

(*a*) VALER. *Sanctarum Feminar. Minorit. Lib. IV. Cap. XVII.*

(*b*) Ste Vénérande fut miſe toute vive dans une chaudiere, où les Payens tâcherent par tous moyens de la faire cuire, mais ils n'en purent venir à bout : elle en ſortit auſſi ſaine que Sidrach, Miſach & Abdenago ſortirent de la fournaiſe. PETRUS DE NATAL. *Epiſc. Equil.*

(*c*) Le Frere François d'Ariano avala un jour une araignée en communiant; quelque temps après l'animal ſortit par la cuiſſe du Frere François. BART. *Piſ. Lib. Conform.*

(*d*) (*e*) (*f*) (*g*) (*h*) (*i*) (*k*) (*l*) — L'on peut

d'autres, ſi la cloche n'eût ſonné pour le ſouper.

Lorſque nous fûmes de retour, l'on ſervit. Ste. Claire & Ste. Thereſe prirent le haut bout; Jahel & moi fûmes placés à côté de ces deux Saintes; S. François & le Frere Maſſé, ſon compagnon, ſe placerent enſuite; puis S. Polycrone le Porte-faix (*a*), S. Jean le manchot (*b*), S. Cyrille le hargneux (*c*), S. Domini-

---

voir dans le Martyrologe Romain, dans les Vies des Saints, tant générales que particulieres, ce qui regarde les Saints & les animaux dont il eſt queſtion dans ces différentes notes; ainſi que la raiſon pourquoi ces Saints & ces animaux ſont toujours répreſentés enſemble dans les Egliſes, ſoit dans des Chapelles particulieres, ſoit au maître-Autel, où ils ſont placés à côté du S. Sacrement, pour l'édification du peuple.

(*a*) Saint Polycrone ne prioit point Dieu qu'il n'eût une groſſe racine de chêne ſur ſes épaules. *V. ſa Vie.*

(*b*) Le Caliphe Hiocham ayant fait couper une main à S. J. Damaſcene, cette main fut miraculeuſement remiſe à ſa place la nuit ſuivante. *V. la V. des SS.* & MORERI, *au mot* Jean Damaſ. Mais ſi l'on en veut croire Fulbert de Bredenbach, le Saint en demeura un peu eſtropié.

(*c*) Le glorieux S. Cyrille, Patriarche d'Alexandrie, avoit la bile un peu aiſée à émouvoir;

que l'encuiraſſé (*a*), S. Baradat le Rabougri (*b*), S. Adhelme l'intrépide (*c*), Ste. Dorothée l'éveillée (*d*), Ambroiſe Paré, Ponce-Pilate, Rabelais & S. Chriſtophe.

---

le S. homme querella toute ſa vie, & mérita à bon droit le titre honorable de Patriarche des Intolérants, & de Perſécuteur d'Hérétiques. *V. ce qu'en dit S. Iſidore de Peluſe ſon contemporain.* S. ISIDORE, Oper. edit, Pariſ. 1638. in-folio.

(*a*) Ce Saint Dominique étoit un Hermite du 11^e^ ſiecle. Il vivoit ſur l'Apennin, où il récitoit chaque jour deux ou trois Pſeautiers en ſe donnant quinze mille coups de diſcipline : ce qui avoit fait de ſa peau une eſpece de croûte ſur laquelle il mettoit une cuiraſſe de fer pour emplâtre. *V. ſa Vie.*

(*b*) S. Baradat ſe tenoit d'une poſture gênante dans une cage de fer ſi étroite, que ſon corps & ſes membres ſe retirerent d'une telle façon, qu'il reſſembloit plutôt à un pigeon à la crapaudine qu'à une figure humaine. *V. ſa Vie.*

(*c*) L'inimitable S. Adhelme comptoit tellement ſur ſes forces, que lorſqu'il ſentoit que le Démon de la concupiſcence le châtouilloit, il alloit ſe coucher au milieu de deux jeunes filles, où il défioit le Diable de lui faire ſeulement remuer le bout du doigt. *V. ſa Vie & le Diction. de* BAYLE, *à la Table, au mot* Adhelme.

(*d*) Cette Sainte-là eût été bonne pour veiller les malades, car elle ne dormoit jamais. *V. ſa Vie.*

Ce repas, quoiqu'on me le dit être un des plus ſimples que l'on fît en Paradis, étoit bien le plus ſplendide, le plus magnifique que j'aye vu de ma vie, même chez Monſieur de la Grapillardiere, le Fermier-Général que j'ai ſervi pendant 18 mois.

Indépendamment de toutes les viandes céleſtes dont je ne puis vous dire le nom, il me ſembla que quelque pourvoyeur aîlé avoit parcouru les quatre parties du monde, pour raſſembler cette variété infinie de mêts, tant en viandes, qu'en gibiers, & en poiſſons dont notre table fut couverte, & qui furent tous ſervis dans de grands plats d'or garnis de pierres précieuſes. L'entremêt & le deſſert ne furent pas moins ſomptueux que les deux premiers ſervices : les pâtés, les tourtes, les crêmes, les pâtes de toutes eſpeces, les fruits en tous genres, tant cruds, ſecs, que confits ou différemment préparés ; les vins, les liqueurs, les fondants, les cordiaux, les excitatifs, les ſtomachiques & les digeſtifs les plus exquis, furent répandus avec profuſion. Enfin tout ce que la Nature peut produire de plus excellent, de plus délicat, de plus délectable ; tout ce que l'art de la cuiſine peut exécuter de plus appétiſſant, de plus

ſucculent & de plus délicieux, fut réuni, ſelon moi, pour former ce repas admirable : ou, ſi quelqu'un trouve de la ſuperfluité, c'eſt qu'il ignore que les Saints ont meilleur appétit que les hommes.

Le Palais n'étoit point le ſeul organe du plaiſir : les yeux, le nez, les oreilles, & généralement toutes les parties de notre corps ſe diſputoient à l'envi la gloire de procurer le plus de délectation à chacun de nos individus.

Une vapeur délicieuſe qui ſortit d'un plat de boudins du premier ſervice, charma l'odorat pendant tout le repas. Vingt-deux jeunes filles d'une beauté raviſſante nous chatouilloient de temps en temps la plante des pieds & le gras des jambes. Tente-ſix autres, non moins belles, nous verſerent à boire juſqu'au deſſert, & nous eſſuyoient les levres avec une gaze légere qui voltigeoit ſur leur ſein. Huit cors-de-chaſſe, quinze trompettes & ſeize tambours remplacerent ces jeunes filles, & vinrent faire l'accompagnement de la plus belle voix du monde, qui nous chanta les proueſſes de St. George, la converſion de S. Bruno, & le riſque que le Lazare courut ſur la Méditerranée, en venant de la Terre-Sainte à Marſeille.

Mais rien ne me fit plus de plaiſir qu'un

moutardier de la grandeur d'un œuf d'autruche, ou environ. Le pied de ce moutardier étoit de rubis, & la coupe étoit le crâne d'un de ces mille Philiſtins que Samſon tua avec une mâchoire d'âne. Cette coupe étoit enrichie de bas-reliefs admirables.... ſi admirables, que je ne crois pas qu'il en exiſte de pareils dans le Ciel entier. La compoſition, la diſpoſition, la correction, le goût, l'élégance, le caractere, la variété, l'expreſſion, la délicateſſe, le fini, portés au plus haut point, ſembloient être réunis pour former ce chef-d'œuvre accompli. On voyoit d'un côté les paſſages de la Mer rouge & du Jourdain par les Iſraélites, ainſi que celui de la Manche par le Roi Jacques lorſqu'il ſe ſauva en France : d'un autre, c'étoit la chûte des murs de Jéricho au bruit des cornets-à-bouquins des Prêtres de l'ancienne Loi, & la démolition du Temple de Charenton ; puis le repos du Soleil, pendant la défaite d'Adonibeſec & de ſes Confreres, & la même complaiſance de cet aſtre pour Charles-Quint (*a*), lorſ-

(*a*) Sandoval, Evêque de Pampelune, & Hiſtoriographe de Philippe III, rapporte ce prodiige comme témoin oculaire ; ainſi que pluſieurs Auteurs contemporains.

qu'il battit les Protestants à Mulberg : enfin le séjour de Jonas dans la Baleine, l'enlevement d'Habacuc (*a*), & quelques

---

(*a*) Il n'y a rien qui me tarabuste plus l'esprit que cet enlévement d'Habacuc. L'Ecriture rapporte que cet homme, qui demeuroit en Judée, allant porter une potée de soupe à ses moissonneurs, un Ange vint lui dire de porter cette soupe au Prophete Daniel que l'on avoit jetté dans la fosse aux Lions à Babylone; & que sur ce qu'Habacuc répondit qu'il ne savoit point le chemin de Babylone, ni où étoit cette fosse aux Lions, l'Ange le prit par les cheveux & le transporta dans la fosse; que Daniel mangea, & qu'Habacuc fut remis à la même place où l'Ange l'avoit pris.

Je trouve extraordinaire que l'Ange soit allé à plus de cent cinquante lieues chercher de la soupe pour un Prophete, tandis qu'il n'en manquoit point à Babylone, & de toute espece; qu'il choisit plutôt la portion de quelques pauvres moissonneurs, qui n'avoient peut-être que cela pour dîner, que quelque plat de la table d'un richard; qu'il emportât Habacuc avec la potée de soupe, tandis qu'il pouvoit prendre la soupe seule, & laisser-là Habacuc, &c.

Je trouve encore extraordinaire que l'Ange ait dit à Habacuc de porter lui-même cette soupe à Daniel. Car si cet homme eût obéi sans replique, comme font les Jésuites à leur Général, il auroit été au moins quinze jours avant d'arriver à Babylone avec sa soupe; & indépendamment qu'elle se fût aigrie en route, il eût peut-être trouvé

autres sujets d'histoire, mais plus simples, & qui n'exciterent point tant mon admiration que la représentation au naturel, non seulement de tous les Israélites qui se sauverent d'Egypte, mais encore celle de toute l'armée de Pharaon, depuis le Chef jusqu'au moindre Fiffre; ainsi des

---

le Prophete mort de faim en arrivant. L'on me dira que Dieu pouvoit conserver la soupe en état pendant ces quinze jours, & le Prophete en vie: je réponds à cela que c'est justement parce que Dieu pouvoit conserver ce Prophete en vie pendant quinze jours, qu'il le pouvoit aussi conserver pendant une semaine qu'il fut dans la fosse, sans donner tant de besogne à cet Ange & à Habacuc. L'on me repliquera que c'est parce que Dieu l'a voulu ainsi; à cela je n'ai plus rien à dire. Cependant, si j'avois autant d'esprit que mon Compere Mathieu, j'ambitionnerois de devenir Interprete, Critique ou Commentateur, pour avoir le plaisir de faire une belle & bonne Dissertation sur cette aventure; sans toutefois perdre le respect dû au *Sacro-Saint Concile de Trente*, qui a mis cette Histoire au rang des Livres sacrés, tandis que ces vilains Hérétiques de Protestants (*) la rejettent comme une fable digne des réveries des Rabbins.

(*) *Voyez* entre autres le Ministre Martin, en ses Notes sur l'Histoire de l'Idole Bel, de son édit. de la Bible, *in-folio*.

autres, jusques & y compris les 300 Renards qui mirent le feu aux plaines de Thamnata, & dont j'avois oublié de vous parler.

Pour le coup, Pere Jean ne put plus s'empêcher de rire de toutes ses forces. —Oserois-je demander, dit Diego, pourquoi le Vénérable Pere Jean rit? — Je ris de ton moutardier, répondit celui-ci. — Et moi je n'en ris pas, répartit l'Espagnol.

CHAPITRE III.

Suite du voyage de l'Espagnol en l'autre monde.

DIEGO avoit assez parlé pour prendre un nouveau restaurant : aussi prit-il celui qu'on lui avoit préparé pendant son dernier discours. Ensuite il dormit un peu ; puis il continua ainsi :

Lorsque la voix qui nous avoit chanté les hauts faits du Patriarche d'Angleterre, la Conversion du Pere S. Bruno, & le Voyage de Lazare, eut fini, l'on renvoya les instruments. Alors S. Polycrone entama une conversation sur la qualité

du bois de Bréfil. Cette matiere fut généralement discutée avec beaucoup d'intelligence & de sagacité, & S. Baradat ne m'y parut pas le moins entendu. Lorsque cette conversation fut finie, il lui en succéda de particulieres; c'est-à-dire, que chacun des convives se mit à parler avec son voisin. S. François & le Frere Massé s'entretinrent des chaleurs de la Canicule; S. Dominique & S. Jean le Manchot parlerent de cuirasses; S. Cyrille & Ste. Dorothée, de l'abréviation des procédures; S. Adhelme & Ponce Pilate discoururent de la levée des impôts; Ambroise Paré se mit à lire; S. Polycrone se mit à dormir; S. Christophe dormoit déja, & Rabelais parla tout seul.

Quant aux deux Saintes, leur entretien roula sur leur vie passée, & sur les vertus éminentes qui leur avoient ouvert le Ciel. Comme Jabel étoit sorti pour affaire, j'eus le loisir & la facilité d'entendre ce que ces Stes. Femmes dirent. En voici le précis.

Il faut avouer, ma chere Sœur, (c'est Ste. Thérese qui parle) que notre réputation sur la terre, & le bonheur dont nous jouissons ici, valent bien les peines que nous nous sommes données pour acquérir l'un & l'autre.

Il y a un temps infini que je brûle d'envie de vous conter l'hiſtoire de ma vie. Je vais vous faire d'autant plus volontiers cette confidence, qu'après Ste. Urſule, vous êtes la femme du Paradis pour laquelle j'ai le plus d'eſtime & d'attachement : je ne ſais pas même ſi avec le temps vous ne l'emporterez point ſur votre rivale, tant je me ſens d'inclination à vous aimer.

AVILA, dans la vieille Caſtille, m'a vu naître (*a*). Je ſuis la Cadette des trois Filles de Dom Alphonſe Sanchès de Cépede & de Dona Béatrix d'Ahumade, tous deux recommandables par leur piété, &, ſoit-dit ſans vanité, par une nobleſſe égale à celle de Charles-Quint.

Le goût de ma Nation pour le merveilleux, porte mes chers compatriotes à ne lire que des hiſtoires qui flattent ce même goût. L'héroïſme, la chevalerie, les enchantements, les prodiges, les miracles, ſont les ſeuls faits qui les touchent : & comme les Romans & les Vies des Saints ſont remplis de faits de cette na-

(*a*) Voyez la vie de Ste. Théreſe par divers Auteurs, nommément les Œuvres de cette Sainte par Arnaud d'Andilly, & le Martyrologe Romain.

ture, ce ſont les ſeuls Livres qu'ils liſent ordinairement; & ce furent auſſi ceux que Sanchès de Cépede liſoit, ou donnoit à lire à ſes enfants, pour leur former l'eſprit & le cœur.

Je n'avois que neuf ans, lorſque je commençai à prendre goût pour la lecture de la Légende. Les Romans ne me touchoient point encore; les aventures qu'ils contenoient, y étoient mêlées de certaines matieres trop abſtraites pour un enfant de mon âge: mes Sœurs, plus âgées, & par conſéquent plus intelligentes, en ſavoient faire leur profit: pour moi je m'en tins à la Vie des Saints, & je trouvai tant de ſatisfaction à cette lecture, que par la ſuite j'en fis une des principales occupations de ma vie

Née avec un cœur tendre & ſenſible, avec l'imagination vive, avec cette inquiétude d'eſprit qui affecte particuliérement les perſonnes ſujettes aux grandes paſſions de l'ame, je ne pouvois entendre, ſans être pénétrée de crainte & de trouble, les pénitences affreuſes que pluſieurs Saints Anachoretes avoient faites pour éviter l'Enfer, duquel on me faiſoit de temps en temps des peintures effroyables: je ne pouvois lire l'Hiſtoire des tourments terribles que les Martyrs

avoient ſoufferts pour la gloire de Dieu, ſans avoir un deſir ardent de mourir de même pour un objet ſi beau.

Occupée ſans ceſſe de ces ſortes de choſes, j'en perdois le boire & le manger; je ne dormois plus, je ne faiſois que rêver, & mes rêves achevoient de peindre à mon eſprit échauffé, ce que la lecture & les propos que j'entendois n'avoient que crayonné.

Tantôt je me trouvois ſur le Mont Liban, ſur le Mont Oreb, ou ſur le Mont Sinaï; tantôt c'étoit dans les vaſtes Déſerts de la haute Egypte & de l'Arabie; & par-tout je voyois ces bienheureux Solitaires des premiers ſiecles, les uns chargés de chaînes comme des Démoniaques, ſe traîner à quatre pattes comme Nabuchodonoſor, & broutant l'herbe comme des chevres: d'autres ſe déchirant le corps comme les Faquirs des Indes, ſe roulant ſur les ronces & les orties, comme les Bonzes de la Chine, & jeûnant ſans ceſſe comme les Talapoins de Siam: d'autres ſe tenant debout ſur une jambe, ſur un fer pointu, ou les bras élevés comme les Dervis du Candahar, ſe diſloquant, ſe déchirant les membres comme les Santons de l'Aſchour, méditant ſans ceſſe comme les Sanguis du Mogol

Mogol, & priant ſans relâche comme les Lamas du Thibet ; d'autres s'expoſant aux injures de l'air comme les Bramins du Viſapour, ſe vautrant dans la neige comme les Moineaux du Chily, ou ſe cachant dans des trous comme les Blaireaux de la Weſtphalie.

D'autres fois je me trouvois chez les Payens dans les ſiecles de perſécution, & je ne rencontrois que des roues, des gibets, des croix, des bûchers préparés pour les ſupplices de cette claſſe d'élus, qu'un zele intrépide faiſoit renverſer les Idoles des Nations, pour les convaincre de la fauſſeté de leur culte. Ici je voyois des bras, des jambes, des têtes ſéparés de leur tronc, ſe rejoindre en un inſtant au grand étonnement d'un Peuple barbare, aveugle & endurci : là c'étoit des Vierges qu'on violoit ; d'autres qu'on lapidoit, qu'on déchiroit, qu'on grilloit, qu'on éventroit, & qui pour faire enrager les Tyrans, ſe trouvoient guéries à l'inſtant, ou la nuit ſuivante : plus loin c'étoit d'autres Martyrs à qui l'on faiſoit ſouffrir les mêmes tourments, mais qui trouvoient à propos de demeurer eſtropiés, ou de mourir de leurs bleſſures : par-tout, enfin, c'étoit, tant de la part de ces Saints que de celle des Payens, un contraſte

frappant d'innovations & de préjugés, de zele & de menaces, d'obſtination & de rigueur, d'enthouſiaſme & de violence, de fureur & de cruauté.

Je ſortois de ces rêves avec l'imagination remplie de ces choſes; une lecture du même genre ſuccédoit, & achevoit de me convaincre que, quoique ce monde-ci fût le meilleur des mondes poſſibles, l'on ne pouvoit ſe ſauver qu'en faiſant préciſément tout le contraire de ce que la Nature & la raiſon nous preſcrivent; qu'il falloit anéantir l'eſpece humaine en embraſſant la plus étroite virginité; tourmenter & ruiner par les jeûnes, les veilles & la diſcipline, ce corps que le Créateur a formé; embraſſer une pauvreté volontaire, renoncer au travail, aux emplois, & par conſéquent à tous les devoirs de la Société, tant générale que particuliere; courir avertir les Infideles qu'ils ſe déſiſſent de la Religion de leurs Ancêtres, ſous peine d'être pris par le Diable; les convertir malgré eux, ou du moins, ſe faire égorger pour couronner l'œuvre.

A l'aide des réflexions que je faiſois ſur ces choſes & leurs conſéquences, je conçus une telle haine pour le monde, une telle frayeur pour l'Enfer, que je

courois quelquefois comme éperdue par la maiſon de mon Pere, en pouſſant des hurlements épouvantables (*a*).

Je n'avois pas encore dix ans, que je formai le deſſein de prêcher l'Evangile aux Maures. J'irai parmi ces Infideles, diſois-je en moi-même ; je leur reprocherai leur aveuglement ; je leur expoſerai les vérités de notre ſainte Religion ; je les exhorterai par mes ſermons, par mes prieres, par mes larmes, à ſe faire Chrétiens ; & ſi mon zele, au-lieu de les toucher, les irrite, je mourrai, & j'éviterai par les tourments de cette vie ceux qui m'attendent dans l'autre.

Je communiquai cette ſainte réſolution à un Frere que j'avois, ſur l'eſprit duquel la Légende avoit fait les mêmes impreſſions que ſur le mien : ce Frere approuva tout ce que je lui propoſai, & nous partîmes *incognito* pour aller convertir les Maures ou mourir pour la Foi (*b*).

L'eſprit préoccupé de la gloire que nous allions acquérir par la converſion de ces Infideles, ou par la mort glorieuſe

(*a*) Ubi ſup.
(*b*) Ubi ſup.

qui nous attendoit, nous marchions l'un & l'autre d'une ardeur extrême, quand tout-à-coup! ô ma cher Sœur, quel revers! Satan fuscita un certain parent qui se trouva sur notre route, qui nous arrêta, & qui nous ramena chez notre pere, où l'on trouva à propos de nous faire évaporer par les fesses les trois quarts du zele, qui, à ce qu'on prétendoit, nous avoit fait tourner la tête (*a*).

Voyant que nous ne pouvions devenir Apôtres ni Martyrs, nous résolûmes d'être Hermites. Le jardin de la maison fut notre désert; les grottes que nous y construisîmes furent les cavernes où nous passions la plus grande partie de notre temps, soit à la priere ou à la lecture, soit au recueillement ou à la contemplation (*b*).

Je continuai ce genre de vie pendant un peu plus de deux ans. Au bout de ce temps-là, mon inquiétude naturelle augmenta; certain trouble inconnu affectoit par intervalle toutes les facultés de mon ame; & ce trouble ne cessoit que pour laisser un vuide affreux dans mon esprit, que le fruit de mon éducation & de mes

(*a*) Ibid.
(*b*) Ibid.

lectures avoit rempli jusqu'alors ; certain genre de mélancolie engourdit le reste de ma vivacité ; ma solitude me plaisoit plus que jamais, mais ce n'étoit plus pour y faire ces lectures, ces réflexions, ces méditations, qui traçoient dans mon cerveau un tableau régulier, dont l'ordonnance & la symmétrie m'occupoient pendant le sommeil ; au contraire, mes rêves si fréquents ne me représentoient plus que des objets monstrueux, informes & confus, qui me tourmentoient, & qui tiroient sans doute leur origine de mon imagination agitée d'une part, & de certaines dispositions physiques de l'autre.

J'étois dans cet état indéfinissable, lorsque je perdis ma mere. Certaines bienséances me produisirent alors dans le monde. Mais les charmes de la société, l'enjouement de mes Compagnes, les amusements de mon âge, la nouveauté, la variété des objets dont j'étois environnée, ne purent tirer mon ame de sa létargie ; la seule présence d'un jeune homme d'environ seize ans, nommé Don Pedre de Busillos, apportoit, sans que je susse comment, quelque adoucissement à mes maux, & me causoit une émotion que je n'avois point encore éprou-

vée : mais ſon abſence me replongeoit dans mon premier état.

Un jour que le haſard me fit rencontrer ſeule avec Don Pedre, il m'enviſagea d'un air ſi tendre, ſes yeux avoient quelque choſe de ſi vif, de ſi pénétrant, que je m'évanouis à leur aſpect. Comme il n'y avoit perſonne à portée de l'appartement où nous étions, Don Pedre prit tous les ſoins poſſibles pour me ſecourir ; il y réuſſit ; j'ouvris les yeux ; je me trouvai dans ſes bras, le viſage contre le ſien tout baigné de larmes. — Charmante Thérèſe, me dit-il, que vous ai-je fait pour que ma compagnie, ma ſeule vue, puiſſent être la cauſe de l'état funeſte où je vous vois ? — Hélas ! je ne ſais, lui répondis-je, votre préſence.... vos yeux.... je ne puis m'exprimer. — Seroit-il poſſible, reprit Don Pedre avec tranſport, que mes yeux euſſent fait ſur votre cœur la millième partie de l'impreſſion que les vôtres ont fait ſur le mien ! — Vous devez en juger par l'effet, lui dis-je. — Si cela eſt, s'écria Don Pedre, mon bonheur eſt extrême ! ah ! divine Thérèſe ! que viens-je d'entendre !... ne perdons point un temps précieux que le Ciel nous envoye ; jurons-nous un amour éternel, & concertons des moyens

de nous rendre heureux. — Je ne vous entends point, Don Pedre, lui dis-je; .... heureux! cela ſe pourroit-il! je n'ai jamais connu de bonheur en ce monde, à moins que ce n'en ſoit un que d'être avec vous. — Oui, ma chere, ajouta Don Pedre, c'en eſt un pour vous & pour moi.....

L'arrivée d'une de mes Sœurs termina notre entretien; & celle de pluſieurs perſonnes qui entrerent immédiatement après, empêcha que l'on ne s'apperçût du déſordre où cette ſcene m'avoit miſe.

Auſſi-tôt que j'eus le loiſir, je courus à mon Hermitage; je m'enfermai dans ma grotte; je m'abandonnai à un nouveau genre de réflexions, qui, jointes à mon inexpérience, à des deſirs indéterminés, à une agitation générale & extraordinaire, me plongerent dans un ſecond trouble, où je ne démêlois rien mieux que dans le premier.

La nuit vint & ſe paſſa; le lendemain auſſi; la ſeconde nuit étoit déja bien avancée, je venois d'entrer dans ma retraite, & j'étois toujours dans le même état, lorſque tout-d'un-coup j'apperçus un homme à mes genoux. Je n'eus pas la force de m'enfuir ni de crier; il m'en reſta ſeulement aſſez pour reconnoître

Don Pedre. — Téméraire, où allez-vous ? lui dis-je d'une voix tremblante. — Vous le voyez, me répondit-il :.... alors il se tut ; il me prit les mains qu'il ſerra dans les ſiennes ; nous répandîmes des larmes ; & nous demeurâmes quelque temps à nous regarder ſans pouvoir rien dire. Enfin, je rompis ce ſilence : je lui peignis le péril où ſa témérité l'expoſoit ; je le priai de ſe retirer, & j'ajoutai que s'il s'obſtinoit à demeurer davantage, la crainte qu'on ne le ſurprenne dans ce lieu alloit me faire mourir de frayeur. Ces paroles furent un coup de foudre pour Don Pedre : l'image du danger où il s'étoit expoſé, la néceſſité de me quitter, l'état où il me voyoit, faillirent de lui ôter la force de s'éloigner. Enfin, il m'embraſſa, il me dit adieu, & diſparut.

Jugez, ma chere, après tout ce que vous venez d'entendre, de la ſituation où Don Pedre me laiſſa.

Le jour étant venu, je me retirai dans mon appartement : j'y paſſai la matinée dans une agitation extrême ; & ſous prétexte que je jeûnois, je ne voulus point dîner. L'après-midi mon pere partit pour la campagne ; mes ſœurs allerent faire quelques viſites ; je demeurai ſeule, & Don Pedre accourut me trouver. Grand

Dieu qu'il étoit beau!.... Anges du Ciel! qui m'êtes apparu tant de fois dans ma vie, n'en soyez point jaloux, mon Amant étoit mille fois plus brillant & plus aimable que vous!

La solitude, le silence, qui régnoient autour de mon appartement, la liberté dont j'y jouissois, enhardirent Don Pedre: il voulut m'embrasser, je le repoussai; je voulus fuir, il m'arrêta; je redoublai mes efforts, il redoubla les siens; je voulus me fâcher, mais la nature trahit mon courage, je me pâmai, & je tombai sur un Sopha, sans mouvement & sans connoissance. J'ignore les autres préludes de ma défaite; je ne recouvrai le sentiment que pour voir le triomphe de mon vainqueur, que pour sentir nos ames confondues, & nos sens inondés d'un torrent de délices.

J'appris alors, ma chere Sœur, que le trouble qui m'avoit si fort agitée depuis quelque temps, avoit son remede ainsi que le reste des maux qui affligent l'humanité. L'enjouement, la gaieté & toutes les graces de mon âge succéderent à cette humeur inquiete & mélancolique, qui me faisoit employer mes plus beaux jours dans la contemplation de la vie des Anachoretes & des Martyrs, & à

chercher les moyens de les imiter. Si j'avois déſormais à demeurer dans les déſerts, m'écriois je quelquefois, ce ſeroit avec mon Amant! ſi j'avois à mourir, ce ſeroit pour lui, & non plus pour l'Evangile!

Je vécus deux ans dans le ſein d'une félicité digne d'être enviée. L'amour le plus tendre, l'eſtime la plus parfaite, une confiance entiere & réciproque, des plaiſirs toujours vifs, toujours nouveaux, que nous nous procurions à l'aide de certains moments que nous ſavions nous ménager à propos, nous rendoient les deux plus heureux mortels de la terre. Mais ce bonheur ne dura guere: la petite-vérole enleva mon Amant en ſix jours de maladie.

Cet affreux événement anéantit toutes les facultés de mon ame: je tombai à la renverſe lorſque je l'appris, & je fus plus de deux jours dans une létargie ſi profonde, que l'on déſeſpéra de ma vie. Au bout de ce temps-là, je pris quelque nourriture; ma ſanté revint peu-à-peu; mais auſſi-tôt que mon eſprit eut la force de ſe repréſenter la perte que j'avois faite, je pouſſai des cris perçants en appellant mon amant; & je verſai tant de larmes, que l'on craignit dérechef pour ma vie.

Une douleur si extraordinaire confirma mon pere dans le soupçon que certaines familiarités entre Don Pedre & moi lui avoient causé ; il profita du désordre de ma raison, il employa la douceur & les menaces, il m'arracha un secret qui n'eût dû être su que du Ciel & de moi.

Je ne m'apperçus de ma foiblesse que lorsque je me vis enfermée dans un Couvent d'Augustines, & sous la garde de quatre vieilles Béates, qui me martyrisoient par leurs importunités, par leurs prédications éternelles. Ayant demeuré un an & demi dans cette espece de prison, je crus fléchir mon pere ; mais il demeura inexorable, & le monde me fut interdit pour jamais. Je tentai alors de rendre mon état plus supportable en le rendant en quelque façon volontaire ; j'entrai dans un monastere de Carmélites, où je fis profession.

Je perdis insensiblement le souvenir du siecle, mais je ne pus si facilement oublier Don Pedre ; quelqu'effort que je fisse pour être toute à Dieu, je demeurois à mon Amant : mes prieres, mes cris s'adressoient au premier, & mes soupirs à celui-ci : les préjugés, mon devoir rempliſſoient mon ame de trouble, de crainte & d'amertume, & n'ébranloient pas mon

mour. Le ſommeil qui auroit dû apporter quelque treve à mes maux, étoit l'état que je craignois le plus : mon imagination libre me tranſportoit alors dans les bras de cet Amant chéri ; ſes regards, ſes diſcours, ſes careſſes, donnoient l'eſſor à ma flamme ; la Nature aidoit au preſtige, & en faiſoit une eſpece de réalité : mais ſi je m'éveillois dans ces moments de délices, c'étoit pour tomber dans un abyme de ſcrupules & d'horreur, où le ſouvenir d'une illuſion paſſagere me paroiſſoit un crime affreux.

Je vécus dix-huit ans (*a*) en proie à cette guerre intérieure & cruelle. Mais lorſque j'eus atteint un certain âge, je ſentis ma tranquillité renaître & croître en proportion de la diminution de mon tempérament ; le devoir l'emporta ſur ma paſſion ; je donnai à Dieu, ſans contrainte, un cœur qu'un mortel lui avoit diſputé ſi long-temps.

Ah ! ma chere Sœur ! que c'eſt un grand chemin de fait vers l'Amour Myſtique, que d'avoir exercé auparavant toutes les

(*a*) *Variis tentationibus & aridit atibus vexata, nullo refectia pabulo cæleſtium conſolationum per annos duodeviginti.* Vinea Carmel. *pag.* 556.

facultés de ſon ame dans celui d'un Amant! Dieu n'y perd pas pour avoir attendu : auſſi ne tarda-t-il guere à voir le cœur de Thérese pénétré de ce feu ſacré, ſi peu connu ſur la Terre.

Je ne ſentis point ſitôt le calme dans mon intérieur, que je m'abandonnai toute entiere à la contemplation. Cet exercice m'éleva inſenſiblement à un point de perfection, à un amour de Dieu ſi grand, que mon ame ſe trouva épurée de toute affection terreſtre, & affranchie du joug de toutes les paſſions. Vous le dirai-je? enfin, cet état plut tellement à Dieu, que ſon divin Fils daigna ſe manifeſter à moi ſelon ſa Nature humaine, & m'épouſer à la fin (*a*).

Une faveur ſi particuliere piqua mon ambition : je prétendis à un bonheur plus grand : mes yeux m'avoient procuré la jouiſſance de mon divin Epoux; je cherchai le moyen de le voir dans toute ſa

---

(*a*) *Hinc promeruit fieri inſtrumentum quo Deus mirabilia operaretur, nec non audire Chriſtum, data dextera, dicentem ſibi* : deinceps ut vera ſponſa meum zelabis honorem : *& videre, ac ſentire Angelum ignito jaculo ſibi præcordia tranſverberantem. Vit. Carm.* pag. 556. — V. auſſi ſa vie.

ſplendeur, dans toute ſa gloire, c'eſt-à-dire dans ſa Divinité, & de devenir ſemblable à lui.

Pour parvenir à un but ſi deſirable, je ne trouvai point de morale plus propre que celle des Sectateurs de Foe (*a*), ni de chemin plus court que la voie unitive des Platoniciens (*b*). Je m'élevai donc

---

(*a*) Les Brachmanes de la Chine pouſſent ſi loin l'indifférence à laquelle ils rapportent toute la ſainteté, qu'il faut devenir pierre ou ſtatue pour en acquérir toute la perfection. Non-ſeulement ils enſeignent que le Sage ne doit avoir aucune paſſion, mais qu'il ne lui eſt permis d'avoir même aucun deſir. De ſorte qu'il doit continuellement s'occuper à ne vouloir rien, à ne ſentir rien, à bannir ſi loin de ſon eſprit toute idée de vertu & de Sainteté qu'il n'y ait rien en lui de contraire à la parfaite quiétude de l'ame. C'eſt, diſent-ils, ce profond aſſoupiſſement de l'eſprit, ce repos de toutes les puiſſances, cette continuelle ſuſpenſion de ſens, qui font le bonheur de l'homme. En cet état, il n'eſt plus ſujet au changement; il n'y a plus en lui de viciſſitude, plus de crainte pour l'avenir; parce qu'à proprement parler, il n'eſt rien, ou ſi l'on veut qu'il ſoit encore quelque choſe, il eſt ſage, parfait, heureux, & pour dire en un mot, il eſt parfaitement ſemblable au Dieu Foe. *V.* le Pere GOBIEN, *Préf. de Hiſt. de l'Edit de l'Empereur de la Chine.*

(*b*) PORPHYR. *in Vitâ Plotin.* —

au-dessus des sens (*a*); j'abandonnai les opérations de mon esprit, tous les objets sensibles & intelligibles, généralement toutes choses qui sont & ne sont pas, & je parvins non-seulement à voir Dieu, comme Plotin (*b*), sans l'entremise des idées, mais encore à sentir mon ame reculée & abymée en lui par une présence fonciere & centrale, par une union essentielle, immédiate & plus substantielle que l'Union Hypostatique (*c*). Ah! ma chere Sœur! c'est-là que l'Epoux se fait sentir à l'ame par des touches divines, par des goûts, des ilaps, par des suavités ineffables! (*d*) C'est-là que l'ame n'est plus soi, ni en soi, ni par soi (*e*); mais elle existe en Dieu, elle vit par Dieu, elle est, si je l'ose dire, semblable à Dieu!

(*a*) Voyez là-dessus LA BRUYERE, *Dialogue sur le Quiétisme.* — MOLINOS, *Introduct. à la Conduite spirituelle.* — L'Abbe D'ESTIVAL, *Conférences mystiques.*

(*b*) PORPHYR. *ubi sup.*

(*c*) (*d*) (*e*) *Les mêmes Auteurs*, ainsi que les Œuvres des plus fameux Mystiques, dans lesquels l'on apprendra tout ce que l'on désirera savoir sur la Mysticité, & la propre signification des termes dont Diego se sert ici d'après Ste. Thérese, & que j'avoue ne pas entendre.

Lorſque je fus parvenue à cet état ſublime de perfection, où rien de tout ce qui exiſte ſur la terre ne devoit plus me toucher, je daignai jetter encore un regard ſur l'Ordre des Carmes & celui des Carmélites; & j'y vis un relâchement, une tiédeur, & des déſordres ſi conſidérables, que je réſolus de les réformer l'un & l'autre: enfin, malgré les obſtacles, les perſécutions, & la priſon où l'on m'enferma, ſecondée de la grace d'en-Haut, du zele de l'infatigable St. Jean de la Croix, je vins à bout d'introduire ma réforme dans 16 Monaſteres de Filles, & de voir avant ma mort, 14 Couvents de Carmes déchauſſés.

Cette Sainte Théreſe étoit-elle jolie? dit Pere Jean. — Plus que jolie, répondit Diego, car elle étoit belle; indépendamment de ſa beauté, certain je ne ſais quoi de gracieux, de tendre, de touchant dans ſon diſcours, un feu ſubtil qui pénétroit à travers la langueur de ſes yeux, des graces infinies dans tout ce qu'elle faiſoit, la rendoient adorable. — Par la freſſure du Gardien que j'ai aſſommé! s'écria Pere Jean, ſi j'euſſe été là, j'aurois exploité cette Caſtillane, quand même St. Dominique l'encuiraſſé, St. Baradat le rabougri, & toute la Kirielle de Saints avec qui

tu as soupé, auroient dû m'écarteler. Ces femelles aux yeux mourants sont pour le déduit cinquante mille piques au-dessus de ces animaux pétillants, dont le feu s'évapore aussi-tôt qu'il est allumé. Je me souviendrai toute ma vie de défunte ma pauvre femme, la Supérieure. Tu-dieu, quelle Commere! j'eusse mieux aimé passer une nuit avec elle, qu'un carême entier avec la Camargot.

Très-redoutable Pere Jean, dit l'Espagnol, auriez-vous osé commettre une telle action en présence d'une si auguste Compagnie? — Je la commettrois en face de tout l'Univers, répartit Pere Jean.

O très-révérend Pere! dit le Juif, si vous eussiez commis une telle action du temps de Moïse, l'on vous auroit mené hors du Camp, & l'on vous auroit lapidé.

O très-respectable Pere! dit l'Allemand, si vous aviez commis une telle action dans mon Pays, l'on vous mettroit au pilori.

O très-vénérable Pere! dit le Suédois, si vous aviez commis une telle action à Stockholm, l'on vous mettroit dans un sac, & l'on vous jetteroit à la Mer.

O très-vertueux Pere! dit l'Anglois, si vous aviez commis une telle action en

Angleterre, l'on vous enverroit à la Maison des Foux.

O mon cher Confrere! dit Vitulos, si vous eussiez commis une telle action dans notre Couvent, l'on se seroit bien donné de garde d'en parler à personne.

O mon cher Oncle! dit le Compere, si vous aviez commis cette action parmi un Peuple de Philosophes, l'on ne vous diroit rien.

Parbleu, dit Pere Jean, mon Neveu a raison. Car si une action est bonne de sa nature, il n'y a pas plus de mal de la commettre en public qu'en cachette (*a*). Or, exploiter une femme est une action qui est bonne en elle-même, puisque c'est le but de la Nature de perpétuer notre espece & de soulager nos besoins là où ils nous prennent; donc il n'y a point de mal d'exploiter une femme publiquement.

Il n'y a que les préjugés & les Loix qui ayent le rare privilege de changer la na-

---

(*a*) Ἐλάθει δὲ ποιοῦντα ποιεῖν ἐν τῷ μέσῳ, καὶ τὰ Δήμητρος καὶ τὰ Ἀφροδίτης καὶ τοιούτους τινὰς πρώτα λόγους, Εἰ τὸ ἀρισᾶν μηδὲν εἶν ἄτοπον, οὐδ' ἐν ἀγορᾷ ἔσιν ἄτοπον. οὐκ ἔσι δὲ ἄτοπον τὸ ἀρισᾶν, οὐδ' ἄρα ἐν ἀγορᾷ ἔσιν ἄτοπον. DIOGEN. LAERT. Lib. IV. §. 69.

ture des choſes. Dans l'état de nature, il n'y a ni honnête ni déshonnête (*a*). Ce que l'on nous débite de cet avertiſſement de la nature, de ce ſentiment interne que l'on appelle honte, (*b*) eſt abſurde : ce n'eſt que l'effet de l'opinion ſur un eſprit foible & préoccupé (*c*). Si la honte étoit un ſentiment naturel, les animaux qui ſuivent ſi fidélement les inſtincts de la nature, chercheroient les ténebres & les endroits reculés pour travailler à la multiplication ; or, rien n'eſt plus faux que cela (*d*). Il faudroit en-

---

(*a*) C'étoit le ſentiment d'Archelaüs. Voyez DIOGEN. LAERT. *in Socrat. Lib. II. Num.* 19 & 45.

(*b*) Voyez ce qui ſe dit pour & contre la honte, dans PUFFEND. *Liv. I. Chap. II.* §. *II. & ſuiv.* — ibid. *Liv. VI. Chap. I.* §. *XXIX. & ſuiv.* — ibid. *Préf.* §. *XXII.* — BAYLE, *Rep. aux Queſt. d'un Provin. Tom. II. pag* 92, 93 *à la marge.*

(*c*) *V. les Notes de Mr.* LE CLERC, ſous le nom de PHEREPONUS, *ſur S. Auguſtin. pag.* 535. *de l'Append. de l'Edit. de Holl.* — ID. *ſur la Geneſ. III.* 7. — *L'Examen du ſentiment de* VELTHUYSEN dans *le Traité des principes du Juſte & de l'Honnête, pag.* 59. *& ſuiv.*

(*d*) V. Bayle, Art. Hipparchie, femme de Crates.

core que tous les hommes cherchaſſent les retraites les plus ſombres ; ce qui eſt encore faux. N'a-t-on point vu les Moſſyniens (*a*) beſogner les Moſſyniennes auſſi publiquement que les Moineaux beſognent leurs femelles (*b*) ? Sextus Empiricus ne conte-t-il pas la même choſe de pluſieurs Peuples des Indes (*c*) ? D'autres Nations n'ont-elles pas fait un acte de Religion de la publicité de cette action (*d*) ? Les Méſagetes (*e*) & les Na-

---

(*a*) Peuples qui habitoient près du Pont Euxin.

(*b*) *Nec eos in populo pudet cœtus veneris, ſed invicem porcorum gregalium, ne quicquam reveriti arbitros, humi & in propatulo commiſcent cum uxoribus corpora.* Apoll. Rhod. Arg. Lib. II. verſ. 1021. & ſeqq. — V. auſſi ſur cette coutume, Diod. Sic. *Lib. XIV. Cap. XXXI.* — Pompon. Mela, *Lib. I. Cap. XIX.* — Xenoph. *Exped. Cyr. Lib. V. Cap. IV.* §. 19, *Edit. Oxon.*

(*c*) *Publice cum uxore congredi quamvis apud nos turpe eſſe videatur, apud quoſdam ex Indis non videtur eſſe turpe. Congrediuntur enim indifferenter, publice, quemadmodum etiam de Crateto Philoſopho accepimus.* Sextus Empyr. Pyrh. Hypoth. Lib. III. Cap. XXIV. pag. 177. édit. Fabrit.

(*d*) La Mothe Le Vayer, Dialog. d'Oraſius Tuber. p. m. 156.

(*e*) Herodot. *Lib. I. c. ult.*

ſamoniens (*a*) n'en faiſoient-ils point une coutume ? Une Secte de Mahométans ne la pratique-t-elle pas encore aujourd'hui ? N'a-t-on pas trouvé le Nouveau Monde dans cet état de nature & d'innocence ? & l'Europe.... par la Corbieu! ſi je voulois prendre la peine de fouiller dans ma mémoire, je vous citerois tant d'exemples que vous me croiriez, ou que le Diable vous emporteroit.

Très-redoutable Pere Jean, dit l'Allemand, ce que nous venons de vous dire n'a point été pour vous fâcher : nous penſons tous comme vous ſur cet article : nous voulions ſeulement vous faire ſentir qu'il y a des Pays où l'on regarde la publicité d'une telle action comme un crime énorme contre la pudeur, contre les bonnes Mœurs, & contre les Loix qui en ſont les protectrices.

D'ailleurs, mon cher Pere Jean, l'on pourroit encore objecter à ce que vous venez de dire, qu'il ſuffit que les Nations civiliſées ſoient ſujettes à la honte pour que l'on regarde ce ſentiment comme naturel, & qu'il ne faut point s'en rapporter aux uſages de quelques Nations bar-

(*a*) Id. *Lib. IV. c.* 172.

parties par leſquelles ils ſe reſſemblent tous ; cette même Nature, qui a établi entr'eux une ſi grande différence dans leur maniere de ſentir, d'agir & d'exiſter, a auſſi établi quelque maniere d'être, de faire & de ſentir, qui eſt commune à tous les animaux. Je défie le plus habile Moraliſte de me démontrer que la honte entre dans ce dernier article.

Ne m'allez pas répéter que le conſentement univerſel des Nations les plus conſidérables de la terre, ſur la nature d'une action morale, eſt ſuffiſant pour rendre raiſon de la moralité de cette action ; car je vous dirois que l'oppoſition de ſentiments entre ces mêmes Nations ſur la nature de mille autres actions, prouve ſans replique que toutes les actions ſont indifférentes, & qu'elles n'acquierent le titre d'honnêtes ou de déſhonnêtes, de juſtes ou d'injuſtes, que ſelon les idées que les hommes y ont attachées. Ouvrons les Livres qui traitent des mœurs & des coutumes des Peuples anciens & modernes (*a*) ; nous verrons les Egyp-

(*a*) C'eſt choſe eſtrange de la diverſité des loix & couſtumes qui ſont au monde, & de l'extravagance d'aucunes. Il n'y a opinion ny imagination ſi bigearre, ſi forcenée, qui ne ſoit

tiens trouver fort joli d'épouſer leurs

eſtablie par loix, couſtumes en quelque lieu. Je ſuis content d'en réciter quelques-unes, pour montrer à ceux qui font difficulté de le croire, juſques où va ceſte propoſition, ne m'arreſtant point à parler de ce qui eſt de la Religion, qui eſt le ſubject où ſe trouvent de plus grandes eſtrangetez, & impoſtures plus groſſieres : mais pource qu'il eſt hors le commerce des hommes, & que ce n'eſt proprement couſtume ; & où il eſt aiſé d'eſtre trompé, je le laiſſeray. Voici donc des plus remarquables en eſtrangeté : tuer par office de piété ſes parents en certain âge, & les manger. Aux hoſteleries preſter leurs enfants, femmes & filles à jouir aux hoſtes en payant : bordeaux publics des maſles ; les vieillards preſter leurs femmes à la jeuneſſe : les femmes eſtre communes : honneur aux femmes d'avoir accointé pluſieurs maſles, & porter autant de belles houppes au bord de leur robe ; les filles monſtrer à deſcouvert par-tout leurs parties honteuſes ; les mariées non, ains les couvrir ſoigneuſement ; les filles s'abandonner à leur plaiſir, & devenues groſſes ſe faire avorter au veu & ſceu d'un chacun ; mais mariées eſtre chaſtes & fidelles à leurs maris : les femmes mariées la premere nuict, avant l'accointance de leur eſpoux, recevoir tous les maſles qui ſont de l'eſtat & profeſſion du mary, conviez aux nopces, & puis eſtre loyalles à leurs maris ; les mariées préſenter leur pucelage au Prince, avant qu'au mary ; mariages de maſles : les femmes aller à la guerre & au combat avec les maris : femmes mourir & ſe tuer lors ou toſt après le décez de leurs ma-

Sœurs (*a*), & les Perſes leurs meres

ris : femmes vefves ſe pouvoir remarier ſi les maris ſont morts de mort violente, & non autrement : les maris pouvoir répudier leurs femmes ſans alléguer cauſe ; vendre ſi elle eſt ſtérile, tuer ſans cauſe ſinon pource qu'elle eſt femme, & puis emprunter femme des voiſins au beſoin : les femmes s'acoucher ſans plaincte & ſans effray ; tuer leurs enfants pource qu'ils ne ſont pas beaux, bien formez, ou ſans cauſe : en mangeant eſſuyer ſes doigts à ſes génitoires & à ſes pieds : vivre de chair humaine, manger chair & poiſſon tout crud ; coucher enſemble pluſieurs maſles & femelles, juſques au nombre de dix & douze ; ſaluer en mettant le doigt à terre, & puis le levant vers le Ciel ; tourner le dos pour ſaluer, & ne regarder jamais celuy que l'on veut honorer ; recueillir en la main les crachats du Prince : ne parler au Roy que par ſarbacane : ne couper en toute ſa vie ny poil ny ongle : couper le poil d'un coſté & les ongles d'une main, & non de l'autre ; les hommes piſſer accroupis & les femmes debout ; faire des trous & foſſettes en la chair du viſage, & aux tetins, pour y porter des pierreries & des bagues : mépriſer la mort, la feſtoyer, la briguer, & plaider en public pour en eſtre honoré comme d'une dignité & grande faveur, & y eſtre préféré : ſépulture honorable d'eſtre mangé des chiens, des oyſeaux, eſtre cuit & pilé, & la poudre avaliée avec le breuvage ordinaire. Charron, Liv. II. Ch. VIII.

(*a*) Voyez SEXTUS EMPYRICUS, *Pyrrhon. Hypotipoſ. Lib. III. Cap. XXXV. Num.* 245 &

(*a*) : nous verrons les femmes des Gétuliens (*b*) & des Bactriens autorisées par la Loi de cocufier leurs maris avec qui bon leur semble : en Colchide (*c*), en Abyssinie, honorer les voleurs ; les Atrèniens les lapider, & les Bactriens cracher dessus : chez les Scythes, tuer leurs peres & meres à soixante ans ; les Messagetes assommer leurs parents devenus vieux, & les manger ensuite ; les Hyrcaniens les exposer tout en vie pour être dévorés des chiens & des oiseaux (*d*) : chez les Grecs & les Romains, la Pédérastie tolérée, & l'infidélité des femmes punie : chez les modernes de l'Europe, enfin, quel contraste ! quelle variété ! que de contradictions, dans les coutumes, les mœurs & les opinions ! Je n'en rapporte rien, car j'en aurois trop à dire.

---

246. Vous y trouverez l'approbation de cette sorte de mariages, par *Zenon le Citien* & par *Chrysippe*.

(*a*) EUSEB. *Præparat. Evangel. Lib. I. pag.* 8. *& seqq. édit. Robert. Steph.*

(*b*) ID. *ibid. Lib. VI. Cap. VIII.*

(*c*). ID. *ibid. Lib. VI. Cap. VIII.*

(*d*) ID. *ibid. Lib. I. pag.* 9.

bares, telles que celles dont vous venez de parler. — C'eſt juſtement pour cela, morbleu, c'eſt juſtement pour cela, que je les ai citées, répartit Pere Jean : les Peuples que l'on nomme barbares ſe ſont beaucoup moins écartés de la ſimple nature (*a*), que ces Nations que l'on appelle civiliſées, qui, par un raffinement bizarre, ont tant multiplié les loix de la pudeur & de la bienſéance, qu'ils ſe ſont rendus les eſclaves de ces mêmes loix, & les tyrans odieux de ceux qui ne les obſervent pas.

Que l'on ne me vienne pas dire que puiſque la pudeur eſt inutile, la nature, qui ne fait rien en vain, nous a fait un don ſuperflu en nous douant de ce ſentiment ; car je répondrois que la Nature ne nous a pas doués d'un tel ſentiment, mais que notre machine eſt tellement conſtituée, que, lorſqu'on a le malheur d'être né parmi une Nation à pudeur, l'éducation, les préjugés, la crainte du mépris, du ridicule, cauſent dans certaines actions, dans certaines occaſions, une effervescence dans le ſang qui produit cette eſpece d'émotion, d'embar-

(*a*) BAYLE, *ubi ſup.*

ras, de confuſion, de trouble, que l'on appelle honte ; & que comme cette honte eſt un mal, puiſqu'elle fait ſouffrir la machine, il ne faut point trouver étrange que l'on craigne, que l'on évite ce mal en proportion de l'idée que l'on s'en forme, & des ſuites fâcheuſes que l'on attend de l'action qui la cauſe. Il y a une terrible différence entre une faculté, une diſpoſition, une aptitude à devenir tel ou à faire telle choſe, & une qualité individuelle, un ſentiment inné, qui nous rend eſſentiellement tel, & qui nous porte à agir néceſſairement d'une certaine façon. Que l'on raſſemble toutes ces facultés, ces diſpoſitions, ces aptitudes qui ſont en l'homme, & que les ignorants prennent pour des qualités naturelles, pour des ſentiments innés, qu'on le faſſe alors agir en conſéquence, on lui fera faire de belles choſes. Qu'en dis-tu, mon Neveu ? — Je dis que mon cher Oncle a raiſon, répondit le Compere.

Tout ce que vous nous dites-là eſt admirable, dit l'Anglois à Pere Jean : mais il me ſemble que l'exemple des animaux n'eſt pas ſuffiſant pour autoriſer la publicité de l'exploitation des femmes. 1°. L'on prétend qu'il n'y a point

de droit commun aux hommes & aux bêtes ; mais que les hommes ont un droit naturel particulier, c'eſt-à-dire, une regle de Morale fondée ſur la connoiſſance des moyens relatifs à leur bonheur, dans quelqu'état qu'ils ſe trouvent. 2°. Il eſt très-prouvé que les bêtes, que l'on prétend ſuivre exactement l'inſtinct de la Nature, agiſſent toutes bien différemment, quoique dans les mêmes circonſtances. Chez les coqs, la Polygamie eſt admiſe, & le mâle de la tourterelle eſt le plus fidele de tous les maris ; certains animaux ne vivent que de chair, les autres l'ont en horreur ; d'autres dévorent leurs petits, chez d'autres l'on n'a jamais vu, & l'on ne verra jamais une telle barbarie : ainſi de mille autres exemples que je pourrois vous citer (*a*).

Monſieur

(*a*) Voyez une partie des raiſons que l'on peut alléguer pour & contre tout ce qu'avance ici l'Anglois, — DIGEST, *Lib. I. Tit. I. de Juſtit. & Jure, Leg. I.* §. 3. — DE LEGIB. *Lib. VIII. pag.* 913. *édit. Franc. Ficin.* — SLEVOGT, *de Sect. & Philoſoph. Juriſ-conſultorum.* — CICERO, *de Finibus bon. & mal. Lib. III. Cap. XX.* — ID. *de Offic. Lib. I. Cap. XVI.* — GROTIUS, Droit

Monſieur de l'Angleterre, reprit Pere Jean, ſi votre raiſonnement n'eſt point juſte, il eſt du moins ſpécieux. Je vous accorde qu'il n'y a point de Droit commun aux hommes & aux animaux : mais il y a une Loi commune aux uns & aux autres. C'eſt à cette Loi que je m'attache ici, & non à ce mot vuide, de *Droit*, ni à ces petites Loix particulieres, à ces inclinations différentes, que l'on diſtingue dans chaque eſpece. Car comme la Nature a mis une diſſemblance ſenſible, une variété infinie entre les individus de toutes les eſpeces, & qu'elle n'a point laiſſé de leur donner à chacun quelques

---

Droit de la Guerre, &c. Liv. I. Cap. I. §. 11. — Id. *ibid.* Diſcours prélimin. §. 7. *& de Verit. Relig. Chriſt. Lib. I.* §. 7. *pag.* 13. *édit. Cleric.* 1718. — Hesiod. *Oper. & Dier. verſ.* 276 *& ſeqq.* — Diogen. Laert. *Lib. VII.* §. 129. *p.* 446. *édit. Amſt.* — Bayle, Diction. Hiſt. Crit. Art. *Rorarius*, Remarq. K. — Id. Art. *Barbe*, Remarq. C. — Puffendorf, Droit de la Nat. &c. Liv. II. Chap. III. §. 2. & ſuiv. — Buddæus, *Analecta Hiſt. Philoſoph.* in Diſſert. *de ſcepticiſmo morali.* — Horat. *Epod. VII.* — Id. *Lib. I. Sat. III. verſ.* 110. — Id. *Sat. I. verſ.* 32. — Juvenal. *Sat. XV.* — Boileau, *Sat. VIII.* — Ovid. *Metamorph. Lib. X. verſ.* 323. — Senec. *Hypolit.* — Oppian. *Cyneg. Lib. I. verſ.* 230. — Id. *Halieut. Lib. I. verſ.* 702.

Ne m'allez point non plus citer Grotius, qui dit que puiſque l'homme eſt un animal doué de raiſon, & fait pour vivre en ſociété, la moralité de ſes actions provient de leur *convenance ou diſconvenance avec une nature raiſonnable & ſociable* (a); car je vous enverrois demander à Grotius, où il a appris que l'homme eſt fait pour la ſociété, ou plutôt pour cet état de contrainte & d'eſclavage, où l'inégalité des fortunes & des conditions, le progrès des connoiſſances, la contrariété des opinions, le joug de la Religion, l'autorité des Loix, ont rendu cet homme malheureux, tandis qu'il étoit fait pour être libre, indépendant, égal à ſes ſemblables; pour n'avoir que des idées propres à cet état de nature, à ſes beſoins; en un mot, pour être auſſi heureux que les autres animaux.... Qu'en dis-tu, mon Neveu? — Je dis, répondit le Compere, que mon cher Oncle raiſonne comme un Ange. — Auſſi eſt-ce à l'école de mon cher Neveu que j'ai appris toutes ces choſes... Orçà, l'homme de l'autre monde, continue-nous

(a) *Droit de la Guerre, &c. Liv. I. Chap. I.* §. 10.

le récit de tes viſions. — Mon très-révérend Pere, dit Diego, ce ne ſont point des viſions que je vous ai contées, c'eſt bien la pure vérité. — Viſions ou non-viſions, continue, te dis-je.

CHAPITRE IV.

Suite de la Relation de Diego.

LOrſque Ste. Théreſe eut fini ſon hiſtoire, reprit l'Eſpagnol, elle dit à ſon amie qu'elle étoit paſſablement inſtruite de la ſienne; mais que comme elle ignoroit le fond de celle de S. François, elle la prioit de vouloir la lui conter. Ste. Claire acquieſça avec plaiſir à une demande ſi raiſonnable, & parla ainſi:

Le Séraphique S. François, que voilà, eſt né à Aſſiſe en Ombrie, ainſi que moi. Après avoir paſſé les premieres années de ſa vie à apprendre le commerce, auquel ſon pere, qui étoit un riche Négociant, le deſtinoit, il attrapa je ne ſais quel mal, (*a*) en courant le Guilledou

(*a*) *Ferè uſque ad viceſimum ætatis ſuæ annum tempus ſuum vanè vivendo conſumſit, quem Dominus infirmitatis flagello corripuit, ac in viram*

avec ſes camarades, & ce mal lui renverſa tellement la cervelle, qu'il devint fou. — Fou ! s'écria Ste. Thereſe. — Oui, ma Chere, fou & très-fou ; mais d'une folie ſi admirable, qu'elle ſervit de modele par la ſuite à la réformation de la ſimplicité évangélique.

Le premier exploit que mon Compatriote François fit en entrant dans la carriere qu'il courut ſi dignement après cette aventure ſinguliere, fut de ſe revêtir de haillons, & de s'aller planter au milieu de ſoixante à quatre-vingt gueux, qui mendioient à la porte de l'Egliſe de S. Pierre à Rome (*a*). Après avoir demeuré quelque temps parmi ces truands, il jetta ſes guenilles, reprit ſes habits ordinaires, & revint à Aſſiſe : mais ſa charité pour ſes Confreres ne l'abandonna pas : pour en convaincre toute la terre, il ne crut pouvoir mieux faire que de

---

alterum ſubito transformavit. JAC. *de* VORAG. *Epiſc Januenſ.* in Vitâ S. Franciſci. *Vide etiam* S. BONAVENT. in Vitâ ejuſd. Sancti.

(*a*) *Quadam vice Romam cauſâ devotionis proficiſcens veſtimenta ſua depoſuit, & pauperis cujuſdam veſtimenta induens, ante Eccleſiam S. Petri inter pauperes ſedit & cum eis velut unus ex illis avidè mendicavit.* ubi ſup.

voler ſon pere pour faire l'aumône aux Ladres (*a*), & raccommoder une Egliſe ſur la recommandation d'un Crucifix, qui lui avoit fait l'honneur de lui parler (*b*).

Le pere de François interprétant mal-à-propos certaines paroles de Salomon (*c*), ou plutôt craignant que les pieuſes libéralités de ſon fils ne lui fiſſent faire un jour banqueroute, le déshérita, & le traîna devant l'Evêque pour le faire con-

---

(*a*) *Aſſumens magnam pecuniam, ad Hoſpitale Leproſorum acceſſit, & congregans omnes ſimul dedit ſingulis ellemoſinam, oſculans ſibi manum.* Barth. Piſan. Lib. Conform. pag. 37.

(*b*) *Eccleſiam S. Damiani orationis cauſâ ingreditur, & ſic imago Crucifixi miraculoſè alloquitur:* Franciſce, vade, repara domun meam quæ ut cernis tota deſtruitur. *Ab eâ igitur horâ, animæ ejus liqueſactâ eſt, & Crucifixi compaſſio ejus cordi mirabiliter eſt infixa. Inſtitit ſollicitè Eccleſiæ reparandæ, & venditis quæ habebat, cùm pecuniam cuidam Presbytero daret, & ille timore parentum recipere recuſaret, coram ipſo eam projiciens tanquam pulverem vilipendit.* JAC. de VORAG, ubi ſup. — V. etiam S. BONAVENT.

(*c*) Celui qui vole ſon pere & ſa mere, & qui dit que ce n'eſt pas péché, participe au crime d s homicides. *Prov. Chap. XXVIII. v.* 24.

damner (*a*). Mais le Saint n'en fit pas en deux fois ; il ſe mit nud comme un ver, en préſence de toute l'aſſemblée, rendit toutes ſes hardes à ſon pere, & renia le bon homme (*b*), pour apprendre aux parents à reſpecter leurs enfants : après quoi s'étant affublé d'une guenille qu'on lui donna, s'étant ceint d'une corde qu'il trouva, & enveloppé la tête d'un capuchon qu'il forma, il ſe mit à courir les champs, équipé à-peu-près comme Cratès.

Des actions ſi ſaintes & ſi édifiantes toucherent une infinité de perſonnes. L'on n'entendoit parler que d'enfants qui avoient volé leurs parents pour faire l'aumône : l'on ne voyoit que des fils qui avoient renié leurs peres pour s'attacher à Dieu : l'on ne rencontroit que des gens qui avoient renoncé à tout pour aller mendier ; c'étoit à qui admireroit, à qui imiteroit, à qui ſuivroit le nouvel Apôtre (*c*). Bref, en moins de quatre ans, la moitié de l'Italie ſe trouva

---

(*a*) (*b*) Voyez ſa Vie.

(*c*) *Multi, Nobiles & Ignobiles, Clerici & Laici, ſpretâ ſæculari pompâ, ejus veſtigiis adhæſerunt.* Ubi ſup.

obligée de faire la charité à l'autre : & la quantité prodigieuſe de Diſciples, de tout ſexe, de tout âge, de toute condition, que le S. Perſonnage ſe vit, le détermina à former un Ordre de Religieux. Ce qu'il fit à la grande ſatisfaction d'un chacun, n'ayant encore que 27 ans.

Je ne tenois point le moindre rang parmi les admirateurs de François ; mais je n'oſois le témoigner. Mon pere étoit terrible ſur cet article : il regardoit le Saint comme un fanatique, un écervelé ; il gémiſſoit de la foibleſſe de la raiſon humaine, en voyant l'ardeur avec laquelle un chacun embraſſoit un genre de vie à ſon avis ſi ridicule, ſi mépriſable. Cependant je n'eus pas plutôt entendu parler de l'établiſſement que le Patriarche de la Beſace venoit de faire, que je réſolus de m'y faire aggréger.

Pour cet effet, je m'échappai une nuit de la maiſon de mon pere (*a*) : je courus au Monaſtere de Ste. Marie des Anges, où ayant été reçue, fêtée, régalée comme une Divinité par cet homme admirable, je fus prêchée, bénie, tondue,

(*a*) V. la Vie de Ste. Claire.

puis dépouillée des habits du ſiecle, revêtue de l'habit de l'Ordre, menée chez les Bénédictines de Pazzo, & delà dans une vieille Egliſe, où je devins, non pas une ſimple Réformatrice comme vous, ma chere Sœur, mais bien la Fondatrice de l'Ordre des Damianites (*a*); Ordre fameux, où les femmes vont ſans chemiſe comme les Capucins, ſans caleçons comme les ſinges, & nud-pieds comme les poules; croupiſſant par humilité dans l'ordure & la vilainie inſéparables de notre ſexe; pſalmodiant, priant, méditant, gémiſſant, jeûnant ſans ceſſe, & faiſant tout ce qu'elles peuvent pour tourmenter leur corps & faire enrager le Diable.

Je ne fus pas long-temps ſous la direction de l'Homme de Dieu, ſans atteindre à un ſi haut degré de perfection, que je ſervois de modele à toutes les Saintes Femmes, qui avoient quitté le monde ou leurs maris, pour embraſſer ce nouveau genre de vie. Mais cette perfection étoit encore bien éloignée de celle de mon directeur. François étoit devenu ſi humain, qu'il ſe ſeroit plutôt laiſſé manger des poux que d'en tuer un: il étoit ſi hum-

(*a*) Ibid.

ble, qu'il appelloit les éléments, les plantes, & les animaux, ſes freres (*a*) : il étoit ſi fervent, qu'il prêchoit aux oiſeaux, aux poiſſons, aux moutons & aux chevaux (*b*) : il étoit ſi reſpectable, que malgré l'air hideux qu'il avoit acquis par ſa maniere de vivre, les oiſeaux le careſſoient, chantoient avec lui, & ſe taiſoient, lorſqu'il le leur ordonnoit (*c*).

Les oiſeaux n'étoient point ſeuls dociles à ſa voix ; les autres animaux, le feu même, lui obéiſſoient. Un jour qu'un Chirurgien ſe diſpoſoit à lui cautériſer les tempes, pour une fluxion qu'il avoit ſur les yeux, il dit, en voyant le fer chaud : Mon frere le Feu, fais-moi l'amitié de tempérer ta chaleur, & de ne me brûler que le plus doucement que tu pourras. Ce que ſon frere le Feu fit (*d*). Une

---

(*a*) (*b*) (*c*) Voyez *Barth. de Piſ.* — S. BONAVENTURE, *ubi ſup. & toutes les* Vies *de S. François.*

(*d*) *Ferrum etiam ignitum B. Franciſcus allocutus eſt, dùm à medico in ejus carnem propter dolorem oculorum profundari deberet, dicens : Mi frater ignis, eſto mihi in hoc propitius, eſto in hoc curialis, precor te ut tuum mihi calo em temperes, ut ſuaviter urentem valeam ſuſtinere. Quod & fecit.* BARTH. PIS. ubi ſup. pag. 135.

autre fois qu'il prêchoit dans un endroit, où il y avoit une âne ſi fougueux, qu'il troubloit tout l'auditoire, il dit : Mon frere l'âne, tiens-toi tranquille, & laiſſe-moi prêcher. — Son frere l'âne ſe mit la tête entre les jambes, & ne remua plus (*a*).

Cet âne-là avoit ſon bon ſens ; ainſi il n'eſt point étonnant qu'il obéît ſi facilement. Mais voici l'hiſtoire d'un autre animal, qui étoit dans le cas de ne pas entendre raiſon. Un loup enragé entra un jour dans une ville, mordit un grand nombre de perſonnes, & répandit une épouvante générale. François ayant appris cette aventure, vint trouver l'animal, & lui dit : Mon frere le Loup, ſi tu veux me promettre de ne plus faire le diable à quatre, comme tu as fait juſqu'ici, les Bourgeois de cette Ville te nourriront. — Le frere le Loup fit ſigne de la tête qu'il ne demandoit pas mieux.— Aſſure-moi donc de ta promeſſe, reprit le ſaint Homme ? — Le frere le Loup leva

(*a*) *Aſino, quem nemo tenere poterat, dixit: Frater aſine, ſta in quiete, & mitte me prædicare populo. Statim aſinus poſuit caput inter crura ſua, & ſtetit quietus.* Id. pag. 146.

la patte droite, & la mit très-poliment dans la main du frere François. Alors le frere François dit au peuple : Mon frere le Loup, qui eſt ici préſent, promet de vivre en paix avec vous, ſi vous conſentez de le nourrir comme il doit l'être : ce dont je ſuis caution. — Toute l'aſſemblée promit de ne rien laiſſer manquer au loup. Alors le ſaint Perſonnage dit : & toi, frere le Loup, promets-tu de garder ta promeſſe ? Le loup ſe mettant à genoux, & levant dérechef la patte droite, fit entendre par geſtes qu'il n'étoit point loup à violer ce qu'il avoit promis. En effet, l'animal vécut encore deux ans, cherchant ſa pitance de porte en porte, & dans une profonde paix, non-ſeulement avec les hommes, mais encore avec tous les chiens de la ville & des environs (*a*).

Quoique mon compatriote aimât beaucoup ſes freres les animaux, il ne laiſſoit point de les punir lorſqu'ils commettoient quelque cas un peu grave. Il maudit une truie pour avoir tué un agneau par bêtiſe : & la malédiction eut ſon effet (*b*). Il n'étoit pas plus traitable, lorſ-

(*a*) BARTH. PIS. *ubi ſup.*

(*b*) *Cuidam Porcæ quæ agniculum occiderat ipſâ*

que quelques mal-intentionnés l'interrompoient dans ſes ſermons. Un jour une femme s'étant aviſée de ſonner une clochette tandis qu'il prêchoit, il lui enjoignit de ſe tenir tranquille ; mais cette femme continuant toujours, il commanda à Satan de l'emporter, & Satan l'emporta (*a**).

---

nocte natum, B. Franciſcus maledixit, ne ullus comederet ex illâ, homo & beſtia ; & ſtatim incœpit infirmari, & per triduum anguſtiata doloribus, mortua nulli fuit eſca famelico. BARTH. PIS. ubi ſup. pag. 148.

(*a*) *Franciſco prædicante mulier Cymbalum pulſabat. Franciſcus juſſit illam tacere, & noluit. Tunc dixit Franciſcus, tolle, tolle, Diabole, quod tuum eſt. Statim capta eſt mulier miſera, in aërem levata, amplius non viſa eſt.* ID. pag. 112.

---

* Le MARTYROLOGIUM FRANCISCANUM, compoſé par le P. Artur du Mouſtier (Artur a Monaſterio) Récolet, fut imprimé pour la premiere fois à Paris en 1638, *in-fol.* & pour la ſeconde fois en la même Ville en 1653, auſſi *in-fol.* avec Privilege du Roi. Il eſt dédié au Cardinal de Richelieu, & approuvé par Raphaël Gault, Provincial des Récolets de Paris, par N. Mazure, P. D. Coquerel, & M. Grandin, tous trois Docteurs en Théologie de la Faculté de ladite Ville ; item, par Vincent Moret, Jacques Dubois, Placide Gallemant, & Gilles de S. Jacques, tous quatre Récolets, Définiteurs & Lecteurs en Théologie.

A propos de Satan ou du Diable, ce qui eſt la même choſe, je veux, ma chere Sœur, vous conter un des tours que S. François lui jouoit de temps en temps.

Vous n'ignorez pas que l'ennemi du genre humain eſt continuellement aux aguets; qu'il étudie le foible des hommes, & qu'il ne manque point de profiter de ce foible pour les faire tomber dans les pieges qu'il leur tend. Or, voici ce qui arriva. Le ſerviteur de Dieu étoit un peu enclin à la paillardiſe: & comme la molleſſe & l'oiſiveté ſont la ſource de ce vilain péché, c'étoit auſſi par-là que l'ennemi commun formoit ſes attaques. Un jour du mois de Janvier, que le S. Homme étoit en priere dans ſa cellule, le Diable vint à lui, & lui dit: Mon pauvre François, pourquoi abreges-tu tes jours par les veilles & la mortification? ne ſais-tu pas que le repos eſt le ſoutien de la vie, & l'arc-boutant de la ſanté? ne t'ai-je point dit cent fois que tu es encore jeune, que tu as du temps de reſte pour faire pénitence? — Vous vous imaginez peut-être, que le Saint perdit ſon temps à quelque repartie vague & inutile? point du tout: il ſe déshabilla nud comme la main, en préſence de ſon ad-

verſaire; il ouvrit la porte de ſon taudis, & puis, zeſte, il partit comme un éclair, traverſa les hayes comme un ſanglier, & courut ſe fourrer au beau milieu d'un buiſſon d'épines, qui le déchirerent depuis le ſommet de la tête juſqu'à la plante des pieds. Satan aimoit trop ſa peau, pour pourſuivre ſa proie juſques dans cette ſinguliere eſpece d'aſyle: François y triompha à loiſir : & ce qui eſt bien plus admirable, c'eſt que le Ciel honora le triomphe de ſon ſerviteur, en répandant une lumiere éclatante ſur le buiſſon, en le chargeant ſubitement d'une grande quantité de roſes, auſſi fraîches que celles du mois de Juin (*a*). Mais, ſi le ſaint Homme ſavoit garder ſon ame des embûches que ſon ennemi tendoit à ſon innocence, il ne pouvoit pas mettre ſon corps tellement à l'abri des griffes du Diable, que celui-ci ne le roſſât de temps en temps à un tel point, que tout le monde en avoit pitié (*b*). Enfin, c'eſt aſſez parler de ces choſes : il eſt temps de vous rapporter l'hiſtoire de ce prodige inoui, de cette grace ineffable,

(*a*) Voyez ſa vie.
(*b*) Ibid.

dont ce grand Saint fut favorisé du Ciel, par préférence à toutes les créatures de l'Univers.

François s'étoit retiré, sur la fin de sa vie, sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin, pour y vaquer, plus à loisir, aux méditations sublimes, auxquelles il s'étoit entiérement adonné; mais, cela n'empêchoit pas qu'il ne me vînt voir une fois tous les mois.

Un jour qu'il devoit me rendre sa visite accoutumée, je le vis arriver crotté jusqu'à l'échine, avec son capuchon de travers, se soutenant à peine sur sa béquille, marchant de côté comme les crabes, ayant les pieds & les mains enveloppés de chiffons, & une emplâtre sur l'œil gauche. Je lui demandai qui l'avoit ainsi accommodé? Ma chere Claire! s'écria-t-il d'une voix languissante, le Seigneur s'est manifesté à son serviteur d'une maniere.... ah, ma chere! quel bonheur pour un ver de terre, pour un pécheur, pour un misérable! — Comme il louoit Dieu de toutes choses, je ne pus rien comprendre à ses exclamations. Est-ce que Satan vous a encore houspillé? lui dis-je. — Non, ma chere amie, non: vous allez entendre: le jour de l'Exaltation de la Ste. Croix, au matin, com-

me je ſortois de mon réduit, je vis un Séraphin à ſix aîles (*a*), qui deſcendoit des nues, environné d'une lumiere ſi éclatante, que toute la montagne parut en feu. Lorſque ce Séraphin fut près de moi, il me demanda ſi je n'avois rien à lui donner? je lui répondis que non. Alors Jeſus-Chriſt, car c'étoit lui-même, ſous cette forme ſéraphique, m'imprima les marques de ſa paſſion (*b*), & je reſſentis à chaque impreſſion une douleur ſi violente, que les bois & les rochers des environs retentirent des cris perçants que je jettai. Cette opération étant finie, le Sauveur diſparut, les plaies qu'il m'avoit faites demeurerent ouvertes, le ſang en ruiſſele encore, & je regarde cet événement au-deſſus de toutes les merveilles que Dieu ait jamais opérées.

(*a*) *Tanquam ſpeciem* SERAPH. *cum ſex alis*, &c. V. ſa Vie, & le Martyrolog. Franciſc. p. 453.

(*b*) *De hâc admirandâ & inauditâ omnibus ſæculis Stigmatum impreſſione, per Chriſtum Dominum in corpore ſeraphici patris Divi Franciſci agunt* LUCAS, TUDENSIS EPISCOPUS *Lib. II. adverſ. Albigenſ.* — D. BONAVENTURA *in magnâ & parvâ Legendâ Sancti Franciſci.* — B. ANTONINUS, *Part. III. Hiſtor.* — MARTYROLOG. FRANCIS. pag. 453.

Quoique j'euſſe été toute ma vie très-diſpoſée à croire les événements les plus extraordinaires & les plus miraculeux, je vous avoue, ma chere, que le récit de François révolta ma crédulité. Le ſaint Homme s'en apperçut, & me demanda ſi je doutois encore de la vérité de ce prodige ? — Oui, mon pere, lui répondis-je : j'ai cru juſqu'aujourd'hui toutes vos viſions, vos extaſes, vos querelles avec le diable, parce que rien de tout cela ne répugnoit à cette foi ſimple & docile, qu'une bonne Catholique doit avoir pour les choſes de cette eſpece. Mais pour votre Stigmatiſation, je ne la croirai de ma vie : c'eſt une illuſion, un preſtige, une opération du diable, qui s'eſt transformé en Ange de lumiere pour vous ſurprendre ; ou plutôt vous êtes un.... Ah, mon Pere ! notre divin Sauveur qui a daigné deſcendre ici-bas, & mourir pour nous d'une mort cruelle & ignominieuſe, eſt monté au Ciel, après ſa Réſurrection triomphante ; il eſt aſſis à la droite de ſon Pere, d'où il ne doit deſcendre que pour juger tous les hommes : il eſt impie de croire qu'il abandonne ces lieux, qu'il deſcende de nouveau ſur la terre, pour y jouer des rôles indignes de lui, pour y faire des

choſes.... Ah, mon Pere! ſi le Ciel ſe ſert quelquefois de la foudre pour punir les coupables, ce devroit être pour exterminer ces impoſteurs abominables, qui, par un zele indiſcret, pour des vues d'ambition ou d'intérêt, forgent des menſonges énormes, des blaſphêmes horribles, des ſacrileges exécrables, en faiſant intervenir le nom de Dieu, ſon opération immédiate, la préſence de ſon divin Fils, dans leurs inventions diaboliques, dans leurs maneges impies.... Retirez-vous de moi : votre vue m'eſt en horreur : vous n'êtes plus à mes yeux, qu'un monſtre vomi par l'enfer.... J'allois pourſuivre, mais le Saint ne m'en laiſſa pas le loiſir : il ſe jetta par terre en s'arrachant la barbe, en roulant les yeux comme un forcené, & en hurlant ſi épouvantablement, que Frere Illuminé qui l'avoit accompagné, & qui par diſcrétion nous avoit laiſſés ſeuls, accourut tout effrayé me demander ce qui avoit donné lieu au carillon que le ſaint Homme faiſoit ? Je lui contai naïvement ce qui en étoit. Alors le compagnon de François s'écria : Quoi ! malheureuſe, vous avez oſé douter un inſtant de la vérité de ce que l'Homme de Dieu a daigné vous confier ! ô aveuglement funeſte &

déplorable ! Comment ! ne pas croire un Homme que Dieu a chéri par-deſſus toutes les créatures ; un Homme, par lequel il lui a plu manifeſter ſa gloire, ſa puiſſance & ſon amour, (*a*) d'une maniere extraordinaire : un Homme, qu'il a choiſi pour être ici-bas, par ſes peines & ſes ſouffrances, par ſon humilité, ſa patience & ſa réſignation, un ſecond Rédempteur des Hommes (*b*) : un Homme, enfin, dont les écrits, ou plutôt la regle qu'il a compoſée, eſt le vrai livre de vie, l'eſpoir du ſalut, le gage de la gloire, la moëlle de l'Evangile, le chemin de la croix, l'état de perfection, la clef du Paradis, & le contrat de l'alliance éternelle (*c*) ! Ce n'eſt pas tout : vous avez oſé ajouter que ce divin Sauveur, qui eſt aujourd'hui aſſis à la droite de ſon Pere, ne deſcend plus ſur la terre : n'avez-vous point conſidéré, que ſi avant

(*a*) BARTH. PISAN. *in Libro Conformit.* BAYLE, *Dict. Hiſt. au mot* François.

(*b*) *Ibid.*

(*c*) *Librum vitæ, ſpem ſalutis, arrham gloriæ, medullam Evangelii, viam crucis, ſtatum perfectionis, clavem paradiſi, pactum fœderis æterni.* WADINGHUS ad finem Regulæ S. Franciſci, in Opuſculis ejuſd. Sanct. Tom. II.

ſon Incarnation, il a daigné quelquefois ſe manifeſter aux hommes ſous des apparences ſenſibles (*a*), comme à Agar, près de la fontaine du chemin de Sur (*b*), à Abraham, dans la vallée de Mambré (*c*), à Jacob, lorſqu'il lutta avec lui (*d*), à Moïſe, dans le buiſſon ardent & parmi les éclairs du Mont Sinaï (*e*), à Joſué, près de Jéricho (*f*), aux Iſraëlites, à Bokim (*g*), à la femme de Manoah, à Tſorba (*h*), à Zacharie, enfin, à la tête d'une troupe de Cavaliers, montant des chevaux de toutes couleurs (*i*) : ſi, dis-je,

(*a*) Par-tout où l'on trouve dans l'Ancien Teſtament, l'Ange de l'Eternel, l'Eternel apparut, il faut entendre par ces mots, le Fils de Dieu, la ſeconde perſonne de la Trinité, l'Envoyé de l'Eternel, le Meſſie. Tel eſt le ſentiment des plus fameux Interpretes.

(*b*) *Geneſ. XVI.* 7. & ſuiv.

(*c*) *ibid. XVIII.* 13-1

(*d*) *ibid. XXII*, 24, 25.

(*e*) *Exod. III.* 2. & ſuiv. — *ibid. XX* — *Pſeaume CIX.* 88.

(*f*) *Joſué*, *V.* 13-15.

(*g*) *Juges*, *II.* 1.

(*h*) *ibid. XIII.* 3-18.

(*i*) *Zachar. I.* 8-17.

je, le Fils de Dieu s'eſt manifeſté alors de tant de façons ſi différentes, pourquoi oſez-vous affirmer d'une audace extrême, qu'il ne la plus fait depuis ſon Aſcenſion dans le Ciel ? L'époque de notre rédemption ſeroit-elle celle de la fin de ſon amour pour nous, de ſes beſoins paternels, de ſa puiſſance, & de l'opération de ſes merveilles ? Avez-vous bien peſé les ſuites de cette aſſertion impie ? ah, ma ſœur ! ſi ce que vous dites étoit vrai, les écrits de tant de ſaints Perſonnages, les Martyrologes, les Légendes, qui nous rapportent le contraire, les déciſions des ſouverains Pontifes qui les confirment, ne ſeroient plus que des impoſtures affreuſes ; la ſainte & reſpectable tradition que l'Egliſe tient, la foi de tous les fideles, ſur les apparitions réitérées de Jeſus-Chriſt, depuis ſon départ d'entre les hommes, ne ſeroient plus qu'une illuſion odieuſe.... Ne m'en dites pas davantage, m'écriai-je, je crains que la terre ne s'ouvre ſous moi, & ne m'engloutiſſe à l'inſtant ; Ah ! mon frere ! ayez pitié d'une malheureuſe ! ayez pitié de ma foibleſſe... En finiſſant ces mots, un tremblement univerſel me ſaiſit, tout mon ſang ſe glaça, une pâleur mortelle ſe répandit ſur mon viſage, mes yeux ſe couvrirent de téne-

bres & de larmes, mes ſens ſe troublerent, mes forces m'abandonnerent, & je tombai à la renverſe. L'on m'emporta ſur mon grabat, & je ne recouvrai la connoiſſance, que pour pleurer amérement ma faute, pour demander mille fois pardon à Dieu & à ſon Serviteur, d'une incrédulité ſans exemple, & dont j'ai fait pénitence toute ma vie.

Je vous avoue, dit Ste. Théreſe, que j'avois lu une partie de toutes les choſes que vous venez de me conter, dans le *livre des conformités de S. François avec Jeſus-Chriſt;* mais comme de mon temps ce livre fut attaqué de toutes parts, & qu'il tomba en diſcrédit, je ceſſai de le lire, & je me mis fort peu en peine d'approfondir la vérité des choſes merveilleuſes qu'il contenoit, & particuliérement l'article de la Stigmatiſation, qui me parut au-deſſus de toute créance. — Quoi! ma ſœur, reprit Ste. Claire, pour les vaines invectives de quelques Hérétiques infâmes (*a*), vous avez négligé la lecture d'un livre rempli de religion & de piété, un livre compoſé par un

(*a*) Erasme Alberus, Conrad Cuius, dans *l'Alcoran des Cordeliers*, & autres.

homme, célebre par ſon érudition, ſa ſainteté, & les miracles qu'il a faits (*a*); un livre, qui ne contient rien de plus ſurprenant, que ce que tant d'Auteurs fameux ont écrit de ce ſaint Homme (*b*); un livre, enfin, qui ne rapporte rien, que le grand S. Antonin n'ait rapporté de S. Dominique (*c*). D'ailleurs,

---

(*a*) *Opus eſt catholicum, & pietate plenum: cujus Autor eſt B. Bartholomæus Piſanus, noſtri Inſtituti Alumnus, vir utique ſanctitate & eruditone præclarus.* MARTYROLOG. FRANCISCAN. §. 122.

(*b*) Tels que *S. Bonaventure*, *Antonin*, *Jac. de Voragine*, *Surius*, *Villegas*, *Lippomanus*, *René Benoit*, *Haræus*, *Lippelo*, *Ribadeneira*, *Picquet*, *Doublet*, *Gazet*, *Binet*, *Antoine de St. Marie*, *Nicolas de Bruges*, *Gonon*, *Simon Martin*, *Beurrier*, *Nicolas Oudard*, *Baronius*, *La Sauſſaye*, *Warner*, *Schedel*, *Volterranus*, *Sabellicus*, *Noucler*, *Salazar* & tous les Monuments, les Chronologiques, les Annales, les Bréviaires, les Miſſels de l'Ordre de S. François, ainſi que le Martyrologe Romain.

(*c*) *Liber Viri Religioſiſſimi atque doctiſſimi ſanctitate vitæ & gloria miraculorum illuſtris: qui impune arguitur ex eo quod Inſtitutorum ſuæ Originis, Sanctum Franciſcum, miris, ſed veris laudibus extulerit: nil enim dicit quod S. Antoninus non fuerit uſus de S. Dominico, ut infra patebit.* ID. MARTYROL. 540.

ſi les hiſtoires de S. François ne vous touchoient pas, les bulles que les Papes ont données pour la confirmation des prodiges que le Ciel a opéré pour glorifier ſon ſerviteur, ne devoient-elles point vous convaincre de la réalité de ces merveilles, & ſur-tout de la ſacro-ſaintiſation (*a*), dont tout l'Ordre Séraphique céle-

---

(*a*) *De hac admiranda & inaudita omnibus ſæculis ſacrorum ſtigmatum impreſſione per Chriſtum Dominum in Corpore ſeraphici Patris, Divi Franciſci, agunt* LUCAS, TUDENSIS EPISCOPUS, Lib. II. adverſ. Albigenſ. —— D. BONAVENTURA in magna & parva Legenda Sancti Franciſci. — B. ANTONINUS. 3 part. Hiſtor.

Ad hæc, ſingulare hoc Divi Franciſci privilegium (ſcilicet Stigmatiſationis) commendant & extollunt Pontificum plurima Diplomata. Primum eſt Gregorii IX ad Univerſos Fideles per Teutonicam Conſtitutos, incipit, Confeſſor Domini glorioſus : *Sub Datum Viterbii, nonis april. Pontificat. II. — item ad Fredericum, Epiſcopum Olmucenſem, in Moravia : incipit*, Uſque ad terminos Orbis. — *iterum, ad Priores & Provinciales Ordinis Prædicatorum incipit*, Non minus dolentes.

Secundum eſt Alexandri IV, ad Univerſos Eccleſiæ Prælatos ann. 1255, *incipit*, Benigna operatio : *ſub datum Agnaniæ 4. Kalend. Novemb. Pontif. I. — item ad univerſos Archiepiſcopos & Epiſcopos per Caſtellæ & Legionis Regna in Hiſpania conſtitutos ann.* 1259. *incipit*, Quia longum eſſet : *ſub datum ut ſupra An. Pontificatus*

bre annuellement la fête, avec autant de pompe & d'éclat, que celle de la Nativité du Sauveur? Ah, ma chere sœur! si j'eusse eu la millieme partie des preuves que vous pouviez avoir de cet événement admirable, je me serois bien donné

V. —— *Tandem ad cunctos Christi fideles, incipit*, Grande ac Singulare Miraculum.

Tertium Nicolai III, ad Universos Christi Fideles, incipit. Litteras felicis recordationis Greg. Pap. IX. prædecessoris nostri —— *Item in sua explicatione Regul. Franciscan. quæ inserta est Corpori Juris Canonici, inter* **Extravagantes Communes**, *in sexto: sub Titul.* De verbor. signification. *incipit*, Exit qui seminat.

Quartum est Nicolai IV, ann. 1291, *ad Priorem Provincialem Fratrum Ordin. Prædicat. Provin. Tusciæ, incipit*, Cum ad aures nostras: *sub datum Romæ apud Sanctam Mariam majorem* 12 *Kalend. Decemb. Pontificat. III.*

Quintum: Rem sic adeo admirabilem, ac tantopere testatam Benedictus Papa XI, anniversaria solemnitate, duplici Officio ecclesiastico celebrari voluit decimo-septimo 7bris: quem ritum postea universus Ordo in Capitulo generali anno 1343. *Cadurci in Gallia celebrato, gratanter accepit.*

Tandem Paulus V, Pont. Max. licentiam generalem dedit anno 1616, *omnibus Clericis Regularibus & Sæcularibus, ut possent hac Die recitare Officium Divinum de Sacris Stigmatibus Divi Francisci.* MARTYROL. FRANCISCAN. pag. 453. & seqq.

de garde de prendre le Saint pour un menteur, lorſqu'il me le conta. Enfin, une marque inconteſtable de ce dernier fait, un argument convainquant qui doit fermer la bouche aux plus incrédules, touchant l'article des Stigmates, eſt, que le corps de François eſt encore aujourd'hui derriere le grand Autel des Franciſcains d'Aſſiſe. Ce corps eſt debout, entier, avec les yeux élevés au ciel, avec les mêmes plaies que le Sauveur y imprima, & dont le ſang ruiſſele encore. Il eſt vrai que depuis un certain temps, le Ciel, pour des raiſons à lui connues, a mis un obſtacle invincible à l'ouverture du caveau, où ce tréſor eſt conſervé; mais il a été vu tel que je viens de vous le décrire par le Pape Nicolas V, accompagné d'un Evêque & de pluſieurs autres perſonnes; par Sixte IV, accompagné de trois Cardinaux, du Duc de Milan & d'un autre perſonnage d'Aſſiſe; il a encore été vu par un Gentilhomme en 1509. Pie V eut auſſi la même curioſité; pour cet effet, il manda au Miniſtre général de l'Ordre, de faire ouvrir ce caveau, mais en vain; le temps étoit venu, où les efforts de tous les maçons de l'Univers, n'étoient plus capables d'enlever le moindre morceau de plâtre de

la muraille, qui ferme l'ouverture de l'endroit qui contient ce dépôt sacré (*a*).

Voilà, ma chere Sœur, les principales choſes qui regardent la vie de cet Homme admirable, que l'on peut regarder comme un médiateur entre Dieu & les Hommes, comme un autre Sauveur du monde; puiſque S. Dominique & lui

---

(*a*) *Corpus ejus* (St. Franciſci) *exſangue, adhuc erectum in pedes, integrum, illæſum, apertis ſublatiſque in altum oculis, cœlum aſpiciens, vulneribus illis quoque recentem manentibus ſanguinem, conſervatur. Ita viſum eſt à Nicola. V. Pap. ann.* 1449. *cum quodam Epiſcopo Gallo, & nonnullis aliis.* ——*Idem viderunt Sixtus IV, Pont. Max. Cardinales, Ægidius Carillius, Albonotius, & Aſtergius, olim Beneventanus Archiepiſcopus, Presbyter tituli Sancti Euſebii, tum Franciſcus Sphortia, Dux Mediolanenſis, & viri quidam Aſſiſtates: tum D. Galeottus à Galeottis de Biſtochio, vir illuſtris ann.* 1509, *die* 18 *Decembris. Præterea, invenio veniſſe Pio V, Pont. Max. in mentem ſacrum hoc videre depoſitum, ſtrictèque mandaſſe Joanni Pico Camerti, Miniſtro generali Patrum Conventualium, ut curaret aperiri Cryptam, in qua continebatur talis Theſaurus, ſed fruſtra, quod quidem Divino numine factum eſſe creditum eſt.* MARTYROLOG. FRANCISCAN. pag. 455.—— Hac de re ſcripſerunt etiam TOSSIANUS — MARC. ULYSSPON. — SEDULIUS WADINGHUS. — SALAZAR — COUSINUS, &c.

ſe ſont trouvés dignes d'appaiſer le courroux de l'Eternel, lorſqu'il voulut foudroyer la terre pour les péchés du genre humain (*a*).

(*a*) Voici le fait. Lorſque S. Dominique étoit à Rome, il vit un jour, non en ſonge, ni en extaſe, ni en aucun autre état que ce puiſſe être, où l'imagination entre pour plus des trois quarts, mais *vigilanter*, c'eſt-à-dire, étant éveillé, ce Saint vit, dis-je, le Ciel ouvert, & J. C. ſe levant de la droite de ſon Pere pour exterminer tous les pécheurs de la terre. Rien ne pouvoit l'appaiſer, c'étoit fait de l'eſpece humaine; les prieres même de la Ste. Vierge n'étoient point capables de fléchir ſa Juſtice irritée. Mais cette Mere féconde en reſſources, lorſqu'il s'agit de faire du bien, dit à ſon Fils qu'elle avoit deux Serviteurs qui étoient en état de convertir tous les hommes, & de les ramener à la réſipiſcence. Alors elle lui montra S. Dominique, & J. C. approuva le ſujet; elle lui montra auſſi S. François, qui fut approuvé de même, & la fin du monde fut reculée. Le lendemain de cette viſion admirable, S. Dominique étant allé à une Egliſe, reconnut le collegue qu'on lui avoit deſtiné la veille pour une œuvre ſi ſalutaire, il lui ſauta au cou, l'embraſſa tendrement, & lui dit: *Tu ſeras dorénavant mon compagnon: nous allons courir la même carriere, dans laquelle aucun ennemi ne prévaudra contre nous.*

Comme les Auteurs reſpectables qui rapportent ce fait, font tenir à J. C. & à ſa Ste. Mere un dialogue aſſez trivial & indécent, je me ſuis

Quant à ce qui regarde l'Ordre célebre que le Saint a inſtitué, j'oſe dire que cet Ordre l'a emporté, & l'empor-

---

fait ſcrupule de le rendre en François. Ceux qui entendent le Latin pourront le voir dans le paſſage ſuivant.

Romæ igitur nocte quadam orationi incumbens, vigilanter vidit ad Patris dexteram exurgere Filium in irâ ſuâ, ut interficeret omnes peccatores terræ, & diſperderet omnes operantes iniquitatem : ſtabat autem in æthere aſpectu terribilis ; & contra mundum in maligno poſitum, lanceas tres vibrabat : quibus ſuperborum cervices erectas tranſigeret, primam : alteram, qua cupidorum viſcera effunderet : tertiam, qua concupiſcentiis carnis deditos perforaret : cujus iræ dum NEMO *poſſet reſiſtere, occurrit propitia Virgo Mater, & pedes amplectens ejus, rogavit ut parceret eis quos redemerat, & juſtitiam miſericordia temperaret : ad quam Filius, nonne vidis, inquit, quantæ mihi irrogantur injuriæ ? juſtitia mea tanta mala non ſuſtinet impunita : tunc Mater ; tu ſcis, ait, qui omnia noſtri, quia eſt hæc via per quam eos ad te reduces : habeo Servum fidelem, quem mittes in mundum ut verba tua annuntiet eis, & convertentur ad te omnium Salvatorem ; alium quoque habeo ſervum, [illegible] ei dabo adjutorem, ut ſimiliter operetur. Filius ecce placatus ſuſcepi faciem tuam : verum oſtende mihi quos velis ad tantum officium ordinare. Tunc Domina Mater obtulit D. D. Jeſu Chriſto : & ait Dominus Matri : bene dicſt ſa iet quod dixiſti : obtulit quemdam & [illegible] ſum Franciſcum, quem ſimiliter Dus [illegible]*

tera toujours sur tous les autres, tant par sa sainteté, son zele, & sa splendeur, que par le nombre, ou la dignité des personnes qui l'ont embrassé. Cet Ordre peut se glorifier d'avoir produit plus de trois mille Saints, canonisés, ou béa-

---

Sanctus ergo Dominicus in visione considerans socium diligentur quem prius non noverat, in crastinum eum in ecclesia, ex iis quæ is nocte viderat, recognovit, & in oscula sancta ruens, & sinceros amplexus, dixit, tu es socius meus, tu curres, pariter mecum: flemus simul, & nullus adversarius prævalebit. Visionem etiam narravit illi, ex tunc ergo facti sunt cor unum & anima una in Domino V. S. Antonin. Florent. Archiepisc. Hist. S. Dominici. Part. III. Cap. III. Tit. XXIII. — Martyrol. Francis. in Prolog. pag. 30 & seqq.

Si des Ecrivains fameux se sont fait gloire d'employer leur plume à nous transmettre une Histoire si extraordinaire, de grands Peintres se sont cru aussi très-honorés de consacrer leur pinceau à la perpétuer. Entre le grand nombre de tableaux du célebre Rubens, l'on peut voir celui du maître-Autel des Récolets de Gand, où cette Histoire est ainsi représentée: J. C. armé de la foudre, ayant le regard menaçant & terrible, est dans le haut de ce tableau; la Vierge prosternée aux pieds de son Fils, le conjure par le sein dont elle l'a allaité, d'épargner le monde, qui se voit au bas: mais J. C. insensible aux prieres de sa Mere, va lancer son tonnerre, lors qu'appercevant S. Francois qui couvre le globe de son manteau, sa justice se trouva appaisée.

tifiés, ou Martyrs, ou Confeſſeurs illuſtres, par la ſainteté de leur vie & par leurs miracles; d'avoir fourni ſix Papes à l'Egliſe, & plus de huit cents autres Sujets, tant Cardinaux, Patriarches, Archevêques, Evêques & Légats; d'avoir vu dans ſon ſein plus de cent Perſonnages de la plus haute Dignité, tels que des Empereurs, des Impératrices, des Rois, des Reines & des Enfants de Rois: plus de ſept cents autres Perſonnes de la premiere diſtinction, tels que des Princes & des Princeſſes, des Ducs & des Ducheſſes, des Marquis & des Marquiſes, des Comtes & des Comteſſes (*a*).

(*a*) Madame Ste. Claire a raiſon : car voici ce que je trouve dans l'*Arbor Epilogica d'Algezira*, dreſſé après le Chapitre général de l'Ordre de S. François, tenu en 1625 :

Ordo S. FRANCISCI *habet.*

Sanctos canoniſatos	——	——	27.
Beatificatos	——	——	606.
Martyres	——	——	920.
Confeſſores, qui vitæ ſanctitate & miraculis floruerunt	——	——	1630.
Pontifices	——	——	6.
Cardinales	——	——	57.
Patriarchas	——	——	12.
Archiepiſcopos	——	——	128.
Epiſcopos	——	——	590.

Cet Ordre, enfin, conte encore aujourd'hui plus de cinq cents mille Sujets répandus dans toutes les parties du Monde (*a*), où leurs travaux, leurs vertus,

---

Legatos & Oratores à Pontificibus & Regibus deſtinatos	270.
Imperatrices	4.
Reges	20.
Reginas	20.
Filios & Filias Regum	55.
Archiduces	1.
Principes	7.
Duces	20.
Marchiones	34.
Comites	85.
Archiduciſſam	1.
Principiſſas	7.
Duciſſas	46.
Marchioniſſas	26.
Comitiſſas	32.
Filios & Filias hujuſmodi Principum	368.
Inquiſitores	84.

Exceptis iis qui nunc Ordinarii ſunt Spoleti, Fulginii, Reate, Florentiæ, Venetiæ, Raguſiæ, Iſtriæ, Boſniæ & Dalmatiæ.

(*a*) FRATRES CONVENTUALES habent:

Provincias	31.
Vicarias	7.
Diviſias in Cuſtodias	108.

leurs exemples ſervent de baſe & d'appui à la Religion Chrétienne, & prouvent aux incrédules du ſiecle, qu'un tel

---

Conventus —— —— 1509.
Fratres —— —— 30000
FRATRES CONVENTUALES REFORMATI habent.
Conventus —— —— 50.
FRATRES OBSERVANTES habent.
Provincias —— —— 93.
Cuſtodias —— —— 5.
Vicarias —— —— 24.
Domos in Indiis in quibus Doctrinum Chriſtianam proponunt —— 127.
Collegia —— —— 6.
Conventus —— —— 2300.
Fratres —— —— 161900
N. B. *Hiſce annumerantur Diſcalceati & Recolecti.*
FRATRES CAPUCINI habent.
Provincias —— —— 42.
Conventus —— —— 1240.
Fratres —— —— 17205
FRATRES TERTII ORDINIS habent.
Provincias —— —— 17.
Conventus —— —— 327.
Fratres —— —— 3850
Monaſteria MONIALIUM Sanctæ Claræ, Conceptionis, ANNUNTIATARUM, CAPUCINARUM.
Excedunt numerum —— 3850.
Religioſæ —— —— 73000
TERTIARUM *verò non eſt numerus.*

ALGEZIRA, ubi ſup.

Inſtitut eſt l'ouvrage du Très-Haut ; & que ſi le Patriarche de la Beſace, fut auſſi fou que mon pere l'a cru, ce fut de cette folie ſage & ſalutaire, qui l'emporte ſur ce bon ſens ridicule & mépriſable, ſur cette fiere & damnable raiſon, que les gens du monde prennent pour un rayon de la Divinité, & pour l'unique flambeau qui doit les éclairer dans toute leur conduite.

Vous voyez par tout ce que vous venez d'entendre, ma chere, qué l'on peut aller au Ciel par des routes différentes : vous avez mérité ce bonheur par la Myſticité, S. François par ſes extravagances, & moi en me tourmentant : mais je ne ſais par quel moyen ce vilain Monſieur Rabelais, que je hais plus que le Diable, eſt parvenu en ces lieux. O ! maudit brouillon, bouffon, railleur, débauché, ivrogne, apoſtat, baiſeur de femmes (*a*), faut-il que je te voye ici par-

(*a*) Sainte Claire n'eſt point la ſeule qui ait honoré Maitre Rabelais de pareilles épithetes ; l'Auteur du Martyrologe Franciſcain ne l'a point épargné davantage. Après avoir accoûtré d'importance *Guillaume de S. Amour*, *Eraſme*, *& les Centuriateurs de Magdebourg*, voici comment il habille le Curé de *Meudon* : *Nec morar Franciſ-*

mi tant d'honnêtes gens ! — Taiſez-vous, vieille ſotte, dit Rabelais, il y a une

---

cum Rabelaſium : quippe qui (ut ex aliis loquar) nil aliud ſtuduerit, niſi ut lutulenta ſus, cum quovis, in omni voluptatum genere, maximè commeſſationibus & ebrietatibus, ſine ulla intermiſſione volutaretur. Cui ad abſolutam improbitatem nihil deeſſe poteſt : cuique, neque Dei metus ineſt, neque hominum reverentia : qui omnia divina humanaque proculcat & ludibrio habet. Quis Diagoras magis de Deo præſposterè ſenſit. Quis Timon de rebus humanis pejus meruit. Qui miſeras etiam chartas nefandis ſcriptionibus polluit, venenum vomit, quod omnes longè latèque Regiones diſpergat : maledicentias & convitia in omnes paſſim Ordines jaculat. Religioſos Cœtus cavillari pertiſſimus ; bonos viros, ac pietatis ſtudia, honeſtatis item jura proſcindit ; Homo impius & impurus, impotenterque dicax, & improbitatis invictiſſimæ ; bonorum morum, publicæque honeſtatis labes, turpitudinis nota inuſtus ; Irriſorum princeps & Sannio præcipuus, Vir omnium horarum, Baccho temulentior ; Lucianus alter & Cynicus ; cui ſomnus & ingluvies, Bacchus ac Venus, jocuſque pars ſibi in æternùm. Inter perditos Nebulones primarius, Scurra, Naſutus & Comœdus inſignis ; ſine fide abſque religione, Apoſtata, Sacrilegus, Hæreticus, Atheus. PROLOG. MARTYROL. FRANCISCAN. pag. 24.

» Je viens à François Rabelais, qui, ainſi » qu'une Truie infame, n'eut d'autre plaiſir toute » ſa vie que de ſe vautrer dans la fange de tou- » tes ſortes de voluptés, notamment dans celle » de la gourmandiſe & de l'ivrognerie ; qui fut

heure que vous braillez ſans ſavoir ce que vous dites.

» un des plus parfaits coquins que la Terre eût » jamais porté ; ſans crainte de Dieu, ſans reſ- » pect pour les hommes, mépriſant ou tour- » nant en ridicule toutes les choſes divines & » humaines ; un homme plus impie que Diago- » ras, plus ennemi du genre humain que Ti- » mon : qui a inondé l'Europe entiere de ſa mo- » rale empoiſonnée, de ſes livres abominables : » qui a accablé de calomnies odieuſes, de mé- » diſance ou de railleries tous les Ordres Reli- » gieux ; le détracteur des honnêtes gens, de » la piété, de l'honnêteté : un impie, un impu- » dique, un moqueur effrené, un coquin déter- » miné ; la ruine des bonnes mœurs & de toute » bienſéance ; un infâme, & le pere de tous » les railleurs ; plus ivrogne que Bacchus mê- » me : un ſecond Lucien, un Cynique fieffé, » qui n'avoit d'autre ſoin que de dormir, man- » ger, boire, baiſer & rire ; le plus grand four- » be, le plus hardi bouffon, le plus effronté » charlatan que l'on eût jamais vu ; en un mot, » un homme ſans foi, ſans loi ; un apoſtat, un » ſacrilege, un hérétique, un athée.

Le Révérend Pere Artur a grand ſoin d'appuyer toutes les gentilleſſes que l'on vient de lire des témoignages de *Ronſard* en ſes *Epitaphes*, de *Baïf*, d'*Etienne Paſchal*, de *Joachim du Bellay*, de *Mr. de Thou*, de *du Verdier*, ainſi que de ceux d'*Hotman*, de *Putherbœus*, de *Pontus de Tiard*, *Evêque de Cavaillon* de *Claude Clement*, de *Jean Renaudot*, de *Mathurin Renier*, de *Jean Riolan*, &c.

CHAPITRE V.

Fin de la relation du voyage de l'Eſpagnol en l'autre Monde, &c.

SAinte Claire ne ſe tut pas, pourſuivit Diego, ainſi que Rabelais le lui avoit dit : mais craignant de s'attirer quelqu'autre apoſtrophe pantagruelline de la part du Curé de Meudon, elle parla plus bas, & dit : Je vous jure, en vérité, ma chere, que voici la derniere fois que je me trouve en compagnie de ce vilain homme-là ; n'avez-vous point entendu comme il m'a traitée ? voilà à quoi une honnête femme s'expoſe en ſe trouvant parmi un tas de profanes, tel que ce maudit Rabelais, un Ambroiſe Paré, un Ponce Pilate, & quantité d'autres qui devroient être damnés comme Caïn. — Ne jugeons point ſi précipitamment des choſes, dit Ste. Théreſe : S. Pierre a eu ſans doute ſes raiſons pour ouvrir la porte du Ciel à ces gens, que vous regardez comme profanes. Pour moi, ſans entrer dans le détail des moyens par leſquels ils ont acquis le Paradis, je ne ſuis point ſâ-

chée de me trouver quelquefois avec eux. Ces ſortes de gens ont ordinairement de l'eſprit, & cela m'amuſe. Rabelais, par exemple, indépendamment de ſes impertinences, & du délire réel ou apparent de ſon imagination, a la converſation remplie de traits vifs, de railleries fines, & de ſatyres ingénieuſes : Ambroiſe Paré eſt un excellent Chirurgien, qui raiſonne fort bien de ſon art, & qui m'a guérie de la jauniſſe, ſans être Médecin : Pilate eſt un homme fort galant auprès des Dames, & un politique ruſé, adroit, parmi les hommes; s'il a eu trop de complaiſance pour les criailleries des Juifs, il a pu ſe répentir de ſa faute dans ſon exil en Dauphiné, & s'il s'eſt tué, comme on le raconte, il a fait en gros pour appaiſer Dieu, ce que tant d'autres font en détail pour le même ſujet. En un mot, j'aime les gens d'eſprit. — Et moi je les déteſte, dit Ste. Claire : il ſemble que depuis que le monde eſt monde, le Ciel ait pris plaiſir à confondre leur vaine raiſon, leur ſavoir, & leur vanité. Trouvez-moi, je vous prie, un Philoſophe qui ait réuſſi à former des Sectateurs auſſi enthouſiaſtes, auſſi nombreux, auſſi conſtants que le moindre Chef d'Ordre monaſtique ou de Secte Théologique ait

fait? Ne m'alléguez point les Sectateurs d'Ariſtote des quatre derniers ſiecles; car toute femme que je ſuis, je vous prouverois clair comme le jour, que ſi la Philoſophie de ce Grec ne fût parvenue à faire partie de la Théologie ſcholaſtique, le regne de Monſieur Ariſtote n'eût été à beaucoup près ni ſi long ni ſi glorieux. Il faut donc bien prendre garde d'attribuer le zele louable, l'entêtement, ou plutôt l'opiniâtreté invincible des Sectateurs de ce Philoſophe, au pur ſoutien de ſa Philoſophie, puiſque ce zele, & tout ce qui s'enſuit, n'a dû ſon origine qu'à la défenſe de la Théologie de l'Ecole qui ſe trouvoit en quelque façon entée ſur le Péripatétiſme. Et ſi.... — La Béate a raiſon, interrompit Pere Jean; les Philoſophes de tous les temps, ont fait des diſciples & non des enthouſiaſtes: Deſcartes, Newton, Locke, ont fait des Sectateurs, mais aucun d'eux ne s'eſt fait égorger pour ſoutenir le mécaniſme des tourbillons, ou l'exiſtence du vuide, ou les loix de l'attraction, ou la fauſſeté des idées innées. Un homme auroit beau s'égoſiller en répétant qu'il vient de trouver que la lumiere, telle qu'elle part du ſoleil, n'eſt point homogene, que les différents rayons qui la compoſent, ſont

ſous le même angle d'incidence inégalement réfrangibles, & portent en eux-mêmes, d'une maniere inaltérable, les couleurs dont les objets ſont peints; perſonne ne l'écouteroit. Mais qu'un autre homme s'aviſe de dire qu'il vient d'être battu par le Diable, & que Dieu lui a révélé quelque myſtere inoui; qu'il débite d'un ton d'inſpiré quelques opinions abſurdes, quelques diſcours qui étonne, qui touche, qui épouvante le peuple ou l'éblouiſſe, je réponds du ſuccès de ſa miſſion: il trouvera des partiſans, des diſciples, des ſectateurs: le nombre, le zele, la conſtance de ceux-ci augmenteront en proportion de l'impertinence des parodoxes que le Chef aura débités, & des obſtacles qu'on leur oppoſera. Ceux qui auront ri de ces ſottiſes, ou qui les auront combattues, les embraſſeront par la ſuite, ou par politique, ou par force, ou par foibleſſe; le ſyſtême de l'Inſpiré deviendra un dogme ſacré qu'il faudra reſpecter, & la Secte formera un corps dans l'Etat qu'il ſera dangereux de détruire, & même d'irriter.

C'eſt bien dans ce ſens que l'on pourroit dire que les grands événements proviennent des petites cauſes. Le Patriarche de la beſace eſt devenu fou, il a dé-

bité ſes folies, & il en eſt ſorti un des plus fameux Ordres de la Chrétienté. La cervelle a tourné à Ignace de Loyola, en liſant Amadis des Gaules & la vie des Saints; il a couru les champs, il a fait mille extravagances, & il en eſt ſorti une Société encore plus fameuſe que l'autre. O François des François! ſans vous les trois quarts du peuple ſeroient ſans inſtruction, les veuves ſans conſolation, les orphelins ſans peres, & les malades mourroient ſans confeſſion! O Ignace des Ignaces! ſans vous Louis XIII n'auroit point ſuccédé ſitôt à ſon pere, les Iroquois ne ſauroient point leur *Credo*, ni les Chinois leur *Pater*; (*a*) le commerce languiroit, & le Paraguay ſeroit encore en friche!

(*a*) Je prie Meſſieurs les Pariſiens, qui ſont bien les meilleurs gens du monde, de ne point prendre à la lettre tout ce que le Vénérable Pere Jean débite lorſqu'il eſt une fois en train. Les Iroquois ſont trop gueux, & leur Pays trop ingrat, pour que les R. P. Jéſuites prennent la peine d'aller jamais leur apprendre leur *Credo*; quant aux Chinois, ceux d'entr'eux qui ſont baptiſés, n'ont vraiſemblablement entendu de leur vie réciter le *Pater*; mais en revanche, on leur en a appris l'équivalent que voici.

Un chacun ſe mit à rire de l'eſpece de naïveté, avec laquelle Pere Jean faiſoit ces exclamations. Mais le Révérend Pere reprenant la parole dit : Oh parbleu ! Meſſieurs, ne riez pas tant, car je vous dis que la Béate a raiſon ; & je répete qu'il n'y a perſonne qui faſſe des partiſans plus zélés, plus conſtants, plus enthouſiaſtes, plus propres à ſe multiplier, s'étendre, ſe ſoutenir, ſe perpétuer, qu'un homme qui a trouvé le ſecret de captiver l'eſprit du peuple par quelque abſurdité. Si les Cainites (*a*),

---

Tsai tien ong-ò tem ſû chè ong-ó tem juén ùl mìm chim xim ùl que lin ke ùl chì chim him yù ty zjû yù tien ten ong-ò sjé jong uwang ùlkyn sjé jû ong-ò ong-ò sjè jong leâng ûl mien ong-ò tsjay zjû ong-ó yé xe foú ong-ò tsjay tsjè yécu pû ong-ò hiù hién jù jeàu caan nây kién ong-ò yù chiù ó kai qué nêm yù fó xi ùl yù vû kiûm xí chi xí à mem.

(*a*) Les Cainites ſoutenoient qu'il y avoit deux Dieux ou deux Principes ; que ces deux Principes ou Puiſſances, avoient produit Adam & Eve ; qu'enſuite chacun de ces Principes ayant pris un corps avoit eu commerce avec Eve ; que les enfants qui étoient nés de ce commerce avoient chacun le caractere du Principe auquel ils devoient leur exiſtence : d'où la différence du caractere de Caïn & d'Abel,

par exemple, les Carpocratiens (*a*), les Valéſiens (*b*), les Chriſtiens

---

Comme Abel avoit choiſi le Principe ſon pere, qui étoit inférieur à l'autre, pour l'objet de ſon culte, ils regardoient le fratricide de Caïn comme l'ouvrage d'un fils digne du Principe ſage & ſupérieur. C'eſt pourquoi Caïn étoit, ſelon eux, le premier des Sages, & Eſaü, Coré, les Sodomites, Judas, étoient auſſi des Sages, qu'ils honoroient comme des Saints.

Ceux qui deſireront en ſavoir davantage ſur cette Secte, pourront conſulter S. Iræn. *Lib I. Cap. XXXV.* alias *XXXVIII.* — Theodoret. *Hæret. Fab. Lib. I. Cap. XV.* — Tertul. *de Præſcript. XXXIX.* — S. Auguſt. *de Hæreſ. Cap. XVIII* — Hist. Eccléſ. *Sæc. II.*

(*a*) Les Carpocratiens ſoutenoient que l'ame de ceux qui réſiſtent à la concupiſcence ſeroit condamnée à paſſer de corps en corps, juſqu'à ce qu'elle eût accompli toutes les œuvres. Or pour éviter une tranſmigration ſi ennuyeuſe & ſi fatigante, ils établirent la communauté des Femmes, & les béſognoient tant qu'ils étoient ſûrs de ne point tranſmigrer.

Clement. Alexand. *Strom Lib. III. pag* 312. — Philast. *de Hæreſ.* —— S. Iræn. *Lib. I. Cap. XXIV.* —— Euseb. *Lib. IV. Cap. VII.* —— Epiphan. *Hæreſ. XXVII.* —— Hist. Eccléſ. *ſæc II.*

(*b*) Les Valéſiens croyoient que l'incontinence anéantiſſoit la Liberté de l'homme. Or, pour conſerver cette Liberté, ils ſe châtroient eux-mêmes, & châtroient ſans miſericorde tous ceux

(*a*), les Eonites (*b*), les Flagellants (*a*),

---

qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains.

S. EPIPHAN. *Hæref. LVI.* —— S. AUGUST. *Hæref. XXXVII.* —— BARONIUS, *ad an.* 249. HIST. ECCLÉS. *Sæc. III.*

(*a*) Les Chriſtiens avoient pour chef un homme qui ſe nommoit le Chriſt. Ce Chriſt menoit une femme avec lui qu'il appelloit Marie. Il prophétiſoit & faiſoit des miracles : il étoit ſuivi d'un grand nombre de peuple : il impoſoit les mains ſur les malades, & recevoit force préſents, qu'il diſtribuoit incontinent aux pauvres ; & lorſque ces préſents lui manquoient, il détrouſſoit les paſſants pour y ſuppléer. Quand le Chriſt eut fait environ 3000 diſciples, il ſe mit à leur tête, médita des conquêtes, & marcha en ordre de bataille : il alloit attaquer l'Evêque de Velai lorſqu'il fut malheureuſement aſſaſſiné.

HIST. ECCLÉS. *ad an.* 591.

(*b*) Un Gentilhomme Breton, nommé Eon de l'Etoile, étant un jour à l'Egliſe, entendit chanter ces mots du Symbole, *per* EUM *qui judicaturus es vivos & mortuos*, & crut que ce mot *Eum*, que l'on prononçoit alors comme Eon, le déſignoit, & que c'étoit lui qui étoit deſtiné pour juger les vivants & les morts. Infatué de cette idée, il ſe mit à prêcher qu'il alloit juger le monde ; ſes ſermons épouvanterent le peuple ; il ſe fit un grand nombre de diſciples dont pluſieurs aimerent mieux ſe laiſſer brûler vif que de renoncer au Juge Eon. D'ARGENTRÉ *Collect. Judic.* — NATAL. ALEXAND. *in Sæculo* 12. —

Du-

(*a*), les Guillemetelins (*b*), ainſi que les

Dupin. Biblioth. Eccléſiaſt. douzieme ſiecle — Hist. Ecclés. *ibid.*

(*a*) L'an 1259, la frayeur du jugement dernier ſaiſit tout-à-coup une grande partie de l'Europe : pluſieurs milliers de perſonnes de tout âge & de toute condition ſe mirent à faire une pénitence d'un genre ſingulier. Ils marchoient la nuit deux à deux, nuds juſqu'à la ceinture, par le plus grand froid de l'hyver, ſe faiſant ruiſſeler le ſang à grands coups de fouet, pouſſant des gémiſſements affreux, des cris ſi perçants, des hurlements ſi épouvantables, que les montagnes & les plaines en retentiſſoient. Les Prêtres, la croix, les bannieres précédoient ces troupes d'inſenſés : ils prêchoient & ſe confeſſoient les uns aux autres, & donnoient l'abſolution aux Damnés. Il y a encore des Confrairies de Flagellants en Allemagne, en Italie, en Eſpagne ; les Pénitents des Provinces méridionales de France en ſont un diminutif : mais tous ceux-ci, au-lieu de tirer les Damnés de l'enfer, y envoyent par charité tous ceux qui ne penſent pas comme eux, & m'y enverront ſûrement de même, lorſqu'ils liront mon Livre.

Boileau, *Hiſtor flagell.* — Hist. Ecclés. *ad an.* 1259. — Quant à ce qui concerne les progrès de cette ſecte, ſon extinction, ſa renaiſſance, & les différentes formes qu'elle a priſes, l'on pourra conſulter D'Argentré, *Collect Judicior. Tom I. pag.* 361 —— Natal. Alex. *in ſæc.* 13 & 14. —— Mabill. *Muſæum Ital.* —— Le Continuateur de M. Fleuri, Tom. XXI, p. 206. Boileau, *ubi ſup.*

(*b*) Guillemete de Boheme fut le Chef des

Dulciniſtes (*c*), les Bégards (*d*), les Bi-

Guillemetelins. André Saramita, & Mayfreda Pirovana, Religieuſe de l'Ordre des Humiliés, en furent les principaux Sectateurs. Ces deux perſonnages ſoutenoient que Guillemete étoit le S. Eſprit incarné ſous le ſexe féminin ; qu'elle n'étoit morte que ſelon la chair ; qu'elle reſſuſciteroit avant la Réſurrection générale, & monteroit au Ciel à la vue de ſes Diſciples : qu'en attendant, elle avoit laiſſé ſon Vicaire Mayfreda Pirovana, pour chaſſer le Pape & ſes Cardinaux ; que ce Vicaire auroit quatre Docteurs qui feroient de nouveaux Evangiles, & qu'elle diroit la Meſſe ſur le tombeau de Guillemete. Cette ſecte devint fort nombreuſe : mais les gens d'Egliſe, jaloux de ſes progrès, firent déterrer le corps de Guillemete, le firent brûler ; ſes cendres furent jettées au vent, & la ſecte des Guillemetelins ſe diſſipa. MABILL. *Muſæum. Ital.*

(*c*) Ce fut un nommé Sagarel, qui fut le premier Chef de cette Secte qui prit le nom d'Apoſtolique. Cet homme fut auſſi inſenſé que S. François. Après avoir donné tout ſon bien aux pauvres, il ſe propoſa d'imiter J. C. A cet effet, il ſe fit circoncire, ſe fit emmailloter, fut mis dans un berceau, voulut être allaité par une femme, & chia dans ſes drapeaux comme un enfant de quinze jours. Au bruit d'une humilité ſi grande, le peuple s'atroupa autour du S. Homme : il fut édifié de cette nouvelle façon de vivre, & pluſieurs ſe firent mettre à nourrice. L'Inquiſition ayant fait brûler Sagarel, Dulcin ſon diſciple ſe mit à la tête de la Secte. C'eſt delà qu'eſt venu le nom de Dulciniſtes. Indé-

soques (*e*), les Héficastes (*f*), les Tur-

---

pendamment de leurs Dogmes sur l'humilité, ils prétendoient que tout devoit être commun entre les Chrétiens : en conséquence de cette opinion, ils établirent la communauté des femmes, & s'accommodoient sans façon du bien d'autrui toutes les fois qu'ils en trouvoient l'occasion

NATAL. ALEX. *in sæc. XIII. & XIV.* —— D'ARGENTRÉ, *Collect. judicior. Tom. I. pag.* 272. — RAINALD, *ad an.* 1308. *n.* 9. —— HIST. ECCLES. *in fine Sæc. XIII. & Sæc. XIV.* — Pour leurs autres opinions en général, les persécutions qu'ils ont essuyées, leur extinction, voyez DUPIN. Nouv. Biblioth. Tom. XI, pag. 126. — BREVIAR. PONTIF. *Tom. III. pag.* 459. — CHRIST. EBERH. WEISMAN, *Introd. in Memorab. Hist. Eccles. Tom. I. pag.* 995. *& seqq.* — STILLINGFLEET, Discourse concerning the Idolatry of the Church of Rome. — MOSHEIM, Versuch einer unpartheyisch en und grundlichen Ketzer Geschichte. — LIMBORCH *Hist. Inquisit.* — MOSHEIM, *Hist. Ord. Apostol. L. II.* §. *XIX. pag.* 300. *& seqq.*

(*d*) Les Bégards enseignoient que l'on peut acquérir un tel degré de perfection en cette vie, qu'on ne peut plus avancer ni reculer dans la grace, & que l'on est devenu impeccable. Lors donc qu'ils s'imaginoient avoir atteint ce but desiré, ils se livroient sans réserve à la paillardise, & à tout ce que les autres passions pouvoient leur suggérer.

HIST. ECCLES. *ad an.* 1312. *& seqq.* — Quant à leurs autres sentiments, leurs progrès, leur

lupins (*g*), & autres foux, ne ſe ſont point

---

extinction, voyez DUPIN, quatorzieme ſiecle, page 366. D'ARGENTRÉ, *Collect. Jud. Tom. I. pag. 276.* — NATAL. ALEX. *In ſæc. XIV.* — LUDOV. EMERICI *Directorium Inquiſit. Part. II. Quæſt. VII. p.* 249. — TRITHEM. *in Chron. Hirſaugienſ. Tom. II. p.* 231.

(*e*) Les Biſoques, au nombre de plus de 8000, ſe mirent à parcourir la Boheme, l'Autriche, la Thuringe & l'Italie, pour annoncer au peuple que Dieu avoit eu tort de chaſſer le Diable du Paradis; & que pour réparer cette injuſtice énorme, il le rétabliroit un jour. Pluſieurs de ces Biſoques aimerent mieux périr par le feu, que d'admettre la Juſtice de la condamnation de Satan.

HIST. ECCLÉS. *ad an.* 1315.

(*f*) C'étoient des Moines du Mont Athos qui avoient fixé la véritable perfection au degré le plus ſublime de la contemplation. Pour parvenir à ce point, ils s'agitoient comme des forcenés, tournoient la tête, rouloient les yeux, & faiſoient des efforts incroyables pour s'élever au-deſſus des impreſſions des ſens: à force de pratiquer ces exercices, le ſang ſe portoit à la tête, les vaiſſeaux ſanguins ſe gonfloient, les fibres de leur cerveau étoient agitées de cette eſpece de vibrations qui produiſent aux yeux des couleurs brillantes comme les éclairs; alors ils s'imaginoient voir une lumiere céleſte, qu'ils regardoient comme un rayon de la gloire des Saints. Et comme ils croyoient que cette lumiere ſortoit de leur nombril, ils ſe tenoient dans une certaine poſture, propre à fixer les yeux ſur

ſoutenus juſqu'à ce jour ; ce n'eſt point que leurs principes manquaſſent d'extravagances & d'abſurdités, mais c'eſt que quelqu'autre ſecte, plus extravagante encore, les a éteints ou abſorbés. — Doucement, mon cher Oncle, dit le Com-

---

cette partie du corps ; ce qui les fit nommer Omphalopſiques. Par la ſuite, ces Moines prétendirent que cette lumiere étoit celle du Thabor. Barlaam attaqua cette opinion, & fit aſſembler un Concile pour la condamner : mais ce Barlaam y fut condamné lui-même ; & la lumiere du nombril des Moines acquit un tel degré de réputation, que l'on ne voyoit dans Conſtantinople que des perſonnes qui regardoient ſans ceſſe leur nombril pour voir la lumiere du Thabor, & des maris qui quittoient leurs femmes pour s'attacher à ce ſublime exercice.

Hist. Eccles. *in ſæc. XIV.* — Dupin, quatorzieme ſiecle, pag. 322. Natal. Alex. *in ſæc. XIV.* — Panoplia *adverſus Schiſma Græc. Centur. XIII. Cap. III. pag. 381.* — Fabricius, *Biblioth. Græc. Tom. X. pag. 454.* — Allatius, *de perpetuâ Conſenſione*, &c. — Adam Rechenberg, *Exercitationes var. argum. pag. 378.* — Petavii *Dogmata Theol. Lib. I. Cap. XII & XIII.*

(*g*) Les Turlupins tenoient que l'on ne doit avoir honte de rien de ce qui eſt naturel, & par conſéquent l'ouvrage de Dieu. Auſſi n'étoient-ils point plus ſcrupuleux que Crates.

Hist. Eccles. *ad an.* 1373.

pere, vous ne vous appercevez pas que vous faites injure à la vraie Philoſophie, en confondant les Carpocratiens, les Dulciniſtes, les Bégards & les Turlupins, avec un tas d'écervelés qui n'avoient aucune teinture de la Loi Naturelle. — Réparation ſoit donc faite à ces Meſſieurs, reprit Pere Jean; je les adopte pour freres en ce qui concerne la conformité de leurs ſentiments avec les nôtres : quant au reſte, ils n'étoient pas moins foux que les autres, & ils peuvent aller ſe faire f... avec eux.

CHAPITRE VI.

Changement de matiere.

LOrſque Pere Jean eut fini de parler, nous crûmes que Diego alloit continuer; mais nous fûmes bien étonnés de le voir étendu ſur ſon grabat, & dans le même état qu'il étoit avant ſa prétendue réſurrection : il étoit rentré dans ſa léthargie, ſans que nous nous en fuſſions apperçus; parce qu'ayant les yeux fixés ſur le Révérend, tandis qu'il parloit, nous prêtions trop d'attention à ce qu'il

diſoit, pour obſerver ce qui ſe paſſoit ſur le grabat de l'Eſpagnol.

Comme cet état nous allarma moins que la premiere fois qu'il y tomba, & que nous nous imaginâmes qu'il alloit être d'une certaine durée, nous donnâmes carriere à l'envie de rire, que le récit de ce que nous venions d'entendre nous avoit cauſée. Mais l'Anglois garda ſon ſérieux, & ne parut prendre aucune part à notre divertiſſement. Pere Jean lui ayant demandé pourquoi il ne rioit point avec nous, il répondit : Mon Révérend, c'eſt que l'envie que j'en avois, a fait place à une réflexion qui m'eſt ſurvenue ſur la nature du délire de l'Eſpagnol : mais plus je m'enfonce dans cette réflexion, moins j'y vois clair. Je ſais fort bien que le délire vient d'un changement à la diſpoſition du cerveau, occaſionné par la trop grande agitation & par l'extrême ſenſibilité des nerfs ; mais je ne puis comprendre comment ces nerfs ainſi agités, excitent l'imagination à concevoir une ſuite d'idées claires, diſtinctes, liées enſemble, en un mot, un raiſonnement parfait, ſans le ſecours de la raiſon, qui eſt le flambeau qui éclaire notre eſprit dans l'état de veille & de ſanté, c'eſt-à-dire, lorſque toutes les fa-

cultés de notre individu ſont en équilibre. — Pour moi, je le conçois très-bien, dit le Compere, & voici comment : La formation & la nature des idées dépendent des différents mouvements, ou ébranlements, dont les fibres du cerveau ſe trouvent affectées, par les impreſſions que chacun de nos ſens y tranſmet à ſa maniere ; & la réproduction des idées vient de la réproduction des mêmes mouvements qui les ont occaſionnées ; ſoit que cette derniere ſe faſſe par l'impreſſion réitérée des objets, ou par quelque cauſe extraordinaire, qui remue certain nombre de faiſceaux de fibres appropriés à certain nombre d'idées. — Je ſais tout cela, dit l'Anglois. — Tant mieux, reprit le Compere, vous en concevrez d'autant plus aiſément le méchaniſme des viſions de Diego ; & il ne faudra point que j'aye recours aux définitions, ni aux premiers éléments de la Pſychologie, pour me faire comprendre.

Le nombre, la liaiſon, la ſuite des idées que nous avons d'une *choſe*, dont nous entendons parler, s'impriment dans notre cerveau en raiſon de la fréquence des répétitions, des réminiſcences de cette *choſe*, de même qu'en raiſon de l'intérêt que nous y prenons, & du tem-

péramẽt des fibres deſtinées à recevoir les impreſſions de l'image de la *choſe*. Delà la réproduction des idées plus ou moins vives d'une telle *choſe*.

D'ailleurs, comme aucun faiſceau de fibres de notre cerveau, n'eſt entiérement iſolé; mais que tous ſont liés les uns aux autres, par un enchaînement naturel & néceſſaire, & que les faiſceaux les plus prochains ſont les organes deſtinés à tranſmettre à l'ame des idées, qui ſe trouvent avoir le plus de liaiſon & de rapport, l'ébranlement d'un ſeul faiſceau doit néceſſairement ſe communiquer aux faiſceaux avec leſquels il a le plus de connexité. Delà la réproduction d'une ſuite d'idées.

Comme toutes les fois que hors de l'état de veille les mouvements de la circulation, & autres qui en dérivent, occaſionnent quelques impulſions qui ſe communiquent aux fibres ſenſibles qui ont été mues par les objets, l'ame ſe repréſente ces mêmes objets, & cette repréſentation eſt d'autant plus diſtincte, plus ſuivie, plus durable, que la propagation de l'ébranlement des fibres eſt moins troublée, moins interrompue.

L'Eſpagnol a entendu mille fois dans ſa vie faire des deſcriptions plus ou moins

ridicules & bizarres du Paradis, de l'Enfer, & du Purgatoire ; la lecture des Légendes, ſa crédulité, ſes réflexions continuelles, ont rappellé mille autres fois les mêmes contes ; les fibres de ſon cerveau deſtinées à recevoir les impreſſions de ce genre, avoient naturellement toute la ſenſibilité, la ſoupleſſe & l'activité néceſſaires aux ſenſations les plus vives ; le temps, & le mouvement perpétuel de ces fibres, ont acquis à ſon ame la faculté de ſe repréſenter toutes ces choſes comme s'il les avoit ſous les yeux. Il ne faut donc plus s'étonner ſi, pendant ſon délire, les eſprits animaux portés à la tête, auront mis en jeu les organes de ſon cerveau les plus diſpoſés à être mus ; & ſi, revenu de ſon état, il aura cru avoir fait véritablement le voyage dont il nous a fait le récit. — *Bravo*, dit Vitulos : mais croyez-vous, Monſieur le Philoſophe, que la mention que Diego a faite en paſſant de la cohéſion de la terre, de l'impulſion, de l'attraction, de la méchanique des forces centrales, du ſyſtême ſolaire, &c. dérive de l'ébranlement des faiſceaux de fibres contigus aux faiſceaux deſtinés à la réproduction des idées du Paradis, de l'Enfer & du Purgatoire, qu'il a puiſées des diſcours

des dévots ou de la lecture des Légendes? — Pourquoi, non? répondit le Compere : comme l'Eſpagnol m'a entendu cent fois traiter de ces matieres, il eſt apparent qu'en ſon particulier, il aûra adapté ce qu'il en aura retenu, aux chimeres dont ſon imagination ſe repaît ſans ceſſe. Par exemple, il eſt perſuadé que l'Enfer eſt ſitué au centre de la terre : or, en méditant ſur la route qui doit y conduire, il ſe ſera repréſenté les différentes couches de terres, de pierres, & d'autres ſubſtances, dont j'aurois dit que la croûte du globe eſt compoſée : en méditant ſur la viteſſe avec laquelle l'ame d'un Réprouvé tombe en ce lieu, il y aura adapté quelques-uns de mes raiſonnements ſur la méchanique des forces centrales. Il s'enſuit delà que ces idées ſi différentes, & puiſées dans des ſources ſi éloignées, ſe ſeront trouvées réunies, & ſeront devenues des pieces propres à former dans ſon eſprit un tableau parfait, toutes les fois que les fibres deſtinées à la réproduction des idées, ſe trouveront ébranlées dans l'ordre, la proportion, & la durée néceſſaires à la formation d'un tel tableau.

Et la verrue du bout du nez de Lucifer, dit Pere Jean à ſon neveu, ſa ſimarre

doublée de fer blanc, ſa couronne de buis, les Suiſſes de ſon palais, l'hiſtoire de Charlemagne, de Sixte-Quint, du Prélat Tongarini, &c. tout cela viendroit-il auſſi du fruit des lectures de l'Eſpagnol, ou de tes diſcours ſur ces matieres? — Que cela vienne d'où il pourra, répondit le Compere, ce n'en ſont pas moins des idées reproduites. Il exiſte certainement dans le cerveau de l'Eſpagnol, un certain nombre de fibres qui ont été mues par la vue d'une verrue, d'une ſimarre, d'une feuille de fer blanc, de quelque machine de buis, &c. Or, ſi tandis que ſon eſprit étoit occupé à contempler Lucifer, quelqu'impulſion inteſtine a ébranlé ces fibres, elles auront auſſi-tôt reproduit les idées auxquelles elles ſont appropriées; mais l'ame n'ayant alors aucun pouvoir de refléchir, ces idées ſe ſeront trouvées aſſorties d'une maniere vague & bizarre, ſe ſeront incorporées dans le rêve ſuivi de l'Eſpagnol, & en auront fait un chaînon, quoiqu'informe & défectueux.

Monſieur le Philoſophe, dit l'Allemand, eſt-ce que les ſonges des animaux s'operent par la même méchanique que ceux de l'homme? — Sans doute, répondit le Compere: puiſque les animaux ont

un cerveau composé de fibres sujettes aux impressions des objets, & susceptibles de mouvements, quoique moins variés, moins combinés que les nôtres. — Si les animaux nous ressemblent du côté de la tête, dit l'Allemand, il y a toute apparence qu'ils nous ressemblent aussi par ailleurs. — Ils nous ressemblent en tout, reprit le Compere, à la perfection près. Ils ont une ame douée de perceptions, de sentiment, de volonté, d'activité, de mémoire, d'imagination; s'ils étoient doués de la parole, ils généraliseroient leurs idées, ils seroient susceptibles de moralité. Mais l'échelle qui exprime le développement de leur ame, renferme moins de degrés que celle qui exprime le développement de la nôtre. Et leur imperfection sur cet article, vient sans doute de ce que leur cerveau manque de fibres représentatrices des signes d'institution, ou de ce que celles qui le composent ne sont point susceptibles de tous les mouvements, & des mêmes suites de mouvements, que les fibres du cerveau humain. Mais cette imperfection des animaux, à parler philosophiquement, ou considérée du côté du *tout* dont ils sont partie, n'est rien moins qu'une imperfection; il falloit qu'ils fussent *tels*,

pour occuper la place qui leur étoit deſtinée dans l'échelle des êtres. — C'eſt-à-dire, dit l'Allemand, que l'ame des animaux eſt une ame purement ſenſitive, & que la nôtre eſt d'une eſpece amphibie, qui ſe détermine tantôt par de ſimples ſenſations, tantôt par des notions (*a*) : que ces notions font de l'homme un être qu'on appelle moral, & une brute, lorſqu'il ne ſe détermine que par des ſenſations. La cauſe des dé-

---

(*a*) *Sed inter hominem & belluam hoc maximè intereſt, quod hæc tantum, quantum ſenſu movetur ad id ſolum, quod adeſt, quodque præſens, eſt ſe accommodat, paullulum admodum ſentiens præteritum, aut futurum. Homo autem, quod rationis eſt particeps, per quam conſequentia cernit, cauſas rerum videt, earumque progreſſus, & quaſi anteceſſiones non ignorat, ſimilitudines comparat, & rebus præſentibus adjungit, atque adnectit futuras.* CICER. de Offic. Lib. I. Cap. IV.

» La principale différence qu'il y a entre les » hommes & les bêtes, eſt que celles-ci n'a- » giſſent que par les impreſſions des ſens, & » qu'elles ne ſont touchées que du préſent, ſans » avoir que très-peu de ſentiment du paſſé ou » de l'avenir. Au-lieu que l'homme a l'avantage » de la raiſon, qui le rend capable de voir les » cauſes, les progrès, & les ſuites des choſes, » de comparer enſemble ce qui a quelque con- » formité, & de joindre l'avenir au préſent ».

terminations de ce dernier genre m'eſt paſſablement connue ; je deſirerois qu'il plût à votre philoſophie de m'inſtruire un peu ſur la cauſe des déterminations du premier. — Cette cauſe conſiſte, répondit le Compere, dans l'entendement, la volonté, la liberté, & les autres facultés de la principale partie de nous-mêmes, qu'on appelle *Ame raiſonnable ;* partie qui eſt déterminée au bien par le principe invariable de ſon eſſence, partie qui... — Je vous entends, interrompit l'Allemand ; lorſque nous agiſſons en conſéquence des ſimples déterminations de cette ame raiſonnable, nous faiſons le bien ; mais lorſque nos actions ſont l'effet des déterminations de la partie ſenſitive, nous faiſons le mal. — Je ne vous dis point cela, reprit le Compere. — Eh, que, diantre, dis-tu donc ? dit Pere Jean : tu nous parles-là d'une ame raiſonnable qui eſt déterminée au bien par ſa nature, &c. comme ſi l'ame ſenſitive ſeroit néceſſairement déterminée au mal par la ſienne : d'où viennent donc les maux qui affligent la partie du genre humain, qui prétend être la plus raiſonnable ? d'où viennent les perſécutions que nous avons eſſuyées ? tout cela tire-t-il ſon origine d'une ſubſtance qui eſt déterminée par

ſa nature à faire le bien ? l'orgueil, l'avarice, la haine, la vengeance, les trahiſons, les tyrannies, les cruautés réfléchies, ſeroient-ils les effets des déterminations de la partie ſenſitive ? ne doit-on point toutes ces belles choſes aux principales facultés de ton *Ame raiſonnable ?* de cet objet ſi digne d'admiration, qui diſtingue les hommes des animaux par l'intelligence, la réflexion, le raiſonnement, les connoiſſances, & ſur-tout par ce mot admirable de *Conſcience*, ou de *Moi*, dont on fait tant de bruit ? N'eſt-ce point en s'éloignant de la reſſemblance que l'homme a eue primitivement avec les animaux, qu'il devient *méchant*, *cruel*, & *féroce*, comme tu dis ?

Que l'on ne m'objecte pas que j'ai avancé mille fois dans ma vie qu'il n'y a ni bien ni mal moral ; que toutes nos actions ſont indifférentes, & que je le répete tous les jours : car j'entends cela dans l'état de nature, c'eſt-à-dire, dans la ſatisfaction indifférente de tous nos beſoins, dans l'appropriation des choſes néceſſaires à notre conſervation, dans la juſte défenſe de nous-mêmes. Je n'ai point entendu diſculper l'homme ſocial.

Si cette ſubſtance, qu'on appelle ame, étoit déterminée au bien par le principe

invariable de ſon eſſence, en tant que raiſonnable, d'où viendroient donc les maux qui réſultent de cette détermination? On me dira que c'eſt de l'influence que la partie ſenſitive a ſur elle : mais cette partie ſenſitive eſt l'ame des animaux, l'inſtrument de leurs déterminations, & il ne réſulte aucun mal de ces déterminations: pourquoi donc de l'influence réciproque de deux ſubſtances parfaites dans leur eſſence, & déterminées par leur principe à agir dans l'ordre, lorſqu'elles agiſſent ſeules, réſulte-t-il tant de maux? Ces maux viendroient-ils d'un troiſieme principe qui trouble l'ordre de cette union, de cette influence réciproque? Non : il en réſulteroit un effet mixte, qui ne ſeroit ni phyſique ni moral; & les actions de l'homme doué de connoiſſances, & vivant en ſociété, ſont néceſſairement l'une ou l'autre. Qu'as-tu à répondre à cela? — Rien, dit le Compere. — Parle hardiment, je te le permets. — Rien, vous dis-je. — Parle, je te l'ordonne. — Je n'ai rien à répondre là-deſſus. — Parle, ou je t'aſſomme. — Eh bien, puiſqu'il y va d'être aſſommé, je dirai naïvement que je n'entends goutte au galimathias que mon cher Oncle vient de débiter, & qu'il feroit bien de ne point raiſonner

ſur des matieres dont il n'a aucune connoiſſance. — Viens-çà que je t'embraſſe, dit Pere Jean : je reconnois par cette réponſe ſimple & naturelle, que tu es digne d'être mon Neveu : je préfere la franchiſe & l'ingénuité à tout l'or de l'Univers.

CHAPITRE VII.

Changement de matieres.

OR çà, continua Pere Jean, en attendant que j'aye paſſé encore quelque temps à l'école de mon Neveu, & que je ſois en état de raiſonner plus pertinemment ſur la nature de l'ame, & ſur la méchanique de ſes opérations, parlons d'autres choſes.

Un chacun dans ſa vie ne ſe détermine que par quelque motif : celui qui m'a déterminé à embraſſer la vie que je mene, fut le ſouverain mépris des fadaiſes du ſiecle, & l'amour de la liberté. Pour toi, dit-il en s'adreſſant au Juif, ce ſera ſans doute l'amour de ton profit ; car les gens de ton eſpece n'ont pas l'ame aſſez élevée pour ſecouer le joug de la bienſéance, de la religion & des loix, par

un motif auſſi noble, auſſi déſintéreſſé que le mien. — Il n'y a point de regle ſans exception, dit Abiud (*a*) : il eſt vrai que ma nation a paſſé de tout temps avec raiſon, & paſſera éternellement pour un peuple ſtupide, groſſier, ſuperſtitieux, ignorant, attaché opiniâtrement aux vétilles, aux minucies des uſages & cérémonies qu'il a reçues de ſes peres (*b*), de même qu'à ſon intérêt.

(*a*) C'eſt le nom de ce Juif.

(*b*) *Natura Gentem Hebræorum præter cæteros Orbis incolas, ingenio morosi, difficili, & ad infamiam usque pertinaci, finxit..... Moribus asperis & efferatis..... Gens superstitiosa, & omni pene litteraturâ destituta.*

Spencer de Legib. Hebræor. p. 62, S. 629.

» De tous les Habitants de la Terre, il n'y » en a point à qui la Nature ait donné un ca» ractere plus bourru, plus fantaſque, & qui » portât plus loin l'opiniâtreté... C'étoit un Peu» ple dont le naturel étoit auſſi féroce qu'intrai» table..... & qui ignorant tout ce qui s'ap» pelle Science, ſe livroit tout entier à la Su» perſtition.

Les Juifs (anciens) étoient un Peuple revêche, méchant, opiniâtre, en un mot, tel qu'il ſemble que Dieu ſe l'étoit choiſi pour la même raiſon que Socrate avoit choiſi Xantippe ; c'eſt-à-dire, ſeulement à cauſe de ſes diſpoſitions, qui étoient peut-être les plus mauvaiſes qui ſe pou-

Mais il y a des hommes parmi ce peuple, qui voyent auſſi clair que le révérend Pere Jean de Domfront : il n'eſt même point néceſſaire que Sa Révérence aille bien loin pour en trouver ; elle n'a qu'à ouvrir les yeux, & elle verra ſon très-humble Serviteur, qui ſe fait gloire d'être de ce nombre-là.

Pour vous faire voir comment je ſuis parvenu à voir la lumiere, comme diſent les Francs-Maçons, il eſt à propos que je diſe un mot de mon éducation.

Lorſque je fus en âge, l'on eut grand ſoin de me faire apprendre les ſix cents treize préceptes de la loi écrite (*a*). Quand je fus un peu plus âgé, je trouvai étrange qu'il fût fait mention dans ces préceptes

---

voient trouver dans tout le genre humain ; & cela dans la vue d'exercer, & de faire connoître à tout le monde ſon extrême patience. *V. le Docteur* SOUT, *Serm. Tom. I. pag.* 539. *Voyez encore le Doct.* BURNET, *Arch. Phil. p.* 332.

Ceux qui connoiſſent les Juifs d'aujourd'hui, ſavent qu'ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres.

(*a*) Ces 613 préceptes ſe trouvent répandus dans les Livres de Moïſe. Maimonides les raſſembla dans le 12e. ſiecle ; & Leuſden les inſéra en Hébreu & en Latin dans la premiere édition de ſon *Philologus Hebræus*, faite en 1656.

de tant de cérémonies, de souillures, de purifications, d'oblations ridicules, & sur-tout de sacrifices pour le flux des femmes (*a*) & pour la gonorrhée (*b*): Qu'il fût ordonné aux Juifs de racheter les premiers nés des hommes (*c*) & des ânes, sous peine à ces derniers d'avoir la tête cassée (*d*).

D'exterminer jusqu'au dernier rejetton de la race des sept peuples (*e*).

D'être les plus intolérants, les plus vindicatifs, & les plus cruels de tous les hommes (*f*).

Qu'il fût défendu de manger de plusieurs animaux mangeables (*g*).

De manger du raisin sec (*h*).

De labourer la terre avec des animaux de diverses especes (*i*); & de plusieurs

---

(*a*) Lev. 15. 21.

(*b*) ibid. 15. 13.

(*c*) Nomb. 18. 15.

(*d*) Exod. 13. 13.

(*e*) Deuteron. 7. 2. —— 13. 16. — 20. 17. 25. 19, &c.

(*f*) Exod. 23. 33.

(*g*) Levit. 11. 4.

(*h*) Nomb. 9. 3.

(*i*) Levit. 19. 19.

autres choſes, où il n'y a point de ſens commun.

Quand je fus un homme fait, j'examinai les opinions, coutumes & uſages de ma chere Nation, & je trouvai abſurde de croire que Dieu eût doué les coqs de raiſon.

Qu'il faille chauſſer le pied droit avant le gauche.

Que c'eſt une profanation énorme, de marcher ſur les rognures de ſes ongles.

Que celui qui tue une oye dans le mois de Janvier, doit mourir.

Que la veille des expiations l'on doive tuer un coq, ou un ſinge.

Que ſi les femmes n'allument point leurs lampes avant l'ouverture du Sabath, elles meurent en couche.

Que l'on ſoit obligé d'ouvrir les œufs par le bout pointu.

Que l'on doive jetter de la terre par-deſſus ſa tête, en revenant d'un enterrement.

Que le germe de la réſurrection ſe tient dans l'épine du dos, &c. (*a*).

(*a*) Ceux qui voudront en ſavoir davantage ſur cette matiere, pourront conſulter BUXTORF, *Sinagog.* &c. LEUSDEN, *Philologus Hebræo-mixt.*

L'examen de toutes ces choſes me révolta, & peut s'en fallut que je ne devinſſe Philoſophe dès ce moment-là. Mais je n'oſai franchir le pas ; le préjugé ſur la néceſſité d'être Juif, ou d'être damné, me retint.

Je fus conter mon embarras à un Rabbin, qui demeuroit dans notre voiſinage, & qui avoit la réputation de vivre comme un Saint. Je priai cet homme d'éclairer mes doutes, de lever mes ſcrupules, & de me donner des inſtructions raiſonnables. Ce Rabbin loua mon zele, ſe prêta avec plaiſir à ma réquiſition, & commença par m'inculquer une forte averſion pour nos freres les Caraïtes (*a*), & autres qui n'ajoutent aucune foi au Talmud (*b*) : puis il m'apprit qu'il y avoit autant de différence entre le Talmud & l'Ecriture-Sainte, qu'entre le vin & l'eau.

Que Dieu étudioit trois heures par

& les autres principaux Auteurs qui ont traité des Rits, Cérémonies, Uſages, & Opinions des Juifs, & ſur-tout le Talmud.

(*a*) Les Caraïtes ſont une eſpece de Juifs, qui ſe piquent de ne ſuivre que la Loi écrite.

(*b*) Le Talmud eſt le Recueil des Traditions ſur les Loix Orales de Moiſe, & des Commentaires des Rabbins ſur ces Traditions.

jour dans la Loi, & neuf dans le Talmud (*a*).

Que Dieu ayant diminué la Lune, qui avoit été vingt-un ans égale au Soleil, crut avoir péché, & ordonna que l'on offrît un sacrifice propitiatoire pour lui (*b*).

Que Dieu danſa aux noces d'Eve (*c*).

Que l'Ange Gabriel avoit jetté les fondements de la Ville de Rome.

Qu'une bouchée de pain priſe le matin avec un verre de vin, guériſſoit le fiel de ſoixante-trois maladies

Qu'un homme qui avoit bien déjeûné, pouvoit courir d'une telle vîteſſe, que ſoixante Coureurs étoient incapables de le ſuivre.

Que le Prophete Elie ſe trouve dans tous les feſtins.

Qu'il ne faut jetter ni os ni arrête par terre, ni poſer ſon couteau ſur le dos, de crainte que les Anges ne ſe bleſſent.

Que celui qui ſecoue la moëlle des os ſur ſon aſſiette, fait venir le Diable.

Ce Rabbin m'enſeigna en outre que Dieu

(*a*) *Tract. de Sabath. in Talmude.*
(*b*) *Vide Talmud.*
(*c*) *Ibid.*

Dieu avoit châtré le Leviathan ; qu'il en avoit tué la femelle, & qu'il l'avoit salée pour la venue du Messie, qu'il en avoit agi de même à l'égard du Taureau, qui mangeoit journellement l'herbe de mille montagnes (*a*)

Que l'Oiseau בר יוכנה Bar Juchne ayant un jour laissé tomber un œuf de son nid, cet œuf écrasa trois cents cedres par sa chûte ; qu'étant cassé, il inonda soixante Villages, & que cet oiseau étoit réservé pour être tué à la venue du Messie (*b*).

Il n'oublia point non plus de m'instruire qu'il y avoit jadis une Grenouille aussi grosse qu'un bourg ; que cette Grenouille avoit avalé un Serpent d'une grandeur immense ; mais qu'il vint un Gorbeau, qui dévora la Grenouille aussi facilement qu'un Renard croque une Poule (*c*).

Qu'un Lion étant à plus de deux cents lieues de la Ville de Rome, se mit à rugir d'une si terrible force, que les femmes Romaines qui étoient enceintes avorte-

(*a*) Talmud. *in Baba Batra. Cap. V. fol.* 74.
(*b*) Ibid. *in Bechoroth. p.* 57.
(*c*) Talmud, *in Baba Batra. Cap. V. p.* 73.

rent toutes ; & que ce Lion étant approché environ de cinquante lieues de cette Ville, & ayant rugi de même, toutes les dents tomberent aux hommes, & l'Empereur faillit de se tuer en culbutant de son siege (*a*) : ce qui faisoit que ce Lion, ainti que le Corbeau susdit, étoit réservé pour être fricassé à la venue du Messie, &c.

Mon vénérable Directeur sacrifioit une heure tous les matins à me régaler de pareilles bourdes, qu'il assuroit être autant d'articles de Foi nécessaires au salut. Un jour il m'en débita une si fraîche, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire : le Saint Homme se fâcha, & me dit que j'étois un impie ; pour moi, je lui répondis qu'il étoit un vieux fou, & je sortis de chez lui.

Le lendemain de cette aventure, il se tint un conseil de Rabbins, pour me juger sur le blasphême que j'avois proféré en appellant leur confrere, vieux fou : pour comble de disgrace, deux femmes allerent se plaindre aux mêmes Rabbins, que j'avois tué une poule qui couvoit. En conséquence de ces deux crimes énor-

(*a*) Ibid. in *Cholim. Cap.* III. *p.* 59.

mes, il fut décidé que pour le second cas (*a*) l'on prendroit un fouet composé de deux courroies de peau de bœuf, & d'une courroie de peau d'âne, (*b*) & que l'on m'en appliqueroit trente-neuf coups sur les épaules (*c*), tandis qu'on réciteroit par trois fois le Verſ. 38 du Pſ. 78 (*d*). Ce qui fut exécuté le même jour. Mais comme je vins à foirer pendant

---

(*a*) Ce cas eſt contre le cent quarante-huitieme Précepte de la Loi affirmative, lequel ſe trouve au *Chap. XXII. 7 du Deuter.* Celui qui le commet, encourt la peine du fouet. Voyez la *Miſna*, *in Maccoth. Cap. III.*

(*b*) La raiſon pour laquelle les Juifs compoſent leurs fouets de courroies de peaux de bœuf & de peau d'âne, eſt fondée ſur ce paſſage de l'Ecriture : *Le Bœuf connoît ſon Maître, & l'Ane l'étable de ſon Maître ; mais* Iſraël *ne le connoît point.* ISAÏE. Chap. I. 3.

(*c*) Le nombre des coups de fouet qu'un patient doit recevoir, eſt fixé dans le Deuter. *Chap. XXV.* 2, 3. Il eſt parlé de 40. coups dans ce paſſage ; mais les Juifs n'en donnent que 39, pour faire voir leur indulgence envers le coupable. Voyez la *Miſna*, *in Maccoth. Cap. III.* §. 10.

(*d*) A chaque mot, l'on frappe un coup ; & comme ce Verſet contient 13 mots en Hébreu, le nombre des coups ſe trouve complet au bout de ſa troiſieme récitation.

l'exécution, je ne reçus que vingt-deux coups, & je fus absous du reste, ainsi qu'il est ordonné au Chap. II, § 11 & 14 du Maccoth (*a*).

Quant au premier cas, il fut décidé que j'avois encouru l'excommunication majeure : c'est pourquoi je fus mené le lendemain à la Synagogue, où, après mille cérémonies qui m'auroient encore fait rire si l'envie ne m'en eût passé la veille, un vénérable Rabbin à barbe blanche se mit à rouler les yeux, & à faire des contorsions épouvantables ; après quoi il prononça d'une gravité digne du Doge de Gênes, les paroles suivantes.

DE PAR LE SEIGNEUR DES SEIGNEURS,

» Que l'impie Abiud, ici présent, soit » l'anathême de Ploni, l'anathême des » Cieux & des Enfers, l'anathême des

(*a*) Il est dit dans ce Chapitre, qu'un homme qui foire, ou une femme qui pisse, pendant qu'on les fouette, doit être absous du reste de la punition. *Sons, si conspurcet se fimo, aut obscœno liquore, liber est à cæteris plagis ; scil. si Mas fimo & fœmella lotio se conspurcent.* LEUSD. Philoleg. Heb. Mixt. Diss. XLIX. p. 337.

» Séraphins & des Ophannins, l'ana-
» thême des grands & des petits dans
» tout Iſraël. Que ſon étoile ſe couvre
» de ténebres : qu'il ſoit accablé de plaies,
» de maladies horribles, & qu'il de-
» vienne auſſi lépreux que Giezi ; que
» ſon or, ſon argent, ſa femme, ſoient
» donnés à d'autres ; que ſes enfants
» ſoient expoſés aux portes de ſes enne-
» mis, & que ceux-ci ſe réjouiſſent de
» ſon déſaſtre ; que ſa maiſon devienne
» la retraite des Dragons ; que la co-
» lere du Seigneur le tue ; qu'il ſe-pende
» comme Architophel ; que ſon ame ſai-
» ſie d'horreur abandonne ſon corps ;
» que ſon cadavre ſerve de pâture aux
» ſerpents & aux bêtes féroces ; que la
» terre l'engloutiſſe comme Coré & ſes
» compagnons ; que ſon nom ſoit en
» exécration à toute la poſtérité ; & que
» tout ce qui peut reſter de lui, ſoit
» anéanti à jamais (*a*).

(*a*) La Formule d'Excommunication qu'Abiud vient de rapporter, eſt bien la même, quant au fond, que celle du ſecond genre qui ſe trouve dans le Talmud. Mais l'ordre des imprécations y eſt tout-à-fait différent. Ceux qui n'entendent point l'Hébreu, peuvent la voir dans le *Lex. Talmud. Buxt. p.* 828. comme il s'enſuit.

Après ce compliment, le peuple se mit à crier : *Heu ! Anathama maranatha, phici, macabatulé cathren, hou ! hou ! hou !* Ce cri me causa une telle frayeur, que m'étant échappé de la Synagogue, je me mis à courir à toutes jambes ; tous les chiens de la Ville se mirent à mes trousses, & je ne m'arrêtai qu'à plus de quinze milles de Damas, où cette aventure arriva.

Comme le soir approchoit, & que

Ex sententiâ Domini Dominorum, sit in anathemate Ploni, in urbeque domo judicii, Superorum scil. & inferorum, in anathemate item Sanctorum excelsorum, in anathemate Seraphim & Ophanim, in anathemate denique totius Ecclesiæ maximorum & minimorum. Sint super ipsum plagæ magnæ & fideles, morbi magni & horribiles. Domus ejus sit habitaculum Draconum ; caliginosum sint Soles ejus in nubilum : sit in indignationem, iram & excandescentiam : cadaver ejus objiciatur feris & serpentibus : tabentur super ipso hostes & adversarii : argentum & aurum ipsius detur aliis : & omnes filii ejus ad ostium inimicorum ipsius sint expositi..... Absorbeatur sicut Korah & cœtus ejus : cum terrore & tremore egrediatur anima ejus : increpatio Domini occidat eum : stranguletur ut Architophel : sicut lepra Gechasi sit lepra ipsius : neque ulla sit resurrectio ruinæ ejus : in sepulturâ Israelis non sit sepultura ejus : Alienis detur uxor ejus. In hoc anathemate sit N. N., & hæc est hæreditas ipsius, &c.

j'étois extraordinairement fatigué, je fus demander le gîte à un vieux Muſulman, qui me reçut le plus affectueuſement du monde, & auquel je contai ce qui venoit de m'arriver. L'article de la fuſtigation le toucha ; mais celui de l'excommunication faillit de le faire mourir de peur : il crut que j'avois amené plus de quinze légions de diables dans ſa maiſon. Bref, il alloit me chaſſer, lorſqu'un Dervis arriva, qui raſſura le vieillard en lui diſant qu'il le déferoit de ces Diables. Pour cet effet, il me fit mettre les deux pieds dans une terrine pleine d'eau ; il marmota quelques mots entre ſes dents, puis il ſe mit à hurler & à faire des grimaces cent fois plus épouvantables que celles que le Rabbin avoit faites le matin : ce qui dura environ une heure. La furie du Dervis étant appaiſée, il me donna une petite piece de cuivre chargée de caracteres, qui avoient la vertu de tenir les diables éloignés à plus de trente milles ; il jetta de la bouze de vache & du poil de chameau dans le feu ; il dit au vieillard qu'il pouvoit ſe tranquilliſer ; & finit par me demander un ſequin pour ſes peines.

Le Dervis ayant reçu ſon ſequin, il partit. Le vieillard ſatisfait me donna bien

à souper ; je me couchai ; & le lendemain je pris la route de Smyrne.

Etant arrivé à Smyrne, je trouvai un Juif qui dogmatisoit en cachette, & qui tâchoit de renouveller le Sadducéenisme.

Tout le monde sait que les Sadducéens rejettoient les Prophetes (*a*) & les traditions ; qu'ils ne s'attachoient purement qu'à la lettre des livres de Moïse ; & que ne trouvant rien dans aucun de

---

(*a*) Plusieurs prétendent que les Sadducéens rejettoient les Prophetes, parce que venant à J. C. pour le sonder sur ce qu'il pensoit touchant la résurrection des morts, le Sauveur choisit préférablement un passage du Pentateuque pour leur prouver cette résurrection. *V. Math. II.* 23. — Saint Jerôme dit dans un endroit de ses Ouvrages, *Sadducæi quinque tantum libros* Moïsis *recipiebant, Prophetarum vaticinia respuentes.* — Gorionides, *Cap.* 29, confirme la même chose : *Sadducæi*, dit-il, *dicunt ne credamus neque audiamus ullam traditionem, aut ullam expositionem, nisi solam legem Moſis.* — Mais Drusius, Lib. III, Cap. IX, ainsi que plusieurs autres Savants, soutient qu'il n'y avoit que les Sadducéens qui demeuroient parmi les Samaritains, qui rejettassent les Prophetes, & que ceux qui demeuroient en Judée, regardoient les Livres prophétiques pour avoir été inspirés de même que ceux de Moïse.

ces Livres qui leur apprit que l'ame fût immortelle, ils regardoient cette substance, ainsi que les Epicuriens, comme une propriété de l'organisation du corps.

Quoique ce dernier sentiment me plût infiniment, je ne voulois point l'adopter sans connoissance de cause; c'est pourquoi je fus trouver ce Juif, & lui dis qu'il étoit bien vrai que le Pentateuque ne faisoit aucune mention de l'immortalité de l'ame; mais que ce Livre ne parloit aussi nulle part de sa mortalité: que par conséquent l'on ne pouvoit se servir de son autorité pour affirmer le pour ou le contre de cette question. J'ajoutai qu'il feroit de moi un prosélite, s'il pouvoit me donner des raisons qui prouvassent suffisamment son opinion. Ce Juif me répondit qu'il étoit fort occupé ce jour-là, & qu'il me satisferoit une autre fois.

En attendant, je fus trouver un autre Juif qui écrivoit contre le Sadducéen, & lui demandai s'il avoit de bonnes raisons à opposer à son adversaire? — J'en ai de très-bonnes, me répondit-il; je veux prouver à toute la terre qu'il est un coquin & un scélérat. — Mais, mon ami, ce que vous alléguez-là ne sont que des sottises, & non des raisons: un hom-

me peut fort bien être un coquin, un ſcélérat, & avancer une propoſition fondée & véritable. — Serois-tu auſſi Sadducéen, toi, qui fais le raiſonneur ?... Bon : voici de nouvelles matieres à mettre dans mon Livre. Je prouverai qu'il a envoyé des eſpions chez moi pour.... Ah, mon cher frere ! ſi vous avez le malheur d'être l'un de ſes diſciples, ouvrez les yeux, rentrez dans le chemin de la foi, ou vous allez vous perdre comme Caïn. — Je ne ſuis le diſciple de perſonne; je ſerai celui de la vérité, auſſitôt que je trouverai quelqu'un aſſez habile pour me la montrer. Mais il me faut des raiſons, & juſqu'à préſent vous ne m'en avez donné aucune. — Tu ne ſais donc pas que Caïn eſt l'auteur de l'opinion damnable des Sadducéens ſur la nature de l'ame ? — Non. — Tu n'as donc jamais lu le *Targum* de Jéruſalem ? — Non. — Hé bien, lis-y : tu y trouveras que Caïn tuant Abel, proféra ces paroles exécrables : *Il n'y a ni Juge ni jugement après cette vie. Il n'y a aucune récompenſe pour les bons, ni aucune punition pour les méchants* (*a*). — Ce conte-là, dis-

(*a*) אמרי וליה דין וליה עלם אוחרן ולא

je à mon idiot de Juif, ne prouve encore rien ; parce que ſi Caïn a eu tort de tuer ſon frere, il ne s'enſuit pas qu'il ait débité un menſonge en le tuant. D'ailleurs, comme ce conte eſt rapporté dans le *Targum* & non dans le *Pentateuque*, & que, ſelon votre adverſaire, il n'y a que ce dernier Livre qui ſoit digne de foi, il dira que c'eſt une invention humaine, ſur laquelle il n'y a aucun fondement à faire. La queſtion ſe réduit donc à ſavoir ſi l'immortalité de l'ame eſt affirmée ou niée dans les Livres de Moïſe : or, elle n'eſt ni l'un ni l'autre ; car le paſſage de l'Exode (*a*), qu'on allegue ordinairement, n'y a aucun rapport direct : donc il faut des raiſons puiſées dans la ſaine philoſophie, pour combattre l'opinion des Sadducéens ; mais vous n'êtes pas Philoſophe. Adieu.

Le lendemain je fus retrouver le Sad-

ולא לאהפרץ מן רשיפיאענגי קין ואמר להבל למהן אגר טב לעריקיא. *Sic reſpondit Cain, dixit Habeli fratri ſuo : non eſt Judicium, neque Judex, neque ſæculum aliud, neque merces bona juſtis, vel ultio impiis.* TARG. Geneſ. IV. 8.

(*a*) Je ſuis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, & le Dieu de Jacob. *Exod. III.* 6.

ducéen. Je lui rapportai la conversation que j'avois eue avec celui qui se disposoit à le combattre ; & lui dis que s'il n'avoit point de meilleures raisons pour nier une chose, que son antagoniste n'en avoit pour la prouver, qu'ils feroient bien l'un & l'autre de se taire. Il m'avoua franchement que non, & que c'étoit justement parce qu'il n'avoit aucune preuve certaine de la mortalité de l'ame, ni son adversaire de son immortalité, qu'il s'étoit mis à dogmatiser sur ce point. — C'est donc, lui dis-je, par envie de vous singulariser, que vous dogmatisez ? — Sans doute, me répondit-il : cela m'amuse & me divertit ; si je me fais des ennemis, je m'acquiers des admirateurs ; l'une des choses efface l'autre, & la satisfaction de faire parler de moi, est de reste. — Voici, répliquai-je, la premiere fois de ma vie que je trouve la sincérité jointe à l'ignorance. Vous n'êtes cependant point l'homme que je cherche, car je veux de la sincérité & du savoir.

En sortant de chez le Sadducéen, je rencontrai un de mes compatriotes qui avoit le nom d'être un peu incrédule. Cet homme s'appercevant que j'étois inquiet, rêveur & mélancolique, me de-

manda ce qui me tourmentoit ? Je lui dis que c'étoit la vérité, que je ne pouvois trouver. — Tu trouverois plutôt la pierre philoſophale, reprit-il : penſes-tu que ſi tant de milliers d'hommes ont couru en vain, & courent encore de même après elle, il te ſoit réſervé de la découvrir ? crois-moi, vis tranquille, & ne t'inquiete pas ſi la vérité exiſte ou ſi elle eſt *trouvable* : ſa découverte ne te rendroit ni plus parfait ni plus heureux. As-tu beſoin de connoître ſi une choſe, purement indifférente à ton égard, eſt ou n'eſt pas, pour jouir des plaiſirs de la vie ? La nature te tend les bras ; tu es jeune ; tu es environné d'un océan de plaiſirs de toute eſpece : noyes-y tes ſoins, ton inquiétude, & ta vaine curioſité.

Au reſte, je ſuppoſe que tu la trouves, cette vérité que tu cherches tant : ceux qui ont intérêt qu'on ne la découvre jamais, te tourmenteront ; ceux qui ſe ſoucient fort peu qu'on la trouve ou qu'on ne la trouve pas, mais qui ont des raiſons pour qu'on ne la divulgue pas, te perſécuteront ; ceux qui ont embraſſé un vain fantôme pour elle, & qui croyent la tenir, te lapideront. Je le répete donc, la recherche du vrai eſt inu-

tile, ſa découverte eſt nuiſible, peut-être impoſſible; la vie eſt faite pour jouir, jouiſſons-en, & ſoucions-nous du reſte. — Mais Moïſe & les Prophetes n'ont-ils point été.... — Moïſe étoit Moïſe, & les Prophetes étoient des Prophetes (*a*).

(*a*) Mais non des Prophetes affamés, tels que ces Viſionnaires de la Légende, dont les jeûnes, les veilles, les méditations continuelles leur échauffoient tellement la tête, qu'ils liſoient dans le paſſé, le préſent & l'avenir, & qui, par-deſſus le marché, voyoient encore de temps en temps Dieu, les Anges, les Saints, les Démons, & tous les eſprits qui exiſtent dans l'Univers. Ecoutons raiſonner un Savant Anglois ſur la maniere dont les anciens Prophetes acquéroient le don de Prophétie.

In Judæorum ſacrificiis incipiebant hymni & choreæ in laudem numinis, propterea, ut videtur, quòd poſt hilaritatem illam quam è vini hauſtu conceperant, aptiores viderentur ſacro illi enthouſiaſmo percipiendo quo ſacra illa eſſent peragenda. Multis hæc probari poterant, ni vidiſſem orationem potius eſſe contrahendam. Et verò corporeis id genus auxiliis Judæos uſos eſſe conſtat ad concipiendum ſpiritum propheticum : ſic muſicam adhibuit Eliſæus, cibum filii Eſavi, & vinum ſenior Iſaacus. DODWELL, de jure Laic. p. 359.

L'on voit par ce paſſage, que deux cauſes différentes peuvent produire le même effet. Les Prophetes de la nouvelle Loi ne prophétiſent qu'à jeun, qu'à l'aide des veilles, des méditations, d'une

Si tu aimes à lire, ouvre l'hiſtoire de tous les peuples de la terre, & tu verras de quoi l'ambition & la ruſe, l'imagination & l'enthouſiaſme ſont capables. Sais-tu le François? — Oui. — Ecoute les vers que je vais réciter, & fais-en ton profit.

Quand je cherche & que j'enviſage
Les preuves d'une Déité,
J'en connois l'excellence & la ſolidité;
J'adore en frémiſſant cette Divinité,
Dont mon eſprit ſe forme une ſi belle image:
Mais quand j'en cherche davantage,
Je ne trouve qu'obſcurité;
La vérité cachée en un épais nuage,
A mon eſprit confus n'offre plus de clarté;
Rien ne fixe mon doute & ma perplexité.
En vain de tout côté je cherche quelque uſage,
Qui du bon ſens ne ſoit point écarté.
De mille préjugés chaque Peuple entêté
Me tient un différent langage,
Où la raiſon prudente & ſage

---

contention d'eſprit qui leur échauffe le ſang : Ceux de l'ancienne n'acquéroient l'eſprit prophétique que par les chants, la danſe, le vin, la bonne chere, & qu'au ſon des inſtruments.

Ne voit qu'incertitude & qu'ambiguité.
Le Vulgaire, en aveugle, à l'erreur s'abandonne;
Et la plus froide fiction,
Marquée au coin sacré de la Religion,
Des sots admirateurs dont la terre foisonne,
Frappe l'imagination.
Chrétiens ou Siamois, tout le monde raisonne;
L'un veut blanc, l'autre noir, & ne s'accordant point,
Chacun des deux me dit: *ma créance est la bonne.*
Qui croirai-je, du Talapoin,
Ou bien du Docteur de Sorbonne?
Aucun. Mais je demande un juge sur ce point,
Qui soit droit & sincere, & n'épouse personne.
Ce sera le bon sens, qui leur dit en deux mots:
» *Vous êtes tous les deux bien fourbes, ou bien sots.*
» *L'esprit humain veut des preuves plus claires*
» *Que les Lieux communs d'un Curé.*
» *Ce fatras obscur de mysteres,*
» *Qu'on débite au peuple effaré;*
» *Avecque le bon sens n'est pas bien mesuré;*
» *La raison n'y peut rien connoître:*
» *Et quand on les croit, il faut être*
» *Bien aveugle, ou bien délaré.*

Ma foi, ceci est bien vrai! m'écriai-je. — Ecoutes-donc, me dit le Saddu-

céen, le plus beau eſt encore à venir.

Les hommes vains & fanatiques
Reçoivent ſans difficulté
Les fables les plus chimériques :
Un petit mot d'*éternité*
Les rend bénins & pacifiques ;
Et l'on réduit ainſi le peuple hébété
A baiſer les liens dont il eſt garrotté.
Ces viſions mélancoliques
Des Peuples arrogants ſoumettent la fierté,
Et produiſent en eux cette docilité
Qui dans les ſages Républiques
Entretient la tranquillité.

Zoroaſtre jadis par ſemblables pratiques
Sut fixer des Perſans l'eſprit inquiété,
Et ſurprit leur crédulité
En rangeant ſes Loix politiques
Sous l'étendard de la Divinité.
Il feignit d'avoir eu dans un antre écarté
Des viſions béatifiques :
Il fit entendre à ces hommes ruſtiques,
Que Dieu dans ſon éclat & dans ſa majeſté,
A ſes yeux éblouis s'étoit manifeſté ;
Il leur montra des écrits authentiques
Qui contenoient ſa volonté :
Il appuya par des tons pathétiques,

Un conte ſi bien inventé.
Tout le Monde fut enchanté
De ces fadaiſes magnifiques :
Ce menſonge ſubtil, paſſant pour vérité,
De ce Légiſlateur fonda l'autorité,
Et donna cours aux créances publiques
Dont le Peuple fut infecté.

Et qui a fait ces vers ? dis-je à mon homme. — C'eſt un Auteur François. — Cet Auteur a terriblement de l'eſprit : ſi je croyois le trouver, je partirois tout-à-l'heure pour la France ; je me mettrois ſous ſa conduite, & je n'en ſortirois pas que je n'en ſuſſe autant que lui. — Tu es bien téméraire ? n'importe : ſi tu es curieux d'apprendre, tu peux partir : ſi tu ne trouves pas l'Auteur de ces vers, tu en trouveras mille autres qui le valent bien, & qui ſe feront un plaiſir de t'inſtruire. — Si cela eſt, mon départ eſt réſolu. Adieu.

Dès le moment j'écrivis à un ami que j'avois à Damas ; je le priai de vendre tous mes effets, & de m'en faire tenir le montant. Lorſque j'eus reçu mon argent, je m'embarquai pour la France ; j'y fis mon cours de philoſophie, & je ne gardai de Juif que la barbe : & ſi je n'ai

point découvert la vérité, j'en ai du moins approché de bien près. Enfin, au bout de quatre ans, mes affaires me rappellerent à Smyrne, où j'eus l'honneur de connoître le révérendiſſime Pere Jean; quelques années après, j'eus la ſatisfaction de le rencontrer à Pétersbourg; & les circonſtances que vous ſavez tous, me procurerent le bonheur de vivre aujourd'hui avec lui.

Oh! oh! dit Pere Jean au Juif, je ne te croyois pas ſi reſpectable. Ma foi, je t'en fais mon compliment. La Philoſophie pratique t'avoit mérité mon amitié, la théorique t'acquiert aujourd'hui mon eſtime. Touche-là: & conte que ſi la ſincérité étoit bannie de la terre, elle ſe trouveroit réfugiée dans le cœur de Pere Jean.

Comme il étoit fort tard lorſque le Juif eut fini de parler, ceux qui avoient appétit ſouperent, & les autres ſe coucherent.

CHAPITRE VIII.

Diego revient de ſa léthargie, & ne ſe reſſouvient aucunement de ſon voyage en l'autre monde. Le beau temps étant arrivé, nous partons de l'endroit où l'hyver nous avoit contraints de ſéjourner.

LE lendemain matin, l'Eſpagnol revint de ſa léthargie, mais il ne ſe reſſouvenoit point d'un ſeul mot de tout ce qu'il nous avoit conté la veille (*a*) : ce qui donna lieu au Compere de diſſerter amplement ſur les cauſes phyſiques de l'oubli des choſes, qui ſe paſſent dans notre imagination pendant les rêves & les délires.

Lorſque la diſſertation du Compere fut finie, l'Anglois eut la complaiſance de nous régaler à ſon tour de ſon hiſtoire. Le jour ſuivant, l'Allemand & le Suédois firent la même choſe : & ces hiſtoires fi-

(*a*) Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que malgré quelques propos que nous lui tinmes par la ſuite ſur cet article, quelques queſtions que nous lui fîmes, il ne s'en reſſouvint point davantage.

rent naître cent petites obſervations, qui donnèrent lieu à quelques queſtions curieuſes & intéreſſantes, dont la diſcuſſion occupa la ſociété philoſophique pendant les trois mois que nous reſtâmes encore dans cet endroit. Mais comme ces hiſtoires, ces obſervations, ces queſtions, ſont trop longues à rapporter ici, je les réſerve pour un autre ouvrage. En attendant, je paſſe à notre départ.

Le Lecteur ſe ſouviendra que la tentative que nous avions faite avant l'hyver pour gagner Samarcande par la Tartarie Orientale, avoit été infructueuſe (*a*). C'eſt pourquoi, lorſque le beau temps fut venu, le Compere réſolut de diriger notre route au Sud-Eſt.

Après avoir marché environ quarante-cinq jours à travers des montagnes & des forêts immenſes, abondantes en toutes ſortes d'animaux, le pays devint moins fertile. Le Compere nous ayant avertis que nous allions entrer dans le déſert de Samoio, nous ſongeâmes à l'avenir : nous fîmes une chaſſe qui nous procura environ ſix cents livres de viande que nous fîmes ſécher à la fumée : après quoi nous

(*a*) *Voyez p.* 11 *de ce Volume.*

entrâmes dans le déſert, eſpérant d'y trouver quelques ſecours, qui, joints à notre viande, nous mettroient en état de le traverſer ſans craindre la faim.

Au bout de quelques jours de marche, nous ne rencontrâmes plus d'arbres ni de montagnes : la terre n'étoit plus qu'un ſable rougeâtre, couvert de mouſſe ſeche, & de quelques plantes de jonc-marin, différent de celui qui croît en Europe : l'on n'y voyoit ni rivieres, ni ruiſſeaux ; toute l'eau qu'on pouvoit trouver, étoit une eau croupiſſante & verdâtre, contenue dans des étangs ſans poiſſons : quant aux animaux, ce déſert n'étoit peuplé que d'une eſpece de belettes que nous rencontrions aſſez rarement ; encore, falloit-il être bien ſubtil pour en approcher d'aſſez près pour les tirer.

A meſure que nous avancions, le déſert devenoit plus ſablonneux, plus ſec, plus ſtérile, & les belettes plus rares. Quelques jours après, le ſoleil ne parut plus ; nous nous trouvâmes déſorientés : ce qui nous fit réſoudre de ſéjourner, en attendant qu'il reparût de nouveau ; mais au bout de dix jours d'attente, il n'y avoit pas plus d'apparence qu'il ſe montrât que le premier inſtant de ſa diſparition. Comme nos proviſions diminuoient, &

que les belettes étoient devenues d'une rareté extrême, le Compere ſe détermina à nous conduire au haſard, eſpérant que nous rencontrerions quelque contrée plus fertile.

Ayant marché pendant trois ſemaines, le ſoleil ne paroiſſoit point encore; & nos vivres tiroient à leur fin. Nous nous vîmes réduits à deux livres de viande par jour entre nous huit; puis à une livre; ſi bien qu'à la fin nous nous trouvâmes exténués de faim & de fatigue. Le Compere avoit beau prêcher, ventre affamé n'a point d'oreilles; Pere Jean avoit beau nous encourager par ſa conſtance & par ſa fermeté, rien n'y faiſoit, le courage & la philoſophie étoient à bout; Diego avoit beau promettre d'aller à S. Jacques, & de porter un cierge à *noſtra Signora del Pillar*, le Saint & la *Signora* étoient ſourds.

Enfin, nous n'avions plus de vivres, nous ne ſavions de quel côté tourner, la mort s'offroit de toutes parts, lorſque tout-à-coup nous apperçumes un horiſon bordé d'arbres. Cette découverte nous rendit la vie: nous nous remîmes en marche, nous doublâmes le pas, nous arrivâmes, nous entrâmes dans une forêt de ſapins aſſez éloignés les uns des autres:

mais rien ne nous indiqua que cet endroit fût plus abondant en vivres que celui que nous venions de quitter.

Pour le coup, l'eſpoir & les forces nous abandonnerent tout-à-fait, nous ne pûmes aller plus loin. Le ſeul Pere Jean tenoit bon : ſes forces n'étoient point encore affoiblies, ſon courage naturel étoit au-deſſus de la fortune la plus cruelle, du ſort le plus affreux ; ſi quelque choſe pouvoit le toucher en ce moment, c'étoit l'état déplorable où il nous voyoit réduits.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence de nous tirer de cet état, le révérend Pere prit un fuſil, de la poudre & des balles ; il nous dit qu'il alloit faire un dernier effort pour nous conſerver la vie, & nous laiſſa. Le ſoir étant venu, & voyant qu'il n'arrivoit point, nous nous trouvâmes plus déſeſpérés, plus accablés que jamais. Le Compere, à l'imitation de Séneque, vouloit mourir en moraliſant, mais perſonne ne l'écoutoit plus ; Diego même ne prioit plus : notre extrême foibleſſe nous avoit mis dans un état d'inſenſibilité, où la mort alloit terminer nos jours & nos malheurs, ſans nous en appercevoir. Bref, le plus robuſte d'entre nous n'avoit peut-être plus ſix

heures

heures à vivre, lorſque Pere Jean arriva.

Le bruit qu'il fit à ſon arrivée, me fit ouvrir les yeux ; je l'apperçus avec un ours monſtrueux ſur ſes épaules, & jurant comme un damné.

Lorſque le Révérend eut jetté ſa charge, il alluma du feu, & fit cuire une partie de ſa chaſſe. Après quoi il nous fit prendre à chacun un peu de bouillon, mais il ne nous laiſſa point manger : il ſe contenta de manger pour nous : deux heures après, il nous donna encore du bouillon ; ainſi du reſte ; tellement qu'au bout de vingt-quatre heures, nos forces augmenterent ; le Compere ſe remit à prêcher, Diego à prier, les autres à ſe lamenter, & moi à pleurer : la crainte de retomber dans le même état, après que nous aurions mangé l'ours, nous faiſant regretter en quelque ſorte de n'être point morts avant l'arrivée de Pere Jean.

Deux jours après cette chaſſe, le Révérend repartit dérechef, & fut trois jours ſans reparoître. Nous crûmes qu'il s'étoit égaré, ou que quelque bête féroce l'avoit dévoré : enfin, il revint ; mais il n'avoit rien. Ce qui nous obligea de ménager le reſte de notre ours,

& de partir le plutôt qu'il nous fut poſſible.

Nous nous enfonçâmes donc dans la forêt, mais nous ne trouvâmes rien : ſi nous découvrions les traces de quelque animal, ces découvertes étoient ſi rares, ces traces étoient ſi anciennes, que nous regardions cet endroit comme abſolument inhabité de tout ce qui avoit vie.

Pour furcroît de malheur, le ſoleil qui s'étoit montré pendant quelques jours, étoit encore diſparu : nous voyagions dérechef ſans ſavoir vers quelle partie du monde nous dirigions nos pas. Bref, notre petite proviſion touchoit à ſa fin, lorſque nous arrivâmes dans un endroit où la mouſſe dont la terre étoit couverte, fit place à une eſpece d'herbe particuliere, mêlée de trefle.

Cette découverte nous fit reprendre courage. Nous avançâmes encore quelques milles : nous rencontrâmes quelques brouſſailles, parmi leſquelles il y avoit une garenne de lapins. Pere Jean fit auſſi-tôt un piege, & prit quelques-uns de ces animaux : mais il ne nous parut point que cette garenne fût aſſez peuplée pour nous nourrir long-temps : c'eſt pourquoi nous nous mîmes en de-

voir de chercher s'il n'y en avoit point quelqu'autre dans les environs.

CHAPITRE IX.

Aventure ſinguliere.

NOus rôdâmes quelque temps çà & là; mais nous ne pûmes découvrir qu'il y eût d'autres garennes que celle que nous avions trouvée : nous ne déſeſpérâmes pourtant point d'en rencontrer plus loin; il nous paroiſſoit impoſſible que ce fût-là l'unique endroit de la forêt habité par ces animaux : ce qui, comme je viens de dire, nous avoit fait reprendre courage à tous, excepté à l'Anglois, qui paroiſſoit abſorbé dans une telle mélancolie, qu'il ne parloit plus; il ne ſavoit même s'il devoit prendre quelque nourriture.

Comme nous conclûmes de ſéjourner trois ou quatre jours près de cette garenne, tant pour nous repoſer, que pour en tirer tout le parti qu'il nous ſeroit poſſible, le ſecond jour de ce ſéjour, l'eſprit de l'Anglois parut plus troublé que jamais. Tantôt il avoit le viſage enflam-

mé, les yeux étincelants, & marchoit d'une grande viteſſe; tantôt il pâliſſoit, ſa vue s'égaroit, il s'arrêtoit, s'aſſeyoit, en faiſant des geſtes qui ne dénotoient que trop l'état affreux où ſon ame étoit plongée.

Le ſoir étant arrivé, il ſe coucha près de nous ſur le gazon; mais il ne put repoſer; il s'agitoit, ſe tournoit, s'aſſeyoit, & ſe recouchoit ſans ceſſe; il ſoupiroit, il gémiſſoit, & crioit quelquefois comme s'il fût devenu fou.

Vers le matin il fut plus tranquille, il parut même prendre quelque repos. Mais bientôt après il ſe leva d'une viteſſe extrême; il marcha quelques pas avec précipitation; il s'arrêta tout court; il revint à nous; puis, étendant les bras, ferrant les poings, & jettant vers le Ciel un regard terrible, il s'écria: Non!... c'en eſt fait! la fortune inexorable m'a perſécuté toute ma vie; elle me brave en ce moment; je vais me mettre pour jamais à l'abri de ſes coups. — En même-temps il ſaiſit une corde, il ſe la paſſe au cou, & court pour ſe pendre au premier arbre. Mais le Compere le pourſuivit, l'arrêta, le ramena, & lui adreſſa les paroles ſuivantes:

Mon ami, j'ai ſouvent entendu dire

que la manie de se pendre prenoit quelquefois aux Anglois, mais on me disoit en même-temps qu'ils exécutoient cela avec tout le sang froid imaginable : & vous vous êtes préparé à cette action par des agitations & des grimaces de démoniaque. Ce n'est pourtant point que je préfere la maniere de vos compatriotes à la vôtre ; car si l'envie de me pendre me prenoit à mon tour, je crois que je ne la mettrois en exécution ni d'une façon ni de l'autre : je raisonnerois auparavant, & je ne me livrerois point si facilement à ce désespoir honteux, qui se manifeste aux uns sous l'ombre d'une mélancolie sombre & farouche, & aux autres par les symptômes d'une frénésie enragée.

Il est vrai que par ce que vous nous avez appris des aventures de votre vie, vous n'avez point lieu de vous louer des faveurs de la fortune : il est encore vrai que tout ce que vous avez souffert depuis quelques jours, est un rengrégement de maux capable d'ébranler la constance de l'homme le plus intrépide : enfin, il est vrai que nous ne sommes point surs de sortir jamais de ce désert affreux. Mais ce qui est passé, est passé ; il n'y faut plus songer. Quant à l'avenir, nous avons

des apparences plus consolantes que ces jours derniers : nous sommes arrivés dans un endroit où la terre commence à se couvrir d'herbes, où nous avons trouvé quelques lapins qui nous servent de nourriture, & où nous pouvons en découvrir d'autres ; ainsi du reste, jusqu'à ce que le destin, las de nous poursuivre, nous conduise dans une contrée plus fertile.

Vous vous êtes vu il y a quatre jours au bord d'un précipice affreux, & la vue n'a fait sur vous que l'effet ordinaire qu'il fait sur les autres hommes : aujourd'hui, que vous commencez à vous en éloigner, il vous effraye d'une manière horrible, & vous courez vous y précipiter. Quelle inconséquence !

Notre mort est prochaine, ou elle est éloignée : si elle est prochaine, ce n'est pas la peine de l'avancer ; si elle est éloignée, nous avons encore le temps de voir la fin de nos maux. La vie est le plus beau présent que la nature nous ait fait ; c'est être ingrat que d'y renoncer si légérement. Si le Sage ne doit point se laisser éblouir par les honneurs & la prospérité, il ne doit point non plus se laisser abattre par les malheurs

(*a*) : la douleur & l'infortune ſont les alimens de la vertu, ainſi que le contraire eſt la pierre de touche de la philoſophie. » Il y a bien plus de conſ-» tance à uſer la chaîne qui nous tient, » qu'à la rompre, dit Montaigne (*b*), & » plus d'épreuve de fermeté en Régulus » qu'en Caton. C'eſt l'indiſcrétion & » l'impatience qui nous hâtent le pas... » C'eſt le rôle de la couardiſe, non de » la vertu, de s'aller tapir dans un creux, » ſous une tombe maſſive, pour éviter » les coups de la fortune (*c*).... Tous » les inconvénients ne valent pas qu'on » veuille mourir pour les éviter. Et puis » y a tant de ſoudains changements aux » choſes humaines, qu'il eſt mal-aiſé à » juger à quel point nous ſommes juſte-» ment au bout de notre eſpérance. Tou-» tes choſes, diſoit un mot ancien, ſont

(*a*) *Sapit res non mera, ſecundas, non proſpera mulcentur, non extollantur proſperis, non infractis frangitur.* AUGUSTIN. ad Simplicianum.

(*b*) Eſſais, Liv. II. Cap. III.

(*c*) *Rebus in adverſis facile eſt contemnere vitam: Fortius ille facit qui miſer eſſe potuit.*

MART. Lib. II. Epigram.

» effroyables à un homme, pendant qu'il » vit (*a*).

Je ne nie cependant point qu'il y ait des circonſtances malheureuſes où la mort eſt préferable à la vie. Je ſais au contraire qu'il y a certaines occaſions, certains momens, où il eſt glorieux de ſe donner la mort : mais la difficulté eſt de connoître ces occaſions, ces momens, & de les ſavoir ſaiſir à point nommé, ſans les anticiper ni les outre-paſſer. Pour moi, je ne connois d'occaſion de ce gen-

---

(*a*) Mad. DES HOULIERES a fort bien rendu le commencement de cet paſſage de Montaigne. Voici comment elle parle dans ſes Poéſies, dixiéme Stance X.

En grandeur de courage on ne ſe connoît guere
Quand on éleve au rang des hommes généreux
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire
A rendu les noms ſi fameux.
Qu'ont-ils fait de ſi grand? ils ſortoient de la vie,
Lorſque de diſgraces ſuivie
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux :
Par une ſeule mort ils s'en épargnoient mille :
Qu'elle eſt douce à des cœurs laſſés de ſoupirer !
Il eſt plus grand, plus difficile,
De ſouffrir le malheur, que de s'en délivrer.

re, que celle où un galant homme eſt ſur le point de ſervir de triomphe à un ennemi lâche & mépriſable ; ni d'autre moment, que celui où des tourments cruels, une mort ignominieuſe, vont aſſouvir par leur ſpectacle la férocité de quelque tyran odieux. Mais l'état où nous ſommes, eſt bien éloigné de telles circonſtances.

Lorſque le Compere eut fini de parler, Pere Jean lui dit : Je voudrois bien ſavoir pourquoi mon cher Neveu s'arroge le privilege d'empêcher les gens de ſe pendre lorſqu'ils en ont envie. Crois-tu que ce fatras de lieux communs que tu viens de débiter, lui rendront la jambe mieux faite ? Tu as prêché mille fois contre la tyrannie & la violence ; mais je ne trouve rien de plus tyrannique, de plus violent, que d'empêcher un homme de faire à ſa fantaiſie, ſur-tout lorſque ſes actions ne portent aucun préjudice à perſonne.

Or çà, notre ami, continua Pere Jean, en s'adreſſant à l'Anglois, n'écoute point mon Neveu. C'eſt un bavard, qui les trois quarts du temps ne ſait ce qu'il dit : il fait le Philoſophe, & il auroit ſouvent beſoin des leçons de ſes propres diſciples. Crois-moi, pends-toi. Il y auroit de la

lâcheté à reculer après avoir été si loin. Si le Compere t'a dit *que la vie étant le plus beau présent que nous ait fait la Nature, il y avoit de l'ingratitude à y renoncer si légérement*, je te dis, moi, qu'il y auroit premiérement de la cruauté en la Nature, si elle nous avoit doués d'une chose dont nous ne puissions nous défaire sans lui être ingrats, lorsque cette chose nous devient à charge. Je n'ai lu nulle part que la reconnoissance fût le prix de l'injustice. D'ailleurs, si la vertu du Sage consiste en partie à savoir supporter la douleur & l'infortune, sa prudence lui dicte avant tout de se mettre à l'abri de leurs atteintes : & le meilleur abri qu'on puisse trouver en ce cas, est la mort. *Mors omnium dolorum est solutio & finis*, dit Séneque à ceux qui entendent le latin, *ultrà quam mala nostra non exeunt, quæ in illam tranquillitatem, in quâ antequàm nasceremus jacuimus, reponit* (*a*).

» (*a*) La mort est la fin de tous maux, au » delà de laquelle nous n'avons plus rien à souf- » frir : elle nous remet dans cet état de repos » où nous étions avant que de naître. *Consol.* » *ad Marc. C. XIX.*

Ici Pere Jean nous défendit à tous, ſous peine d'encourir ſon indignation,

---

Seneque n'a point tiré cela de ſon crû; pluſieurs Anciens avoient dit la même choſe avant lui; entre autres Lucrece, Livre III.

Nil igitur mors eſt, ad nos neque pertinet hilum,
Quandoquidem natura animi mortalis habetur:
Et velut anteacto nil tempore ſenſibus ægri,
Ad conſligendum venientibus undique pœnis;
Sic ubi non erimus, cum corporis, atque animaï
Diſcidium fuerit, quibus è ſumus uniter apti,
Scilicet haud nobis quicquam, qui non erimus tum,
Accidere omnino poterit, ſenſumque movere:
Non ſi terra mari miſcebitur, & mare cœlo.

» Puiſque l'ame eſt mortelle, la mort n'eſt » donc rien; & ce rien ne doit point nous tou- » cher: comme nous n'avons été en but à au- » cuns maux avant que de naître, de même, » lorſque la ſéparation de l'ame & du corps » ſera faite, lorſque nous ne ſerons plus, rien » ne pourra nous arriver, rien ne pourra plus » nous toucher, quand même le ciel, la terre » & la mer ſe confondroient.

Le Philoſophe de Sans-Souci, qui ſans doute avoit lu Lucrece & Séneque, dit à peu près la même choſe en ces Vers, qu'il adreſſe au Maréchal de Keith.

d'empêcher l'Anglois de ſe pendre, ſi l'envie lui en continuoit. Mais par un effet ſingulier de cet eſprit d'inconſéquence & de contradiction que l'homme porte en ſoi, l'Anglois qui s'étoit montré plus déterminé que jamais pendant le diſcours du Compere, perdit courage à celui du Révérend : les trois quarts de ſon tranſport s'évaporerent ; un embarras extrême, cauſé par le remords d'avoir été ſi loin, & par la honte de reculer, lui ſuccéda : en un mot, je ne ſais ſi dans ce moment le pauvre Anglois

---

Ainſi de l'avenir jugeons par le paſſé :
Comme avant que je fus je n'avois point penſé,
De même après ma mort, quand toutes mes parties
Par la corruption ſeront anéanties,
Par un même deſtin je ne penſerai plus :
Non, rien n'eſt plus certain, ſoyons-en convaincus,
Dès que nous finiſſons, notre ame eſt éclipſée,
Elle eſt en tout ſemblable à la flamme élancée (*),
Qui part du bois ardent dont elle ſe nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre, elle baiſſe & périt.

(*) ..... *ſeu fumus in altas aëris aulas.*
LUCRET. Lib. III. v. 546.

étoit plus digne de compaſſion que de riſée.

Le Révérend s'étant apperçu de cet embarras, reprit ſon diſcours, & lui dit : Mais il me paroît que tu trembles ? n'es-tu plus cet Anglois intrépide ? ſerois-tu devenu une femmelette craintive ? Las d'être pourſuivi par la fortune ennemie, tu courois te réfugier dans les bras de la mort ; mais l'aſpect de cette mort te fait frémir : tu rebrouſſes chemin lorſque tu touches au port ; & au-lieu d'un ennemi tu t'en attires deux. A quoi ſert la Philoſophie dont tu fais profeſſion, ſi tu ne peux ſupporter les malheurs dont tu te plains, ni t'en défaire ? Crois-moi ; reprends ton premier deſſein ; fais face à la mort, & ſon maſque tombera ; elle ne paroît affreuſe qu'à ceux qui la craignent ; elle eſt belle, elle eſt aimable aux yeux de ceux qui la cherchent. Un homme qui ſe croit accablé de malheurs, & qui ne voit aucune fin à cet accablement, ne doit point marchander, il doit mourir : ſi la cauſe de ſon déſeſpoir eſt fondée, qu'il ſe pende ; ſi elle ne l'eſt pas, qu'il ſe pende de même pour ſe punir de ſa lâcheté. La mort a la propriété de ſervir à ces deux fins.

Ces derniers mots ranimerent le cou-

rage de l'Anglois : il reprit tranquillement le chemin de l'arbre, vers lequel il avoit couru un moment auparavant comme un déſeſpéré, il grimpa deſſus & s'y accrocha avec autant de gravité, que ſi c'eût été la plus belle action de ſa vie.

A peine l'Anglois fut-il mort, que Pere Jean ſe mit en devoir de le décrocher : & comme le Compere lui demanda ce qu'il prétendoit faire de ce cadavre, le Révérend lui répondit qu'il vouloit le manger. Cette réponſe nous fit horreur à tous. Mais le révérend Pere perſiſta dans ſon entrepriſe : il vuida, il écorcha l'Anglois le plus proprement du monde, il le coupa en quartiers, puis il nous tint le propos ſuivant :

Mes enfants, voici de la proviſion au moins pour huit jours. L'horreur ridicule que l'on a de manger de la chair humaine, le reſpect imbécille que l'on a pour le cadavre d'un homme, ne tirent leur origine que de notre ignorance, ne ſont fondés que dans notre imagination. Cette chair n'eſt point autre que celle des animaux que nous mangeons. Le germe d'un homme n'a point d'autre origine que celui d'un bœuf ou de tel autre animal que ce ſoit ; c'eſt une même ſubſtance un peu différemment modifiée ;

il eſt fécondé de même, le même méchaniſme le développe ; l'homme n'acquiert ſon accroiſſement, il ne vit, il ne s'entretient qu'à la maniere des autres animaux, c'eſt-à-dire, par l'appropriation, par l'aſſimilation de quelques particules de matiere, qui avoient appartenu auparavant à quelques autres individus ; & la mort n'eſt en général, tant chez l'homme que chez la brute, qu'une obſtruction totale, qu'une ceſſation de toutes les facultés animales, & des fonctions du corps.

La chair humaine n'a donc rien en ſoi qui puiſſe empêcher d'en faire uſage. Ce n'eſt donc que par un effet de notre ignorance ou de notre orgueil, que nous ne la mangeons point : de notre ignorance, parce que nous n'en connoiſſons point véritablement la nature ; je viens de la démontrer : de notre orgueil, parce que nous nous imaginons ſottement que cette chair eſt d'une nature infiniment ſupérieure, infiniment plus reſpectable que celle des autres animaux mangeables. Quel aveuglement ! Si le corps humain eſt, comme on l'enſeigne au peuple, d'une nature au-deſſus de celle des brutes, parce qu'il eſt la coque ou l'enveloppe qui renferme une ame immor-

telle, laquelle abandonne le corps à la mort, ce corps abandonné n'a donc plus rien en ſoi qui nous porte à le reſpecter davantage que celui d'un bœuf, d'un mouton, d'un cochon, dont nous mangeons tous les jours : au contraire, ſi l'homme eſt en tout ſemblable aux brutes, pourquoi avoir d'autres ſentiments, d'autres égards pour ſon cadavre, que pour celui de ces dernieres ? Nous ſommes bien orgueilleux de nous élever ſi haut, ou bien injuſtes de les abaiſſer ſi bas.

Le reſpect que l'on a pour un corps mort, & qui empêche de le manger, eſt donc ridicule & mal fondé. D'ailleurs, qu'importe à qui n'eſt plus, que ſon cadavre ſoit enterré, brûlé ou dévoré ? Tôt ou tard les parties qui compoſent ce cadavre doivent ſe diſſoudre, il doit être anéanti ; le chemin qui mene à cet anéantiſſement, ne peut donc qu'être très-indifférent à celui qui eſt mort ; que ce chemin ſoit long ou court, droit ou tortueux, large ou étroit, égal ou raboteux, c'eſt pour lui la même choſe ; la terre, le feu, l'eau, l'eſtomac des hommes, des vers, ou de quelque bête féroce, ſont pour lui une ſépulture égale. Enfin, s'il y avoit quelque choix à faire pour la ſé-

pulture de l'homme, l'eſtomac humain devroit l'emporter ſur tout : nous ne pourrions mieux témoigner notre eſtime, notre reſpect pour nos ſemblables, qu'en devenant nous-mêmes leur tombeau, qu'en les mangeant, qu'en les convertiſſant en notre propre ſubſtance (*a*).

Cpendant, je n'entends point qu'il ſoit bon de manger un homme mort de maladie, ſur-tout de maladie épidémique : mais il y a des cas où l'homme eſt mangeable, & très-mangeable même : tantôt un charretier ſe trouve écraſé par ſa charrette ; un charpentier tombe du haut d'un bâtiment, & ſe tue ; un couvreur en fait autant ; tantôt un galant ſe bat en duel & perce ſon rival, un voleur aſſaſſine un richard ; la juſtice pend le voleur.... & la guerre! ventrebleu, la guerre! que d'occaſions n'apporte-t-elle pas de faire ripaille aux dépens de notre eſpece! mais non : l'on enterre le charretier, le charpentier, le couvreur & le galant ; l'on mene le voleur à la voirie, & l'on enrage de faim ſur un champ de bataille couvert de morts.

(*a*) Comme faiſoient les Maſſagetes à leurs peres & meres.

Révérendiſſime Pere Jean, dit Vitulos, il me ſemble qu'il y a quelque choſe de révoltant, de cruel, à manger ainſi le corps de ſon ſemblable? Eh quelle différence y a-t-il entre de la chair & de la chair? répartit le Révérend; n'ai-je point déja fait voir que la chair d'un homme mort n'eſt point autre que celle d'un bœuf ou de tel autre animal?

Je veux, dit le Compere, que notre chair n'ait rien en ſoi qui la diſtingue de celle des autres animaux; mais les hommes ſont ſi ſenſuels, ſi cruels lorſqu'il s'agit de ſatisfaire leurs deſirs effrénés, & ſur-tout leur gourmandiſe inſatiable, que ſi la mode de manger de la chair humaine venoit à s'introduire, ils s'égorgeroient à la fin les uns les autres pour ſe dévorer enſuite. L'on auroit beau leur repréſenter que les tigres & les léopards, malgré leur extrême voracité, reſpectent leur eſpece; qu'il n'y a peut-être point d'exemple où l'un de ces animaux ait dévoré l'autre de propos délibéré; ils s'entrechaſſeroient comme ils chaſſent les lievres & les ſanglers, & ils en viendroient à un point, où l'on verroit les petits enfants au marché, comme l'on y voit des cochons de lait. Que l'on ne traite pas mes conjectures de paradoxes; car je ſou-

tiens qu'il fallut que l'homme fît un tout autre effort contre le cri de la nature, pour parvenir à ce point de cruauté qu'il exerce journellement envers les animaux, pour assouvir son odieuse voracité, qu'il n'en devroit faire pour venir à celui d'aller à la chasse humaine, & de faire une boucherie de sa propre espece.

Ce n'est pas toutefois que je trouve cruel ou révoltant de se nourrir d'un cadavre dans la plus grande nécessité : car malgré les objections que Mr. Vitulos a faites à mon cher oncle, j'avoue que dans les circonstances où nous sommes, je ferois peut-être le premier à manger de l'Anglois, si nous n'avions dans ce moment la ressource de la garenne. Je ne trouve point non plus qu'il soit déraisonnable que vingt hommes, abandonnés dans un désert ou à la merci des flots, & prêts à périr de faim, tirent au sort pour voir qui d'entr'eux sacrifiera sa vie pour la conservation des autres ; mais je répete que si l'usage de la chair d'un homme mort de l'une ou de l'autre maniere dont mon oncle a fait mention tout-à-l'heure, venoit à s'introduire dans les cuisines, les hommes en vie courroient grand risque : leur voracité naturelle l'emporteroit d'autant plutôt, d'autant plus faci-

lement ſur l'humanité, que de l'état où ils ſont aujourd'hui à l'égard des brutes, ils n'ont, comme j'ai dit, qu'un pas à faire pour parvenir au même point à l'égard des uns des autres (*a*).

Je vais prouver ma theſe; & ſi je m'y prends d'un peu loin, je n'en viendrai pas moins au but que je me propoſe.

Si vous entrez dans les étables d'un laboureur, vous y verrez un troupeau de pauvres bêtes, chérir, careſſer, ſe fier à un homme qui les éleve, qui les nourrit, qui les accable de ſoins intéreſſés, qui les flatte d'une main traîtreſſe, pour les livrer enſuite à leur bourreau, c'eſt-à-dire, au boucher.

Si vous vous tranſportez delà dans les étables de ce dernier, vous entendrez le bœuf beuglant, la brebis bêlante, appeller ſans ceſſe leur premier maître; lui annoncer que l'heure de ſes ſoins ordinaires eſt venue; que ſon retardement les afflige; que ſa préſence les conſoleroit; tandis que le traître qui vient de les

(*a*) Le Lecteur eſt averti une fois pour toutes, que lorſque le Compere invective contre les hommes, c'eſt toujours contre les hommes civiliſés.

vendre & de les livrer, s'en retourne gaiement chez lui, chargé du prix de leur tête. Cependant ſi un bruit ſoudain ſe fait entendre à la porte de cette étable, la brebis qui ignore l'horreur de ſa deſtinée, bondit de joie, & croit que ſon maître chéri la cherche pour la conduire aux champs; le bœuf s'agite & mugit de ſatisfaction, il croit que ſon maître chargé de la nourriture qu'il attend, va remplir la crêche à laquelle il eſt attaché : mais au-lieu de ce maître ſi attendu, c'eſt le boucher impitoyable, qui vient les arracher de ce lieu, pour les mener dans l'endroit où il exerce ſes cruautés ordinaires, pour les aſſommer, les égorger, les déchirer ſans pitié, ſans miſéricorde, pour les tranſporter enſuite dans une boucherie, dont le ſpectacle horrible ſemble réjouir la vue de ces vils eſclaves (*a*), payés pour procurer à leurs maîtres l'abominable ſatisfaction d'aſſouvir leur gourmandiſe enragée de la chair & du ſang de preſque tout ce qui a vie ſur la terre.

(*a*) Tels que les Maitres-d'hôtel, les Dépenſiers, les Pourvoyeurs, ou autres, chargés de la dépenſe & des proviſions de bouche.

Cet échantillon ſuffiroit pour prouver ce que j'ai avancé : mais pourſuivons.

Les boucheries ne ſont point les ſeuls théâtres de la cruauté des hommes envers les animaux. Si vous entrez dans la cuiſine de quelque Grand, vous y verrez la timide volaille auſſi cruellement maltraitée : ici c'eſt un Cuiſinier qui égorge de tendres pigeons, qu'à peine la nature a couverts d'un peu de duvet : là ce ſont des faiſans, des poulets, des canards ou autres animaux de cette eſpece, qui palpitent & qui nagent dans leur ſang. Si delà vous portez vos pas vers la plaine ou les forêts, vous n'entendrez que des coups de fuſils redoublés, que les cris perçants du gibier bleſſé ou expirant : la légéreté de ſa courſe, la rapidité de ſon vol, ſes ruſes, ſon adreſſe, ne peuvent le mettre à l'abri de l'avidité, de l'acharnement, de la barbarie du chaſſeur. Les rivieres les plus rapides, les lacs les plus profonds, les mers les plus orageuſes n'ont même pu mettre les poiſſons à couvert de la dent meurtriere de l'homme : il ſemble que la terre dénuée d'herbes, de racines, de plantes & de fruits, n'offre à la voracité effroyable qui le tourmente, qu'un globe de ſable, chargé d'un petit

nombre d'animaux propres à lui conſerver la vie, & qui vont lui échapper. Comment donc ne dévoreroit-il point ſon ſemblable, s'il connoiſſoit une fois le goût qu'a la chair humaine?

L'ami, dit Pere Jean, il me paroît que ton imagination ſe reſſent un peu de la diete que tu as faite. — Qu'elle s'en reſſente ou non, reprit le Compere, ce que je viens de dire n'en eſt pas moins vrai, & d'autant plus vrai, que depuis l'éléphant juſqu'au ciron, rien n'échappe à la cruauté de l'homme. S'il aſſomme, s'il égorge, s'il mange les animaux mangeables; ceux qui ne le ſont pas, n'en ſont pas plus à l'abri de ſes coups: tantôt il en tue un pour quelqu'uſage particulier; tantôt il en diſſeque un autre pour s'inſtruire; tantôt il en éventre un troiſieme pour s'amuſer.

S'il conſtruit, s'il équipe, s'il arme un vaiſſeau, il vous dira que *c'eſt pour courir à travers les mers glaciales à la pourſuite de quelques baleines, dont l'huile eſt néceſſaire pour peindre ſa maiſon, corroyer ſon cuir, & graiſſer ſes bottes.* S'il habitoit une ſimple cabane de roſeaux ou de feuillages, comme les premiers hommes ont fait, ſa maiſon n'auroit pas beſoin de peinture: s'il alloit nuds pieds

comme eux, il n'auroit beſoin ni de ſouliers ni de bottes; s'il leur reſſembloit, enfin, l'huile de baleine ne lui ſeroit pas plus néceſſaire que la graiſſe humaine n'eſt néceſſaire à la baleine.

S'il ouvre un animal vivant, & qu'à l'aide d'une lunette, il y découvre ce qu'il n'a jamais vu, il criera *au prodige!* il fera part de ſa découverte à tout l'Univers; il dira *que Dieu eſt admirable dans ſes opérations:* comme ſi cette découverte étoit plus admirable que ce qu'il voit tous les jours; comme ſi l'on ne pouvoit s'appercevoir des opérations merveilleuſes du Créateur, qu'en martyriſant, qu'en diſſéquant les créatures; comme ſi la puiſſance de Dieu ne pouvoit ſe conſidérer qu'au microſcope.

Mais, dira-t-on, *ſi l'on caſſe la patte à un animal, ſi on lui arrache un œil, ſi on lui ouvre le ventre, &c. c'eſt pour faire quelques obſervations utiles à la médecine & à la chirurgie, ou pour prendre la nature ſur le fait dans ſes opérations; ce qui inſtruit & amuſe tout à la fois.* Fort bien: c'eſt pour cela que les Médecins & les Chirurgiens ſont aujourd'hui ſi habiles, & qu'ils tuent ſi peu de monde. Mais les animaux, à la conſervation deſquels la Nature s'intéreſſe autant qu'à la nôtre, ont

ont alors le même droit ſur nous. Que diroit-on cependant, ſi un chien, devenu chirurgien, caſſoit la jambe à un homme pour apprendre à guérir celle d'un autre chien? que diroit-on, ſi un chat arrachoit l'œil à un enfant, pour voir comment les fibres médullaires du nerf optique ſont étendues ſur la rétine? que diroit-on enfin, ſi une biche, armée du ſcapel, ouvroit le ventre à une nouvelle mariée, pour y découvrir le myſtere de la génération, ou ſeulement pour ſatisfaire ſa curioſité? ne crieroit-on pas au meurtre, à la cruauté! ne tueroit-on pas le chien, le chat, la biche, ou tout autre animal qui auroit oſé commettre un attentat ſi horrible? On feroit plus: les hommes irrités ſe ligueroient pour exterminer entiérement l'eſpece qui auroit produit de ſi exécrables individus. Eh! pourquoi donc les animaux ne ſe liguent-ils pas contre les hommes qui les traitent ſi inhumainement? C'eſt que les animaux ſont doux, peu colériques, jamais vindicatifs, jamais méchants ni cruels par réflexion... O hommes civiliſés! je le répete donc, ſi vous goûtiez une fois de votre chair, il ne vous faudroit point ajouter beaucoup à votre cruauté naturelle, pour vous égorger, & vous manger les uns les autres.

Eh ! ventrebleu, dit Pere Jean, laiſſe-les s'entr'égorger & ſe dévorer : s'ils ſont tels que tu le dis, il n'y a point plus de mal qu'ils purgent la terre de leur eſpece, qu'il n'y en a que tu te taiſes : car pour le peu que tu continues, tu battras tout-à-fait la campagne, & tu la feras battre de même à ceux qui ſont aſſez ſimples pour t'écouter. Lorſque tu commences à brailler, tu fais comme ces déclamateurs éternels, qui raiſonnent à tort & à travers, & qui croyent faire monts & merveilles, lorſque le vulgaire ébloui de leur enthouſiaſme frénétique, de leurs grands mots vuides de ſens, leur prodigue ſes louanges inſenſées. Quant à moi, je ne t'écoute plus.

Or çà, mes amis, continua le Révérend, je vais mettre une des feſſes de défunt notre confrere ſur la braiſe : ſi l'envie prend à quelqu'un d'en tâter, qu'il le diſe d'avance, pour que j'augmente la portion.

CHAPITRE X.

Départ de cet endroit. Sermon du Compere. Déſeſpoir de Diego.

LE Compere, fatigué de parler, ou piqué du compliment de ſon Oncle, mit fin à ſon diſcours. Alors la ſociété fit ſon dîné de quelques lapins rôtis; mais l'envie ne prit à perſonne de tâter du ragoût du Révérend.

Le dîné étant fini, l'on tint conſeil ſur ce que l'on auroit à faire le lendemain. Il fut conclu que l'on iroit à la découverte de quelques garennes; que ſi l'on n'en trouvoit point, l'on reviendroit tirer de celle-ci autant de lapins qu'il ſeroit poſſible, & que l'on partiroit le quatrieme jour comme il avoit été réſolu dès le commencement.

Le lendemain matin, ſix d'entre nous furent à la découverte, mais ils ne trouverent rien. C'eſt pourquoi nous partîmes au jour fixé, en dirigeant toujours notre route à l'aventure, parce que le ſoleil ne s'étoit point encore remontré.

Au bout de cinq jours de marche à

travers un terrein aride, nos vivres nous manquerent de nouveau : le ſixieme jour nous jeûnâmes ; le ſeptieme nous fûmes bien-aiſe de manger chacun une tranche de l'Anglois, dont Pere Jean, qui avoit pris un goût extrême pour la chair humaine, conſervoit encore une cuiſſe & la moitié d'une épaule.

Le huitieme jour, nous trouvâmes dérechef quelques pelouſes de gazon, quelques ſapins épars à une aſſez grande diſtance les uns des autres, & peu de temps après encore une garenne ; mais elle étoit quatre fois moins peuplée que la premiere.

C'eſt pourquoi nous conclûmes d'en tirer tout ce qui nous ſeroit poſſible, de le partager & de nous ſéparer ; pour que chacun de nous ſe trouvant plus en état de pourvoir à ſa ſubſiſtance, tachât de gagner par le chemin qu'il jugeroit à propos, quelque contrée habitée, ſoit par les Chinois, par les Tartares, ou par quelque autre peuple. Mais avant d'en venir à cette ſéparation, le Compere trouva bon de nous donner encore quelques conſeils philoſophiques. Pour cet effet, il monta ſur une éminence, nous fit approcher tous, & nous parla en ces termes :

Mes chers amis, l'intolérance & la perſécution nous ont amenés en ces lieux. L'habitude & la délicateſſe de notre conſtitution nous empêchent d'y vivre de l'écorce de ces arbres, de cette herbe inſipide, dont les premiers hommes ont peut-être fait leurs délices. Nous ne devons donc nos malheurs qu'à la barbarie de nos ſemblables, qu'à la maniere dont nous avons été élevés, c'eſt-à-dire, à l'état de ſociété dans lequel nous ſommes nés. Or, puiſque cet état eſt la ſource de tous les maux, ſa diſſolution ne peut être que celle de tous les biens; renonçons-y pour jamais; fixons notre ſéjour dans ce déſert; acquérons inſenſiblement la force de ſoutenir l'intempérie des ſaiſons, & la nourriture groſſiere que la nature nous offre; vivons d'herbes & de racines; faiſons-nous des tanieres comme ces lapins que nous avons trouvés, & nous ſerons heureux comme ils l'étoient: ſéparons-nous ſur-tout, non-ſeulement pour que chacun de nous pourvoye plus aiſément à ſa ſubſiſtance; mais encore de crainte que la préſence de l'un ou de l'autre ne réveille en nous le deſir de retourner parmi les hommes.

Regardons-nous donc comme des pélerins, qui, après un long voyage, ſont

prêts à rentrer dans leur patrie : efforçons-nous de perdre toutes les connoiſſances que nous avons acquiſes dans le cours de notre vie : en un mot, redevenons ſemblables à nos premiers parents, qui vivoient errants, ſans induſtrie, ſans parole, ſans guerre, ſans liaiſon, ſans nul beſoin de leurs ſemblables, ſe ſuffiſant à eux-mêmes, contents de peu, vivant des ſeuls aliments que la nature leur offroit, heureux, enfin, & mille fois plus heureux que tous les Rois de la terre.

Si après notre ſéparation, le haſard conduit quelqu'un d'entre nous dans une contrée plus fertile que celle-ci, qu'il y fixe ſon ſéjour : la facilité qu'il aura à ſe procurer ſes beſoins, lui fera d'autant mieux oublier comme il a vécu, & lui fera préférer mille fois ſon état à celui de ces tyrans odieux, ou de ces lâches eſclaves, qui vivent au milieu des villes en but à toutes les paſſions, à tous les vices, & à tous les maux qu'on puiſſe imaginer.

Si le même haſard lui fait rencontrer une femelle ſauvage de ſon eſpece, ou une femelle policée, mais abandonnée dans ce déſert, qu'il approche de la premiere ſi la nature l'exige ; qu'il approche

également de la ſeconde ; mais que ce ſoit ſous condition, ſous promeſſe qu'elle n'apprendra aux enfants qui naîtront de leur commerce, aucuns mots, aucuns ſignes qui puiſſent augmenter leurs idées, leurs connoiſſances, leurs deſirs, leurs beſoins, & faire leur malheur; que pour cet effet elle les abandonnera lorſqu'ils ſeront en état de brouter l'herbe, & de diſtinguer les racines propres à leur ſubſiſtance d'avec celles qui ne le ſont pas.

Tel d'entre nous qui ſe ſera trouvé dans le cas que je viens de dire, & qui en aura agi de la maniere que je le preſcris, pourra s'applaudir d'être le pere d'une nation nouvelle, d'une nation ſauvage, robuſte, heureuſe, indépendante, du moins juſqu'à ce que quelque animal policé vienne lui apprendre qu'il y a des loix, des arts, des ſciences, &c. ou que par un concours de circonſtances malheureuſes, cette nation devienne l'artiſan de ſes propres malheurs, en inventant elle-même toutes ces choſes.

Mes enfants, dit Pere Jean, pour le coup, la diete a entiérement fait tourner la tête à mon neveu. Il ne s'agit point ici de diſcuter ſi l'état de nature eſt préférable à l'état de ſociété, ni de ſavoir ce qu'un homme, qui veut devenir

ſauvage, doit faire, lorſqu'il rencontre une femelle de ſon eſpece dans les bois. Nous ſommes ici huit perſonnes; nous ſommes dans un déſert immenſe, d'où nous ne ſommes pas ſûrs de ſortir de notre vie; nous ſommes dans un canton où les vivres ſont ſi rares, qu'il eſt impoſſible que nous ſubſiſtions quinze jours de la chaſſe d'un mois; que chacun de nous prenne donc ſon parti, qu'il cherche à ſe prolonger la vie, en attendant que le haſard lui procure l'occaſion de rencontrer mieux: choiſiſſez tous votre route, pour moi je vais prendre la mienne.

A ces mots, le Juif, l'Allemand & le Suédois demanderent un de nos fuſils, quelques munitions, quelques proviſions, nous dirent adieu, & diſparurent. Nous ne reſtions plus que cinq: le Compere, Pere Jean, Vitulos, Diego & moi; mais la bande étoit trop forte pour ſubſiſter: il fut réſolu de nous ſéparer dans l'inſtant, & de prendre le chemin que nous jugerions à propos.

Nous conſentîmes d'autant plus facilement à cette triſte réſolution, que les circonſtances où nous nous trouvions, nous ôtoient tout autre moyen de nous conſerver la vie. Le Compere s'applaudiſſoit déjà de toucher au moment où il

alloit entrer dans l'état de nature ; il nous débita encore mille viſions philoſophiques ſur cet état, & avança des paradoxes ſi extravagants, que j'aurois cru qu'il avoit perdu l'eſprit, ſi je n'euſſe ſu que ſon cerveau étoit dérangé par les jeûnes que nous avions faits.

Il n'y avoit que l'Eſpagnol qui étoit inconſolable. Lorſque nous fûmes prêts de nous ſéparer, il ſe mit à pouſſer des hurlements épouvantables. Ah ! mon très-cher & très-honoré Maître ! s'écria-t-il, Philoſophe incomparable ! dont le ſoleil n'a point vu de ſemblable depuis Pékin juſqu'à Salamanque ! Ah ! très-redoutable, très-vertueux & très-ſecourable Pere Jean ! conſolateur des affligés ! pourvoyeur des affamés ! dont l'ame ſtoique eſt auſſi inébranlable que les murailles du Capitole !... & vous, mon ami Jérôme !... que va devenir ſans vous le pauvre Gentilhomme *Diego-Arias-Fernando, de la Plata, y Rieles, y Bajalos ?* que va devenir ſans vous le pauvre Diego ? Cet état de nature, que mon doux maître dit être le plus heureux état de la vie, eſt pour moi une perſpective effroyable, eſt pour moi un état.... Ah ! je ne puis vivre dans cet état de nature !... Je veux toutefois que ce ſoit un bon état, puiſque mon

cher maître le dit; mais je n'y puis penſer ſans frémir d'horreur!... La ſeule idée que je m'en forme, me fait dreſſer les cheveux auſſi roides que la pique de Dom Garcias de Paleſtro.... Ah! malheureux, que vas-tu devenir! quoi! vivre ſeul, ſans ami, ſans ſecours, ſans conſolation!... Hélas! pauvre Diego! pauvre Diego! comment ſupporteras-tu les horreurs de la ſolitude ſans être né ours ou chathuant? comment ſouffriras-tu l'ardeur d'une inflammation, ſi perſonne ne te ſaigne; les douleurs d'un abcès ſi perſonne ne te le perce; & la diſlocation d'un membre, ſi perſonne ne te le remet? Comment guériras-tu de la fievre, ſi on ne te donne le quinquina; de la vérole, ſi l'on ne t'adminiſtre le mercure, & de la diarrhée ſans l'ipéchacuana? Qui te nourrira lorſque tu ne pourras plus marcher; qui te défendra de la gueule du loup, lorſque tu ſeras le plus foible; qui t'appliquera un emplâtre au talon, ſi tu es piqué d'un ſcorpion? Ah! ſi les maux qui peuvent nous arriver dans cet état de nature que mon cher maître vante tant, finiſſoient tout d'un coup, je ne me plaindrois pas; mais je peux me caſſer une jambe, & vivre encore ſix mois dans des douleurs inſupportables; un chancre

incurable peut me ronger une ſeſſe, & je puis vivre des années dans des tourments affreux ; une fiſtule maudite peut me ſurvenir à *l'anus*, me ronger l'inteſtin *rectum* & tout ce qui en dépend, ſans avoir le moindre pauvre petit Chirurgien pour me faire l'opération. O état de nature ! état de nature ! tu n'es pas mon état !

Lorſque Diego eut fini ſa Jérémiade, il fut conclu que nous ne nous ſéparerions que le lendemain. Nous nous remîmes en marche, & nous fîmes encore environ quinze milles.

Le lendemain à la pointe du jour, Pere Jean apperçut un daim : & comme cet animal étoit à la portée du fuſil, le Révérend le jetta par terre. Cette trouvaille nous remit le cœur au ventre. Pere Jean, Vitulos, Diego & moi, réſolûmes de ne point encore nous ſéparer ce jour-là ; mais le Compere vouloit abſolument cette ſéparation, il lui tardoit de devenir ſauvage ; cependant on ne l'écouta pas.

Ayant fait cuire une partie de ce daim, nous continuâmes notre chemin. Vers le ſoir, nous apperçûmes que le terrein formoit une pente ſur notre gauche ; nous prîmes cette route, & en moins d'une

heure, nous nous trouvâmes au bord d'un ruiſſeau rempli d'écreviſſes. Pour le coup, il ne fut plus queſtion de ſéparation : le Compere jura qu'il vouloit vivre & mourir avec nous, & qu'il n'abandonneroit point le ruiſſeau ſans être ſûr de trouver mieux. Ayant planté nos tabernacles dans cet endroit, nous nous remîmes d'autant plus aiſément des fatigues de notre voyage, qu'il ne ſe paſſoit point de jour, ſans que nous ne viſſions quelques animaux ſauvages venir boire à ce ruiſſeau ; ce qui donnoit occaſion à Pere Jean, d'en jetter de temps-en-temps quelqu'un ſur le carreau. Il ne nous manquoit plus que de revoir nos pauvres camarades ; mais ſoit qu'ils prirent une route tout-à-fait contraire à la nôtre, ou qu'ils fuſſent péris, nous n'en apprîmes aucune nouvelle.

CHAPITRE XI.

Continuation de notre voyage. Découverte d'un peuple inconnu.

APrès avoir séjourné environ huit jours, le Compere proposa de remonter le ruisseau, dont la source paroissoit être à l'Est. Nous consentîmes d'autant plus volontiers à cette proposition, que nous n'avions rien à craindre de la disette, aussi long-temps que nous n'abandonnerions point ce ruisseau.

Nous marchâmes à petites journées. Au bout de quinze jours, nous arrivâmes dans un endroit où ce ruisseau sortoit d'entre des rochers escarpés : ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route.

En deux jours & demi, nous eûmes traversé ces rochers, & nous nous trouvâmes dans une plaine immense qui nous parut habitée.

Etant avancés environ deux milles dans cette plaine, nous rencontrâmes trois ou quatre cabanes de figure ronde, composées de branchages entrelassés, & couvertes de roseaux. Etant entrés dans

l'une de ces cabanes, nous n'y trouvâmes ni meubles, ni uſtenciles, ſinon quelques nattes de jonc étendues près d'un foyer, où l'on avoit fait du feu dans la journée même. Nous viſitâmes les autres cabanes, & nous trouvâmes par-tout la même choſe, à la réſerve d'un peu de fromage, & d'une dixaine de livres de viande enfumée, que nous prîmes pour paſſer outre.

Deux ou trois milles plus loin, nous rencontrâmes deux enfants d'environ dix ans, couverts de peaux, & gardant un troupeau de chevres : auſſi-tôt que ces enfants nous eurent apperçus, ils ſe mirent à courir à toutes jambes en pouſſant des cris affreux, & entrerent dans un petit bois où nous les perdîmes de vue. Ayant dirigé notre route ſur la leur, nous traverſâmes le bois, & nous arrivâmes dans une habitation compoſée d'une cinquantaine de cabanes, toutes habitées par une nation à demi-ſauvage, vêtue de peaux, & parlant à-peu-près comme les grenouilles croaſſent.

Dans un inſtant nous fûmes environnés de toute la bourgade. Les hommes étoient armés d'arcs, de fleches & de longs bâtons, dont la pointe étoit durcie au feu ; quelques-uns même avoient des

haches ; ce qui nous fit croire qu'ils avoient relation avec quelque nation, à qui le fer étoit connu ; car, pour eux, il ne nous parut point qu'ils exerçaſſent aucun art, aucun métier, en un mot, qu'ils connuſſent d'autres occupations que la chaſſe. Quoique ces hommes fuſſent tous armés, ils ne témoignerent en aucune maniere de vouloir nous faire du mal : au contraire, ils nous préſenterent du lait dans une eſpece de jatte de bois, qui paroiſſoit avoir été creuſée avec la pointe d'un couteau ; après quoi ils nous offrirent de la viande ſeche, quelques fruits inconnus en Europe ; mais de très-mauvais goût.

Nonobſtant ce bon accueil, nous nous tînmes ſur nos gardes, & nous refuſâmes d'entrer dans leurs cabanes. S'étant apperçus de notre défiance, ils nous menerent dans une hutte vuide, qui ſe trouvoit à la portée de piſtolet des autres, & nous firent entendre par ſigne, que nous pouvions nous en accommoder. Enſuite le plus âgé d'entre eux ramaſſa une cinquantaine de petites pierres blanches, parmi leſquelles il en mit quelques noires : puis ayant mis ces pierres dans ſon bonnet, les chefs de famille s'approcherent & en tirerent chacun une. Ceux auxquels

les pierres noires tomberent, pouſſerent un cri de joie, diſparurent à l'inſtant, & revinrent un moment après avec cinq chevres & une jatte de bois, qu'ils nous préſenterent, en nous faiſant ſigne que nous pouvions nous ſervir de ces animaux pour en tirer le lait. Après quoi ils furent chercher chacun leur femme, & nous propoſerent de les tirer au ſort : ce que nous fîmes pour leur complaire. Lorſque nous fûmes ainſi partagés, toute la bourgade environna notre cabane, & ſe mit à hurler ſi épouvantablement, que Diego faillit de mourir de frayeur. Ces hurlements n'étoient cependant qu'une eſpece de cantique, par lequel ils nous ſouhaitoient toutes ſortes de plaiſir & de proſpérité.

Lorſque le cantique fut fini, nos hôtes s'éloignerent environ deux cents pas de notre cabane ; ils s'aſſirent ſur leur cul, à la maniere des tailleurs, & nous laiſſerent avec ces femmes. Pendant ce temps-là, celles-ci nous firent entendre par leurs geſtes, par leurs careſſes, la raiſon pourquoi elles étoient envoyées ; mais nous étions trop épuiſés par les fatigues que nous avions eſſuyées, pour les aider à remplir l'objet de leur miſſion. D'ailleurs, elles étoient ſi laides, ſi mal-propres, qu'elles étoient plus capables de nous

faire paſſer toute envie que de nous en donner. Voyant que nous ne nous remuïons pas, elles ſe mirent à ſe lamenter, & puis à hurler comme ſi on les eût écorchées. Alors Pere Jean nous dit : Vertu de froc ! ſi nous ne ſatisfaiſons ces femelles-là, leurs maris & toute la ſacrée bourgade vont nous tomber ſur la carcaſſe. — J'aimerois mieux être empalé, répondit le Compere, que d'en toucher une. — Et moi auſſi, dit Vitulos ; — & moi de même, ajoutai-je ;— & moi, non, dit Diego ; il faut apprendre à ſe vaincre dans ce monde, c'eſt un péché que d'être ſi délicat : mais, hélas ! la nature me refuſe ſon ſecours dans ce moment-ci, il ne me reſte que le deſir de bien faire. O mon bon Ange ! vous ſavez que dans tout cas d'impoſſibilité, le deſir eſt réputé pour fait.

Lorſque Diego eut fini de parler, le Révérend dit qu'il avoit bien prévu que cette beſogne alloit retomber ſur lui : il ſe mit donc en devoir de s'en acquitter, & s'en acquitta ſi bien, que ces femmes furent enſuite de la meilleure humeur du monde.

Au bout de deux heures, nos hôtes ſe rapprocherent de notre baraque, ſe mirent à beugler comme auparavant, les

maris reprirent leurs femmes, & l'on nous laiſſa tranquilles.

Lorſqu'ils furent partis, le Compere nous dit : Je ne ſais à quoi ceci tournera, mais il me ſemble que nous ſommes chez une nation qui eſt plus diſpoſée à nous faire du bien, qu'à nous faire du mal. Ces hommes nous ont offert peu de choſe, mais ils nous ont offert tout ce qu'ils poſſedent. O nations policées ! recevez-vous ainſi l'étranger ? non : vous lui demandez des paſſeports, vous le mettez en priſon lorſqu'il n'en a pas ; s'il en a, & qu'il ſéjourne parmi vous, vous ne lui donnez rien ſans intérêt, ou ſans vue d'intérêt ; vous lui faites payer le plus cher que vous pouvez, ce qu'aucun animal ne paye ſur la terre, c'eſt-à-dire, ſa ſubſiſtance ; vous lui tendez des embûches, vous le tourmentez, vous le pendez, enfin, ſi, en ſuivant la loi naturelle, il a le malheur de violer les loix barbares que vous avez forgées !

Environ une demi-heure après, deux députés de la bourgade nous apporterent environ trente livres de viande fraîche, & firent mille cérémonies, mille contorſions, en nous la préſentant ; puis ils ſe boucherent les oreilles avec les doigts, & ſe mirent à hurler comme

leurs compagnons avoient fait auparavant. Le Compere leur témoigna par ſes geſtes, que nous leur étions très-obligés de leurs égards & de leur généroſité ; mais ils ne parurent pas faire grand cas de cette eſpece de témoignage. Pere Jean s'imaginant qu'il leur falloit des expreſſions de reconnoiſſance plus ſenſibles, ſe mit à faire des grimaces épouvantables, & à beugler d'une ſi terrible maniere, que je craignis que la baraque ne croulât, & nous enſevelît tous. Les deux députés ſenſibles aux politeſſes du Révérend, lui cracherent au viſage, & l'eſſuyerent avec leur barbe.

Une faveur ſi ſinguliere anima Pere Jean : il redoubla ſes grimaces & ſes beuglements ; nous nous mîmes à faire comme lui ; les deux Envoyés en firent autant, toute la bourgade accourut au bruit & fit *chorus* ; ce tintamare infernal dura juſqu'à ce qu'épuiſés & couverts de ſueur, nous tombâmes tous à la renverſe.

Cette ſcene acheva de nous concilier la bienveillance de nos hôtes : pour marque de leur eſtime, ils allumerent un grand feu vis-à-vis de notre cabane, & laiſſerent deux hommes qui paſſerent le reſte de la journée & toute la nuit à en avoir ſoin.

Le lendemain, Pere Jean voulut rendre visite à nos hôtes. Ayant chargés nos deux fusils de frais, il en donna un à Vitulos, & garda l'autre pour lui; le Compere & moi prîmes chacun un arc; Diego se chargea de la marmite, & nous nous mîmes en marche. Le Révérend marchoit le premier; Diego le suivoit, en frappant sur la marmite en guise de tambour; le Compere & moi faisions le corps de la troupe, & Vitulos l'arriere-garde.

Lorsque nous fûmes arrivés à la cabane de l'Ancien, Pere Jean déchargea son fusil pour lui faire honneur. L'Ancien, qui n'avoit jamais reçu d'honneur pareil, prit l'épouvante, & se mit à courir en criant comme un énergumene. Cette aventure mit toute la bourgade en allarmes. Mais Pere Jean ayant témoigné que nous ne leur voulions point de mal, tout le monde se rassura; l'Ancien complimenta le Révérend, & finit par nous faire donner deux chevres, & cinq jeunes filles, qui parurent fort satisfaites de leur destinée.

La visite étant finie, nous retournâmes dans le même ordre à notre baraque; tandis que quatre hommes, marchant en cadence, conduisoient nos nouvelles provisions.

Le reſte de la journée ſe paſſa fort tranquillement de part & d'autre. Le ſoir étant venu, Pere Jean, en qualité du plus fort, s'appropria la plus belle de nos filles ; le Compere, comme Philoſophe, s'empara de celle qui ſuivoit ; quant à Vitulos, Diego & moi, nous tirâmes les trois autres au ſort.

Au bout de deux jours, l'on nous retira nos femmes, & l'on nous en donna d'autres. Nous ne perdîmes point au change, ſoit que ces dernieres fuſſent plus belles, ou que le changement reveillât notre appétit. Cela continua ainſi pendant trois ſemaines. Au bout de temps-là, le Compere ne put plus contenir l'excès de ſa joie : il couroit quelquefois autour de notre cabane, en faiſant des ſauts & des cabrioles tels que Diego n'avoit faits de ſa vie. O divine Philoſophie ! s'écrioit-il dans l'enthouſiaſme qui l'agitoit, je n'ai jamais douté que ta lumiere ne conduiſît l'homme à la connoiſſance du vrai ; mais je ne me ſerois point imaginé qu'il y eût des hommes qui vécuſſent heureux, ſans être auſſi ſauvages que les Ourangs-outangs, ou les Rhinocéros : voici cependant un peuple à demi-ſauvage, à demi-ſociable, qui jouit de tout le bonheur que l'on puiſſe deſirer

en ce monde ; il jouit de tous les avantages de la ſanté la plus robuſte ; il vit dans un pays qui n'eſt ni aſſez riche pour donner de l'envie à perſonne, ni aſſez ſtérile pour y manquer du néceſſaire, lorſque l'on ſait ſe contenter de la nourriture la plus ſimple. Ce peuple eſt doux, humain, généreux, exempt de crainte & d'ambition, de jalouſie même ; il n'a ni loix, ni religion, ni préjugés qui le tourmentent. Un vieillard vénérable eſt le pere commun de ce peuple fortuné, ſans en être le maître : il n'a rien à demander à ſes enfants, rien à leur ordonner, il n'a que des conſeils paternels à leur procurer. O peuple mille fois heureux ! je veux finir mes jours avec toi. Je déteſte mon ingrate patrie ; je vais brûler les haillons que je porte, & qui me rappellent encore la mémoire des Etats policés ; je renonce à ma langue maternelle ; je ne veux plus que croaſſer ou hurler comme tu fais ; en un mot, je veux vivre, mourir, & être enterré au milieu de toi.

En finiſſant ces mots, le Compere ſe dépouilla nud comme la main, & jetta ſes habillements dans le feu : puis s'étant couvert le dos d'une peau que nous avions trouvée dans la barraque, il ſe mit à

croaſſer comme les grenouilles ; & quelques inſtances que nous lui fîmes, nous ne pûmes plus lui arracher une parole intelligible.

CHAPITRE XII.

Raiſonnement de l'Eſpagnol ſur l'état du Compere.

Diego avoit cru d'abord que le Compere badinoit ; mais lorſqu'il vit que c'étoit tout de bon, il ſe l'va en s'écriant : Je crois, en vérité, que mon doux maître eſt devenu fou ! Seroit-il poſſible que le plus grand Philoſophe de la terre eût perdu l'eſprit tout d'un coup ? juſte Ciel ! qu'eſt-ce que de nous ! Hélas ! le révérend Pere Yvo de Ribeira avoit bien raiſon de dire que les choſes d'ici-bas ſont fragiles & périſſables. » Tout ce » qui exiſte dans le monde, diſoit-il, » n'eſt porté à ſa perfection qu'avec len- » teur & par degré ; mais un inſtant l'ab- » ſorbe ou l'anéantit. Le bled ſemé dans » les champs, doit être un certain temps » dans la terre avant que ſes parties ſé- » minales commencent à végéter, ſe dé- » velopper, & s'étendre, avant qu'elles

„ briſent l'enveloppe qui les renferme ; „ alors il lui faut un temps beaucoup plus „ conſidérable pour paſſer par les différentes formes, par les différents degrés „ d'accroiſſement néceſſaires, par leſquels „ il parvient à ſon état de perfection & „ de maturité. Mais en eſt-il-là ? un vent „ impétueux annonce tout-à-coup un „ orage terrible ; une grêle foudroyante „ arrive, qui l'écraſe & le hache en „ pieces.

„ Un pêcheur bâtit une cabane ſur le „ bord de la mer ; un ſecond pêcheur „ en bâtit une autre près de celle-là, & „ d'autres pêcheurs font de même ; inſenſiblement la nouvelle habitation „ s'accroît, les habitants s'y multiplient, „ l'induſtrie y devient néceſſaire, le commerce s'y introduit & les arts de même ; un Prince bienfaiſant accorde à „ ce lieu, des privileges dictés par ſa „ ſageſſe & par ſa prudence ; l'habitation „ devient une ville grande & opulente ; „ la renommée porte aux quatre coins „ de la terre, que cette Ville égale Tyr „ & Carthage. Alors un valet ivre oublie une chandelle dans un magaſin ; „ le feu prend à des matieres combuſtibles, la maiſon brûle, l'embraſement „ ſe communique à toute la rue, à toute

„ la

„ la ville ; & en moins de vingt-quatre „ heures, il ne reſte d'un endroit ſi flo- „ riſſant, qu'un monceau de décombres „ fumants. "

Ah, Pere Yvo de Ribeira ! Pere Yvo de Ribeira ! ſi vous étiez préſent à ce ſpectacle funeſte & déplorable qui eſt devant nos yeux, que ne diriez-vous pas de l'eſprit humain ? hélas ! vous en diriez la même choſe que ce que vous venez de dire, de l'accroiſſement lent & graduel du bled qui couvre les campagnes, de celui d'une ville riche & floriſſante, & de leur deſtruction ſubite.

En effet, ſi l'on conſidere l'eſprit de l'homme immédiatement après ſa conception, l'on verra que les nerfs étant encore foiblement animés, cet eſprit n'éprouve que des ſenſations extrêmement foibles & confuſes, ne réagit ſur les fibres nerveuſes que d'une force proportionnelle à la quantité de leur mouvement (*a*). Cependant, à meſure que le

(*a*) Ce que Diego débite ici, eſt encore un lambeau de la Philoſophie du Compere, qu'il a retenu. S'il ne s'exprime point dans les termes propres, s'il prend ſes brayes pour ſes chauſſes, il faut l'excuſer. C'eſt mon Camarade Diego qui parle.

germe ſe développe, les ſenſations acquierent plus de vivacité, & l'eſprit plus d'aptitude à faire uſage de ſes facultés naiſſantes : il vient inſenſiblement au point d'acquérir quelques perceptions, quelques idées, de lier ces idées, de diſtinguer, de ſe rappeller celles dont il a déja été affecté. Enſuite la ſphere de ces idées s'élargit : aux ſignes naturels dont elles étoient revêtues, ſe joignent des ſons, des mots, des termes & autres ſignes de la penſée : la nature des choſes, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changements, leur ſucceſſion, leurs uſages, leur durée, exprimés par des paroles, ou autrement, offrent à l'eſprit un fonds d'idées, ſur lequel il s'exerce ſans jamais s'épuiſer. A meſure que les opérations qu'il faiſoit ſur les choſes ou ſur leurs images, s'étendent ſur les termes qui repréſentent ces mêmes choſes, ſes idées deviennent plus générales ou plus univerſelles ; ſes connoiſſances s'accumulent, ſe perfectionnent & ſe multiplient : enfin, il parvient avec le temps à un tel degré de perfection, que ce n'eſt point ſans raiſon que quelques-uns l'ont pris pour un rayon de la Divinité.

Mais ſi au bout de ce temps qu'il fallut à l'eſprit pour en venir-là, la machine

organiſée à laquelle il eſt uni, ſe détraque tout-à-coup, ſi le cerveau éprouve quelque changement ſubit & funeſte, adieu l'intelligence, les réflexions, le raiſonnement, les connoiſſances ; adieu toutes les facultés de l'eſprit ; adieu l'eſprit même : il diſparoît avec autant de célérité, qu'il avoit mis de temps à devenir ce qu'il étoit (*a*).

(*a*) *Præterea, gigni pariter cum corpore, & unà*
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.
Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore, ſic animi ſequitur ſententia tenuis :
Inde, ubi robuſtis adolevit viribus ætas,
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis.
Poſt, ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus :
Claudicat ingenium, delirat linguaque menſque ;
Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.
Ergo diſſolvi quoque convenit omnem animai
Naturam, ceu ſumus in altas aëris auras :
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Creſcere ; & (ut docui) ſimul ævo feſſa fatiſcit.

LUCRETIUS. de Rerum Naturâ. Lib. III. v. 445. & ſeq.

O mon très-honoré Maître ! tel eſt pourtant le cas où vous vous trouvez. Dès votre plus tendre jeuneſſe, votre eſprit fut comme une étoile nouvelle & reſplendiſſante qui paroît ſur l'horiſon, & qui efface toutes les autres par ſa clarté. Inſenſiblement cet aſtre eſt monté vers ſon apogée, ſon éclat diſſipoit les ombres de la nuit ; mais un nuage ténébreux s'eſt élevé tout-à-coup, & l'a offuſqué ; cet eſprit qui faiſoit l'admiration des Sages, la frayeur des foibles, & la honte des ſots, s'eſt éclipſé dans un inſtant, peut-être pour ne reparoître jamais !... O très-redoutable Pere Jean de Domfront ! il ne me reſte plus que vous dans le monde ; ſi l'eſprit vient à vous tourner auſſi, je n'y pourrai tenir, le mien me tournera à mon tour.

Mais la tête auroit-elle effectivement tourné à mon doux maître ? L'état où je le vois, ne ſeroit-il point plutôt l'effet d'une renonciation volontaire & préméditée à toutes les connoiſſances qu'il avoit acquiſes, ainſi qu'il l'a dit lui-même ?.... C'eſt cela, & non autre choſe. Mon maître a abandonné ſon ſavoir, comme un outil inutile, qu'on rejette après s'en être ſervi. Le vaſte ſavoir de mon cher maître, lui a fait connoître

que l'homme en ſociété eſt tyran ou eſclave, & toujours méchant; que toutes les connoiſſances, que toutes les ſciences que l'homme cultive en cet état, détériorent de plus en plus ſon eſpece: la force du génie de mon maître chéri, lui a fait connoître le *maximum* & le *minimum* de tout cela; il en a conclu ce qu'il y avoit à en conclure, & il eſt devenu tel que le voilà.

Que l'on ne diſe pas que la renonciation au plus bel avantage que la nature ait donné à l'homme, c'eſt à-dire, aux connoiſſances qui nous élevent ſi fort au-deſſus des animaux, à l'uſage de cette faculté ineſtimable par laquelle nous acquérons ces connoiſſances, eſt une inſtigation du diable, eſt l'effet d'une ingratitude déteſtable envers l'Auteur de la Nature; car je prouverois par l'exemple des plus ſaints Perſonnages de l'antiquité, qu'on ne peut atteindre à la vraie perfection, qu'en ſe dépouillant de la condition humaine, qu'en devenant en quelque ſorte ſemblable aux brutes.

Parmi ces hommes admirables dont je viens de parler, les uns ont abandonné les honneurs, les richeſſes, l'aiſance & la volupté, pour ſe retirer dans les déſerts, où ils ne ſe nourriſſoient que

d'herbes & de racines, comme font la plupart des animaux. D'autres ſe ſont dépouillés de leurs habillements, des parures du ſiecle, & ont marché nuds ou preſque nuds, en dépit de la rigueur des ſaiſons. D'autres ont renoncé à l'uſage de la parole, ils ne ſe ſont plus expliqués que par ſignes, ou ne ſe ſont plus expliqués du tout (*a*). Tous enfin, ont cru qu'on ne pouvoit être vraiment parfait qu'en ſuivant les traces que les bêtes nous frayent.

O très-humbles & très-pieux Solitaires! ô mon Maître! ſi les hommes ordinaires n'euſſent jamais porté leurs regards au-delà de leur ſphere; ſi les autres, ſatisfaits d'avoir vu, ſe fuſſent retirés dans les bois, euſſent fermé les yeux, & ſe fuſſent tus pour jamais, le genre humain s'en ſeroit trouvé mieux; notre S. Pere le Pape ſeroit bien plus grand Seigneur qu'il n'eſt; & les trois quarts du mal qui exiſte ſur la terre; ſeroient encore à naître. Je veux donc ſuivre votre exemple, ô hommes incomparables! duſſé-je être ré-

(*a*) Cette maniere de vivre ſinguliere eſt décrite plus au long aux pages 73 & 74 de ce Volume.

duit à l'état que je craignois tant lorſqu'il s'agit de nous ſéparer dans le déſert : je renonce au peu de connoiſſances que j'ai acquiſes ; je renonce à la parole, & je n'en réſerve l'uſage que pour réciter le *Pater* & le *Miſerere*.

CHAPITRE XIII.

Autres réflexions ſur le même ſujet.

PEre Jean & Vitulos faillirent d'étouffer de rire, en voyant le Compere & Diego croaſſer l'un à côté de l'autre : quant à moi, il s'en fallut beaucoup qu'une telle envie me prît. Ce n'étoit pourtant pas que l'état de l'Eſpagnol me touchât en aucune maniere ; car il y avoit long-temps que je ſavois qu'il étoit fou : mais celui du Compere me pénétra de douleur, & me porta à faire les réflexions les plus affligeantes ſur la condition du genre humain.

Eſt-il poſſible ! m'écriai-je, que cet eſprit qui nous éleve ſi fort au-deſſus des animaux, qui doit ſervir de flambeau dans toute notre conduite, qui doit être la ſource de notre bonheur & de notre tranquil-

lité, ſoit un ſujet perpétuel d'humiliation; ſoit la cauſe de nos égarements, & l'inſtrument de nos malheurs?

Quelle eſt donc la cauſe d'un effet ſi funeſte? notre inquiétude naturelle, notre ignorance, notre orgueil, en un mot, toutes nos paſſions: notre inquiétude, qui nous porte ſans ceſſe à vouloir connoître ce qui ne nous touche pas; notre ignorance, qui ſe laiſſe éblouir par le vain éclat des objets fantaſtiques qui nous environnent; notre orgueil, qui nous fait croire que rien n'eſt inacceſſible à nos recherches, à notre pénétration; nos paſſions, enfin, qui nous aveuglent au point que nous croyons que la vraie félicité ne conſiſte qu'en tout ce qui les flatte.

Le Compere, né d'un tempérament vif & inquiet, a prétendu accumuler connoiſſances ſur connoiſſances, & il n'a point vu que ce qu'il prenoit pour de l'or, n'étoit qu'un faux clinquant. Il avoit remarqué que la ſociété eſt remplie de maux; il a cherché la ſource de ces maux, il a cru l'avoir trouvée dans la religion & les loix qui conſtituent cet état, dans les ſciences qu'on y cultive, dans les opinions qui y ſont répandues: animé par cette découverte, ſa voix s'eſt élevée, il a tonné contre cette ſource, & s'eſt attiré malheurs

ſur malheurs : alors, au-lieu de rentrer en lui-même, & de voir ſi en prêchant contre des abus il ne s'abuſoit point lui-même, il a renoncé fiérement à tout ce qui caractériſe l'homme civiliſé ; il a bravé la ſociété irritée, & il n'a point ſenti qu'il n'étoit dans ce moment que le jouet de ſon aveuglement, de ſon orgueil, & qu'il alloit devenir la victime de ſon propre reſſentiment : enfin, il vouloit inſtruire l'Univers, & il a fini par extravaguer : il croyoit faire l'admiration des Sages de la poſtérité, il eſt devenu l'objet de leur pitié.

La vraie Philoſophie ne conſiſte donc point à avoir vu que l'illuſion, le vice & la méchanceté, ſont l'appanage des hommes civiliſés ; ni à publier en dépit de tout ce qui peut arriver, que la religion, les loix, les opinions différentes, &c. en ſont la cauſe ; ni à devenir ſauvage après ce bel exploit : mais elle conſiſte, & je le vois aujourd'hui, à ſavoir vivre tranquille & heureux (*a*) au milieu de la ſociété, quelque dépravée qu'elle ſoit : un chacun en poſſede les moyens ; le

(*a*) Je parle ici du bonheur intérieur, qui ne dépend d'aucune cauſe externe.

ſimple uſage de ſa raiſon & de ſa prudence, ſuffit pour cela (*a*). Et lorſque je réfléchis ſur ce que j'ai vu tant de fois dans les différents lieux où nous avons ſéjourné, mille exemples s'offrent à ma mémoire, & confirment ce que j'avance. Ah, Whiſton! Whiſton! je ne vous ai jamais oublié, ni ne vous oublierai jamais. Si votre condiſciple eût ſuivi les conſeils que vous lui avez donnés lorſqu'il vous rencontra à Paris (*b*), il ſe ſeroit bien épargné des peines, ainſi qu'à ceux qui l'ont ſuivi : il y auroit long-temps que le fantôme qui me faſcinoit les yeux, ſe ſeroit évanoui....

(*a*) *O cæcis mortalia plena tenebris*
Pectora, & ô mentes caligini circumſeptas
Stultitiæ! incedunt deſerta per avia : vix, heu!
Vix paucis novîſſe datum, quo tendere tutum,
Quâ ſit iter, per quod vera & bona ſumma petantur :
Non docet hoc gemini nodoſa ſcientia Juris,
Non quæ Pæonio ſanat medicamine morbos,
Non Rhetor, non Grammaticus. Sapientia ſola
Hoc aperit, fida hæc hominum dux atque magiſtra eſt.

PALING. in Taur. pag. 12.

(*b*) *Voyez* la page 83 du premier Volume.

J'allois continuer ſur le même ton, lorſque Vitulos m'interrompit pour me demander d'un petit air moqueur, pourquoi tous les hommes ayant des moyens auſſi faciles que je le diſois pour ſe rendre heureux, il y en avoit ſi peu qui le fuſſent; pourquoi ils s'abandonnoient preſque tous aux impulſions de leur inquiétude, aux ténebres de leur ignorance, aux tranſports de leurs paſſions?

Je ne ſavois d'abord ſi je devois lui répondre; mais après quelques moments de réflexions, je lui dis: Monſieur Vitulos, ſi les hommes ne ſont point heureux, ayant tous les moyens de l'être, c'eſt parce qu'ils ſont comme le Compere, comme le Révérend que voilà, comme Vitulos, tant d'autres & moi avons fait; c'eſt parce qu'en s'abandonnant lâchement au tourbillon qui les entraîne, ils ne ſe donnent point la peine de réfléchir ſur la vraie maniere par laquelle ils peuvent atteindre au bonheur dont ils ſont ſuſceptibles; en un mot, c'eſt que par une fatalité inconcevable, l'homme, malgré le pouvoir qu'il a du contraire, ſe plaît à chercher hors de lui ce qui n'y exiſte pas, ce qu'il a ſenti mille fois exiſter au-dedans de lui-même.

Et ce peuple qui croaſſe, dit Pere

Jean, & qui t'a ſi bien régalé, te ſemble-t-il auſſi qu'il ne ſoit point heureux?

Sans doute, répondis-je : il faudroit pour cela qu'il n'y eût chez lui ni erreurs, ni vices; mais il eſt trop ignorant pour qu'il n'y ait ni l'un ni l'autre. J'ai grand'peur qu'il n'erre par l'extrêmité oppoſée à celle de ceux qui s'aveuglent par leur trop de lumieres, & qu'il ne ſoit méchant d'une toute autre maniere qu'on ne l'eſt dans nos contrées. Quoi qu'il en ſoit, ſes erreurs n'en ſeroient pas moins des erreurs, ni ſes vices, des vices, & par conſéquent ſon état véritablement malheureux. Le Compere croaſſe ici à ſa maniere : mais ſi nos hôtes ſi doux, ſi bienfaiſants, ſi tranquilles en apparence, vouloient lui permettre d'aller croaſſer quelques jours parmi eux, il découvriroit bientôt qu'ils ne ſont point tels qu'il ſe l'eſt imaginé. Sa Révérence ſe ſouvient qu'il en vint ici un, il y a quatre jours, qui nous fit entendre que ſa Nation eſt fort nombreuſe; qu'il y a plus avant quantité d'autres Bourgades ſemblables à celle-ci : je ne m'étonnerois pas ſi ces Bourgades ſe réuniſſoient quelquefois pour aller en courſe ſur quelque peuple voiſin; car les haches, & autres

effets que nous avons vus, ne viennent certainement point de leur crû : je me trompe donc de beaucoup, ſi nos hôtes ſi hoſpitaliers, ſi charitables, ne ſont que des brigands fieffés. Enfin, ſi nous demeurons ici, le temps nous apprendra à quoi nous devrons nous en tenir ſur leur compte. — Ma foi, dit Pere Jean, tu pourrois bien avoir raiſon. Si tu avois toujours raiſonné de même, je ne t'aurois point pris ſi ſouvent pour un ſot.

CHAPITRE XIV.

Changement de Scene.

LE Révérend avoit à peine fini de parler, qu'un bruit confus ſe fit entendre. Nous ſortimes de la cabane pour voir ce que c'étoit, & nous apperçûmes toute la Bourgade en mouvement.

Quoique Pere Jean eût la meilleure opinion de nos hôtes, il ne laiſſa point de s'armer d'un de nos fuſils, de faire prendre l'autre à Vitulos, à moi la hache, & de dire au Compere & à Diego de prendre nos arcs, & de ſe tenir ſur leur garde en cas d'événement. Mais le Compere

ne fit point ſemblant d'écouter ſon oncle; & Diego croyant qu'on alloit combattre, ſe cacha ſous la litiere, dont le ſol de la cabane étoit couvert.

Un inſtant après nous vîmes paroître le vieillard paré extraordinairement, & marchant à la tête des hommes de la Bourgade, dont les uns étoient armés d'arcs, les autres de maſſues ou de haches. Quatre femmes venoient enſuite, menant chacune, par la main, un enfant d'environ trois ans, couronné de feuillages, & ayant le corps peint de diverſes couleurs. Le reſte des femmes & des enfants ſuivoient.

Cette troupe marchoit d'un pas grave, & dans un profond ſi'ence. En paſſant devant notre cabane, elle pouſſa un cri de joie, & s'arrêta. Le vieillard s'étant avancé avec quatre des ſiens, nous fit entendre qu'ils alloient à quelque diſtance de-là, d'où ils ne tarderoient pas à revenir; & comme le Compere témoignoit vouloir les accompagner, il lui fit ſigne de demeurer.

Lorſque ce compliment fut fini, le vieillard ſe remit à la tête de la troupe; celle-ci pouſſa un ſecond cri, & ſe remit en route.

Au bout d'environ un demi-quart

d'heure, elle entra dans un bois, & disparut. Alors Pere Jean nous dit qu'il vouloit voir ce qu'elle alloit faire; Vitulos dit la même chose: ils prirent leurs fusils & se mirent en chemin; enfin, je me joignis à eux avec la hache sur l'épaule; le Compere suivit en croassant, & Diego en tremblant.

Lorsque nous fûmes à l'entrée du bois, nos hôtes, qui s'y étoient enfoncés à environ une portée de carabine, firent retentir l'air de cornets-à-bouquin, & de hurlements effroyables. Aussi-tôt Pere Jean avança plus avant, & voulut, malgré les instances que nous lui fîmes, percer jusqu'à l'endroit où ils étoient.

A peine avions-nous fait quelques pas, que nous entendîmes des cris perçants, qui nous semblerent être ceux de quelques enfants. Ces cris nous firent redoubler le pas, nous arrivâmes à portée de la troupe, & nous apperçumes, à travers les brouffailles, tout le monde prosterné devant un gros vilain bouc, aux pieds duquel le vieillard venoit d'ouvrir le ventre & d'arracher les entrailles à deux des quatre petits innocents dont j'ai parlé plus haut. Ce spectacle horrible nous fit dresser les cheveux, & mit Pere Jean dans une telle fureur, que, sans considérer ce

qui pouvoit arriver, il jetta d'un coup de fusil, le vieillard sur le carreau; en même-temps il m'arracha la hache, il fondit sur ces barbares, il en avoit déjà jetté une dixaine par terre; la troupe épouvantée prenoit la fuite à toutes jambes, avant que Vitulos eût songé à le seconder.

Après cet exploit, le Révérend écumant de rage, vint prendre le Compere par le collet, le traina près de ces victimes encore palpitantes, & lui dit: Regarde, malheureux, considere les fruits de la férocité aveugle & enragée des peuples qui approchent le plus de cet état de nature que tu prétends être l'état le plus parfait que l'on puisse imaginer. Mais vois, & juge par ce spectacle sanglant, de quoi seroient capables des hommes, dont l'ignorance fût poussée à quelques degrés de plus.

Ce que nous venions de voir, ce que Pere Jean venoit de dire, avoit pétrifié le pauvre Compere. Mais lorsqu'il eut un peu repris ses sens, il s'écria: O l'abominable espece, que l'espece humaine! qui l'auroit jamais cru!... J'avois renoncé à la parole & à la raison, je renonce pour le coup à l'humanité!... je renonce à la vie!... Ah, mon cher Oncle! prêtez-moi

votre main ſecourable ; défaites-moi d'un fardeau que je ne puis plus ſupporter qu'avec horreur ; donnez-moi la mort !... Mais le Révérend, au-lieu d'écouter ſon neveu, nous dit qu'il falloit retourner à notre cabane, pour y prendre notre marmite & des proviſions, & partir de cet endroit ſans délai. Vitulos trouva cette propoſition un peu hardie : il lui dit que ſi les barbares, revenus de leur premiere frayeur, nous appercevoient dans la plaine, nous courrions grand riſque d'en être maſſacrés. Mais le Révérendiſſime lui répondit, que les gens cruels étoient ordinairement des lâches, & qu'il ne les craignoit pas.

Là-deſſus nous nous remîmes en route vers notre cabane, & nous n'apperçûmes perſonne. La troupe diſſipée s'étoit enfoncée dans le bois.

CHAPITRE XV.

Continuation de notre route.

LOrſque nous eûmes tiré de notre cabane tout ce qui nous convenoit, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions entrés dans le pays. Enſuite nous tirâmes à travers une plaine ſablonneuſe droit à une chaîne de montagnes, qui paroiſſoient à deux ou trois lieues de nous.

Lorſque nous fûmes au pied de ces montagnes, nous jugeâmes qu'elles étoient inhabitées. C'eſt pourquoi nous entreprîmes de les paſſer, & en moins de deux heures nous fûmes de l'autre côté. Alors nous nous arrêtâmes près d'une fontaine qui ſortoit d'un rocher, & nous fîmes nos diſpoſitions pour paſſer la nuit dans cet endroit.

Cette nuit fut moins employée à dormir, qu'à réfléchir & raiſonner ſur ce que nous venions de voir. Le Compere, honteux d'avoir été la dupe de ſes fauſſes conjectures, perſiſtoit toujours à vouloir être aſſommé : le Révérend alloit enfin

le satisfaire ; mais Vitulos vint à bout de leur faire entendre raison.

Lorsque le jour fut venu, nous tînmes conseil sur le chemin que nous aurions à prendre. Il fut résolu que nous tirerions droit au Midi, pour tâcher d'aborder dans quelque contrée du Mogol, & passer de-là à Surate, & de Surate en Europe.

Nous marchâmes pendant huit jours à travers des pâturages immenses, parsemés de quelques bocages, & entrecoupés de ruisseaux. Au bout de ce temps-là, nous rencontrâmes une horde de trois à quatre cents Tartares, qui nous régalerent d'abord de quelques pintes de lait, & qui finirent par nous voler nos armes, & tout ce que nous avions, malgré la résistance de Pere Jean, les reproches du Compere, les représentations de Vitulos, les cris de Diego & mes pleurs.

Lorsque nous eûmes quitté ces Tartares, nous poursuivîmes notre route ; mais nous n'avions plus de quoi tirer du gibier pour nous nourrir : notre seule ressource ne consistoit plus que dans les herbes & les racines : heureusement que nous découvrîmes parmi ces derniers une espece de raifort, qui étoit d'assez bon goût, & très-nourrissant.

De temps en temps nous rencontrions encore quelques Tartares, qui nous régaloient comme les autres, & qui nous auroient volé de même, ſi nous euſſions eu encore quelque choſe à voler. Enfin, au bout de trois mois de fatigues & de périls de toutes eſpeces, nous arrivâmes dans le Mogol.

Il s'agiſſoit de traverſer ce vaſte Empire, & de vivre un peu plus à notre aiſe que nous n'avions fait juſqu'alors; mais nous n'avions pas le ſou. Pere Jean qui avoit été notre protecteur, notre appui, notre réconfort en mille occaſions, le fut encore dans celle-ci. Il connoiſſoit parfaitement les ſimples, & ſe mit à en chercher de propres contre différentes maladies, & s'annonça pour Médecin dans la premiere Ville que nous rencontrâmes. Mais le délabrement de ſon habit, fut la cauſe que l'on ne ſe fia point d'abord à ce qu'il s'efforçoit de faire entendre. A la fin, ayant guéri une femme d'une fievre maligne, & un homme d'un mal de jambe jugé incurable, les pratiques lui vinrent en foule, & les préſents lui tomberent de toutes parts.

Au bout de quelque ſéjour dans cet endroit, nous continuâmes notre route de ville en ville, & nous arrivâmes à

Lahor, où la renommée avoit déjà devancé notre nouvel Eſculape.

A peine fûmes-nous dans cette Ville, que les principaux de l'endroit voulurent voir ſa Revérence : c'étoit à qui le fêteroit, à qui l'employeroit dans les circonſtances où ſon miniſtere étoit néceſſaire. Enfin, au bout de trois mois, nous avions pour plus de deux mille écus de bien, tant en argent, qu'en bijoux & étoffes, &c.

Nous étions réſolus de ſéjourner au moins un an dans cette Ville, lorſqu'un ſoir, le Révérendiſſime ayant goûté d'un pot de confitures qu'on lui avoit envoyé, ſe trouva attaqué tout-à-coup d'une colique affreuſe. Il ne douta point que les Médecins de Lahor, jaloux de ſes ſuccès, ne l'euſſent fait empoiſonner : il eut recours à tous les remedes imaginables en cette occaſion ; & grace à l'effet de ces remedes, & à la force de ſon tempérament, il en fut quitte pour le mal.

Cette aventure nous fit partir le lendemain. Pere Jean avoit non-ſeulement le même régal à craindre pour l'avenir, mais auſſi les aſſaſſins, que Meſſieurs de la Médecine n'auroient point manqué de lui ſuſciter, au défaut de tout autre moyen de ſe défaire de lui.

A la ſortie de Lahor, nous paſſâmes par Nicodar, par Syrina, & nous arrivâmes à Delhy, ou la ſcience du Révérend Pere doubla notre capital. De Delhy nous fûmes à Agra, ou il gagna encore quelque choſe. Enfin, d'Agra nous vînmes en droite ligne à Surate, où nous trouvâmes un Vaiſſeau qui nous tranſporta à Goa; & dans cette derniere Ville, un autre Vaiſſeau, qui partoit dans la quinzaine pour Lisbonne.

CHAPITRE XVI.

Naufrage, & ce qui s'enſuivit.

IL ne nous étoit rien arrivé de remarquable dans notre traverſée de Goa en Europe. Mais lorſque nous fûmes à environ trente lieues de Lisbonne, un orage furieux s'éleva au milieu de la nuit, & nous pouſſa juſques vers la pointe du Cap de S. Vincent, où notre vaiſſeau fut briſé en mille pieces. Je ne décrirai point les particularités de ce naufrage : la crainte où j'étois plongé pendant qu'il dura, m'avoit ôté l'uſage entier de mes ſens : je ne le recouvrai, lorſque je me

trouvai dans l'eau, que pour me cramponner à un morceau du grand mât que je rencontrai ſous ma main.

Lorſque le jour fut venu, je regardai de toutes parts, je ne découvris que le ciel & la mer qui s'étoit calmée. Toutes les horreurs d'une mort prochaine ſe préſenterent à mon eſprit ; je pleurois, je me lamentois, j'appellois tous les Saints du Paradis à mon ſecours : enfin, le déſeſpoir le plus affreux alloit me ſaiſir, quand j'apperçus un vaiſſeau Anglois qui voguoit à toutes voiles vers moi.

Lorſque ce vaiſſeau fut à portée, l'équipage m'apperçut, & le Capitaine envoya la chaloupe pour me retirer d'entre les bras de la mort. Je ne fus point ſitôt dans cette chaloupe, que je demandai aux matelots s'ils n'avoient point ramaſſé quelques autres malheureux qui avoient fait naufrage avec moi ? Ils me répondirent que non : à ce mot, je ne doutai plus que le Compere, le Révérend, Vitulos & Diego ne fuſſent péris. Ce qui faillit de me faire évanouir de douleur & de triſteſſe.

Le Capitaine de ce vaiſſeau prit tous les ſoins poſſibles de moi : il me donna deux de ſes chemiſes, un chapeau & quelques autres nippes dont j'avois be-

ſoin. Comme ſon vaiſſeau étoit deſtiné pour Gibraltar, il fit faire une quête à ſon arrivée en cette Ville; au bout de deux jours, je me trouvai au moins vingt-cinq à trente guinées dans la poche. Cette ſomme ſuffiſoit pour me reconduire en France; mais comme ma ſanté étoit fort délabrée, tant par les peines que j'avois ſouffertes, que par le ſouvenir de mes pauvres camarades que je regrettois ſans ceſſe, je réſolus de faire quelque ſéjour en cette Ville.

Pendant ce ſéjour, je fis connoiſſance avec un vieillard Hollandois, logé dans la même maiſon que moi, & qui s'étoit ſauvé d'Eſpagne à cauſe de l'Inquiſition. Comme je paſſois preſque toutes les après-dînées chez cet honnête homme, je lui demandai un jour quel démêlé il avoit eu avec les Inquiſiteurs? & il me répondit en ces termes :

Lorſque j'étois encore en Hollande, des perſonnes de la premiere conſidération d'Eſpagne me ſolliciterent plus de cent fois de paſſer en leur pays, pour y établir quelques manufactures qui y manquoient ; mais ma religion, qui eſt celle des Unitaires, m'empêcha, pendant plus de ſix ans, de me rendre à ces ſollicitations. Enfin, les avantages que je voyois

voyois à cet établiſſement, & les promeſſes qu'on me fit d'une tolérance entiere, me déterminerent à quitter ma patrie avec ma famille & mes biens, & d'aller m'établir dans l'endroit où l'on me deſiroit.

En moins de deux ans, pourſuivit le vieillard, le Ciel avoit tellement béni mon entrepriſe, que, ſans compter les ouvriers que j'avois amenés de Hollande, j'occupois plus de deux cents familles, que j'avois trouvées dans la derniere miſere, faute d'emploi. Ma douceur naturelle, quelques vertus, mes bienfaits, m'avoient attiré l'eſtime de tous les honnêtes gens de l'endroit où j'étois établi. Ma maiſon, ma table leur étoient ouvertes, & nos converſations ne rouloient que ſur les moyens d'attirer l'abondance dans la contrée.

Un projet de ſociété pour faire fleurir l'agriculture, rendit nos entrevues plus fréquentes. Alors les dévots me ſoupçonnerent de dogmatiſer; un orage terrible alloit éclater ſur ma tête & ſur celle de tous mes amis, lorſqu'un ſoir, un honnête homme accourut nous avertir de nous ſauver tous dans l'inſtant, ſi nous ne voulions point tomber entre les mains de l'Inquiſition. Nous n'eûmes

le temps de mettre aucun ordre à nos affaires : nous partimes tous dans la minute, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Quant à moi, j'arrivai ici avec ma femme & mes deux fils : une fille que j'avois, & qui étoit alors dangereusement malade, ne put être transportée ; elle fut abandonnée à la garde de Dieu ; & depuis ce temps-là, je n'ai pu en avoir aucune nouvelle.

Ici les larmes empêcherent le vénérable vieillard de continuer. Lorsqu'elles furent un peu appaisées, je lui demandai s'il n'y avoit point de moyen de rentrer dans ses biens ? Tout est perdu ! s'écria-t-il : la manufacture est anéantie : les pauvres gens que je nourrissois, sont réduits à une misere affreuse ; mes amis dispersés sont aussi malheureux que moi ; & s'il m'en restoit encore, ils n'oseroient ouvrir la bouche pour implorer la justice, & réclamer les droits de l'humanité.

J'avoue que si quelque chose m'a touché dans la vie, ce fut la situation de ce vieillard. Lorsqu'il eut fini de parler, je le consolai le mieux qu'il me fut possible, & je lui dis tout ce que je crus capable de lui faire naître l'espoir de revoir sa fille un jour, & de rentrer dans ses biens.

CHAPITRE XVII.

Continuation de ma route.

LA vue continuelle d'un homme malheureux que je chériſſois ; celle de la mer qui mouille les murailles de Gibraltar, & qui me rappelloit ſans ceſſe la perte que j'avois faite de mes amis, me déterminerent d'abréger mon ſéjour, & de partir de cette Ville.

Après avoir pris congé du vieillard & du Capitaine Anglois, je partis pour Madrid. Comme c'étoit au milieu de l'été, j'eus l'imprudence de marcher un jour par la grande chaleur ; je reçus un coup de ſoleil au moment que j'allois entrer dans Grénade ; & comme cet accident m'avoit fait perdre connoiſſance, l'on me tranſporta dans la Ville, où l'on me mit entre les mains d'un Médecin François, qui prit tous les ſoins poſſibles de ma perſonne, juſqu'à mon entiere guériſon.

Lorſque je fus rétabli, je payai le Médecin, je le remerciai de ſes ſoins, & me diſpoſai à continuer ma route.

La veille de mon départ, je me trou-

vai en compagnie avec deux Religieux de l'Ordre de S. Dominique. Ces Révérends Peres ayant appris que je partois le lendemain, me demanderent pourquoi je ne demeurois point encore quelques jours, pour voir un des plus beaux Autoda-Fé que l'on eût faits depuis longtemps? Je leur répondis que je n'aimois point à repaître mes yeux de ces sortes de spectacles, où l'humanité avoit tant à souffrir.

Il ne s'agit point ici d'humanité, reprit un de ces Peres, il ne s'agit que de brûler des hérétiques. Les hérétiques, répartis-je, sont des hommes comme nous: un hérétique souffrant, est notre semblable qui souffre.... Monsieur est peut-être hérétique aussi? interompit le Religieux. — Je ne suis point ici pour faire ma confession de foi, repliquai-je: je dirai seulement que je ne sais par quel droit votre Ordre s'arroge le pouvoir en ce Royaume, de martyriser les gens pour leurs opinions. — Oh! oh! dit le Dominicain, vous ne savez point par quel droit notre Ordre s'arroge ce pouvoir? Eh bien, vous saurez que c'est par un droit qui fait honneur à la raison, à la nature & à la Religion. Comme vous me paroissez peu instruit sur cet article, &

qu'un petit détail sur la nature de ce droit pourra vous dessiller les yeux, & peut-être faire de vous un bon Catholique, écoutez ce que je vais vous dire.

C'est un axiôme parmi nous, qu'il n'y a qu'une seule Religion dans laquelle on puisse se sauver. Hors d'icelle, quelque juste que l'homme puisse être, il est en abomination aux yeux de son Créateur; il ne lui plaît qu'autant que ses œuvres se trouvent justifiées par la Foi, & que cette foi est soutenue par le culte qu'il exige. L'un & l'autre est l'objet de la révélation, la révélation est la base de la vraie Religion, celle-ci est la Religion Chrétienne.

Comme Dieu connoît la foiblesse de la raison de l'homme, son inconstance naturelle, la corruption de son cœur, & que d'ailleurs il est infiniment jaloux de la pureté de cette foi & du culte qu'il a établi, qu'il en veut l'étendue, la défense & la perpétuité, il a établi sur la terre un ORACLE infaillible de ses décrets éternels, qu'il faut croire sur sa parole sous peine de réprobation; un INTERPRETE irréfragable de sa volonté suprême, qu'on ne peut contredire, sans s'opposer à la Divinité même; un FANAL certain, auquel on doit avoir recours

dans les ténebres du doute & de l'ignorance ; un CHEF UNIQUE de la hiérarchie Eccléſiaſtique, pour *arracher* (*a*), *perdre*, *diſſiper*, & *planter en ſon nom*, *par ſa doctrine*, en un mot, pour faire ici-bas tout ce qu'il juge à propos pour la gloire de Dieu & le bien de la Religion. Or, cet Oracle, cet Interprete, ce Fanal, ce Chef, eſt *Notre Saint Pere le Pape de Rome*, *légitime Succeſſeur de S. Pierre* : d'où il s'enſuit que la vraie Religion eſt la Religion du Pape, & que comme les Payens, les Juifs, les Héréti-ques, les prétendus gens d'eſprit, ne croyent point au Pape, ils ſont hors de la vraie Religion, & abominables devant Dieu.

Cependant, quoique Dieu ait en abomination les neuf dixiemes de ſes enfants qui ſont ſur la terre, parce qu'ils ſont hors de la vraie Religion, il ne laiſſe point de recevoir en grace ceux d'entre eux qui ſe rangent dans le giron de l'Egliſe, & qui ſe ſoumettent aveuglement à ſa doctrine & à ſes déciſions. C'eſt pourquoi nous n'épargnons ni ſermons, ni promeſſes, ni diſputes, ni controverſes, ſoit pour convertir les Infideles &

(*a*) *Bulle de* CLEMENT VIII. Oſculta, Filii, &c.

les Incrédules, soit pour ramener les Hérétiques dans le sentier de la vérité. Mais, lorsque la voie de la douceur est inutile, que l'opiniâtreté des ennemis de la foi est inflexible, ou que quelqu'autre cause physique ou morale s'oppose au progrès de l'Evangile; en vertu de l'autorité que Dieu a donnée à son Vicaire, & dont celui-ci nous a fait part, nous n'hésitons point d'avoir recours à la rigueur, à la persécution, à la violence, à la cruauté même, persuadés que tout est permis contre les hommes que Dieu a rejettés de devant sa face; que c'est un œuvre qui lui est agréable, de poursuivre jusqu'au moindre de ses ennemis, d'éteindre par la mort leur génération future, & d'arrêter ainsi la propagation de l'erreur.

Mais, mon Pere, interrompis-je, est-ce que la Religion Chrétienne s'est établie par ce mêlange singulier de douceur & de cruauté?

Point du tout, mon enfant, reprit le Dominicain; la Religion Chrétienne s'est établie par la piété, la douceur, la prédication, par la vie pure & exemplaire des Apôtres & des premiers Chrétiens. L'Eglise étoit alors trop foible pour joindre la rigueur à la voie de persuasion. Ses

Chefs manquoient de politique, de crédit, & ſur-tout de cette ſainte audace, par laquelle leurs ſucceſſeurs ſe diſtinguerent ſi noblement dans la ſuite. Mais lorſque les Chrétiens ſe virent aſſez forts par leur nombre, par le courage des Evêques, par l'appui de quelques Grands, ils ne tarderent pas à faire voir que ce zele, qui leur faiſoit enviſager les ſupplices avec intrépidité, ne leur manquoit point, lorſqu'il s'agiſſoit ou de venger le ſang de leurs freres, ou de planter l'Evangile par le fer & par le feu, ainſi que par la prédication.

Le troiſieme ſiecle fut à peine écoulé, que par la plus louable, la plus ſainte des repréſailles, ils égorgerent dans la Syrie & la Paleſtine (*a*), les Magiſtrats qui avoient ſévi contre eux; ils noyerent la femme & la fille de Maximin, & firent périr dans les tourments ſes fils & ſes parents.

Quelque temps après, S. Cyrille appuya cette démarche par ſes diſcours & par ſa conduite. Il chaſſa de ſon autorité les Novatiens, & dépouilla leur Evêque de

(*a*) *V. l'Eſſai ſur l'Hiſt. Générale.*

ſes revenus (*a*). A la tête d'un peuple ému, il attaqua les Juifs dans leurs Synagogues, les chaſſa d'Alexandrie, & fit piller leurs biens par les Chrétiens : *Parce que*, dit S. Auguſtin, *tout appartient aux Fideles ; les Méchants ne poſſedent rien en propre* (*b*).

L'intrépide Patriarche n'en demeura point-là : il ſoutint fort & ferme, que l'autorité ſéculiere eſt au-deſſous de l'autorité Eccléſiaſtique ; & pour le prouver, cinq cents Moines entourerent un jour le Gouverneur Oreſte, qui ne portoit point aſſez de reſpect à Son Eminence, le bleſſerent d'un coup de pierre, & l'auroient écraſé, ſi les gardes de ce Gouverneur n'euſſent arrêté leur fureur. Il eſt vrai qu'il en coûta la vie à un Moine, mais il fut à l'inſtant béatifié : & pour appaiſer les mânes du martyr de Jeſus-Chriſt, il ne fallut pas moins que le ſang de la célebre Hypachie, que les Chrétiens mirent en pieces aux pieds de leurs Autels (*c*).

(*a*) *V.* BARBEYRAC *dans la Préface de ſa Traduction du* Droit de la Nature & des Gens, de PUFFENDORF.

(*b*) *Ibid.*

(*c*) *Ibid.*

Ce que vous venez d'entendre, mon cher, suffiroit pour vous faire comprendre qu'il est très-permis, & même de nécessité de précepte, de mettre tout en œuvre pour les progrès de la foi, pour l'extirpation de l'hérésie, ainsi que pour le soutien de la puissance, de la grandeur & de la majesté des Ministres du Seigneur. Mais je veux bien vous faire voir que ce zele de la primitive Eglise n'étoit qu'une étincelle, en comparaison de celui qui anima les Fideles dans les siecles postérieurs.

Tandis que les Empereurs, devenus Chrétiens, commencent à persécuter leurs sujets (*a*) par des édits plus ou moins rigoureux, contre les Donatistes, les Priscillianites, les Manichéens, &c.; tandis que l'on s'égorge en Asie (*b*), & dans vingt autres endroits, pour la consubstantialité du Verbe; qu'à Rome les Vicaires de J. C. employent toute leur politique & les inspirations d'en-haut, pour affermir le pouvoir & l'autorité que Dieu leur a donnée sur les Royau-

---

(*a*) *V. l'Hist. Eccl. du* 3, 4, 5^e. *siecle &c.* — *l'Hist. Génér. par une Société de Gens de Lettres.*

(*b*) *Ubi sup.* — AMM. MARCEL.

mes & les Rois de la terre ; tandis que par une miſſion divine & particuliere, Charlemagne court maſſacrer (*a*) tous les habitants d'Eresbourg, qu'il renverſe le temple d'Irmenſeul, & qu'il égorge les Prêtres ſur les débris de l'idole, qu'il pénetre juſqu'au Wéſer, qu'il fait main-baſſe ſur tout ce qui oſe lui réſiſter, qu'il laiſſe aux peuples ſoumis des Miſſionnaires pour les convertir, & des ſoldats pour les forcer ; tandis qu'il fait tuer quatre mille cinq cents priſonniers, pour avoir tenté de recouvrer la liberté qu'il leur avoit ravie, & qu'il ſacrifie plus de victimes à ſa ſainte ambition, que tous les Payens qu'il vainquit n'en auroient immolé à leurs idoles juſqu'au jour du jugement ; tandis enfin, que l'Impératrice Théodora pourſuit pieuſement les Paulitiens (*b*), juſques dans le fond de l'Armenie ; qu'elle en fait détruire plus de cent mille pour venger la Religion, & pour remplir ſes coffres des dépouilles de ces Hérétiques abominables, je

(*a*) *V. l'Hiſt. d'Allemagne* — MEZERAI, *Hiſt. de France.* — *Hiſt. Eccl.* — *Eſſai ſur l'Hiſt. en génér.*

(*b*) *V.* MAIMBOURG. *Hiſt. des Icon. Liv.* 6, *p.* 263, *édit. de Holl.*

viens à cet heureux temps qui a vu naître les Croisades.

Vers la fin du onzieme siecle, l'Europe se trouva de beaucoup trop peuplée. Les inondations des Barbares avoient rempli l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie & l'Allemagne d'un monde infini : la plupart des Monasteres étoient si pauvres, que les Religieux étoient obligés de travailler : les peuples étoient plongés dans des désordres affreux : la Terre-Sainte étoit entre les mains des Infideles. Or, pour dépeupler la terre, enrichir les Moines, réformer les mœurs, & recouvrer Jérusalem, le Ciel suscita un S. Hermite, nommé Pierre (*a*), qui prêcha de la part de Dieu la Croisade à tous les Fideles, & de la part du Pape Indulgence pléniere, à quiconque seconderoit l'entreprise de son corps ou de ses biens.

Deux motifs aussi puissants font effet. Plus de quatre-vingt mille Croisés partent de France & d'Allemagne (*b*) sous

---

(*a*) *Hist. Eccl.* — MEZERAI, *Abrégé Chron.* — *Hist. Univ.* — MAIMBOURG, *Hist. des Croisades ad an.* 1095.

(*b*) *Ubi sup. ad an.* 1096.

la conduite de l'Hermite. L'avant-garde, commandée par Gautier *sans argent*, eſſaye ſon courage en maſſacrant ſur ſa route la moitié des Bulgares. Le Général ſuit ſon Lieutenant : ſur le refus qu'on fait en Hongrie de lui fournir des vivres, il prend Malavilla d'aſſaut, & en fait paſſer tous les habitants au fil de l'épée. Punition juſtement due à un peuple opiniâtre, qui refuſoit de coopérer à une ſi ſainte expédition!

Quinze mille Allemands commandés par le Prédicateur Godeſchald, ſuivent l'armée de l'Hermite. Mais à l'approche de ces nouveaux Apôtres, les Hongrois prennent l'allarme, ils tombent à leur tour ſur le Prédicateur & ſes quinze mille hommes, & les exterminent tous. Deux cents mille autres Croiſés ſuivent ces derniers : ils font main-baſſe ſur tous les Juifs qu'ils peuvent attraper, contraignent le reſte à éventrer leurs femmes, leurs enfants, & à ſe tuer eux-mêmes de déſeſpoir. Après une ſi ſainte action, le Ciel récompenſe ces pieux Héros de la couronne du martyre; ils ſont aſſommés ſur la route, ainſi que les trois quarts de ceux qui les avoient précédés.

Cependant l'Hermite & Gauthier arrivent devant Conſtantinople avec le reſte

de leurs troupes : & pour faire voir que Dieu s'aide quelquefois de la main des méchants pour l'exécution de ſes décrets, une troupe de bandits ſe joint aux ſoldats de Jeſus-Chriſt; ils ravagent enſemble les environs de la ville; ils paſſent le Boſphore; tout cede, tout plie ſous eux : mais le diable, jaloux de leurs exploits, ſuſcite le Sultan de Bithinie, qui les défait entiérement.

Sept cents mille autres Croiſés percent en Aſie (*a*). Leurs Chefs réparent l'échec de l'Hermite : ils prennent Nicée, Antioche, Edeſſe, Jéruſalem, & font un tel maſſacre des Infideles, que les vainqueurs mêmes en auroient eu horreur, ſi ce n'eût été pour la gloire de Dieu.

Au bruit d'un ſuccès ſi glorieux, deux cents mille autres Croiſés s'aſſemblent (*b*); Hugues de France repaſſe en Europe, & ſe met à leur tête. L'on en tue une partie dans la Grece; Soliman tombant ſur le reſte, les taille en pieces, & leur Chef meurt abandonné dans l'Aſie Mineure. Tant il ſe trouve d'obſtacles à faire le bien!

(*a*) *Ubi ſup. ad an.* 1098. *& ſeqq.*
(*b*) *Ubi ſup.*

Les Croiſés, affoiblis par leurs victoires, par les maladies, par le temps, par la diviſion de leurs conquêtes, par la diſcorde de leurs Chefs, par la perte d'Edeſſe (*a*), ſollicitent une ſeconde Croiſade.

St. Bernard prêche cette nouvelle entrepriſe avec tout l'enthouſiaſme dont il eſt capable; il déchire ſon habit, fait des miracles, prophétiſe, abſout, & le zele apoſtolique reſaiſit la France & l'Allemagne. L'Empereur Conrad court en pillant faire exterminer ſon armée par le Sultan d'Icone. Louis le Jeune eſt battu par l'ennemi à Laodicée, & déshonoré par ſa femme à Antioche. La faim, la miſere, rechaſſent les nouveaux Croiſés en Europe. Saladin bat les Chrétiens de l'Aſie à Tybériade (*b*), prend Gui de Luſignan, la Vraie Croix, Jéruſalem; tout alloit être perdu! mais par une protection particuliere d'en-haut, ce Saladin oublie de venger le ſang des Infideles que les Chrétiens avoient fait couler en pareille occaſion, 88 ans auparavant.

Cette déplorable nouvelle plonge l'Eu-

(*a*) *Ubi ſup. ad. ann.* 1140. 41, 42, 43 *& ſeqq.*
(*b*) *Ibid. ad. ann.* 1187, 88, 89, *&c.*

rope dans la conſternation. L'Empereur Barberouſſe jure de venger la Chrétienté. Ce Prince paſſe en Aſie, bat deux fois l'Ennemi, prend Icone d'aſſaut, & va tout rétablir en Paleſtine. Mais, par un malheur inconcevable, ce grand homme ſe noye dans le fleuve Cydenus (*a*), & ne laiſſe après ſa mort que 7 à 8 mille hommes, que ſon fils raſſemble pour les joindre aux débris de l'armée de Luſignan.

Cependant Philippe-Auguſte & Richard arriverent en Syrie (*b*) : ils ſe trouvent à la tête de trois cents mille combattants ; ils prennent Ptolémaïs, & concertent de pouſſer plus loin leurs exploits. Mais le Démon, qui a toujours intérêt de traverſer les plus ſaintes entrepriſes, ſeme la diviſion entre ces deux Princes, & Philippe repaſſe en France : Richard bat Saladin à Céſarée ; Saladin ruine l'armée de Richard ; & ce dernier, contraint de retourner en Angleterre, tombe entre les mains de l'Empereur Henri VI, ſon ennemi.

(*c*) L'ardeur de ſe croiſer ne ſe ralen-

(*a*) *Ibid. ad an.* 1200.

(*b*) *Ibid. ad eund.*

(*c*) *Ibid. ad an.* 1201. 2, 3, *&c.*

tit point. Il ſe forme une armée de Héros nouveaux, qui s'embarquent à Venise pour la Dalmatie. A leur deſcente, ils prennent Zara, au-lieu de paſſer en Terre-Sainte. Conſtantinople, qui vraiſemblablement avoit encouru la colere du Ciel, devient un nouvel objet de leur ſainte fureur. Ils eſcaladent, pillent, brûlent, ſaccagent cette grande Ville; ils blaſphêment, violent, & font main baſſe ſur tout ce qu'ils rencontrent; ils détruiſent les Egliſes, briſent les Autels & les Images; ils danſent dans le Sanctuaire de Sainte Sophie, & précipitent l'Empereur Mirzuflos du haut d'une colonne. Pour couronner cet exploit, Baudouin de Flandre s'empare de la couronne du précipité; puis les Bulgares attrapant le nouveau couronné, lui coupent les bras & les jambes, & le jettent aux bêtes féroces.

(*a*) Tandis que ces choſes ſe paſſent en Aſie, on ne demeure point à rien faire en Europe. Deux armées de Croiſés ſe forment contre les Albigeois & les Maures. L'une de ces armées prend Béziers, en exterminе tous les habitants, ruine

(*a*) *Ibid. ad. an.* 1208.

ceux de Carcaſſonne, s'empare de Lavaur, égorge le Seigneur de cette ville & 80 Chevaliers, noye la fille du même Seigneur dans un puits, & brûle autour d'elle trois cents Lavaurois pour achever le grouppe. L'autre ravage tous les pays où elle paſſe (*a*), tue cent mille Maures dans les plaines de Toloſa, met aux fers deux cents mille autres de ces Infideles, & revient chez elle en remerciant Dieu du ſuccès d'une ſi glorieuſe expédition.

(*b*) La ſainte ardeur de ſe croiſer continue : elle paſſe même juſqu'aux enfants. Une multitude innombrable d'écoliers partent ſous la conduite des Moines & des Maîtres d'école. Mais l'eſprit malin pouſſe les conducteurs à en vendre une partie aux Muſulmans, & le reſte périt de miſere en route.

Les Croiſés de l'Aſie, ſortis de l'eſpece de léthargie où ils étoient depuis quelque temps, prennent Damiette & redeviennent en état de pouſſer leurs conquêtes en Egypte (*c*). Sur ces entrefaites, un Bénédictin diſpute le commandement

(*a*) *Ad an.* 1212.

(*b*) *Ad eund. an.*

(*c*) *Ubi ſup. ad an.* 1218, 19, 20, 21 *& ſeq.*

de l'armée au Roi de Jéruſalem; le Prêtre du Seigneur l'emporte ſur le Souverain, & enfourne l'armée entre deux bras du Nil, pour la garantir de toute ſurpriſe : mais Sultan Mélédin, conſeillé par Lucifer, y inonde les Croiſés, & les contraint de faire une trêve honteuſe & de ſe retirer en Phénicie.

(*a*) Saint Louis, inſpiré du même zele, croit mieux faire que ſes prédéceſſeurs. Il équipe une flotte ; il part de France, & aborde en Egypte. L'intempérance, les débauches & les maladies enlevent la moitié de ſon armée ; les Sarraſins défont le reſte à Maſſoure, & le prennent priſonnier avec ſes deux fils. Après ce déſaſtre, il eſt contraint de rendre la Ville de Damiette pour ſa rançon, de payer quatre cents mille livres pour les autres priſonniers, & de repaſſer en France ſans avoir rien fait.

(*b*) Quelques années après, le zele du S. Roi ſe ranime : il s'embarque pour aller convertir le Roi de Tunis, & deſcend vers les ruines de Carthage : mais la peſte déſole ſon armée, il en eſt attaqué lui-

(*a*) *Ad an.* 1250.
(*b*) *Ad eund. an.*

même, & meurt par humilité ſur un tas de cendres.

Ce déplorable événement, que Dieu a ſans doute permis pour des cauſes à lui connues, oblige les Croiſés de faire une trêve avec le Proſélyte manqué, & de venir paſſer l'hyver en Sicile.

La campagne ſuivante, ils paſſent en Aſie. Ils prennent Jaffa, Beaufort, Nazareth & Antioche; ils font mourir environ dix-ſept mille perſonnes, & emmenent plus de cent mille eſclaves. De ſi glorieux ſuccès font eſpérer de rétablir les choſes en ce pays-là; mais le contraire arrive (*a*): Sultan Melecſeraph reprend Tyr, Sidon, & d'autres Villes; il bat les Chrétiens par-tout où il les rencontre, & ruine pour jamais leurs affaires en Terre-Sainte.

Mais, mon Pere, dis-je au Dominicain, puiſque Dieu étoit l'Auteur de ces entrepriſes, pourquoi y périt-il tant de Croiſés? pourquoi s'y commit-il tant de déſordres? pourquoi Dieu ne les maintint-il point dans leurs conquêtes?

Quant au premier article, répartit le

(*a*) *Ad. eund. an.*

Religieux, je réponds que Dieu a permis ces pertes, pour faire voir que l'on ne peut racheter à trop haut prix cette Terre Sainte, ces lieux sacrés, que son divin Fils a honorés de sa présence, & arrosés de son sang. Quant au second, je réponds qu'il n'est point d'entreprise si louable, de zele si pur, où il ne se glisse un peu de corruption; telle est la fragilité de la nature humaine : mais cette corruption, & tout ce qui en dépend, n'est qu'une peccadille dans tous les cas où il s'agit de la gloire de Dieu, & de l'accomplissement de sa volonté. Enfin, quant à la troisieme question que vous me faites, il est vrai qu'il paroît étonnant que Dieu ne maintînt point les Croisés dans leurs conquêtes; mais les autres avantages qui résulterent de l'entreprise des Croisades, ne cedent en rien à la possession de la Palestine entiere. Ecoutez bien :

Notre Saint Pere le Pape étendit sa puissance, affermit son autorité, & agrandit son patrimoine.

Les Princes Chrétiens s'accoutumerent insensiblement au joug qu'il trouva à propos de leur imposer pendant ces saintes guerres.

La haine que tout bon Catholique doit

avoir pour les Infideles & les Hérétiques s'enracina si fort, qu'elle ne s'effacera jamais.

L'ignorance & la simplicité, qui sont les bases de la vertu, furent portées à leur plus haut point.

Le progrès des sciences & de la raison, qui sont les instruments du Diable, fut reculé aussi loin qu'il put l'être.

L'Europe fut purgée de plusieurs millions d'hommes qu'elle avoit de trop.

Les Moines acheterent une partie des terres des Croisés à vil prix, & eurent celles des autres pour rien.

Ces mêmes Croisés obtinrent par leur zele, l'absolution de leurs péchés.

Enfin, la colere du Ciel s'appaisa par les pleurs & les gémissements de 400 mille familles pillées, ruinées & abandonnées : par la fumée des villes qu'on brûla, & des provinces qu'on ravagea ; par les cris des vierges qu'on viola ; & par la mort d'une multitude innombrable de Juifs, d'Infideles & d'Hérétiques qu'on égorgea.

A votre avis, mon cher, ces avantages sont-ils médiocres ?

Ce n'est pas tout. Les Croisades ne furent point le seul moyen que le Ciel suscita pour extirper l'erreur, & accroître

le gouvernement de notre Mere la Ste. Egliſe. Liſez les hiſtoires, ſur-tout celles des huit derniers ſiecles ; vous verrez les ruſes pieuſes des Papes, la noble ambition des Evêques, le ſaint enthouſiaſme des Moines, la docilité évangélique des Princes, le zele apoſtolique des peuples, concourir à l'envi pour la deſtruction des ennemis de la foi. Vous verrez perſécuter, piller, tourmenter, pendre, rouer, décoler, tenailler, brûler, maſſacrer, ſans pitié, ſans miſéricorde, & ſans diſtinction d'âge, de ſexe & de condition, juridiquement ou ſans forme de procès :

Les Vilgariens en Eſpagne & en Italie (*a*) :

Les Juifs en France (*b*), en Portugal (*c*), & en Angleterre (*d*) :

Les Vaudois à Minerbe (*e*) :

Les Stadings en Allemagne (*f*) :

Les Manichéens en Champagne (*g*) :

Les Albigeois à Montſegur (*h*) :

Les Biſoques en Baviere, en Boheme & en Autriche (*i*) :

(*a*) *Hiſt Eccl.* ad ann. 1001. (*b*) — 1002. — (*c*) 1189. — (*d*) 1206. — (*e*) 1210. — (*f*) 1232. *& ſuiv.* (*g*) 1239 — (*h*) 1243. — (*i*) — 1315. —

Les Flagellants en Miſnie (*a*):

Les Proteſtants à Strasbourg (*b*), à Volzei (*c*), à Deventer (*d*) & en mille autres endroits.

Vous y verrez le maſſacre de Merindol & de Cabriere (*e*):

Le maſſacre de Calabre (*f*):

Le maſſacre de Vaſſi (*g*):

Le maſſacre de S. Barthelemi (*h*):

Le maſſacre d'Irlande (*i*), & bien d'autres maſſacres que je ne prends point la peine de vous rapporter.

Examinez, dis-je, les faſtes de la Catholicité; vous y verrez brûler Jean Hus & Jérôme de Prague en dépit du droit des gens (*k*):

Enfermer & pilier toute l'Infanterie Huſſite, dans les granges de Bohmiſchbroda (*l*):

Condamner plus de huit mille perſonnes

(*a*) 1414. — (*b*) *Theat. des Mart. ad an.* 1526. — (*c*) *Ibid ad an.* 1528. — (*d*) *Ibid* 1571. — (*e*) *Hiſt. Eccl. ad an.* 1545.

(*f*) MEZERAI, *Abrégé Chron. ad an.* 1560. — (*g*) *Ibid* 1562. — (*h*) *Ibid.* 1572. — (*i*) LAURENT ECHARD, *Hiſt d'Angl. ad an.* 1620. — (*k*) *Hiſt. Eccl. ad an.* 1415. — (*l*) *Hiſt. d'Allem. ad an.* 1434. —

nes au feu par le Dominicain Torquemada (*g*) :

Maſſacrer plus de quinze millions d'Infideles par les Eſpagnols en Amérique (*h*) :

Brûler plus de huit cents Anglois ſous le regne de leur Reine Marie (*i*) :

Exterminer plus de dix-huit mille perſonnes ſous le gouvernement du Duc d'Albe (*k*) :

Pourſuivre l'héréſie juſques dans les ſépulcres de ſes Sectateurs ; troubler les cendres des Rois, flétrir leur mémoire ; remplir l'Europe de larmes, d'horreur & de ſang pour empêcher la Réformation. En un mot, raſſemblez les faits, comptez plus de cinquante millions de victimes que le zele de Religion a ſacrifiées depuis l'établiſſement du chriſtianiſme juſqu'à ce jour, & ne demandez plus ce qui nous autoriſe à pourſuivre à outrance ceux qui ne penſent pas comme nous.

Ah! mon cher frere ! pourſuivit le Dominicain, pour peu que votre cœur ſe prête aux douces influences de la grace, combien ne doit-il point ſentir que, par

(*g*) *Hiſt. Eccl.* — (*h*) *Hiſt. univerſ.* — (*i*) *Hiſt. d'Anglet. ad an.* 1553-58. (*k*) *Hiſt. des Pays-Bas.*

de ſi glorieuſes marques, par de ſi conſtantes prérogatives, notre ſainte Religion l'emporte ſur toutes les Religions de la terre ! Si quelques Infideles, quelques hérétiques ont voulu quelquefois prouver, ſoutenir, étendre leurs opinions par de ſemblables moyens, ils éprouverent bientôt le défaut de ce ſecours ſurnaturel & divin qui ne nous manque jamais en telle occaſion. Une pitié déplacée, une lâche tolérance, fondées ſur des raiſons frivoles, ſuccédoient à leur zele; ou ſuccombant eux-mêmes ſous le poids de leurs vains efforts, ils prouvoient invinciblement, qu'il n'appartient qu'aux ſeuls Catholiques de ſubjuguer la terre par telles armes qu'ils jugent à propos.

Mon Pere, dis-je au Dominicain, ſi je ne ſavois que ce que vous venez de me conter s'eſt paſſé parmi les hommes, je croirois que vous m'auriez fait l'abrégé des annales de l'Enfer. Non, mon Pere, rien au monde ne peut me faire croire que de telles prérogatives honorent la Religion. Il n'y a pas long-temps que j'ai vu un Peuple barbare immoler deux petits enfants à un bouc infâme, & j'ai dit qu'une telle action étoit horrible & abominable : ſi j'avois le malheur de voir ſacrifier aujourd'hui autant d'héréti-

ques au vrai Dieu, je dirois que ce ſeroit un ſacrifice exécrable.

Mon cher frere, me dit le Religieux, je ſuis bien fâché que votre cœur demeure inſenſible aux impulſions de la vérité. Adieu : je prie le ciel qu'il daigne vous éclairer un jour ; & je vous ſouhaite un heureux voyage.

Lorſqu'il eut fini ces paroles, il partit avec ſon compagnon.

Pour moi, lorſque le ſoir fut arrivé, je me couchai de bonheur, afin de partir le lendemain de grand matin.

Fin du ſecond Volume.

LE COMPERE MATHIEU.

TOME TROISIEME.

LE
COMPERE
MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES
DE
L'ESPRIT HUMAIN.

Tout ce qui eſt au-deſſus de l'intelligence du vulgaire, eſt à ſes yeux, ou ſacré, ou profane, ou abominable.

Tome I. pag. 221.

TOME TROISIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXVII.

UTOPIA
RRR
D8 7900
t.3

LE COMPERE MATHIEU,

OU

Les Bigarrures de l'Eſprit Humain.

CHAPITRE I.

Suite des Aventures de Jérôme.

JE dormois d'un profond ſommeil, lorſque, vers le minuit, un bruit ſoudain m'éveilla : ayant ouvert les yeux, je vis entrer trois hommes dans ma chambre, dont l'un m'ordonna de la part du Saint Office de le ſuivre à l'inſtant. Je voulus ouvrir la bouche pour lui demander la raiſon pourquoi ; mais il me réitera ſon ordre d'un ton ſi ferme, que

je pris le parti de m'habiller au plus vîte, & de le ſuivre ſans murmurer, juſqu'à ce qu'il m'eût conduit & enfermé dans un des cachots de l'Inquiſition.

Imaginez-vous un trou de cinq pieds en quarré, ſur autant de hauteur, à plus de vingt-cinq pieds ſous terre, où il eſt impoſſible de diſtinguer le jour d'avec la nuit; où l'on a pour toute nourriture un peu de pain noir, & quelques feves mal cuites & de l'eau puante; où quelques brins de paille à demi-pourrie, ſervent d'oreiller & de grabat; où l'on eſt quelquefois des mois entiers, même des années, ſans parler à perſonne; où l'on eſt aſſommé de coups de nerf de bœuf, lorſqu'on ſe plaint un peu trop haut de ſa ſituation : voilà quelle étoit ma nouvelle demeure. Jugez des réflexions que je dus y faire, ſur-tout au bout de quelques jours de ſéjour : jugez ſi je me reſſouvins de mon entretien de la veille.

Après ſix ſemaines d'empriſonnement, celui qui avoit coutume de m'apporter mon néceſſaire, me parla pour la premiere fois, & me conſeilla de demander l'audience des révérends Peres Inquiſiteurs : je la demandai dès l'inſtant même, & elle me fut accordée pour le lendemain. Lorſque je fus devant ces Meſ-

ſieurs, l'un d'eux me demanda ce que je voulois ? je lui dis que je ſuppliois Leurs Révérences de me faire élargir, ou du moins d'avoir la bonté de me dire pourquoi l'on m'avoit arrêté. L'on ne me répondit rien, & l'on me renvoya au cachot.

Quatre jours après, je comparus dérechef devant le ſacré Tribunal. L'on me fit la même demande, j'y fis la même réponſe, & l'on me renvoya à mon trou. A peine y fus-je rentré, que la rage & le déſeſpoir me ſaiſirent à un tel point, que je me frappai de toutes mes forces la tête contre une ancre de fer qui étoit attachée à la muraille : le ſang que je ſentis ruiſſeler ſur mon viſage, augmenta ma fureur ; deux ſemblables coups alloient mettre fin à tous mes maux : mais ayant apperçu que l'ancre étoit caſſée par la violence du coup que je m'étois donné, je réfléchis que je pouvois par ſon moyen me procurer ma délivrance, en me conſervant la vie.

Ce morceau de fer ayant la longueur & la force ſuffiſantes pour ce que j'en voulois faire, je me mis à l'ouvrage dès l'inſtant même ; & en moins de deux jours, je vins à bout d'ôter une pierre de la muraille de mon cachot.

La pierre que j'avois ôtée, me procura la facilité d'en ôter une seconde; celle-ci une troisieme; tellement qu'au bout de six jours, la muraille se trouva percée, & le trou assez grand pour y passer. Ce trou donnoit dans un souterrein d'une grandeur prodigieuse, & aussi obscur que le cachot même. Je ne suis pas plutôt dans ce nouvel endroit, que je rôde, que je tâtonne, que je furete par-tout; & je ne rencontre que des cordes, des poulies, des billots, des roues, des chevalets, & autres attirails patibulaires: à la fin je trouve une porte; mais elle étoit trop bien fermée pour que je pusse l'ouvrir: je rôde de nouveau; je découvre une cheminée, je crois mon évasion certaine, l'espoir redouble mes forces, je m'enfourne dans cette cheminée, je m'y cramponne, je me guinde, je parviens au milieu, où, par un malheur inattendu, je rencontre une grille de fer qui s'oppose à ma sortie. Cet obstacle n'abat point mon courage. Je saisis l'ancre, que j'avois eu soin d'emporter avec moi, je parviens à percer la cheminée au-dessous de la grille. Ce dernier trou donnoit dans un grenier rempli de grains, & dont le toît communiquoit aux maisons voisines; mais comme c'étoit en plein jour, je

n'osai hasarder de continuer ma route : je résolus de descendre dans le souterrein pour y attendre la nuit. Je risquois d'autant moins à prendre ce parti, que quelque temps avant ma sortie du cachot, mon pourvoyeur m'avoit apporté ma pitance pour 24 heures, & que je n'avois plus de visite à attendre de lui avant le lendemain matin.

Etant descendu, je ramassai toutes les pierres qui étoient tombées dans le foyer de la cheminée ; je les cachai derriere quelques planches qui étoient contre la muraille ; je bouchai, je barricadai le trou que j'avois fait entre mon cachot & le souterrein.

Je finissois à peine cette derniere besogne, que j'entendis du bruit du côté de la porte. M'étant fourré le plus vîte qu'il me fut possible derriere les mêmes planches où j'avois mis les décombres, la porte s'ouvrit ; & comme ces planches n'étoient pas trop serrées, les premiers objets qui s'offrirent à ma vue, furent deux grands hommes basanés, aux yeux hagards & farouches, tenant un flambeau d'une main, un poignard de l'autre, & ayant deux pistolets à la ceinture. Trois gros Peres Dominicains, (dont l'un étoit mon souhaiteur de bon voyage) & un

Secretaire du S. Office qui les ſuivoit, vinrent s'aſſeoir autour d'une table couverte d'un tapis noir, ſur laquelle étoit un bénitier d'un côté, un miſſel de l'autre, & au milieu, un Crucifix paſſé en ſautoir ſur une épée nue. A ce ſpectacle épouvantable, je me crus perdu ſans reſſource ; l'on pouvoit découvrir le trou que j'avois fait, & me découvrir à mon tour.

Après que ces quatre gros perſonnages eurent ri & goguenardé entre eux environ un demi-quart d'heure, ils ſe leverent, & réciterent d'un ton mâle & vigoureux, le Pſeaume *Exurgat Deus.* Pendant cette récitation, les deux hommes aux flambeaux ſe tinrent debout à côté de la table, & me parurent plus terribles que jamais.

Le Pſeaume étoit à peine fini, que j'entendis quelques gémiſſements, ſans que je ſuſſe trop de quel côté ils partoient. Un inſtant après, la porte du ſouterrein s'ouvrit dérechef. Une fille d'environ 17 ans, qui, malgré ſa douleur & ſon abattement, étoit plus belle que le jour, parut au milieu de quatre ſpectres hideux, vêtus d'une longue robe de treillis noir, ayant ſur la tête un capuchon de même étoffe, percé aux endroits des yeux, du

nez & de la bouche, en un mot, tel que le portent ces Freres pénitents, que l'on voit dans quelques villages de France, en Italie & ailleurs.

Cette créature infortunée, s'étant avancée à pas chancelants & les yeux baiſſés juſqu'auprès de la table, ſe jetta aux pieds de ſes Juges en répandant un torrent de larmes, & ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. Mais ſes ſoupirs & ſes ſanglots étant un peu appaiſés, elle leur dit en françois, & d'une voix capable d'attendrir les rochers : Hélas, mes Peres ! qu'allez-vous faire de moi ! n'ai-je point aſſez ſouffert depuis un an que je ſuis enſévelie dans un cachot affreux, où accablée de la plus cruelle miſere, où livrée en proie à ma douleur, aux idées les plus triſtes, les plus noires.... Levez-vous, ma belle enfant, interrompit un des Inquiſiteurs ; l'on vous a amenée cette fois devant nous, pour que vous confeſſiez ingénuement tous les crimes dont vous êtes accuſée dans votre procès, & que vous méritiez par cet aveu ſincere, d'éprouver la douceur, la clémence & la charité du S. Office.

Eh ! quel aveu, quelle confeſſion puis-je vous faire ? reprit la fille : je vous ai dit tout ce que j'avois à vous dire la

premiere fois que je parus devant vous : je vous le répete encore : je ne crois pas avoir jamais offenſé un pere que j'aime & que j'honore, non plus qu'une mere tendre & reſpectable, dont la mémoire me ſera toujours en vénération, dont les leçons de ſageſſe, les exemples de vertu me ſeront éternellement devant les yeux : je ne crois point non plus avoir jamais manqué en rien envers mon prochain, à qui j'ai fait tout le bien qui m'étoit poſſible, & auquel je ſouhaite tout le bonheur qui puiſſe m'arriver. Si vous demandez la vérité, vous venez de l'entendre.... Briſons, s'il vous plaît, ſur ces lieux communs, interrompit dérechef le Dominicain, nous avons les oreilles rebattues de ces ſortes de propos : il ſemble que les trois quarts de ceux qui paroiſſent devant nous, ſe ſoient donné le mot pour nous débiter les mêmes diſcours. Venons au fait, ma chere enfant : avouez de bonne foi que votre pere, qui s'eſt échappé à nos recherches, eſt un de ces impies, qui, mépriſant cette quantité prodigieuſe, mais reſpectable, de myſteres & d'articles de foi, que notre mere la Sainte Egliſe croit, enſeigne & commande de croire, ainſi que toutes les pratiques pieuſes & ſalutaires qu'elle a inſti-

tuées pour la ſanctification de nos ames, ſe ſont ingérés de réduire leur croyance preſqu'à rien, & de borner leur morale à la ſimple obſervation de la loi naturelle (*a*): de ſorte que ſous les apparences trompeuſes d'une probité à toute épreuve, d'une tolérance entiere des opinions d'autrui, pour qu'on tolere les leurs; de même qu'à force de ſe rendre officieux, complaiſants, néceſſaires, & de paroître les plus paiſibles, les plus fideles & les plus honnêtes de tous les hommes, pour mieux attirer les ſimples dans leur parti, & par conſéquent dans la naſſe de Satan, cette maudite engeance a déja fait une brêche conſidérable au troupeau des fideles. O race indigne & déteſtable! que n'es-tu engloutie dans le fin fond de l'a-

(*a*) Ces mots ne me laiſſerent plus douter que cette malheureuſe ne fût la fille du vieillard Hollandois. Car la plupart des Unitaires de Hollande rejettent non-ſeulement les myſteres que l'Egliſe Romaine adopte, mais encore tout ce qui répugne à la raiſon humaine, quoique reçu parmi les Proteſtants: telle eſt la doctrine du Péché originel, &c. D'ailleurs, ſi cette fille s'explique en François, c'eſt apparemment qu'elle ignore encore l'Eſpagnol, & que l'Inquiſiteur n'entend point le Hollandois.

byme, avec Coré, Dathan & Abiron, ainſi qu'avec tous les Payens, les Juifs, les Hérétiques, & tous les ſorciers qui exiſtent ſur la terre!.... Mais, non, ſubſiſtez encore; continuez d'être l'objet de la charité, du zele, des travaux & des veilles des Miniſtres du Seigneur, & nommément du S. Office, qui ne cherche que la gloire de Dieu & le ſalut de vos ames. Ah! ma chere Fille! vous ignorez encore juſqu'où vont ce zele, cette charité, qui nous animent pour le redreſſement des pauvres fourvoyés!

Ne nous laiſſez donc point inſiſter davantage ſur la confeſſion que l'on exige de vous. Avouez que votre pere ne vous eut point ſitôt inculqué ſes principes abominables, que vous conçûtes un ſouverain mépris pour la Religion Catholique Apoſtolique & Romaine, & une haine implacable pour la très-Sainte Inquiſition: qu'à l'ombre de ce mépris, de cette haine, le Diable s'eſt emparé de vous; qu'il vous a ſéduite par ſes illuſions; que vous vous êtes donnée à lui; que vous avez uſé de maléfices & de ſortileges: avouez, dis-je, avouez des crimes horribles envers l'Egliſe & ſes Miniſtres; nommez-nous vos complices; révélez-nous la retraite de votre pere, ainſi que

celle de tous ceux qui lui reſſemblent, pour que nous leur ouvrions les yeux ſur leurs égarements, & que nous les retirions du chemin de perdition dans lequel ils ſont.... Ah ! pour mon pere ! s'écria la fille, fuſſé-je mille fois où il eſt, fût-il le plus criminel de tous les hommes, je n'obéirai ſur ce point qu'à la voix de la nature ; cette voix aimable & touchante, ne nous criera jamais de vendre notre propre ſang. Pour ceux qui reſſemblent à ce pere ſi chéri, ſi reſpectable, j'en connois peu ; mais ce ſont des perſonnes ſages, vertueuſes, qui ne different de vos opinions qu'autant que la raiſon le leur enſeigne, & qu'une conſcience éclairée les y oblige ; qui font le bien pour l'amour du bien ; qui, autant qu'ils le peuvent, ne comptent leurs jours que par leurs bienfaits, & que je me garderois bien auſſi de vous nommer, ſi je ſavois où ils ſont : au contraire, ſi la foi la plus pure, la vertu la plus ſévere, dont j'ai fait profeſſion toute ma vie, ſont récompenſées chez vous par des maux pareils à ceux que j'ai ſoufferts depuis que je ſuis entre vos mains, & que je ſouffrirai peut-être encore, je prie le Ciel de les préſerver d'une telle récompenſe. Pour ce qui eſt du mépris, de la haine, que

l'on m'accuſe d'avoir pour l'Egliſe & ſes Miniſtres, je puis vous proteſter dans toute la ſincérité de mon ame, que l'un des premiers devoirs que mes parents m'ont enſeignés, fut de ne haïr ni mépriſer perſonne, de telle Religion qu'il fût : ce qu'à leur exemple j'ai conſtamment pratiqué juſqu'à ce jour. Ils m'ont prêché mille fois qu'il n'y avoit que la ſuperſtition de mépriſable, que le vice de haïſſable ; qu'il falloit ſe borner à déplorer le ſort du ſuperſtitieux & celui du vicieux; les plaindre l'un & l'autre, les éclairer, s'il étoit poſſible, les traiter en tout comme nos freres. Et tel eſt le fruit de l'éducation que j'ai reçue, que, malgré les peines que j'ai ſouffertes depuis que je ſuis en votre pouvoir, ma patience & l'eſpoir que j'ai toujours que le temps & la vérité vous feroient un jour ouvrir les yeux ſur mon innocence, m'ont tenu lieu de tout reſſentiment. Or, cette haine, ce mépris, ainſi que ces prétendues illuſions du Diable, & tout ce qui s'enſuit, n'exiſtent que dans le cerveau de ceux qui, par foibleſſe, ou par méchanceté, ſont venus vous débiter la plus abſurde & la plus ſanglante des calomnies... Ma chere enfant, dit l'Inquiſiteur, vous venez d'avouer ſans y penſer, que vous

êtes Hérétique. Courage, dites-nous en quoi conſiſte plus particuliérement votre héréſie, & les ſuites qu'elle a eues : ne nous obligez point d'avoir recours à la rigueur ; avouez, vous dis-je, ou l'on va vous faire ſubir la queſtion.

Grand Dieu ! s'écria cette malheureuſe, la queſtion ! hélas !.... pourrois-je la ſupporter !... ah ! mes P.res ! qui vous autoriſe à tourmenter vos ſemblables, qui, avec toutes les vertus morales poſſibles, ont le malheur d'être d'un autre ſentiment que vous ? — Qui nous autoriſe ? repartit l'Inquiſiteur : l'honneur de la Religion, la gloire d'un Dieu vengeur, d'un Dieu terrible, du Dieu des armées.... Arrêtez ! s'écria la fille, ce Dieu-là n'eſt point mon Dieu ; mon Dieu n'eſt point terrible, il n'eſt point le Dieu des armées : mon Dieu n'approuve ni ne conduit les perſécutions, ni la déſolation du genre humain ; il hait la diſcorde, l'injuſtice, la vengeance, la violence, la cruauté, la fureur, & généralement tous ces funeſtes fruits de l'ambition, du fanatiſme & de l'intérêt. Mon Dieu eſt bon : toute la nature me l'annonce ainſi ; elle ne retentit point du nom d'un Dieu terrible qui menace, qui tonne & répand par-tout la terreur & l'effroi : elle ne retentit point du nom d'un Dieu

cruel & capricieux, qui s'abreuve de ſang & de pleurs, ou qui s'appaiſe par des pratiques inſenſées & par des grimaces de gueux. Elle m'annonce un Dieu qui fait de nous l'objet de ſes plus tendres ſoins, qui nous a prodigué ſes largeſſes, qui nous a donné une raiſon pour nous conduire dans la jouiſſance de ſes bienfaits: elle m'annonce un Dieu qui aime la douceur, la juſtice, la charité, la bienfaiſance, & qui exige de nous la pratique de ces vertus; un Dieu qui a pitié de nos foibleſſes, qui, s'il nous punit, nous punit en Pere. Et s'il réſerve, ce Dieu, quelque ſupplice épouvantable, ce n'eſt que pour les méchants obſtinément méchants; & ſur-tout pour ces hommes vains & cruels, qui ſe ſont fait un Dieu ſemblable à eux, c'eſt-à-dire, un monſtre compoſé de l'odieux aſſemblage de toutes les paſſions & de tous les vices; un monſtre qu'ils mêlent dans tous leurs intérêts, au nom duquel ils s'arrogent le droit affreux de tyranniſer les conſciences, d'être les fléaux de l'humanité, l'horreur & l'opprobre de la nature.

Juſte Ciel! quelle impiété! s'écria l'Inquiſiteur: Créature abominable! il n'y a que le Démon qui puiſſe t'avoir inſpiré

de tels blaſphêmes contre les attributs de la Divinité, ſi ſolidement établis dans l'Ecriture Sainte, & contre ſon divin culte, ſi étroitement preſcrit par l'Egliſe... Bourreaux! faites votre devoir : arrachez-lui à force de tourments la confeſſion de ſes liaiſons avec Satan, ſon maître, le détail de ſes autres crimes, & la révélation de ſes complices.

L'Inquiſiteur eut à peine prononcé ces paroles, que deux des quatre ſpectres qui avoient amené cette créature infortunée, ſe mirent à la dépouiller des haillons dont elle étoit couverte : les deux autres préparerent ce qu'il falloit pour cette exécution.

Le profond ſilence qui régnoit dans ce lugubre lieu pendant ces préparatifs effrayants, la ſombre lueur dont il étoit éclairé, les funeſtes inſtruments dont il étoit meublé, la douleur, l'accablement de la victime, les regards irrités des Juges, l'air féroce des Bourreaux, ſuſpendirent tous mes ſens, & faillirent de me faire mourir de frayeur & d'angoiſſe.

Quand cette malheureuſe fut entiérement dépouillée, à la réſerve des parties que l'on ne nomme pas, les Bourreaux lui lierent les mains derriere le dos, y attacherent une corde paſſée dans une pou-

lie qui tenoit à la voûte, & l'éleverent par ce moyen auſſi haut qu'ils purent. L'ayant tenu quelque temps ainſi ſuſpendue, ils lâcherent la corde, & elle tomba de toute cette hauteur à un pied de terre: cette ſecouſſe terrible lui diſloqua toutes les jointures; la corde qui lui ſerroit les poignets, lui entra dans la chair juſqu'aux nerfs; & la douleur qu'elle en reſſentit, lui fit pouſſer des cris effroyables. Un inſtant après, l'on recommenca ce cruel ſupplice; ſes plaintes, ſes cris redoublerent; mais l'on ne put arracher d'elle qu'elle fût ſorciere, parce qu'elle ne l'étoit pas; ni le lieu où ſon pere s'étoit caché aux pourſuites du S. Office, ni celui où s'étoient retirés ceux de ſa croyance (*a*), parce qu'elle ne le ſavoit pas, parce qu'elle aimoit mieux mourir que d'expoſer autrui au même malheur qu'elle.

Il y avoit environ une heure qu'on lui faiſoit ſouffrir des tourments inexprimables, lorſque les forces lui manquant tout-à-coup, elle parut comme morte. Un des Inquiſiteurs s'étant levé, appliqua ſa main infâme ſur le ſein livide & meurtri

(*a*) C'étoit apparemment quelques ouvriers que ſon pere avoit amenés de Hollande.

de cette malheureuſe, & dit, d'un ton de ſcélérat, *qu'il n'étoit point néceſſaire d'appeller le Médecin, qu'il ſuffiſoit de lui introduire quelques gouttes d'eau de méliſſe dans les narines, pour lui faire revenir les forces.*

En effet, cette eſſence lui rendit la connoiſſance; mais elle demeura étendue par terre ſans pouvoir remuer aucun membre. Alors les Inquiſiteurs s'étant approchés d'elle, l'un d'eux lui reprocha dans les termes les plus durs les blaſphêmes inouis qu'elle avoit vomis contre la Divinité & ſon ſaint Culte : il ajouta enſuite qu'elle ne devoit pourtant point déſeſpérer de la miſéricorde de Dieu; il lui prôna le zele & la charité du S. Office, qui ne vouloit point la mort du pécheur, mais le ſalut de ſon ame, &c. Ce diſcours, les promeſſes & les menaces qui le ſuivirent, ne l'ébranlerent point; elle n'avoua rien de ce qu'on lui demandoit. Mais lorſque cet Inquiſiteur eut fini de parler, elle dit d'une voix capable d'attendrir un rocher! Hélas! mes Peres! avez-vous renoncé à toute humanité! ce ſpectacle douloureux ne vous touche-t-il pas! ah! conſidérez ces membres diſloqués, ce tendre corps meurtri, déchiré, & ayez pitié d'une infortunée étendue à vos pieds, environnée d'horreur & de

déſeſpoir; ayez pitié de mon ſexe, de ma jeuneſſe & de mon triſte ſort!... Non, Barbares! s'écria-t-elle un moment après, vos cœurs ne ſont point faits pour être ſenſibles; je lis dans vos yeux toute la férocité des lions & des tigres furieux. Monſtres abominables! voici mon corps; jettez-vous deſſus; raſſaſiez-vous du plaiſir horrible de le déchirer; abreuvez-vous de mon ſang; aſſouviſſez votre rage exécrable: je reſpire encore.... & vous! ô déplorables victimes! qui gémiſſez dans les cachots affreux dont ces lieux ſont remplis, puiſſent les tourments que j'endure adoucir votre malheureux ſort, & vous garantir des maux qu'on vous prépare! puiſſe ma mort être le dernier des forfaits de mes Bourreaux! Elle alloit continuer; mais on la reſſaiſit de nouveau, on lui entonna pluſieurs pintes d'eau dans l'eſtomac, enſuite on la coucha dans un banc creux, où on la ſerra d'une ſi cruelle force, qu'elle perdit dérechef connoiſſance.

Lorſqu'elle fut revenue à elle, on lui réitéra les mêmes propos que la premiere fois; & le tout en vain. Alors on l'approcha d'un grand feu: après lui avoir frotté les pieds avec de l'huile, du lard, & autres matieres pénétrantes, on les lui chauffa d'une ſi terrible maniere, qu'e

moins d'une heure, la chair étoit tellement crevaſſée, que les nerfs & les os paroiſſoient de toutes parts. De ſi horribles tourments ne furent plus capables de lui arracher une ſeule plainte : ſon courage, ſa réſignation, braverent la cruauté des Inquiſiteurs & l'acharnement de leurs miniſtres. Enfin, ſes forces l'ayant abandonnée pour la troiſieme fois, on l'emporta. Et à ce que j'appris par la ſuite, trois jours après elle fut traînée dans un vil tombereau en la place publique, où, chargée des imprécations de ſes Juges & de l'exécration d'un peuple immenſe, elle fut brûlée vive, pour apprendre à toute la terre que ſi toutes les vertus morales poſſibles ſuffiſent pour nous faire tolérer, eſtimer, honorer les peuples les plus barbares, elles paſſent pour des crimes énormes chez une Nation qui fait gloire de profeſſer une Religion établie par un Homme divin, qui ne prêchoit que la douceur & la charité, & qui mourut ſur une Croix en pouvant de ſon ſouffle anéantir ſes bourreaux.

Lorſque je me vis ſeul, je ne pus m'empêcher de m'écrier en moi-même : O les abominables ſcélérats que ces Inquiſiteurs ! tout ce que l'on m'avoit conté de leurs cruautés, de leurs fureurs, n'approche point

de ce que je viens de voir. Je m'étois imaginé que la prudence ſuffiſoit à un homme pour vivre tranquille & heureux au milieu de la Société, quelque dépravée qu'elle fût ; mais je vois tout le contraire .... Le ſacrifice horrible que j'ai vu faire de deux enfants à un bouc infect, étoit du moins l'effet d'un culte mal-entendu, de la ſuperſtition d'un peuple enſéveli dans les plus épaiſſes ténebres de l'ignorance ; mais ce qui vient de ſe paſſer devant mes yeux, n'a d'autre motif qu'une fureur diabolique, n'a d'autre objet que la ſatisfaction exécrable d'aſſouvir ſa rage de meurtre & de ſang .... Quoi ! les Prêtres d'un Dieu de vérité, les Prêtres d'un Dieu de paix & de miſéricorde, non contents de repaître de menſonge & d'impoſtures, l'eſprit d'un peuple auquel ils doivent leur aiſance & leur opulence ; non contents de leurs querelles inteſtines, & de la haine implacable qu'ils portent au-dehors à tous ceux qui ne penſent pas comme eux, ou qui les ont offenſés ; non contents, enfin, de pouvoir allumer le flambeau de la diſcorde par leur ſouffle empoiſonné, & d'avoir armé mille fois la moitié du genre humain contre l'autre, ces Prêtres abominables ſe ſont érigé des tribunaux où ils

jugent ſans raiſon, ſans pitié, ſans miſéricorde, tous ceux dont ils ont juré la perte ; & deſcendant de ces tribunaux odieux, ils montent à l'Autel, où, les mains enſanglantées du meurtre de leurs freres, ils oſent offrir des ſacrifices à l'Eternel !... Grand Dieu ! ſi tu as des raiſons pour permettre de tels forfaits, accorde-moi du moins de n'en point être la victime !

CHAPITRE II.

Suite de mes ayentures.

J'Eus à peine fini ces réflexions, que je regrimpai au plus vîte dans la cheminée, & j'entrai dans le grenier que j'avois découvert. Comme il étoit ſoir, je paſſai par une lucarne, je courus de toît en toît, & je ne m'arrêtai que là où l'interruption de ces toîts m'empêcha d'aller plus loin. Alors je ne ſus que devenir : je n'oſois deſcendre dans aucune maiſon, de crainte d'être vendu. L'Inquiſition eſt ſi cruelle, que ſi elle venoit à ſavoir qu'un Eſpagnol eût oſé favoriſer l'évaſion d'un de ſes priſonniers, un tel homme ſeroit ſûr d'être brûlé vif pour prix de ſa cha-

rité. Cependant je franchis le pas ; je me mis à deſcendre dans une de ces maiſons, réſolu d'aſſommer de mon ancre, que je tenois toujours, le premier qui s'oppoſeroit à mon évaſion.

Je fus à peine au ſecond étage, qu'une ſervante qui faiſoit un lit dans une chambre, m'apperçut ſur l'eſcalier. A mon accoûtrement, qui étoit une robe de toile noire, à ma barbe longue, à mon viſage exténué, à mes yeux étincelants de crainte, de colere & de déſeſpoir, cette fille me prit pour le diable ; elle pouſſa un cri épouvantable, & tomba à la renverſe. Ce cri fit monter le maître de la maiſon, qui faillit de s'évanouir à ſon tour lorſqu'il me vit ; mais je le raſſurai, je m'approchai de lui, & je le reconnus pour le Médecin François qui m'avoit guéri du coup de ſoleil.

Cet honnête homme m'ayant reconnu à ſon tour, me ſauta au cou, m'embraſſa, & m'arroſa de ſes larmes. Etant deſcendus dans ſon cabinet, je lui contai généralement tout ce qui m'étoit arrivé depuis que je l'avois quitté. Il me plaignit de tout ſon cœur ; mais il me blâma fort de l'imprudence que j'avois eue de parler aux Dominicains, avec auſſi peu de retenue que j'avois fait la veille de mon

empriſonnement. Comment ! me dit-il, un homme de votre âge a ignoré juſqu'aujourd'hui à quel danger l'on s'expoſe dans ce pays, lorſqu'on s'aviſe de blâmer la conduite & la façon de penſer des Eccléſiaſtiques ? Soyez plus prudent à l'avenir vis-à-vis ces gens là, non-ſeulement en Eſpagne, mais encore dans tous les pays où vous pourrez vous trouver.

Je ſavois, lui répondis-je, que les Eccléſiaſtiques ſont très-dangereux en ce pays ; mais je ne les croyois pas tels que je les connois aujourd'hui : pour ailleurs, ils ſont beaucoup moins à craindre : ils piaillent, ils tempêtent, ils tourmentent les gens, mais ils ne les mettent point à la torture, ils ne les brûlent pas.

S'ils ne les brûlent pas, ce n'eſt pas leur faute, reprit le Médecin : qu'on leur donne carte blanche, l'on verra beau jeu : qu'on leur permette demain d'établir l'Inquiſition par-tout où elle n'eſt pas, dans deux mois les bûchers ſeront allumés aux quatre coins de l'Europe. Le germe de la cruauté & de la fureur n'en exiſte pas moins dans leur ame atroce, quoiqu'il n'y paroiſſe pas : il ne leur manque qu'une entiere liberté, pour que ce germe ſe développe, pour qu'il prenne un accroiſſement ſubit & prodigieux, pour qu'il

devienne capable d'embraſer tout l'Univers (*a*).

Non

(*a*) Entre les portraits de toute eſpece que Manzolli, autrement dit Palingene, nous a laiſſés dans ſon *Zodiacus vitæ humanæ*, l'on reconnoîtra aiſément les originaux d'après leſquels il a fait les vers ſuivants.

Poſt ſequitur medius digitus, qui infamis habetur,
In quâ ſede aliud genus eſt tibi conſtituendum,
Illorum quibus eſt magnæ ſolertia mentis,
Ingeniique vigor, nec non vis magna loquendi:
Sed pravi ſunt, injuſti, vitiiſque referti,
In terras curvi, nunquam æthera ſuſpicientes,
Aſtuti in primis, falſoque in pectore vulpem
Geſtantes, turbamque ignaram decipientes.
Quumque odio virtutem habeant, quum numina temnant,
Se ſimulant juſtos tamen ac virtutis amantes,
Proque albis nigra, & pro nigris alba loquuntur:
Omnia vel lucri faciunt vel laudis amore,
Nec niſi præſentem vitam ſperantve timentve;
Hi ſunt qui ſemper prudentibus adverſantur,
Armatique dolis, confidenteſque favori,
(Quem ſibi ſervitio turpi vel munere blando
Conciliare ſolent) ſanctis conatibus obſtant

Pru-

Non contents du mal que certains d'entr'eux ont fait ſur la terre, ils ont craint que la poſtérité ſacerdotale ne dégénérât ; ils lui ont tranſmis leurs fureurs avec leurs écrits. Entr'autres, un Nicolas Eymeric (*a*) a eu l'audace déteſtable

---

Prudentum, & nubem veris rationibus obdunt:
Quæ ſi non proſunt artes, tunc res agitur vi,
Utuntur ferro, flammis, atroque veneno:
Lædere ſi nequeunt furtim, graſſantur aperte.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Qui quum ſceptra tenent, & preſunt urbibus, ætas
Ferrea regreditur, mavortia bella reſurgunt:
Juſtitiam & leges vincit furor, omnia demum
Bacchantur vitia impunè, & jacet obruta virtus.
Hoc hominum genere eſt nullum ſcèleratius inter
Mortales, nec cœlicolis odioſius ullum eſt.

Sagitt. p. 202.

Ceux qui n'entendent point ce Latin, pourront voir la Traduction que M. de la Monnerie en a faite en 1731.

(*a*) Ce Nicolas Eymeric étoit un Dominicain natif de Gironne. Il fut Inquiſiteur général ſous

d'avancer dans ſon *Directorium Inquiſitorum*, que non-ſeulement les hommes privés, mais que les Princes & les Rois peuvent être jugés ſecretement par l'Inquiſition, ſans être entendus, & enſuite être mis à mort par le fer ou par le poiſon. Un autre ſcélérat, nommé Penna, a orné ce Livre exécrable de commentaires non moins horribles : & les éditions d'un tel Livre ſe ſont multipliées à la face de l'Europe étonnée.

Votre Dominicain a vraiſemblablement prétendu relever les faſtes de la prêtraille des premiers ſiecles, en étalant les proueſſes de S. Cyrille; mais il a paſſé le plus beau de l'Hiſtoire. Je ne parle point des brouilleries du Pape Victor avec S. Irénée & autres pour la célébration de la Pâque (*a*), ni de celles du Pape Etienne avec S. Cyprien (*b*), ni de la mort de

---

le Pape Innocent VI; puis Chapelain de Grégoire XI, & Juge des cauſes d'héréſies. Son *Directorium Inquiſitorum* fut imprimé ſucceſſivement à Barcelonne, à Rome, à Veniſe, &c. les éditions les plus completes ſont celles où ſe trouvent les Commentaires.

(*a*) EUSEB. *Hiſt. Eccl. Lib. V. Cap.* 23 *& ſeqq.*

(*b*) Vie de S. Cyprien par le CLERC. Biblioth. Univerſ. Tome XII. p. 351 & ſuiv.

Priſcillien & de ſes Sectateurs, cauſée par des Evêques Eſpagnols (*a*), ni des violences de Théophile d'Alexandrie, de l'orgueil des Prêtres des Gaules (*b*), &c. cela nous meneroit trop loin : il me ſuffit de vous rapporter quelques paſſages qui pourront ſervir de *pendant* à ce que le bon Pere vous a débité.

» L'an 305, dit M. Fleury (*c*), il » s'aſſembla onze ou douze Evêques à » Cirthe, où ils ſe reprocherent des » crimes énormes. La plupart avoient » livré les Ecritures aux Payens pour » éviter la perſécution, pendant qu'un » grand nombre de ſimples Fideles l'a- » voient ſoufferte conſtamment : d'au- » tres les avoient eux-mêmes jettées au » feu. Un Purpurius de Limate, étant » accuſé d'avoir fait mourir les deux » enfants de ſa ſœur, au-lieu de s'ex- » cuſer, dit hardiment : *Pour moi, j'ai* » *tué & je tue ceux qui ſont contre moi.* » *Ne m'obligez pas d'en dire davantage,* » *vous ſavez que je ne me ſoucie de perſonne.*

(*a*) Sulp. Sever. *Hiſt. Sac. Lib. II.*

(*b*) Id. *Dialog. I. Cap. XXI.*

(*c*) *Hiſt. Eccl.*

» Dès qu'il y eut des Empereurs Chré-
» tiens, les plaiſirs commencerent à s'in-
» troduire dans l'Egliſe, & l'on ne
» voyoit parmi les Eccléſiaſtiques, qu'i-
» nimitiés & que diviſions. Et parce
» que les Evêques étoient riches & con-
» ſidérés, on ſe ſervoit de toutes ſortes
» de voies pour parvenir à l'Epiſco-
» pat ; & quand on y étoit parvenu,
» l'on prenoit une autorité tyrannique.
» Ces déſordres augmenterent toujours,
» juſques à ce qu'ils vinſſent au comble
» où on les a vus, comme le ſavant Ar-
» chevêque Irlandois Uſſerius le montre
» par un grand nombre de paſſages d'Au-
» teurs célebres, qui nous ont laiſſé des
» peintures affreuſes de la corruption de
» leurs ſiecles ".

» Les Sectes des Neſtoriens & Euty-
» chiens, dit un autre Auteur (*a*), nées
» en partie de l'oiſiveté & de la ſuperſ-
» tition, & en partie des haines parti-
» culieres, de l'envie & de la malignité

(*a*) Diſſertations hiſtoriques, &c. imprimées à Amſterdam en 1707, p. 8. 9. — Voyez, pour le V^e^. ſiecle, les paſſages d'ISIDORE DE DAMIETTE, cités dans les *Epît. Ecc. & Crit.* de M. LE CLERC, *pag.* 167 *& ſuiv.* 4^e^. édit.

» des Eccléſiaſtiques, mirent la derniere
» main à l'intolérance en matiere de Re-
» ligion. Il eſt vrai qu'elle étoit déja née
» (*a*), cette intolérance, mais elle n'avoit
» pas encore exercé ſa tyrannie avec
» toutes les cruautés dont elle a été ac-
» compagnée depuis le malheureux ſie-
» cle auquel on ſe diviſa pour des opi-
» nions, *deſquelles il auroit été aiſé de*
» *convenir, ſi l'eſprit du Chriſtianiſme*
» *avoit préſidé dans les aſſemblées des Ec-*
» *cléſiaſtiques.* Depuis ce temps-là, on ne
» vit en Orient que proſcriptions, que
» maſſacres, que fureurs. *Je paſſe ſous ſi-*
» *lence*, dit un Evêque du Ve. Siecle, per-
» ſécuté pour le *Neſtorianiſme*, *les chaî-*
» *nes, les cachots, les confiſcations, les*
» *notes d'infamie, ces maſſacres dignes de*
» *compaſſion, dont l'énormité eſt telle, que*
» *ceux mêmes qui ont eu le malheur d'en*
» *être les témoins, ont peine à les croire*
» *véritables. Toutes ces tragédies ſont jouées*
» *par des Evêques..... Parmi eux, l'ef-*
» *fronterie paſſe pour une marque de cou-*
» *rage; ils appellent zele, leur cruauté;*
» *leur fourberie eſt honorée du nom de ſa-*

(*a*) V. Amm. Marcell. *Lib. XXII, Cap. V. pag.* 327, Edit. Gronov.

» *geſſe* (*a*). Cela alla toujours depuis en » augmentant. L'Empereur Juſtinien ne » voulut pas avoir moins de zele que les » Prélats du V^e^. & du VI^e^. ſiecle. *Il ne* » *croyoit pas*, dit Procope (*b*), *commet-* » *tre un homicide, quand ceux qu'il con-* » *damnoit à mort faiſoient profeſſion d'une* » *autre Religion que la ſienne.* L'Univers » vit commettre dans ces malheureux ſie- » cles des cruautés effroyables. On ſou- » tenoit des ſieges dans les Monaſteres, » on ſe battoit dans les Conciles, on » entroit à main armée dans les Egliſes (*c*), » on traitoit avec la derniere cruauté tous » ceux que l'on ſoupçonnoit de favoriſer » *des opinions, qui ſouvent n'étoient en-* » *tendues de perſonne, non pas même de* » *ceux qui les défendoient avec le plus d'en-* » *têtement & d'opiniâtreté* ".

Après le VI^e^ Siecle, les Papes, les Evêques & tous les Eccléſiaſtiques en général, devinrent encore pires que ceux qui les avoient précédés. L'ignorance, l'impoſture, la ſuperſtition, le fanatiſme, les cruautés de toute eſpece, augmenterent

(*a*) ETHERIUS, *Tyanorum Epiſcop. inter Opera Theodoreti. Tom. V, pag.* 688 *&* 689.
(*b*) PROCOPE, *Anecd. Cap. XIII.*
(*c*) EUTICHII, *Annales, pag.* 155.

de ſiecle en ſiecle ; & l'enfer infeſta l'Egliſe de tant d'abominations (*a*), que

(*a*) *Voyez* les Mém. Annal. & autres Monum. de l'Hiſt. Eccl. Ils ſont remplis de faits qui confirment ce que le Médecin avance ici. St. Bernard même, tout Abbé qu'il étoit, ne peut s'empêcher de découvrir l'infamie des Eccléſiaſtiques de ſon temps. *Curritur paſſim ad ſacros ordines*, dit-il, *& reverenda ipſis quoque ſpiritibus angelicis miniſteria homines apprehendunt ſine reverentiâ, ſine conſideratione, in quibus peſſima fortè appareat intra parietes abominatio, ſi juxtà Ezechielis prophetiam, parietem fodiamus, ut in domo Dei videamus horrendum. Si quidem poſt fornicationes, poſt adulteria, poſt inceſtus, ne ipſæ quidem, apud aliquos, ignominiæ paſſiones, & turpitutidis opera deſunt. Utinam non fierent, quæ uſque adeo non conveniunt. Utinam nec Apoſtolum hoc ſcribere, (Rom. I. 28.) nec nos dicere aporteret, ut nec dicentibus crederetur ; quod humanum aliquando occupaverit animum tam abominanda cupido. Numquid non olim Civitates illæ ſpurcitiæ hujus matres divino prædemnatæ judicio, & incendio ſunt deletæ ! numquid non ipſam, utpote conſciam tantæ confuſionis tellurem abſumſit ignis, ſulphur, & ſpiritus procellarum ? quis reædificavit Urbes flagitii ? quis turpidinis mœnia dilatavit ? quis extendit propagines virulentas ? væ ! væ ! Inimicus hominum ſulphurei illius incendii reliquias infœlices circumquaque diſperſit ; execrabili illo cinere Eccleſiæ corpus aſperſit : & ipſorum quoque Miniſtrorum ejus nonnullos, ſanie fœtidiſſimâ, ſpurciſſimâque reſperſit. Ingrediuntur cum hâc maculâ Templum Dei viven-*

les cheveux me dreſſent d'horreur quand j'y penſe.

Le Médecin alloit continuer, mais je lui témoignai tant d'inquiétude, qu'il prit le parti de ſe taire. Il ajouta ſeulement que j'euſſe à me tranquilliſer, qu'il ſe faiſoit fort de me tirer d'embarras.

Après qu'il m'eut fait prendre quelque rafraîchiſſement, il me raſa la barbe, il me coupa les cheveux en rond, & me fit une couronne de Prêtre; puis il me donna un habit & un manteau noirs; ſa domeſtique me fit un petit collet, & il me dit que c'étoit dans cet équipage qu'il vouloit que je partiſſe le lendemain matin, à l'ouverture des portes de la ville.

L'heure de mon départ étant arrivée, il me donna cinquante piaſtres, & me pria de lui écrire lorſque je ſerois en lieu de ſûreté. Je le remerciai mille fois des bontés qu'il avoit pour moi, nous nous dîmes adieu, & je partis.

---

tis, inhabitant cum hâc maculâ, Templum ſanctum Domini polluentes, judicium multiplex accepturi, quod & tam graviſſimas conſcientias gerunt & nihilonimus ſe ingerunt in Sanctuarium Dei. Sermo ad Cler. de Contemt. Mundi, ſive de Perſ. ſuſtinendâ, *Cap. XXXIX.*

CHAPITRE III.

Suite de mes aventures.

ETant ſorti de la Ville, je rencontrai un Muletier qui avoit amené deux Officiers d'Antiquera à Grénade. Je fis marché avec cet homme, je montai ſur une de ſes mules, & en quatre jours il me tranſporta à Cadix.

Au moment que j'entrai dans cette ville, j'appris qu'il y avoit un vaiſſeau qui alloit mettre à la voile pour Londres. A cette nouvelle, je cherchai le Capitaine, & je reconnus le galant homme qui m'avoit ſauvé la vie après mon naufrage, & qui m'avoit ſi généreuſement traité à Gibraltar. Je n'eus point le loiſir de lui faire grand compliment, je lui dis ſeulement que puiſqu'il avoit eu la bonté de me ſauver la vie une fois, il falloit qu'il me la ſauvât une ſeconde; en un mot, que l'Inquiſition étoit à ma pourſuite. Cet honnête homme ne perdit point de temps à me demander quel étoit le ſujet de mon démêlé avec l'Inquiſition; il chercha les moyens de me déguiſer, il me fit paſſer

à ſon bord, deux heures après il leva l'ancre, & partit.

Lorſque nous fûmes en pleine mer, je contai à mon libérateur ce qui m'étoit arrivé à Grénade : ce récit le toucha ; mais celui de ce que j'avois vu dans le ſouterrein, lui fit dreſſer les cheveux.

Lorſque j'eus fini ce récit, je lui dis que mon premier deſſein étoit de me retirer en France ; mais que mes dernieres aventures m'avoient fait concevoir une telle averſion pour les pays où le Catholiciſme étoit la Religion dominante, que j'avois juré de n'y remettre jamais le pied.

Le Capitaine approuva ma réſolution, & me demanda en même-temps dans quel pays j'avois deſſein de me fixer dorénavant ? Dans votre pays, lui répondis-je : dans ce pays opulent & heureux, où l'on dit que la liberté regne autant qu'il eſt poſſible qu'elle regne parmi une nation policée ; dans ce pays où tout particulier poſſede paiſiblement ce qu'il a ; où un homme raiſonnable peut dire ce qu'il penſe ; où un chacun peut aller en ciel, par le chemin qu'il lui plaît.

L'opulence & la liberté ne ſont point ſi grandes dans mon pays que vous le

croyez, reprit le Capitaine. Une nation qui a plus de douze cents millions d'écus de dette (*a*); qui ſe plaint ſans ceſſe que ſes reſſources ſont épuiſées; à qui l'étendue de ſes domaines coûte des ſommes immenſes, en la dépeuplant tous les jours; chez qui les Artiſans s'attroupent trois ou quatre fois l'an, en criant, *du travail, ou du pain!* une telle nation n'eſt point riche.

Une nation qui s'écraſe elle-même par ſes propres forces; que des diviſions inteſtines déchirent continuellement; chez qui les ſuffrages des citoyens ſont à l'enchere; chez qui l'on ne voit que des édits de réforme ou d'amélioriſſement, & tout aller de mal en pis; une telle nation n'eſt point heureuſe.

Une nation chez qui une vérité très-indifférente dans un temps, devient dans un autre la cauſe de mille procédés tyranniques contre ſon auteur, celle de la perte de ſes biens, de ſa liberté, de ſa vie même; chez qui les événements ordinaires, & qui ne dépendent point de

(*a*) C'eſt-à-dire plus de 150 millions de livres ſterlings.

nous, ſont punis de mort, &c. une telle nation n'eſt point libre.

L'opulence, la liberté, le bonheur de ma chere nation, ne ſont donc que des êtres chimériques, dont mes compatriotes ſe glorifient à tort. Cette liberté ſurtout, qu'ils font ſonner ſi haut, n'eſt qu'une eſpece d'ivreſſe frénétique qui les agite & les tourmente; n'eſt qu'un vain fantôme, dont la tyrannie eſt, aux yeux d'un homme qui penſe, ſouvent plus réelle & plus dure que celle du deſpote le plus abſolu.

Quant à la liberté de conſcience que vous prétendez régner dans ma patrie, je vous dirai qu'il en eſt-là comme ailleurs. La *Religion dominante y domine*; c'eſt tout dire. Quant aux autres, indépendamment des petites vexations, & du mépris que l'on y eſſuye de la part de ceux qui ſont à la tête du parti le plus fort, ceux qui en font profeſſion, ſont comme dans tous les pays; leurs Prêtres ou leurs Miniſtres ſont vains, hypocrites, tracaſſiers, turbulents, opiniâtres, abſolus & vindicatifs: l'ignorance & l'impoſture y tracent le ſentier que la multitude doit tenir; les préjugés la guident & l'autorité l'entraîne. En un mot, quant à ce qui regarde la Religion, l'homme

eſt chez nous, comme par-tout ailleurs, le plus ſot, ou le plus furieux de tous les animaux; ou ſi vous l'aimez mieux, il eſt le jouet des paſſions de ceux qui le guident. Bridé par la ſuperſtition (*a*), épouvanté de l'avenir (*b*), il rampe en tremblant aux pieds de ceux qui le ſauvent ou le damnent à leur gré : c'eſt un dogue enchaîné, qui ſe laiſſe battre ou flatter par ſon maître, & qui ne connoît ſa force & ſon courage que pour s'élancer avec furie ſur ceux contre leſquels il eſt lâché (*c*).

Jugez par cette eſquiſſe, continua le Capitaine, ſi ma chere Nation a lieu de

---

(*a*) *Nulla res multitudinem efficacius rexit quam ſuperſtitio.* Tit. Liv. de *Numa*, Lib. I.

(*b*) *Faciunt animos humiles formidine Divum,*
Depreſſoſque premunt ad terram.....
Lucret. de Rer. Nat.

(*c*) Tel eſt l'art de régir les crédules humains,
Qui fermes dans le pli que leur donnent nos mains,
Aveugles inſtruments de celui qui les guide,
Avec un eſprit foible ont un cœur intrépide;
Qu'au nom de la patrie on rend ſéditieux;
Qu'on mene au ſacrilege avec le nom des Dieux.

ſe glorifier de ſes avantages & de ſes prérogatives, & de mépriſer ſouverainement tous ceux que le haſard a fait naître ailleurs que chez elle. Cependant, ſi vous vous déterminez à vous fixer à Londres, ou dans quelque autre Ville d'Angleterre, vous pouvez compter ſur tous les ſervices qui dépendront de moi.

Je remerciai le Capitaine, & lui dis qu'il falloit bien que je me fixaſſe quelque part; que puiſque ma deſtinée étoit de vivre parmi les hommes, & qu'ils étoient par-tout plus ou moins foibles, ſots & méchants, je devois bien me réſoudre à les ſupporter tels qu'ils étoient; mais que j'aimerois mieux mourir, que de demeurer dans un pays où l'on faiſoit des *Auto-da-Fe.*

CHAPITRE IV.

Suite de mes aventures.

LOrſque nous fûmes arrivés à Londres, le Capitaine Anglois me força d'accepter quelques guinées, & me réitéra ſes offres de ſervice : je le remerciai mille fois de ſa généroſité, & nous nous quittâmes.

Après que j'eus trouvé un logement, mon premier ſoin fut de donner de mes nouvelles au Médecin : mais comme je craignois que ma lettre ne fût interceptée, je n'oſai y faire mention de la tendre & ſincere reconnoiſſance dont j'étois pénétré à ſon égard. Je lui écrivis comme un parent qui ſeroit charmé d'apprendre de ſes nouvelles, & rien de plus : il lui ſuffiſoit de ſavoir que j'étois en lieu de ſûreté ; il n'avoit pas beſoin que je lui exprimaſſe les ſentiments de mon cœur, après le ſervice qu'il m'avoit rendu ; il me connoiſſoit aſſez pour en juger.

Il me tarda long-temps d'apprendre ſi ma lettre étoit arrivée à bon port ; & encore plus, de ſavoir ſi la généroſité de mon ami ne lui avoit point été funeſte. Enfin, je reçus de ſes nouvelles. Il m'exprimoit la joie extrême qu'il reſſentoit de me voir hors des mains de mes ennemis. Il m'apprenoit que l'on avoit fait des recherches extraordinaires après moi ; que l'on avoit viſité toutes les maiſons du voiſinage de l'Inquiſition ; que l'on avoit fait faire ſerment à tous les habitants de ces maiſons, pour tirer d'eux quelque connoiſſance de mon évaſion ; que ſa ſervante & lui en avoient été du

nombre, & qu'ils avoient juré l'un & l'autre qu'ils ne savoient ce qu'on leur vouloit dire. Enfin, il ajoutoit, que le surlendemain de mon départ, l'on avoit brûlé la malheureuse créature que j'avois vu si cruellement tourmenter dans le souterrein, ainsi que 22 autres personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, sans compter ceux qui furent fouettés & comdamnés à une prison perpétuelle, ou aux galeres pour toute leur vie.

Quoique le Capitaine m'eût promis de me rendre tous les services qui dépendroient de lui, si je me déterminois à demeurer à Londres, je ne fus d'abord si je devois me fixer dans cette ville ou ailleurs : tantôt je voulois aller demeurer à la campagne, tantôt dans quelque bourgade du Nord de l'Angleterre ; & partout je trouvois les mêmes difficultés pour subsister : j'avois l'ame trop haute pour me résoudre à chercher une condition, & je ne possédois aucun talent, je ne savois aucun métier.

Cela seul auroit fait le malheur de ma vie. Mais le souvenir de mes aventures passées, mes réflexions continuelles sur la vie humaine, mettoient le comble à mes maux. » Est-il possible ! m'écriois-je

» quelquefois, que je ſois né homme ;
» que je ſois né pour être auſſi malheu-
» reux que je le ſuis ! J'ai paſſé ma jeu-
» neſſe aux études ; & malgré toutes les
» peines que j'ai priſes, malgré le fouet
» qu'on me donnoit réguliérement toutes
» les ſemaines, je ſuis ſorti du College
» auſſi ſot que j'y étois entré. Je m'étois
» mis dans la tête que les ignorants ont
» toujours tort, & je crus que les ſa-
» vants avoient toujours raiſon : mon
» Compere étoit de ces derniers, je ſui-
» vis ſes conſeils, ſa perſonne ; je me-
» nai avec lui une vie errante & infor-
» tunée, juſqu'à ce qu'après avoir vu ſa
» Philoſophie échouer dans les déſerts
» de la grande Tartarie, je vins faire
» naufrage avec lui & mes autres com-
» pagnons ſur les côtes de l'Eſpagne oc-
» cidentale.

» Ayant eu le bonheur d'échapper de
» ce naufrage, je crus que le deſtin las
» de me pourſuivre, alloit mettre fin à
» mes maux : je pris le parti de me re-
» tirer dans ma patrie, d'y aller vivre &
» mourir dans la Religion de mes peres ;
» mais j'éprouvai en route que les Mi-
» niſtres de cette Religion ſont dans cer-
» tains endroits des tyrans exécrables ;
» un honnête homme m'apprit enſuite

» qu'ils étoient ailleurs des impoſteurs » odieux, & toujours prêts à devenir tels » que ceux que j'ai vu tourmenter ſi » cruellement les innocents; il m'apprit » enfin que le pays que je croyois être » le plus heureux pays de la terre, ne va- » loit pas mieux que les autres..... O » mon Compere, mon Compere! vous » aviez bien raiſon de dire que les So- » ciétés civiliſées étoient le réceptacle de » toutes les erreurs, de tous les vices & » de tous les maux : c'eſt bien dommage » que vous en ayiez conclu qu'il en étoit » tout autrement chez les Sauvages "!

Cependant comme il falloit que je vecuſſe dans cet état de Société, quelque dépravé qu'il fût, je réſolus de chercher les moyens d'y vivre le moins malheureux qu'il me ſeroit poſſible : & comme je demeurois dans une chambre voiſine de celle d'un Vieillard François, vivant iſolé, paiſible, dont l'occupation journaliere étoit de copier de la Muſique, & pour lequel j'avois conçu beaucoup d'eſtime, quoique je ne lui euſſe parlé que deux ou trois fois, je fus un jour trouver cet homme, je lui contai mes aventures, je lui expoſai mes chagrins, mes ſoucis; & il me tint le diſcours ſuivant.

CHAPITRE V.

Diſcours du Vieillard François.

MON ami, je n'ai point tant voyagé que vous, & les malheurs que j'ai eſſuyés dans le printemps de ma vie, ne ſont pas moins nombreux, ni moins cruels que les vôtres. Mais ces malheurs m'ont appris à vivre aujourd'hui auſſi tranquille, auſſi heureux que l'homme puiſſe être. J'ai appris par eux que l'on n'étoit malheureux dans la Société qu'autant qu'on tenoit à elle par ſon état, par ſa condition, & par ſes opinions.

Je ne ſuis point né aſſez riche pour tenir à cette Société par mon rang, par les charges & les emplois. Je ſuis le fils d'un ſimple Artiſan, qui me fit étudier, croyant faire de moi ou un Prêtre, ou un Médecin, ou un Avocat. Mais lorſque je fus en âge de diſcerner la nature de ces états, je trouvai au deſſous d'un honnête homme de les embraſſer l'un ou l'autre, & je quittai les études. Alors je réſolus d'apprendre le métier de Bonnetier, & je me mis chez un maître. Au bout de ſept ans d'apprentiſſage & de patience

de toute eſpece, je fis mon chef-d'œuvre ; il fut trouvé que je ſavois faire paſſablement un bonnet, & que j'étois digne d'être reçu maître Bonnetier, ſi j'avois le moyen de donner 800 francs au Corps de Métier.

Je n'avois point 800 francs, mais je faiſois l'amour à une fille qui avoit préciſément cette ſomme : j'épouſai donc cette fille, je courus porter ſa dot aux Jurés du Corps, & je me mis à faire des bonnets.

J'aurois vraiſemblablement gagné ma vie à ce métier ; mais la Capitation, la Gabelle, l'induſtrie & mille autres Impôts dont l'on eſt accablé en France, emportoient un quart de mon gain ; les procès du Corps en abſorboient un autre quart ; ma femme buvoit la moitié du reſte ; de ſorte que j'étois heureux, ſi au bout de l'année je n'avois point été deux ou trois mois en priſon pour mes dettes, & ſi je n'avois point été réduit à jeûner autant de temps chez moi.

Au bout de trois ans, ma femme vint à mourir. Tout pauvre que j'étois, j'en trouvai une autre qui m'apporta trois cents écus comptant, & environ la même ſomme en prétention. Six mois après, cette prétention, que je ne pouvois avoir ſans

procès, avoit absorbé les trois cents écus, & je me trouvai aussi misérable qu'auparavant. Pour surcroît de malheurs, ma femme devint dévote, acariâtre, pigrieche, & finit par s'enfuir avec le Prêtre qui la dirigeoit. Enfin, je tombai malade : comme je n'avois rien, l'on me transporta à l'hôpital, & l'on envoya mes enfants mendier. Je serois vraisemblablement mort dans ce lieu de misere & de désolation, si un parent charitable, qui me trouva expirant dans un lit, où il y avoit un homme auquel on venoit de couper la jambe, un autre qui avoit une fievre pourprée, & un troisieme qui étoit décédé la veille, ne m'en eût retiré.

Lorsque je fus guéri, mon parent, qui n'étoit pas trop riche lui-même, me donna quelque argent, & me promit de m'aider lorsqu'il le pourroit ; je repris mes enfants, & me remis à travailler. Mais je perdis bientôt ce digne parent. Comme il étoit Huguenot, il s'avisa un jour de conduire un Ministre à une assemblée qui s'étoit faite dans un bois ; le Curé le sut, le dénonça à la Prévôté : il fut pris avec le Ministre ; celui-ci fut pendu, & lui envoyé aux galeres. Quelque temps après, un de mes enfants mourut : comme

j'étois fort pauvre, le même Curé ne voulut point l'enterrer, ſans être payé d'avance : je fis mon poſſible pour trouver de quoi payer le Prêtre du Seigneur, mais perſonne ne me voulut rien prêter : alors comme le cadavre de mon enfant, qui étoit mort depuis quatre jours, commençoit à puer, je pris le parti de l'enterrer moi-même. Cette affaire irrita l'homme d'Egliſe : il me fit ajourner, décréter, & empriſonner. Si bien que pour éviter les ſuites de ſa colere, je fonçai la priſon, je me ſauvai dans ce pays-ci, où je renonçai à tout ce qui pouvoit m'attacher à la ſociété, & faire mon malheur.

Préſentement, mes enfants ſont devenus grands & travaillent pour eux : je n'ai ni maître, ni valet, ni amis, ni ennemis ; je fais un métier qui n'eſt ſujet à aucuns droits, à aucuns réglements ; je ne crains ni les ſergents, ni les huiſſiers, ni les pi illeries des créanciers ; je ſuis mon Evêque, mon Curé, mon Directeur : mon Dieu eſt le Dieu de toute la terre, mon cœur eſt ſon temple (*a*),

(*a*) Pluſieurs grands hommes de l'Antiquité étoient dans l'opinion que Dieu n'avoit point

& mon eſpoir, après cette vie, eſt celui d'un homme de bien.

---

beſoin de temple, ni de culte, ou du moins qu'un cœur pur & net lui fuffiſoit. Ainſi qu'on peut le voir par les paſſages ſuivants.

Δεῖται γὰρ ὁ Θεὸς, εἴπερ ἐς ὄντως θεος,
Οὐδενός. — — — —

EURIPID. *Hercul. Fur V.* 1341. *& ſeqq.*

» Un Dieu, véritablement Dieu, n'a beſoin » de rien, & ne dépend de perſonne ".

Εἷς ταῖς ἀληθείαισιν, εἷς ἐσὶν θεός,
Ος οὐρανὸν τ'ἐτευξε, καὶ γῆν μακραν,
Πόντου τε χαραπὸν οἶδμα, κἀνέμου βίας.
Θνητοὶ δὲ πολλοὶ καρδίαν πλανωμενοι
Ἰδρυσὰμεσθα πημάτων παρα-ψυχὰς,
Θεῶν αγάλματ' ἐκ λίθων, ἢ χαλκέων,
Η χρυσοτεύκτων ἢ 'λεφαντίνοι τύπους,
Θυσίας τε τούτοις, καὶ καλὰς πανηγύρεις
Τεύχοντες, σύτως ἐυσεβεῖν νομίζομεν.

Fragment d'une Tragédie perdue de SOPHOCLE, *tiré des Excerpta de* Grotius, pag. 149. Ou ſelon d'autres, *Morceau ſuppoſé par* HÉCATÉE *d'Abdere.*

Qu'il vienne d'où il voudra, en voici la traduction.

» A la vérité, il n'y a qu'un ſeul Dieu; il

Comme j'ai du travail de reſte, continua le Vieillard, je peux vous en fournir :

» n'y en a qu'un qui ait formé le ciel, la terre, la mer & les vents. Cependant la plupart » des mortels, par une illuſion étrange, dreſſent » des ſtatues de Dieux de pierre, de cuivre, » d'or & d'ivoire, comme pour avoir une conſolation préſente à leurs malheurs. Ils leur offrent des ſacrifices, ils leur conſacrent des fêtes, s'imaginant vainement que la piété conſiſte » en ces cérémonies ".

Accendere aliquem lucernam ſabbatis prohibeamus? quoniam nec Dii lumine egent, nec homines quidem ſuligine delectantur. Vetamus ſalutationibus matutinis fungi, & foribus aſſidere templorum... Deum colit, qui novit... *Vetamus lintea & ſtrigiles Jovi ferre, & ſpeculum tenere Junoni. Non quærit miniſtros Deus. Quid ni? Ipſe humano generi miniſtrat : ubique & omnibus præſto eſt. Vis Deos propitiare? Bonus eſto. Satis illos coluit, quiſquis imitatus eſt.* SENEC. Epiſt. 95.

» Ne ſouffrons point que l'on allume des » lampes en préſence des Dieux aux jours de » Sabbat, parce que d'un côté les Dieux n'ont » pas beſoin de lumiere, & que de l'autre les » hommes n'aiment pas l'odeur de leur épaiſſe fumée ; ne permettons pas auſſi ces ſortes de dévotions qu'on pratique d'ordinaire le matin, » & empêchons qu'on s'aſſeye aux portes des Temples ; ces choſes ſont inutiles : *la véritable maniere d'adorer les Dieux, eſt de les connoître.* » Empêchons encore qu'on vienne offrir à Jupi-

» ter

nir : il ne vous faut point embarraſſer de ce que vous ne ſavez point la mu-

---

» ter des linges & des peignes, & de tenir des » miroirs en la préſence de Junon. Les Dieux » n'ont beſoin ni de Miniſtres ni de ſerviteurs. » En effet, ne ſont-ce pas eux qui ſervent les » hommes? ne ſont-ils pas toujours prêts à les » ſecourir en tous lieux? En un mot, veut-on » ſe rendre les Dieux propices? qu'on ſoit hom- » me de bien : c'eſt honorer les Dieux que de » les imiter ".

Optimus animus, pulcherrimus Dei cultus. Id. — Voyez auſſi Cicer. de Nat. Deor. Lib. II.

Dicite, Pontifices in ſacro quid facit aurum?
Nempe hoc, quod Veneri donatæ, à virgine puræ
Non bove mactato cœleſtia Numina gaudent :
Sed, quæ præſtanda eſt & ſine teſte, fides.
Ovid. Epiſt. Lib. XIX.

Immunis aram ſi tetigit manus,
Non ſumtuoſa blandior hoſtia
Mollibit averſos Penates
Farre pio, & ſalſâ molâ.
Hor. L. III. Ode 23.

Quod templum ei extruam, cum totus hic mundus eum capere non poſſit? Et cum homo latius maneam, intra unam Ædiculam vim tantæ Majeſtatis includam? Nonne melius in noſtrâ dedi can-

sique, l'usage fait tout : en moins d'un mois, vous serez en état de gagner votre vie, si vous voulez vous appliquer.

J'accepte la proposition, répondis-je à cet homme ; j'embrasse votre maniere de vivre, & même votre façon de penser sur la Religion ; à condition toute-

---

dus est mente? In nostro imo consecrandus est pectore? Hostias & victimas domino offeram, quas in usum mei protulit, ut rejiciam ei suum munus? Ingratum est; cum sit litabilis hostia, bonus animus, & pura mens, & sincera conscientia. Igitur qui innocentiam colit, Domino supplicat; qui justitiam, Deo libat; qui fraudibus abstinet, propitiat Deum; qui hominem periculo subripit, optimam victimam cædit. Hæc nostra sacrificia, hæc Dei sacra sunt. Sic apud nos religiosior ille est, qui justior. Min. Felix. Not. var. p. 313.

Le célebre Thomasius, dans sa *Jurisprudentia Divina, Lib. II. Cap. I.* § 11, & *seqq.*, soutient aussi que le seul culte intérieur suffit ; que Dieu étant le scrutateur des cœurs, n'a pas besoin de nos hommages extérieurs, & que l'omission de ces hommages ne peut nuire à la société civile. Mais ce n'est point-là le sentiment de Grotius, *Not. in sapient. Salom. Cap. XIII. v. 1*, ni celui de Puffendorf, *de Off. Hom. & Civ. Lib. I. C. IV.* Id. *de Jur. Nat. & Gent. Lib. I. Cap. IV.* §. *II.* ni celui de son Commentateur Barbeyrac, *ibid. Not.* 2, *de l'Edit Franç.* ; ni enfin, celui de tous les Chrétiens en général, ainsi qu'on le peut voir par ce qu'ils observent.

fois, qu'elle ne s'éloigne point de ce qu'il plut à Dieu de nous révéler. Je me suis long-temps écarté des voies du Christianisme, & je ne m'en suis pas trouvé mieux; si j'ai essuyé des persécutions de la part de ceux qui s'en disent les Ministres, je ne m'en prendrai jamais à lui: en un mot, je veux dorénavant vivre & mourir dans la profession pure & sincere de la Religion Chrétienne, mais sans dépendre de qui que ce soit.

C'est donc dans l'indépendance & dans sa pureté, interrompit le Vieillard, que vous voulez professer le Christianisme? Sans doute. Mais cette profession consiste dans la foi & dans les œuvres. Quant au premier point, si vous admettez la doctrine du Péché originel, la Divinité de J. C., la présence réelle, la Transubstantiation, les prieres pour les morts, les Sacrements, les cérémonies dans le culte, &c. vous serez Catholique Romain ou Catholique Grec.

Si vous rejettez une certaine partie de ces Dogmes, vous serez Luthérien ou Calviniste, &c.

Si vous les rejettez tous, vous serez Socinien, ou tel autre Sectaire, qui, se disant Chrétien, fixe sa croyance à cer-

tains points, ſans rien croire des choſes ſuſdites.

Or, être Catholique Romain, Catholique Grec, Luthérien, Calviniſte, Socinien, &c. n'eſt point être Chrétien indépendant ; car les uns & les autres ſont aſſujettis à une certaine formule de foi plus ou moins rigoureuſe.

D'un autre côté, ſi, en rejettant ou adoptant ce qu'il vous plaira de la doctrine de tous ces gens-là, & en y ajoutant de vous-même ce que vous jugerez à propos, vous vous formez une croyance particuliere & différente de leurs formulès, vous ſerez alors un Chrétien d'une eſpece nouvelle, qui aura eu le don de voir plus clair que tous les autres. Mais je ne crois point que vous vous flattiez de poſſéder tant de lumieres.

Mon ami, dis-je au Vieillard, je m'apperçois que vous vous jouez de mon ignorance. Je vois clair comme le jour, que ce que vous me débitez-là n'eſt qu'un tas de ſophiſmes abſurdes, par leſquels vous prétendez m'embarraſſer. Vous avez parfaitement réuſſi ; car je ne ſuis point en état de vous répondre : tout ce que j'ai à vous dire eſt, que je crois que la croyance en la Révélation eſt néceſſaire pour être ſauvé, ainſi que la pratique de tout

ce qu'elle preſcrit. Si je n'ai point préſentement aſſez de lumieres, aſſez de forces, pour me conformer exactement à ce dernier point, j'eſpere que Dieu m'en accordera ſuffiſamment par la ſuite.

Je loue votre zele, reprit le Vieillard: j'aime à voir les gens dans la diſpoſition de faire le bien; mais ce zele n'eſt point auſſi éclairé que je le deſirerois: je voudrois que vous ôtaſſiez de votre tête, que la croyance en la Révélation, eſt auſſi néceſſaire que la pratique des vertus qu'elle preſcrit. Il y a eu de tout temps ſur la terre, des hommes vertueux & ſages, qui n'ont de leur vie entendu parler de la Révélation. Il en eſt encore qui en entendent parler tous les jours, qui ne ſont ni Juifs, ni Chrétiens, & qui pouſſent la pratique de toutes les vertus auſſi loin que la Révélation le puiſſe preſcrire. La vérité de la Révélation ſeroit mille fois plus certaine, que ni la néceſſité de ſa connoiſſance, ni la néceſſité de ſa croyance ne le ſeroient pas; elles ne le peuvent être.

Comme la preuve de ce que je viens d'avancer pourra vous faire plaiſir, je vous prie de prêter l'oreille à ce que je vais vous dire.

CHAPITRE VI.

Discours du Vieillard, sur la nécessité de la croyance en la Révélation.

» UN homme qu'on nommoit Christ, » est, dit-on, venu sur la terre : » il s'est dit envoyé de Dieu. Cet hom- » me a confirmé l'authenticité de sa mis- » sion, en annonçant des vérités subli- » mes, en prêchant la morale la plus » pure, en menant une vie sainte & édi- » fiante, en guériſſant les malades, en » reſſuſcitant les morts, en reſſuſcitant » lui-même trois jours après sa mort : » des hommes qui avoient des yeux, » des oreilles, du bon sens, le cœur » droit, ont été témoins de ces choſes ; » ils en ont tranſmis l'hiſtoire : le Chriſ- » tianiſme exiſte ". Voilà le fondement de la vérité de la Révélation.

La *vérité* de la *Révélation* eſt donc la preuve de son *utilité* ; mais son *utilité* n'eſt pas plus la preuve de sa *néceſſité*, qu'elle ne l'eſt de sa *vérité*.

La connoiſſance de la *Révélation*, la croyance en icelle, ne ſont donc point

néceſſaires. Le *Fait* prouve le contraire : & le *Fait*, en *ce cas*, eſt l'expreſſion de la volonté de Dieu.

Je ne m'attache pour le moment qu'à ce qui regarde la néceſſité de la connoiſſance de la Révélation : je parlerai enſuite de la néceſſité de ſa croyance.

Ou Dieu a voulu que tous les hommes connuſſent la *Révélation*, & il n'a pu faire que cela fût : ou il l'a pu, & il ne l'a pas voulu : ou il l'a voulu, & il l'a pu.

Si Dieu a voulu que tous les hommes connuſſent la *Révélation*, & qu'il ne l'ait pu faire, c'eſt marque d'impuiſſance ; mais Dieu eſt tout-puiſſant.

Si Dieu a pu faire que tous les hommes connuſſent la *Révélation*, & qu'il ne l'ait pas voulu, c'eſt marque de méchanceté ou de caprice ; mais Dieu n'eſt ni méchant, ni capricieux.

Si Dieu a voulu & a pu faire que tous les hommes connuſſent la *Révélation*, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? pourquoi tous les hommes ne la connoiſſent-ils pas ?

La *Révélation* n'eſt donc qu'*utile* pour conduire les hommes à un certain *degré de perfection* : mais il eſt encore une infinité d'autres *degrés de perfection* qui plaiſent à Dieu. Pourquoi ? parce que le ſyſ-

tême général renferme cette diverſité de perfections ; parce que Dieu n'a point voulu que les hommes fuſſent des Anges, ni tous les animaux des hommes, ni les plantes des animaux : la nature des choſes vouloit de la diverſité, de la variété, des gradations auſſi bien dans le Moral que dans le Phyſique, & Dieu a voulu la nature des choſes.

Pourquoi, par exemple, Socrate n'a-t-il point eu connoiſſance de l'Evangile ? *parce qu'il eſt venu trop-tôt au monde.* Pourquoi eſt-il venu trop-tôt au monde ? *parce que Dieu l'a voulu ainſi.* L'ignorance de Socrate eſt donc un effet dont la volonté de Dieu eſt la cauſe ? Si la connoiſſance de la Révélation eſt néceſſaire à tous les hommes pour être ſauvés, Socrate eſt donc damné parce que Dieu a voulu qu'il vînt au monde quatre ou cinq cents ans avant qu'il pût en avoir connoiſſance ? Notre ſalut dépend donc d'une cauſe hors de nous ? Il y a donc une Fatalité ? Il y a donc une Prédeſtination ? Il y a donc de l'abſurdité en ce que l'homme doit croire ? *Car la Fatalité eſt la fille aînée de la Prédeſtination ; & la Prédeſtination eſt celle de l'Abſurdité.*

Mais Socrate *pouvoit avoir connoiſſance de la Religion des Juifs*... Cela peut être :

mais le contraire peut être auſſi ; & ſi ce contraire a eu lieu envers Socrate, comme envers tant d'autres, voilà Socrate dans le cas que je viens de dire.

Mais, me direz-vous, *je ne juge perſonne : les ſecrets de Dieu me ſont impénétrables : je ne veux point dire que Socrate ſoit damné ou ſauvé...*

Ne dites donc plus que *la connoiſſance de la Révélation eſt* néceſſaire ; car vous vous démentiriez : mais dites tout au plus : *la connoiſſance de la Révélation eſt utile, eſt un moyen de plus pour porter les hommes à certain degré de perfection*, auquel *ils peuvent pourtant atteindre ſans elle.* Dites encore : *nous ne ſerons point damnés parce que Dieu l'aura voulu, mais parce que nous l'aurons voulu.*

Pour moi, dira quelqu'un plus hardi que vous, *je ſais fort bien qu'il ſeroit injuſte que Socrate fût damné ; mais, il ne ſera point ſauvé non plus. Car Jeſus-Chriſt dit, que perſonne n'ira à ſon Pere que par lui* (*a*), *& S. Pierre ajoute qu'il n'y a point de ſalut en aucun autre qu'en Jeſus-Chriſt* (*b*). — Où ira donc Socrate ? *Je n'en ſais rien... il eſt peut-être un lieu...* Je

(*a*) JEAN XIV.
(*b*) Act. IV.

n'en ſais rien ; eſt la réponſe d'un ſot, & *peut-être*, eſt celle d'un ignorant.

Ce que je viens de dire, prouve donc que la connoiſſance de la *Révélation* n'eſt point néceſſaire. Ce que je vais ajouter prouvera que ſa croyance ne l'eſt pas non plus.

Un Miſſionnaire part pour la Turquie. Il fait connoiſſance avec un Turc du commun peuple, très-honnête homme, pratiquant avec zele tous les devoirs de ſa Religion, mais ne poſſédant pour toute ſcience que le ſens commun. A force de parler de la fauſſeté de la Religion Mahométane, & de prôner l'excellence de la Religion Chrétienne, ce Miſſionnaire parvient à donner envie au Turc d'embraſſer celle-ci. Enchanté de cette réſolution, le Prêtre donne la Bible à lire au Mahométan, il l'inſtruit des dogmes fondamentaux & de la morale du Chriſtianiſme, il le baptiſe, & en fait un Chrétien.

Dans le même endroit, il y a un Rabbin Caraïte, homme pieux, ſavant, d'un jugement exquis, docile & de bonne foi : le Miſſionnaire s'inſinue dans ſes bonnes graces, & veut auſſi le convertir. Mais le Rabbin lui répond : *Mon ami, j'ai paſſé 40 ans à étudier ma Religion. J'ai lu &*

relu non-seulement l'Ancien Testament ; mais encore le Nouveau ; j'ai fait plus, j'ai examiné les meilleurs Ouvrages que les Chrétiens ont faits en faveur de leur Religion ; je n'ai jamais commencé aucune de ces lectures sans m'être prosterné devant l'Eternel, & sans lui avoir dit :

» Seigneur ! par un effet de ta bonté » & de ta miséricorde, tu as guidé nos » peres à leur sortie d'Egypte, en marchant devant eux, tantôt sous une colonne » de nue, tantôt sous une colonne » de feu : tu n'es pas moins bon ni moins » miséricordieux aujourd'hui qu'alors ; » sanctifie donc mon ame, éclaire mon » entendement, dirige mes pas dans le » sentier de la justice & de la vérité, & » sois glorifié à jamais ".

Nonobstant cela, continue le Rabbin, *rien ne m'a démontré que le regne du Messie fût encore venu. Je vis donc dans son attente ; j'observe autant qu'il est en moi les préceptes que l'Eternel a donnés à mes peres, & s'il lui plaît de me tirer de ce monde avant que le Rédempteur d'Israël arrive, que sa sainte Volonté soit faite.*

Le Missionnaire ayant entendu cette réponse, propose une dispute au Rabbin. Celui-ci l'accepte, & dit : *Je suis d'autant plus charmé d'entrer en lice avec vous,*

que vous me paroiſſez un homme doux, pacifique & vertueux. Je vais prier le Seigneur, qu'il daigne me donner la force de vous faire connoître vos erreurs, & de faire de vous un bon Iſraëlite, un véritable enfant d'Abraham.

Là-deſſus, le Miſſionnaire & le Rabbin ſe ſéparent. Mais ce dernier n'eſt point ſitôt rentré dans ſa maiſon, qu'il tombe en apoplexie & meurt.

Je demande préſentement s'il y a un homme raiſonnable ſur la terre, qui oſe affirmer que ce Rabbin ſoit damné ?

Ce Rabbin a reconnu un ſeul Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre ; il a obſervé avec la derniere exactitude tout ce que ce Dieu a preſcrit à ſes ancêtres ; il a poſſédé toutes les vertus morales poſſibles ; il a vu une ſociété d'hommes, qui diſent *que le Meſſie eſt arrivé, qu'il a aboli la Loi ancienne, & lui a ſubſtitué une Loi nouvelle qui eſt beaucoup plus parfaite :* il a examiné avec toute la bonne foi & l'attention poſſibles les Livres de cette Société : il les a comparés aux écrits de Moïſe & des Prophetes ; & ſes ſoins, ſes lumieres n'ont pu lui faire découvrir que le Meſſie fût arrivé : au contraire, il a perſévéré avec la plus vive foi dans l'attente de ſon Rédempteur, & même

dans l'eſpoir de faire un Juif du Miſſionnaire qui vouloit le faire Chrétien.... & ſon ame pure, innocente, ſe trouvant tout-à-coup devant le tribunal d'un Dieu juſte & bon, ſera donc condamnée aux flammes éternelles, parce qu'il n'aura pas cru ce qu'il n'aura abſolument pu croire? Dieu peut donc demander aux hommes ce qui ne leur a point été donné? Si Dieu étoit tel, il ſeroit digne de notre haine & non de notre amour.

Mais pourquoi ce Rabbin n'a-t-il pu croire? fut-ce manque de lumiere? Non; car le Turc dont j'ai parlé plus haut, étoit bien moins éclairé que lui. Fut-ce par préjugé? Non; car le Turc en avoit pour le moins autant que lui. Fut-ce par opiniâtreté, par mauvaiſe foi? J'ai déja dit qu'il étoit le plus docile & le plus ſincere de tous les hommes. Fut-ce parce que la Religion Chrétienne manque d'évidence? les Chrétiens diſent que non. D'où vint encore un coup la perſévérance du Rabbin dans le Judaïſme? Seroit-ce par un défaut de la grace de Dieu? Or, voyons d'où viendroit ce défaut.

I. *Dieu*, dit une Secte de Chrétiens, *accorde ſa grace à tous ceux qui la méritent, la deſirent, & la demandent.*

II. *Dieu*, dit une autre Secte de Chrétiens, *accorde sa grace à qui il lui plaît, sans avoir égard aux mérites, aux desirs, ni aux demandes.*

I. Si l'amour de Dieu & de son prochain, si la haine du péché, si la pratique de toutes les vertus, si un profond respect, une foi pure & sincere pour une Religion sainte que Dieu a donnée à nos peres, joints à des prieres ferventes & continuelles, méritent la grace de Dieu, personne ne devoit en être plus doué que ce Rabbin; si l'on ne peut aller à Dieu que par l'Evangile, personne ne méritoit mieux que lui de connoître cette voie. Celui qui avoit crié sans cesse : *Seigneur! sanctifie mon ame, éclaire mon entendement, dirige mes pas!* celui, dis-je, qui avoit marché constamment dans le sentier de la vertu, méritoit bien de rencontrer celui de la vérité. Mais il ne l'a pas connue, cette vérité : quelle en est donc la cause?

II. Si Dieu accorde sa grace à qui bon lui semble, sans avoir égard aux vices ni aux vertus, aux mérites ni aux déméri-tes, l'aveuglement du Rabbin dépendit donc d'une cause hors de lui? Ce fut donc par un effet de la Prédestination, qu'il mourut sans être Chrétien? Il y a

donc une Prédeſtination?... Mais j'ai déja dit que la Prédeſtination eſt une chimere.

Non, dit une troiſieme eſpece de Chrétiens, *il n'y a point de Prédeſtination. Dieu accorde ſa grace à ceux qui la méritent, qui la deſirent, & la demandent. Mais pour la meriter, il faut que les eaux du baptême ayent lavé notre ame de la ſouillure originelle; il faut être régénéré en Chriſt; il faut que notre foi en Chriſt nous ait rendu dignes de voir nos mérites juſtifiés par les ſiens.*

Ce langage eſt celui d'un inſenſé. Qui ne voit que ſi la converſion du Rabbin dépendit d'un effet de la grace, & que ſi cette grace n'eſt accordée qu'à ceux dont les mérites ſont juſtifiés par la foi qu'ils ont en Chriſt, cette converſion dépendit encore d'une cauſe hors de la puiſſance du Rabbin?... Il falloit que le Rabbin méritât la grace de devenir Chrétien, & il ne pouvoit mériter cette grace ſans être Chrétien. Quelle abſurdité!

Je vous ai démontré, pourſuivit le Vieillard, que Socrate & le Rabbin peuvent être ſauvés; quoique le premier n'ait point connu la Révélation; quoique le ſecond ait refuſé conſtamment d'ajouter foi à ſa partie la plus eſſen-

tielle, c'eſt-à-dire, à la venue du Meſſie, à l'établiſſement de la Loi nouvelle ſur les débris de l'ancienne. Il ne me reſte donc plus qu'à vous faire voir qu'un homme, après avoir cru long-temps à tout ce qui eſt révélé, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Teſtament, peut être également ſauvé en n'y croyant plus du tout.

Comme c'eſt le cas où je me trouve, je m'y prendrai d'un peu loin, & ma concluſion ſera que quand même la vérité de la Révélation ſeroit auſſi certaine que l'exiſtence du ſoleil, ſa croyance n'en ſeroit pas plus néceſſaire. La vérité d'une choſe n'eſt point toujours la meſure de ſon *évidence par rapport à chacun de nous*; mais *celle-ci* eſt la meſure de la *croyance* que *chacun de nous* doit à une telle choſe.

Comme c'eſt aſſez parler pour une fois, nous remettrons la partie à demain.

Lorſque je fus rentré dans ma chambre, je ne fus que penſer de ce Vieillard. Cet homme, dis-je, en moi-même, m'a témoigné d'abord la meilleure volonté du monde à m'apprendre à gagner du pain: voilà qui eſt bien du côté du corps; mais il me paroit qu'il voudroit me plonger dans le trouble & l'embarras du côté

de l'esprit. Ce qu'il vient de me débiter n'est qu'un tas de paradoxes révoltants, qui certainement n'attireroient point des louanges à leur auteur, s'il s'avisoit de les répandre dans le public ; & si c'est-là sa vraie maniere de penser, il n'est rien moins qu'aussi tranquille dans son intérieur qu'il le paroit au-dehors. Je me suis laissé aller, je ne sais par quelle foiblesse, aux illusions de la Philosophie du Compere ; & je sais combien de fois la voix de la Religion s'est fait entendre au fond de mon ame, & y porta les remords & l'effroi. Le Compere même, tout infatué qu'il étoit de ses principes, ne fut point exempt d'entendre cette voix : s'il vivoit encore, & qu'il voulût dire la vérité, il ne me démentiroit pas. Que l'on dise si l'on veut, que *les préjugés de l'enfance ne s'effacent jamais ; que ce sont des tyrans qui nous font sentir leur pouvoir jusqu'à la mort* ; il ne me semblera pas moins qu'il n'y a que la Vérité qui réclame ses droits avec autant de force & de constance, que je l'ai éprouvé. En un mot, j'ai senti que tout homme qui avoit une fois été Chrétien, ne pouvoit impunément cesser de l'être. Je veux donc le redevenir en dépit de tout ; non pas toutefois de la maniere dont tels ou tels le

ſont, mais d'une maniere raiſonnable, & telle qu'il plaira à Dieu de me la montrer. Et quoique le Vieillard me diſe demain, je ſais à quoi m'en tenir. L'expérience du paſſé, eſt le bouclier dont je veux couvrir dorénavant ma foible raiſon des attaques de l'erreur.

CHAPITRE VII.

Suite du Diſcours du Vieillard.

LE lendemain je retournai chez mon voiſin. Après avoir parlé quelque temps de choſes indifférentes, il revint ſur la matiere dont il m'avoit parlé la veille, & me dit:

Je vous ai conté que les malheurs de ma vie m'avoient fait prendre la réſolution de renoncer autant qu'il me ſeroit poſſible à tout ce qui pouvoit m'attacher à la ſociété, ſoit par état ou par opinion. Il me fut très-aiſé de remplir le premier point; quant au ſecond, j'y rencontrai de plus grandes difficultés: il ne s'agiſſoit pas moins que d'acquérir aſſez de connoiſſances, aſſez de force ſur moi-même, pour me défaire de mes préjugés,

ſur-tout de ceux qui regardoient la Religion où j'ai été élevé.

Je commençai d'abord par examiner les points les plus épineux de cette Religion; tels que la doctrine du *Péché originel*, de la *Préſence réelle*, de la *Tranſubſtantiation*; &c. je lus & relus la Bible entiere, ainſi que les plus fameux Auteurs qui traitent de ces matieres, & je rejettai généralement tout ce qui s'appelle Myſtere, tout ce qui choque la droite raiſon & l'équité.

Voici comme je raiſonnai ſur l'article du *Péché originel.*

» Si Dieu eſt juſte, bon, miſéricordieux; s'il pardonne à ceux qui implorent ſa miſéricorde, les péchés qu'ils ont commis librement, peut-il imputer un péché qu'on ne peut éviter, & auquel l'on n'a aucune part? Les enfants ne reçoivent de leurs peres que le corps; c'eſt dans l'ame que réſide le péché, & l'ame ſort pure & innocente des mains de ſon Créateur? D'ailleurs, quand il ſeroit vrai que l'ame deviendroit ſouillée par ſon union avec le corps que nous recevons de nos peres, cette ſouillure ou cette corruption ne ſeroit point un péché, puiſque la corruption du corps & l'union de l'ame au corps ſeroient produites par

des causes indépendantes de nous, & qui ont précédé notre existence. Un enfant qui naît aujourd'hui, peut-il avoir consenti à un péché commis il y a plus de six mille ans? A-t-il pu réclamer contre la prévarication d'Adam? C'est une absurdité énorme, que de faire une telle supposition ".

» Que l'on ne me dise pas que *le Péché* d'Adam *causa dans ses facultés un désordre qui se communiqua à ses enfants, & qui se transmit à tous les hommes par la voie de la génération; ce qui fait qu'aucun homme ne vient au monde sans avoir l'esprit environné de ténebres, la volonté déréglée, en un mot, toutes les inclinations au mal* (a). Que l'on ne dise pas que *l'Ecriture s'explique positivement sur cet article*: que *Moïse nous apprend qu'Adam a péché, & qu'il a été chassé du Paradis* (b): que *David reconnoît qu'il a été formé dans l'iniquité, & que sa mere l'a conçu dans le péché* (c): que *Job déclare que personne n'est exempt de souillure, non pas même*

(a) PLUQUET, *Dict des Hérés.*
(b) GENES. III.
(c) PSEAUME L. 7.

l'enfant d'un jour (*a*) : que l'on ne diſe pas *que S. Paul enſeigne que le péché eſt entré par un homme dans le monde, & la mort par le Péché ; & qu'ainſi la mort eſt paſſée à tous les hommes, tous ayant péché dans un ſeul ;* qu'il *répete ailleurs que tous les hommes ſont tombés dans la damnation ; que nous naiſſons tous enfants de colere* (*b*), &c. tout cela ne prouvera jamais qu'un effet dont nous ne ſommes point la cauſe, puiſſe nous être imputé. Cela eſt ſi vrai, que tous les efforts que les plus grands hommes ont faits pour expliquer ce dogme, n'ont ſervi qu'à faire voir qu'il répugne à toutes les notions communes, qu'il eſt même injurieux à la juſtice & à la bonté de Dieu ".

» I. L'opinion d'Origene, de George Ruſt (*c*), de Joſeph Glanvill (*d*), de Henri Morus (*e*), ſur le péché des Ames

---

(*a*) Job, XIV. 4.
(*b*) Epit. aux Rom. V. Id. aux Eph. II.
(*c*) Rust, Diſcours ſur la Vérité.
(*d*) Glanvill, *Lux Orientalis.*
(*e*) Morus, *Autopſychomachia contrà eos qui animas poſt diceſſum à corpore dormire ſomniarunt : cum appendice de animæ præexiſtentiâ*, & autres Ouvrages du même Auteur ſur cette matiere, contenues dans le recueil de ſes *Poëmes Philoſophiques*, imprimés à Cambridge, in-8°.

dans une vie antérieure à leur union avec le corps, eſt une viſion qui tire ſon origine de l'imagination des Platoniciens ".

» II. Le ſentiment de S. Auguſtin, des Théologiens de la Confeſſion d'Augsbourg, &c. ſur l'emboîtement des Ames dans celle d'Adam, & de celles-là les unes dans les autres ſelon l'ordre établi pour leur union à un corps, n'eſt pas mieux fondé : car l'ame étant une ſubſtance ſimple, indiviſible, il eſt impoſſible qu'aucune ame ſorte d'une autre par voie d'émanation : or Nicolai & Wolfflin, (*a*) qui ont eu recours à ce ſentiment pour expliquer la propagation du Péché originel, ont perdu leurs peines ".

» III. Le Syſtême de la génération des animaux par des animalcules formés dans le premier animal, eſt encore inſuffiſant pour expliquer la communication du péché d'Adam. Car en ſuppoſant que les corps de tous les hommes qui devoient exiſter, ont été formés dans Adam, & que Dieu avoit uni à ces petits corps des ames humaines, il ne s'enſuit pas que la défenſe que Dieu fit à Adam de man-

(*a*) CHRISTOPH. WOLFFLINI, *Diſſertat.* Tubing. in 4.

ger du fruit défendu, eût fait la même impreſſion ſur le cerveau de ſes enfants que ſur le ſien, ni que la vue du fruit & les ſollicitations d'Eve, tenterent la génération future d'Adam, au point qu'il le fut lui-même. La molleſſe des fibres du cerveau de ces animalcules, étoit trop grande pour que ce cerveau fût ſuſceptible de telles impreſſions".

„ D'ailleurs, quand il ſeroit vrai que tous les hommes qui devoient exiſter étoient contenus dans Adam, & que par la *communication des impreſſions de ſon cerveau* aux leurs, ils euſſent compris au même point d'Adam la défenſe de Dieu, qu'ils euſſent été touchés de même des ſollicitations d'Eve : ſi le *Péché originel* a lieu, ces hommes étoient par une telle *communication* néceſſités à pécher, tandis qu'Adam ne l'étoit pas ; leur détermination étoit une ſuite néceſſaire de celle d'Adam, & la détermination d'Adam ne dépendoit que de ſa volonté : donc la communication du *Péché originel* ne peut s'expliquer par un tel ſyſtême ; & Leibnitz (*a*) & Raſiels (*b*), tablerent ſur un

(*a*) *Eſſai de Théodicée*, Part. I, §. 90.
(*b*) Traité de l'Eſprit humain, par RASIELS DU VIGIER. Paris, 1714, in-8°.

faux principe, lorſqu'ils entreprirent cette explication".

„ Si l'exiſtence en petit de tous les hommes dans Adam, étoit vraie, & qu'en conſéquence de cette exiſtence nous euſſions participé à ſa déſobéiſſance de la maniere que je viens de dire, chacun de nous contiendroit à ſon tour les corps de tous les hommes qui doivent compoſer ſa génération; les impreſſions de notre cerveau ſe communiqueroient à celui de chacun de ces hommes, de même que les impreſſions du cerveau d'Adam ſe ſont communiquées à ceux de tous les hommes qui étoient renfermés en lui; ces hommes contenus en nous, connoîtroient les défenſes que Dieu nous fait & les préceptes qu'il ordonne; ils participeroient à nos fautes; & les plus tard venus ſeroient toujours les plus criminels: ce qui eſt d'une abſurdité inſupportable".

„ IV. Ceux qui, en prétendant que l'ame humaine n'eſt créée qu'au moment de la conception de l'homme dans le ſein de ſa mere, ſuppoſent que la tranſmiſſion du *Péché originel* à cette ame, ſe fait en vertu d'un *pacte* qui a exiſté entre Dieu & Adam, dès l'inſtant que celui-ci a reçu la *Juſtice originelle*, ne raiſonnent pas mieux".

„ Ce

„ Ce *Pacte* consiste, selon eux, en ce qu'Adam s'engagea en son nom & en celui de ses descendants, de conserver la *Justice originelle*, en observant le *Précepte* que Dieu lui avoit donné, & en ce qu'il consentit de perdre cette justice pour lui & pour eux, & d'être soumis ainsi qu'eux aux peines stipulées par ce Pacte (*a*), s'il venoit à transgresser le Précepte : il s'ensuit delà que la transgression du Précepte fut un péché actuel en Adam, & un péché originel dans ses enfants par l'imputation qui leur en a été faite".

„ Mais ce sentiment qui a été soutenu par Catharin dans le Concile de Trente, & adopté alors par presque tous les Protestants, ne s'accordera jamais avec les idées de la justice, de la sagesse & de la bonté de Dieu : car pour imputer un crime, il faut un consentement formel, un consentement présumé ne suffit pas ; & ceux qui adoptent ce sentiment, ne reconnoissent point d'autre consentement que ce dernier dans les enfants d'Adam. Or, un tel Pacte n'a pu avoir lieu (*b*)".

(*a*) V. Pluquet, *Dict. des Héref.* Tom. II. p. 466.

(*b*) Les Mahométans supposent aussi qu'il y a eu un Pacte de cette espece entre Dieu &

„ V. Grégoire de Rimini & autres qui ont adopté les visions de S. Augustin sur

---

les hommes dès le commencement du monde. Ebn-Abas dit que le genre humain s'obligea par ce Pacte à reconnoître Dieu pour son souverain Maître, & que c'est de ce Pacte dont il est parlé dans l'Alcoran, au Chapitre intitulé *Aaraf*, où il est dit ;

» Lorsque Dieu tira des reins d'Adam toute » sa postérité, il adressa à tous les hommes ces » paroles : *Ne suis-je point votre Dieu ?* » & ils lui répondirent, *oui.*

Cet Auteur prétend que tous les hommes ayant été assemblés sous la figure de fourmis douées d'intelligence dans la Vallée d'Abier, aux Indes, Dieu leur dit : *Nous avons pris des témoins, afin que les hommes ne disent pas au jour du Jugement*, nous ne savons rien de ce pacte, *& qu'ils ne disent pas pour excuser leur impiété*, » nos peres ont idolâtré avant nous, nous : vons » été leurs imitateurs, aussi-bien que leurs des- » cendants ; nous perdrez-vous, Seigneur, pour » ce que des fous & des ignorants ont commis » contre vous? " HERBELOT, *au mot* ADAM, *Biblioth. Orient. p.* 44.

Les Mahométans croyent en outre que nous recevons de notre premier Pere un *principe* de *corruption* qu'ils appellent la *graine du cœur*, l'*amour*, la *concupiscence*, qui nous portent au péché : c'est-là le *péché d'origine*, qu'ils reconnoissent être venu *d'Adam.*

Ce n'est cependant point-là le sentiment universel des Mahométans : car il y en a qui pré-

la corruption du corps d'Adam, ont prétendu expliquer cette corruption, en supposant que le Serpent conversant avec Eve, dirigea contre elle son haleine, & infecta le corps de cette femme par son souffle contagieux; qu'Eve communiqua ensuite sa contagion à son époux, & que tous les deux la communiquerent à leurs enfants, à peu près comme nous voyons des maladies héréditaires dans certains pays & dans certaines familles".

„ Mais cette corruption du corps n'a aucun rapport avec le péché, qui est une affection de l'ame. Une substance immatérielle ne peut se corrompre en contractant la corruption du corps, comme une liqueur pure se corrompt dans un vase infecté ".

„ VI. S. Cyrille (*a*) & S. Anselme (*b*), ainsi que plusieurs autres, supposent que Dieu ayant formé le plan de faire naître

---

t ndent que le *Péché originel* vient de ce que le Diable manie les enfants jusqu'à ce qu'il les ait fait crier : & que si J. C. & la Vierge furent exempts de ce Péché, c'est qu'ils avoient été garantis du maniement de Satan.

(*a*) CYRIL. *de Incarn.*

(*b*) ANSELM. *de Lib. Arbit.* Cap. XXII.

tous les hommes d'un ſeul, par voie de génération, s'étoit fait une loi d'unir au corps du premier humain né d'Adam, une ame ſemblable à celle du premier homme. Adam, par ſon péché, perdit la juſtice originelle ; ainſi, lorſqu'il engendra un fils, Dieu unit au corps de ce fils une ame privée de la juſtice originelle & des dons de l'état d'innocence, &c".

„ Ce ſentiment ſuppoſe bien la privation de la juſtice originelle, mais il n'explique point la tranſmiſſion du péché d'Adam, qui eſt un déſordre ; car il ſeroit poſſible qu'une ame fût privée de cette juſtice, & qu'elle ne fût ni déréglée ni coupable".

„ VII. Scot, Eſtius, ainſi que bien d'autres qui ſuppoſent auſſi que Dieu s'étoit fait une loi d'unir au corps des enfants d'Adam, une ame ſemblable à celle de leur premier pere, étoient trop ſubtils pour ne point ſentir le défaut du raiſonnement de S. Cyrille & de S. Anſelme, ſur la tranſmiſſion du péché d'Adam à ſa poſtérité. Ils ont donc cru qu'il falloit ſuppoſer de plus, que l'ame privée de la juſtice originelle eſt unie à un corps corrompu, qui lui communique le péché".

„ Mais le corps n'eſt point capable de pécher : d'ailleurs, une ſubſtance im-

matérielle ne peut contracter la corruption d'un corps corrompu ; donc l'explication de Scot, d'Estius, & de tous les Théologiens qui suivent leur sentiment, ne nous instruit point davantage sur la maniere dont le péché originel nous a été transmis (*a*)".

„ VIII. Adam, dit le P. Malebranche, „ fut créé dans l'ordre : & comme l'or- „ dre veut que Dieu n'agisse que pour „ lui, Adam reçut, en naissant, un pen- „ chant qui le portoit à Dieu, & une „ lumiere qui lui faisoit connoître que „ Dieu seul pouvoit le rendre heureux.

„ Cependant, comme Adam avoit un „ corps qui n'étoit pas inaltérable, & „ qu'il devoit se nourrir, il falloit qu'il „ fût averti du besoin de manger, & qu'il „ pût distinguer les aliments propres à „ le nourrir : il falloit donc que les ali- „ ments propres à entretenir l'harmonie „ dans le corps d'Adam, fissent naître „ dans son ame des sentiments agréa- „ bles, & que ceux qui lui étoient nui- „ sibles y excitassent des sensations dé- „ sagréables.

„ Mais ces plaisirs & ces mouvements „ ne pouvoient le rendre esclave, ni

(*a*) Voyez PLUQUET, *ubi sup.*

„ malheureux comme nous ; parce qu'é-
„ tant innocent, il étoit maître abſolu
„ des mouvements qui s'excitoient dans
„ ſon corps.

„ L'ordre demande que le corps ſoit
„ ſoumis à l'ame : Adam arrêtoit donc
„ à ſon gré les mouvements qui s'exci-
„ toient dans ſon corps ; en ſorte que les
„ impreſſions ſenſibles ne l'empêchoient
„ pas d'aimer uniquement Dieu, & ne
„ le portoient point à regarder le corps
„ comme la cauſe, ou comme l'objet
„ dont il devoit attendre ſon bonheur.

„ Après qu'Adam eut péché, il perdit
„ d'un côté l'empire qu'il avoit ſur ſes
„ ſens, & de l'autre la juſtice originelle :
„ les impreſſions des objets extérieurs
„ produiſirent en lui des impreſſions qu'il
„ ne fut pas le maître d'arrêter, & qui
„ le porterent malgré lui vers les objets
„ qui excitoient en lui des ſentiments
„ agréables.....

„ Dieu avoit réſolu de faire naître tous
„ les hommes d'Adam, & d'unir une
„ ame humaine au corps humain qu'A-
„ dam engendroit ; mais Dieu ne devoit
„ accorder à cette ame la juſtice origine-
„ le, qu'autant qu'Adam perſévéroit dans
„ l'innocence.

„ Ainſi, Adam & Eve après leur péché,

„ avoient 1. perdu l'empire qu'ils avoient
„ ſur leurs ſens, & les corps excitoient
„ en eux des plaiſirs qui les portoient
„ vers les objets ſenſibles : 2. Dieu uniſ-
„ ſoit au corps qu'ils engendroient, une
„ ame privée de la juſtice originelle.

„ Dieu avoit établi une loi, par la-
„ quelle il devoit y avoir un commerce
„ continuel entre le cerveau de la mere
„ & le cerveau de l'enfant formé dans
„ ſon ſein; en ſorte que tous les ſenti-
„ ments qui s'excitent dans la mere, doi-
„ vent s'exciter dans l'enfant.

„ L'ame humaine que Dieu unit au
„ corps humain qui ſe forma dans le ſein
„ d'Eve après ſon péché, éprouvoit donc
„ toutes les impreſſions qu'Eve recevoit
„ des objets ſenſibles; & comme elle
„ étoit privée de la juſtice originelle,
„ elle étoit portée vers les corps, elle
„ les aimoit comme la ſource de ſon bon-
„ heur : elle étoit donc dans le déſor-
„ dre, ou plutôt ſa volonté étoit déré-
„ glée; le déſordre de ſa volonté n'étoit
„ point libre, mais il n'étoit pas moins
„ un déſordre qui déplaiſoit à Dieu ". (*a*)

(*a*) MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité, Liv. I. Chap. V. — Liv. II. Part. I. Chap. IV. Eclairciſ. 8. — Converſ. Chrét. Ent. IV.

Voilà comment Malebranche raiſonnoit pour expliquer l'origine & la tranſmiſſion du Péché originel. Mais il regne plus d'eſprit que de jugement dans cette explication, qui n'eſt qu'un enchaînement de conſéquences incertaines, fondées ſur des ſuppoſitions incertaines ; ſur-tout celle de la communication entre le cerveau de la mere & le cerveau de l'enfant (*a*). Cette communication n'eſt point prouvée ; ces taches, que les enfant tiennent de leurs meres, & que le P. Malebranche a priſes pour les images des objets que les meres ont deſirés ardemment pendant leur groſſeſſe, ne ſont que les ſuites d'un ſang extravaſé par un mouvement trop violent, qui peut bien être occaſionné par une impreſſion vive que fait ſur les organes un objet ſenſible, & qui ſe communique au ſang de l'enfant, parce qu'il y a en effet une communication entre les vaiſſeaux ſanguins de la mere, & ceux de l'enfant : mais ce ſang extravaſé ne ſuppoſe point que le cerveau de l'enfant ait reçu les mêmes impreſſions que le cerveau de la mere ; rien ne conduit à cette ſuppoſition (*b*).

(*a*) PLUQUET, *ubi ſup.* p. 470.
(*b*) V. la Diſſertation Phyſ. ſur la force de

„ IX. L'expérience fait voir, dit M. „ Nicole, que les inclinations des peres „ ſe communiquent aux enfants, & que „ leur ame venant à être jointe à la ma„ tiere qu'ils tirent de leurs parents, elle „ conçoit des affections ſemblables à cel„ les de l'ame de ceux dont ils tirent la „ naiſſance ; ce qui ne pourroit être, ſi „ le corps n'avoit certaines diſpoſitions, „ & ſi l'ame des enfants n'y participoit, „ en concevant des inclinations pareilles „ à celles de leurs peres & de leurs me„ res, qui avoient les mêmes diſpoſitions „ du corps.

„ Cela ſuppoſé, il faut convenir qu'A„ dam en péchant, ſe précipita avec une „ telle impétuoſité dans l'amour des créa„ tures, qu'il ne changea pas ſeulement „ ſon ame, mais qu'il troubla l'écono„ mie de ſon corps, qu'il y imprima les „ veſtiges de ſes paſſions, & que cette „ impreſſion fut infiniment plus forte & „ plus profonde, que celles qui ſe font „ par les péchés que les hommes com„ mettent préſentement.

„ Adam devint donc par-là incapable

---

l'imagination des Femmes enceintes, 1737, in-8°. Et la Lettre ſur l'imagination des Viſionnaires.

„ d'engendrer des enfants qui euſſent le
„ corps autrement diſpoſé que le ſien ;
„ de ſorte que les ames étant jointes au
„ moment qu'elles ſont créées, à ces corps
„ corrompus, elles contractent les incli-
„ nations conformes aux traces & aux
„ veſtiges imprimés dans ces corps ; &
„ c'eſt ainſi qu'elles contractent l'amour
„ dominant des créatures, ce qui les rend
„ ennemies de Dieu.

„ Mais pourquoi les ames, qui ſont
„ des ſubſtances ſpirituelles, contractent-
„ elles certaines inclinations à cauſe de
„ certaines diſpoſitions de la matiere ?

„ On peut, pour expliquer cela, ſup-
„ poſer que Dieu en formant l'être de
„ l'homme par l'union d'une ame ſpiri-
„ tuelle avec une matiere corporelle, &
„ voulant que les hommes tiraſſent leur
„ origine d'un ſeul, avoit établi ces deux
„ loix, qu'il jugea néceſſaires pour un
„ être de cette nature.

„ La premiere, que le corps des en-
„ fants ſeroit ſemblable à celui des pe-
„ res, & auroit à-peu-près les mêmes
„ impreſſions, à moins que quelque cauſe
„ étrangere ne les altérât.

„ La ſeconde, que l'ame unie au corps
„ auroit certaines inclinations, lorſque
„ ſon corps auroit certaines impreſſions.

„ Ces deux loix étoient néceſſaires „ pour la propagation du genre humain ; „ & elles n'euſſent apporté aucun pré- „ judice aux hommes, ſi Adam, en con- „ ſervant ſon innocence, eût conſervé „ ſon corps dans l'état auquel Dieu l'a- „ voit formé : mais l'ayant altéré & cor- „ rompu par ſon péché, la Juſtice ſou- „ veraine de Dieu, infiniment élevée au- „ deſſus de la nature, n'a pas jugé qu'elle „ dût pour cela changer les Loix éta- „ blies avant le péché ; & ces Loix ſub- „ ſiſtant, Adam a communiqué à ſes en- „ fants un corps corrompu.

„ Mais comment doit-on concevoir „ cet amour dominant de la créature, „ que l'ame contracte lorſqu'elle eſt „ jointe à des corps qui viennent d'A- „ dam ?

„ On le doit concevoir, comme on „ conçoit la Grace juſtifiante dans les en- „ fants baptiſés : c'eſt-à-dire, que com- „ me l'ame des enfants, par la Grace „ qu'elle reçoit, eſt habituellement tour- „ née vers Dieu, & l'aime de la ma- „ niere que les Juſtes aiment Dieu durant „ le ſommeil ; de même l'ame des enfants „ par cette inclination qu'elle contracte, „ devient habituellement tournée vers la „ créature, comme ſa fin derniere, &

„ l'aime comme les méchants aiment le „ monde pendant qu'ils dorment : car, „ il ne faut pas s'imaginer que nos in- „ clinations périſſent par le ſommeil, elles „ changent ſeulement d'état ; & ces in- „ clinations ſuffiſent pour rendre les uns „ juſtes, quand elles ſont bonnes, & les „ autres méchants, quand elles ſont mau- „ vaiſes (*a*)".

Cette explication de M. Nicole, toute ingénieuſe qu'elle eſt, ne donne encore aucunes lumieres ſur la maniere dont le péché d'Adam s'eſt tranſmis à ſes enfants. Ce Théologien ne la donne auſſi que comme probable. Mais il eſt aiſé de voir, par toutes les raiſons que j'ai rapportées pour réfuter les ſentiments des autres, qu'une telle explication n'eſt rien moins que probable.

Il réſulte donc que puiſque tous les efforts des plus grands génies qui ont paru depuis plus de dix-ſept cents ans, n'ont point été ſuffiſants pour nous donner une idée raiſonnable de la maniere dont le péché d'Adam s'eſt tranſmis à ſa poſtérité, que d'ailleurs, cette tranſmiſſion répugne

(*a*) NICOLE, Inſt. ſur le Symb. Inſt. II. C. II. §. 4.

à toutes les notions que nous avons de la juſtice & de la bonté de Dieu, ce Dogme doit être regardé tout au plus de la maniere dont les Pélagiens (*a*) & les Sociniens le regardent ; c'eſt-à-dire, qu'il faut prendre les paſſages de l'Ecriture, qui portent que *nous avons péché en Adam*, comme ne ſignifiant autre choſe, ſinon,

---

(*a*) Quant aux difficultés générales des Pélagiens, l'on peut conſulter les *Hiſtoriens Eccléſiaſtiques* : quant à celles qu'ils tirerent particuliérement des Ecrits des SS. Peres, &c. & les raiſons qu'on leur a oppoſées, l'on peut conſulter S. AUGUST. *Op. imperf. Lib. II. Cap. CLXXXI. Lib. V. Cap. CXXXI.* ID. *de Nat. & Grat. Lib. III. Cap. IX & XXX.* — VOSSIUS & le CARD. NORIS, dans leurs Hiſt. Pélag. — PETAU, *de Dogm. Theol. Tom. III. ubi agitur de Pelag. & Sem.-Pélag. Hiſt.* — USSERIUS, *Antiquitates Britan. Eccleſ. Cap. VIII. & ſeqq.* — GARNIER, *Diſſert. de primis Auctoribus & Defenſoribus Hiſtor. Pelagianæ*, in *Appendice poſterior. ad Prim. Part. Oper.* MARII MERCATORIS. — Remarques ſur la Biblioth. de M. DUPIN. in-8°. *Paris* 1692. Tom. I. — WHITBY, *de imputatione divinâ Peccati Adami poſteris ejus univerſis.* in-8°. *Lond.* 1711, &c.

Quant aux Sociniens, leurs opinions ſur cet article ſont en quelque ſorte les mêmes que celles des adverſaires de ces derniers. Ainſi il eſt inutile de groſſir cette note de citations & de renvois.

qu'Adam *a donné à toute ſa poſtérité l'exemple du péché ;* que *tous les hommes l'ont imité , & que c'eſt en ce ſens qu'ils ont péché en Adam*".

Voilà, mon cher, continua le Vieillard, comme je raiſonnai en moi-même, & à quoi je m'en tins d'abord ſur l'article du Péché originel. Mais ma raiſon acquérant de jour en jour plus de lumieres, je parvins enfin à découvrir que nous n'avions pas plus péché en Adam par imitation que par contagion. C'eſt ce que vous entendrez ci-après.

Je paſſe à l'article de la Préſence réelle & de la Tranſubſtantiation.

CHAPITRE VIII.

Suite du Diſcours du Vieillard.

IL n'y a point d'efforts que les Théologiens de l'Egliſe Romaine n'ayent faits, & qu'ils ne faſſent encore tous les jours, pour démontrer que le Corps & le Sang de J. C. exiſtent réellement ſous les apparences du pain & du vin dans l'Euchariſtie : il n'y a point de Rhétorique qu'ils n'employent pour faire com-

prendre que les paſſages des SS. Peres, où il eſt affirmé que les eſpeces Euchariſtiques ne ſont que des ſignes du Corps & du Sang de J. C., ne ſauroient prouver qu'il fût jamais venu dans l'eſprit de ces Peres le moindre doute ſur la Préſence réelle. L'on a beau leur oppoſer que leur autorité & leur maniere d'interpréter les SS. Peres, ne ſont point des arguments ſuffiſants pour prouver ce myſtere ; que les Calviniſtes enſeignent le contraire ſur des principes infiniment mieux fondés ; que J. C. étant dans l'uſage d'employer très-ſouvent des allégories & des paraboles, c'eſt de cette maniere que l'on doit entendre les paroles de l'inſtitution de l'Euchariſtie, &c. Ils répondent que ce ſont les Calviniſtes mêmes qui ſont mal fondés dans leurs raiſonnements ; que ſi J. C. eût entendu que les paroles Euchariſtiques duſſent être priſes dans un ſens figuré, il en auroit averti les Apôtres ; mais qu'il ne l'a pas fait : qu'au contraire, il les a ſuffiſamment préparés à prendre ces paroles à la lettre, en leur diſant à Capharnaüm, que *ſa Chair étoit véritablement viande, & ſon ſang véritablement breuvage ; que ceux qui ne mangeoient point ſa Chair & ne boiroient point ſon Sang, n'auroient point la vie*

éternelle (*a*). Ils ajoutent qu'il a répété la même chose aux Juifs qui s'étonnoient de ces paroles : qu'il a dit ailleurs à ses Apôtres qu'il étoit le Pain de Vie : qu'il leur a promis ce Pain de Vie, &c. ; & ils concluent delà que le sens littéral des paroles Eucharistiques doit être celui qui s'est presenté naturellement à l'esprit des Apôtres, lorsqu'ils les entendirent proférer : *Cela est si vrai*, continuent-ils, *que tout homme raisonnable sent par expérience que ce sens s'offre de même à son esprit, lorsqu'il les entend prononcer : cela est si vrai, que Zuingle fut plus de quatre ans à trouver que les paroles*, Ceci est mon Corps, *doivent se rendre par celles-ci*, Ceci représente mon Corps.

L'on a beau leur repliquer, que si le sens littéral de ces paroles s'offre d'abord à l'esprit, lorsqu'on les entend prononcer, la saine raison démontre incontinent le contraire : l'on a beau leur objecter que les quatre ans que Zuingle a mis pour trouver le vrai sens de ces mêmes paroles, ne sont pas plus une preuve de leur sentiment, que les quatre jours qu'employeroit un homme à chercher une aiguil-

(*a*) JEAN VI.

le, ne prouveroient que cette aiguille n'étoit pas trouvable dans la minute; tout cela n'y fait rien : ils perſiſtent dans leur opinion; & ſi on les met en colere, ils diront que *non-ſeulement le corps & le ſang de J. C. exiſtent ſous les apparences du pain & du vin, mais que ce pain & ce vin ſont véritablement tranſubſtantiés au corps & au ſang de J. C.* Si on leur répond que cela n'eſt pas poſſible, ils repartiront que *cela eſt très-poſſible*, & le prouveront (*a*).

Voici ces preuves.

„ I. L'on prétend, diſent-ils, qu'il eſt „ abſurde de ſuppoſer qu'un chameau „ puiſſe paſſer par le trou d'une aiguille, „ parce qu'il faudroit que les parties de „ ſon corps ſe pénétraſſent, & par con- „ ſéquent que la matiere perdît ſon éten- „ due & ſon impénétrabilité, &c.

„ Nous répondons 1°. que cette diffi- „ culté s'évanouit dans le ſyſtême où l'on „ ſuppoſe que l'étendue eſt compoſée de „ points inétendus. 2°. Qu'elle s'évanouit

(*a*) V. PLUQUET, Dict. des Hérés. au mot *Berenger*, & ailleurs, où il s'agit de combattre les ſentiments de ceux qui nient la *Preſence réelle* & la *Tranſubſtantiation*.

„ de même, en supposant que l'essence
„ de la matiere consiste dans toute autre
„ chose que dans l'étendue & l'impéné-
„ trabilité. 3°. Que puisque l'industrie
„ humaine peut condenser l'air au point
„ de lui faire occuper 4000 fois moins
„ d'espace qu'il n'en occupe dans son état
„ naturel, Dieu peut réduire le corps
„ d'un Chameau à un point cent mil-
„ lions de fois plus petit que sa gran-
„ deur ordinaire, & par conséquent le
„ faire passer non-seulement par le trou
„ d'une aiguille, mais par les pores les
„ plus subtils que l'on puisse imaginer.
„ Nous appliquons cecy au Corps de J.
„ C., & nous disons qu'il peut être con-
„ tenu dans les espèces Eucharistiques,
„ quelques petites qu'elles soient.

„ II. Un corps peut se
„ trouver dans plusieurs lieux à la fois.

Voici comment.

„ Un corps en mouvement, existe dans
„ plusieurs lieux à la fois dans un temps
„ déterminé. Un corps, par exemple,
„ qui parcourt 100 toises dans une heu-
„ re, se trouve dans 10 pieds différents
„ dans une minute; si au-lieu de 100
„ toises dans une heure, ce corps en par-
„ court 6000, il parcourra dans une
„ seconde les 10 pieds qu'il parcouroit

„ auparavant dans une minute : ainſi, en
„ augmentant de viteſſe à l'infini, il n'y
„ a point de petite portion de temps,
„ pendant laquelle ce corps ne puiſſe par-
„ courir pluſieurs lieux ; ou ſi l'on veut,
„ la rapidité de ſon mouvement peut
„ être aſſez grande, pour que dans la
„ plus petite durée imaginable, il ſe trou-
„ ve en pluſieurs lieux.

„ D'ailleurs, le mouvement n'eſt, ſe-
„ lon quelques Philoſophes, que l'exiſ-
„ tence ou la création ſucceſſive d'un
„ corps dans différents points de l'eſpa-
„ ce ; & la création eſt un acte de la vo-
„ lonté divine : or, qui peut douter que
„ la volonté divine ne puiſſe créer ſi
„ promptement, ſi rapidement le même
„ corps, que dans le même temps ce
„ corps exiſte en pluſieurs lieux, quelle
„ que ſoit leur diſtance, & quelque courte
„ que ſoit la durée ? S'il ne répugne donc
„ point que Dieu faſſe exiſter un corps
„ dans pluſieurs lieux en même temps,
„ & que ce corps y ſoit tranſporté, mê-
„ me ſans paſſer par les intervalles qui
„ ſéparent ces lieux, il ne doit point
„ répugner auſſi que le corps de J. C.
„ ſe trouve à la fois dans différentes eſ-
„ peces conſacrées.

„ III. L'on dit que nos ſens nous ont

„ été donnés pour connoître l'exiſtence, „ les propriétés des corps, ainſi que la „ nature des effets ſenſibles ; que c'eſt „ ſur le témoignage de nos ſens, qu'eſt „ fondée la certitude que nous avons de „ la naiſſance, des miracles, de la mort, „ de la réſurrection du Sauveur ; & que „ ſi le témoignage de nos ſens peut être „ faux, ſuſpect même, les principaux „ fondements de la Religion s'écroulent „ ſans reſſource.

„ Nous répondons à cela que le Dog- „ me de la Préſence réelle étant une fois „ établi, & la poſſibilité de la réduction „ des corps à un volume infiniment pe- „ tit, de même que celle de leur exiſ- „ tence en pluſieurs lieux à la fois, étant „ démontrées, il n'eſt pas plus difficile „ de prouver qu'un corps peut être dif- „ férent de ce que nos ſens nous témoi- „ gnent qu'il eſt, ſans pour cela que nos „ ſens nous trompent.

Voici cette preuve.

„ Nous ne connoiſſons les corps que „ par des impreſſions excitées dans no- „ tre ame : or, ces impreſſions peuvent „ s'exciter dans l'ame, indépendamment „ des corps, par une opération immé- „ diate de Dieu ſur nos ames ; donc il „ n'y a point de liaiſon néceſſaire entre

„ le témoignage de nos ſens & l'exiſtence
„ des objets dont ils nous rapportent
„ l'exiſtence.

„ La certitude du témoignage des ſens
„ dépend par conſéquent de la certitude
„ que nous avons que Dieu n'excite point
„ en nous les impreſſions que nous rap-
„ portons aux corps. Ainſi il eſt poſſi-
„ ble que Dieu faſſe ſur notre ame les
„ impreſſions que nous rapportons au
„ pain & au vin, quoiqu'il n'y ait ni
„ pain ni vin ; & celui qui le ſuppoſe-
„ roit, n'affoibliroit point la certitude du
„ témoignage des ſens, s'il ſuppoſoit en
„ même-temps que Dieu nous a avertis
„ de ne pas pas croire nos ſens dans cette
„ occaſion : or, c'eſt ce que nous ſoute-
„ nons ; car Dieu nous ayant fait con-
„ noître que par la Conſécration, le pain
„ & le vin étoient changés au Corps &
„ au Sang de J. C., il nous a ſuffiſam-
„ ment avertis de ne pas nous fier au té-
„ moignage de nos ſens dans cette cir-
„ conſtance.

„ Nos ſens ne nous trompent donc
„ pas, quoiqu'ils nous avertiſſent qu'il
„ exiſte dans les eſpeces Euchariſtiques
„ toute autre choſe que ce qui y exiſte
„ réellement.

Voici comment.

„ Dieu peut faire que les rayons de „ lumiere qui tombent ſur l'eſpace qu'oc- „ cupoient le pain & le vin, ſoient ré- „ fléchis après la Conſécration, comme „ ils l'étoient auparavant : Dieu peut „ faire encore que les particules ſubti- „ les, qui en s'évaporant, occaſionnoient „ l'odeur du pain & du vin avant la Con- „ ſécration, ſoient conſervées ſans ſe diſ- „ ſiper : Dieu peut faire enfin, qu'une „ force de répulſion répandue autour du „ Corps & du Sang de J. C., prenne la „ forme des eſpeces Euchariſtiques, & „ produiſe la ſolidité que nos ſens y dé- „ couvrent. Or, Dieu opere ces choſes, „ ou quelque choſe de ſemblable, au „ moment de la Conſécration ; donc nos „ ſens ne nous trompent point dans cette „ occaſion, puiſqu'ils ne font que tranſ- „ mettre à notre ame l'impreſſion des ob- „ jets dont ils ſont frappés : donc un „ corps peut être réellement différent „ de ce que nos ſens nous atteſtent qu'il „ eſt ; donc le Dogme de la Tranſubſ- „ tantiation n'affoiblit point le témoigna- „ ge de nos ſens ſur les miracles, & „ ſur les faits qui ſervent de preuve à „ la Religion ".

Voilà de quelle maniere les Théologiens de l'Egliſe Romaine prétendent dé-

montrer la poſſibilité de la Tranſubſtantiation. C'eſt auſſi en ces mêmes termes que me parloit un de ces Meſſieurs, dans le temps que je travaillois à me débarraſſer la cervelle de toutes les opinions qui choquent le bon ſens. Mais voici ce que je lui répondis.

I. Vous vous fondez, Monſieur, ſur l'hypotheſe des points inétendus qui compoſent l'étendue, ou ſur celle qui fait conſiſter l'eſſence de la matiere dans toute autre choſe que l'étendue & l'impénétrabilité, pour prouver la poſſibilité d'un fait : or, une hypotheſe ne peut ſervir de principe fondamental & certain à la démonſtration de la poſſibilité d'un fait, encore moins d'un myſtere tel que celui de l'exiſtence du Corps de J. C. dans l'Euchariſtie. L'hypotheſe ſert ſeulement à interpréter un fait, de la réalité duquel l'on eſt invinciblement convaincu. C'eſt ainſi que Deſcartes expliquoit une expérience par le moyen de la matiere ſubtile ; Gaſſendi, par celui des atômes & du vuide ; Newton, par celui de l'attraction, &c. Pour qu'une conſéquence poſſible ſoit évidente, il faut que le principe le ſoit de même : or, nous n'avons aucun principe évident qui établiſſe la poſſibilité du paſſage d'un chameau par le trou d'une

aiguille ; nous n'avons aucun principe évident, que le corps de J. C. puiſſe être réduit à une telle petiteſſe, qu'il ſoit contenu non-ſeulement dans une Hoſtie, mais encore dans la mille millionnieme partie d'une Hoſtie, ainſi que les Catholiques le croyent : donc votre raiſonnement eſt faux en tout point.

Mais je vous accorde pour un moment la poſſibilité de la réduction du Corps de J. C. à une petiteſſe infinie : une poſſibilité n'eſt pas un fait ; il n'eſt point prouvé que cette réduction ſe ſoit jamais faite : quand elle ſe feroit faite, & qu'elle ſe feroit encore tous les jours, il n'eſt point démontré qu'elle s'opere dans le cas dont il s'agit.

II. Un corps en mouvement exiſte certainement en pluſieurs lieux dans un temps déterminé. Mais il eſt faux que la rapidité de ſon mouvement puiſſe être aſſez grande, pour *qu'il ſe trouve dans pluſieurs lieux à la fois.*

Un corps eſt de ſa nature indifférent au mouvement ou au repos : par conſéquent, un corps étant une fois mis en mouvement, ne ſe mettra jamais de lui-même en repos ; ainſi qu'étant une fois en repos, il ne ſe mettra jamais de lui-même en mouvement.

Un

Un corps eſt de ſa nature tout-à-fait indifférent à quelque détermination ou à quelque vîteſſe que ce puiſſe être; par conſéquent il ne changera jamais, de lui-même, ni la vîteſſe ni la détermination qu'il a eues en dernier lieu.

Il s'enſuit delà que le mouvement d'un corps eſt proportionnel à la force qui l'engendre, & que la diminution de ce mouvement eſt proportionnelle à la réſiſtance que ce corps éprouve dans ſa direction. Or, la conſtitution de l'eſpace qui nous environne eſt telle, qu'un corps ne peut y être mû, ſans éprouver à l'inſtant de la réſiſtance : donc il n'y a point d'inſtant où il ne perde de ſon mouvement; donc la vîteſſe de ſon mouvement eſt momentanée ; donc ce corps ne peut ſe trouver dans pluſieurs lieux à la fois.

Il eſt prouvé que la plus grande vîteſſe poſſible du mouvement d'un corps quelconque, n'a lieu que dans la direction rectiligne de ce même corps.

Je ſuppoſe pour un moment que la ſurface de la terre contienne 40000000000 arpents d'étendue, & qu'au milieu de chacun de ces arpents il y ait un piquet planté : je demande s'il y a un homme raiſonnable qui ſoutienne qu'une boule

mue en direction rectiligne, puiſſe toucher tous ces piquets à la fois ?

» D'ailleurs, dites-vous, le mouvement eſt l'exiſtence ou la création ſucceſſive d'un corps dans différents points » de l'eſpace, & la création eſt un acte » de la volonté divine : or, qui peut » douter que la volonté divine ne puiſſe » créer ſi promptement, ſi rapidement le » même corps, que dans le même-temps » ce corps exiſte en pluſieurs lieux, ſans » paſſer par les intervalles qui ſéparent » ces lieux, quelle que ſoit leur diſtance "? — Mais cette création ſucceſſive des corps n'eſt encore qu'un ſyſtême, qu'une hypotheſe, & je vous ai déja dit qu'une hypotheſe ne pouvoit ſervir de principe fondamental & certain à la démonſtration de la poſſibilité d'un fait.....

J'allois répondre au troiſieme point, continua le Vieillard ; mais le Théologien m'exempta de cette peine : il me dit adieu bruſquement, & diſparut. C'étoit auſſi le meilleur parti qu'il eût à prendre. Car lorſque dans une controverſe, l'on n'a que des abſurdités à débiter & de la confuſion à prétendre, il vaut mieux ſe taire, ou ſe retirer. Ce faiſant, l'on répare autant qu'il eſt poſſible par ſa prudence, les

impreſſions que l'on avoit faites par ſon ignorance.

Je paſſe à l'article de la Trinité.

CHAPITRE IX.

Suite du Diſcours du Vieillard.

UN des plus grands hommes que la France ait produit, un Théologien pieux, ſage, éclairé, dont les Ouvrages ſont remplis de raiſonnements ſolides, d'une métaphyſique profonde, & d'une érudition peu commune, en un mot, le célebre Nicole, parle en ces termes de la Trinité : *Ce myſtere confond la raiſon, & la revolte. S'il y a au monde des difficultés indiſſolubles, ce ſont celles qui ſuivent ce Dogme, qui établit* » que trois perſonnes réellement diſtinctes n'ont qu'une » même & unique eſſence ; & que cette » eſſence étant la même choſe en chaque » perſonne que les relations qui les diſtinguent, elle peut ſe communiquer, » ſans que ces relations qui les diſtinguent ſe communiquent". *Si la raiſon humaine s'écoute elle-même, elle ne trouvera en ſoi qu'un ſoulevement général contre ces*

vérités inconcevables. Si elle prétend ſe ſervir de ſes lumieres pour les pénétrer, elles ne lui fourniront que des armes pour les combattre. Il faut, pour les croire, qu'elle s'aveugle elle-même, qu'elle faſſe taire tous ſes raiſonnements & toutes ſes vues, pour s'abaiſſer & pour s'anéantir ſous le poids de l'autorité divine (*a*).

Ce raiſonnement me parut hardi, téméraire même, la premiere fois que je le lus. Mais lorſque je vins à réfléchir de bonne foi ſur le Dogme de la Trinité, lorſque j'eus examiné les ſentiments de Cerinthe, des Ebionites, de Théodote, de Praxée, de Baſilide, de Valentin, de Marcion, de Berylle, de Noet, de Sabelius, de Paul de Samoſate, ainſi que ceux de leurs adverſaires ſur le même ſujet, je vis à mon tour que ce Dogme étoit non-ſeulement contraire aux lumieres les plus claires de la raiſon, mais qu'il anéantiſſoit en même-temps l'Unité de Dieu. L'examen des opinions d'Arius, de Macedonius, de Théodore de Mopſueſte, de Neſtorius & de quelques Théologiens des ſiecles ſuivants, me confirma

(*a*) Nicole, Perpétuité de la Foi, *pag.* 18, *édit. de* 1666.

dans ce jugement : & la lecture des Ouvrages de Socin, de Sandius, de Zuicker, de Bidle, de Sherlock, de Whiston, de Clarke & de leurs partisans, acheva de faire de moi le plus déterminé Anti-Trinitaire qui eût paru depuis la mort de J. C. jusqu'à ce jour (*a*).

(*a*) Ceux qui voudront s'instruire de tout ce que l'on a avancé pour & contre le Dogme de la Trinité, depuis la naissance du Christianisme jusqu'aujourd'hui, pourront consulter :

I. Les anciens Historiens Ecclésiastiques, tels qu'Eusebe, Socrate, Sozomene, Théodoret, & les Ouvrages des SS. Peres.

II. Les Histoires & Mémoires Ecclésiastiques modernes, tels que le *Nucleus Hist. Eccl.* de SANDIUS. — Les Mém. pour servir à l'Hist. Eccl. de M. DE TILLEMONT. — La *Biblioth. Eccl.* de M. DU PIN. — *Hist. Eccl.* FRID. SPANHEIM — L'*Hist. Eccl.* de M. FLEURY. — Le Diction. de BAYLE, aux noms des plus fameux *Anti-Trinitaires*, &c.

III. Les Ecrits des *Anti-Trinitaires & des Sociniens* du XVI^e^. Siecle, tels que ceux de *Michel Servet*, de *Lælius Socin*, de *Bernard Ochin*, de *Valentin Gentilis*, de *George Blandrate*, de *François Davidis*, de *George Enjedin*, de *Jean Somer*, de *Fauste Socin*, & autres, dont il est fait mention dans LUBINIETZKI, *Hist. Reform. Polon. Lib. II. & III.* — Dans SANDIUS, *Biblioth. Anti-Trinit.* — dans SALIG, *Hist. Conf. Aug. Tom. II. Lib. VI. Cap. IV.* — Dans WENGERSCIUS, *Hist. Slavon. p.* 83 & 84.

En effet, ſi l'on ſuppoſe d'un côté que le premier homme s'eſt corrompu par l'abus qu'il a fait de la liberté qu'il avoit reçue de ſon Créateur, & que la corruption de ce premier homme s'eſt communiquée à toute ſa poſtérité ; ſi l'on ſuppoſe d'ailleurs que Dieu, touché du mal-

---

IV. Les Ecrits des *Anti-Trinitaires & des Sociniens* du XVII^e. Siecle, tels que ceux de *Jean Volkelius*, de *Martin Ruar*, de *Chriſtophe Oſtorode*, de *Jean Schlichting*, des deux *Lubienietzki*, d'*André Wiſſowatius* & autres, dont les Ouvrages ſe trouvent ſéparément, ou dans la *Bibliotheque des Freres Polonois.*

V. Les Ecrits des plus fameux Ariens Anglois, tels que ceux de *Biddle*, de *Samuel Clarke*, de *Guillaume Whiſton*, &c.

VI. Les Ecrits anonymes des Unitaires répandus en Hollande, tant parmi les Anabaptiſtes, que parmi d'autres Sectes.

VII. Les meilleurs Auteurs qui ont écrit contre les *Anti-Trinitaires* de tous les ſiecles, tels que BULL, *Judicium Eccl. Catholicæ trium. prior ſæculor.* &c. *Defenſio Fidei Nicenæ* in ejuſd. Auct. Operibus. *ex edit.* GRABII. — STEPH. LE MOINE, *Varia Sacra*, &c. *Tom. I, édit. in-4°.* 1685. — BOSSUET, Sixieme Avertiſſement contre JURIEU. — COTELIER, *PP. Apoſtol.* ex. edit. CLERICI, *Tom. II.* — PETAVIUS, *Dogm. Théol.* —— SPANHEIM *Elenchus controverſ. cum Socinianis.* — BARROW. — STILLINGFLEET — EDOUARD, &c.

heur des hommes, a envoyé un Sauveur pour les racheter, je dis que ce Sauveur ne peut être le Fils de Dieu, égal à ſon Pere, & Dieu lui-même, parce que Dieu étant un Etre ſimple, indiviſible, éternel, & ne procédant de perſonne, il eſt impoſſible que l'eſſence de la Divinité conſiſte dans la pluralité de Perſonnes.

Dieu eſt un Etre ſimple, exempt de compoſition & de diviſibilité : or affirmer qu'il y a pluſieurs Perſonnes diſtinctes en Dieu, eſt faire de Dieu un Etre compoſé & diviſible ; donc cette aſſertion eſt fauſſe.

Tout acte de génération exige néceſſairement l'exiſtence antérieure du Géniteur à celle de la choſe engendrée ; or Dieu le Fils, eſt, dit-on, engendré de Dieu le Pere : donc il n'eſt pas Dieu : & les termes de *génération éternelle & immédiate* dont les Théologiens ſe ſervent, ne ſignifient rien.

Il faut dire la même choſe du St. Eſprit.

Ceux qui pour éluder la force de ces arguments, avançent que l'unité de ſubſtance n'excluant point la multiplicité de Perſonnes, il eſt très-poſſible qu'il y ait pluſieurs Perſonnes en Dieu, quoiqu'il n'y

ait qu'un Dieu, avancent une abſurdité (*a*).

Car chaque Perſonne exiſtante dans une ſubſtance, eſt ou cette ſubſtance entiere, ou partie de cette ſubſtance. Si elle eſt cette ſubſtance entiere, elle ne peut être une Perſonne différente d'une autre Perſonne que l'on ſuppoſeroit dans la même ſubſtance : ſi elle n'eſt que partie de cette ſubſtance, il y a donc quelque choſe de plus complet, de plus parfait qu'elle n'eſt ; mais chaque Perſonne de la Trinité eſt Dieu, & rien n'eſt plus parfait que Dieu.

Ceux qui diſent que les trois Perſonnes diſtinctes qu'il y a en Dieu, ne compoſent point la ſubſtance divine, qu'elles n'en ſont point les attributs, &c. mais que dans cette ſubſtance ſimple il exiſte trois choſes analogues à ce que nous appellons Perſonne, ne raiſonnent pas mieux. Car puiſque les trois Perſonnes diſtinctes qu'il y a en Dieu, ne ſont ni attributs, ni parties de la Subſtance divine, mais trois choſes analogues à ce que nous appellons Perſonne ; que ſont donc ces trois choſes ?.... Ce ſont, me répond-on, des affections diſtinctes de cette ſubſtance.

Mais des affections diſtinctes ſuppoſent

(*a*) Voyez FLUQUET, *Dict. des Héreſ.*

dans une ſubſtance pluſieurs manieres d'être, de ſentir, d'agir, diſtinctes ou différentes; & quelles manieres d'être, de ſentir, d'agir, diſtinctes ou différentes, peut-on ſuppoſer dans l'ÊTRE IMMUABLE, INCOMPRÉHENSIBLE, dans CELUI QUI EST CE QU'IL EST?

Quand même on acorderoit que la Subſtance divine eſt ſuſceptible d'affections diſtinctes, (ce qui ſeroit abſurde) & que chaque Perſonne de la Trinité eſt une affection de cette ſubſtance; qui nous a dit que ces affections ſe bornent au nombre de trois?

Je m'en tiens à ce peu de raiſonnements: car ſi je voulois m'enfoncer dans les objections, je n'aurois jamais fini.

En effet, ſi l'on faiſoit un corps complet de toutes les raiſons que les Trinitaires ont apportées pour expliquer ce Myſtere, ce corps ſeroit peut-être la meilleure preuve que l'on pourroit donner de l'excès d'extravagance où l'eſprit humain peut parvenir, lorſqu'il s'émancipe de bâtir ſur des principes déſavoués par la plus ſaine raiſon; ce ſeroit une collection confuſe d'impertinences, de ſophiſmes & d'abſurdités entaſſées les unes ſur les autres, & qui n'aboutiſſent qu'à établir la plus monſtrueuſe des opinions.

Il ne faut point s'étonner après cela ſi les Peintres ſe ſont ingéré de repréſenter la Divinité tantôt avec trois têtes ou trois faces, comme les Payens repréſentoient Geryon & Janus, tantôt ſous une triple figure, comme la Chimere & Fidius : ce qui ſeroit une impiété horrible, ſi ceux qui font de telles choſes avoient le ſens commun (*a*).

(*a*) Ce que dit ici le Vieillard, eſt vrai : car entre autres repréſentations en ce genre, j'ai vu dans un ancien Miſſel, à l'uſage du Dioceſe du Mans, le Titre de la Meſſe de la Trinité, ſur lequel l'image de cette Trinité eſt repréſentée de deux façons différentes. La premiere eſt une tête à trois faces, dont celle du milieu ſert aux deux autres. La ſeconde eſt un perſonnage ayant trois viſages, tenant de la main gauche le globe du Monde, & levant la droite, avec le pouce & les deux premiers doigts étendus, & les deux autres pliés. J'ai vu auſſi une eſpece de Diurnal, où après cette Inſcription, *Sequuntur Suffragia Sanctorum & Sanctarum, primò de Sanctiſſimâ Trinitate*, &c. l'on voit un vieillard à barbe fourchue, aſſis ſur une Trône, ayant une grande couronne ſur la tête, un pigeon avec les ailes étendues ſur la poitrine, & un Crucifix entre les jambes.

Ne voilà-t-il pas un Symbole bien reſpectable pour repréſenter la Divinité? Que diroit Socrate, ou tel autre Sage de l'Antiquité, s'il revenoit ſur la terre? ne diroit-il pas que le mon-

Mais, dira-t-on, quoiqu'aucun Chrétien n'ait une idée assez claire des Personnes de la Trinité, ni une idée assez complete de la Substance divine, pour concevoir comment ces Personnes existent dans cette Substance, il doit cependant y croire leur existence, parce que cette existence est suffisamment prouvée par plusieurs passages de l'Ecriture.

Je réponds à cela, que si certains passages de l'Ecriture semblent établir le Dogme de la Trinité, d'autres passages non

---

de, pour être deux mille ans plus vieux que de son temps, en est cent fois plus impie ?

C'est une chose, que ces sortes de Tableaux profanes & sacrileges, dont quelques-uns mêmes de l'Eglise Romaine se sont scandalisés. Gerson prêchant un jour à Paris sur la Nativité de J. C., reprocha aux Carmes de cette Ville d'avoir dans leur Eglise un Tableau indécent, dont la représentation pouvoit faire croire que la Vierge accoucha non-seulement du Sauveur, mais de la Trinité tout à la fois. *Cavendum est*, inquit GERSON, *in Sermone quem habuit Parisiis de Nativitate Domini, ne aliqua falsa pingatur historia. Hoc dico propter quamdam imaginem (Virginis) quæ est in Carmilitis, & similes, quæ in ventribus earum unam habent Trinitatem, veluti si tota Trinitas in Virgine Mariâ carnem assumpsisset humanam.* MOLANUS, Hist. Imag. Lib. II. Cap. II.

moins clairs le détruiſent. Or une telle contradiction réduit l'homme à un Pyrrhoniſme parfait ſur cet article ; donc il n'y a que la raiſon ſeule qui puiſſe le déterminer ; & cette détermination ne peut être qu'en faveur des paſſages les plus conformes à la raiſon.

Que l'on ne diſe pas que les paſſages qui contrediſent le Dogme de la Trinité, ſont faits pour être interprétés d'une façon différente de leur ſens littéral ; car je demanderois d'où l'on ſait que les paſſages qui affirment qu'il y a trois Perſonnes en Dieu, ſont les ſeuls qui ayent le privilege d'être interprétés à la lettre.

Que l'on ne m'apporte point des raiſons fondées ſur des autorités ; car je demanderois les raiſons ſur leſquelles ces autorités ſont fondées. Or, ces raiſons primitives & fondamentales n'exiſtent pas, & ne peuvent exiſter ; donc il y a dans le dogme de la Trinité un Pléonaſme injurieux à l'unité, à l'indiviſibilité de la Subſtance divine.

CHAPITRE X.

Fin du Diſcours du Vieillard.

J'En étois-là de mon examen des myſteres, pourſuivit le Vieillard, lorſqu'il me vint tout-à-coup un violent ſoupçon ſur l'authenticité de l'Ecriture.

S'il eſt extravagant d'ajouter foi aux myſteres, dis-je en moi-même, il ne le doit point être moins de regarder comme un dépôt de vérités révélées, des livres dont on ne connoît ni leurs auteurs, ni leur origine (*a*) : des livres dont le ca-

(*a*) D'où ſavons-nous que les Ecrits que nous liſons ſous le nom de Moïſe, ſont de lui, puiſque nous n'en avons point vu les originaux ? & ſi nous les voyions, qui nous aſſureroit qu'ils ſont écrits de la main de Moïſe ? De plus, quand nous ſerions aſſurés de cela, quelle certitude avons-nous que tout ce que Moïſe a écrit eſt vrai ? Qui nous aſſurera que les Evangeliſtes ont aſſiſté à tout ce qu'ils ont écrit ? Et quand même nous croirions qu'ils ont aſſiſté à tout ce qu'ils rapportent des actions & des paroles de J. C., ils ont pu manquer de mémoire & mentir, comme tout homme peut tromper & être trompé. D'où pouvons-nous ſavoir auſſi avec

non n'a pu être déterminé par plus de dix-ſept cents ans de diſputes (*a*), & dont la variété de leçons eſt ſi grande, ſi nombreuſe (*b*), que celle du nouveau Teſta-

---

certitude, que ce que nous liſons ſous leur nom ſoient leurs véritables Ecrits, non falſifiés & non ſuppoſés ? ALBERT, PIGHIUS, *Hiérach. Eccl. Liv. I. Chap. II.*

(*a*) DU PIN, *prolog. ſur la Bible.* — R. SIMON, *Hiſt. Critique du V. & N. Teſt.* — GRABIUS, *Specil. Sæc. I. pag. 320.* —— MILLIUS, *Prolog. pag. 23.* —— BEVERIDG. *apud* ENII *Bibliot. Sacr. pag. 376.* — ID. *Codex Can. vind. à* CLERICO, *edit pag. 117.* —— RICHARD BENTLEY, & autres.

(*b*) Voyez les mêmes Auteurs, ainſi que les *Exercitationes Biblicæ* du Pere Marin, & notamment le paſſage ſuivant, touchant le Nouv. Teſt.

Variantium Lectionum immenſa moles multorum animos ſuſpenſos reddet, iiſque ſuſpiciones haud parvas injiciet parum quid certi ex Libris in omni commate, imò in omni ferè commatis parte variantibus, expectari poſſe. Depravationem illam Textûs Græci, quæ ejus autoritatem labefactet, ex magnâ illâ lectionum varietate quam in Exemplaribus Græcis R. Stephani *invenit, arguit* Morinus : *Quantos de igitur de Textu eodem triumphos agent Pontificii, comme viderint eas Lectiones à* Millio *quadruplo auctiores factas, & demùm appendice copioſâ locupletatas ? id inſuper cauſæ noſtræ haud officere exiſtimo, quod corruptelas interpolationeſque haud paucas ad ipſis Eccleſiæ incunabulis*

ment paſſe les trente mille (*a*) : des livres qu'un chacun tourne en ſa faveur, ſelon qu'il lui plaît, & dont chaque Secte s'eſt

---

evoque pænè Apoſtolico S. Scripturis accidiſſe fidenter Millius *pronunciet.* WHISBY. Examen var. Lect. *Milli*, p. 3. 4.

» La prodigieuſe quantité de Leçons différentes recueillies par ce Docteur, doit naturellement remplir l'eſprit de doutes & de ſoupçons, & ne promettre rien de certain de ces Livres, qui ſont donnés à lire en tant de différentes manieres, & qui varient ſi fort non-ſeulement à chaque verſet, mais encore en chaque partie d'un même verſet. Le Pere Morin a prouvé la dépravation du Texte Grec, parce qu'il avoit trouvé tant de diverſes Leçons dans les Copies manuſcrites de R. Etienne ; ce qui, à la vérité, affoiblit beaucoup l'autorité de ce Texte. Mais quel triomphe pour les Papiſtes, quand ils verront que le nombre de ces Leçons différentes a été ſi prodigieuſement augmenté par le Docteur Mills, & par le long ſupplement qu'on y a ajouté. Quoi qu'il en ſoit, la cauſe des Proteſtants ne reçoit pas peu de préjudice de ce que ce Docteur dit avec tant d'aſſurance, qu'il y avoit grand nombre d'endroits corrompus & falſifiés, preſque dès le commencement du Chriſtianiſme, & du temps même des Apôtres.

Voyez auſſi JEAN GREGORY, *Præfat. Oper. Poſth.*

(*a*) VESTENII, *Præf. Nov. Teſt.*

ſervie comme d'une regle de plomb ou d'un nez de cire (*a*) : des livres qui ne ſont qu'une lettre morte qui ſouffre tout ; qu'on peut tronquer & falſifier à ſa fantaiſie, & qu'on peut hardiment comparer à une gaîne bannale qui reçoit toutes ſortes d'épées (*b*) : des livres dont l'autorité n'eſt point plus grande que celle de l'hiſtoire de Tite-Live, ou des fables d'Eſope, ou de tel livre apocroyphe rejetté du Canon ſacré par les Chrétiens modernes (*c*) : des livres, dis-je, remplis d'obſcurités, de contradictions, d'abſurdités, & qui, pour le bonheur des hommes, auroient dû ne jamais paroître (*d*) : de tels

---

(*a*) V. Guill. Bayle, Catéchiſme de Controv. compoſé par ord. de *l'Archev. de Bordeaux*, Traité I. Queſt, VI. Pighius, *ubi ſup. Lib. I. Cap. IV. Lib. V. Cap. IV.*

(*b*) Costeri *Enchiridion. Cap. I.*

(*c*) V. Wolfgang. Herman. Préjug. légit. contré le Pap. II. Part. p. 104. — Pet. Simonis, *Epiſcop. Ipr. Lib de Verit. Cap.* XXX — Bellarm. *de Verbo Dei, Lib. IV. Cap. IV.* §. *Porrò* —— Lindanus, *Lib. de Opt. Gen. interpretandi. in Præf.* — Hosius — Valentia, & autres Auteurs tant Cath. que Proteſt.

(*d*) Il y a une infinité de paſſages de l'Ecriture qui contiennent en eux de grands myſteres,

livres, enfin, ne portent aucun caractere de divinité & d'inſpiration.

---

mais qui ſont enveloppés d'un nuage ſi épais, obſcurcis d'ombres ſi impénétrables, relevés par des impreſſions ſi ſublimes, enrichis de tant d'allégories & d'ornements de Rhétorique, ſi profonds en matiere, & ſi cachés par la maniere dont le ſujet eſt quelquefois revêtu & déguiſé, qu'il ſemble que Dieu ait eu le deſſein de nous les donner pour exercer nos eſprits, nous convaincre de notre incapacité, nous faire ſupporter charitablement les uns les autres ſur le fait de la Religion, & nous humilier en nous-mêmes, plutôt que pour y trouver les principes de notre Créance & les Articles de notre Foi. TAYLOR, *Evêque de* Down *& de* Connor *en Irlande, Ouvrages Polémiques. page* 905 *& ſuiv.*

» Il y a tant de milliers de copies des Ecritures, qui ont été écrites par des perſonnes de partis & d'opinions ſi oppoſées, de tempéraments & de génies ſi contraires, d'eſprits ſi différents en habileté & en foibleſſe, qu'on reconnoît une grande variété dans le Vieux & le Nouveau Teſtament, par la ſeule lecture qu'on en fait ". *ibid.* pag. 966.

» Il ſe rencontre en pluſieurs endroits de l'Ecriture un double ſens, qui eſt tantôt littéral, tantôt ſpirituel, & qu'il faut encore ſubdiviſer: car le ſens littéral eſt ou naturel, ou figuratif, & le ſpirituel eſt quelquefois allégorique, & quelquefois analogique; d'autres fois une même phraſe comprend pluſieurs ſens littéraux ". *Pag.* 967.

Un Etre tout-puiſſant, qui s'eſt propoſé de faire connoître aux hommes des

---

» Pluſieurs endroits de l'Ecriture renferment de grands myſteres & des points de la derniere importance, qui cependant ſont écrits d'une telle maniere, que l'on n'a aucune marque certaine pour découvrir ſi le ſens doit être pris à la lettre ou figurément ".

» Il s'en trouve quelques autres qui ſont couchés dans les mêmes termes, avec des paroles, des raiſons, & ſur des ſujets que l'on croiroit être les mêmes en apparence, & qu'il faut cependant expliquer dans un ſens tout différent". *Pag.* 969.

» On lit certains paſſages de l'Ecriture qui renferment de ſi grands myſteres, qu'il n'y a que des perſonnes très-ſavantes qui puiſſent en avoir l'intelligence ".

» Il arrive dans l'Ecriture la même choſe que dans toutes les Sciences, dont les ſyſtêmes ſont exprimés d'une maniere qui ſouffre pluſieurs explication : & ſoit parce que le ſujet eſt compris ſous des termes généraux, ou parce que l'eſprit humain eſt rempli d'une infinité d'idées, ils repréſentent à la penſée de différentes perſonnes, & même d'une ſeule, des choſes tout-à-fait diſſemblables, quelquefois contraires, & le plus ſouvent remplies de variétés : ce qui eſt ſi ordinaire à l'Ecriture, que s'il ne s'agiſſoit pas d'une choſe auſſi ſérieuſe & auſſi ſacrée, il y auroit de quoi divertir ſa penſée en voyant à combien de deſſeins différents on peut faire ſervir un même paſſage.

vérités ſublimes & néceſſaires, ne permettra jamais que les Livres qui contien-

---

» La maniere dont les Livres ſacrés ſont écrits eſt telle, que la ſuite de leurs paſſages ne peut nous ſervir à avoir une connoiſſance certaine du ſens qu'ils renferment; car lorſqu'ils mettent en avant deux ou trois ſujets qui ſont comme les antécédents de ce qu'on en doit inférer, quelle certitude peut-on avoir que le rapport qu'on y cherche eſt juſte, & que la conſéquence qu'on en tire repond à ſes prémices? Ainſi ce n'eſt pas le moyen de trouver le ſens de l'Ecriture que de le chercher dans l'enchainement de certains paſſages dont l'un ne dépend point de l'autre, & qui préſentent à la penſée des choſes d'une nature différente de ce qu'on avoit lu dans le paſſage précédent ".

» Il eſt vrai que la comparaiſon des paſſages eſt un grand moyen qu'on prétend avoir pour fixer le ſens de l'Ecriture; mais ce ſavoir-faire demande une capacité ſi étendue, que les plus habiles Théologiens n'ont pu s'empêcher de varier ou dans les paroles, ou dans le ſens, d'altérer les circonſtances, & de changer les termes: l'on peut donc aſſurer avec raiſon qu'il n'y a rien au monde dont les étourdis puiſſent faire un plus méchant uſage, puiſque ceux qui y apportent le plus de précaution, ſont ſi ſujets à ſe tromper; en un mot, il y a de quoi arrêter & embarraſſer l'eſprit le plus intelligent ".

» On croit pouvoir expoſer les Ecritures par l'analogie qu'elles ont avec la raiſon. Mais comme il faudroit pour cela que les hommes euſſent

nent ces vérités, s'égarent, se perdent, ou soient corrompus : de tels Livres porteront constamment des marques incontestables de leur origine, de leur inspiration, de leur ancienneté, & de leur pureté ; les noms & l'histoire de ceux qui les ont écrits, seront hors de toute contestation : mais il n'y a point d'accident, de changement, que les Ecritures n'ayent éprouvés ; point de critique, de contradiction qu'elles n'ayent essuyées, & dont elles ne soient susceptibles avec justice & à tous égards.

Un maître juste & bon, qui a la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible, ne prescrira rien à croire à ses serviteurs, que dans des termes proportionnés à leur intelligence : s'il veut que ses serviteurs ayent la meilleure opinion possible de sa justice & de sa bonté, il

---

un intellect universel, muni de principes infaillibles, par lesquels chacun pourroit prouver infailliblement la vérité de tout ce qui y auroit rapport, cette maniere de raisonner est aussi sujette à illusion qu'aucune autre. Car il en est de la raison comme du goût des hommes, &c". *Pag.* 970. — Beganus, *Theol. Schol. Part. II. Tom. II. post Tract. I. Cap. III. Quæst.* 7, dit à peu près la même chose que M. Taylor.

ne leur prescrira rien qui répugne à cette justice, à cette bonté : s'il veut qu'ils croyent uniformément, qu'ils exécutent parfaitement ce qu'il leur prescrit, ses ordres ne contiendront aucune contradiction réelle ou apparente : & les Ecritures sont remplies de choses inintelligibles, contradictoires, injurieuses à la justice, à la bonté, à la toute-puissance & à la majesté de Dieu.

Quels sont donc les Livres où Dieu a parlé aux hommes? C'est premiérement celui que les hommes ont sans cesse devant les yeux, & dans lequel ils ne lisent pas; c'est ce grand Livre de la nature, qui nous environne de toutes parts; ce Livre clair, expressif, inaltérable, conçu par l'Etre suprême, & formé par sa main adorable. 2. Ce sont ces sens internes & communs à tous les mortels, cette raison (*a*), cette conscience

(*a*) *Est quidem vera lex, recta ratio, Naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando a fraude deterreat: quæ tamen neque probos frustrà jubet, aut vetat; nec improbos juvendo aut vetando movet. Huic legi nec abrogare fas est; neque derogari ex hac aliquid licet; neque tota abrogari potest. Nec vero aut per Senatum, aut per Populum solvi hac*

(*a*), ce desir constant d'être heureux, qui

---

lege possumus : neque est quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia Lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthac; sed omnes gentes, & omni tempore, una lex, & sempiterna, & immutabilis continebit ; unusque erit communis quasi magister & imperator omnium Deus, ille legis hujus inventor, disceptator, lator; cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernabitur; atque hoc ipso luset maximas pœnas, etiamsi cætera supplicia, quæ putantur, effugerit. CICER. de Républ. Lib. III. *apud Lactant.* Inst. divin. Lib. VI. Cap. VIII.

» La droite raison est certainement une vérité table loi, conforme à la Nature, commune à » tous les hommes, constante, immuable, éter- » nelle, qui porte les hommes à leur devoir par » ses commandements, & les détourne du mal » par ses défenses; qui, comme elle, ne commande » ni ne défend pas inutilement aux gens de bien, » ne force pas non plus les méchants par ses » commandements ou par ses défenses. Il n'est » permis ni de retrancher quelque chose de » cette loi, ni d'y rien changer, ni de l'abolir » entiérement. Le Sénat ni le Peuple ne sau- » roient en dispenser. Elle n'a besoin d'autre » interprete que de notre propre conscience. » Elle n'est point autre à Rome, & autre à Athe- » nes, autre aujourd'hui, & autre demain. Seule » éternelle & invariable, elle obligera toutes » les Nations en tout temps & en tout lieu ; » parce que Dieu, qui en est l'auteur & l'in- » terprete, & qui l'a lui-même publiée, sera tou-

les agite. Voilà les livres qui contiennent les vérités les plus ſublimes, les regles de notre devoir, & le chemin de la félicité ".

» C'eſt dans ces livres auſſi, ô Dieu! » s'écria ici le Vieillard, que je veux » lire toute ma vie. Je veux admirer ta » puiſſance dans la création de l'univers; » ta ſageſſe, dans l'ordre & l'harmonie » qui y regnent; ta bonté, dans la fin de » ton ouvrage, dans les moyens qui tendent à cette fin, c'eſt-à-dire, dans le » bonheur des êtres ſentants & intelligents, & dans les rapports que ces

---

» jours le ſeul Maître & le ſeul Souverain de » tous les hommes. Quiconque violera cette Loi, » renoncera à ſa propre nature, ſe dépouillera » de l'humanité, & ſera par cela ſeul rigoureuſement puni de ſa déſobéiſſance, quand il éviteroit d'ailleurs tout ce qu'on appelle ordinairement ſupplice.

(*a*) *Conſcientiam à Diis Immortalibus accepimus, quæ divelli à nobis non poteſt.* CICER. pro Cluent.

» La Conſcience nous a été donnée par les » Dieux, rien ne peut nous l'ôter ".

Corrector affectuum & animæ pædagogus. ORIGEN.

» La Conſcience eſt le correcteur des affections, » & le pédagogue de l'ame ".

» êtres ont entr'eux, ainſi qu'aux objets » qui les environnent.

» C'eſt à la lueur de ce divin flambeau » que tu m'as donné pour m'éclairer dans » ma croyance & ma conduite, c'eſt à » l'aide de cette raiſon dont tu m'as doué, » que je veux marcher dans le ſentier de » la vertu. Tout autre guide m'égareroit. » C'eſt aux avertiſſements ſeuls, à la voix » ſecrete de ma conſcience que je veux » me rendre, pour fuir le mal que tu » hais : & ſi cet inſtinct ſi naturel à cher- » cher le bonheur me fait former des » deſirs, ils n'auront pour but que ta » gloire, ton honneur, & l'exécution de » ta volonté.

» J'ai marché long-temps dans une voie » étroite & ténébreuſe, parſemée d'obſ- » tacles & environnée de précipices; je » ſuis parvenu à connoître le chemin lu- » mineux de la vérité..... Grand Dieu! » je mériterois ton courroux éternel, ſi » j'abandonnois ce chemin pour rentrer » dans les ténebres d'où je ſuis ſorti".

Voilà mon enfant, pourſuivit le Vieillard, de quelle maniere je ſuis parvenu à être tel que vous me voyez. J'ai été élevé dans la Religion de mes peres; j'ai examiné, j'ai réfléchi; un trait de lumiere a pénétré dans mon cœur, il a diſſipé

mes

mes doutes, il a borné mes recherches, mes réflexions; & l'erreur & le préjugé y ont fait place à la vérité.

Si je me trompe, ô mon fils! c'eſt que de deux problêmes donnés, je me ſuis décidé pour celui où j'ai trouvé l'évidence. Dieu ſeroit injuſte, s'il me condamnoit pour avoir fait l'uſage le plus naturel de ma raiſon. Mais mon Dieu eſt le Dieu de Socrate, mon Dieu eſt le Dieu du Rabbin dont je vous ai parlé, il ne ſera pas plus injuſte envers moi qu'envers eux.

CHAPITRE XI.

Réflexions que je fis ſur le Diſcours du Vieillard.

COmme il étoit tard lorſque le Vieillard eut fini de parler, je retournai dans ma chambre, & je me mis à faire les plus ſérieuſes réflexions ſur tout ce qu'il m'avoit dit.

J'examinai d'abord ſon opinion ſur le péché originel: & tout ignorant que je ſuis, je vis clairement que ce péché ne peut avoir lieu; & que le mal moral,

que l'on dit être la cauſe du mal phyſique, a toute autre origine que la déſobéiſſance du premier homme.

Voici comme je raiſonnai ſur ce point.

» Il eſt certain, qu'à conſidérer le monde en général, l'on y remarque un » deſſein, un ordre, une harmonie, une » perfection qui annoncent la ſageſſe & » la puiſſance de ſon auteur; mais qu'à » le conſidérer en détail, l'on y découvre un déſordre ſi grand, que l'on ne » peut s'empêcher de penſer d'abord qu'un » être injuſte ou impuiſſant a formé l'Univers, ou qu'un principe malfaiſant ſe » plaît à troubler, autant qu'il eſt en lui, » l'ordre établi par un principe bienfaiſant ".

» Pour prouver ce que j'avance, il ne ſuffit que de faire quelques remarques ſur notre eſpece ".

» A conſidérer cette eſpece en général ou dans chacun de ſes individus en » particulier, l'homme nous ſemble d'abord une créature accomplie: rien de » mieux entendu, rien de plus parfait que » ſa ſtructure extérieure; rien de plus » proportionné à ſa nature, à ſon uſage, » que ſes membres, que ſes facultés ſenſitives. L'anatomie nous découvre en » ſon corps mille parties admirables, qui,

» par leur liaiſon, leurs rapports & leur » deſtination, ſont un tout plus admirable encore ».

» A conſidérer cet homme du côté de » ſes facultés ſpirituelles, il penſe, il généraliſe ſes idées, il juge de leurs rapports ou de leurs oppoſitions; il ſe détermine, il agit; il revêt ſes idées de termes ou de ſignes arbitraires; il perfectionne ſon imagination & ſa mémoire; il communique ſes penſées, il atteint aux arts, aux ſciences, & la nature entiere lui eſt ſoumiſe (*a*) ».

» Mais ces perfections de l'homme ſont » amplement contrebalancées par ſes défauts. Ce corps ſi accompli eſt en but » à tous les maux: la faim, la ſoif, d'autres beſoins naturels, un nombre infini de maladies lui ſont ſans ceſſe la » guerre; les accidents de toute eſpece » l'environnent; un rien le bleſſe, le » déchire, le meurtrit ou le tue; l'action » réciproque & continue des ſolides & » des fluides, l'impreſſion variée des élé- » ments, le détruiſent tantôt tout d'un » coup, tantôt elles l'alterent inſenſible- » ment, & le conduiſent à une vieilleſſe

(*a*) Voyez la page 241 & ſuiv. du 2^e^. Vol.

» malheureuſe, inſupportable, qui n'eſt » terminé que par la mort ".

» L'homme n'eſt pas mieux partagé du » côté de l'ame que du côté du corps: » les chagrins, les deſirs en tout genre » l'aſſiegent continuellement; l'orgueil, » l'avarice, l'envie, la colere, le ren- » dent dur, injuſte, cruel & propre à » faire le malheur de ſes ſemblables, en » faiſant le ſien propre. En un mot, tout » concourt à faire voir que le mal l'em- » porte de bien loin ſur le bien (*a*) ".

(*a*) Voici une eſquiſſe qu'un Poëte du quinzieme ſiecle nous a laiſſée du mal moral.

Cur ego ſortiſeræ ſi me vocet arbiter urnæ,
Mordicus invitam vitam retinebo? vel ægre
Migrabo ut multi? neque enim fas; imo libenter
Deſtituam mundum hunc fœdum innumeriſque refertum
Fraudibus atque dolis, inceſtibus atque rapinis,
Eſt ubi nulla fides, pietas ubi nulla, nec ulla
Juſtitia & pax & requies, ubi crimina regnant
Omnia, ubi frater fratri inſidiatur, ubi optat
Interitum patris natus mulierque mariti,
Atque vir uxoris: nemo eſt, vel rarus ubique
Qui non furetur (modò poſſit) non rapiatque.
Qui non ſit fallax, qui non fictо ore loquatur:

» Voilà pour ce qui regarde l'homme.
» Il n'eſt point mal partagé, à ce que l'on

Ut merito poſſit mundus ſpelunca latronum
Dicier. En Reges ſub honeſto nomine, nec non
Pontifices, ſpoliant populos; en depeculantur
Certatim cives, laniantes viſcera matrum.
Quid tot ſtupra loquar? ſunt cuncta libidine plena,
Et paſſim proſtant, & clam ſodiuntur ephebi.
Quis non mœchatur? myſtæ, vafrique cuculli,
Quos caſtos decet eſſe, palam cum pellicibus, vel
Furtim cum pueris, matronis virginibuſque
Nocte dieque ſubant: ſunt qui conſanguinearum
Inguinibus gaudent: ineunt pecudes quoque multi,
Et rura, & ſilvæ infames, urbs quæque lupanar.
Adde tot inſtantes caſus, tam multa pericla
Quæ impendent ſemper mortalibus: adde labores
Aſſiduos, & tot ridenda ſuperſtitionum
Agmina, queis opus eſt cervicem ſubdere, quando
(Prob pudor!) ignari ſophiæ, craſſique cerebri,
Doctrinæ oſores (quibus eſt ſola alea curæ,
Aut nutrire canes & equos, volucreſque rapaces,
Continuiſque jocis puerilem ducere vitam)
Sceptra tenent, præſunt populis, urbeſque gubernant.
Hinc tanta errorum ſcabies, tot ſtultitiarum
Colluvies, hinc & tot millia flagitiorum.

PALINGEN. *in Virg. pag.* 122.

» voit : or, toutes les autres especes, » tous les autres individus qui existent » dans l'Univers, l'Univers entier, le sont » de même : tout ce qui existe, est un » composé de bien & de mal, d'ordre & » de désordre, de perfections & d'imper- » fections. Cet assemblage monstrueux de » choses si opposées annonce donc d'a- » bord, ou deux principes éternels, né- » cessaires, indépendants, qui produisent » tout le bien & tout le mal qu'ils peu- » vent produire ; ou un principe unique, » qui n'est ou ni souverainement bon, » ou ni souverainement sage, ou ni sou- » verainement puissant ".

Le passage suivant est un petit tableau de l'homme, considéré tant dans le physique que dans le moral.

Cætera videntur sentire naturam suam : alia pernicitatem usurpare, alia præpetes volatus, alia vires, alia nare : hominem nihil scire, sine doctrinâ, non fari, non ingredi, non vesci, breviterque, non aliquid naturæ sponte, quam flere. Itaque multi extitere, qui non nasci optimum censerent : aut quàm, ocyssimè aboleri. Uni animantium luctus datus est, uni luxuria, & quidem innumerabilibus modis, ac per singula membra : uni ambitio, uni avaritia, uni immensa vivendi cupido, uni superstitio, uni sepulturæ cura atque etiam post se defuturæ. Nulli tamen vita fragilior, nulli rerum omnium libido major, nulli pavor confusior, nulli rabies acrior. PLIN. Hist. nat. Lib. VII.

» Le dogme du péché originel eſt donc » la choſe la mieux imaginée pour op- » poſer au ſyſtême des deux principes, » ou pour diſculper la Divinité d'impuiſ- » ſance & de méchanceté ".

» Car en ſuppoſant que Dieu avoit » créé l'homme libre, & que, par l'abus » de ſa liberté, l'homme fit naître non- » ſeulement le déſordre qui regne en lui, » mais encore celui qui eſt hors de lui » (*a*), c'eſt à l'homme ſeul que l'on doit » s'en prendre de tous les maux qui exiſ- » tent. Si la raiſon nous dit que la toute » ſcience de Dieu auroit dû prévoir cet » abus, & ſa bonté l'empêcher, ou du » moins qu'il devoit juger qu'il étoit poſ- » ſible, & déterminer l'homme au bien » moral, ne lui donner de liberté que » pour faire ce bien, en un mot, ne laiſ- » ſer dans l'ame de l'homme aucune force » pour s'écarter des loix auxquelles le » bonheur eſt attaché ; ſi la raiſon nous » dit encore que nous voyons tous les » jours des parents qui, par un effet de

(*a*) C'eſt le ſentiment de bien de Théologiens, que le *péché Originel* eſt non-ſeulement la cauſe du déſordre moral, mais auſſi du déſordre phyſique, tant général que particulier.

» leur prévoyance, de leur prudence & » de leur tendreſſe, préviennent autant » qu'il eſt en eux le mauvais uſage que » leurs enfants pourroient faire des biens » qu'ils leur donnent ; à plus forte raiſon » un Dieu qui eſt infiniment bon, qui » eſt le pere commun de tous les hom- » mes, auroit dû prévoir les effets de ſes » préſents, & ne pas accorder à ſes en- » fants une liberté funeſte qui pouvoit » être la cauſe de leur perte : ſi, dis-je, » la raiſon nous repréſente ces choſes, » & mille autres qui les valent, &c. l'au- » torité de l'Ecriture eſt-là ; il faut ſe taire, » ou ſe contenter de dire, comme un » bon Chrétien : *La choſe eſt ainſi ; Dieu* » *a eu ſes raiſons de permettre que l'homme* » *péchât. Ces raiſons me ſont incompréhen-* » *ſibles, mais elles ſont ſans doute dignes* » *de ſa ſageſſe infinie.*

» Mais tout le monde n'eſt pas Chré- » tien, & tous les Chrétiens n'ont pas » la docilité de s'en tenir à ce qu'on leur » donne pour article de foi. Il y en a » parmi ces derniers, & je ſuis de ce » nombre, qui, mépriſant la tradition & » l'autorité d'autrui, ſe croyent juges na- » turels de l'Ecriture ; parce qu'un cha- » cun étant obligé de croire ce qu'elle » contient, chacun eſt en droit de l'in-

» terpréter : or, l'on ne peut croire ce » que l'on ne peut comprendre ; donc » tout ce que l'Ecriture contient en ce » genre, doit être laiſſé pour ce qu'il » eſt, ou doit être interprété dans un » ſens métaphorique, propre à notre édi- » fication ou à notre inſtruction. »

» L'Ecriture, qui eſt la parole de Dieu, » & non une chimere, comme le croit » le Vieillard, eſt la regle de notre foi » & de notre conduite. Cela étant, l'on » ne peut ſuppoſer que Dieu nous y pro- » poſe des objets de foi qui répugnent » à notre raiſon, ni qu'il nous y ordonne » des choſes que nous ne pouvons com- » prendre. »

» Or le dogme du Péché originel par » qui l'on prétend que le mal eſt entré » dans le monde, n'eſt point une choſe » que la raiſon puiſſe comprendre ; au » contraire, il répugne à toutes les no- » tions communes, il eſt même injurieux » à la juſtice, à la bonté de Dieu : donc » Dieu, qui eſt un Maître juſte & bon, » ne peut exiger qu'on admettre une pa- » reille abſurdité ; donc le mal a toute » autre origine que la déſobéiſſance d'A- » dam ; donc les paſſages de l'Ecriture » ſur leſquels ce dogme eſt fondé, ne for- » ment point un objet de notre croyan-

» ce; ou s'ils forment un tel objet, c'eſt » dans le cas où ces paſſages peuvent être » entendus de chacun de nous d'une ma- » niere propre à ſon édification ou à ſon » inſtruction ".

» Mais voyons, examinons un peu » d'où le mal tire ſon origine ".

» Nous ſavons que tout ce qui exiſte » dans l'Univers, ne peut être l'effet du » haſard; tout ce qui exiſte, tire ſon ori- » gine d'une premiere cauſe, qui eſt » Dieu; or examinons ſi Dieu peut être » l'auteur du mal "?

» L'on ne peut définir le mal par une » privation qui tient du non-être, com- » me une maladie eſt une privation de » la ſanté, ou une injuſtice une privation » d'un acte de juſtice; car l'on pourroit » dire que la ſanté eſt une privation de » maladie, & un acte de juſtice une pri- » vation d'injuſtice: la maladie eſt un état » auſſi réel que celui de ſanté; un hom- » me qui égorge ſon frere, fait un acte » auſſi réel que celui qui fait du bien à » ſon ennemi ".

» Il réſulte delà que le mal en géné- » ral, (c'eſt-à-dire, le mal moral & le » mal phyſique) eſt un être réel & poſitif, » de l'exiſtence duquel l'on ne peut dou- » ter non plus que de l'exiſtence de l'U- » nivers ".

» Le néant ne peut avoir produit le » mal, car ſon pouvoir égaleroit celui » de Dieu ; ce qui eſt impoſſible : Dieu » ne peut avoir créé le mal, car Dieu » eſt juſte & bon : une autre cauſe que » Dieu ne peut avoir produit le mal, » car Dieu a créé tout ce qui exiſte ".

» D'où le mal tire-t-il ſon origine ? » De l'eſſence des choſes. Qu'entend-on » par les choſes ? Tout ce qui exiſte dans » l'Univers. Mais tout ce qui exiſte dans » l'Univers, compoſe l'Univers ; tout ce » qui compoſe l'Univers, eſt formé par » un ouvrier ; tout ouvrier dirige ſon » ouvrage ſur un plan ; lorſque le plan » eſt bon, l'ouvrage l'eſt de même : com- » ment donc les choſes qui compoſent » l'Univers, produiroient-elles le mal, ſi » elles avoient été formées ſur le plan » d'un ouvrier intelligent ? Mais Dieu » eſt cet ouvrier ; cet ouvrier eſt intel- » gent ; il eſt plus, il eſt bon, juſte & » tout-puiſſant ; le plan qu'il a formé eſt » parfait ; ſon ouvrage l'eſt de même : » encore un coup, d'où le mal tire-t-il » ſon origine ? .... "

Voilà comme je raiſonnois pour tâcher de découvrir l'origine du mal : mais lorſque j'en fus-là, je ne pus aller plus loin. Celui qui eſt parvenu à ce point, touche

au *Non plus ultra* de la raiſon humaine. Qu'il ſe tourne de quel côté qu'il voudra, il ne trouvera aucun jour pour paſſer outre. Les Syſtêmes des Manichéens, des Marcionites & de leurs ſemblables, toutes les difficultés que Bayle a forgées ſur ce point, ne prouveront jamais qu'il y a deux principes, dont l'un eſt eſſentiellement bon, & l'autre eſſentiellement méchant, ni qu'il y a de l'injuſtice & de l'impuiſſance en Dieu; non plus que l'Ecriture & ſes Commentateurs, tous les écrits des SS. Peres & des Antagoniſtes de Bayle, n'établiront la ſolidité du Dogme du Péché originel, & ne feront voir comment l'exiſtence du mal peut s'accorder avec les attributs que Dieu poſſede.

Il nous eſt donc très-permis de jetter les yeux ſur tout ce qui nous environne, & calculer le bien & le mal que nous voyons; mais c'eſt perdre notre temps que de chercher l'origine de ce dernier, de même qu'à la fonder ſur des abſurdités telles que la chûte du premier homme. Il eſt toujours inutile, & ſouvent dangereux, de vouloir approfondir des choſes au-deſſus de la portée de notre entendement: il n'y a que l'orgueil ou la folie qui puiſſent donner lieu à une telle entrepriſe.

CHAPITRE XII.

Suite de mes Réflexions ſur le Diſcours du Vieillard.

JE ne m'amuſai point à examiner le Dogme de la *Préſence réelle*, & de la *Tranſubſtantiation*; il me tardoit trop de paſſer en revue celui de la Trinité. Mais comme ces termes *d'attributs*, *d'affections de ſubſtance*, *de ſubſtance ſimple*, *dans laquelle il exiſte trois choſes analogues à ce que l'on appelle Perſonne* (*a*), étoient au deſſus de ma foible conception, je m'attachai uniquement à la nature de J. C., & je formai un raiſonnement plus ſimple, & plus à ma portée; ne doutant point que ſi je venois à bout de me démontrer que J. C. eſt Dieu, je n'aurois point grande peine à prouver que le S. Eſprit le fût auſſi; au contraire, ſi je trouvois que J. C. ne fût pas Dieu, le dogme de la Trinité tomboit de lui-même.

Entre tous les Chrétiens qui exiſtent

(*a*) Voyez ci-devant, p. 104 & ſuiv.

ſur la terre, dis je en moi-même, les uns affirment la Divinité de J. C., & les autres la nient.

J. C. eſt Dieu, diſent les uns ; *c'eſt un blaſphéme horrible, que d'affirmer qu'il n'eſt qu'une ſimple Créature.*

J. C. n'eſt qu'une ſimple Créature, diſent les autres ; *c'eſt un blaſphéme exécrable, que d'affirmer qu'il eſt Dieu.*

Car, diſent les uns & les autres, *il y a une diſtance immenſe entre Dieu & la Créature. Dieu contient en ſoi toutes les perfections poſſibles, & la plus parfaite des Créatures eſt remplie d'imperfections, n'eſt qu'un vil atôme en comparaiſon de Dieu ; en un mot, la diſtance du fini à l'infini eſt infinie.*

Si c'eſt une erreur monſtrueuſe que d'élever J. C. ſimple Créature au rang de Dieu, les Trinitaires ſont dans cette erreur.

Si c'eſt une erreur monſtrueuſe que d'abaiſſer J. C. vrai Dieu au rang des Créatures, les Anti-Trinitaires ſont dans cette erreur à leur tour.

Si l'une ou l'autre de ces opinions eſt une erreur monſtrueuſe, c'eſt-à-dire, ſi la connoiſſance de la Nature de J. C. & la croyance en icelle ſont deux des principaux points de la Révélation, l'Ecriture s'exprime certainement d'une maniere auſſi

claire ſur cet article que ſur les autres objets de la foi néceſſaire à un Chrétien.

Venons au fait : fondons notre raiſonnement ſur la croyance commune à tous les Chétiens, & laiſſons-les parler un inſtant.

I. *Non-ſeulement Dieu s'eſt montré de tout temps dans le Spectacle merveilleux que la Nature nous offre*, diſent-ils tous enſemble, & *tout ce qui nous environne annonce l'exiſtence d'un Être éternel, intelligent, ſage & tout-puiſſant ; mais Dieu a daigné ſe révéler encore d'une façon particuliere ; toute l'Ecriture en fait foi : il n'y a perſonne d'entre nous qui ne ſache que les Livres ſaints ſont remplis de traits qui annoncent l'amour, la bonté, la juſtice, la miſéricorde de Dieu envers les hommes ; il n'y a perſonne d'entre nous qui ne croye ces choſes, parce que la connoiſſance qu'il en a eſt le fondement de ſa croyance à cet égard.*

II. *Dieu, touché de l'ignorance & des égaremens des hommes, a révélé qu'il enverroit le Meſſie pour les tirer de cette ignorance & de ces égaremens ; l'Ancien Teſtament eſt rempli de figures & de prophéties qui repréſentent, qui annoncent la naiſſance miraculeuſe, la vie admirable, la mort infâme, la réſurrection glorieuſe de ce Meſſie ; l'Evangile contient l'Hiſtoire de ces faits ;*

aucun de nous ne doute de ces choſes, parce que la connoiſſance qu'il en a eſt le fondement de ſa croyance à cet égard.

III. *Dieu a voulu que le Meſſie prêchât aux hommes l'humilité, la patience, la charité, la ſobriété, la chaſteté, le déſintéreſſement; qu'il éclaircît leur entendement; qu'il leur montrât le chemin de la perfection; qu'il leur apprît leur deſtinée après cette vie, &c. il n'y a perſonne de nous qui ne croye ces choſes, parce que la connoiſſance qu'il en a eſt le fondement de ſa croyance à cet égard.*

Si Dieu a voulu que tous les Chrétiens connuſſent toutes ces choſes, & que cette connoiſſance fût le fondement de leur croyance à cet égard, il aura voulu à plus forte raiſon qu'ils connuſſent la Nature de ce Meſſie, c'eſt-à-dire de J. C., & qu'ils le cruſſent tel qu'ils l'auront connu; car une telle connoiſſance & une telle croyance ſont les deux principaux fondements de la confiance qu'ils doivent avoir en leur Sauveur.

Si Dieu a voulu que tous les Chrétiens connuſſent la Nature de J. C., & que cette connoiſſance fût le fondement de leur croyance à cet égard, l'Ecriture s'exprime donc auſſi clairement ſur cette nature, que ſur les autres articles de foi

dont tous les Chrétiens demeurent d'accord.

Mais les Chrétiens different de ſentiment ſur ce point : l'Ecriture ne s'exprime donc point clairement ſur la nature de J. C. Il aura été plus néceſſaire que les Chrétiens connuſſent & cruſſent univerſellement que J. C. a rendu la vue aux aveugles, l'ouie aux ſourds, la ſanté aux malades, la vie aux morts, &c. qu'ils connuſſent, qu'ils cruſſent univerſellement que celui qui opéroit ces merveilles fût Dieu lui-même, ou une ſimple Créature. Il aura donc été plus néceſſaire que tous les Chrétiens connuſſent & cruſſent univerſellement que J. C. reſſuſcité eſt monté au Ciel, qu'ils connuſſent, qu'ils cruſſent univerſellement ce qu'il étoit avant ſa naiſſance. Quelle raiſon auroit donc eue Dieu d'apprendre aux hommes la deſtinée de leur Sauveur, & de leur cacher ſa nature & ſon origine ?

Tout bien peſé, il eſt plus raiſonnable de croire, ou qu'il eſt exprimé clairement dans l'Ecriture que J. C. eſt Dieu, ou qu'il eſt exprimé clairement qu'il n'eſt pas Dieu.

Mais ſi l'une ou l'autre de ces expreſſions eſt claire & formelle dans les Li-

vres ſaints, pourquoi les Chrétiens ſont-ils d'un ſentiment ſi diamétralement oppoſé ſur cet article, tandis qu'ils conviennent unanimement de tant d'autres qui n'ont d'autre fondement que ces mêmes Livres?

Seroit-ce parce que la choſe ne vaut pas la peine d'être examinée? Mais il ne s'agit pas moins que de faire d'une créature un Dieu, ou d'un Dieu une créature.

Seroit-ce parce que cette queſtion auroit été négligée? Mais il y a des ſiecles & des ſiecles qu'on la diſcute & qu'on l'agite de part & d'autre.

D'où vient, encore une fois, que les Chrétiens different de ſentiment ſur un dogme ſi important? Seroit-ce parce qu'il eſt indifférent de l'admettre, ou de le rejetter? Mais il s'enſuivroit qu'il ſeroit indifférent d'admettre ou de rejetter un autre dogme, puis un autre dogme, & généralement tous les dogmes. Ce qui eſt d'une abſurdité inſoutenable.

Oh, diront les partiſans de la Divinité de J. C., *le nombre de ceux qui nous contrediſent eſt infiniment petit en comparaiſon du nôtre....* Si ceux qui feront une telle objection, ſe donnent la peine de conſul-

ter S. Hilaire (*a*), Phébade (*b*), S. Jérôme (*c*), Vincent de Lerins (*d*), & autres qui ont écrit pour ou contre les Ariens, ils verront qu'il s'en faut beaucoup que les partiſans de la divininité de J. C. ayent toujours été les plus nombreux. Le grand nombre eſt une mauvaiſe preuve en faveur de la vérité : l'erreur eſt ſouvent le partage de la multitude. D'ailleurs, il vaut mieux avoir raiſon avec un petit nombre de Sages obſcurs & mépriſés, que d'avoir tort avec tous les Théologiens de la terre & leurs adhérents (*e*).

(*a*) *Adverſ. Arian.* Id. *de Synod.*

(*a*) *Contrà Arian. ſtatim ab initio.*

(*c*) *Contrà Error. Joan. Hieroſol.*

(*d*) *Commonit. I. Cap. VI.*

(*e*) N'écouterons-nous point, dit St. Athanaſe, Jeſus-Chriſt, qui dit qu'il y en a pluſieurs d'appellés & peu d'élus ; que c'eſt la porte étroite & le chemin étroit, qui menent à la vie; qu'il y en a peu qui trouvent cette porte ou ce chemin? Quel homme de bon ſens n'aimera mieux être parmi ce petit nombre qui entre en la vie, que d'être joint à cette multitude qui marche à la perdition ? Si nous euſſions vécu au ſiecle de Saint Etienne, n'euſſions-nous pas plutôt choiſi ſon parti, quoiqu'il fût ſeul, accablé de pierres,

Mais à qui donc doit-on s'en rapporter ſur ce point?... A la ſaine raiſon, qui ne nous dira jamais que deux ou trois

---

& expoſé à toutes ſortes d'opprobres, que le parti de cette multitude qui s'imaginoit que la foi doit ſuivre le plus grand nombre? Un ſeul homme qui a le ſentiment droit, eſt plus à eſtimer que dix mille audacieux. C'eſt ce que l'Ancien Teſtament confirme; car lorſque des milliers d'hommes tomboient ſous le glaive de Dieu, un ſeul Phineas s'oppoſa à la brêche, & arrêta la colere du Seigneur. S'il n'eût pas réſiſté au torrent qui entrainoit tous les autres, s'il eût approuvé ce que la multitude faiſoit, il ne ſe fût pas mis lui-même au-deſſus de tout; il n'eût pas arrêté le fléau de la vengeance divine, ni n'eût ſauvé ce reſte, qui fut après cela l'objet de la miſéricorde de Dieu. C'eſt donc une choſe digne de louange, qu'un ſeul homme ſoutienne hardiment le droit & la juſtice contre le ſentiment de la multitude. Soyez, ſi vous voulez, ſubmergés avec la multitude qui périt par le déluge; mais permettez-moi de me ſauver dans l'arche avec le petit nombre. Soyez conſumés, ſi vous voulez, avec les habitants de Sodome, je ne laiſſerai pas de ſortir avec Lot ſeul. ATHAN. Tom. II. Tract. *Quod Veritas non multitud. Judic.*

Ignorez-vous, dit S. Gregoire de Nazianze, que la foi, quelque miſérable & abandonnée qu'elle ſoit, eſt mille fois plus précieuſe que l'impiété dans l'éclat & dans l'abondance? Eſt-ce que vous préféreriez la multitude des Cananéens à un ſeul Abraham? ou tous les habitants de So-

font un ; à ce flambeau inextinguible qui nous a été donné pour diſcerner le vrai d'avec le faux, le bien d'avec le mal, par des caracteres imprimés dans les choſes mêmes, par leurs rapports, leurs liaiſons, leurs différences ; à ce flambeau divin que nous avons reçu pour connoître

---

dome à un ſeul Lot ? ou tous les Madianites à un ſeul Moïſe ? Cependant vous ſavez que ces ſaints hommes n'étoient que des étrangers & des voyageurs parmi ces peuples. Dites-moi, je vous prie, ſi les trois cents qui accompagnerent Gédéon n'étoient pas plus à eſtimer que ces milliers qui l'abandonnerent lâchement ; ſi les ſerviteurs d'Abraham qui étoit en petit nombre, n'étoient pas à préférer à tous ces Rois, qui, avec des armées innombrables, ne laiſſerent pas d'être vaincus ? Mais encore, dites-moi, je vous prie, comment entendez-vous ce qui eſt dit : *Quand le nombre des enfants d'Iſraël ſeroit comme le ſable de la mer, le ſeul reſte ſera ſauvé ;* & cet autre paſſage : *Je m'en ſuis réſervé ſept mille qui n'ont pas fléchi le genou devant Bahal* ? La choſe ne va pas comme vous vous l'imaginez ; non, ſans doute ; car Dieu ne prend point plaiſir à la multitude. Pour vous, vous comptez vos milliers ; mais Dieu compte ceux qui acquierent ſon ſalut : vous ramaſſez un grand monceau de poudre ; mais moi, j'aſſemble les vaiſſeaux d'élection. Il n'y a rien de ſi grand devant Dieu, qu'une doctrine pure, & une ame qui eſt remplie & ornée des dogmes de la vérité. *Orat. XXXII.*

l'Etre éternel, indivisible, immuable, pour nous convaincre de la nature de sa volonté, de la beauté de la vertu, & de la laideur du vice.... *Mais à quoi sert donc l'Ecriture, si l'on peut découvrir la vérité, & atteindre à la perfection, par le seul secours de la raison?* .... L'Ecriture sert à la raison, de ce qu'un bâton sert à un voyageur : elle sert de défense & de soutien contre les attaques des passions, & les atteintes de l'erreur. Mais l'Ecriture n'en est pas moins soumise à la raison (*a*); parce que le bâton est fait pour le voyageur, & non le voyageur pour le bâton.

Mais les Théologiens & les Pasteurs sont ceux que l'on doit écouter en matiere de foi; ils ont fait leur étude de ces choses, ils sont plus éclairés..... En matiere de foi, comme en toute autre chose, l'on ne doit écouter que la saine raison (*b*) : si les

---

(*a*) L'Ecriture Sainte, la Tradition, les Conciles, les Peres sont bien les témoins dans les disputes où il s'agit de quelques points de Doctrine; mais la raison en est le juge. TAYLOR, *Liberté de prophétiser.*

(*b*) Dans tout ce qui regarde la Foi, dit le Docteur Taylor, il s'agit de nous persuader nous-mêmes; & nous devons prendre garde que nous

Théologiens & les Paſteurs débitent quelque choſe qui lui ſoit conforme, à la

---

ſoyons perſuadés raiſonnablement. Nous agirions d'une maniere très-déraiſonnable, ſi nous nous rendions à une moindre évidence au mépris d'une évidence plus grande & plus forte. Chaque individu humain eſt en droit d'en connoître, s'il ſe croit capable de raiſonner; & s'il ne le croit point, rien au monde ne l'oblige de décider & de faire un objet de ſa Foi d'une propoſition qu'il n'eſt pas en état d'examiner. *De la liberté de prophétiſer, pag.* 507.

Un homme ſage, dit le même Auteur, qui a une idée de tous les obſtacles preſque inſurmontables qui ſe rencontrent à développer le ſens myſtérieux de l'Ecriture, ne peut point ſe ſoumettre à l'égard de ces matieres au jugement des autres; & il ſeroit bon qu'on laiſſât à chacun la liberté de juger ſur ces ſujets lui-même: liberté qu'on n'a aucun droit de lui ôter, à moins qu'on ne ſe connoiſſe en état de le garantir de l'erreur, par le moyen d'une infaillibilité abſolue. Mais qui eſt-ce qui a cette infaillibilité? ID. *ibid.*

Si l'on veut que les Fideles ſoient obligés à recevoir aveuglément la doctrine de leurs Paſteurs, ſans avoir aucun droit d'en examiner la nature ou la qualité, & que ce ſoit un crime que d'entreprendre cet examen; ſi l'on veut que l'autorité des Paſteurs, de quelque maniere qu'on les conſidere, ſéparément ou conjointement, ou tous enſemble, ou le plus grand nombre, ſoit ſans bornes ou ſans meſures, à l'égard des cho-

bonne heure, écoutons-les : sinon, laissons-là les Théologiens & les Pasteurs ; pensons par notre tête, & non par celle des autres.

Enfin, si l'on m'oppose qu'il y a des passages dans l'Ecriture qui affirment formellement que J. C. est Dieu, je répondrai avec le Vieillard, » qu'il y a d'autres » passages qui affirment formellement le » contraire : or, une telle contradiction » réduit l'homme à un pyrrhonisme parfait sur ce point ; il n'y a donc que la » raison qui puisse le déterminer, & » cette détermination sera toujours en » faveur des passages les plus conformes » à la raison (*a*). » D'ailleurs, quand même il n'y auroit point de passages qui contrediroient ceux qui affirment que J. C. est Dieu, ces derniers devroient être interprétés

ses de la foi, du culte, & des regles générales des mœurs, & qu'il faille croire de foi divine, & pratiquer tout ce qu'ils disent, sans s'en informer plus avant, c'est une maxime que nous nions, & que nous soutenons contraire à la parole de Dieu, à la droite raison, & aux véritables intérêts du Christianisme. CLAUDE, *Def. de la Réformat. p.* 55 *de l'éd. de* 1683. *in-4°.*

(*a*) Voyez ci-devant, page 106, 107.

terprétés dans un ſens métaphorique, & non autrement. Eſt-ce qu'il y a quelques paſſages dans l'Ecriture qui contrediſent formellement celui qui contient les paroles Euchariſtiques ? Non : les Calviniſtes ne rejettent le ſens littéral de ces paroles, que ſur ce qu'il établit un dogme qui répugne aux lumieres les plus claires de la raiſon. Eh ! pourquoi donc ne pourroit-on pas faire de même à l'égard de tous les paſſages qui établiſſent des dogmes abſurdes ?

Telle ſera dorénavant ma façon de faire ; tout ce qui s'appelle myſtere, ſera chez moi réputé pour rien.

CHAPITRE XIII.

Fin de mes Raiſonnements.

QUoique je trouvaſſe à propos de rejetter tout ce qu'on appelle myſtere, ainſi que le Vieillard avoit fait, je me donnai bien de garde de rejetter l'autorité, de nier l'inſpiration des Livres ſaints. Je regardai une telle entrepriſe comme téméraire, dangereuſe & criminelle. La raiſon ſeule, dis-je en moi-

même, peut certainement nous faire découvrir la vérité, nous mener à la perfection, & nous y maintenir : mais tout le monde peut-il faire un uſage conſtant de ſa raiſon ? Il a été donné au fort comme au foible un ſurcroît de motifs & de moyens pour nous porter au bien ; malgré le raiſonnement du Vieillard & les autorités frivoles ſur leſquelles il s'eſt appuyé (*a*), l'Ecriture contient ces motifs & ces moyens : pourquoi donc la rejetter (*b*) ? C'eſt trop préſumer de ſes

(*a*) Voyez ci-devant page 112 & ſuiv.

(*b*) L'Ecriture ſainte eſt comme un grand fleuve, dit Saint Grégoire, qui a toujours coulé & qui coulera juſques à la fin des ſiecles. Les grands & les petits, les forts & les foibles, y trouvent cette eau vivante qui rejaillit juſques dans le ciel : elle s'offre à tous, & elle ſe proportionne à tous : elle a une ſimplicité qui s'abaiſſe juſques aux ames les plus ſimples, & une hauteur qui exerce & qui éleve les plus élevés. Tous y puiſent indifféremment : mais bien-loin de la pouvoir épuiſer en nous en rempliſſant, nous y laiſſons toujours des abymes de ſcience & de ſageſſe, que nous adorons ſans les comprendre. Mais ce qui nous doit conſoler dans cette obſcurité, c'eſt que, ſelon Saint Auguſtin, l'Ecriture ſainte nous propoſe d'une maniere aiſée & intelligible, tout ce qui eſt néceſſaire pour la conduite de notre vie. Voyez *la Préface du Nouv. Teſt. de Mons.*

propres forces, que d'agir ainſi. Si la ſuprême félicité conſiſte ici-bas dans la pratique de la vertu & dans la paix de l'ame, nous devons regarder comme un don du Ciel, tout ce qui nous porte, tout ce qui nous aide à acquérir cette félicité; nous devons, ſous peine de méconnoiſſance & d'ingratitude, nous ſervir de ce don.... Je m'en ſervirai donc, & je remercierai Dieu d'avoir affranchi mon eſprit de toute dépendance humaine, & de me voir dans un état mitoyen, d'où je puis fouler aux pieds l'erreur & la ſuperſtition, ſans crainte de donner dans la préſomption & l'incrédulité.

Voilà, cher Lecteur, comme je parvins à diſtinguer le vrai d'avec le faux par mes propres yeux, & comme je trouvai ce repos intérieur & deſirable, que la philoſophie du Compere ne m'avoit pu donner.

Il ne me reſtoit qu'à trouver le moyen de gagner du pain. Le Vieillard m'avoit promis de me montrer ce moyen; il tint parole, & je me mis à travailler avec lui. Je le laiſſai penſer à ſa fantaiſie, & je penſai à la mienne.

Mais cette nouvelle aſſociation ne dura guere. J'avois à peine été trois mois avec le Vieillard, qu'il mourut. Heureuſement

pour moi que je ſavois mon métier, & que ſes pratiques me demeurerent.

Il ne manquoit donc rien à mon bonheur. Je travaillois une partie de la journée, & je donnois le reſte à la lecture, à la méditation, ou aux réflexions. La promenade des champs étoit ordinairement deſtinée à ce dernier genre. Un jour que je me promenois le long de la Tamiſe, je me mis à repaſſer dans ma tête les différents événements de ma vie. Lorſque j'en fus au naufrage où j'avois perdu mes anciens amis, je ne pus m'empêcher de m'attendrir ſur leur ſort : » Mon » cher Compere ! m'écriai-je tout haut, » vous n'avez jamais connu de vrai bon» heur ; hélas ! ſi vous viviez encore, » & que je puſſe vous faire part du mien, » je le ferois de tout mon cœur. Mais » vous.....»

J'en étois-là, lorſque j'entendis quelque bruit derriere moi. Je me retournai.... Ciel ! que vis-je !.... je vis le révérendiſſime Pere Jean de Domfront, qui rioit de toutes ſes forces de m'entendre parler ſeul.

CHAPITRE XIV.

Récit des Aventures de Pere Jean après le naufrage, &c.

J'Eus à peine reconnu le Révérend, que je me jettai à ſon cou, & je l'embraſſai plus de cent fois. — Quoi! c'eſt vous! m'écriai-je : par quel bonheur... ah, mon cher Pere Jean! ſeroit-il poſſible... où eſt mon Compere?.. où eſt Vitulos?.. où eſt Diego? — Ils ſont tous les trois ici, me répondit-il. — Menez-moi au plus vîte où ils ſont, repris-je : quoi! vous vivez encore!... ah, mon cher Pere Jean! contez-moi, je vous prie, par quel haſard vous êtes échappé de ce naufrage effroyable, d'où je ne me ſuis tiré que par une eſpece de miracle.

Tu ſauras, répondit Pere Jean, que lorſque le vaiſſeau fut en danger de ſe briſer, je montai deux futailles ſur le pont, je les bouchai bien, je coulai à l'entour quelques cordes à nœuds; je dis au Compere & à Vitulos que ſi nous venions à faire naufrage, de ſaiſir chacun une de ces cordes avec moi, & de nous aban-

donner enſuite à tout ce qu'il plairoit à Dame Fortune faire de nous. Pour toi, la frayeur t'avoit mis dans un état à n'entendre aucune raiſon; Diego étoit étendu ſur le plancher, ſans monvement, ſans connoiſſance, & dans le même cas où tu le vis après le coup de tonnerre de Senlis. C'eſt pourquoi nous vous laiſſâmes-là l'un & l'autre, nous nous tinmes près de nos futailles, & lorſque le vaiſſeau ſe briſa, nous nous trouvâmes en état de pouvoir nous ſoutenir ſur l'eau juſqu'au l'endemain, que des pêcheurs de la côte nous recueillirent & nous menerent à terre.

Comme j'avois eu ſoin de ne pas oublier le reſte de notre argent, & que dans le trouble que la tempête occaſionnoit, j'avois eſcamoté au Capitaine une boîte remplie de perles & de diamants, je regardai ce naufrage comme un bonheur pour nous. Je te regrettai pourtant, ainſi que l'ami Diego; mais je me conſolai en buvant quelques coups à votre intention. — Et le Compere, interrompis-je? — Le Compere, pourſuivit Pere Jean, parut très-ſenſible à ta perte, ainſi qu'à celle de l'Eſpagnol: mais ma trouvaille ne le toucha guere. Ce naufrage l'avoit mis d'une humeur inſupportable:

une aventure assez fâcheuse qui nous arriva peu de temps après, acheva de lui tourner la tête ; il devint d'une misanthropie aussi farouche que celle de Timon l'Athénien ; il accusa les hommes de méchanceté, le Ciel d'injustice, & finit par devenir Manichéen.... Quoi! le Compere est devenu Manichéen! Oui, Manichéen, & très-Manichéen. Mais écoute le reste de notre histoire.

Comme je ne trouvai point à propos de me défaire de mes bijoux en Espagne & en Portugal, je formai le dessein de passer en Angleterre. Je communiquai ma résolution à mon Neveu & à Vitulos : le premier me dit de faire à ma fantaisie, le second trouva que j'avois raison : là-dessus nous tirâmes droit à Lisbonne, où nous trouvâmes un vaisseau Hollandois qui nous transporta à Londres.

Lorsque nous fûmes arrivés en cette ville, j'essayai, ainsi que Vitulos, de faire entendre raison au Compere ; mais nous perdîmes nos peines : le Compere nous dit qu'il étoit misanthrope & Manichéen, qu'il vouloit demeurer tel, & qu'il romproit avec nous si nous lui parlions davantage sur ce point. Tu le trouveras dans cette opinion, & occupé à faire un

livre où il prétend démontrer que les hommes, tant sauvages que policés, sont des sots, des injustes, des enragés, & que le Diable a autant à dire que le bon Dieu dans le gouvernement de l'Univers. Quant à Diego, il est aujourd'hui plus fou qu'il n'a jamais été. Je le retrouvai par le plus grand hasard du monde. Comme je me promenois un jour à Hyde Parck, je vis un tas de monde attroupé: je voulus savoir ce que c'étoit, j'approchai, & j'apperçus au milieu de la foule le Seigneur Diego qui faisoit un sermon sur le dernier Jugement. Il étoit dans un état à faire pitié : il étoit presque nud, il avoit la barbe d'un pouce de long, les yeux enfoncés, & le visage exténué de misere. Cet état me toucha : je fendis la presse pour l'emmener, il me reconnut, & se mit à faire des exclamations terribles & des grimaces si effroyables, que la plupart du monde qui l'écoutoit, crut qu'il étoit possédé de plus de soixante-quinze mille Diables. La foule qui étoit déja assez forte, s'accrut dans un instant si prodigieusement, que je fus plus de deux heures avant de pouvoir le retirer de-là. Enfin, je l'en retirai : je le fis monter dans le premier fiacre que je trouvai, & je l'emmenai à notre logis. Lorsqu'il apper-

çut le Compere & Vitulos, ſes exclamations redoublerent, & ne finirent que très long-temps après. Quand il fut un peu appaiſé, je lui demandai par quel moyen il étoit échappé du naufrage : il me dit que S. Nicolas & S. Guillaume, auxquels il s'étoit recommandé pendant la tempête, l'avoient ſoutenu ſur les eaux juſqu'à ce qu'un vaiſſeau Anglois le recueillit & le conduiſit à Portſmouth ; & que ces Saints lui avoient révélé en même-temps que le monde devoit finir bientôt.

Voyant que je ne pouvois en tirer d'autres raiſons, je le laiſſai tranquille, & je lui défendis de ſortir juſqu'à ce qu'il fût habillé plus proprement. Lorſqu'il fut en état de paroître, je lui fis promettre de ne plus prêcher, & je le laiſſai aller par la ville : & à ſes viſions près, il nous ſert très-affectueuſement, & fait aſſez bien les commiſſions dont on le charge.

Pere Jean finiſſoit de parler, lorſque nous arrivâmes à ſon logement. Le Lecteur me diſpenſera de lui décrire la joie que je reſſentis de revoir mon cher Compere & mes anciens camarades ; elle fut inexprimable, & celle de mon Compere ne fut pas moindre. — Ah ! mon cher

Jérôme ! s'écria-t-il en me voyant, ſi tous les hommes te reſſembloient.... mais !... — Il alloit continuer, mais les cris de joie & le tintamare de Diego l'en empêcherent : il ſe paſſa plus d'une demi-heure avant que nous puſſions nous faire entendre.

La ſcene de l'Eſpagnol étant finie, nous nous dîmes tout ce que l'on peut ſe dire en pareille occaſion : après quoi je contai ce qui m'étoit arrivé depuis le naufrage.

Mon récit acheva d'irriter le Compere contre le genre humain. Il avoit cru juſqu'alors, que tout ce qui exiſte étoit un compoſé de bien & de mal ; il ſe perſuada pour le coup que tout étoit mal : Vitulos fut preſque de ſon ſentiment : Diego ne douta plus que la fin du monde n'approchât (*a*) : le Révérendiſſime jura qu'il étriperoit autant de Moines qu'il en rencontreroit : pour moi, quelque

(*a*) Un dévot plus raiſonnable que l'Eſpagnol, auroit trouvé que le procédé des Inquiſiteurs envers ſon Confrere Jérôme, étoit une action louable & ſainte ; mais il étoit parvenu à un tel point de folie, qu'il ne diſtinguoit plus les bonnes actions d'avec les mauvaiſes.

ſujet que j'euſſe de me plaindre, je trouvai que le Compere & Pere Jean outroient les choſes. Je ne diſconvenois point qu'il y eût beaucoup de mal dans le monde, mais j'étois bien éloigné de croire que tout fût mal, & que le mal qui exiſte dans l'Univers procédât d'un mauvais principe, égal au bon. A l'égard de Pere Jean, je lui dis que quand il étriperoit tous les Moines de la terre, la perſécution des gens d'Egliſe n'en iroit pas moins ſon train ; que l'hiſtoire de tous les temps prouve que réſiſter à leurs violences, eſt les irriter : que le plus court étoit d'éviter d'avoir quelque choſe à démêler avec eux. Mais tout ce que je pus dire là-deſſus fut inutile : l'Oncle & le Neveu perſiſterent dans leurs opinions.

CHAPITRE XV.

Raiſonnement ſur l'opinion du Compere.

LE propre jour de ma réunion à mes anciens amis, je quittai le logement que j'avois pris : mais je ne ceſſai point pour cela de copier de la muſique, pour

gagner de quoi fournir ma part à la dépenſe du ménage : j'étois devenu trop ſcrupuleux, pour me ſervir du produit de la boîte que ſa Révérence avoit eſcamotée au Capitaine Portugais avant le naufrage. Mais lorſqu'après toutes les informations poſſibles que je fis faire à Liſbonne, je fus certain que perſonne d'autre que nous n'étoit échappé de ce naufrage, j'uſai ſans ſcrupule de la bourſe commune, & je ne travaillai plus que pour m'amuſer.

Tous mes ſouhaits auroient été ſatisfaits, ſi j'euſſe vu mon cher Compere plus raiſonnable, ou du moins s'il eût renoncé à la manie qui le tenoit de divulguer ſon manichéiſme & ſes autres ſentiments par le livre auquel il travailloit. Un jour que ſon eſprit bourru s'étoit un peu adouci, j'employai tous les raiſonnements dont j'étois capable, pour lui prouver que quand il y auroit cent fois plus de mal ſur la terre, l'on ne pourroit en conclure que l'Univers ne fût ſouverainement gouverné par un Etre bon, ſage, & tout-puiſſant. J'ajoutai que ſon opinion à cet égard n'étoit fondée que ſur une prévention aveugle, & nourrie par ſon humeur atrabilaire ; qu'il devoit ſavoir par ſa propre expérience combien l'on devoit

faire peu de fondement sur ces opinions outrées, qui ne nous paroissent réelles qu'autant qu'elles flattent nos préjugés & nos passions, & jusqu'à ce que l'expérience & des connoissances ultérieures viennent à faire tomber le bandeau qui nous offusquoit la vue. Enfin, je le priai de se souvenir que puisqu'il haïssoit les hommes pour leur méchanceté, il devoit éviter d'être méchant à son tour; & que c'étoit l'être en effet, que de répandre dans le public des opinions qui n'avoient aucun fondement solide & réel, & qui pouvoient entraîner après elles les plus grands maux.

Le Compere, peu accoutumé à m'entendre raisonner de la sorte, me demanda depuis quand je m'ingérois de faire le raisonneur? Depuis, lui répondis-je, que je me suis apperçu que dix ans de vos leçons ne m'avoient rendu ni plus savant ni plus heureux; depuis que j'ai vu qu'un homme qui a assez de lumieres, assez de pouvoir sur soi-même, pour secouer le joug des préjugés de l'enfance, & assez de prudence pour ne pas se laisser éblouir par les sophismes des Philosophes du siecle, n'a de maximes à suivre que celles qu'approuve le sens commun, n'a de route à

tenir que celle que lui prescrivent l'amour-propre, la justice & la modération. Laissons le monde tel qu'il est, & les hommes tels qu'ils sont : n'ouvrons les yeux que pour voir si nos opinions nous sont utiles, raisonnables, & demeurons-en-là. Le vrai bonheur ne consiste point dans des spéculations creuses qui ne servent qu'à nourrir notre inquiétude, & nous tourmenter ; le vrai bonheur consiste à être à soi, & non à ses idées ; à être son propre maître, & non l'esclave de soi-même.

Je sais aussi-bien que vous, que les hommes sont généralement méchants. Je n'ignore pas non plus que le monde est rempli de maux. Mon expérience en est garant. Mais dois-je pour cela haïr opiniâtrement tous les hommes? Non : la haine est un serpent qui ronge le cœur qui l'enfante. Dois-je me mettre dans la tête qu'un principe malfaisant se plaît à troubler l'ordre établi dans l'Univers? Non : cette opinion ne feroit que troubler mon repos, qu'accroître mes maux, & les choses n'en iroient pas moins leur train.

Bornons-nous donc à avoir de l'aversion pour les méchants, & non de la haine ; & prenons garde en même-temps

de confondre les bons avec eux. Ayons en horreur les persécuteurs & les tyrans, mais ne les haïssons pas. L'horreur & l'aversion sont en ce cas des sentiments naturels & raisonnables ; & la haine est toujours une passion aveugle & outrée, qui nous mine & nous dévore, tandis que ceux qui en sont les objets, se moquent de nous. Plaignons les superstitieux & les ignorants, mais ne les méprisons pas. Le mépris est fait pour l'erreur & le ridicule ; un sentiment plus humain doit être réservé pour ceux qui en sont atteints (*a*).

Bornons-nous encore à savoir que le mal existe, & n'étendons point nos regards plus loin : son origine est environnée de ténebres impénétrables à la raison humaine. Il y a de la témérité, ou pour mieux dire de la folie, à prétendre en savoir plus que les autres sur ce point,

---

(*a*) *Recta volens animus, sapiens, & amator honesti,*
Quosdam odio dignos judicat esse suo :
Nec tamen hos toto depellit foedere, gnarus
Naturam Errantum dividere à vitiis.

BILLIUS, Anth. Sac.

& ſur-tout à penſer comme vous faites. Que diriez-vous ſi après avoir publié vos opinions vous veniez à vous appercevoir que vous vous êtes trompé ſur cet article, comme ſur celui de la perfection des ſauvages? Ne vous blâmeriez-vous pas de votre témérité? vous feriez plus; vous ne vous pardonneriez jamais d'avoir joint une erreur de cette eſpece à celles dont les hommes ſont infectés.

Par la ventrebleu, dit Pere Jean, l'ami Jérôme vient de raiſonner comme la raiſon même. La vie eſt trop courte & trop précieuſe pour la paſſer dans la haine & l'amertume, dans des déclamations & des Jérémiades continuelles ſur la méchanceté des hommes, & ſur les maux dont l'univers eſt rempli. Pour moi, je me moque de tous ceux qui ne méritent pas mon eſtime, & rien de plus. Il eſt vrai que j'ai juré d'étriper tous les Moines qui me tomberont dorénavant entre les mains; mais c'eſt de la façon qu'on extermine ces reptiles dangereux, dont le ſouffle empoiſonne l'air, & dont la piquure tue l'homme. D'ailleurs, je borne mon étude & mes recherches aux ſeuls plaiſirs de la vie. Un flacon de vin bannit chez moi le ſouvenir de deux ans de diete & d'un ſiecle de mélancolie: un

bon repas, un bon lit, & un tendron de quinze ans m'apprennent que s'il y a du mal dans le monde, il y a auſſi quelque bien ; & que la moindre doſe de celui-ci défraye au centuple de celui-là. En un mot, je me moque de tout ce qui s'appelle ſcience. Savoir jouir, eſt tout ce que je ſais. C'eſt bien aſſez. Deux ans d'expérience devroient deſſiller les yeux à un galant homme ſur l'article des opinions qui ne ſont fondées que ſur des conjectures.

Mon neveu a donc tort de prendre pour des réalités, toutes les idées qui lui paſſent par la tête. Nos facultés intellectuelles ſont bornées ainſi que nos facultés corporelles : l'expérience nous apprend à quoi nous devrions nous en tenir ſur cet article. Nos yeux ſont faits pour diſtinguer certains objets, pour voir à une certaine diſtance, & rien de plus, rien au-delà. Pourquoi ? parce qu'il n'étoit point néceſſaire que nous viſſions plus loin. Il en eſt de même de nos autres ſens.

Un homme peut porter un fardeau, peut ſoutenir la fatigue, peut courir, ſauter, voltiger, mieux qu'un autre ; il peut exceller par-deſſus tous les autres

dans un art ; mais ſa force, ſon adreſſe, ſont bornées fort près du point où ſa ſupériorité le diſtingue des autres : & s'il a pour quatre ſols de bon ſens, il ſera le premier à s'appercevoir qu'il ne peut aller plus loin. Pourquoi donc les ſeuls raiſonneurs prétendent-ils outre-paſſer les bornes de l'intelligence humaine ? Sont-ils les ſeuls qui ignorent quelle eſt leur condition ? Ne ſavent-ils pas que les idées que nous nous formons des choſes, purement abſtraites à notre égard, ſont trop imparfaites pour ſervir de fondement à la découverte de l'origine & de la nature de ces choſes ?

Lorſque je vois un ſauteur de la foire ſauter par-deſſus une pique de 12 pieds, plantée au milieu d'un théâtre, je dis qu'un tel ſaut eſt l'action la plus hardie, la plus adroite de tous les ſauteurs de la terre ; mais lorſque je compare la diſtance qu'il y a entre la pointe de cette pique & le ſoleil, ce ſauteur n'eſt plus à mes yeux qu'un vermiſſeau rampant ſur un tas de boue.

Lorſque j'entends un orateur renommé débiter d'un ton emphatique quelque diſcours ſur l'origine du mal, je dis qu'il eſt un habile homme ; qu'il ſait ſe con-

cilier l'attention de ſes auditeurs, leur plaire, les perſuader même : mais lorſque je compare la matiere qu'il traite, à l'imperfection du petit nombre d'idées qu'il a de cette matiere, à l'impoſſibilité d'en acquérir davantage, je regarde cet orateur comme une grenouille qui croaſſe dans un marais fangeux.

Le nombre des vérités dont l'intelligence eſt à notre portée, eſt extrêmement petit, & ces vérités ſont extrêmement ſimples ; mais elles nous ſuffiſent. Celles qui ſont au-deſſus de notre conception, ne ſont point faites pour nous. Ceux qui entreprennent de les démontrer, ſont des foux ou des impoſteurs, qui éblouiſſent la multitude par un tas de ſophiſmes abſurdes ; & les idiots qui les écoutent, reſſemblent, comme dit Horace, à une troupe de voyageurs que la nuit a ſurpris en paſſant dans une forêt : ils marchent ſur la foi d'un guide qui les égare, l'un à droite, l'autre à gauche ; ils prennent tous diverſes routes, chacun croit ſuivre la bonne ; & plus il le croit, plus il s'écarte : quoique tous leurs égarements ſoient différents, ils n'ont pourtant tous qu'une même cauſe, c'eſt que leur guide les a trompés, &

que la nuit les empêche de ſe redreſſer (*a*) ".

CHAPITRE XVI.

Raiſonnement de Vitulos ſur ce qui a été dit dans le Chapitre précédent.

LOrſque Pere Jean eut fini de parler, Vitulos reprit la parole, & dit que nous avions raiſon l'un & l'autre, & que le Compere avoit tort, ſur-tout à l'égard de ſon Manichéiſme. Quand même, lui dit-il, vous auriez réellement découvert qu'un dogme auſſi funeſte ſeroit fondé, s'il vous reſtoit l'ombre du ſens commun & de la prudence, vous devriez le cacher plutôt que de le divulguer. Le monde eſt tellement conſtitué, qu'il eſt des

(*a*) ..... *Velut ſylvis, ubi paſſim*
Palantes error certo de tramite pellit,
Ille ſiniſtroſum, hic dextroſum abit: unus utrique
Error, ſed variis illudit partibus .....
Lib. II. Sat. III.

vérités très peu importantes en elles-mêmes, dont l'exposition seroit mille fois plus nuisible au genre humain, que l'erreur où il est à leur égard (*a*) : à plus

(*a*) Il est certain que plusieurs grands hommes ont pensé que toutes les vérités, ou tout ce qu'on prenoit pour telles, n'étoient point bonnes à être divulguées. Le Lecteur ne sera point fâché de voir ici comment un des plus vertueux & des plus savants Evêques du cinquieme siecle s'exprimoit sur ce sujet.

Καλὸν ἐστιν, εἰ μὴ καὶ λίαν ἀδύνατον, εἰς ψυχὴν τὰ δι' ἐπιστήμης εἰς ἀπόδειξιν ἐλθόντα δόγματα σαλευτῆναι. οἶσκα δ' ὅτι πολλὰ φιλοσοφία τοῖς θρυλλημένοις τούτοις ἀντιδιατίθεται δογμασιν. ἀμέλει τὴν ψυχὴν ἐκ ἀξιώσω ποτὲ σώματος ὑστερογενῆ νομίζειν τὸν κόσμον ὁ φῆσω καὶ τἄλλα μέρη συνδιαφθείρεσθαι. τὴν καθωμιλημένον ἀνάστασιν ἱερουτί κάι ἀμόρρητον ἴγημαι, καὶ πολλῷ δέω ταῖς τῶ πλήθους ὑπολήψεσιν ὁμολογῆσαι. νυς μεν ἓν φιλοσοφος εσόπτης ὢν τἀληθοῦς, συγχωρεῖ τῇ χρεία τῶν ψεύδεσθαι. ἀνάλογον γαρ ἐσι φως πρὸς ἀλήθειαν, καὶ ὄμμα πρὸς δῆμον. ἢ ἂν ὀφθαλμος εις κακὸν ἂν ἀπολούσεις, φωτὸς, καὶ ἢ τοῖς ὀφθαλμιῶσι τὸ σκότος ὠφελιμωτερον. ταὐτη καὶ τὸ ψεύδος ὄφελος εἶναι τίθεμαι δήμω, καὶ βλαβερὸν τὴν ἀλήθειαν τοῖς ἓκ ἰσχύοντιν ἐνατενισαι πρὸς τὴν τῶν ὄντων ἐνάργειαν'. εἰ ταῦτα καὶ ὁι τὴς καθ' ἡμᾶς ἱερωσύνης συγχωρῆσιν ἐμοι νόμοι, δυναίμην ἂν ἱεράσθαι, τὰ μὲν οικοι φιλοσοφῶν, τὰ δ' ἔξω φιλομυθῶν, εἰ μὴ διδάσκων, ἀλλ' ὑδὲ μὲν τοι μεταδιδάσκων, μένειν δὲ εῶν ἐπὶ τῆς προλήψεως. εἰ δι φασιν ὕτω δεῖ καὶ κι-

forte raiſon, une vérité de cette eſpece ; ſi c'en étoit une, devroit être enſevelie

---

νεῖσθαι, καὶ δῆμον εἶναι τὸν ἱερέα ταῖς δόξαις, ἐκ ἂν φθάνοιμι φανερὸν ἅμασι καθιστὰς. δήνω γὰρ δὴ καὶ φιλοσοφία, τὶ πρὸς ἀλλήλω ; τὴν μὲν ἀληθειαν τῶν θείων ἀπορρήτων εἶναι δεῖ. τὸ δὲ πλῆθος ἑτέρας ἕξεως δεῖται ἄνδις δὲ καὶ πολλάκις ἔνω, μηδεμιᾶς ἀνάγκης παρούσης. ὥτ' ἐλέγχειν σοφὸν, ὥτ' ἐλέγχεσθαι. καλύμενος δ' εἰς ἱερωσύνην, ἐκ ἀξιω προσποιεῖσθαι δόγματα ταῦτα θεὸν, ταῦτα ἀνθρώπους μαρτύομαι. SYNES. EPIS. CYREN. Epiſt. ad Frat.

» Je regarde comme une choſe difficile, pour » ne point dire impoſſible, de renoncer à cer- » tains principes qui ſont d'une évidence dé- » monſtrative ; & d'un autre côté, la Philoſo- » phie eſt telle qu'elle peut difficilement com- » patir avec les opinions vulgaires. Je ne ſau- » rois convenir, par exemple, que l'ame ſoit » d'une date poſtérieure à celle du corps ; je » ne peux concevoir que l'Univers & toutes ſes » parties doivent périr un jour ; il me ſemble » que l'opinion commune touchant la réſurrec- » tion, contient quelque choſe de ſacré, qu'on » ne doit pas divulguer : car je ne crois pas » qu'on doive tout dire ; & un Philoſophe, toute » connue que la vérité lui ſoit, doit pourtant » céder à la néceſſité de la déguiſer. Car ce » que la lumiere eſt à la vue, la vérité l'eſt » pour le peuple : or, comme la vue ne peut » ſupporter, ſans courir riſque, une lumiere » trop éclatante, & que les ténebres ſont plus » propres pour des yeux foibles, de même le

pour jamais dans les ténebres les plus épaisses. L'erreur & la superstition ont engendré des désordres, des fureurs, & des cruautés inouies; il est des circons-

---

» déguisement, à mon avis, est plus salutaire » pour le vulgaire; car la vérité blesse ceux qui » ne sauroient être attentifs à l'évidence des » choses. Ainsi, si les loix de la Consécration » Episcopale, qui sont établies parmi nous, » souffrent ces tempéraments, je me soumettrai » à être consacré, puisqu'alors j'aurai la liberté » de philosopher en mon particulier, & de par- » ler mystérieusement au peuple sans lui ensei- » gner aucune chose dans toute son étendue, & » sans le désabuser des opinions dont il aura » été imbu, & dans lesquelles je trouve qu'on » doit le laisser.

» Mais si ces loix exigent d'un Evêque qu'il » ait la même croyance que le peuple, j'avoue » que je ne puis me résoudre à désavouer mes » sentiments en public: car quel rapport y a- » t-il entre la Philosophie & le commun peuple, » auquel on ne doit faire appercevoir la vérité » des choses divines que d'une maniere toute » mystérieuse? Je le répete encore, & je dé- » clare hardiment que je crois qu'un homme » sage doit, à moins d'une pressante nécessité » du contraire, laisser les autres dans leurs sen- » timents, & en même-temps avoir les siens » en particulier. Ainsi, si l'on me fait Evêque, » je prends Dieu & les hommes à témoins, » que je ne veux rien changer à mes senti- » ments ".

tances où la vérité en engendreroit de même, ſi elle ſe préſentoit où elle n'a que faire.

Il y a mille & mille perſonnes ſages qui s'apperçoivent des erreurs dont le peuple eſt imbu, ſur-tout à l'égard de la Religion; mais aucune d'elles n'entreprendra jamais de le déſabuler, à moins qu'il ne ſoit ſuffiſamment préparé à voir le jour, & que cette vue ne puiſſe donner lieu à aucun accident funeſte. Ce n'eſt pas que la vérité entraîne naturellement après elle aucune ſuite dangereuſe; les maux qui réſultent de ſon expoſition, ne viennent que de la nature des ſujets auxquels elle eſt expoſée (*a*). Il y a

(*a*) Quand la vérité ſe préſente à l'homme, ſon éclair l'eſtonne, ſon éclat l'atterre; ce n'eſt point de ſa faute, car elle eſt très-belle, très-amiable, & très-convenable à l'homme, & peut-on d'elle dire encore mieux que de la vertu & ſageſſe, que ſi elle ſe pouvoit bien voir, elle raviroit & embraſeroit tout le monde en ſon amour. Mais c'eſt la foibleſſe de l'homme qui ne peut recevoir & porter une telle ſplendeur, voire elle l'offence. Et celui qui la lui préſente eſt ſouvent tenu pour ennemi, *veritas odium parit.* C'eſt acte d'hoſtilité, que de lui montrer ce qu'il aime

a des circonſtances où il eſt très-dangereux de ſe ſervir d'une choſe, quoiqu'excellente en elle-même. Le vin eſt de ſa nature bienfaiſant : il ranime les forces, & réjouit le cœur de Pierre, tandis qu'il enivre Jean, & le rend furieux. D'où viennent des effets ſi différents ? Des différentes conſtitutions de Pierre & de Jean, & non de la nature du vin. La nature du vin eſt d'animer & d'échauffer : il eſt de la nature de Jean d'entrer en furie lorſqu'il eſt échauffé. Voilà tout le myſtere. Un homme de bon ſens, qui connoîtroit le tempérament de Jean, ſe garderoit bien de lui donner à boire autre choſe que de l'eau.

Non-ſeulement l'amour de l'ordre doit nous faire abſtenir de débiter des vérités dangereuſes à la multitude ; mais l'amour de nous-mêmes doit nous porter auſſi à être très-réſervés ſur cet article. Nous le ſavons par expérience. Lorſque nous fûmes convaincus d'avoir battu monnoie en Ruſſie, nous dîmes aux Juges, commis pour nous examiner, que *nous n'avions*

---

me & cherche tant. L'homme eſt fort à deſirer, & foible à recevoir. CHARRON, *de la Sageſſe, Liv. I, Chap. IV.*

fait que ſuivre en cela le droit naturel. Et il eſt certain qu'il n'y a rien de plus naturel que le pouvoir de donner telle forme, tel poids, que l'on juge à propos à un morceau d'or ou d'argent, & de lui attribuer la valeur que l'on veut. D'ailleurs, ce qui eſt naturel eſt impreſcriptible. Mais les gens à qui nous avions affaire ne penſoient point de même ſur ce point. » Le droit poſitif, ſelon eux, a, dans certain cas, „ anéanti le droit naturel : les Souverains „ ſe ſont arrogé celui de battre mon„ noie, & tous ceux qui y portent at„ teinte doivent être punis ". Nous devions donc prudemment nous borner à demander pardon de notre prétendue faute, & rien de plus. L'on eſt aſſez indulgent dans ce pays-là ; l'on ſe ſeroit contenté de nous appliquer quelques coups de bâton ſur la plante des pieds, & l'on ne nous auroit point envoyé piocher dans les mines de la Sibérie, d'où l'on ne ſort pas toujours auſſi facilement que nous avons fait.

Enfin, pour revenir au ſujet dont il eſt queſtion, s'il eſt de la prudence de taire quelquefois certaines vérités, il le ſera toujours de ne point répandre une opinion auſſi abſurde, auſſi dangereuſe, que celle dont le Compere eſt actuellement

infatué. Il feroit bien à l'avenir de penſer pour lui, & de ſe taire; & nous ne ferions point mal d'en faire autant.

Voilà ce qui s'appelle raiſonner, dit Pere Jean. Pour moi je laiſſe dorénavant les hommes dans leurs opinions, bonnes ou mauvaiſes : qu'ils ſe trompent ou qu'ils ne ſe trompent pas, c'eſt leur affaire, & non la mienne. Quand je me rappelle les différents événements de notre vie, je vois que la moitié des perſécutions que nous avons eſſuyées, vinrent autant d'avoir parlé contre les opinions reçues, que d'avoir agi contre les loix que les hommes ont établies. Mais l'on ne devient aviſé que par l'expérience. J'avoue que les hommes ſont injuſtes & méchants; mais la ſociété eſt tellement conſtituée, qu'ils doivent être tels. Il eſt vrai que l'Univers eſt un compoſé de bien & de mal; mais un homme de bon ſens doit plutôt s'occuper à tirer le meilleur parti poſſible de la vie, que de s'embarraſſer de ce qui ne le regarde pas. Çà, buvons un coup.

CHAPITRE XVII.

Continuation du même ſujet.

NOus crûmes d'abord que le Compere alloit répondre en détail à tout ce que nous venions de lui débiter ; mais il ſe contenta de nous dire que nous étions des ignorants, & qu'il perſiſteroit dans ſes opinions, juſqu'à ce qu'on lui eût démontré le contraire par des raiſons inconteſtables, & non par un tas de lieux communs, qui ne convenoient que dans la bouche des pédants, & non à des gens qui faiſoient profeſſion d'être Philoſophes.

J'aimois mon Compere, mais ſon propos me piqua : je ne pus m'empêcher de repliquer qu'il n'y avoit point tant de pédantiſme qu'il ſe l'imaginoit, dans ce qu'on venoit de lui dire : que je lui accordois très-volontiers que les hommes en général étoient des méchants, des ſcélérats ; mais que je n'avouerois jamais que l'Univers fût mal gouverné.

Il eſt vrai, continuai-je, que les efforts que j'ai faits juſqu'aujourd'hui pour

accorder l'exiſtence du mal avec la toute-puiſſance, la ſageſſe & la bonté de l'Etre qui gouverne l'Univers, ont été vains; mais cela dépendit de mon peu de lumieres, ou plutôt de ce que je m'y ſuis mal pris; car les plus importantes découvertes n'ont pas toujours été faites par les plus ſavants....

Je te défierai bien de faire celle-ci, interrompit le Compere. Cela ſe peut, repris-je....; mais il me vient une idée.... ſi mon cher Compere vouloit me donner 24 heures pour penſer là-deſſus, je lui démontrerois peut-être que ſon défi n'eſt point ſi fondé qu'il le croit.

Le Compere m'accorda par pitié 24 heures que je lui demandois, & perſonne au monde ne fut plus étonné que Pere Jean & Vitulos, lorſqu'ils me virent accepter ce défi.

CHAPITRE XVIII.

Continuation du même ſujet.

J'Employai ces 24 heures à éclaircir l'idée qui m'étoit venue ſur le ſujet de notre diſpute ; & lorſque le moment de la conférence fut arrivé, je parlai en ces termes :

Il me ſemble, mes chers amis, que ſi l'on venoit à bout de définir la nature de la liberté de Dieu, ainſi que la nature de la liberté de l'homme, l'on pourroit rendre raiſon de l'origine du mal qui exiſte dans l'Univers, tant dans le phyſique que dans le moral.

C'eſt ce que je vais eſſayer de faire.

La liberté de Dieu ne peut conſiſter dans ce que les Théologiens appellent *Indifférence de contradiction*, c'eſt-à-dire, dans le *pouvoir d'agir* ou *de ne pas agir :* une telle liberté ſuppoſeroit en Dieu ou de l'ignorance, ou de l'irréſolution, ou le pouvoir de choiſir deux moyens différents dans l'exécution d'une choſe, ou celui de ſe déterminer indifféremment pour l'une ou l'autre de deux choſes oppoſées. La liberté de Dieu conſiſte donc

en ce qu'il fait ce qu'il lui plaît; or il n'y a jamais dans ce qu'il fait que le meilleur qui lui plaît.

Que l'on ne diſe pas que ſi Dieu ſe détermine néceſſairement, il n'eſt pas libre; car je demanderois ſi un Etre infiniment puiſſant n'eſt pas infiniment indépendant : que l'on ne diſe pas non plus qu'un Etre infiniment puiſſant a la liberté de choiſir pluſieurs moyens dans l'exercice de ſa puiſſance, ou de faire une choſe, ou de ne la faire pas; car je repliquerois qu'un Etre infiniment bon, infiniment ſage, ſe détermine néceſſairement pour le meilleur moyen dans l'exécution de ce qu'il doit faire; & que lorſqu'une choſe n'exiſte point, il ſe détermine néceſſairement à produire cette choſe, s'il eſt meilleur qu'elle exiſte, ou à la laiſſer dans le néant, s'il eſt meilleur qu'elle n'exiſte pas.

Pourſuivons.

Lorſque l'Univers étoit encore dans le néant, l'Univers n'avoit rien en ſoi qui déterminât Dieu d'une maniere abſolue à lui donner l'exiſtence. Il faut donc conſidérer le pouvoir dont il s'agit ici, du côté de l'agent, & non du côté de l'objet.

Dieu a réſolu de toute éternité de

créer le monde tel qu'il eſt; les décrets de Dieu ſont invariables; donc Dieu n'avoit pas le pouvoir de ne pas créer le monde : & cependant on ne peut nier qu'il ne fût parfaitement libre en le créant : par conſéquent, l'indifférence de contradiction n'eſt point de l'eſſence de la liberté.

Que l'on ne diſe pas que Dieu ayant été libre de faire ou de ne pas faire ce décret, il s'enſuit qu'il pouvoit fort bien ſe diſpenſer de créer le monde, qui eſt l'effet de ce décret. Car ſi l'on ne peut ſuppoſer un inſtant qui ait précédé ce décret, on ne peut ſuppoſer un inſtant où Dieu ait eu le pouvoir en queſtion, l'exiſtence de ce décret anéantiſſant néceſſairement ce pouvoir dans un être immuable : or, la ſuppoſition d'un inſtant préexiſtant détruiroit l'éternité du décret, l'immutabilité de Dieu, & par conſéquent Dieu lui-même.

Faiſant abſtraction du décret par lequel Dieu s'eſt déterminé à créer le monde, ce pouvoir de le créer ou de ne le pas créer n'a pu ſe trouver en lui. Un tel pouvoir conſidéré du côté de l'agent eſt toujours l'effet de ſon ignorance; imperfection qui ne peut ſe trouver que dans la créature. Si Jean a le pouvoir de

faire ou de ne pas faire telle action, c'eſt qu'il ignore ce qui lui eſt plus avantageux dans cette occaſion, d'agir ou de ne pas agir. Que l'ignorance de Jéan ſe diſſipe, le parti qu'il découvrira être le plus à ſon avantage, ſera celui qu'il ſuivra infailliblement ſans conſerver le moindre pouvoir réel pour ſon oppoſé. Combien à plus forte raiſon Dieu, dont les connoiſſances ſont ſans bornes, ſuivra-t-il toujours infailliblement dans ſes productions, la regle que lui preſcrivent ſes perfections infinies?

La liberté de Dieu ceſſeroit d'être infiniment parfaite, ſi pour agir il devoit examiner les objets de ſon action, choiſir celui qui lui plaît le plus, ſans qu'aucun motif le déterminât néceſſairement à ce choix; & ſi après avoir choiſi, il lui reſtoit encore le moindre pouvoir de changer de réſolution. Car, ſans parler de l'incompatibilité d'une telle liberté en lui, avec ſes décrets éternels & ſon immutabilité, cet examen ſuppoſeroit en Dieu un défaut de connoiſſance ſuffiſante; ce choix ſans aucun motif déterminant, ſeroit plutôt l'effet d'un deſtin aveugle que d'un être infiniment ſage; & ce pouvoir de révoquer ſon choix, ou ſeroit chimérique, ou, s'il étoit réel, mar-

queroit que l'intelligence infiniment parfaite pourroit rejetter un bon projet pour en ſuivre un qui ne le ſeroit pas.

Il réſulte de ce que je viens de dire, que Dieu, en vertu d'un décret auſſi éternel que lui, ne pouvoit ne pas créer le monde, ni ne pas le créer tel qu'il eſt: il réſulte encore que le monde tel qu'il eſt, eſt le meilleur des mondes poſſibles, parce qu'il eſt l'effet d'une cauſe infiniment parfaite. Le mal qui exiſte dans le monde eſt donc l'effet des limites naturelles de la création : & cet effet étoit néceſſaire, parce que l'Univers ne pouvoit être auſſi bon que la cauſe qui l'a produit, il ne pouvoit être auſſi parfait que l'Etre exiſtant par ſoi (*a*).

(*a*) Si du plan général du monde, qui eſt très-bien ordonné & très-utile, il en réſulte quelques inconvénients, c'eſt qu'ils ſe ſont rencontrés à la ſuite de l'ouvrage, ſans qu'ils ayent été dans le deſſein primitif, & dans le but de la Providence. Par exemple, quand la Nature a formé le corps humain, l'excellence & l'utilité de l'ouvrage demandoit que la tête fût compoſée d'un tiſſu d'oſſements minces & déliés ; mais par-là il en réſultoit l'incommodité de ne pouvoir réſiſter aux coups. Il en eſt de même de la vertu ; l'action directe de la Nature y tend & la fait

Si ce que tu dis eſt vrai, interrompit Pere Jean, voilà l'origine du mal, tant phyſique que moral, toute trouvée. Mais il s'enſuivroit que ce mal ſeroit néceſſaire, & que les hommes ne ſeroient injuſtes & méchants, que parce que leur injuſtice & leur méchanceté ſeroient des effets des limites naturelles de la création.

Si le Révérendiſſime ſe donne la peine d'écouter un moment, repris-je, il verra que, quoiqu'il fût de la nature de l'homme d'être imparfait, il eſt de ſa nature auſſi d'être meilleur qu'il n'eſt. La nature de l'homme eſt compriſe dans les limites de la création, il eſt vrai; mais l'homme ne laiſſe pas pour cela d'être libre dans ce qu'il fait: ce n'eſt donc pas juſtement à cauſe de l'effet de ces limites, s'il n'eſt point toujours auſſi bon qu'il devroit l'être, s'il ne fait pas toujours tout le bien qu'il devroit faire. Mais avant d'aller plus loin, diſons un mot de la liberté de l'homme.

---

naître; mais par une eſpece de concomitance, elle a produit par contre-coup les vices.

CHRYSIP. *de Providen. in* Aulugel. *Lib. V, Cap. III.*

J'ai démontré que la liberté de Dieu ne consiſte point dans le choix d'agir ou de ne pas agir : or, la liberté de l'homme eſt de même nature que celle de Dieu : l'homme eſt toujours déterminé à agir d'une certaine façon ; il n'y a de différence entre la liberté de Dieu & celle de l'homme, qu'en ce que la premiere s'exerce conſtamment ſur le meilleur, & que celle de l'homme s'exerce toujours ſur ce qu'il prend pour le meilleur. Mais ſoit que l'homme excerce ſa liberté ſur le bien réel ou ſur le bien apparent, il ne laiſſe pas d'être libre, puiſque dans l'un & l'autre cas, il fait ce qu'il lui plaît ; or faire ce qu'il nous plaît, eſt un acte de liberté. Voilà quelle eſt la liberté de l'homme.

Puiſque la liberté de l'homme conſiſte en ce qu'il fait ce qu'il lui plaît, il s'enſuit qu'il peut être regardé à juſte titre comme l'auteur de ſes actions, quoiqu'il ne ſoit point celui des principes de ſes déterminations : en agiſſant il uſe avec plaiſir, avec connoiſſance du pouvoir d'agir, & ſes actions peuvent lui être imputées en partie, comme à la cauſe immédiate qui les produit. Voici comment.

Les déterminations de chaque être ont

leurs avantages & leurs inconvénients; une maniere d'être, exclut une autre maniere d'être, une propriété ſuppoſe une autre propriété, un arrangement, un autre arrangement, une force n'eſt pas une autre force, ni un degré, un autre degré. Dieu a vu la combinaiſon de tout cela, & l'Univers eſt la ſolution d'un problême digne de ſa ſageſſe infinie. En un mot, Dieu agit par les cauſes ſecondes, il a voulu que ces cauſes produiſiſſent leurs effets, & que ces effets deviſſent cauſes à leur tour. Rien n'eſt plus vrai que cela; & je ne ſuis point le premier qui l'ait dit.

Or comme Dieu a donné aux hommes des ſens & une raiſon pour connoître la nature des cauſes ſecondes qui les environnent, leurs rapports, leurs effets; les rapports & les effets de ceux-ci à leur tour, &c. l'on peut dire que c'eſt ſur la *connoiſſance de l'ordre établi dans ces cauſes, & dans tout ce qui en dépend*, que doit être en partie fondée la prudence de chaque individu humain, ainſi que les différentes vertus qui peuvent le conduire au bonheur le plus parfait, dont il ſoit ſuſceptible en ce monde.

Par exemple :

Nous connoiſſons que le feu brûle &

que le froid glace ; cette connoiſſance nous porte à éviter leurs effets naturels, & à chercher dans leur uſage combiné, un moyen propre à nous mettre à l'abri de leurs impreſſions nuiſibles, ou trop ſenſibles.

Nous connoiſſons qu'une diete outrée nous exténue, que l'intempérance nous rend malade ; cette connoiſſance nous porte à prendre juſtement la nourriture néceſſaire pour nous conſerver les forces & la ſanté.

Nous ſavons que la brutalité, la rigueur, la violence, nous attirent des ennemis ; cette expérience nous avertit d'être doux, humains, généreux ; afin de vivre en paix, & d'acquérir l'amour & l'eſtime de tout le monde.

Nous ſavons qu'en violant les Loix établies parmi les hommes, nous courons riſque d'être punis ; cette connoiſſance nous porte à obſerver ces loix ; parce que la ſatisfaction qu'apporte une telle obſervation, eſt préférable au châtiment qui ſuit leur violation, à la crainte même qui accompagne ordinairement cette violation.

Mais la fougue du tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, le préjugé, &c. concourent tous les jours à

faire que Pierre juge fauſſement des cauſes & de leurs effets, & par conſéquent à le rendre malheureux ou méchant; tandis que Paul, qui eſt né d'un tempérament modéré, qui a eu une excellente éducation, de bons exemples à imiter, juge plus clairement des cauſes & de leurs effets, & devient plus heureux ou moins méchant que Pierre. D'où vient donc la différence des affections de Pierre & de Paul? ... Elle vient de différentes circonſtances qui ne dépendent originairement ni du fait de Pierre, ni de celui de Paul; mais qui dérivent d'un enchaînement de cauſes & d'effets; & cet enchainement tient au ſyſtême général. Mais Pierre & Paul n'en ſont pas moins libres dans le jugement qu'ils portent des choſes, & ne deviennent pas moins librement ce qu'ils ſont.

Il réſulte non-ſeulement de ce que je viens de dire, que l'effet des limites naturelles de la création, rend l'homme imparfait, que les circonſtances où il ſe trouve le rendent plus ou moins heureux ou malheureux (*a*); mais il réſulte en-

(*a*) L'on ſe ſouviendra qu'il ne s'agit ici que du bien & du mal conſidérés dans le moral.

core que le bien ou le mal que l'homme fait, que le bonheur ou le malheur qu'il éprouve, doivent lui être imputés en raiſon du pouvoir plus ou moins grand qu'il aura eu de prévenir, d'éviter, de rompre, ou d'affoiblir, à temps, le concours de circonſtances qui le déterminent. Car le tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, les préjugés, les exemples, &c. de même que les limites naturelles de la création, ne néceſſitent point Pierre à être plus mauvais ou plus malheureux que Paul; mais ces choſes concourent ſeulement à le rendre tel, c'eſt-à-dire, à faire naître des circonſtances ſuffiſantes pour le néceſſiter à être tel. La liberté que chaque homme raiſonnable a toujours de réfléchir plus ou moins, avant que les cauſes ou les motifs de ſes déterminations deviennent irréſiſtibles, ne dépend pas moins de l'enchaînement de cauſes & d'effets dont j'ai parlé tout-à-l'heure, & ne tient pas moins au ſyſtême général que les circonſtances ſuſdites. Il faut diſtinguer deux choſes en l'homme : ſa nature en général & la nature des cauſes éloignées & des cauſes prochaines des déterminations de chaque individu humain. C'eſt ſouvent par le peu de connoiſſances que l'on a de ces choſes,

ou par le peu d'attention que l'on y fait, que l'on définit mal la liberté de l'homme, & que l'on juge encore plus mal des principes & de la moralité de ſes actions .....

Je veux devenir ſorcier ſi je t'entends, interrompit Pere Jean. Si cela eſt, repris-je, je vais tâcher de me faire comprendre par quelque comparaiſon. Quoique cette méthode ſoit peu propre à donner une idée nette & diſtincte de ce que l'on veut démontrer, elle ne laiſſe pas d'être d'un grand ſecours à un homme qui n'a pas la faculté de s'énoncer avec toute la clarté poſſible, & de mettre un auditeur ſur la voie de concevoir ce qu'on lui dit.

Si l'on ſuppoſe qu'il y ait un fleuve qui coule d'un bout de la terre à l'autre, que tous les hommes doivent paſſer ce fleuve, & qu'il y ait pour cet effet des ponts plus ou moins dangereux établis de diſtance en diſtance, je dis 1°. que la chûte & la mort de ceux qui ſe noyent dans ce fleuve en le paſſant, ne peuvent jamais être imputées à Dieu, parce que le paſſage de ce fleuve ſur de tels ponts, entroit dans le ſyſtême général; parce que cette chûte n'eſt en elle-même qu'un effet des loix de la gravité des corps vers

un centre, loix établies dès le commencement, & tenant à la conſtitution du ſeul Univers poſſible, dont l'exiſtence étoit néceſſaire; parce que cette mort n'eſt en elle-même que l'effet d'une autre loi établie auſſi dès le commencement, qui eſt celle dont il réſulte qu'une ſuppreſſion totale de la reſpiration chez l'homme lui cauſe la mort. Je dis 2°. que cette chûte & cette mort ne doivent pas toujours être imputées à ceux qui ſe noyent; & que lorſque cette imputation à lieu, elle a ſes degrés. Voici comment.

Si les ponts établis pour paſſer ce fleuve, ſont tous originairement défectueux, ou percés en différents endroits, il ſera de l'intérêt de tous les hommes de n'entreprendre ce paſſage qu'en plein jour, & non la nuit: quels que ſoient les motifs qui les pouſſent à paſſer pendant les ténebres, la conſervation de leur vie doit l'emporter ſur tout. Mais ſi les motifs qui pouſſent tous les hommes à paſſer pendant les ténebres, l'emportent chez quelques-uns, & qu'ils ſe noyent, leur mort leur ſera imputée, non point parce qu'en paſſant ils n'auront fait que ſuivre ce qui leur paroiſſoit actuellement le meilleur, mais parce qu'ils auront fait le choix de ce prétendu meilleur, dans le temps que

le ſentiment intérieur, que tout homme raiſonnable a en ſoi, étoit aſſez puiſſant pour leur faire appercevoir le rapport du riſque qu'ils couroient à paſſer le fleuve pendant les ténebres, au riſque de le paſſer en plein jour; ou plutôt, leur mort leur ſera imputée, parce qu'antérieurement à tout cela, ils n'auront point ſuffiſamment uſé du pouvoir qu'ils auront eu de ſe rendre capables de juger de ces rapports.

J'ai dit que la mort de ces hommes qui ſe noyent leur ſeroit imputée plus ou moins, ou point du tout. Par exemple:

Ceux qui auront connu, ou qui auront été dans le cas de connoître quelques ponts moins mauvais, moins dangereux, que celui qu'ils auront choiſi par préférence, ſeront plus coupables de leur mort, que ceux qui n'auront point eu cette connoiſſance, ou qui auront manqué des moyens de l'acquérir.

Ceux qui auront ſu ou pu ſavoir que preſque tous ceux qui avoient paſſé le fleuve pendant les ténebres étoient péris, & qu'aucun de ceux qui l'avoient paſſé pendant le jour n'avoit eu ce malheur, ſeront plus coupables de leur mort que ceux qui, n'ayant eu ni pu avoir cette connoiſſance, auront cru qu'il pou-

voit en périr quelques-uns pendant le jour, quoiqu'il en périt davantage pendant la nuit.

Ceux qui auront ſu ou pu ſavoir qu'en ſachant nager, l'on pouvoit ſouvent éviter la mort après être tombé dans le fleuve, & qu'ils auront négligé d'apprendre à nager, le pouvant faire, ſeront plus coupables de leur mort, que ceux qui n'auront connu ni pu connoître ce moyen de ſe conſerver la vie, & qui n'auront point été à même de l'apprendre, &c.

Ces circonſtances & mille autres ſemblables aggravent donc, ou diminuent l'imputation que l'on peut faire à ces hommes de leur mort; cette imputation s'anéantit même entiérement à l'égard de quelques-uns, ſi le choix du pont, du moment de leur paſſage, les connoiſſances & les moyens de paſſer ſûrement leur ont manqué. Et s'il eſt abſurde de conclure que tous les hommes qui ſe noyent en ce cas, ſont homicides d'eux-mêmes, il l'eſt bien davantage de ſoutenir que tous les hommes en général ſoient tels. Tout ce que l'on peut dire eſt que tous les hommes ayant un fleuve à paſſer, il eſt du pouvoir de la plupart de le paſſer heureuſement, & de néceſſité que le

reſte, tels que les aveugles ſans ſecours & ſans conducteurs, s'y noyent : que ſi dans le plus grand nombre, quelques-uns n'uſent pas de ce pouvoir & périſſent, ceux-là ſont plus ou moins coupables de leur mort, tandis que ces derniers ne le peuvent être de la leur.

Le pont dont je viens de parler eſt le cours de la vie humaine, conſidéré dans les circonſtances où chaque homme ſe trouve naturellement ; & le mal qu'il fait eſt le fleuve où il eſt tombé. Et comme (à la réſerve d'un petit nombre) tout homme eſt plus ou moins le maître de prévoir, d'éviter, de varier, de modifier les effets de ces circonſtances, ou de s'y abandonner, tout homme eſt auſſi cenſé plus ou moins coupable du mal qu'il fait. Mais comme il y a des hommes auſſi bons que la nature humaine le comporte, & qu'il y en a qui, par défaut de connoiſſances & de moyens néceſſaires, font le mal malgré eux, ou plutôt ſans ſavoir & ſans pouvoir ſavoir ce qu'ils font, l'on ne peut dire que les hommes ſoient généralement méchants ; mais l'on doit dire qu'en général il eſt de la nature de l'homme d'aimer le bien ; & que s'il y a des hommes véritablement méchants, ce n'eſt que par le mauvais uſage qu'ils

ſont de leur volonté lorſqu'il s'agit de choiſir & de ſe déterminer ; ou ſi l'on veut, ce n'eſt que dans le peu d'attention qu'ils ont d'affoiblir à temps les raiſons qui peuvent les porter au mal par la ſuite ; dans le peu de ſoin qu'ils prennent d'étudier les principes de leurs actions, & d'acquérir la faculté de ſe déterminer dans tous les cas moraux ſur des raiſons diſtinctes.

Il eſt aiſé de concevoir par tout ce que je viens de dire, que mon cher Compere ſe trompe grandement lorſqu'il prétend que le mal qui exiſte dans l'Univers provient d'un mauvais principe, ou plutôt, que tout eſt mal, & que tous les hommes ſont des ſcélérats. Son amour-propre ne ſe trouveroit-il pas bleſſé par une aſſertion ſi téméraire ? Mon Compere ignoreroit-il qu'il a ſoutenu tant de fois que l'homme apporte en naiſſant les germes de la juſtice & de l'équité au fond de ſon ame ? Qu'il n'y avoit que la multitude & la variété des connoiſſances qu'il acquéroit, qui étouffoient ce germe ?....

Je t'ai dit auſſi, interrompit le Compere, qu'il ne falloit point s'étonner de me voir nier dans un temps ce que j'avois affirmé dans un autre : & que ce qui paroiſſoit une contradiction en moi, étoit

une marque d'un nouveau degré de connoiſſance que j'avois acquis.

Je me ſouviens de cela, repris-je; mais je n'aurois jamais cru que mon Compere en fût venu au point de rejetter les principes de la morale, ou plutôt, de nier la réalité de la morale même; car c'eſt en venir-là que de prétendre que tout eſt mal dans le monde, & que tous les hommes ſont méchants de leur nature. Mais qui ne voit que cette opinion eſt d'une abſurdité inſoutenable? Pour la détruire de fond en comble, il n'y a qu'à conſulter la raiſon & la conſcience (*a*); rien

(*a*) Pour prouver le principe le plus univerſel des loix de la nature, dit un ſavant homme *, il n'y a qu'à remarquer le point de réunion où aboutiſſent toutes nos actions, tous nos penchants, & tous nos deſirs. C'eſt inconteſtablement au bonheur ou à la perfection de notre être. Là, tendent généralement le crime & la vertu; le dernier des ſcélérats ſe propoſe ce but, comme le plus honnête homme; la différence n'eſt que dans le ſuccès, qui dépend du choix des moyens. Si le premier ſe trompe & ſe perd, c'eſt qu'il prend le faux bien pour le

* M. Merian.

ne démontre mieux qu'elles que nous avons des devoirs à remplir, & pour cet

---

bien véritable, & l'apparence de la perfection pour la perfection elle-même.

» *Donnez-vous, & aux autres hommes, toute la perfection qui eſt en votre pouvoir*, c'eſt la premiere des loix, la maxime fondamentale du Code naturel, & d'où dérivent tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

» On peut encore prouver ce principe par la nature de la liberté humaine. Un être libre ne peut ſe déterminer que ſur des motifs, & ces motifs ſont une perfection qu'il voit, ou qu'il croit voir dans l'objet qu'il choiſit. L'obligation n'eſt qu'une néceſſité morale d'agir ſelon les meilleurs motifs. Ainſi tout être libre eſt obligé de diriger ſa conduite à la plus grande perfection de l'Univers, qui eſt de tous les motifs le plus noble & le plus excellent.

» Enfin cette loi s'accorde avec la volonté divine, & avec le but de la création. La ſuprême intelligence ne fait que ce qu'il y a de mieux à faire, & ſe propoſe toujours pour fin la plus grande perfection de ſon ouvrage; ce qui prouve très-manifeſtement qu'elle aime que les intelligences créées ſe conforment à ſes vues, & concourent à l'exécution de ce plan ſi magnifique. Cette obligation eſt d'autant plus preſſante, qu'elle n'eſt pas fondée ſur un pouvoir arbitraire, ni ſur le droit de propriété, mais ſur une ſageſſe qui ne s'écarte jamais des regles éternelles de la perfection,

cet effet des regles à ſuivre. Il y a une raiſon commune qui prend connoiſſance

---

perfection, & qui, ſans nous enchaîner par une crainte phyſique, ne veut que nous obliger d'une maniere aſſortie à notre nature : car les peines mêmes & les récompenſes, qui ſont la ſanction de la loi naturelle, ne ſont que des motifs....

» Les préceptes univerſels de la morale pratique, en tant qu'ils ſe bornent à régler les ſentiments & les affections de notre ame, ſont de la certitude la plus complete & la plus convaincante. Telles ſont ces maximes : *Aimez la vertu ; ſoumettez vos paſſions à l'empire de la raiſon*, & les autres qui leur reſſemblent.

» Il n'en eſt pas de même de ces préceptes particuliers qui ſuppoſent un cas donné, & ſe rapportent aux diverſes circonſtances où nous nous trouvons ; circonſtances ſouvent très-compliquées, & que le moindre incident varie. Ici la certitude décroit ; & à meſure que les circonſtances ſe diviſent & ſe ſubdiviſent, elle deſcend par toute l'échelle des probabilités.

» Dans ces ſortes de rencontres, on ne peut régler ſa conduite ſur un principe infaillible. On a rarement le pouvoir, & encore moins le loiſir d'entrer dans de longues diſcuſſions, & d'aller juſqu'aux premieres ſources de ſes devoirs. Ce ſeroit négliger nos devoirs mêmes, que de raiſonner & de démontrer lorſqu'il faut agir.

» Quel eſt donc ici notre guide ? C'eſt la conſcience, c'eſt ce ſens interne, ce goût ſpirituel qui nous donne une vue immédiate de la vérité morale, & nous met du premier coup au

de nos actions : il eſt des devoirs communs ; & les maximes qui expoſent ces devoirs, ſont les loix naturelles.

CHAPITRE XIX.

Suite de mon Diſcours au Compere.

J'Ai dit que l'homme avoit naturellement la faculté de diſtinguer & d'affoiblir à temps les raiſons qui peuvent le porter au mal. Cela étant, qui peut douter que la bonne éducation ne perfectionne cette faculté, & que la mauvaiſe ne la détériore ? La bonne éducation corrige

terme où la raiſon ne ſe traîne que par des gradations lentes.' C'eſt ici *l'aſſentiment du cœur*, comme la conviction eſt l'aſſentiment de l'eſprit : & il ne faut pas croire qu'il ſoit vague & indéterminé. Il opere ſelon des principes invariables, que l'uſage nous a rendus familiers, & qui ſe ſont convertis, pour ainſi dire, en notre ſubſtance : ſans cet aſſentiment, la ſcience des mœurs n'eſt qu'une ſcience morte, une ſtérile théorie. C'eſt lui qui fait germer & fructifier les ſemences de la vertu ; c'eſt de cette ſource vive, que l'on voit émaner toutes les belles & toutes les grandes actions....

le tempérament, les préjugés, & éclaircit l'entendement. La bonne éducation eſt un ſurcroît de moyens donné aux hommes pour faire le bien. Dieu ne nous demande rien au-delà de la ſomme & de la valeur de ces moyens, mais il en exige abſolument l'emploi. Nous ſerons jugés ſur ce que nous aurons fait & dû faire, & non pas ſur ce que nous n'aurons pu faire.

Puiſque la bonne éducation éclaircit l'entendement, qu'elle corrige les mauvaiſes affections, & qu'il y a différents degrés de bonne éducation, il eſt avantageux aux hommes de connoître le plus parfait de ces degrés, & par conſéquent de le chercher. Comme toutes les loix humaines, tous les ſyſtêmes de morale que nous avons, que nous formons, contiennent une infinité d'imperfections, voyons ſi les Livres ſaints ne ſont point la ſource où l'on puiſſe puiſer le meilleur genre d'éducation.

Aucune hiſtoire, aucun ſyſtême de morale ne nous donne une idée plus parfaite, plus ſublime de la Divinité, que l'Ecriture. Tout ce qu'elle contient nous peint la puiſſance, la majeſté, l'intelligence, la bonté, la juſtice de L'ÊTRE SUPREME; ſon amour pour les créatures, la

dignité, la grandeur, & la perfection de ſes ouvrages. Elle nous donne une idée claire & diſtincte de nos devoirs, & des regles que nous avons à ſuivre pour les remplir. Elle fait plus, elle nous fournit tous les motifs & les moyens poſſibles pour nous porter au bien. C'eſt une ſource de lumieres, de ſecours & de conſolations. Tous les vices y ſont peints dans leur laideur, toutes les vertus dans leur beauté. Rien ne peut mieux faire le bonheur d'un homme de bien, que la foi en ce qu'elle annonce, que la pratique de ce qu'elle preſcrit. Eh! qui peut faire ſupporter les infirmités, les infortunes, avec plus de courage & de réſignation, que la croyance en un Dieu rémunérateur, que la perſpective conſolante d'un bonheur infini? Quel motif plus puiſſant peut nous porter à la perfection, que la certitude de plaire à ce Dieu juſte & bon, ſi nous faiſons le bien; & celle d'une punition certaine, ſi nous faiſons le mal? Punition juſte, & dont nous ne devons pas nous plaindre, parce qu'elle eſt une ſuite naturelle du crime, & que le crime eſt une action à laquelle nous nous déterminons volontairement (*a*). Les Livres ſaints

(*a*) Que l'on ne diſe pas que la certitude des

contiennent donc le meilleur genre d'éducation.

---

peines & des récompenſes après cette vie, n'eſt point démontrée : car l'on pourroit répondre qu'elle l'eſt même mathématiquement ; & que quand elle ne le ſeroit pas, il ſuffit que ces peines & ces récompenſes ſoient poſſibles, pour qu'elles deviennent un des plus puiſſants motifs de nos déterminations au *bien*.

Quum ergo hæc ſit conditio futurorum, dit ARNOBE, *ut teneri & comprehendi nullius poſſint anticipationis adtactu, nonne purior ratio eſt ex duobus incertis, & in ambiguâ exſpectatione pendentibus, id potius credere, quod aliquas ſpes ferat, quam omnino quod nullas? In illo enim periculi nihil eſt, ſi quod dicitur imminere, caſſum fiat & vacuum : in hoc damnum eſt maximum, id eſt ſalutis amiſſio, ſi, quum tempus advenerit, aperiatur non fuiſſe mendacium. Adverſ. Gentes, Lib. II. pag.* 44, *edit. Lugd. Bat.* 1651.

» L'avenir étant de telle nature, qu'on ne ſau-
» roit en percer l'obſcurité, ni s'en ſaiſir, pour
» ainſi dire, par aucune connoiſſance anticipée ;
» le bon ſens le plus pur ne veut-il pas que de
» deux choſes également incertaines, on croye
» plutôt celle qui fait eſpérer quelque bien, que
» celle qui n'en fait eſpérer aucun? En effet,
» quand même le mal dont on nous menace ſe
» trouveroit ſans effet, on ne riſque rien : au-
» lieu que l'on s'expoſe à un très-grand danger,
» c'eſt-à-dire, au haſard de ſe perdre, ſi dans
» le temps marqué on vient à être convaincu par

Si ces Livres ſont dans une eſpece d'aviliſſement aux yeux des Philoſophes du

---

» une triſte expérience, qu'on n'avoit pas voulu » nous allarmer ſans ſujet ".

C'eſt ſur ce raiſonnement d'Arnobe, que M. Paſcal a fondé le fameux argument qui ſe trouve au *Liv. VII.* de ſes Penſées, & dont voici la ſubſtance dans ce paſſage de Locke.

» Les récompenſes & les peines d'une autre vie, que Dieu a établies pour donner plus de force à ſes loix, ſont d'une aſſez grande importance pour déterminer notre choix, contre tous les biens, ou tous les maux de cette vie, lors même qu'on ne conſidere le bonheur ou le malheur à venir que comme poſſible; de quoi perſonne ne peut douter. Quiconque, dis-je, conviendra qu'un bonheur excellent & infini eſt une ſuite poſſible de la bonne vie qu'on aura menée ſur la terre, & un état oppoſé la récompenſe poſſible d'une conduite déréglée, un tel homme doit néceſſairement avouer qu'il juge très-mal, s'il ne conclut pas delà qu'une bonne vie jointe à l'eſpérance d'une éternelle felicité qui peut arriver, eſt préférable à une mauvaiſe vie, accompagnée de la crainte d'une miſere affreuſe dans laquelle il eſt fort poſſible que le méchant ſe trouve un jour enveloppé, ou, pour le moins, de l'épouvantable & incertaine eſperance d'être annihilé. Tout cela eſt de la derniere évidence; ſuppoſé même que les gens de bien n'euſſent que des maux à eſſuyer dans ce monde, & que les méchants y jouiſſent d'une perpétuelle félicité; ce qui pour l'ordinaire prend un tour ſi oppoſé,

ſiecle, ou plutôt, ſi la Religion Chrétienne eſt décriée, eſt attaquée de toutes

---

que les méchants n'ont pas grand ſujet de ſe glorifier de la différence de leur état, par rapport même aux biens dont ils jouiſſent actuellement, ou plutôt qu'à bien conſidérer toutes choſes, ils ſont, à mon avis, les plus mal partagés, même dans cette vie. Mais lorſqu'on met en balance un bonheur infini avec une infinie miſére; ſi le pis qui puiſſe arriver à l'homme de bien, ſuppoſé qu'il ſe trompe, eſt le plus grand avantage que le méchant puiſſe obtenir, au cas qu'il vienne à rencontrer juſte, qui eſt l'homme qui veut en courir le haſard, s'il n'a tout-à-fait perdu l'eſprit? Qui pourroit, dis-je, être aſſez fou pour réſoudre en ſoi même de s'expoſer à un danger poſſible d'être infiniment malheureux, en ſorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que le pur néant, s'il vient à échapper à ce danger? L'homme de bien, au contraire, haſarde le néant contre un bonheur infini, dont il doit jouir, au cas que le ſuccès ſuive ſon attente. Si ſon eſpérance ſe trouve bien fondée, il eſt éternellement heureux; & s'il ſe trompe, il n'eſt pas malheureux, il ne ſent rien. D'un autre côté, ſi le méchant a raiſon, il n'eſt pas heureux; & s'il ſe trompe, il eſt infiniment miſérable. N'eſt-ce pas un des plus viſibles déréglements d'eſprit où les hommes puiſſent tomber, que de ne pas voir du premier coup-d'œil quel parti doit être préféré dans cette rencontre? LOCKE, *Eſſai Philoſoph. Chap. XXI*, §. 70 de la ſeconde édit. de M. *de Coſte.*

parts, ce n'eſt point que cette Religion ſoit en elle-même ridicule & nuiſible, ce n'eſt point qu'elle ne ſoit utile & reſpectable : mais c'eſt que la plupart de ceux qui la profeſſent, ont de tout temps été fourbes, injuſtes, méchants, cruels & ſanguinaires ; c'eſt qu'ils ont altéré la pureté de la Religion, & l'ont déshonorée.

Si les Chrétiens avoient connu véritablement l'eſprit de cette Religion auguſte, chacun d'eux ſe ſeroit plus appliqué à pratiquer ce que l'Ecriture enſeigne, qu'à expliquer ce qu'il ne comprenoit pas, qu'à forcer les autres à recevoir ſes viſions.

L'ambition du Chrétien ſe ſeroit bornée à la charité envers ſes ſemblables,

---

Si, non-content de ce paſſage, le Lecteur deſire en voir d'autres ſur ce point, il pourra conſulter la *Pneumatologie de* LE CLERC, *Chap. IX.* § *II. & ſuiv.* — LA BRUYERE, *Caractères & Mœurs de ce ſiecle*, là où il traite des Eſprits forts. — *L'Ebauche de la Religion Naturelle*, par WOLLASTON, ſur la fin de l'Ouvrage, — BAYLE, Art. *Paſcal. R.* I. — Item, GROTIUS, *de Jure Belli & Pacis, Lib. II. Cap. XXIV.* §. 5. — PUFFENDORF, *de Jure Nat. & Gent. Lib. I. Cap. III.* §. 7.

qui n'étoient pas Chrétiens. Il auroit dit à un Payen : *Mon frere, il eſt poſſible que tu ſois heureux, mais il eſt certain que tu ne peux atteindre à un bonheur parfait qu'en embraſſant le Chriſtianiſme ;* il auroit établi ſes preuves ſur des faits, & ces faits n'auroient conſiſté que dans la vie pure & exemplaire des Chrétiens. Si le Payen avoit témoigné quelqu'envie de poſſéder un tel bonheur, il lui auroit alors fait connoître qu'il *n'y a qu'un Dieu ; que ce Dieu eſt juſte, bon & tout-puiſſant ; qu'en vertu de ſa toute-puiſſance, il a créé le ciel & la terre ; qu'en vertu de ſa juſtice, il aime l'ordre ; qu'en vertu de ſa bonté, il aime notre bonheur ; & que pour que nous puiſſions parvenir au plus haut dégré du bonheur, il avoit révélé des motifs qui nous y portent & des moyens qui nous y conduiſent ; & que la révélation de ces motifs & de ces moyens étoit contenue dans l'Ecriture.* Si ces raiſons n'avoient pu porter le Payen à embraſſer le Chriſtianiſme, le Chrétien auroit dit au Payen : *Mon frere, puiſque tu ne veux pas être Chrétien, ſois mon ami, comme je ſuis le tien. Que la différence de nos opinions n'altere jamais entre nous l'obligation des devoirs que tous les hommes ſe doivent réciproquement ; ſi tu es pauvre, ſi tu as beſoin de conſeils dans tes*

affaires, parle, tu me trouveras toujours diſpoſé à te rendre tous les ſervices que je pourrai. Un Chrétien voyant un autre Chrétien agir dans des principes différents de l'eſprit de la Religion, auroit pris un temps dicté par ſa prudence, & lui auroit dit avec douceur : *Mon frere, Dieu, notre Pere commun, nous a donné l'Evangile pour éclaircir notre entendement, pour nous rendre maîtres de nos affections, pour ne laiſſer à notre volonté que des deſirs légitimes : mais vous vous refuſez à la lumiere qui vous a été donnée ; vous vous livrez à vos affections ; vous deſirez, vous faites votre malheur, vous allez faire celui des autres en troublant l'ordre & la paix. Rentrez en vous-même ; ſoyez chaſte, ſobre, humain, déſintéreſſé, généreux, bienfaiſant, pacifique, & vous trouverez un bonheur réel, vous ferez celui des autres.* Si cet homme n'eût point voulu écouter des conſeils ſi raiſonnables, le Chrétien lui auroit fait le même compliment qu'au Payen, & l'auroit laiſſé tranquille.

Mais par un malheur déplorable, les Chrétiens n'ont point agi, & n'agiront, je crois, jamais de la ſorte. Au lieu de trouver dans les Livres ſaints la ſource de la charité, de la paix & de l'union, ils y ont cherché celle de la haine & de

la diſcorde ; au lieu de profeſſer la Religion telle que Dieu la leur avoit donnée, telle que Jeſus-Chriſt l'avoit enſeignée, ils en ont altéré la pureté, ils l'ont rendue méconnoiſſable ; chaque ſecte y a ajouté, ſubſtitué ou retranché, ſelon ſes caprices ou ſes intérêts. Ceux dont le devoir étoit d'enſeigner au peuple une morale pure & ſimple, ou lui ont enſeigné des abſurdités abſtraites ; ou ils l'ont occupé de diviſions, de querelles nées du ſein de l'ignorance, de l'orgueil, de l'inquiétude & de l'oiſiveté ; ou ils ont recherché les honneurs & les richeſſes, & ſe ſont abandonnés à une molleſſe honteuſe, à des débauches infâmes ; & les eſprits forts ont dit : *Ces gens-là ne prêchent point une doctrine raiſonnable : leurs propos, leurs mœurs, leurs actions, tout annonce en eux qu'ils ne ſont rien moins que ce qu'ils diſent être ; les hommes qu'ils inſtruiſent, ſont ignorants & méchants ; il en eſt de même dans toutes les Religions de la terre : donc il n'y a aucune Religion qui ſoit l'ouvrage de Dieu ; donc la Religion n'eſt point néceſſaire : car ſi elle étoit néceſſaire, Dieu en auroit donné une aux hommes ; on la connoîtroit aux mœurs, à la doctrine de ceux qui l'enſeigneroient, & aux œuvres de ceux qui la profeſſeroient.*

O Chrétiens! quand ſerez-vous ce que vous devriez être? O Miniſtres du Très-Haut! ou vous qui vous dites tels! quand eſt-ce que vous ſerez doux, humbles, pacifiques, comme J. C. a été? Quand eſt-ce que vous n'abuſerez plus de votre miniſtere pour aveugler vos freres, de votre autorité pour les faire ſervir de marche-pied à votre ambition, de jouet à vos caprices, d'inſtrument à votre haine? Quand eſt-ce que vous reſſemblerez à J. C., & vos ouailles à ſes Apôtres?

O Philoſophes du ſiecle! juſqu'à quand prendrez-vous l'ombre pour le corps? juſqu'à quand jugerez-vous de l'arbre par l'écorce?.... juſqu'à quand crierez-vous que les aliments les plus ſains ſont miſibles, parce que la plupart des hommes ruinent leur ſanté & abregent leurs jours par leur uſage?... Ne ſavez-vous pas que ſi les Chrétiens ſont méchants, cela ne vient point de la Religion, mais de l'abus qu'ils en font? Ne ſavez-vous pas que ſi la Religion eſt altérée, ſa ſource ne l'eſt point? L'Ecriture eſt-là; Dieu nous l'a donnée; & quoi qu'on en diſe, elle n'eſt, ni ne peut être corrompue. Si des hommes de mauvaiſe foi y ont ajouté quelques mots, ſi d'autres en ont retran-

ché quelques paroles, ils n'ont point touché au fond ; l'Ecriture eſt telle que Dieu a voulu qu'elle fût ; la doctrine qu'elle contient, eſt en ſon entier ; les motifs qui doivent nous porter à la perfection, nous y ſont préſentés avec toute la clarté poſſible ; les moyens qui doivent nous conduire à la félicité, le ſont de même : que demandons-nous davantage ?

Ne ſoyons point Chrétiens parce que tels ou tels le ſont, mais ſoyons-le parce qu'il eſt raiſonnable de l'être : ne ſoyons pas Chrétiens de la maniere dont tels ou tels le ſont, mais ſoyons Chrétiens comme on doit l'être. Ouvrons l'Evangile : J. C. nous y parle dans les termes qu'il a parlé lorſqu'il étoit ſur la terre ; nous ſommes doués de la raiſon, ainſi que les Apôtres & les Diſciples qui l'écoutoient ; nous le comprendrons comme ils l'ont compris ; nous ſerons Chrétiens comme ils l'ont été : apportons dans cette lecture toutes les bonnes diſpoſitions poſſibles, la bonne foi, la bonne intention, le diſcernement, & chacun de nous y trouvera ce qui ſera propre à le rendre vertueux, à le rendre heureux : notre bonheur, notre perfection, ont été le but de la miſſion de J. C. ; l'objet de cette miſſion ſera rempli en un Chrétien, toutes

les fois qu'on le verra agir de la maniere que l'Evangile l'enſeigne.

Quant à notre foi, qu'elle ſoit ſimple & raiſonnable : elle ſera telle, ſi nous la bornons à l'aſſentiment que la raiſon donne au moyen & à la fin évangélique. Le mérite de la foi ne conſiſte pas à croire, mais à rechercher ce qu'il faut croire. Il ne dépend pas de nous de voir blanc ce qui eſt noir, mais il dépend de nous de diſtinguer le blanc du noir....

Mais pour confirmer ce que j'avance, diſons un mot des vertus d'un vrai Chrétien.

Un vrai Chrétien eſt humble : l'Evangile lui a appris qu'il n'eſt qu'un foible vermiſſeau qui rampe ſur la terre, & que tous les hommes ſont ſes freres & ſes égaux ; mais l'Evangile lui a appris en même-temps qu'il eſt deſtiné à aimer, à ſervir Dieu ; qu'il eſt capable de parvenir à une félicité éternelle & bienheureuſe. De ſi glorieuſes prérogatives relevent la dignité de ſon être, & font de ſon humilité, un état mitoyen entre l'orgueil & la baſſeſſe, un état qui n'excite ni la haine ni le mépris. Il n'y a que l'Evangile qui apprenne à être humble ainſi.

Un vrai Chrétien eſt chaſte : il ne ſé-

duit ni ne débauche la femme ou la fille de ſon prochain. Il ſait que l'amitié, la fidélité, la confiance, ſont les nœuds les plus forts de la paix du mariage; que les époux qui vivent dans la mésintelligence, dans le déſordre, ſont peu propres à donner des ſujets vertueux à l'Etat; que les mauvais exemples des peres ont ſouvent rendu les enfants vicieux; que ceux-ci en ont rendu d'autres, & ainſi à l'infini; tant un mal eſt fécond dans la production d'autres maux. Il ſait en outre qu'une fille, une fois ſéduite, eſt déshonorée; qu'une fille déshonorée eſt indigne de devenir la femme d'un honnête homme, peu diſpoſée à faire une épouſe fidelle, & peu propre à élever des enfants dans la vertu: il ſait enfin, qu'une fille, une fois ſéduite, ſe laiſſe facilement ſéduire une ſeconde fois; que de la ſéduction au libertinage, il n'y a qu'un pas; & que le libertinage du ſexe eſt la cauſe d'une grande partie des maux qui regnent dans la ſociété.

Un vrai Chrétien eſt ſobre, parce qu'il ſait que la gourmandiſe abrege une vie qui n'appartient qu'à Dieu, à la patrie, à ſa famille; qu'elle irrite les deſirs; qu'elle multiplie les beſoins; qu'elle augmente la dépenſe; qu'elle cauſe la ruine de la for-

tune d'un homme ; & qu'un homme une fois ruiné par la gourmandiſe, a le plus ſouvent recours à des moyens illicites, au crime même, pour ſatisfaire à cette paſſion. D'ailleurs, il fait que la gourmandiſe & l'ivrognerie, en nous ruinant de corps & de biens, détériorent le ſentiment, abrutiſſent l'eſprit, & nous rendent peu propres, ou même incapables de remplir les devoirs de Chrétien, de citoyen, de pere & d'ami : l'ivrognerie, ſur-tout, peut nous plonger dans les plus grands malheurs.

Un vrai Chrétien eſt déſintéreſſé, généreux, humain, bienfaiſant, pacifique. Il eſt déſintéreſſé, parce que, dans tout ce qu'il fait, il recherche autant les intérêts de ſon prochain que les ſiens propres. Il eſt généreux, parce qu'il ne fait rien qu'avec cette franchiſe, cette droiture, cette grandeur d'ame, qui caractériſent un parfait honnête homme. Il eſt humain, parce qu'il excuſe les foibleſſes, qu'il ſupporte les défauts de ſon prochain, qu'il compâtit à ſes peines, à ſa miſere, qu'il le ſoulage autant qu'il le peut. Il eſt bienfaiſant, parce qu'il fait tout le bien qu'il lui eſt poſſible de faire, ſans autre motif humain que la ſatisfaction de faire du bien. Il eſt pacifique,

parce qu'il hait les haines, les animoſités, les querelles, & tous les moyens qui les font naître ; parce qu'il tâche de conſerver l'union entre les hommes, & à éteindre la diſcorde par-tout où elle ſe trouve. Enfin, le vrai Chrétien eſt le pere, le frere, l'ami de tous les hommes, & le meilleur citoyen d'un Etat.

Mais, dira-t-on, un Athée peut être tout cela.... Je n'entreprends point de diſcuter s'il eſt poſſible qu'un Athée puiſſe être tout cela ; je dirai ſimplement qu'il manque à l'Athée les trois plus puiſſants motifs, qui portent le Chrétien à être tel que je viens de le décrire ; que l'Athée ne peut avoir tout au plus que quelques vertus morales, qu'il devra à ſon tempérament, à l'amour-propre, à l'exemple, &c. Mais le Chrétien reconnoît un Dieu, un Créateur, un Pere, auquel il doit tout ce qu'il eſt, tout ce qu'il poſſede ; un Dieu juſte, bon, bienfaiſant : or, ce Chrétien, pénétré d'amour, de reſpect & de reconnoiſſance, ſe conformera, autant qu'il le pourra, aux volontés d'un tel maître. Le vrai Chrétien ſait qu'il a une ame immortelle, à laquelle il eſt réſervé une éternité bienheureuſe, s'il fait le bien dans ce monde ; or, l'amour qu'il a naturellement

pour ſon bonheur, le portera à faire ſes efforts pour y parvenir. Le vrai Chrétien ſait qu'il ſera puni, s'il ne ſe conforme pas à l'ordre, s'il refuſe de faire le bien; or, la crainte des peines le portera à faire ſon poſſible pour les éviter.

Quels motifs plus puiſſants peuvent porter un homme à la perfection, que l'amour de Dieu, que l'eſpoir d'une félicité infinie, que la crainte d'une réprobation éternelle? Que ſont le tempérament, l'éducation, l'habitude, en comparaiſon de trois motifs auſſi puiſſants? Quelle eſt la perfection de l'Athée, au prix de celle du vrai Chrétien? Quel eſt le nombre d'Athées vertueux, en comparaiſon de tous les vrais Chrétiens, qui ſont eſſentiellement tels? Que peut-on attendre d'un Athée qui méconnoît Dieu, tandis que tout ce qui l'environne annonce ſon exiſtence?

O Athées audacieux & téméraires, que la rencontre d'un vermiſſeau a mille fois confondus! abandonnez une métaphyſique inſenſée, arrêtez-vous à la certitude des choſes, & n'allez pas plus loin. Sachez diſtinguer en Dieu ſa nature de ſes attributs, que les faits vous annoncent: n'entreprenez point de pé-

nétrer juſques dans cette nature ; ceſſez de chercher la raiſon de la raiſon même ; ne vous informez pas de ce *que faiſoit l'Eternel avant qu'il créât ? de quelle maniere il a tiré l'Univers du néant ? quelle eſt la nature de ſa durée ? comment il apperçoit la ſucceſſion* (a) ? Arrêtez-vous où la raiſon refuſe de vous ſuivre ; apprenez que les preuves qui établiſſent la néceſſité d'une premiere cauſe, ne ſont point affoiblies par l'obſcurité impénétrable qui environne l'eſſence de cette cauſe : contentez-vous de voir clairement que le monde eſt ſucceſſif, & qu'une progreſſion infinie de cauſes eſt abſurde : calculez ; & vous apprendrez que chaque cauſe individuelle, ayant ſa cauſe hors de ſoi, la ſomme de toutes ces cauſes, quelqu'infinie qu'on la ſuppoſe, a néceſſairement ſa cauſe hors de ſoi. Ecoutez dans les ſentiments de l'admiration la plus vive cette voix majeſtueuſe, qui répond à toutes les intelligences : *Je ſuis celui qui ſuis.* Bornez-vous à apprendre de la contemplation des faits, que l'Être exiſtant par ſoi, eſt néceſſairement puiſſant, ſage & bon ; attendez de ces attributs divins les

(a) *Traite de Pſychol. Chap.* LV.

ſources intariſſables de votre bonheur : conformez-vous à l'ordre ; ouvrez les Livres ſaints ; vous y trouverez des motifs & des moyens qui vous porteront à vous conformer à l'ordre. Vous (*a*) apprendrez que cet ordre comporte, que le ſort qui vous attend dans l'autre vie, ſoit une ſuite naturelle du bien ou du mal que vous aurez fait dans celle-ci....

J'avois été juſqu'ici tellement occupé

(*a*) Non-ſeulement des moyens ordinaires, mais encore extraordinaires : tels ſont les Cantiques de louange & les actions de grace, hommages naturels que la créature doit à ſon Créateur ; telle eſt la priere qui eſt deſtinée à rappeller aux hommes des beſoins raiſonnables (*), & le ſouvenir d'un Pere commun. *Pſych. CCLIX.*

(*) *Orandum eſt, ut ſit mens ſana in corpore ſano.*
Fortem poſce animam, & mortes terrore carentem,
Qui ſpatium vitæ extremum inter munera ponat
Naturæ, qui ferre queat quoſcunque labores,
Neſciat iraſci, cupiat nihil, & potiores
Herculis ærumnas credat, ſævoſque labores,
Et Venere, & cœnis, & plumis Sardanapali.

Juv. Sat. X.

de la matiere que je traitois, que je n'avois pas pris garde à ce qui s'étoit paſſé autour de moi. Mais lorſque je voulus faire une petite pauſe pour reprendre haleine, je m'apperçus que ſi la vérité ne fait pas toujours impreſſion ſur l'eſprit de ceux auxquels on la prêche, cela vient ſouvent de la Rhétorique du Prédicateur. Pere Jean ennuyé de m'entendre, s'étoit enivré; Vitulos s'étoit endormi, & le Compere étoit diſparu: il ne reſtoit plus que Diego, qui me regardoit avec deux grands yeux & la bouche béante.

CHAPITRE XX.

Diſcours de Diego, &c.

MOn camarade Diego voyant que je ne parlois plus, ouvrit la bouche à ſon tour, & parla en ces termes:

Quoique je n'aye rien compris au diſcours de mon cher ami Jérôme, je ne laiſſe point d'affirmer que ce diſcours contient des choſes comparables à tout ce que j'ai entendu dire de plus admirable par défunt mon doux maître, l'illuſtre

Prélat Tongarini, que Dieu abſolve, ainſi que nous, quand nous ſerons morts. L'indifférence de contradiction, ſur-tout, les motifs déterminants, les ponts, le fleuve, & ceux qui s'y noyent, les aveugles ſans ſecours, l'effet des circonſtances, &c. m'ont plu au ſouverain degré; & je ne ſais par quelle fatalité le redoutable Pere Jean s'eſt amuſé à boire, au-lieu d'écouter; je ne ſais pour quelle raiſon ſon confrere Vitulos s'eſt endormi, plutôt que de veiller; & j'ignore pourquoi mon cher maître s'eſt enfui, plutôt que de demeurer.

L'intrépide Pere Jean ne devoit-il pas ſavoir que ſi c'eſt un péché mortel que de ſe ſaouler, ç'en eſt au moins deux, ſi cela arrive quand on entend prêcher? » Comme la trop grande abondance de » pluies diſſout la terre, la rend boueu» ſe, & la met hors d'état de recevoir » aucune culture, dit le grand S. Au» GUSTIN (*a*), de même lorſque notre

(*a*) *Corpora noſtra terrena ſunt: quomodo pluvia nimium grandis & diuturna ſi fuerit, terra confunditur, & in lutum reſolvitur, ut nulla in ea cultura poſſit fieri: ſic & caro noſtra, quando abundantiori potu fuerit inebriata, nec ſpiritualem ca-*

» corps eſt inondé ou trempé par le
» vin, il devient incapable de recevoir
» aucune ſemence ſpirituelle, & de pro-
» duire aucun fruit pour la nourriture
» de l'ame. Si les hommes ne ſouhaitent
» que la quantité de pluies néceſſaires à
» la culture & à la fertilité de leurs
» champs, à plus forte raiſon devroient-
» ils ſe borner à ne boire qu'autant que
» le beſoin l'exige, de crainte que la
» terre de leur corps ne ſe transforme en

---

turam accipere, nec fructus animæ neceſſarios poterit exhibere. Et ideo, quomodo omnes homines ſufficientem pluviam in agris ſuis accipere deſiderant, ut & culturam valeant exercere, & de fructuum ubertate gaudere ; ita & in agro corporis hinc tantum deberent bibere, quod oportet, ne nimiâ ebrietate, ipſa corporis terra, velut in paludem converſa, magis vermes & ſerpentes vitiorum generare, quam fructus bonorum operum poſſit afferre. Omnes enim ebrioſi tales ſunt, quales paludes : videntur ſerpentes ſanguiſugæ, naſcuntur ranæ, & diverſa genera vermium, quæ magis horrorem poſſunt generare, quam aliquid, quod ad victum proficiat, exhibere. Herbæ, quæ in ipſis paludibus vel circa ripas earum naſci ſolent, nihil utilitatis habere videntur, in tantum, ut annis ſingulis incendio concrementur : ita quod de ebrietate naſcitur, igni præparatur. Sermon. XXIII. De vitandâ Ebrietate.

» marais, & ne produiſe que des vers » & des ſerpents, c'eſt-à-dire, des vi- » ces, au-lieu des fruits ſalutaires des » bonnes œuvres. L'on ne peut mieux » comparer les ivrognes, qu'à ces lieux » marécageux où l'on ne voit que des » couleuvres, des ſang-ſues, des gre- » nouilles, des crapauds, des lézards, » des crocodiles & des eſcargots, mille » fois plus horribles que mangeables : » & comme les herbes qui croiſſent dans » ces marais, ne ſont propres qu'à être » brûlées, de même les fruits produits » par l'ivrognerie ſeront jettés au feu, & » vraiſemblablement les ivrognes auſſi". O très-vénérable Pere Jean! ſi S. Alexis ne vous retire de ce vice, auquel vous êtes un peu trop enclin, vous périrez un jour ou l'autre comme Holoferne; ſi quelque Judith ne vous coupe point le cou, le Diable vous le tordra, & vous vous trouverez tout d'un coup en enfer avec Pantagruel & Gargantua!

Le très-érudit Pere Vitulos s'eſt endormi. Ignoroit-il que le ſommeil eſt le piege que le diable tend aux hommes, pour les empêcher d'écouter la vérité & faire le bien? Si l'on doute de ce que je dis, que l'on jette un coup-d'œil ſur l'hiſtoire de tous les temps : l'on verra des Rois

dormir

dormir ſur le trône (*a*), tandis que des harpies impitoyables (*b*) dépouilloient leurs ſujets, tandis que des ſang-ſues inſatiables ſe gorgeoient du ſang du peuple (*c*), & que des tyrans de toute eſpece le tourmentoient (*d*).

L'on verra des Généraux dormir à la barbe d'un ennemi qui veilloit, & qui ſe diſpoſoit à profiter d'un moment favo-

---

(*a*) *Quare ſi in terris dominantur Sardanapali,*
Si diadema tenent Azini ſub imagine Regum,
Si tutela ovium cura eſt commiſſa luporum....
Non eſt culpa Dei Summi, ſed Dæmonii hujus
Quem nos Fortunam, quem etiam Plutona vocamus.

PALING. in Scorp. pag. 176.

(*b*) Pline dit que le coffre-fort d'un partiſan eſt un réceptacle de dépouilles des citoyens, & de proies enſanglantées. *Spoliarum civium, cruentarumque prædarum receptaculum.* Paneg. Traj.

(*c*) L'argent eſt la vie & le ſang des peuples, dit un ancien Poëte comique : Τὰργυρίον' ἐστιν αἷμα καὶ ψυχὴ βροτοῖς.

(*d*) On leur a enlevé leurs bœufs, dit Tacite, leurs champs, il ne leur reſte plus que leurs corps qu'on employe à une ſervitude odieuſe. *Boves ipſos, mox agros, poſtremò corpora ſervitio tradunt.* Ann. Lib. IV.

rable pour égorger les trois quarts de leur armée.

L'on verra des Juges dormir à l'audience, tandis qu'on y plaidoit des cauſes, d'où dépendoient ſouvent la fortune des veuves & des orphelins, & la vie de l'innocent.

L'on verra des Paſteurs dormir à la Cour, tandis que Satan parcouroit leur dioceſe, & leur eſcamotoit leurs ouailles.

L'on verra les Religieux dormir au Chœur, au-lieu de chanter les louanges de celui qui veille & qui ne dort jamais.

L'on verra les femmes du monde dormir dans les Egliſes, pendant l'office divin, pendant les prédications, fut-ce S. François même qui prêchât.....

Mais ces gens-là dormoient-ils toujours?... Non.

Ces Princes s'éveilloient pour prêter l'oreille à la voix de la flatterie, de l'impoſture & de la volupté.

Ces Généraux s'éveilloient au ſon de l'argent qu'ils tiroient du pillage & des contributions.

Ces Evêques s'éveilloient à la voix du fanatiſme & de la diſcorde, où à la nouvelle de quelque bénéfice vacant dont ils n'avoient que faire.

Ces Magiſtrats s'éveilloient à la voix d'une belle femme qui plaidoit à tort contre un honnête homme qui avoit droit, ou au ſon des écus d'un riche frippon qui vouloit engloutir l'héritage d'un pauvre qui n'avoit rien.

Ces Moines s'éveilloient au ſon des pots & des verres, à l'odeur d'un bon plat, aux accents amoureux de quelque tourterelle de Sion, ou à la voix mourante de quelque uſurier qui vouloit rendre à Dieu ce qu'il avoit pris aux hommes (*a*).

(*a*) Comme c'eſt vraiſemblablement la derniere fois que l'on parlera des Moines dans cet Ouvrage, le Lecteur ne ſera peut-être point fâché que l'on joigne ici le reſte des petits vers que Palingenes a faits à leur honneur, & que l'on n'a point eu occaſion de rapporter ailleurs.

Quoque magis fallant vulgus, ſe addicere ſacris
Haud dubitant, & templa colunt, divumque miniſtri
Cenſentur : varias leges, habituſque capeſſunt
Inſuetos, raſo ſperantes vertice cœlum :
Inſani fugiunt mundum, immundumque ſequuntur :
Et cum ſe ventri dedant, mollique quieti,
(Quæ duo nequitiæ ſunt nutrimenta) pulici ut
Credantur, cæcis condunt ſua furta latebris,

Les femmes du monde s'éveilloient au fauſſet aigre de la ſatyre, aux ſifflements aigus de la calomnie, ou aux ten-

---

Et ſatagunt nigram vitiis obtendre noſtem . . .

PALING. in Canc. pag. 54.

Sed tua præcipuè non entret limina quiſquam
Frater, vel monachus, vel quavis lege ſacerdos :
Hos fuge : peſtis enim nulla hac immanior : hi ſunt
Fax hominum, fons ſtultitiæ, ſentina malorum,
Agnorum ſub pelle lupi, mercede colentes
Non pietate Deum, falſâ ſub imagine relli
Decipiunt ſtolidos, ac religionis in umbrâ
Mille actus vetitos, & mille piacula condunt.
Raptores, mœchi, puerorum corruptores,
Luxuriæ atque gulæ famuli : cœleſtia vendunt.
Heu quas non nugas, quæ non miracula fingunt,
Ut vulgus fallant, optataque præmia carpant?
Inde ſuperſtitio, & ludibria plurima manant:
Quæ dii, ſi ſapiunt, rident, renuuntque videre.
Non pretio, ſed amore, Deum vir juſtus adorat.
Dente autem lucrum; ſuperos & ſacra negabunt.
Ergo ſibi, non cœlicolis, hæc turba miniſtrat;
Utilitas facit eſſe deos : qua nempe remota,
Templa ruent, nec erunt ara nec Jupiter ullus.

ID. in Leon. pag. 87.

dres cajoleries d'un paladin de Cythere. De ſorte que de l'une ou de l'autre maniere, le Diable n'y perdoit rien.

Sed licet in multis aſtuti ludificentur
Hos quos dixi aſinos, tamen una ſuperſtitionis
Eſt faciliſque via. & cunctis jam cognita ſeclis,
Qua aſtuti in primis utuntur; namque deorum
Addicunt ſeſe templis, ac ſacra miniſtrant:
Tunc implent urgentque metu inſulſiſſima corda
Stultorum, terrentque minis, niſi numina placent
Muneribus, redimantque datis ſua crimina nummis:
Quos ipſi mox accipiunt, quibus & ſua ſæpe
Scorta ſacerdotes caſti, mulaſque ſaginant.
Nempe ſacerdotum qualis ſit vita moduſque
Fallendi ſtultos, quis non videt? attamen ipſis
Hæc impunè licent: tanta eſt clementia regum!
. . . . . .
Hæc quoque Dii faciles tolerant, parvique videntur
Pendere, quâ ſua ſacra manu, quo pectore fiant,
Quo probro in terris, quove afficiantur honore.

ID. in Sagitt. pag. 203.

. . . . *utrum Monachos* . . . . . .
Divitiis deceat privari, & partibus illis
Quas auferre ſolet criſtatis villica gallis:
Quum ſint laſcivi nimium, nimiumque ſuperbi,
Et ſpernant omnes, & turpia multa licenter

O ſommeil dangereux & funeſte ! que tu as cauſé de maux dans le monde ! O Vitulos ! mon cher Vitulos ! pourquoi dormez-vous maintenant, que vous devriez être éveillé ? pourquoi veillez-vous quelquefois, lorſque vous devriez dormir ?

Mais laiſſons-là le Révérendiſſime ivre & ſon confrere qui dort : venons à mon doux maître, à ce Philoſophe incomparable, dont la philoſophie, ſemblable au ſoleil, eſt toujours lumineuſe & rayonnante, quoiqu'elle ſoit parſemée de taches ; & toujours admirable, quoiqu'elle ait ſouvent ſes éclipſes.

Pourquoi mon maître eſt-il diſparu dans le temps que mon confrere Jérôme étoit au plus beau de ſon diſcours ? Seroit-ce par mépris, ou par honte d'entendre ſortir des vérités d'une bouche, qui, juſqu'à ce jour, n'avoit débité que des ſottiſes ? Une piece d'or perdroit-elle de ſon prix, pour ſortir d'un ſac qui

---

Committant, ſanis exemplo qui præſidet illis.
Proh pudor ! hos tolerare poteſt Eccleſia porcos,
Duntaxat ventri, veneri, ſomnoque vacantes ?

Id. in Sagitt. pag. 214.

n'auroit jamais renfermé que des babioles? Une perle ſeroit-elle moins précieuſe aux yeux d'un lapidaire, parce qu'il l'auroit trouvée ſur un fumier? Mon cher maître ignoreroit-il que le Ciel ſe ſert quelquefois de la bouche des foibles & des idiots pour annoncer la vérité aux hommes, pour les avertir de leurs devoirs ou des dangers qui les menacent? N'auroit-il pas entendu parler d'un S. Furſey, qui moraliſa dans le ventre de ſa mere; d'un S. Canaguera, qui expliqua Baruch & Ezéchiel en venant au monde; d'un S. Pilagori, qui défendit la cauſe du Pape, n'ayant encore que neuf mois; d'un S. Guinolin, qui ſe mit à courir à la ſortie du ventre de ſa mere, en criant que la maiſon alloit tomber?... Non-ſeulement la bouche des ſimples a ſouvent été l'organe de la vérité, mais celle des animaux a ſervi quelquefois au même uſage. Depuis l'âne de Balaam juſqu'au chat de Ste. Pétronille, il y a mille exemples qui confirment ce que je dis. Les Payens mêmes, ont eu leurs bêtes qui parloient. Qui eſt-ce qui n'a pas lu l'hiſtoire des vaches du mont Olympe, du bélier de Phrixus, & du cheval d'Achille? Qui eſt-ce qui ignore l'aventure du bœuf de Rome, du chien de Tarquin, de la

corneille de Suétone, des chevres de Mutius, & des anguilles de Marc de Trébisonde?.... Mon doux maître a donc eu tort de disparoître : il devoit demeurer jusqu'à la fin du sermon de son compere Jérôme, & profiter de ses leçons, s'il les eût trouvées raisonnables. Mais l'orgueil & la présomption est l'écueil du Sage, dit Lopès de Cuença ; & je ne voudrois pas jurer que la sagesse de mon cher maître n'y échouât un jour ou l'autre.

O mon maître ! mon cher maître ! prenez exemple sur la chûte de Satan, qui est tombé du faîte de la gloire dans le puits de l'abyme, comme dit S. Pierre (*a*), parce qu'il n'a écouté que ce que sa vanité & son orgueil lui inspirerent. Cependant, Satan étoit pour le moins aussi grand Philosophe que vous, mon doux maître ; il étoit le plus sage, le plus parfait, le plus beau de tous les Anges ; & il est aujourd'hui la plus ignorante, la plus imparfaite, la plus vilaine de toutes les créatures. Sa sagesse s'est convertie en malice, ses perfections en imperfections, & sa beauté en laideur : il est devenu l'antagoniste de la vérité, le pro-

(*a*) II. Epît. Ch. II. v. 4.

totype de tous les vices, & l'ennemi des honnêtes gens, ainſi qu'il l'a fait voir en pluſieurs rencontres, & notamment en colaphiſant S. Paul, pour l'empêcher de faire le bien (*a*).

Mais, mon cher Jérôme, ſi le Redoutable s'eſt enivré, ſi Vitulos s'eſt endormi, ſi mon doux maître s'eſt enfui au-lieu de t'écouter, n'y auroit-il point un peu de ta faute? Tu leur as débité des choſes admirables, à la vérité: mais tu ne les as appuyées d'aucune autorité; & les autorités ſont d'un grand poids, comme tu ſais, pour faire recevoir ce que l'on veut perſuader. Depuis quelque temps, tu es devenu ſavant comme un Docteur de Salamanque; il ne t'auroit rien coûté à citer par-ci par-là les SS. Peres, ces lumieres du monde, ces colonnes de la foi & de la pureté de la morale, de même qu'un Emanuel Sa, un Suarès, un Leſſius, un Mariana, un Santarel, un Eſcobar, & autres grands hommes ſortis du ſein de l'Ordre de mon compatriote Inigo de Guipuſcoa, le plus grand ſerviteur de Dieu qui ait paru depuis la création d'Adam juſqu'aujourd'hui, & qui pa-

(*a*) II. Corinth. Chap. XII. v. 17.

roîtra peut-être juſqu'au jour du jugement.

Mon cher Diego, dis-je à l'Eſpagnol, des vérités telles que celles que j'ai débitées, n'ont beſoin d'aucun appui : leur importance & leur clarté ſuffiſent pour les faire écouter & recevoir. D'ailleurs, je ne ſuis point devenu ſi ſavant que tu le crois, je ne ſuis devenu que plus raiſonnable que je ne l'étois. Je n'ai lu ni les SS. Peres, ni les grands hommes de la Société de ton compatriote. Mais ſi l'on doit s'en rapporter à d'autres grands hommes auſſi, les SS. Peres ne ſont rien moins que les *lumieres du monde*, *les colonnes de la foi & de la pureté de la morale*. Car en certains cas, leur doctrine eſt plus capable de propager l'erreur & l'illuſion que d'éclairer les hommes, & plus propre à corrompre les mœurs qu'à les épurer. Par exemple :

Clément d'Alexandrie étoit un Stoïcien outré : ſes Ouvrages ſont pleins de maximes abſurdes ou impraticables (*a*), rem-

---

(*a*) Voyez ſes *Stromata*, *Lib. I. Cap. III. Lib. IV. Cap. IX. — Lib. VII. Cap. XVIII. edit. Oxon.* — Id. *Pedagog. Lib. III. Cap. VI.* — Id. *Parad. V.*

plis d'opinions ſingulieres, comme lorſqu'il dit que ſi J. C. mangeoit quand il étoit ſur la terre, c'étoit de peur de paſſer pour un ſpectre (*a*), &c.

Tertullien étoit un eſprit vague, & un Quaker fanatique, s'il en fut jamais; ſon goût démeſuré pour les hyperboles & les allégories, le jetta dans des écarts ſi ridicules, tant dans la pratique que dans la ſpéculation, que ſa vie pourroit fournir d'amples matériaux à celui qui entreprendroit d'écrire l'hiſtoire des extravagances de l'eſprit humain (*b*).

Origene paroît aſſez inſtruit, aſſez raiſonnable même; mais lorſque je penſe qu'il ſe châtra, je ne puis douter qu'il ne fût fou, ou poſſédé du diable.

S. Cyprien eſt un déclamateur vétilleux, qui auroit anatomiſé toute l'Ecriture ſur la queue d'une poire (*c*). Mais qui ne ſait que c'eſt de ces ſortes d'ana-

---

(*a*) *Strom. VI. Cap. IX.*

(*b*) Voyez TERTUL. *de Spect. Cap. XXIII.* — *de Idolat. Cap. XVII, & ſeqq.* — *de Coron. Milit. Cap. XI.* — *Apologet. Cap. XXI.* — *De Fugâ in Perſecut.* — *de Patient. Cap. X.*

(*c*) Vie de S. Cyprien, par LE CLERC, Biblioth. Univerſ. Tom. XII, p. 212 & ſuiv.

tomies que naiſſent des queſtions frivoles, qui, ſemblables à des étincelles, ont mis plus d'une fois le feu aux quatre coins de l'Univers? Ce Pere eut encore l'honneur d'être un des principaux inſtituteurs de la ſoumiſſion aveugle aux Evêques, & de la foi implicite des Chrétiens (*a*).

Lactance étoit auſſi à moitié Quaker. Il ne veut pas qu'un honnête homme, c'eſt-à-dire un vrai Chrétien, porte les armes (*b*); qu'il faſſe commerce dans les pays éloignés (*c*), ni qu'il prête à quelqu'intérêt que ce ſoit (*d*). Il ſoutient en outre, que c'eſt un homicide que d'accuſer un homme coupable de mort (*e*). C'eût été un fort mauvais ſujet à placer à la tête d'un tribunal de Juſtice ou d'un conſeil des finances, que ce Lactance.

(*a*) *Vita & paſſio S. Cypriani, in Oper. ejuſd. S. ex edit.* BALUZII.

(*b*) *Inſt. Divin. Lib. VI, Cap. XX. n.* 16. 17. *edit. Cellar.*

(*c*) *Ibid. Lib. V. Cap. XVII. n.* 11. 12. 13.

(*d*) *Ibid. Lib VI. Cap. XVIII. n.* 8.

(*e*) *Ibid. Lib. VI. Cap. XX.*

S. Athanaſe n'a guere traité de morale ; il avoit trop d'autre beſogne pour cela : c'étoit le champion de la Trinité. Il combattit avec tant d'intrépidité les Ariens, ſes ennemis, que quatre Empereurs différents (*a*) furent obligés d'exiler cet Hercule de la Catholicité. Il ne manqueroit dans un état qu'une trentaine d'Evêques tels qu'Athanaſe, pour exterminer les Hérétiques, pour édifier les ſimples, pour faire gémir les Sages, & pour faire tourner la tête aux Princes & aux Magiſtrats.

S. Cyrille de Jéruſalem étoit un ignorant, qui n'avoit d'autre qualité qu'un entêtement outré pour les prérogatives de ſon état.

Tout le monde connoît ſon confrere Cyrille d'Alexandrie. Il ne manquoit qu'un homme comme lui au Conſeil de Charles IX, pour faire égorger 100000 hommes de plus qu'il n'en périt à la S. Barthelemi.

S. Baſile eſt encore une eſpece de Quaker, quant à ſes opinions ſur la défenſe de ſoi-même : il enſeigne que celui qui

(*a*) CONSTANTIN, CONSTANCE, JULIEN & VALENS.

a donné un coup mortel à un autre, ſoit en attaquant, ſoit en ſe défendant, eſt coupable d'homicide (*a*); & qu'il n'eſt permis à aucun Chrétien de jurer en bonne conſcience, pas même pour conſerver ſon bien (*b*). C'eſt un des plus grands apologiſtes de la Monacaille, & de la malpropreté des Moines (*c*). Sa qualité d'Evêque l'avoit rendu incivil, brutal, emporté, ainſi qu'on le peut voir par la réponſe qu'il fit au Préfet Modeſte, qui lui propoſoit de la part de l'Empereur Valens de ſe faire Arien (*d*). Cet Empereur lui auroit fait tâter de l'exil; mais l'on raconte que lorſqu'il voulut ſigner ſon arrêt, toutes les plumes qu'il prenoit lui caſſoient entre les doigts : ce qui l'é-

---

(*a*) *Epiſt. ſecund. ad Amphiloch. Canon. XLIII apud* DUPIN, Biblioth. des Aut. Eccl.

(*b*) *Homil. de Legend. Græc.* §. 7. 13. *edit. Oxon.*

(*c*) *Ibid.*

(*d*) L'Hiſtoire rapporte que l'Empereur Valens, deſirant que S. Baſile ſe fit Arien, lui envoya Modeſte, Préfet d'Orient, pour lui en faire la propoſition; mais Baſile reçut l'envoyé de ſon Prince d'une telle maniere, que Modeſte s'écria *que perſonne ne lui avoit jamais parlé avec tant d'audace!* Le Saint lui répondit : *que c'étoit parce qu'il n'avoit jamais rencontré d'Evêque.*

pouvanta tellement, qu'il laiſſa le S. homme tranquille.

S. Grégoire de Nyſſe ne valoit pas mieux.

S. Grégoire de Nazianze étoit un homme hargneux, bourru, intolérant : ce qui lui attira beaucoup d'affaires. Il regardoit les aſſemblées publiques des Hérétiques de ſon temps, qui étoient pour le moins auſſi nombreux que les ſoi-diſants Orthodoxes, comme un attentat horrible aux droits de l'Egliſe, & aux déciſions du Concile de Conſtantinople (*a*). Il ne tint pas à lui que l'Empereur ne les exterminât tous (*b*).

S. Ambroiſe l'emmiellé (*c*) eſt encore un patron de la poltronnerie quakérienne : il prétend qu'un Chrétien ne doit point ſe défendre contre qui que ce ſoit, pas

---

(*a*) V. ſa vie par M. Le Clerc, Biblioth. Univerſ. Tom. XVIII, p. 23 & ſuiv.

(*b*) Greg. Naz. Orat. XLVI, Tom. I, pag. 722.

(*c*) Ce Saint a mérité le joli nom de *Doctor Melliſluus*, non-ſeulement parce que l'on vit un eſſaim d'abeilles entrer & ſortir de ſa bouche lorſqu'il étoit encore au berceau, prodige que l'on avoit auſſi remarqué dans l'enfance de Platon ; mais encore parce qu'il avoit une douceur d'expreſſions, dit Paulin, qui reſſembloit à du miel.

même contre un voleur, un assassin ; parce qu'il n'est pas permis à un Chrétien de conserver sa vie en tuant un autre (*a*). Il auroit voulu que tout le genre-humain mourût vierge : c'est pour cela que la population dans les Etats Catholiques lui a tant d'obligation (*b*). Il étoit encore un de ces Evêques infatués de la prééminence Episcopale sur la dignité des Rois. L'on sait comme il régala Théodose, lorsqu'il se présenta à l'Eglise après le massacre de Thessalonique. Théodose avoit tort, & devoit être repris : mais il n'appartenoit point de droit à S. Ambroise d'injurier son Prince.

S. Chrysostôme étoit le fléau du prêt à usure, même au plus modique intérêt (*c*). Il prêcha sans ménagement contre le luxe de la Cour de Constantinople ; ce qui le fit exiler : mais le lendemain la terre trembla, & l'Empereur & l'Impératrice effrayés firent ramener le saint homme, qui continua de prêcher à sa

---

(*a*) Ambros. *de Off. Lib. III. Cap. IV.*

(*b*) Id. *de Institut. Virgin. & passim alibi.* — Dall. *de usu Patr. p.* 272.

(*c*) Noodt, *de Usur. & Fen. Cap. IV & V.*

maniere ordinaire. Enfin, on l'envoya une ſeconde fois en exil; & comme la terre ne trembla plus, il y reſta. C'eſt bien dommage; car il fournit un des principaux arguments au Baron de Montenoy, lorſque ce Baron voulut prouver aux Pariſiens, qu'il pouvoit en bonne conſcience prêter ſa femme à ſes amis (*a*).

S. Epiphane eſt un ignorant, un écrivain ſans critique & ſans diſcernement, un homme d'une crédulité puérile (*b*).

Mon Patron, S. Jérôme, eſt un des plus terribles fléaux du mariage, & l'un des plus déterminés panégyriſtes de la vie célibataire (*c*). Le bon-homme parle quelquefois ſi cruement ſur ce point, qu'il faut être bien ſur ſes gardes pour ne pas ſentir frétiller l'éguillon de la chair en le liſant (*d*). Il ſoutient qu'il vaut mieux ſe tuer, que perdre la chaſteté (*e*). L'état mo-

---

(*a*) Voyez le premier Vol. pag. 144.

(*b*) BEAUSOBRE, Hiſt. du Manichéiſme.

(*c*) DALLÆUS, *de uſu Patrum. pag.* 276, *edit. auctа.*

(*d*) S. HIERONYM. *Epiſt. ad Pammach. & alibi paſſim.*

(*e*) ID. *Comment. in Jon. Cap. I.*

naſtique, les jeûnes, les auſtérités, la ſolitude, les pélerinages ſont le ſujet de preſque tous ſes conſeils & de ſes exhortations (*a*). Ce n'eſt pas ſa faute ſi les Chrétiens payent le tribut aux puiſſances (*b*), s'ils mangent de la chair (*c*), & s'il leur eſt permis de jurer en Juſtice (*d*). Mais le plus rare des talents du bon homme, conſiſte dans la mauvaiſe foi en ſes diſputes (*e*); dans ſes emportements,

---

(*a*) Du Pin, Bibl. des Aut. Eccléſ. Tom. III. pag. 116.

(*b*) S Hier. *Comment. in Matth. Cap. XVII. verſ.* 26.

(*c*) Id. *Adv. Jovin. Tom. I. Lib. I. pag.* 30. *edit* 1537. *Baſil.* — *Item.* Dall. *ubi ſup.*

(*d*) Hier. *Comment. in Matth. Cap. V. & Zach. Cap. VIII.*

(*e*) Le bon Saint ſe glorifie lui-même de cette honorable qualité. Il avoue dans ſon *Apol. pro Lib. adverſ. Jovin. Tom. II. edit. Baſil.* 1537, que lorſqu'il écrivoit ou diſcutoit contre ſes adverſaires, il s'embarraſſoit fort peu de dire la vérité ou non, fondé ſur ce qu'Origene, Méthodius, Euſebe, Apollinaire & autres en uſoient de même, lorſqu'il s'agiſſoit de prendre la défenſe de la Religion Chrétienne contre ſes ennemis. Il fait plus; il ſe vante qu'il ne fait qu'imiter J. C. & S. Paul, qui ſoutenoient, à ce qu'il prétend, le pour & le contre, ſelon que cela les accommodoit.

dans les injures, les calomnies mêmes, dont il régale ſes ennemis (*a*).

S. Auguſtin eſt encore un des favoris du Baron de Montenoy ſur le prêt des femmes (*b*) : mais ce n'eſt pas ſon opinion ſur cet article qui le diſtingua ; c'eſt pour avoir réduit en théorie ce que S. Cyrille & autres intolérants avoient mis en pratique avant lui. Tout le monde connoit deux de ſes lettres, que l'on a traduites pour juſtifier la perſécution des Hérétiques en France (*c*). Ce n'eſt point la peine d'en dire davantage ſur ce Docteur ; cela ſeul fait ſon portrait.

Ce que je viens de dire, mon cher Diego, ſuffit pour te prouver quels hommes étoient ces Peres, ces Docteurs de l'Egliſe, que tu vantes tant. S'il ſuffit d'être ignorant, viſionnaire, brouillon, tracaſſier, orgueilleux, perturbateur, intolérant ou traître, pour mériter le titre de Lumiere du monde, tous ces Meſſieurs

---

(*a*) Voyez la Diſſertation de LE CLERC, *de Argumento Theol ab invidiâ ducto*, laquelle eſt à la ſuite de ſa Logique Latine.

(*b*) Voyez le 1 Vol. page 144.

(*c*) BAYLE, Comment. Philoſoph. Part. III. — LE CLERC, *Ars critica*, *Vol. III. pag.* 289 & 290. *in*-4°.

réunirent au ſuprême degré, ces belles qualités entre eux : la morale, les dogmes, les myſteres de la Religion ne pouvoient paſſer par de meilleures mains pour être tranſmis à la poſtérité ; & je ne m'étonne plus que leurs Ouvrages ayent été la ſource où les Théologiens des ſiecles poſtérieurs puiſerent leurs arguments pour appuyer leurs opinions.

Quant à ton Emanuel Sa, Suarès & leurs ſemblables, tu me permettras de te dire qu'ils ne méritent pas que je te réponde ſur leur article.

Bienheureux S. Polycarpe ! s'écria Diego, mon ancien camarade, mon intime, mon ami Jérôme, eſt devenu hérétique ! Il rejette l'infaillibilité des SS. Peres ; il ſe moque de S. Suarès & de ſes compagnons ; il ne lui manque plus que de ſe moquer de notre S. Pere le Pape. O mon ami ! mon cher ami ! je ne m'étonne pas que la ſainte Hermandad vous a voulu brûler. Plût à Dieu qu'elle l'eût fait ! je n'aurois point aujourd'hui le déplaiſir de voir le meilleur ami que j'aye ſur la terre, marcher à grands pas dans le chemin de la perdition ; chemin trompeur & funeſte, qui a mené Martin Luther & Jean Calvin en enfer.... dans le fin fond de l'enfer !... Ah, mon cher Jérôme ! renoncez

aux opinions détestables où vous êtes. Ouvrez les yeux : lisez le huitieme chapitre de la *Cayda del Ciego de Caramuel d'*Orviedo, lisez la *Rienda del Asno* de Gusman de Badajox ; ou, si vous ne savez point l'Espagnol, lisez les œuvres du R. P. en Dieu Dom Vincent Cellier, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, & François comme vous, vous verrez les erreurs monstrueuses où vous êtes sur l'article des Peres de l'Eglise ; & puis un peu de réflexion sur vous-même, vous fera désabuser sur le compte de ces dignes Enfants du glorieux S. Ignace, que vous vilipendez si injustement.

Vous avez fait un pas vers le précipice ; demain vous en ferez dix autres ; & après-demain cent autres : en augmentant ainsi de viteſſe à l'infini, vous vous trouverez sur le bord de l'abyme, vous y culbuterez, & les prieres de tous les Saints du calendrier ne pourront vous en retirer. La route que vous prenez est une pente rapide & glissante, que l'on a d'autant plus de peine a abandonner, que l'on est éloigné du point où l'on y a fait le premier pas. Rétrogradez donc, mon cher Jérôme, il en est encore temps : & prenez garde, sur-tout, de répandre

vos opinions dans ce pays, où il n'y a sorte d'absurdités qui ne prennent cours, quand la fureur épidémique de dogmatiser s'y allume. Le dernier siecle y a vu naître plus de cent quatre-vingt sortes d'héréſies en moins de six ans (*a*); l'on

(*a*) *Quoniàm hactenus in genere actum fuit de magno hæreſium in Angliâ incremento*, dit Hornius, *& ſumma quoque turbonum Eccleſiæ orthodoxa genera aperta : ideo nunc particularius cuncta errorum monſtra in lucem protrahenda ſunt. Facilè enim conceſſerim, quod multi dicunt, Angliam receptaculum infamis ejuſmodi credendi, ſcribendi, docendi licentiæ factum; ſed & illud non ignorandum eſt, longè majora pietatis incrementa fuiſſe; & non habere omnes ſectas, hæreſes, ſchiſmata, quod uni illi ſummis viribus opponere queant.*

Catalogus hic erit ingens, immanis & incredibilis. Cæterum haud-quaquam dubitandum eſt, quin ejuſmodi apud Anglos venditata ſint, & hoc communis totius regni experientia teſtatur. Habebis confugem horribilium effatorum. Et hoc quoque ſtatuendum erit, non ullam eſſe ſectam, quæ omnia hæc profiteri auſit. Quædam Enthuſiaſtas, alia Sceptico ſ, Antinomos, Arianos, Anabaptiſtas reſpiciunt.

Hæc igitur opiniones ſunt, quæ ab anno CIↃIↃCXL. *maximè tamen* XLV, XLVI, XLVII, *& ſequentibus, in Angliâ prævaluerunt* .....

Après ce préambule, qui ſe trouve à la page 290 de ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, l'Auteur fait l'énumération de toutes ces Héréſies, qui le menent juſqu'à la page 328, & que ſon Traducteur François a trouvé à propos de retrancher.

en verroit naître aujourd'hui cent quatre-vingts fois autant, ſi cette manie reparoiſſoit. Dom Lopès de Cagliara dit que l'indifférence où ſont actuellement les Anglois pour toutes ſortes de Religion, eſt une marque qu'ils ne ſont point éloignés de rentrer dans le ſein de notre Mere la ſainte Egliſe ; mais je dis, moi, que c'eſt une marque auſſi qu'ils ſont très diſpoſés à ſaiſir toutes les opinions nouvelles & dangereuſes qu'on leur débiteroit. L'eſprit vuide d'opinions eſt une cire molle, ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions ; c'eſt une table raſe, qui n'attend que les caracteres que l'on voudra y graver.

Partez donc au plutôt, mon cher, tant pour votre bien que pour celui des autres. Prenez la poſte de Douvres, embarquez-vous pour Calais, paſſez par Paris, par Lyon, par Turin, par Florence, arrivez à Rome, jettez-vous aux pieds du S. Pere, faites abjuration de vos erreurs, demandez-lui l'abſolution de vos fautes, & revenez ici faire la pénitence qu'il vous aura enjointe.....

Mais que vois-je ? mon camarade Jérôme rit de mes remontrances.... ô aveuglement terrible !.... obſtination abominable !.... ô mon cher ami Jérôme ! que de maux vont fondre ſur ta tête !... l'eſprit

prophétique me ſaiſit.... je les vois.... le ciel & la terre ſont conjurés contre toi.... malheureux! viens à réſipiſcence, ou tu es perdu. Tout ce qui reſpire, te déclare la guerre.... Les lions vont t'engloutir comme Milon Crotoniate, les tigres vont te déchirer comme Abul-Méhédin, les loups vont t'avaler comme Haſan de Chyra, les ours vont te dévorer comme les Poliçons de Bethel, les crocodiles vont te happer comme Hugo de Preneſte, les ſerpents vont t'étrangler comme Camille d'Orviette, les vers vont te ronger comme Hérode Agrippa, & les chiens vont te manger comme le Bacha de Girgio; après tout cela la foudre t'écraſera, la terre t'engloutira, & le diable t'agrippera comme Aubert de la Sauſſaye, lorſqu'il ſe moqua du Curé d'Alençon.

CHAPITRE XXI.

Changement de matieres.

L'Eſpagnol finiſſoit à peine ſon compliment, que le Lord Foolishſon arriva. C'étoit une des pratiques que le Vieillard m'avoit laiſſées : il venoit me prier de lui copier quelques ariettes nouvelles

velles qu'il avoit reçues d'Italie. J'avois renoncé au métier de copiſte ; mais comme ce Lord payoit très-généreuſement, je ne voulus point lui refuſer ce qu'il me demandoit.

Lorſque ce Seigneur m'eut ordonné ce que j'avois à faire, il apperçut Pere Jean qui cuvoit ſon vin au coin de la cheminée, & me demanda d'un ton de Gentilhomme, qui étoit cet original? Le Révérend entendit ce mot, ouvrit les yeux, & répondit qu'il n'étoit original ni copie, mais qu'il s'appelloit Pere Jean de Domfront. L'air dont le Révérendiſſime prononça ces paroles, déplut au Lord, qui lui demanda s'il ignoroit à qui il parloit? — Je ne m'informe jamais à qui je parle, repartit Pere Jean : lorſque quelqu'un m'interroge, ou qu'il parle de moi, je conclus que c'eſt un homme, & je lui réponds comme à mon ſemblable. Le Lord ſurpris d'une telle repartie, me demanda ſi cet homme étoit ivre? Je lui répondis qu'il avoit bu, effectivement, quelques flacons de trop; mais que quand cela ne ſeroit pas, c'étoit ſa coutume de ne ſe gêner pour perſonne. Le Seigneur Anglois, plus ſurpris qu'auparavant, me demanda s'il étoit Quaker? — Je ne ſuis

ni Quaker, ni Juif, ni Anglican, dit le Révérend : je porte des boutons à mon habit & un chapeau retroussé ; la raison seule mesure mes termes, & non l'orgueil & le préjugé. Si tu étois aussi raisonnable que tu le dis, reprit le Lord, tu te conformerois à l'usage ; tu saurois distinguer un homme de condition d'avec un crocheteur ; & tu aurois pour ce premier les égards dus à son rang. — Je ne connois d'autre rang dans le monde, repartit sa Révérence, que l'ordre immuable que la nature a établi entre les especes. Un homme est constamment un homme, & j'amais une huître. Ces distinctions frivoles, que le hasard a mises parmi ceux de notre espece, ne sont ni assez solides, ni assez considérables, pour en imposer à un homme de bon sens. Celui qui n'est que crocheteur aujourd'hui, peut être demain Général d'armée, ou Ministre d'Etat ; il peut être le plus grand Prince de l'Univers : de même que celui qui est au pinacle de la fortune, peut être réduit en 24 heures à faire des fagots. — Mais, la vertu, les sentiments..... dit le Lord? — La vertu, les sentiments, reprit Pere Jean, se trouvent indifféremment dans tous les états, & non attachés à aucun

rang. Les champs ſont couverts d'Alexandres, de Céſars, de Turennes & de Colberts, qui labourent la terre; & les premieres dignités ſont ſouvent remplies par des Garots & des Colas. La fortune diſtribue les rangs, & la nature les vertus : l'une ne conſulte point l'autre dans ſes diſtributions; c'eſt pourquoi leurs dons ſe trouvent ſi différemment diſtribués. — Et la naiſſance? dit le Seigneur. — La naiſſance, pourſuivit le Révérend, eſt auſſi l'effet du haſard : ſoin d'un homme qui eſt ſorti de la côte de Trajan, s'il ne lui reſſemble! l'extraction, les titres, les honneurs & les richeſſes ne ſont que des vains ornements, qui n'en impoſent pas moins aux fats qui en ſont revêtus, qu'aux ſots qui les admirent : mais un homme d'eſprit pénetre à travers cet attirail, & juge ſi le perroquet vaut la cage (*a*). Le mérite eſſentiel d'une

(*a*) C'eſt merveille que ſauf nous, aucune choſe ne s'eſtime que par ſes propres qualités. Nous louons un cheval de ce qu'il eſt vigoureux & adroit;

Volucrem

Sic laudamus equum, facili cui plurima palma

ſtatue, conſiſte dans la ſtatue même, & non dans la matiere dont elle eſt com-

---

*Fervet, & exultat rauco victoria circo.**

non de ſon harnois : un levrier, de ſa viteſſe, non de ſon collier ; un oiſeau, de ſon aîle, non de ſes longes & ſonnettes. Pourquoi de meſme n'eſtimons-nous un homme par ce qui eſt ſien ? Il a un grand train, un beau Palais, tant de crédit, tant de rente : tout cela eſt autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche ; ſi vous marchandez un cheval, vous lui oſtez ſes bandes, vous le voyez nud & à deſcouvert : ou, s'il eſt couvert, comme on le préſentoit anciennement aux Princes à vendre, c'eſt par les parties moins néceſſaires, afin que vous ne vous amuſiez pas à la beauté de ſon poil, ou à la largeur de ſa croupe, & que vous vous arreſtiez principalement à conſidérer les jambes, les yeux, & les pieds, qui ſont les membres les plus utiles. (Voyez HORAT. *Lib. I. Satyr. II.* 86. *& ſeqq.*) Pourquoi eſtimant un homme, l'eſtimez-vous tout enveloppé & empaqueté ? Il ne nous fait montre que des parties qui ne ſont aucunement ſiennes, & nous cache celles par leſquelles ſeules on peut vrayement juger de ſon eſtimation. C'eſt le prix de l'épée que vous cherchez, non de la guaine : vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain, ſi vous l'avez deſpouillée. Il le faut juger par lui-même

---

* Juv. Sat. VIII.

poſée. Un fat qui traverſe Paris ou Londres dans un char doré, eſt un épouvan-

---

non par ſes atours. Et comme dit très-plaiſamment un Ancien : (*Senec. Epiſt. LXXI. pag.* 221. *ed. Gron.*) Sçavez-vous pourquoi vous l'eſtimez grand ? vous y comptez la hauteur de ſes patins. La baſe n'eſt pas de la ſtatue. Meſurez-le ſans ſes échaſſes. Qu'il mette à part ſes richeſſes & honneurs, qu'il ſe préſente en chemiſe. A-t-il le corps propre à ſes fonctions, ſain, & allegre ? Quelle ame a-t-il ? Eſt-elle belle, capable, & heureuſement pourvue de toutes ſes pieces ? Eſt-elle riche du ſien, ou de l'autrui ? La fortune n'y a-t-elle que voir ? Si les yeux ouverts, elle attend les eſpées traites ; s'il ne lui chaut par où lui ſorte la vie, par la bouche ou par le goſier ; ſi elle eſt raſſiſe, équitable & contente : c'eſt ce qu'il faut voir, & juger par là les extrêmes différences qui ſont entre nous. MONTAIGNE, *Eſſais, Tom. I. Liv. I. Chap. XLII. pag.* 516. 517. 518. *edit. de la Haye*, 1727.

BOILEAU a dit à peu près la même choſe en ces Vers :

Dites-nous, grand Héros, eſprit rare & ſublime,
Entre tant d'animaux qui ſont ceux qu'on eſtime ?
On fait cas d'un courſier, qui, fier & plein de cœur,
Fait paroître en courant ſa bouillante vigueur ;
Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carriere
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſiere :
Mais la poſtérité d'Alfane & de Bayard,

tail de cheneviers, qui fait peur aux idiots; mais l'homme ſage jette un coup-d'œil ſur le fat & ſon train, il l'apprécie à ſa valeur, & paſſe outre.

Ne me prendrois-tu pas pour un fat auſſi? dit l'Anglois en colere? — Je te prends pour ce que tu es, repartit Pere-Jean. Si tu as l'ame noble, généreuſe, & le cœur d'un honnête homme, je reſpecte en toi le mérite & la vertu, & ce reſpect rejaillit ſur toi: ſi tu as de l'orgueil, & le cœur mauvais, je te mépriſe & je me moque de toi. — De quel pays ſerois-tu, par haſard? — Je ſuis de ce monde-ci. La patrie du Sage eſt par-tout: il ne reconnoît point cette patrie au langage de certaines gens, aux murs d'une telle ville, au clocher d'un tel village, ni à la ſoupe qu'on y mange: lorſqu'il voit le ſoleil & les étoiles, il dit: *Je ſuis dans mon pays, & non dans un autre.*

Quand ce n'eſt qu'une roſſe, eſt vendue au haſard,
Sans reſpect des Aïeux dont elle eſt deſcendue,
Et va porter la malle, ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que, par un ſot abus,
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus?

Satyre V. verſ. 29. & ſuiv.

Mais ſi tu veux ſavoir où je ſuis né, je te dirai que c'eſt en France. — Quoi, un François a l'audace de parler de la ſorte à un Anglois ? — Tout François raiſonnable parlera ainſi à un Anglois impertinent ; & tout Anglois qui a le ſens commun, ne fera point de différence entre un homme né au-delà de la Manche & un autre en-deçà. Je ne nie point que les François ne méritent à certains égards le mépris que les Anglois ont pour eux ; mais pour mépriſer les autres avec quelqu'ombre de raiſon, il faut être ſoi-même ſans défaut : or, les gens de ton pays ont leurs ridicules, leurs foibleſſes & leurs vices, ainſi que les autres nations ; ils ont donc autant de tort de mépriſer les François, que ceux-ci en ont de les admirer. Sottiſe de part & d'autre. — Sais-tu, dit le Lord, que ſi j'avois ici mes gens, je te ferois jetter par la fenêtre de ton taudis ? — Ah, Monſeigneur ! s'écria Diego, ſavez-vous que le redoutable Pere Jean a tué un Capucin avec une cuiller à pot, & un Marquis avec un bâton de fagot, & qu'il a mis en fuite ſix cents & trente-deux ſauvages dans les déſerts de la Tartarie ? — Qu'il eût fait ce qu'il aura voulu, reprit le Lord, je le fais jetter dans la Tamiſe,

la premiere fois qu'il paroît dans les rues.

En disant ces paroles, le Seigneur Anglois partit ; & Pere Jean haussant les épaules, ne prit point la peine de le regarder aller.

CHAPITRE XXII.

Réflexions sur l'Aventure du Chapitre précédent.

CEtte scene me mit dans une telle transe, que je n'eus point la force de parler pendant qu'elle dura. Vitulos, qui s'étoit éveillé au bruit que le Lord & le Révérend faisoient, fut d'abord si étonné, qu'il ne savoit où il étoit. Mais quand l'Anglois fut parti, je dis à Pere Jean qu'il avoit eu tort de parler ainsi à un homme de qualité : que s'il n'avoit aucun respect pour sa personne, il devoit au moins en avoir pour son rang ; & que cette affaire pourroit bien avoir des suites fâcheuses pour lui. — Je ne crains ni le Lord, ni les suites fâcheuses qu'il pourra me susciter, répondit le Révérend ; son début en parlant à ma personne, fut

celui d'un impertinent, & sa conclusion fut celle d'un fanfaron ou d'un assassin, c'est-à-dire, d'un lâche. Si les loix d'un pays comportent que l'on doive respecter les gens de qualité, elles supposent en même temps qu'ils se rendront dignes de respect. — Le tort d'autrui, reprisje, ne nous autorise pas à avoir tort nous mêmes. Si le Lord s'est oublié jusqu'au point de vous parler d'un ton impertinent, vous deviez lui faire sentir par votre modération jusqu'à quel point il s'oublioit. Les procédés nobles & généreux d'un manant vis-à-vis d'un Gentilhomme qui l'insulte, rappellent à ce dernier son devoir, ou le confondent. La grandeur d'ame ne consiste point à faire assaut d'impertinences & de grossiéretés; elle consiste à opposer des raisons à des sottises, ou à se taire lorsqu'on a affaire à des gens déraisonnables. — Ces conseils sont bons pour un lâche qui n'a pas le courage de se défendre, repliqua Pere Jean. Que l'on honore, si l'on veut, la poltronnerie du beau nom de moderation, je mépriserai un titre acquis à si bon marché. C'est tolérer le vice, que de souffrir les injures; une repartie vigoureuse est plus propre à rembarrer un impertinent, qu'une réponse gracieuse: l'une le

confond, & l'autre l'enorgueillit. L'homme eſt tellement conſtitué, que l'indulgence l'endurcit, au-lieu que la fermeté le corrige, ou le rend plus circonſpect. Si le Lord a le ſens commun, il réfléchira à l'avenir avant que d'attaquer un homme comme moi. Au reſte, je n'ai lu nulle part que l'on ſe garantiſſe des attaques d'une bête féroce par un compliment. — S'il y a vingt exemples, repris-je, qui prouvent que la fermeté corrige un homme, il y en a cent autres qui démontrent qu'elle l'aigrit. D'ailleurs, il ne faut pas ſeulement conſulter l'intérêt de ſa patrie dans ces circonſtances, mais auſſi le ſien propre. Si l'homme à qui vous avez affaire, alloit tenir parole, que diriez-vous? que feriez-vous? — Je dirois, repartit le Révérend, que la crainte de mille morts ne doit jamais nous faire manquer a nous-mêmes (*a*), & je me dé-

---

(*a*) *Juſtum, & tenacem propoſti virum*
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus inſtantis Tyranni
Mente quatit ſolidâ, neque Auſter,
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus:

fendrois. Toutes les menaces du monde ne m'empêcheront point de sortir à mon ordinaire :

Jamais rien ne m'arrête ;
Je brave la tempête,
J'affronte le trépas ;
Si le Ciel en éclats
S'écrouloit sur ma tête,
Je ne tremblerois pas.

Si fractus illabitur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Hor. Lib. III. Ode 3.

——— Altus Olympi
Vertex, qui spatio ventos hyemesque relinquit,
Perpetuum nullâ temeratur nube serenum,
Celsior exsurgit pluviis, auditque ruentes
Sub pedibus nimbos, & rauca tonitrua calcat :
Sic patiens animi per tanta negotia liber
Emergit, similisque sui : justique tenorem
Flectere non odium cogit, non gratia suadet.

Claud. de Mall. Theod. Con.

CHAPITRE XXIII.

Continuation du même sujet.

PEre Jean parloit encore, lorsque le Compere rentra. Et ce dernier fut à peine dans la chambre, que Diego s'écria : Ah, mon cher maître ! où avez-vous été ? il est venu ici un maudit Milord, qui a insulté le respectable Pere Jean, & qui s'en est allé, disant qu'il le feroit jetter dans la Tamise.

Lorsque le Compere eut appris le détail de cette aventure, il pesta à son ordinaire, & nous dit : L'on soutiendra encore que tout n'est pas mal dans ce monde ? Des hommes auront inventé de vains titres, de vains honneurs, de vaines distinctions, & ceux qui en seront revêtus, viendront impunément insulter les honnêtes gens dans leur logis, & finiront par les menacer de les faire noyer, parce que ces honnêtes gens auront usé du droit que tout homme a naturellement de se défendre ? Si tout étoit bien, verroit-on de pareilles choses ? si les loix étoient justes & suffisantes, un fat oseroit-il seulement s'imaginer qu'il puisse injurier &

faire noyer un galant homme avec impunité ? O Loix ! on a bien raiſon de dire que vous reſſemblez à des toiles d'araignées, qui arrêtent les mouches, & que les hannetons briſent ! La faveur, la conſidération, la cabale, mettent un grand ſcélérat à l'abri de la pourſuite de la juſtice, & les mêmes choſes font que le foible a toujours tort. Si le Lord fait noyer mon oncle qu'il a inſulté, il n'en ſera rien ; ſi mon cher oncle, qui a été inſulté, noye le Lord, on l'enverra à Tyburn (*a*). Tel eſt le cours des choſes dans ce monde.

L'inſuffiſance & l'injuſtice que vous prétendez exiſter dans les loix, dis-je au Compere, devroient juſtement faire que des gens tels que nous ſe conforment à l'ordre. Si l'on a quelque choſe a appréhender en faiſant le bien, l'on a tout à craindre en agiſſant mal. Mais les injuſtices, les vexations que les foibles eſſuyent quelquefois, ne viennent pas tant de l'inſuffiſance des loix, que de la perverſité de ceux qui en ſont les dépoſitaires. Si l'on condamne un crocheteur qui a manifeſtement raiſon, en faveur d'un Grand qui a manifeſtement tort, cela ne vient

(*a*) Lieu où l'on fait les exécutions à Londres.

point de ce que les loix portent qu'il ſoit ainſi : la plupart des loix qui exiſtent dans l'Univers, quelque oppoſées qu'elles paroiſſent, tendent plus ou moins directement au même but, c'eſt-à-dire, à l'ordre & à la paix : il ne faut que conſidérer l'eſprit du Légiſlateur, & les circonſtances qui les ont fait naître, pour le voir. En un mot, ſi mon cher Compere avoit bonne mémoire, il ſe ſouviendroit que ſon condiſciple Whiſton lui a dit à Paris, que quoiqu'il ſoit de la nature des choſes d'ici-bas d'être imparfaites, les loix, telles qu'elles ſont, cauſent tant de bien dans le monde, qu'elles ſeront toujours un objet reſpectable aux yeux d'un honnête homme (*a*).

L'ami Jérôme a raiſon, dit Vitulos, & le Compere a tort de piailler ſans ceſſe contre les loix : elles ſont ce qu'elles ſont : les clabauderies dont il nous étourdit, & qui n'ont rien de commun avec le ſujet dont il eſt queſtion, ne les rendront ni plus parfaites, ni les hommes meilleurs. Voici les paroles d'un grand Homme, qu'il feroit bien de mettre dans ſa mémoire, & d'en faire ſon profit, ainſi

(*a*) Voyez le Tom. I. pag. 84, 85, 86.

que nous, ſans excepter même le Révérendiſſime. » L'advis que je donne icy à » celuy qui veut eſtre ſage, dit Charron, » eſt de garder & obſerver de parole & » de faict, les loix & couſtumes que l'on » trouve eſtablies au pays où l'on eſt; » & ce, non pour la juſtice ou équité » qui ſoit en elles, mais ſimplement pour » ce que ce ſont loix & couſtumes: non » légérement condamner ni s'offenſer des » eſtrangeres, mais bien librement & » ſainement examiner & juger les unes » & les autres, n'obligeant ſon jugement » & ſa créance qu'à la raiſon. Voici qua- » tre mots. En premier lieu, ſelon tous les » ſages, la reigle des reigles, & la gé- » nérale loy des loix eſt de ſuivre & ob- » ſerver les loix & couſtumes du pays » où l'on ſe trouve, *ſequi has leges in-* » *digenas honeſtum eſt.* Toutes façons eſ- » cartées & particulieres ſont ſuſpectes » de folie ou paſſion ambitieuſe, heurtent » & troublent le monde.

» En ſecond lieu, les loix & couſtu- » mes ſe maintiennent en crédit, non » parce qu'elles ſont juſtes, mais parce » qu'elles ſont loix & couſtumes; c'eſt » le fondement myſtique de leur autho- » rité, elles n'en ont point d'autre; & » celui qui obéiſt à la loy pource qu'elle

» eſt juſte, ne luy obéiſt pas, parce
» qu'il doidt ; ce ſeroit ſoubmettre la
» loy à ſon jugement, & luy faire ſon
» procès, & mettre en doute & diſpute
» l'obéiſſance, & par conſéquent l'eſtat
» & la police, ſelon la ſoupleſſe & di-
» verſité non-ſeulement des jugements,
» mais d'un meſme jugement. Combien
» de loix au monde injuſtes, impies, ex-
» travagantes, non-ſeulement aux juge-
» ments particuliers des autres, mais de
» la raiſon univerſelle, avec leſquelles le
» monde a veſcu long-temps en profonde
» paix & repos, & avec telle ſatisfaction
» que ſi elles euſſent eſté très-juſtes &
» raiſonnables? qui les voudroit changer
» & rhabiller, ſe monſtreroit ennemy du
» public, & ne ſeroit à recevoir : la na-
» ture humaine s'accommode à tout avec
» le temps, & ayant une fois pris ſon
» p'y, c'eſt acte d'hoſtilité de vouloir
» rien remuer : il faut laiſſer le monde
» où il eſt ; ces brouillons & remueurs de
» meſnage, ſous prétexte de réformer,
» gaſtent tout..... Il adviendra quelques
» fois que nous ferons par ſeconde par-
» t'culiere & municipale obligation,
» (obéiſſant aux loix & couſtumes du
» pays) ce qui eſt contre la premiere &
» plus ancienne, c'eſt à-dire, la nature

» & raiſon univerſelle ; mais nous luy » ſatisfaiſons, tenant noſtre jugement & » nos opinions juſtes & ſainctes ſelon elle. » Car auſſi nous n'avons rien noſtre & » de quoy nous puiſſions librement diſ- » poſer que de cela : le monde n'a que » faire de nos penſées ; mais le dehors » eſt engagé au public, & luy en de- » vons rendre compte : auſſi ſouvent » nous ferons juſtement ce que juſte- » ment nous n'approuvons pas : il n'y » a remede, le monde eſt ainſi fait (*a*)."

Ce paſſage-là eſt admirable, dit Pere Jean à Vitulos ; & mon neveu eſt un bavard, qui déraiſonne de plus en plus. Mais cela n'empêche pas que ſi quelques coupe-jarrets, ſuſcités par le Lord, s'aviſent de me mettre la main ſur la carcaſſe, je ne leur faſſe ſentir que les os de mon bras ne ſont pas ſans moëlle.

(*a*) *De la Sageſſe*, Liv. I. Ch. VIII.

CHAPITRE XXIV.

Suites de cette aventure.

LE lendemain de cette aventure, Pere Jean s'arma d'un gourdin plombé qu'il cacha ſous ſon habit, ſe prépara à tout événement, & ſortit à ſon ordinaire : mais il ne vit aucune apparence que le Lord ſongeât à lui tenir parole. Le ſurlendemain il ſortit derechef, & il ne vit rien. Le troiſieme jour, il ſortit encore : pour cette fois, un matelot ivre, ou faiſant ſemblant d'être ivre, lui chercha querelle près de Billingſgate (*a*). Pere Jean ne fit point ſemblant d'entendre le matelot, & voulut paſſer outre : mais un autre ſe joignit au premier, & l'éclabouſſa depuis la tête juſqu'aux pieds. Pour le coup, le Révérend perdit patience : il appliqua un ſi furieux ſoufflet ſur la face de ce dernier, qu'il l'envoya culbuter à plus de quinze pas. Alors un

(*a*) Endroit ſitué ſur la Tamiſe, un peu au-deſſous du Pont de Londres

gros & puiſſant coquin qui ſe trouvoit-là, irrité de l'affront que le peuple Anglois venoit de recevoir de la part d'un étranger, mit habit, chemiſe & perruque bas, défia le Révérendiſſime de ſe battre contre lui, & lui donna en même-temps un coup de poing ſur l'eſtomac: mais ce dernier lui en rendit un autre ſi terrible, qu'il lui enfonça trois côtes du côté gauche, & le jetta par terre ſans mouvement & ſans connoiſſance.

Cet exploit attira à Pere Jean l'applaudiſſement des paſſants: aucuns dirent qu'il étoit impoſſible que cet homme ne fût pas Anglois; que s'il ne l'étoit point, il méritoit non-ſeulement de l'être, mais encore de recevoir des lettres de bourgeoiſie de Londres. Mais les camarades de ceux que Pere Jean avoit jettés par terre, s'armerent de tout ce qu'ils purent trouver, & l'aſſaillirent de toutes parts. Alors le Révérendiſſime tira ſon gourdin, tomba ſur cette troupe d'aſſaſſins, & en jetta une demi douzaine ſur le carreau. Cela ne fit qu'irriter cette multitude: mais le Redoutable entra dans une telle colere, qu'à chaque coup qu'il portoit, il jettoit bas ſon homme. Son combat de Pétersbourg & la défaite des Sauvages, n'étoient que jeu en comparaiſon

de ceci. Un coup de pierre qu'il reçut à la mâchoire, le rendit furieux; il pouſſa un cri terrible, il ſaiſit une ſolive qu'il rencontra par haſard, & tomba des plus belles ſur ſes ennemis. C'étoit fait de cette canaille entiere, ſi elle ne ſe fût diſſipée. Mais en moins de trois minutes, tout étoit diſparu, & Pere Jean ſe trouvoit maître du champ de bataille.

Ceux qui avoient été ſpectateurs de l'action, firent retentir l'air d'acclamations à l'honneur du vainqueur, en diſant qu'il méritoit qu'on lui érigeât une ſtatue à Weſtminſter : d'autres crioient qu'il falloit lui faire ſon procès & l'envoyer à Tyburn : peu s'en fallut que les deux partis n'en vinſſent aux mains pour ſoutenir leur opinion ; mais les premiers l'emporterent : ils entourerent Pere Jean, le ramenerent au logis au bruit de leurs acclamations réitérées, & s'oppoſerent à la garde qui vouloit l'arrêter, ou plutôt ſe faire aſſommer ; car le Révérend étoit dans une telle fureur, qu'il ſe feroit plutôt laiſſé hacher en pieces que de ſe rendre.

Lorſqu'il fut arrivé au logis, & qu'un de ceux qui étoient montés avec lui nous eût fait le détail de cette aventure, Vitulos & moi, craignant de mauvaiſes ſui-

tes, lui conſeillâmes de ſortir par une porte de derriere, qui donnoit dans une autre rue, & de ſe retirer chez un traiteur François de notre connoiſſance. Le Révérend regarda d'abord cette démarche comme une lâcheté; mais à la fin il entendit raiſon, & diſparut. Il fit ſagement; car peu de temps après ſon départ, il arriva un Détachement de cinquante Grenadiers pour le prendre.

L'Officier qui étoit à la tête de ces cinquante hommes, nous demanda où étoit celui qu'il cherchoit? Vitulos lui répondit que nous n'en ſavions rien; & qu'il ne croyoit pas qu'il fût dans la maiſon: qu'en tout cas il pouvoit en faire la perquiſition. Le Compere lui dit qu'il feroit beaucoup mieux de courir après ceux qui attaquoient les gens dans la rue, par ordre d'un lâche, que de venir chercher un homme qui n'avoit fait qu'uſer du droit que la nature a donné à un chacun de ſe défendre. L'Officier demanda au Compere, de quelle autorité il lui tenoit ce propos? Celui-ci lui répondit que c'étoit de l'autorité que chacun avoit de prendre le parti de l'innocent contre le coupable. L'Officier ne prit point la peine de repliquer: il continua à fouiller par-

qui frappoit à tort & à travers, ſans égard & ſans diſtinction. Le révérend Pere n'avoit donc aucun témoignage favorable pour lui : au contraire, le Lord pouvoit prouver qu'il s'étoit trouvé-là, & qu'il avoit été le premier à louer & exalter le courage de Pere Jean. Mais, à dire la vérité, l'on ne ſe donna point la peine de faire de grandes recherches. Le Révérendiſſime étoit un étranger ſans appui, ſans connoiſſances ; il avoit tué ſept Anglois, en en avoit eſtropié deux fois autant, & on tenoit le bâton plombé dont il ſe ſervit au commencement du combat ; & le Lord qu'il accuſoit, étoit d'une famille conſidérable : il ne faut point s'étonner ſi le tort fut de ſon côté. L'on ne diſconvenoit point que le Lord n'eût fait la menace en queſtion ; mais l'on regardoit cela comme un emportement de jeune homme, dont on ne devoit tirer aucune conſéquence. Un des Juges s'aviſa même de dire qu'il n'étoit pas poſſible qu'un homme de condition ſe portât à une action ſi infâme. Enfin, Pere Jean voyant que ſes Juges étoient très-indiſpoſés en ſa faveur, il leur tint le diſcours ſuivant.

Meſſieurs, chacun de vous ne ſent-il point au fond de ſon ame, que s'il étoit prouvé

prouvé que j'euſſe menacé de faire jetter un Lord d'Angleterre dans la Tamiſe, & que trois jours après cette menace, quelques ſcélérats ayant attaqué ce Lord, il en eût tué quatre fois autant que j'ai fait; chacun de vous, dis-je, ne ſent-il point qu'il avoueroit non-ſeulement que la défenſe du Lord ſeroit une action héroïque, comparable à tout ce que Robert Blake (*a*) & Jean Churchil (*b*) ont fait de plus glorieux & de plus éclatant; mais encore qu'il ſeroit néceſſaire de donner ordre de me faire ſaiſir & de me mettre en priſon, juſqu'à ce qu'il fût pleinement conſtaté que je n'aurois eu aucune part directe ni indirecte à cette affaire? Pourquoi donc ne me rend-on pas la

(*a*) Fameux Amiral d'Angleterre pour les Parlementaires. Son premier exploit fut la défaite des Eſpagnols près de Santa-Cruz. Il defit en 1652 la Flotte Hollandoiſe, commandée par Tromp, Ruyter & de Wit: quoique les Hollandois diſent le contraire. L'année ſuivante, il canonna Tunis, & brûla les vaiſſeaux des Tuniſiens: il débarqua en même-temps avec 1200 hommes, & tailla en pieces 3000 hommes qui s'oppoſoient à ſon paſſage; delà il s'avança vers Alger & Tripoli, & ſe fit rendre tous les eſclaves Anglois, &c. Il mourut en 1657.

(*b*) C'eſt le célebre Duc de Marlborough.

même juſtice & la même ſatisfaction qu'on rendroit à ce Lord? Si le rang de ma partie la met à l'abri d'une formalité auſſi rigoureuſe, il ne l'exempte point de toutes les informations qu'on pourroit faire en ce cas : ſon honneur l'exige, & peut-être que ma vie en dépend. Les loix ſont faites pour tout le monde, par conſéquent la juſtice l'eſt auſſi : & je ne crois pas qu'il y ait d'homme en ce pays, non plus qu'ailleurs, qui, reconnoiſſant l'autorité des loix, s'arroge le privilege abſurde d'être au-deſſus d'elles. Si les ancêtres de ma partie ont mérité d'être ennoblis par leurs vertus, ils n'ont certainement point accepté cet honneur ſous condition que leurs deſcendants pourroient être impunément des ſcélérats. Mais tel eſt le cours des choſes de ce monde : la moindre action vertueuſe d'un homme de rang eſt toujours exagérée; les baſſeſſes, les crimes dont il eſt coupable, ſont conſtamment déguiſés : l'on craint de déshonorer une famille : comme ſi des honnêtes gens devoient porter la peine due aux actions d'un méchant homme. Ce préjugé auſſi injuſte que ridicule, a rendu la plupart des gens de condition incapables d'apprécier leurs propres actions. Tout ce qu'ils font de bien, eſt, ſelon eux, hé-

roique ; tout ce qu'ils font de mal, eſt une vétille. C'eſt un attentat ſacrilege aux droits de la Nobleſſe, que de meſurer leurs actions à l'aune de la raiſon & de l'équité.

Un Noble, véritablement noble (*a*),

(*a*) S'il faut comparer ces deux eſpeces de nobleſſes, (la naturelle & la perſonnelle) la pure naturelle à bien juger eſt la moindre, bien que pluſieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle eſt une qualité d'autrui & non ſienne, *genus & proavos & quæ non fecimus ipſi, vix ea noſtra puto : nemo vixit in gloriam noſtram, nec quod ante nos fuit noſtrum eſt* ; & qu'y a-t-il de plus inepte, que de ſe glorifier de ce qui n'eſt pas ſien ? Elle peut tomber en un homme vicieux, vauréant, très-mal nay, & en ſoy vrayement vilain. Elle eſt auſſi inutile à autruy : car elle n'entre point en communication ny en commerce, comme fait la ſcience, la bonté, la beauté, les richeſſes. Ceux qui n'ont en ſoy rien de recommandable que ceſte nobleſſe de chair & de ſang, la font fort valoir, l'ont toujours en bouche, en enflent les joues & le cœur, (ils veulent meſnager ce peu qu'ils ont de bon.) A cela les cognoiſt-on ; c'eſt ſigne qu'il n'y a rien plus, puiſque tant & toujours ils s'y arreſtent. Mais c'eſt pure vanité ; toute leur gloire vient par chétifs inſtruments, *ab utero, conceptu, partu*, & eſt enſevelie ſous le tombeau des Ancêtres. Comme les criminels pourſuivis ont recours aux autels & ſépulchres des morts, & an-

tout, & voyant que le Révérend étoit éclipſé, il ſe retira.

Cette affaire avoit effectivement été ſuſcitée par le Lord. Nous apprîmes au moment que la garde venoit de ſortir de chez nous, qu'il s'étoit trouvé parmi les ſpectateurs de l'action : mais que pour faire voir qu'il n'y avoit aucune part, il avoit applaudi avec les autres à la vigoureuſe défenſe de Pere Jean.

Je trouvai ce procédé indigne d'un honnête homme, & particuliérement d'un Seigneur d'une naiſſance auſſi illuſtre que celle du Lord. Mais la Nobleſſe Angloiſe, qui ſe diſtingue ſi glorieuſement par la grandeur d'ame, la bravoure & la généroſité, n'eſt pas plus à l'abri que celle des autres pays, de voir parmi elle quelque membre qui la déshonore.

Cette derniere nouvelle nous fit prendre le parti de faire dire à Pere Jean de ſortir le ſoir de la maiſon où il étoit, & de ſe réfugier à Oxford ou à Cantorbery juſqu'à nouvel ordre. Mais le Révérend mépriſa cet avis, & s'obſtina à demeurer à Londres. Auſſi, mal lui en prit-il; car deux jours après, on le ſurprit dans ſon lit, & on le conduiſit en priſon.

CHAPITRE XXV.

Suite de cette Aventure.

A Peine Pere Jean fut-il en priſon, que l'on commença ſon procès avec toute l'ardeur imaginable. On l'accuſoit d'avoir tué ſept perſonnes, & d'en avoir eſtropié quinze autres. Le Révérend ſe défendit avec tout le courage & la préſence d'eſprit dont il étoit capable : il dit que Lord Foolishſon étant venu l'inſulter dans ſon logis, il lui avoit répondu avec vigueur ; que pour cela ce Seigneur l'avoit menacé de le faire jetter dans la Tamiſe, & qu'il ne doutoit point que la querelle qu'on lui avoit cherchée ne vînt de ſa part. Il nous nomma comme témoins de cette menace : on nous cita, nous comparûmes, nous dépoſâmes la vérité ; mais rien de tout cela ne prouva que l'inſulte des deux matelots & ce qui s'enſuivit, fuſſent l'effet de la menace du Lord. Par malheur, l'un de ces matelots étoit mort, & l'autre étoit diſparu : tous ceux qui étoient bleſſés, dépoſerent qu'ils s'étoient trouvés par hazard dans la mêlée, & ſous les coups de Pere Jean,

penſe bien différemment : il ſe croiroit déshonoré, s'il ſavoit que l'on appréciât ſes actions au poids de l'opinion. Il ne ſe fait pas gloire de vertus d'emprunt, mais de celles de ſon propre fonds. Il ſait que ſes ancêtres ont laiſſé des biens & un nom dont il a hérité, mais il ſait en même-temps qu'il n'en eſt point ainſi de leurs vertus (*a*) : c'eſt

---

ciennement aux ſtatues des Empereurs, ainſi ceux-ci deſtitués de tout mérite & ſubjet de vrai honneur ont recours à la mémoire & armoiries de leurs majeurs. Que ſert à un aveugle que ſes parents ayent eu bonne vue, & à un begue l'éloquence de ſon ayeul ? & néanmoins ce ſont gens ordinairement glorieux, altiers, meſpriſant les autres ; *contemtor animus & ſuperbia commune nobilitatis malum.* CHARRON, *de la Sageſſe, Liv. I. Ch. LV.*

(*a*) *Stemmata quid faciunt ? quid prodeſt, Pontice, longo*
Sanguine cenſeri, pictoſque oſtendere vultus
Majorum, & ſtantes in curribus Æmilianos,
Et Curios jam dimidios, naſumque minorem
Corvini, & Galbam auriculis, naſoque carentem ?
Quis fructus generis tabulâ jactari capaci
Corvinum, poſſhac multâ contingere virgâ
Fumoſos Equitum cum Dictatore Magiſtros,

un tréſor qui leur eſt propre, & d'où il ne peut tirer que l'exemple & l'émulation : il regarde la nobleſſe de ſon extraction comme un aiguillon qui le pouſſe ſans ceſſe à ſe diſtinguer du commun des hommes, & non autrement.

Si ce que je vous dis vous eſt connu ainſi qu'à moi, Meſſieurs, pourquoi donc ne me rendez-vous pas la juſtice qui m'eſt due ? pourquoi ne vous donnez-vous point toutes les peines, que vous vous donneriez ſans doute en toute autre occaſion, pour découvrir la vérité ? Si ce qu'on nomme bienſéance, exige que vous vous prêtiez dans le commerce de la ſociété aux uſages établis, il n'en eſt pas de même dans votre tribunal ; tous égards doivent y être proſcrits ſans exception : ici tous les hommes ſont égaux, & doi-

---

Si coram Lepidis malè vivitur ?.....
Tota licet veteres exornent undique ceræ
Atria, Nobilitas ſola eſt, atque unica Virtus.....
Ergo ut miremur te, non tua, primum aliquid da,
Quod poſſim titulis incidere præter honores,
Quos illis damus, & dedimus, quibus omnia debes.

JUVEN. Sat. VIII.

vent être tels ; ou le mot de juſtice eſt un vain nom, dont l'objet n'a aucune réalité.

L'on m'accuſe d'avoir tué & bleſſé. Mais je n'ai tué ni bleſſé perſonne qu'à mon corps défendant. Un homme me cherche querelle, j'ai la patience de ſupporter ſes injures & de paſſer outre : ſon camarade ſe plait enſuite de me couvrir de boue ; cette patience m'échappe, je lui donne un ſoufflet : rien de plus naturel que cela. Un troiſieme me provoque au combat ; il m'applique un coup de poing ſur l'eſtomac, je lui en rends un autre : rien encore de plus naturel que ce que je fais-là. Vingt ou trente amis de ces gens-là me tombent ſur le corps ; je ſaiſis un gourdin que je porte, je me défends, j'en jette ſept ſur le carreau, & j'en bleſſe quinze : rien encore de plus naturel qu'une telle défenſe.... *Mais le gourdin étoit plombé : c'eſt une arme traîtreſſe & meurtriere, qu'il eſt défendu de porter dans tous les Etats policés....* Voudroit-on qu'un homme menacé depuis deux jours d'être jetté dans la riviere, ne portât pour toute arme qu'une baguette ? Il ſeroit abſurde de faire une telle ſuppoſition.

Ce que je viens de vous dire, Meſ-

ſieurs, eſt la pure vériré. Tout autre que moi auroit demandé de remettre la défenſe de ſa cauſe à quelqu'Avocat, dont la rhétorique captieuſe impoſât & ſéduiſît plutôt qu'elle ne démontrât. Un tel procédé eſt indigne de moi. Je ne ſuis point orateur, & je mépriſe tous ceux qui le ſont. J'ai expoſé mon cas avec ſimplicité : cela ſuffit. Tous Juges integres devroient ſe trouver offenſés qu'on leur parlât autrement.

Il ne me reſte plus qu'à vous dire que j'attends avec toute la tranquillité poſſible la déciſion de cette affaire. Si elle ſe termine à mon avantage, tant mieux pour vous : ſinon, tant pis. Il s'agit ici de rendre juſtice, ou de faire une injuſtice : je ſuis le patient, vous les agents; cette affaire vous regarde donc plus particuliérement que moi.

CHAPITRE XXVI.

Suite de l'empriſonnement de Pere Jean.

LE Lecteur croira ſans doute que les Juges Anglois auront eu l'équité de renvoyer Pere Jean, ou du moins de faire toutes les perquiſitions poſſibles pour juſtifier ſon innocence ? point du tout : il fut condamné le lendemain à être pendu à Tyburn.

Quelqu'un dira peut-être que ſi Pere Jean n'avoit pas mérité la mort dans cette occaſion, il l'avoit méritée dans d'autres, & que le Ciel ne laiſſe jamais rien impuni. Je répondrai à cela qu'il ne s'agit ici que de cette fois-ci, & non d'autres ; & que le Ciel n'a point recours aux injuſtices des hommes pour punir les coupables. Si j'ai avancé quelque part que les peines & les récompenſes méritées étoient les ſuites naturelles du crime & de la vertu, cela regarde l'autre vie. Quant à celle-ci, ſi les maux que nous y ſouffrons viennent une fois du mal que nous avons fait, ils en viennent au moins quatre du mal que font les autres. Notre deſtinée tient ici-bas à trop de cir-

conſtances, pour que l'on puiſſe toujours dire avec exactitude : *un tel vient d'être fait Maréchal de France, parce qu'il le mérite ; un tel vient d'être condamné à mort, parce qu'il le mérite auſſi.*

Quoi qu'il en ſoit, nous eûmes à peine appris cette déplorable nouvelle, que nous courûmes tous quatre à la priſon pour voir le pauvre Pere Jean. Nous le trouvâmes à table à côté d'un baril de vin. -- Palſembleu, mes amis, s'écria-t-il en nous voyant, vous me prenez ſur le fait. Socrate fit ſacrifier un coq à Eſculape avant de mourir, & moi je ſacrifie un dindon à mon appétit. Or çà, mettez-vous-là, & faites comme moi. Je m'en vais partir pour la gloire, & vous demeurez : cela revient au même ; car tôt ou tard vous en ferez autant. Mon cher oncle, dit le Compere, je n'aurois point cru que ç'eût été ſitôt, ni d'une maniere ſi funeſte. — A te dire la vérité, reprit le Révérend, je n'aurois pas cru non plus que c'eût été cette ſemaine, du moins. Quant à la maniere dont je vais mourir, que ce ſoit de celle-ci, ou d'une autre, cela m'eſt égal : la forme n'y fait rien ; mais la briéveté de l'expédition y fait beaucoup : & je n'en trouve point de plus courte que celle dont je vais faire l'épreuve. —

Mais la honte..... — Il n'y a point de honte à mourir, pourſuivit Pere Jean, il n'y en a qu'à mériter la mort. Il eſt encore indifférent de mourir en public ou dans ſon lit; d'avoir dix perſonnes autour de ſoi, ou d'en avoir mille. Je ſuis condamné à ſouffrir une minute : c'eſt peu de choſe ſi je ſuis coupable, & peu de choſe encore ſi je ſuis innocent. La nature porte tous les jours des ſentences bien plus cruelles envers certaines perſonnes. Les unes, minées d'une conſomption funeſte, d'une phthyſie brûlante, avalent à longs traits le calice de la mort, qui n'arrive qu'après avoir éprouvé de mille manieres juſqu'à quel point la patience & les forces humaines peuvent aller. D'autres ſont condamnées à ſouffrir des années entieres les douleurs d'une goutte opiniâtre, d'un cancer dévorant, & d'expirer enſuite dans des tourments effroyables. Après cela, ſeroit-il raiſonnable que je me plaigniſſe?

Ma foi, dit Vitulos, mon confrere a raiſon. Il meurt innocent, il eſt vrai; mais il vaut mieux mourir innocent que coupable. D'ailleurs, le genre de mort auquel il eſt condamné, eſt le meilleur qu'on puiſſe choiſir. Si ceux qui meurent de cette mort avoient le ſens commun,

ils la regarderoient comme un bonheur, plutôt qu'avec horreur. Mais ils ſont comme ceux que l'on ſaigne : la peur leur fait plus de peine que le mal. Pourquoi mourir pendant deux, trois, ou quatre jours, tandis qu'il ne tient qu'à eux de ne mourir qu'un moment ? Mais telle eſt la nature de la plupart des hommes : ils ne ſouffrent que dans la crainte, & ne jouiſſent que dans l'eſpoir. Or çà, aſſéyons-nous, & buvons un coup à l'heureux voyage de mon cher confrere.

Nous nous aſſîmes donc, & nous nous mîmes à boire pour faire plaiſir au Révérend.

CHAPITRE XXVII.

Suite du même Sujet.

LOrſque nous eûmes bu quelques raſades, le Compere commença par déclamer à ſon ordinaire ſur le bien & le mal, & contre l'Auteur de ce dernier. — Si tout étoit bien, s'écrioit-il à tout moment, ſi le monde étoit gouverné de la maniere dont mon compere Jérôme

le prétend, verroit-on en ce jour le plus honnête homme de la terre traité comme le dernier des scélérats ? Grand Dieu ! tu connois le cœur de mon cher oncle : si tu es aussi puissant, aussi bon, aussi juste qu'on le dit, ne permets pas que l'innocence soit confondue, & que la méchanceté triomphe (*a*).

Malgré ces déclamations, le Compere, ainsi que nous, ne laissoit pas de boire de temps en temps quelques coups, parce que le Révérendissime Pere Jean le vou-

(*a*) Mon cher Jupiter ! s'écrioit Théognis, ta majesté & ton pouvoir sont grands ; personne ne connoit mieux que toi le cœur & l'esprit de l'homme ; rien n'égale ta puissance, ô souverain Arbitre de l'Univers ! Comment donc se peut-il faire que tu te plaises à voir l'honnête homme & le méchant jouir du même sort ? comme si la vertu & le vice seroient égaux à tes yeux.

Ζεῦ φίλε, θαυμάζω σὲ σὺ γὰρ πάντεσσιν ἀνασσεις,
Τιμὴν αὐτὸς ἔχων, καὶ μεγαλὴν δύναμιν
Ἀνδρώπων δὲ εὖ οἶσθα νόον, καὶ θυμὸν ἑκάσ̣ου
Σὸν δὲ κρατος πάντων ἔοδ' ὕπαζον, βασιλῶ.
Πῶς δὲ σὲς, Κρονίδη, τολμᾷ νοσ̣ ἀνδρας ἀλιτρὸς
Ἐν ζαυτῷ μοίρα, τὸν τε δίκα, σν ἔχειν ;
Ἦ̃ν τ'ἐπὶ σωφροσυνθεν τεφθῇ νοος, ην τε πρὸς ὕβρι,
Ἀνδρωπων ἀδίκοις ερμασι πειθομένων.

loit ainſi. Mais comme la triſteſſe échauffe le ſang, le vin fit bientôt ſon effet : nous nous trouvâmes tous ivres en moins de deux heures. Alors chacun de nous déploya ſon caractere. Pere Jean entonna d'une voix de tonnerre quelques chanſons à boire (*a*), & ſon confrere Vitu-

---

(*a*) Quelques Lecteurs trouveront peut-être extraordinaire que le Révérendiſſime fût diſpoſé à chanter aux approches de la mort : ils n'auront vraiſemblablement pas lu l'hiſtoire des grands hommes, morts en plaiſantant. Ils ne ſauront pas que l'Empereur Adrien, étant ſur le point de rendre l'ame, tint le propos ſuivant :

Animula, vagula, blandula,
Hoſpes comeſque corporis,
Quæ nunc abibis in loca ?
Pallidula, rigida, nudula,
Nec (ut ſoles) dabis joca.

» Ma petite ame, petite folâtre, petite flatteuſe, hôteſſe & compagne chérie de mon corps, » que vas-tu devenir préſentement, toute pâle, » toute tremblante, toute nue ? C'en eſt fait, » tu ne folâtreras plus, ainſi que tu avois coutume de faire ».

J'ai mis la Traduction de ce morceau en proſe : car je n'en ai trouvé aucune en vers François, qui en valût la peine. Prior & Pope ont tâché de le rendre en Anglois ; mais il s'en faut beau-

los le ſeconda ; le Compere redonbla ſes déclamations ; Diego ſe mit à chanter le *Miſerere*, & moi à pleurer. (*a*). Le tin-

---

coup que leurs vers approchent de l'Original, tant pour la briéveté, que pour la délicateſſe, & le naturel qui y regnent. En tout cas voici ces vers, & le Lecteur en jugera.

Poor little, pretty, flutt'ring Thing !
Muſt we no longer live together ?
And doſt Thou prune thy trembling Wing,
To take thy Fligt Thou know'st not whither?
Thy humorous Vein, thy pleaſing Folly
Lies all neglected, all forgot :
And penſive, wav'ring, melancholy,
Thou dreap'st, and hop'st, Thou know'st not what.

PRIOR.

Ah fleeting Spirit! wandring Fire
That long has warm'd my tender Breaſt!
Muſt thou no more this frame inſpire?
No more a pleaſing chearful Gueſt?
Whither, ah whiter art thou flying?
To what dark undiſcover'd Shore?
Thou ſeem'st all trembling, ſhiv'ring, dying,
And wit and humour are no more.

POPE.

(*a*) Rien ne fait mieux connoître la variété de l'eſprit humain, que cette ſcene ſinguliere. Un

tamare que nous fîmes fut tel, que le géolier, croyant que nous nous battions,

---

homme doit mourir ; il chante : parmi ſes amis, les uns tempeſtent, les uns prient, & les autres pleurent. Quelle eſt donc la vraie maniere d'enviſager les choſes? ou par combien de faces les choſes peuvent-elles être enviſagées icibas ? par une ſeulement. La vérité eſt une & ſimple; mais la variété, la diverſité des opinions, ſont infinies. Je ne ſaurois m'empêcher de rapporter à ce ſujet un des plus beaux paſſages qu'on liſe dans *Philon*. Le voici.

Ἐκεῖ δ' ἡμᾶς ὁ παρακαλεῖ μὴ λίαν τοῖς ἀφανέσι προπίεσειν ἃ σχεδὸν ἁπάσαντὴν οἰκουμένην ἀνακέχυται, κοινὸν Ἕλλησιν ὁμοῦ καὶ βαρβάροις ἐπάγοντα τὸν ἐκ τῆς κρίσεως ὄλισθον ; τίνα ἓν ταὐτ' ἐστιν; ἀγωγαὶ διαφοραὶ αἱ ἐκ παίδων, καὶ ἔθη πάτρια, καὶ ταλαιοὶ νόμοι, ὧν ἓν οὐδὲν ὁμολογεῖται ταὐτὸν εἶναι παρὰ πᾶσιν, ἀλλὰ καὶ ἃ χάρις καὶ ἔθος, καὶ πόλεις, πάλλον δὲ καὶ κατὰ κώμην καὶ οἶκον ἑκάστην, ἀνδρα μέν ἔν καὶ γυναῖκα καὶ νήπιον παῖδα, τοῖς ἀλλοις διακέκριται, τὰ γῆν αἰσχρὰ παρ' ἡμῖν ἑτέροις καλα, καὶ τὰ πρέποντα, ἀπρεπῆ, καὶ τὰ δικαια, ἄδικα.....
ἐγὼ δ' ὑπὸ τεθαύμακά εἰ συμπεφορημένος καὶ μιγὰς ἔχλος ἐθῶν καὶ ὁμων τῶν ὁπωσοῦν εἰσεγμένων ἀκλεὴς ὄλλυς, ἀπ' αὐτῶν ἔτι σπαργάνων μὴ παρακλεῖν ὡς ἀ δεσποτῶν, τυράννων, ἡδονῶν, κατακεκοιδυλισμένος τὴν ψυχὴν, καὶ μέγα καὶ νεανικὸν φρονημα λαβεῖν μὴ δυναμενος πίσευει τοῖς ἀπαξ παραδεδυκόσι, καὶ τὸν νοῦν ἑάσας ἀγύμναστον, ἀδιεξεύιτις καὶ ἀνεξετάστοις συνανέστεσι τε καὶ ἀρήνεσει χρῆται· ἀλλ' εἰ καὶ τῶν λεγομένων φιλοσόφων ἢ πλη-

accourut avec la garde pour mettre le holà. Mais lorſqu'il vit de quoi il s'agiſ-

---

θύς το ἐν τοῖς ἔθεσι σαφὲς καὶ ἀψευδὲς ὑπομορφάζουσα πάντας. καὶ ἀσύμφωνα, πολλάκις δὲ καὶ ἐναντία ἀ περὶ ἑνὸς τίθενται τῶ τυχόντος, ἀλλὰ σχεδὸν περὶ πάντων μικρῶν τε καὶ μεγάλων, ἐν οἷς αἱ ζητήσεις συνίσανται. Philo de Temulentiâ, page 208, edit. Genev

» Ce qui nous doit empêcher d'ajouter foi à » tant d'opinions incertaines, répandues preſque » par tout le monde, & qui nous prouve que » les Grecs, pour être trop déciſifs, tombent » dans l'erreur auſſi-bien que les Barbares; c'eſt » que l'éducation, les coutumes reçues, les loix » anciennes, varient étrangement, en ſorte qu'il » n'y a pas une ſeule de ces choſes en quoi tout » le monde convienne: au contraire, dans cha- » que Pays, dans chaque nation, dans chaque » Etat, dans chaque Ville, dans chaque Villa- » ge, bien plus dans chaque maiſon même, il » y a une grande diverſité de ſentiments; car » les hommes ont à cet égard d'autres idées que » les femmes, & les enfants penſent autrement » que les peres & les meres. Ce que l'un juge » déshonnête, l'autre le trouve honnête; & ce » que l'un eſtime honnête, l'autre le croit déſ- » honnête. L'un trouve telle ou telle choſe juſte: » l'autre la tient injuſte. Je ne ſuis point ſurpris » que le vulgaire ignorant, qui eſt ordinairement » eſclave des loix & des coutumes de ſa Patrie, » de quelque maniere qu'elles ayent été établies, » qui dès le berceau, pour ainſi dire, eſt accou- » tumé de leur obéir comme à autant de mai-

ſoit, il ſe mit à rire, & retourna d'où il étoit venu.

Enfin, lorſque le ſoir approcha, l'on nous avertit de nous retirer. Mais nous nous trouvâmes dans une ſituation à ne pouvoir nous tenir ſur nos jambes. C'eſt pourquoi l'on fit venir une charette; & lorſque nous eûmes fait nos adieux à ſa Révérence, l'on nous mit deſſus tous les quatre, & l'on nous ramena au logis, où chacun s'endormit, & ne s'éveilla que plus de dix heures après.

Comme je fus le premier qui ouvrit les yeux, je faillis tomber à la renverſe, lorſque je vis le révérendiſſime Pere Jean entrer tout-à-coup dans la chambre. — L'ami, me dit-il avec tranſport,

---

» tres & de tyrans, & dont l'eſprit étant de » bonne heure abaiſſé par une force majeure, » ne ſauroit s'élever à aucune penſée noble & » hardie; que ce vulgaire, dis-je, s'en rapporte » aveuglement aux traditions de ſes ancêtres en » laiſſant ſon eſprit dans une parfaite inaction, » affirme ou nie ſans examen. Mais je ne ſaurois » aſſez m'étonner, que les Philoſophes, qui font » profeſſion de chercher l'évidence & la certitu- » de, ſe diviſent en pluſieurs ſectes, dont cha- » cune forme des déciſions différentes, & quelque- » fois même oppoſées, ſur toutes les choſes gran- » des & petites. ".

je viens d'enfoncer la priſon, & je me ſauve. Prends garde d'éveiller ces animaux-là, de crainte du tintamare de l'Eſpagnol. Je vais prendre quelque argent, & je pars pour Paris. Si j'arrive à bon port, je ſerai logé à l'hôtel d'Enguien, rue du Champ-fleuri. Adieu. — En diſant ces mots, il tira quelques guinées de la bourſe commune, & diſparut.

Je pris d'abord cette apparition pour une illuſion occaſionnée par le trouble où mes ſens étoient encore. Cependant j'éveillai le Compere, Vitulos & Diego, auxquels je contai ce que je venois de voir, ou de croire voir. Les deux premiers ſe moquerent de moi : Diego ſoutint que l'on avoit ſans doute avancé l'heure de l'exécution, & que c'étoit l'ame de Pere Jean qui m'étoit venue dire adieu : tellement que je ne fus certain du fait, qu'environ quatre heures après, qu'il vint ſix ſergents viſiter la maiſon, & nous demander ſi nous ne ſavions aucunes nouvelles de notre camarade qui s'étoit évadé, ainſi que tous les autres priſonniers qui avoient été à portée de paſſer par le trou qu'il avoit fait (*a*).

(*a*) Quelque Lecteur un peu difficile me de-

Lorſque ces ſergents furent partis, je demandai au Compere, que ſi ſon cher oncle avoit le bonheur d'arriver en France, il croiroit encore que tout fût mal? — Pourquoi non? me répondit-il: n'as-tu pas entendu que ces ſergents ont dit que tous les priſonniers qui avoient été à portée de paſſer par le trou que mon oncle avoit fait, s'étoient échappés? Il y a ſans doute quelques aſſaſſins parmi ces derniers, qui éviteront la peine due à leurs forfaits, & qui recommenceront leur ancien train de vie ſur de nouveaux fraix. — Avouez du moins, repliquai-je, que s'il y a du mal dans le monde, il y a auſſi quelque bien : car ſi cette aventure va mettre le crime à l'abri de ſa punition, l'innocence va ſe trouver à celui de l'injuſtice. — Le Compere ne me répondit rien : il me tourna le dos pour écouter Diego, qui prêchoit ſur la confiance que l'on doit avoir en Dieu dans les tribulations.

---

mandera avec quel inſtrument Pere Jean a pu faire ce trou, &c ; je répondrai que je n'en ſais rien, & que ce Lecteur difficile devroit ſe contenter de ſavoir que Pere Jean s'évada, & rien de plus. Un Auteur n'auroit jamais fini, s'il vouloit contenter tout le monde.

CHAPITRE XXVIII.

Changement de Matieres.

ENviron ſix jours après, nous reçûmes une lettre, par laquelle nous apprîmes que Pere Jean étoit arrivé ſain & ſauf à Calais. Cette nouvelle nous cauſa une joie extrême. Nous pliâmes bagage dès l'inſtant même, & nous nous mîmes en route pour Paris. L'attachement que j'avois pour mes amis, le deſir que j'avois de rejoindre le Révérend, l'emporterent ſur l'averſion que j'avois conçue contre les pays où regne le Catholiciſme (*a*) : peut-être que ce que je venois de voir dans les pays où regne le Proteſtantiſme, y contribua un peu auſſi.

Lorſque nous fûmes arrivés à Paris, nous trouvâmes effectivement le Révérend là où il nous avoit dit. Et notre joie en le revoyant ne fut pas moindre que celle de notre réunion à Londres.

(*a*) Voyez la page 33 & ſuiv. de ce Volume.

Notre premier ſoin après cela fut de chercher un logement : nous en trouvâmes un dans la vieille rue du Temple, chez un Sculpteur, ami du Compere dès notre premier ſéjour en cette Ville. Alors chacun de nous reprit ſon train de vie ordinaire : le Compere Mathieu ſe mit à écrire, Pere Jean à boire, Vitulos à ſe divertir, Diego à prier, & moi à méditer.

Lorſque le Compere eut fini ſon *Traité du Manichéiſme*, il nous le lut. Pere Jean & Vitulos le trouverent fort bien écrit, & beaucoup moins dangereux qu'ils ſe l'étoient imaginé : pour moi je n'en jugeai point de même ; je trouvai cet Ouvrage malin, pernicieux, & capable de faire les plus fortes impreſſions ſur l'eſprit des jeunes gens. Il étoit rempli de fades plaiſanteries, à la vérité, de pointes, d'hyperboles, & de beaucoup de poliſſonneries ; mais c'étoit particuliérement par-là que je jugeois de l'effet qu'il pourroit faire. — Le cœur de la plupart de nos jeunes François eſt dépravé, diſois-je en moi-même, leur goût eſt biſarre ; or ce Livre contient préciſément ce qu'il faut pour être reçu avec tous les applaudiſſements imaginables ; & c'eſt à la faveur de l'eſpece d'enthouſiaſme où il va

jetter ſes Lecteurs idiots, que le venin qu'il contient fera l'effet le plus funeſte. Si cet Ouvrage étoit un Traité en regle du Manichéiſme, le Compere ne pourroit y dire que ce que l'on a dit avant lui ſur ce point; & les objections que l'on auroit à y oppoſer, ſe trouveroient toutes faites : mais les meilleures repliques ne tiennent guere contre une plaiſanterie favorablement reçue. Le tort ſe range ordinairement du côté de celui qui a raiſon, tandis que le plaiſant a tous les droits du monde. Un ſophiſme, un raiſonnement mal fondé, ne tiennent point vis-à-vis un homme d'eſprit; mais une plaiſanterie le déconcerte. Auſſi eſt-ce à l'abri de cette derniere que les incrédules du jour ſe ſont retranchés : c'eſt de-là qu'ils lancent leurs traits empoiſonnés contre les dogmes les plus reſpectables. Ayant vu quelques grands hommes qui, perſuadés que les raiſonnements les plus ſolides ne peuvent rien contre l'erreur & la ſuperſtition, ont pris le parti de les tourner en ridicule, ils ont voulu faire de même; mais au-lieu de s'en tenir à l'erreur ſeule, ils ont attaqué la vérité, & qui plus eſt, la ſource même de la vérité.

Je pris donc la liberté de dire au Com-

pere mon ſentiment ſur ſon Livre : mais le Compere, au-lieu de me répondre, me rit au nez. Je lui demandai alors s'il auroit le front d'oſer préſenter un tel Manuſcrit à un Libraire ? — Pourquoi non ? me répondit-il : je ne trouve rien dans mon Ouvrage qui répugne à la vérité ; or je ne dois point rougir à le publier. Quand même mon Livre ſeroit rempli d'erreurs & d'abominations, il n'en ſeroit que mieux reçu de Meſſieurs de la Librairie. La plupart de ces gens-là ſe ſoucient fort peu qu'un Livre ſoit bon ou mauvais, lorſqu'elle voit ſon profit à l'imprimer. L'interêt eſt la Religion des Libraires, & l'argent eſt leur Dieu. Les peines les plus ſéveres, les menaces les plus terribles, ne peuvent les empêcher de ſacrifier à ſon autel. Comme il importe fort peu aux Apothicaires que les malades crevent, moyennant qu'ils ſe défaſſent de leurs drogues, il n'importe pas davantage aux Libraires d'empoiſonner la ſociété entiere, pourvu qu'ils vendent leurs Livres. Si tu écoutois ces animaux raiſonner entr'eux lorſqu'ils ont fait l'acquiſition de quelque Ouvrage pernicieux, tu leur entendrois dire : *Voilà un excellent Livre ; il va ſe vendre comme du pain. Mais prenons bien garde de nous laiſſer*

pincer en le vendant : cachons-le dans notre grenier : & quoique nous en ayions mille exemplaires, diſons toujours aux gens qui en ſouhaitent que c'eſt le dernier, & faiſons le bien payer.

Il n'y a point de tours que ces Meſſieurs n'inventent pour tromper la police, le public, & pour ſe tromper les uns & les autres. S'ils ont à imprimer un Ouvrage dont ils craignent quelques ſuites fâcheuſes, ils le feront ſur du papier & avec des caracteres étrangers, & y mettront le premier nom de Ville & d'Imprimeur qui leur viendra dans la tête. S'ils envoyent quelques Livres prohibés dans certains Pays, ils ont toujours le Suiſſe ou le Valet-de-chambre de quelque grand Seigneur, qui reçoivent les ballots ſous l'adreſſe de leur maître, & les font paſſer chez celui pour qui ils ſont deſtinés. S'ils propoſent cinq cents exemplaires d'un Ouvrage en ſouſcription, ils en tireront mille. S'ils font le catalogue de quelque vente, & qu'il y ait un Livre rare d'une telle date, ils y mettront celle d'une édition moins recherchée, pour déſorienter les étrangers qui pourroient en faire hauſſer le prix, & ils ont le Livre pour rien : ſi la tricherie eſt découverte, la fauſſe date

paſſe

paſſe pour une faute d'impreſſion : j'en ai vu qui rendoient en ce cas un Ouvrage imparfait, pour l'acheter à bon compte, & le recompléter enſuite. Si ſix de ces Meſſieurs s'entendent dans une vente, & qu'ils ayent envie de ſix cents numéros qui ſoient les mêmes, ils ne hauſſeront point l'un ſur l'autre ; ils acheteront ce nombre entr'eux, ils le partageront, & boiront encore par-deſſus le marché à la ſanté du propriétaire qu'ils auront volé ; eſtimant qu'il vaut mieux faire un grand profit ſur cent exemplaires, qu'un petit profit ſur ſix cents : ou bien, ils établiront une ſociété permanente, & feront en ſorte d'avoir à vil prix la plupart des Livres d'une vente, pour les revendre à profit commun dans une autre, comme font en Hollande le Libraire Rariſſime & ſes Aſſociés. Ils ne ſont point plus ſcrupuleux dans les commiſſions dont on les charge. Si quelqu'un d'entre leurs confreres, ſoit étranger ou autre, imprime un Ouvrage, par exemple en 4 Volumes in-8°., ils le contreferont en trois Volumes in-12, pour le donner à quelques ſols de moins, & couper l'herbe à leur camarade. Il eſt vrai que celui-ci leur rend bien la pareille dans une autre occaſion. S'ils voyent

de ne pas trouver leur compte dans une contrefaction en moins de volumes que l'édition originale, ils en feront une, soi-disant augmentée de quelques Notes, qui n'ont point le sens commun, ou d'une mauvaise Table, griffonnée par quelque chétif Auteur qu'ils ne manquent point d'avoir à leurs ordres : ou ils l'enrichiront de quelques mauvaises figures gravées par quelques apprentifs de Paris, par quelque graveur de Hollande, ou par un autre original du calibre de l'habile homme qui égratigne les planches des Journaux Anglois. Enfin, si je voulois faire une énumération de toutes les subtilités de ces Messieurs-là, il y auroit de quoi faire un Livre aussi gros que celui qui contient les tours de Maître Gonin; & je ferois voir à toute la terre, que les Avocats & les Procureurs portent à tort le titre glorieux de premiers frippons de l'Univers.

Mais tels que soient les Libraires, continua le Compere, je ne laisserai point de me servir de leur ministere pour publier mon Ouvrage; ainsi que Dieu, si l'on en croit la Légende, s'est servi quelquefois du ministere du Diable pour publier la vérité.

Je ne repliquai rien à mon cher Com-

pere : car il étoit homme à continuer ſa Litanie juſqu'au lendemain. Je me contentai de porter tel jugement que je trouvai à propos ſur ce qu'il venoit de me dire, & de rendre juſtice au fond de mon ame aux Libraires honnêtes gens que j'avois connus dans le cours de mes voyages.

CHAPITRE XXIX.

Evénement funeſte.

TRois mois après notre arrivée à Paris, le Livre de mon Compere parut. Les idiots reçurent cet ouvrage avec avidité, parce qu'il les faiſoit rire : mais les connoiſſeurs découvrirent bientôt le venin qu'il contenoit, & l'apprécierent à ſa valeur : tellement que le bruit qu'il fit, flatta infiniment l'amour-propre de ſon Auteur ; car il aimoit que ſes ouvrages fiſſent du bruit. Mais la joie du pauvre Compere fut troublée par une maladie qui l'attaqua un ſoir à la ſortie de table.

Le Révérendiſſime Pere Jean, en ſa qualité de Médecin, ordonna d'abord quelques remedes qui parurent faire un très-bon effet. Mais le lendemain le mal du Compere redoubla de façon, que ſon cher

Oncle trouva à propos de faire venir deux autres Médecins, pour conſulter enſemble ſur la nature & l'état de cette maladie. La conſultation finie, ces Meſſieurs convinrent du traitement, & du régime que le malade devroit obſerver, & Pere Jean ſe chargea de la cure.

Quelques ſoins que le Révérendiſſime ſe donnât, il ne put arrêter le progrès du mal de mon cher Compere. En trois jours de temps, il ſe trouva dans un tel état, que l'on déſeſpéra de ſa vie. Vitulos fut donc rechercher les mêmes Médecins : il ſe tint une nouvelle conſultation ; l'on y conclut qu'il falloit que le malade partit, & Pere Jean ſe chargea de lui annoncer la nouvelle.

Lorſque ces Meſſieurs furent ſortis, le Révérend s'approcha du lit de ſon Neveu, & lui dit tout uniment, que quand Hyppocrate, Gallien & Boerhaave reviendroient ſur la terre, ils ne pourroient lui ſauver la vie. — Tout ce que je te recommande, continua-t-il, c'eſt de ne point faire ici le ſot : il s'agit de mourir avec cette tranquillité d'ame, avec cette fermeté d'eſprit, dont je t'ai donné l'exemple dans les priſons de Londres, d'où je ne croyois ſortir que pour aller faire un ſaut ſur rien.

Tu t'es plaint toute ta vie du mal qu'il y a dans le monde : or ce mal ne va être plus rien pour toi; tu ne vas être plus rien toi-même. *Nec quisquam expergitus extat*, dit Lucrece, *frigida quem semel est vitæ pausa secuta* (*a*). *Platon* (*b*), *Cicéron* (*c*), *Seneque* (*d*) ont dit la même

---

(*a*) Celui-là qui est une fois endormi du sommeil de la mort, ne se réveille jamais. *De la Nature des choses*, *Liv. III.*

(*b*) Voyez ses Oeuvres, édit. de *Serranus.*

(*c*) *Quid illi mors attulit? nisi fortè ineptiis ac fabulis ducimur, existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre, ac plures illic offendisse patres inimicos, quam hic reliquisse. Quod tandem illi eripuit mors, præter sensuum doloris?* Orat. pag. 1277.

(*d*) Voyez le Tom. II. pag. 203.
Voilà, *dit Henault, d'après Seneque le Tragique, Troad. Act. II.*

Comme se perd en un moment
Cette portion d'air, dans les corps enfermée,
Que le plus actif élément
Développe & pousse en fumée :
Comme au souffle des aquilons
On voit bientôt évanouie
Une pesante nue, ou de grêle ou de pluie,
Qui d'un déluge affreux menace les vallons;

choſe : je te le répete ; meurs donc d'une mort digne de toi.

Ainſi s'épand cette ame vaine,
Qui meut tous les reſſorts de la machine humaine.
Tout meurt en nous quand nous mourons :
La mort ne laiſſe rien, & n'eſt rien elle-même ;
Du peu de temps que nous durons,
Ce n'eſt que le moment extrême.

Je me mets au-deſſus de cette erreur commune ;
On meurt, & ſans reſſource, & ſans réſerve aucune.
S'il eſt après ma mort quelque reſte de moi,
Ce reſte, un peu plus tard, ſuivra la même loi,
Fera place à ſon tour à de nouvelles choſes,
Et ſe replongera dans le ſein de ſes cauſes.
ID. *alibi paſſim.*

» Mad. Deshoullieres, qui étoit l'amie & la » Diſciple de Hénault, donne aſſez à connoître, » par les vers ſuivants, que ſa façon de penſer » ſur la mort n'étoit point éloignée de celle de » ſon maître ".

Courez, ruiſſeau, courez, fuyez, & reportez
Vos ondes dans le ſein des mers dont vous ſortez,
Tandis que pour remplir la dure deſtinée
Où nous ſommes aſſujettis,

Lorſque Pere Jean eut fini ſon compliment, il nous dit de donner à ſon Neveu tout ce qu'il deſireroit, & s'en alla au cabaret.

Le Révérendiſſime étant parti, je m'approchai du lit du Compere, & je le trouvai comme pétrifié par la nouvelle qu'il venoit d'apprendre. Il gîſoit immobile; la rougeur que la fievre lui occaſionnoit, avoit fait place à une pâleur mortelle; ſes

---

Nous irons reporter la vie infortunée,
Que le haſard nous a donnée,
Dans le ſein du néant dont nous ſommes ſortis.
Hil. II.

» Il n'y a Poëte moderne, un peu diſtingué,
» qui ne ſe ſoit mêlé de rimer ſur cette matiere.
» Comme il ſeroit trop long de les citer tous,
» je me contenterai de rapporter un paſſage de
» l'Epître que le Philoſophe de Sans-Souci adreſſe
» au Maréchal de Keith. Le voici ".

Ennemis irrités, armez votre vengeance,
Le trépas me défend contre votre inſolence.
Grand Dieu! votre courroux devient même impuiſſant,
Et votre foudre en vain frappe mon monument;
La mort met à vos coups un éternel obſtacle.

yeux étoient fermés... il ne les ouvrit enfin, que pour jetter un regard vers le Ciel, en s'écriant :

Affreuſe image du trépas,
Qu'un triſte honneur m'avoit fardée !
Surprenantes horreurs ! épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas !
Que l'on vous connoît mal quand on vous enviſage
Avec un peu d'éloignement,
Qu'on vous mépriſe alors, qu'on vous brave aiſément !
Mais que la grandeur du courage
Devient d'un diffcile uſage
Quand on touche au dernier moment !

Je fus ſurpris de voir le Compere dans cette ſituation d'eſprit. Je m'attendois à le voir mourir avec cette fermeté d'ame qu'il avoit fait paroître toute ſa vie, lorſqu'il parloit de ſon dernier moment : mais cette vaine Philoſophie, dont il avoit fait tant de bruit, ne put ſeulement lui procurer le courage de faire quelque contenance, ni de diſſimuler un inſtant (*a*).

(*a*) *Hi ſunt qui trepidant, & ad omnia fulgura pallent,*

Je crus d'abord que la frayeur de mon cher Compere venoit de l'idée horrible que la plupart des hommes se forment de la mort; mais je m'appercus bientôt que cette frayeur avoit une toute autre cause. Des remords cruels le dévoroient... Hélas! ils l'avoient dévoré toute sa vie!

Cùm tonat : exanimes primo quoque murmure cœli.

JUV. Sat. XIII.

— Sed metus in vitâ pœnarum pro maleſactis
Eſt inſignibus inſignis, ſceleriſque lucla;
Carcer, & horribilis de ſaxo jactu deorſum;
Verbera, Cantifices, Robur, Pix, Lamina, Tedæ;
Quæ tamen & ſi abſunt, at mens ſibi conſcia facti
Præmetuens, adhibet ſtimulos, torretque flagellis:
Nec videt interea, qui terminus eſſe malorum
Poſſit, nec quæ ſit pœnarum denique finis.
Atque eadem metuit magis hæc ne in morte graveſcant.
Hinc Acheruſia fit — vita —

LUCRET. Lib. III.

— Sua quemque premit terroris imago.
Heu quantum pœnæ miſero mens conſcia donat,
Quod Styga, quod manes, infeſtaque tartara ſomnis
Videt! — infera monſtra flagellant.

LUCAN. Lib. VII.

l'humeur attrabilaire & inſupportable où il ſe trouvoit quelquefois, étoit ſans doute l'effet du trouble de ſon ame. Les différents ſyſtêmes qu'il forgeoit à tous moments, & qu'il ſoutenoit l'un après l'autre avec tant d'opiniâtreté, étoient comme des forts où il ſe croyoit mettre à l'abri des reproches de ſa conſcience. Son eſprit l'avoit égaré, & l'amour-propre l'empêchoit de ſe redreſſer : il fuyoit de précipice en précipice, & par-tout les remords portés ſur les aîles de la vérité venoient l'aſſaillir....

Je ne ſaurois exprimer combien l'état de mon pauvre Compere me toucha. Je ſaiſis le premier inſtant favorable pour le conſoler. — Si votre vie, lui dis-je, fut un tiſſu d'égarements criminels, les frayeurs qui vous agitent en ce moment ſont extravagantes. Vous paſſez d'une extrêmité à l'autre. S'il vous reſte aſſez d'eſprit pour reconnoître vos fautes, il doit vous reſter aſſez de raiſon pour ſavoir que celui que vous avez accuſé d'impuiſſance, & peut être d'injuſtice, eſt toujours votre pere. Si votre ame eſt encore ſuſceptible de quelque affection, ce ne doit point être de cette frayeur déſeſpérante que vous témoignez, ce doit être d'un répentir ſincere de vos péchés. Le déſeſ-

poir d'un pécheur fait injure à la Divinité & l'irrite ; un retour véritable, une tendre confiance, une soumission entiere l'appaisent. Si Dieu est bon, il est miséricordieux : mais pour que nous sentions les effets de sa miséricorde, nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour nous en rendre dignes : si nous retournons à Dieu, il revient à nous : il ne nous demande rien au-delà de nos forces, & des moyens de réconciliation qui nous sont donnés : mais il veut absolument l'emploi de ces forces & de ces moyens ; sa bonté fait le reste... — Ah ! mon cher Jérôme ! s'écria le Compere, ces remords effroyables dont je suis bourrelé, sont les avant-coureurs des supplices horribles qui me sont destinés.... — Il ne put continuer : les sanglots & les larmes lui couperent la parole, & il ne recouvra de calme que pour entrer dans une espece de létargie, qui dura plus de quatre heures.

Je ne pus m'empêcher de faire ici les réflexions les plus affligeantes sur la nature de l'esprit humain. — Il faut, dis-je en moi-même, que l'orgueil, la vanité, la présomption, ayent un empire bien absolu sur l'homme, pour que, malgré les égarements criminels & funestes où il fait

qu'il ſe plonge, il puiſſe tenir toute ſa vie contre le cri de la conſcience & la voix de la Religion. Il n'eſt point étonnant qu'un homme plongé dans la débauche & la crapule, tel que le redoutable Pere Jean, puiſſe parvenir à un tel point d'endurciſſement, que ſon ame, féroce autant que courageuſe, devienne inſenſible à la crainte & aux remords; mais qu'un homme éclairé, qui voit, qui connoît ſes erreurs, auquel la conſcience reproche ſans ceſſe ſes fautes, qu'un tel homme, dis-je, puiſſe tenir ſa vie entiere contre des motifs ſi puiſſants, c'eſt ce que je ne puis comprendre. Le trouble & l'effroi furent de tout temps le partage des ſuperſtitieux, & leur bourreau (*a*): hélas! ils ne ſeroient point le

(*a*) Il n'y a point de peur qui trouble l'homme comme celle que la ſuperſtition lui inſpire: car celui-là ne craint point la mer, qui ne navigue point; ni les combats, qui ne fait point les armées; ni les voleurs de grands chemins, qui ne ſort point de ſa maiſon; ni la calomnie, qui n'a rien; ni l'envie, qui mene une vie privée; ni les tremblements de terre, qui demeure dans les Gaules; ni la foudre, qui habite l'Ethiopie; mais celui qui craint les Dieux, craint toutes choſes. La terre & la mer, l'air & le ciel, les ténebres & la lumiere, le bruit & le ſilence, il

ſupplice d'un Philoſophe à ſa mort, s'il avoit écouté le premier remords qu'il

---

craint même juſqu'à un ſonge : En un mot, le ſommeil fait oublier à l'eſclave la ſévérité de ſon maître, & au malheureux la peſanteur des fers dont il eſt garrotté : l'inflammation d'une plaie, la malignité d'un ulcere, les douleurs les plus aiguës donnent quelque relâche pendant la nuit à ceux qui en ſont tourmentés ; mais la ſuperſtition ne fait point de trêve, pas même avec le ſommeil : elle ne permet pas à une ame de reſpirer un ſeul moment, ni de ſe raſſurer, en rejettant, du moins pour quelque inſtant, ces effrayantes idées qu'elle a de la Divinité.... Mais le pis eſt que les ſuperſtitieux n'ont pas même l'eſprit, lorſqu'ils ſont éveillés, de ſe rire de tout cela, & de concevoir qu'il n'y a rien de réel dans ces fantômes qui les épouvantent. Enfin, quoiqu'ils ſoient ſortis de leurs ſonges, ils s'entretiennent encore de leur illuſion, & redoutent un ombre chimérique qui ne leur peut faire aucun mal..... Mais ce qui paſſe toute imagination, c'eſt que la mort même, qui vient mettre fin à la vie de l'homme, non-ſeulement n'engloutit pas la ſuperſtition, au contraire, on diroit qu'elle la fortifie ; & l'imagination paſſant les limites du tombeau, porte les craintes juſqu'au-delà de la vie, où elle trouve des peines éternelles ; & ceſſant alors de penſer aux maux paſſés, elle s'en repréſente qui les ſuivront pour ne finir jamais. Les portes, de je ne ſais quel enfer, s'ouvrent pour laiſſer voir à l'ame ſuperſtitieuſe, des rivieres de feu, & les noirs torrents du Styx. Là elle apperçoit d'épaiſſes ténebres

ſentit dans le cours de ſa vie. Mais quelle extravagance ! quel aveuglement ! de mépriſer par orgueil, ou plutôt, de fuir comme un tourment, ce qui n'eſt qu'un motif deſtiné à nous ramener à la réſipiſcence, dans la voie de la vérité & de la vertu. *Les remords*, dit un ſavant Homme, *ſont les huiſſiers de la Divinité. Ils nous avertiſſent de nos égarements : ils nous citent ſans ceſſe devant le tribunal de celui que nous avons offenſé : nous fuyons ; nous croyons que c'eſt pour y être jugés & condamnés... hélas ! ce n'eſt que pour y reconnoître notre tort, que pour éprouver les effets de la miſéricorde de notre Pere commun, & nous faire rentrer dans le ſentier où il veut que nous marchions.*

J'allois pouſſer mes réflexions plus loin ; mais les lamentations que l'Eſpagnol faiſoit ſur la mort prochaine de ſon maître, & qui augmentoient de moment à autre, m'en empêcherent. Tantôt il

---

remplies de ſpectres hideux, de figures affreuſes à voir, qui pouſſent des cris & des gémiſſements effroyables. Là ſe préſentent à ſon imagination, des juges, des tourments, des bourreaux, enfin, des abymes & des cavernes pleines de miſeres & de douleurs. PLUTARQUE, *Traité de la Superſtition*, *pag.* 1. 2. 3.

crioit, il gémiſſoit, ou beugloit comme un taureau : tantôt il parloit à Dieu, à la Vierge, à tous les Saints, & puis au Compere, qui ne l'entendoit pas. — Vous allez mourir, ſe mit-il à dire à ce dernier, & je ne vous verrai plus ! Vous allez mourir, ſans Confeſſion, ſans Abſolution, ſans Viatique, & ſans Extrême-Onction ; car vous ne parlez plus, vous ne voyez plus, vous n'entendez plus ; & quand même vous parleriez, que vous verriez, & que vous entendriez encore, voici mon camarade Jérôme, qui, tout dévot qu'il eſt, ne veut point que je cherche le moindre Prêtre pour vous conſoler dans ce dernier moment, pour vous abſoudre de vos fautes, & vous ouvrir la porte du Paradis. D'ailleurs, nous n'avons ici ni cierge bénit, ni eau bénite, ni reliques qui puiſſent tenir l'ennemi de votre ame éloigné de ces lieux. J'avois autrefois un morceau de la Tunique de S. François, je l'ai perdu ; j'avois un *Agnus Dei*, on me l'a volé ; j'avois un Rameau de la Pâque-Fleurie, le Redoutable l'a brûlé !.... Bienheureux S. Anacréon (*a*) ! qui avez ſuccédé à S. Lin

(*a*) Il veut dire *S. Anacle*.

dans le Siege de Rome! je ne ſuis qu'un miſérable pécheur, qu'un chétif Eſpagnol.... qu'un pauvre Gentilhomme, né du commerce illégitime du Sous-Gardien des Cordéliers de Bilbao avec la Sacriſtaine des Carmélites de la même Ville; je n'oſe par fois élever ma voix indigne juſqu'au Ciel; priez, s'il vous plaît, le glorieux S. Michel Archange, & toujours Vierge, de deſcendre ici bas avec ſa rondache, ſa pertuiſane & ſon corſelet, de ſe placer à côté du lit de mon doux maître, de le garder des embûches de Satan à ſon heure derniere, & de conduire ſon ame ſaine & ſauve en Paradis, lorſqu'elle quittera ſon corps. Sans quoi, c'eſt fait de lui. La Philoſophie eſt quelque choſe d'admirable tandis que l'on vit, mais elle ne ſert de rien à la mort. Il faut des ſecours d'un autre genre à mon cher maître; ceux des hommes lui manquent, il ne peut en recevoir que d'enhaut.... Peut-être, hélas! n'aura-t-il point le temps de ſe répentir de ſes fautes! mais je m'en répens pour lui....

Mais que vois-je? mon doux maître va paſſer.... Bienheureuſe Vierge Marie! quelles grimaces il fait! voyez donc comme il roule les yeux.... ah, mon cher maître! dites votre *In manus*: c'eſt fait

de vous.... c'eſt fait de vous! c'eſt fait de vous!.... mais il ne peut plus parler.... Mon cher Vitulos, dites-le pour lui, ou donnez-lui du moins une cuillerée de bouillon. Ayons de la charité pour nos ſemblables, ſi nous voulons qu'on en ait pour nous.... C'eſt la faute de ce maudit Jérôme, ſi mon maître meurt. Mon maître avoit une ſanté de fer : il auroit vécu autant qu'un Patriarche : mais depuis quelque temps, il le contredit en tout. Il l'accuſe de je ne ſais quel Manichéïſme, comme s'il y avoit du Manichéïſme à croire que ſi Dieu fait pour quatre ſols de bien, le Diable en fait pour ſix de mal. Dieu voudroit ſauver tous les hommes, hélas! mais Satan lui en eſcamote au moins quatre-vingt-dix-neuf ſur cent. Le vilain animal a plus de pouvoir qu'on ne penſe ; il en a tant, qu'il a été la cauſe de la mort de ſon maître même.

Mais mon doux maître n'eſt point encore trépaſſé. Il ouvre les yeux.... il me regarde.... Ah! Philoſophe incomparable! ſi tu reviens de cette maladie, je promets à S. Roch, un cierge quinze fois plus gros que celui que je donnai à S. Dominique, lorſqu'il nous tira de la miſere par le canal du Marquis de Bar-

jolac (*a*), qui vient d'être tué d'un coup de fuſil dans la rue Fromenteau, ainſi que je l'ai appris du portier des Quinze-Vingts..... Diego alloit continuer ; mais la préſence du Révérendiſſime Pere Jean de Domfront, qui rentra en ce moment, le fit taire.

Lorſque le Révérend ſe fut apperçu que le Compere reſpiroit encore, il dit : — Ma foi, je croyois mon Neveu déja dans les eſpaces imaginaires. Si j'avois ſu cela, je ne ſerois point rentré ſitôt. Je n'aime point à troubler les gens qui n'ont plus rien à faire en ce monde qu'à mourir. Auſſi long-temps qu'il y a quelqu'eſpoir de guériſon chez un malade, je ſuis homme à me mettre en quatre pour le ſecourir ; paſſé cela, je le laiſſe : une femmelette ſuffit près de lui, pour lui rafraîchir la langue & le goſier avec quelque ſyrop propre à cela. Ces cris, ces pleurs, ces remontrances que l'on fait à un mourant, l'étourdiſſent ; cette foule de ſpectateurs l'étouffent, & l'éblouiſſent. Un homme qui meurt, a aſſez de beſogne en lui-même, ſans l'accabler de fadaiſes, de ſornettes,

(*b*) Voyez le Tom. I, pages 42 & 43.

& d'un vain attirail. S'il meurt volontiers, s'il eſt détaché de tout ce qu'il laiſſe en ce monde, il eſt inſenſé de lui en rappeller le ſouvenir par des pleurs inutiles. S'il regrette la vie, ſa famille, ſes parents, ſes amis, les cris & les gémiſſements de ceux qui lui ſont chers, feront qu'il les regrettera encore davantage. Toutes ces prédications, ces propos, ces regrets, ces exhortations, ſont auſſi hors de ſaiſon. Un homme qui a vécu un certain nombre d'années, doit ſavoir mourir un quart-d'heure, comme diſoit Montmorency au Cordelier qui le prêchoit (*a*); & la foule de ſpectateurs ne peut, comme je l'ai dit, que rendre l'agonie d'un mourant plus douloureuſe. Il y a de l'inhumanité à faire ſouffrir un hom-

(*a*) Anne de Montmorency, Pair, Maréchal & Connétable de France, l'un des plus grands Capitaines du XVI^e. ſiecle. Il s'étoit trouvé à huit batailles, dans quatre deſquelles il avoit eu le ſouverain commandement. Ayant été bleſſé à mort à la bataille de S. Denis, un Cordelier ſe mit en devoir de l'exhorter; mais ce grand homme lui dit d'un ton ferme & aſſuré : *Penſes-tu, mon ami, qu'un homme qui a vécu près de 80 ans avec honneur, n'ait point appris à mourir un quart-d'heure ?*

me, pour ſe procurer la ſinguliere ſatiſfaction de le voir expirer : qui en a vu un, en a vu mille : vouloir en voir davantage, eſt une curioſité barbare, qui reſſemble à celle de ceux qui ne peuvent être aſſez près de l'échafaud, toutes les fois qu'on roue quelque malheureux.

CHAPITRE XXX.

Suite de la maladie du Compere.

PEre Jean parloit encore, lorſque le Compere ſortit de ſa létargie. Comme cet état l'avoit fatigué extraordinairement, on lui donna à boire; & le Révérend jugea à propos de ne lui dire mot. Mais le Compere rompit lui-même ce ſilence : il demanda à ſon Oncle s'il ne croyoit pas qu'il pût en échapper? Celui-ci lui répondit que non, & qu'il devoit s'attendre à partir de ce monde avant vingt-quatre heures.

Eſt-il poſſible! s'écria le Compere, que perſonne ne puiſſe me ſauver la vie, ou du moins me la prolonger de quelques jours. Ah, mon cher Oncle! que vais-je devenir! je ſuis un homme perdu. Je ſors

d'un assoupissement funeste, pendant lequel mon esprit s'est représenté des choses horribles. J'ai vu l'Enfer ouvert, & les supplices effroyables que l'on y fait souffrir à ceux qui, comme moi, n'ont suivi dans leur vie que ce que la perversité de leur ame leur inspiroit. Qu'il va m'en coûter, pour la vaine satisfaction que j'ai eue de me singulariser par mes opinions criminelles! Je vous ai trompé, mes amis, & je me suis trompé moi-même! — Mon cher maître, dit l'Espagnol, s'il étoit permis à votre serviteur Diego de la Plata de vous donner quelque petit conseil, je vous dirois que ces lamentations que vous faites sont excellentes; mais qu'il conviendroit plutôt que vous employassiez cet intervalle de connoissance que le Ciel vous envoye, pour examiner votre conscience, & vous confesser ensuite. Je connois le R. P. Anselme, Récollet, qui a assisté Louis-Dominique Cartouche à la mort; il a reçu de Rome le pouvoir d'absoudre tous les cas réservés: je vais le chercher. — Hélas! mon cher Diego, dit le Compere, crois-tu qu'il y ait encore de pardon pour moi? — Oui-dà, mon doux maître, reprit l'Espagnol, il y en a bien eu pour S. Longin, qui avoit percé le côté de

Notre Seigneur. — Va donc, dit le Compere, cours, & reviens au plus vîte avec cet homme de Dieu.... — Ventre-bleu! s'écria Pere Jean, ſi quelque Frocard à l'audace d'entrer ici, je l'étripe, & je le pends à la cheminée comme une andouille. — Tout beau, mon cher Confrere, dit Vitulos; ſi vous aimez votre Neveu, laiſſez-lui la ſatisfaction de mourir comme il veut. Les mourants ſont comme les enfants : ils ont des fantaiſies; il faut s'y prêter. Un Prêtre, ou un Moine, eſt une poupée qui les amuſe & les endort : que ce ſoit un de ces gens-là ou un autre qui aſſiſte le Compere dans ce moment, peu importe, moyennant qu'il ſe tranquilliſe, & qu'il avale la pillule ſans faire la grimace. — Je ne ſuis point de ce ſentiment-là, dis je à mon tour; ce moment eſt trop précieux pour abandonner un homme à lui-même, ou entre les mains de quelque béat, qui eſt plus capable de lui faire tourner la tête que de lui procurer des ſecours ſolides & néceſſaires. Il ne s'agit point ici de remplir de fadaiſes & de puérilités la cervelle d'un malade, il s'agit de lui donner une idée ſublime & majeſtueuſe de l'Auteur de la Nature, une idée nette & diſtincte de la Religion, &

d'affermir ſa foi ſur tous les dogmes qu'elle preſcrit ; il s'agit enſuite de lui rappeller ſes fautes, de lui inculquer un répentir ſincere, un ferme propos de s'amender, s'il retourne en ſanté, ainſi qu'une confiance ſolide en la miſéricorde de celui qu'il a offenſé. Je me charge de m'acquitter, autant qu'il me ſera poſſible, de toutes ces choſes envers le Compere, & je le prie de m'écouter.... — J'allois continuer ; mais le Compere me témoigna que je lui ferois plaiſir de me taire, & pria dérechef l'Eſpagnol d'aller lui chercher un Confeſſeur.

Pere Jean voyant cela, dit à ſon neveu de mourir de la façon qu'il l'entendroit, & ſortit.

CHAPITRE XXXI.

Suite de cet événement.

Diego partit donc, ainſi qu'il en avoit été requis, & ne tarda guere à amener ſon Pere Anſelme.

Lorſque ce Religieux fut entré, il nous fit tous ſortir de la chambre, & ſe mit en devoir de confeſſer le Compere. Comme il n'y avoit qu'une cloiſon entre cette

chambre & le cabinet où nous nous étions retirés, & qu'ils parloient assez haut l'un & l'autre, nous entendîmes tout ce qu'ils dirent. Le Compere, baigné de larmes, se confessa d'abord de tout ce que le Récollet voulut. Alors celui-ci lui fit une remontrance pathétique, qu'il accompagna de peintures si ridicules de l'Enfer, d'un tableau si dégoûtant du Paradis, que je faillis plusieurs fois d'aller prendre le Moine par le collet, & de le jetter en-bas de l'escalier.

Enfin, le Récollet finit par dire au malade qu'il n'y avoit point de pardon pour lui, s'il ne donnoit un tiers de son bien aux pauvres, un tiers aux Ames du Purgatoire, & le reste à l'Eglise. Ce que le Compere promit de faire. Mais comme l'effet valoit mieux que la promesse, le Religieux insista, & le malade nous fit appeller pour lui remettre sa part de la bourse commune : mais on lui répondit que Pere Jean avoit la clef de la cassette. En attendant qu'il fût de retour, le Pere Anselme ordonna encore au Compere de jeûner au pain & à l'eau pendant six ans, s'il revenoit de sa maladie, & d'entrer au bout de ce temps-là dans le Tiers Ordre de S. François. Le Compere promit non-seulement toutes ces choses, mais

il

il demanda en outre s'il ne ſeroit point plus ſûr pour lui, de mourir dans l'habit de cet Ordre. Le Récollet répondit qu'oui : mais comme il ne lui étoit point poſſible de lui fournir cet habit dans le moment, il ajouta que ſon capuchon ſuffiroit. En conſéquence de quoi, il encapuchonna le Compere, & lui ceignit le cordon Séraphique autour des reins. Le Compere ainſi accoûtré, commença à enviſager la mort avec courage & réſignation. — Mes chers amis, nous dit-il, je ſens en ce moment une ſatisfaction que je n'avois point encore éprouvée. Joignez vos prieres aux miennes, pour demander à Dieu, que les marques vénérables dont je ſuis revêtu, ſoient les inſtruments de mon triomphe ſur Satan, & les preuves les plus completes de mon humilité.

Comme Diego étoit ſorti auſſi-tôt qu'il eût introduit le Récollet, il rentra en ce moment avec un Carme qu'il avoit été chercher ; & un Jacobin, qu'il avoit vraiſemblablement été prier de venir auſſi, arriva preſqu'en même-temps.

Lorſque ces nouveaux venus virent le Récollet, & qu'ils ſe virent l'un & l'autre, ils demanderent à l'Eſpagnol s'il ſe moquoit d'eux ? Mais le Récollet leur demanda à ſon tour ſi ce n'étoit pas plutôt

de lui qu'ils se moquoient? De sorte que de propos à autre, les trois Moines s'échaufferent, & se mirent à faire un carillon si épouvantable, que la maison en trembla. Bref, ils alloient en venir aux mains lorsque Pere Jean rentra.

Le Révérend ne sut d'abord s'il rêvoit, ou s'il veilloit. La vue de ces trois Moines en dispute, celle du Compere en capuchon, le firent reculer d'étonnement; mais ayant repris ses esprits, il saisit un manche à balai, il tomba sur cette Monacaille, & les alloit assommer tous, si Vitulos & moi n'y eussions mis le holà. Les trois Religieux prirent d'abord le Révérend pour le Diable. Le Carme effrayé se sauva sous le lit; le Jacobin se mit à crier miséricorde! & le Récollet se mit à l'exorciser. D'un autre côté, Diego étoit tombé évanoui, le Compere se démenoit sur son lit; un chien que nous avions aboyoit à tout rompre, & le chat épouvanté étoit grimpé aux vîtres, où il poussoit des miaulements effroyables.

Lorsque la colere de Pere Jean fut un peu appaisée, il fit sortir le Carme de son réduit, & il ordonna aux trois Moines de s'embrasser. — Or çà, Caffards de par tous les Diables, dit-il, qui faites le métier de réconcilier les pécheurs avec

Dieu, reconciliez-vous tout-à-l'heure les uns avec les autres, ou je vous arrache la freſſure. — Hélas! Monſieur, dit le Jacobin, ne ſavez-vous pas que nous ne nous reconcilions jamais avec perſonne? Ces bons Peres ont la gloire de leur Ordre à ſoutenir, moi, j'ai celle du mien, & tous les trois, celle de la Prêtriſe. Défreſſurez-nous, ſi vous le voulez, vous ne nous ferez faire aucune baſſeſſe. — Sors donc d'ici, race de vipere, reprit Pere Jean, & va vuider ton différend dans la rue avec ces deux coquins-là. — Et mon capuchon, dit le Récollet?... — Sors d'ici au plutôt, ou je t'anéantis. — En même-temps le Révérend ſauta à ſon ſabre qui étoit pendu contre la muraille, & les trois Moines faillirent à ſe caſſer le cou en dégringolant l'eſcalier.

Lorſque cette Monacaille fut diſparue, je dis à Pere Jean: Votre Révérence vient de faire encore un bel exploit. Voici bien une autre affaire que votre querelle de Londres. Là vous n'aviez affaire qu'à un Lord; ici ce ſera au Corps entier des Eccléſiaſtiques. — Eh, que me peut-il arriver de pis qu'à Londres? répondit le Révérend: le Lord y a voulu me faire aſſaſſiner, & la Juſtice me faire pendre. Je ſuis ſi accoutumé à vivre parmi les

dangers, que je n'en crains plus aucun. — Vous auriez dû au moins avoir quelqu'égard pour l'état de votre neveu. — Et cette race infernale en avoit-elle elle-même des égards pour mon neveu? Si je n'étois venu mettre ces scélérats à la raison, le charivari qu'ils faisoient auroit duré jusqu'au soir. Au reste, peu importe que la mort de mon neveu soit avancée ou reculée de quelques moments, puisqu'il faut qu'il parte....

Or çà, notre ami, continua le Révérend en s'adressant au Compere, te voilà pas mal accoûtré avec ton capuchon. Je me suis toujours bien douté que tu ferois quelque folie à l'heure de la mort: mais je ne croyois pas que ç'auroit été celle de mourir encapuchonné. Tu t'es fait gloire toute ta vie d'être le martyr de la plus sublime Philosophie, & tu finis par être celui de la plus vile superstition: fin vraiment glorieuse, & digne de ceux qui, comme toi, n'ont jamais raisonné qu'au hasard & sans principes; mais plutôt par envie de faire du bruit, que par celle d'instruire les hommes. Va, je te renie pour mon neveu, & je ne veux plus te voir. Il y a des sottises qui sont dignes de pitié, mais les tiennes sont dignes de mépris. Adieu. — En finissant ces mots,

le Révérend prit ſon havreſac, & fut ſe loger à deux ou trois maiſons au-deſſus de celle où nous étions; & quelques inſtances que Vitulos & moi lui fîmes, nous ne pûmes le retenir.

CHAPITRE XXXII.

Mort du Compere Mathieu.

LE Compere ne prêta guere d'attention ni à ce que ſon cher Oncle lui dit, ni à ſon départ. La ſcene qui venoit de ſe paſſer lui avoit cauſé une émotion ſi conſidérable, qu'il avoit perdu les trois quarts du bon ſens qui lui reſtoit. Enfin, il rentra dans une ſeconde létargie, que nous crûmes être la derniere. Mais au bout de deux heures, il reprit ſes ſens, & redemanda ſon Récollet. On lui dit qu'il reviendroit plus tard. Mais comme cela ne le contentoit pas, je pris le parti d'aller prier notre hôte le Sculpteur de chercher quelque Eccléſiaſtique.

Le Sculpteur revint un moment après avec un Prêtre ſéculier. Celui-ci étoit un vénérable vieillard qui faiſoit tout uniment ſon métier, qui n'avoit peut-être point parlé deux fois en ſa vie de la

Conſtitution, & qui n'avoit jamais lu les nouvelles Eccléſiaſtiques. Il aborda le Compere d'un air ouvert & affable : & après quelques propos, il le pria de permettre qu'on lui ôtât ſon capuchon, parce que cela le devoit gêner. Ce que le Compere permit.

Lorſque ce Prêtre eut appris que le malade s'étoit confeſſé, il lui dit : Mon cher enfant, il me paroît que vous êtes dans un âge à avoir éprouvé de combien de miſeres cette vie eſt remplie, & à ſavoir que la mort d'un vrai Chrétien eſt la fin de ſes miſeres. Enviſagez donc votre dernier moment comme un port aſſuré, où vous ſerez à l'abri de toutes les tempêtes. Mettez votre confiance en la miſéricorde du Pere commun de tous les hommes. Si vous avez négligé de marcher dans les voies de la juſtice, repentez-vous de tout votre cœur, & demandez-lui pardon de vos égarements. Si vous n'avez pas eu toute la foi que notre Religion auguſte exige, ayez maintenant cette foi ferme & ſincere, & croyez tout ce qu'elle preſcrit. Les diſputes & les déréglements qui déshonorent le ſanctuaire, l'exemple des eſprits forts du ſiecle, la corruption de notre nature, vous auront peut-être fait ſecouer le joug de la Re-

ligion de vos peres ; ils vous auront conduit à cette eſpece d'incrédulité qui eſt malheureuſement ſi commune aujourd'hui ; rentrez donc dans cette Religion, croyez que Dieu a envoyé ſon divin fils ſur la terre pour éclairer les hommes, & pour les tirer de l'eſclavage où la chûte de leur premier pere les avoit plongés : croyez que ce fils de Dieu eſt Dieu lui-même : croyez, en un mot, tous les dogmes & les myſteres que l'Evangile contient, & que l'on vous a vraiſemblablement enſeignés dans votre jeuneſſe. Ces myſteres auguſtes, quelques impénétrables qu'ils ſoient, n'en ſont pas moins dignes de notre foi & de notre vénération. Si vous jettez les yeux ſur l'hiſtoire de l'Egliſe, vous verrez qu'on ne les a jamais attaqués ſans motif d'intérêts, de vengeance ou d'ambition. Si les mêmes paſſions ont régné quelquefois chez ceux qui étoient faits pour être les défenſeurs de la pureté de la Religion, il y a de l'extravagance à s'en prendre à elle. Nous ne devons point juger de l'Evangile par les hommes qui le prêchent ſans le pratiquer ; nous devons juger de l'Evangile par l'Evangile même, & par les diſcours de ceux qui, en le prêchant, ſe conforment à ce qu'il preſcrit.

Je n'entrerai point ici dans des discussions trop étendues, continua l'Ecclésiastique, les circonstances ne me le permettent pas. Je n'occuperai point non plus vos derniers moments de cent propos inutiles, qui ne servent qu'à jetter un malade dans le trouble & l'effroi, ou dans une superstition odieuse & criminelle; il me suffit de savoir si vous avez un repentir sincere de vos fautes, une ferme confiance en Dieu & aux mérites de Jesus-Christ.

Le Compere ayant répondu qu'oui. Le Prêtre continua ses exhortations, & dit des choses si touchantes, que le malade, Vitulos & moi, fondimes en larmes. Enfin, le bon vieillard se disposoit à chercher le Viatique, lorsque le Compere entra tout-à-coup en agonie, & expira. Quelques heures plutôt, il seroit mort comme un sot, & il mourut comme un Saint.

Le Lecteur me dispensera de lui exprimer la douleur où cette mort me plongea : il doit en juger par l'attachement tendre & sincere que j'avois pour mon cher Compere.

La fureur qu'il avoit de philosopher l'avoit conduit d'erreurs en erreurs, & lui avoit attiré, ainsi qu'à moi, bien

des peines & des traverſes : ce qui l'avoit rendu farouche ſur la fin de ſa vie. D'ailleurs, il avoit le cœur bon, il étoit humain & compatiſſant. Ces vertus ſeules feroient ſon éloge. S'il fit des folies, ce ne fut pas plus par envie d'en faire, que par haine pour celles des autres.

Cette mort acheva de troubler l'eſprit du pauvre Eſpagnol. Le Compere fut à peine expiré qu'il fallut l'emmener hors du logis pour le vacarme qu'il y faiſoit ; & trois jours après, on fut obligé de le conduire aux Petites-maiſons. Nous ne reſtions plus que trois, Pere Jean, Vitulos & moi. Mais nous nous ſéparâmes bientôt. Le Révérend ſe fit Capitaine de Dragons, ſon confrere retourna chez les Capucins, & moi je demeurai à Paris.

Le Prêtre reſpectable qui avoit aſſiſté le Compere dans ſes derniers moments, fut dorénavant ma ſeule compagnie. Il me permit de prendre mon logement chez lui. Sa douceur, ſa charité, ſa piété, m'attacherent à lui pour jamais. Ses diſcours, ſes inſtructions, ſes lumieres & ſon zele, me ramenerent à mon ancienne croyance : il me démontra par des arguments invincibles la vérité des Dog-

mes que j'avois rejettés ſi légérement ; & je compris enfin, que ſi les paſſions & la mauvaiſe foi peuvent entraîner les hommes dans des erreurs dangereuſes en matiere de foi, toute la ſincérité poſſible peut nous y entraîner de même, lorſqu'en pareil cas nous ne voulons nous en rapporter qu'à nos foibles lumieres.

FIN.